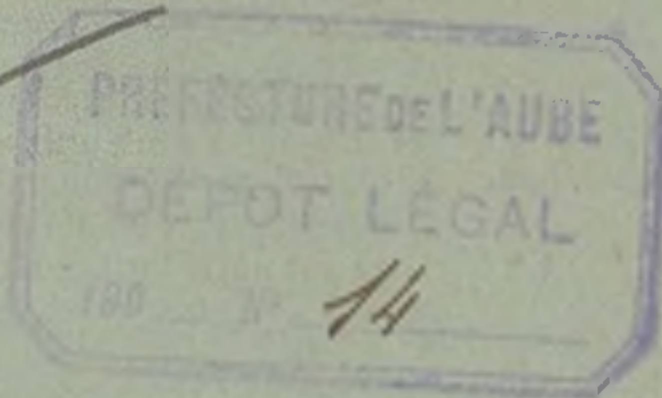
N° 286 — Vingt-Quatrième Année — Janvier 1905.

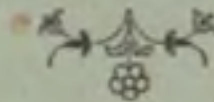





# LA LUMIÈRE

## REVUE MENSUELLE





| | | |
|---|---|---|
| Prix de l'abonnement d'un an : | France | 7 fr. |
| — | Etranger | 8 fr. |
| Prix d'un numéro | | 0 fr. 60 |

*On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction*

**Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVI<sup></sup>)**

# LA LUMIÈRE

**RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME**

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

*Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.*

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

**La correspondance et les mandats doivent être adressés à**
**Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)**
(***Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres***)

---

## BULLETIN D'ABONNEMENT
### A « LA LUMIÈRE »

**DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)**

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ..........

Inclus, montant de .......... fr. .......... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ..........

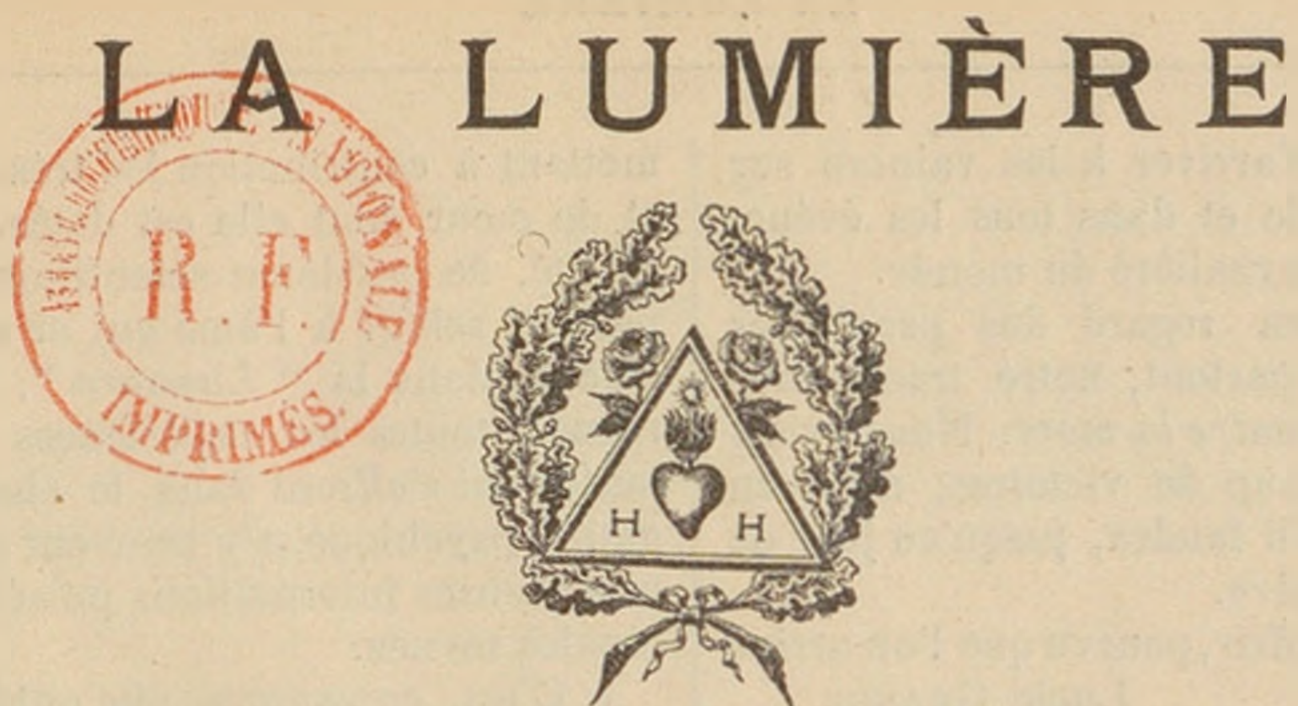
Rue et numéro ..........

Ville, Département, Nation ..........

SIGNATURE :

**PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.**

# LA LUMIÈRE






## Vingt-quatrième année de la « Lumière »

Pour la " *Lumière* ", il n'y a pas de points noirs à l'horizon de l'an 1905 que le soleil de justice ne puisse effacer. Nos prévisions sont rassurantes : nous avons force de victoire, par un effet de magie divine. Dans le fond de l'âme, et quelle que soit la méchanceté d'autrui, cause de souffrances; nous éprouvons une sérénité compensatrice des douloureuses peines d'un long passé de labeurs. Nous n'allons pas nous reposer, loin de là ; une vigueur nouvelle nous est donnée pour poursuivre la tâche en l'améliorant toujours.

Notre 24e année sera une année de forces pacifiques et sanitaires, mises à la disposition de tout souffrant des luttes sociales et de tout malade du corps ou de l'esprit.

Par les grands réseaux magnétiques divins, toute perturbation, tout conflit, la vengeance, la haine, le désordre des sens et des pensées, seront enrayés et conjurés.

L'heure est venue de découvrir les vraies lois vitales et d'en actionner divinement l'application sur tout homme de bonne volonté.

Si, d'un côté, le vieux monde avec ses préjugés s'écroule, de l'autre, s'élève un monde nouveau, riche de sève pure, harmonieux dans toutes ses parties.

Des découvertes, des inventions, les productions artistiques ou mécaniques des mains ou de la pensée vont dessiller les yeux des plus endurcis matérialistes ; une vraie science éclairera la raison, le Nouveau Spiritualisme gagnera des cœurs.

Il y aura, cette année, un grand victorieux, ce sera le Nouveau Spiritualisme, celui qui prouve la Vérité en prêchant la Bonté.

Des hommes seront possédés de la passion du sacrifice pour sauver leurs semblables de tout mal et malheur; ils acclameront l'amour dévoué, ils seront pris de l'ardeur de s'aimer les uns les autres et de travailler solidairement à l'établissement d'une solide fraternité par tous les moyens en leur pouvoir.

Rien ne résistera au magistral entraînement dans les voies ouvertes de réconciliation, de justice, de sagesse et de paix publique.

On s'entr'aidera, on ne se jalousera point, on évitera la calomnie, on ne volera plus et l'on sera consolé des malheurs d'un odieux passé par les joies d'un heureux présent.

Nos vœux ainsi formulés, il nous reste à désirer que chaque lecteur de la " *Lumière* " travaille à les rendre réalisables ; nous leur en souhaitons le désir, la force, le courage avec tout ce qui peut leur être utile pour seconder leurs efforts.

De notre côté, avec l'appui des Esprits de Lumière, en groupe d'âmes unies, nous continuerons à faire avorter les projets des puissances

ténébreuses en vue d'arriver à les vaincre sur tous les plans de la vie et dans tous les événements de l'histoire journalière du monde.

Nous plaçons, en regard des prophéties lugubres répandues partout, notre tracé stratégique du *combat contre la mort*. Nous avons déjà remporté beaucoup de victoires; nous en remporterons tant qu'il faudra, jusqu'au jour de la victoire finale décisive.

Ce n'est rien de souffrir, pourvu que l'on arrive au but. Lucie GRANGE

*La Direction.*



## " Luce e Ombra " et " La Lumière "

Nous empruntons à l'excellente revue *Luce e Ombra* du 1er décembre 1904, la note suivante concernant la " *Lumière* " et sa directrice :

« *La Lumière.* — Cette revue est rédigée par le courageux écrivain qu'est Madame Lucie Grange, qui a tant fait pour les progrès du spiritualisme en France. La " *Lumière* ", qu'elle fonda en collaboration avec son mari, Adolphe Grange, possède actuellement quelques vingt-trois ans d'existence. Dans leur programme, les fondateurs se proposaient d'atteindre le but spirituel, si élevé, de la *Communion des âmes dans l'amour divin pour arriver à l'harmonie des cœurs, avec la conviction que les destinées de l'humanité ne sont pas limitées au monde matériel.* Restée veuve, Mme Lucie Grange a dignement poursuivi ce programme, mettant à contribution les trésors d'intelligence et de cœur dont elle est dotée. Il n'y a pas, en réalité, de problème scientifique ni de sujet important relatif à l'âme qui ne se trouve traité et discuté dans la " *Lumière* ". Tous les phénomènes, toutes les expériences les plus importantes qui s'offrent dans le champ de l'investigation psychique, s'y trouvent relatés, grâce aux nombreuses informations puisées dans nos principales revues.

« C'est, en somme, une publication bien faite qui honore sa directrice et les idées qu'elle propage. »

Nous sommes très reconnaissants, à la rédaction de la revue italienne, de rendre justice, en des termes si flatteurs, à notre directrice, Madame Lucie Grange qui, en dépit d'immenses obstacles dressés devant elle et malgré les périls d'une lutte incessante, n'en a pas moins vigoureusement et victorieusement poursuivi son œuvre.

La revue *Luce e Ombra* se publie à Milan : organe de la *Societa di studi psichici*, elle n'en accueille pas moins toutes les contributions, tous les écrits, de quelque école qu'ils émanent, du moment qu'ils ont en vue le progrès de la pensée humaine et la spiritualisation de l'être. Possédant des rédacteurs impartiaux et affranchis des horizons bornés du terre à terre, elle fait à la fois œuvre philosophique et scientifique, s'efforçant de donner au spiritualisme la base scientifique que lui contestent, à tort, faute surtout de vouloir comprendre ce qui est en dehors de leurs idées coutumières, les coryphées de la science dite positive. *La Rédaction.*

# *L'Agent Universel et la Lumière Astrale*

En 1872, A. Pezzani, le savant disciple du philosophe Ballanche, a publié un livre intitulé: *Une philosophie nouvelle. Ce qu'elle doit être devant la science*, livre trop oublié déjà, et dans lequel il combat le positivisme, le matérialisme, ainsi que l'étroit spiritualisme contemporains, et cherche en partant de l'enseignement ésotérique des Druides, à fonder la synthèse philosophique du XIXe siècle. Cette tentative nous a paru d'autant plus intéressante qu'elle a amené l'auteur à toucher à toutes les grandes questions scientifiques et entre autres aux problèmes troublants de l'occultisme et du spiritisme.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en donnant quelques extraits de ce livre sur « l'Agent universel considéré, non comme un être à part, mais comme une collection de monades obéissant aux lois éternelles du mouvement; centre, moyeu et lien de tous les mondes et de toutes les forces, symbolisé par le serpent qui enserre l'univers entier de ses replis. »

La science a progressé depuis que Pezzani a écrit son livre. Elle est venue confirmer une grande partie des idées émises par lui; elle nous force aujourd'hui à modifier quelques-unes d'entre elles, à les adapter à l'état actuel de nos connaissances; mais le fond n'est pas atteint et reste inébranlablement vrai.

Mais avant d'entrer dans le détail des idées émises par cet auteur, faisons l'observation sui-

vante : de son œuvre, comme de celle de quelques auteurs remarquables du XIXe siècle, se dégagent trois faits importants dont les recherches contemporaines entreprises dans cette voie ne font que confirmer chaque jour davantage l'existence.

1° Des révélations ont été faites à l'humanité, à ses diverses races, dans les périodes successives de leur évolution, par des messies et de grands initiés qui ont laissé après eux, à côté de la doctrine professée publiquement, un enseignement secret perpétué jusqu'à nos jours.

2° Parmi les livres saints institués, certains renferment des passages susceptibles d'être interprétés de différentes façons, dès que l'on possède la clef de ces diverses interprétations : telle la Bible, tel le Baghavat-Gita. Ainsi la chute d'Adam peut être l'objet de plusieurs interprétations différentes, plausibles dans le sens où on les donne.

3° L'enseignement d'un grand Agent universel, appelé Lumière, Od, et d'où dérivent vie, lumière, chaleur, électricité, a été inculqué de tout temps à l'humanité.

Ces considérations générales données, revenons au commentaire si remarquable de Pezzani touchant l'agent universel. Parlant de cet agent, il dit : « La physique et la chimie modernes tendent toutes irrésistiblement à n'admettre qu'un seul agent du mouvement et des affinités, avec une double polarité se résumant dans l'attraction des contraires et la répulsion des semblables. L'électricité, le calorique, la lumière et le son, le magnétisme et le galvanisme ne sont pas des fluides particuliers, mais les effets divers d'un même agent perçu différemment à cause de la multiplicité de nos organes et de nos sensations...

« Or, depuis 80 mille ans ou plus que l'humanité existe, cet agent était connu et nommé par les initiés. Moïse, qui n'est qu'un enfant par rapport à nos grands ancêtres (1), *mais qui avait volé les vases d'or des sanctuaires égyptiens*, pour en composer son admirable genèse aujourd'hui incomprise, l'appelle *Aour*, Lumière, et il la fait créer avant tous les êtres, comme l'agent nécessaire à tout, qui suffit à expliquer l'Univers par le mouvement alterné de la double polarisation et équilibré à l'état neutre. Depuis, la chaîne ininterrompue des initiés a gardé cette croyance intuitive, que les sciences modernes sont sur le point d'établir scientifiquement. Voici ce que pensent les initiés sur ce grand agent. Dans l'espace, il est éthéré, dans les astres il est astral; minéral et végétal dans les minéraux et dans les plantes, il est animal dans les animaux, humain et personnel dans l'homme, c'est-à-dire que tous les êtres de la création y sont baignés. Ce fluide universel sert de lien et de moyen d'action et de réaction, d'influence réciproque, de solidarité entre eux. Nous avons dit que, spécialisé dans notre planète, il se nomme *Lumière astrale*; d'autres l'ont appelé *âme de la terre*, les Anciens et Moïse d'après eux l'ont symbolisé par le *serpent*, voulant indiquer par là qu'il entoure notre planète de ses replis. La *Lumière astrale* est le lieu de tous les reflets, de toutes les images, de toutes les formes, qui y sont imprimés par les habitants du globe. Elle est donc, dans ses états aux diverses époques, le miroir fidèle et exact de l'avancement de l'humanité. Avant d'arriver à l'époque actuelle, esquissons brièvement l'histoire du passé par quelques faits saillants pour éclairer le présent et l'avenir. Nous négligeons beaucoup de faits antiques pour ne commencer qu'à l'ère moderne. Cependant, nous citerons les *Chemaia* ou *Gamahés*, qui se trouvent dans les musées et qui sont des photographies de la lumière astrale dans des marbres, des pierres, des minéraux. Ces phénomènes curieux dont parlent Kircher, Aldrovande, Gaffarel et plusieurs savants modernes, notamment Sprengel, prouvent l'influence et la pénétration du grand agent. Quand les idées de tous sont au paganisme, on trouve gravé dans des pierres Apollon, présidant le chœur des neuf muses avec tous leurs attributs. (L'histoire nous rapporte que cette pierre était en la possession du roi Pyrrhus.) Lorsque les convictions sont égyptiennes, *c'est Isis portant dans ses bras son fils Horus;* avec le christianisme, c'est *Marie et Jésus;* ce sont le crucifix portant le Christ mourant, avec les clous, les instruments de sa passion et même les gouttes de sang figurées dans le marbre (témoin le remarquable Gamahé de Venise) et pas seulement dans les minéraux, mais dans l'air et dans les nuages, comme le Labarum de Constantin, reflet de la foi ardente des chrétiens qui composaient son armée, comme les croix qui s'imprégnèrent lumineuses et ineffaçables sur les vêtements des ouvriers que l'empereur Julien avait envoyés pour rebâtir le temple de Jérusalem. (Julien luttait vainement contre le courant d'idées chrétiennes qui était le plus fort).

« Sous Pépin le Bref, lorsque Sédécias et ses disciples répandirent la croyance aux Sylphes, on vit ou on crut voir les palais aériens de ces habitants de l'air...; les sensitifs virent même le reflet ou le fantôme de leurs rêves... On croit plus tard aux fées, on en voit partout : plusieurs mêmes se croient enlevés dans leurs palais, et en racontent les merveilles au retour. On sait, plus tard, ce qu'ont produit la croyance au diable et aux sorciers

(1) Cette assertion ne me paraît pas exacte; Moïse semble avoir joué, chez les Hébreux, le rôle d'un messie.

et toutes les hallucinations du Sabbat. La forme du bouc hideuse, les cérémonies de la messe noire, les rondes fantastiques s'expliquent encore par des créations réelles de la lumière astrale, reproduisant l'horrible reflet des imaginations en délire. Nous passons rapidement. Mesmer arrive, et retrouvant le grand agent universel méconnu, il en excipe, comme instrument de ses guérisons magnétiques. Qui ne voit que c'est aussi par là que s'expliquent les faits du magnétisme, ceux des tables tournantes et des médiums ? Les sensitifs de Reichenbach attestent que soit dans la magnétisation, soit dans le tournoiement des tables, soit dans l'écriture de certains médiums, ils voient très distinctement l'od s'échapper de la main des opérateurs en flamme bleue, se polarisant de l'autre côté en rougeâtre. C'est donc bien là le grand agent nommé Od par Reichenbach (nom emprunté aux Hébreux qui appelaient Od et Ob les deux pôles de l'*aour*). La *Lumière astrale* garde les reflets de tout ce qui a été, reproduit tout ce qui est, représente l'ébauche de ce qui sera (de là la prophétie des voyants). Quand un homme meurt sans avoir pu réaliser ses pensées et ses inventions, il en laisse l'empreinte à la lumière, et ses idées ne sont pas perdues; elles passent aux cerveaux analogues et sympathiques. Nous abandonnons ainsi à notre transformation tout ce qu'il est utile à notre planète de conserver de nous, et malheureusement aussi nous y laissons nos vices, nos instincts grossiers et nos pensées mauvaises; vous comprenez alors où un médium puise quand il évoque tel ou tel personnage. Quand il n'y a pas d'évocation, son esprit se met en rapport avec tous les courants de lumière astrale et l'inspiration a lieu ainsi à l'arbitraire et à l'imprévu.

« Ici on m'interpelle et on m'arrête.

« Cet agent dont vous parlez, qui l'a vu, qui l'a touché ; qui peut certifier son existence ?

« Je réponds que cette croyance, dont l'humanité antique a vécu instinctivement et intuitivement, et qui était à cette époque une synthèse prénaturelle et à priori, est aujourd'hui, après une analyse peut-être trop minutieuse, démontrée par toutes les constatations de la science.

« Les Anciens ne nommaient pas le premier principe de cet agent *positif*, le second *négatif*, ce sont là des expressions modernes; ils avaient fait du premier le principe actif (mouvement), du second le principe passif (résistance), et ils disaient que l'équilibre provenait de l'harmonie des contraires.

« Moïse, initié dans les sanctuaires de l'Egypte, représente l'agent universel dans l'état de repos et d'enveloppement par le mythe de l'androgyne incompris aujourd'hui : il figure son principe actif par *Adam* et son principe passif par *Ève;* pour indiquer la séparation des deux principes à l'état neutre, il dit qu'Ève a été tirée de l'un des côtés d'Adam ; puis voulant expliquer le mouvement des êtres terrestres, il se sert du symbole ordinaire par lequel était représentée *la lumière astrale*, c'est-à-dire le serpent, qui sollicite d'abord le principe passif, *Ève*, pour que l'attraction nécessaire à la vie fût opérée, et que le principe actif pût entrer en branle. Moïse, en haut initié, qui savait tous les dangers de l'ivresse astrale, avertit à la fin de cet admirable chapitre, que le serpent ou la lumière terrestre, tout empreinte d'instincts grossiers, et qui réfléchit l'état peu avancé du globe et de ses habitants, doit être dominé par la sagesse. Il se sert encore, pour dire cette grande vérité, de l'hiéroglyphe égyptien d'une femme à qui il commande de fouler la tête du reptile, symbole profond dont le sens a été complètement perdu. »

Disons un mot au sujet de cette dernière proposition. Nous admettons, comme Pezzani, que cette parole de Moïse : « Tu écraseras, femme, la tête du serpent », recouvre un sens profond, complétement perdu jusqu'à notre époque d'initiation moderne. Mais, notre avis est tout autre que celui de Pezzani sur l'interprétation qu'il convient d'apporter à cette parole sacrée. Elle sert à désigner le rôle joué par la femme comme dominatrice du mal, par son étroite union avec le principe masculin. (Voir à ce sujet, les *Lettres de Salem-Hermès*, et l'article sur l'*Ève nouvelle* publiée dans la *Lumière* de juin 1900).

« Me demandera-t-on, dit plus loin Pezzani, qui a vu et touché ce grand agent? Je soutiens que l'on ne voit rien et qu'on ne touche rien que par son moyen, puisque tous les physiciens modernes s'accordent à lui attribuer les phénomènes calorifiques, électriques, magnétiques, soniques, lumineux et les faits de la pesanteur, de la gravitation, des affinités. Il est évident que cet agent est partout, et qu'il est ainsi le bras unique de Dieu.

« Or, cet agent explique mieux que l'hypothèse des esprits, les faits dits spirites. Il explique comment Allan Kardec et les médiums de tous les pays qui adoptent ses idées réincarnationistes, obtiennent des réponses analogues à leurs pensées, comment il en est autrement de Pierrart, et de quelques Américains qui ont des opinions contraires, comment des catholiques et des membres du clergé reçoivent des révélations, qui confirment le purgatoire et l'enfer. Non seulement la lumière astrale, instrument commun des médiums, nous renvoie nos propres idées, mais en-

core nous n'y puisons que les éléments analogues et assimilables à notre esprit.

« On explique aussi par cette théorie les visions, les prédictions, les pressentiments, les stigmates, les convulsions, les obsessions, les apparitions, les guérisons, les résurrections quand elles sont naturelles et possibles, les extases, le magnétisme et tout le cortège des faits dits merveilleux, parce qu'ils ne sont pas aujourd'hui scientifiquement démontrés.

« Quand une époque est tourmentée comme la nôtre, qu'elle est grosse d'un avenir avec enfantement laborieux, cet état du globe est représenté dans la lumière astrale par des courants mal équilibrés et désordonnés...

« Toutefois... il est imprudent de trop se livrer aux courants de lumière astrale. Si elle éclaire, elle brûle parfois et dévore. Elle doit être dominée par la sagesse, selon la remarque de Moïse; pour ne citer que deux exemples : le malheureux Gérard de Nerval, dont l'esprit était constamment baigné dans cette lumière, en vint à ne pas savoir distinguer le rêve de la réalité, il se suicida. On sait aussi le triste sort de Victor Hennequin, qui conversait nuit et jour avec l'âme de la terre. J'aurais beaucoup d'autres noms à citer, parmi mes meilleurs amis, qui ont été victimes de leur imprudence. Donc, je conseille à tous de ne pas s'écarter de la raison, qui doit être le seul guide de l'humanité. »

***

Ajoutons ici quelques mots sur la *lumière astrale* dont parle Pezzani pour mettre au point les idées émises par lui, en tenant compte des progrès faits par la science depuis lors. La lumière astrale ou plus simplement l'*astral* est un milieu physique, un fluide constitué par des éléments atomiques, et il occupe l'espace de toute notre planète. Ce fluide pénètre tous les corps et tous les organismes ; c'est lui qui produit la sensiblité chez eux.

Il est soumis à un flux perpétuel, et selon la résistance qu'il rencontre, il se manifeste différemment aux organes des sens, c'est-à dire sous forme d'énergies appelées chaleur, lumière, etc. ; en d'autres termes chaleur, lumière, électricité, etc., sont formées par des molécules circulantes appartenant à l'une des couches de la lumière astrale ; ces énergies parcourent l'espace grâce à un mouvement vibratoire émané d'elles-mêmes, et il n'est plus besoin actuellement de supposer l'existence d'un éther ou milieu physique immuable dont les diverses parties, en vibrant sous l'action d'un mouvement communiqué initial, constituerait, à ce que prétendent certains physiciens modernes, ces énergies même. C'est Newton, on le sait, qui le premier formula scientifiquement la théorie de l'émission, d'une façon incomplète, il est vrai, et même erronée en quelques points. Mais la découverte du magnétisme, en tant que constitué par un fluide, doit faire admettre définitivement cette théorie en rapport d'ailleurs avec la tradition ésotérique.

Le principe vital, qui émane de Dieu et qui entretient la vie chez tout ce qui existe, est également une des modalités de la lumière astrale. Le fluide vital, pour pouvoir être assimilé par tous les êtres de la nature, est obligé de s'adapter à chaque individualité. Dans le règne minéral, il constitue le fluide minéral et nul doute que c'est à lui que sont dues les influences différentes des pierres précieuses, bonnes ou néfastes par leur nature, comme aussi d'après la nature des personnes qui les portent. Dans le règne végétal, ce fluide minéralisé se végétalise et les animaux à leur tour animalisent le fluide végétalisé. Le fluide végétal entre dans l'organisme par les émanations qui rayonnent des plantes et surtout par la nourriture végétale qui en contient. Comme on le voit, ce fluide vital montre son origine divine par ce principe d'adaptation infinie que chacune de ses particules constituantes possède. Le fait que ce fluide est capable de s'adapter, prouve qu'il a une intelligence spéciale; l'existence de cette intelligence en quelque sorte impersonnelle est difficile à comprendre de prime abord pour ceux qui débutent dans l'étude des sciences occultes. Le fluide astral intervient dans le développement des êtres et dans la production et la maturation de la pensée (Voir *Lettres de Salem Hermès*).

L'astral se répartit donc en un certain nombre de couches ou zones de densité et de fluidité différentes, et dans ces zones existent des courants qui leur sont propres.

On sait, d'autre part, que tout ce qui existe rayonne. Ce fait, connu de tous temps par les initiés, a été récemment mis en évidence par les physiciens et les chimistes modernes à propos de certains métaux tels que l'uranium, le radium, etc. Depuis la science a généralisé cette propriété en l'étendant à tous les corps de la nature. Elle est ainsi revenue à la doctrine ésotérique, comme c'est d'ailleurs son rôle ; car elle doit fatalement aboutir à la confirmation des vérités de la grande initiation.

Tout ce qui existe dans la nature imprime, en la rayonnant, sa forme, d'une part chez tous les corps et individualités du milieu ambiant qui la conservent indéfiniment, d'autre part dans l'as-

tral, qui reproduit à son tour cette forme, la répercute et la conserve fidèlement. Les corps eux-mêmes conservent en eux comme la photographie, visible pour certains médiums (psychomètres), des formes qui ont été projetées dans leur ambiant. Ces formes peuvent même, sous l'action de la force vitale, chez des sujets prédisposés, se reproduire directement sur leur corps où elles s'impriment; c'est le cas de la stigmatisation : le stigmatisé présente des plaies situées exactement dans les points où elles figurent dans les images du Christ sur les crucifix. La suggestion produit également des stigmates chez les sujets prédisposés, qui sont généralement ici des hystériques. Dans ce dernier cas, c'est la pensée de l'opérateur qui, une fois projetée en dehors du cerveau, agit sur le sujet et tend à y reproduire sur le vif les particularités qui la constituent elle-même. Ainsi la pensée d'un stigmate produira chez le sujet des stigmates. On peut faire apparaître de même des sueurs de sang et d'autres phénomènes de toutes sortes. On a même pu produire, dans des expériences qu'on peut qualifier de criminelles, des maladies nerveuses et organiques. L'autosuggestion peut produire des effets analogues.

Les *Gamahés*, dont parle Pezzani, sont parfois produits par d'autres causes que celle qu'il signale, et les inscriptions et tableaux observés dans les nuages et dans l'atmosphère peuvent être un phénomène produit par les esprits ou simplement par la mise en jeu de la médiumité visuelle. C'est ainsi que les silphes peuvent fort bien être visibles dans ces dernières conditions, et souvent les gnomes le sont pour certains médiums, en particulier à la tombée de la nuit. Les fées sont peut-être des formes particulières revêtues par les esprits et visibles seulement pour quelques-uns, rarement pour tous.

Quelques phrases de Pezzani, mentionnées plus haut, pourraient faire croire qu'il rejette d'une manière absolue l'hypothèse des esprits. Il n'en est rien : d'autres passages de son livre sont plus explicites à cet égard. Il admet que les humains peuvent recevoir les communications des désincarnés, mais ceux-ci sont, comme les médiums, soumis à l'influence des courants astraux ; l'évocation banale n'attire que les esprits favorables aux idées de l'évocateur et elle ne parvient pas, selon lui, jusqu'aux désincarnés dégagés de l'astral, auxquels il réserve le nom d'*Esprits;* et parmi ceux-ci il range les grands penseurs de l'humanité. En somme, les incarnés ne deviendraient esprits qu'en atteignant un état analogue à l'état angélique, par exemple.

« C'est uniquement, dit Pezzani, pour l'autre phase du spiritisme, la phase théologique, qu'il faudra l'intervention des esprits supérieurs, et que cette intervention sera soutenue par des incarnés dont le niveau intellectuel s'élèvera pour être en rapport avec la *cité céleste*... Pour la phase théologique, où il faudra des révélations encore inattendues et nouvelles, afin d'opérer sûrement la fusion des diverses sectes religieuses..., il sera nécessaire alors que Dieu envoie des missionnaires directs de sa volonté ou tout au moins des membres des humanités stellaires de tout ordre et de tout degré. Pour recevoir leur influence céleste, aussi bien que pour faire part au commun des hommes, des enseignements hors ligne et vraiment révélateurs cette fois qu'ils auront obtenus d'en haut, par la Jérusalem Nouvelle qui doit descendre, selon les INFAILLIBLES ORACLES, *toute armée et toute façonnée*, du ciel, il est besoin de quelques incarnés élus, chargés de comprendre et de répandre les doctrines. Mais cette exigence ne viendra que plus tard et à la 3e phase (théologique) ; qu'ils soient déjà nés et préparés à ce rôle, nous ne le nions pas, car c'est possible ».

Ce n'est pas seulement possible, cela est — et les fidèles du Nouveau Spiritualisme le savent, car ils ont reçu les révélations nouvelles (voir les *Lettres de Salem-Hermès* et les Communications qui les suivent), et ils connaissent quelques-uns des missionnés incarnés et par révélation les missionnés non incarnés.

On le voit : Pezzani est un des grands Inspirés qui ont prédit l'ère messianique actuelle, que depuis les premiers chrétiens, qui l'attendirent, on a maintes fois annoncée.

Dr Lux.

# VARIÉTÉS

## La Théorie électro-dynamique de l'Astrologie

Récemment M. E. C..., ancien élève de l'École polytechnique, a donné dans le *Déterminisme astral*, une théorie électro-dynamique de l'astrologie qui, si elle n'explique pas tout, indique cependant un effort sérieux pour légitimer cette science et ne mérite, dans tous les cas, pas

les sarcasmes dont M. Piéron l'accable dans la *Revue scientifique*, du 8 octobre 1904.

Il est évident que les phénomènes électriques terrestres et solaires doivent s'influencer réciproquement; les déviations de l'aiguille aimantée sont en corrélation avec les tempêtes solaires. Des phénomènes semblables existent pour les autres planètes avec réactions entre elles et le soleil. Des actions électro-dynamiques se produisent en particulier de ce fait, que les orbites des planètes étant elliptiques, ces astres, en s'approchant ou en s'éloignant du soleil, modifient son potentiel, suivant la loi de Lenz. La corrélation entre les taches du soleil et la position des grosses planètes, telles que Jupiter et Saturne est à peu près établie; les effets de masse de ces deux planètes donnent un cycle de 10 à 12 ans, bien connu aujourd'hui; ceux de Neptune et d'Uranus déterminent une période d'environ 55 ans. Or, les cycles principaux des taches du soleil sont l'un d'environ 11 ans, l'autre de 50 à 60 ans. Il existe de plus une corrélation entre les taches solaires et les périodes pluvieuses; quand les taches diminuent, les aires pluvieuses se rétrécissent. Comme l'humidité a une influence considérable sur la vie en général, sur l'éclosion des épidémies en particulier, il est permis de songer à une influence des astres sur la vie, de ce chef, sans parler des actions directes de l'ensemble des radiations qui composent l'énergie solaire.

« Si l'on admet, d'autre part, dit M. E. C..., ce qui est conforme au mode d'action des corps électrisés, que l'influence de deux astres s'exerce au maximum suivant la droite qui joint leurs centres, et en particulier au point d'intersection de la surface du globe et de cette droite, on en conclura que le potentiel électrique varie en tous les points de la surface terrestre, et à chaque instant en raison du mouvement des astres. » On peut encore admettre que l'homme est schématiquement assimilable à une pile ou à un aimant résoluble en piles ou aimants secondaires; dans ces conditions, il devra être sensible aux variations du potentiel; on sait du reste que la meilleure position de l'homme, pour se reposer ou dormir par exemple (Ch. Henry, Féré, etc.), est d'être sur le dos, la tête au nord, les pieds au sud. L'augmentation du potentiel augmente la vitalité, la diminution de potentiel l'affaiblit. « J'estime, dit M. E. C. (*Rev. scientif.*, du 10 déc. 1904), que les variations du potentiel local, issues de l'influence des astres entraîneront une variation dans la polarité de l'individu, et conséquemment une détermination dans sa psycho-physiologie, susceptible de devenir persistante dans une certaine mesure, lorsque ces actions s'exerceront à l'époque où l'être est le plus malléable, c'est-à-dire à l'instant de sa conception ou de sa naissance. »

De là les différents tempéraments des hommes; ainsi, par exemple, Saturne, dont le cours est lent et dont la distance à la terre ne varie que très lentement, tend à diminuer la circulation, et à engendrer les caractères mélancoliques, tandis que Mars produira des réactions promptes et violentes, etc. M. Piéron pense que la variation de polarité que peut subir l'individu est de grandeur infinitésimale. « Dans son état actuel, dit M. E. C..., la science n'en sait rien. De plus, quand bien même les actions astrales seraient infinitésimales au point de vue physique, ce ne serait pas une preuve concluante pour qu'elles le soient au point de vue biologique; le contraire serait plutôt admissible; en raison de l'extrême instabilité des réactions physiologiques. » N'oublions pas, non plus, que les radiations électriques ne sont pas les seules qui puissent influer; la science en découvre chaque jour de nouvelles.

L'expérience et les statistiques, longues à faire, arriveront certainement à trancher ce débat. Ce travail de vérification, dit M. E. C..., « ne peut être que l'œuvre du temps, et il m'a paru utile d'épargner l'effort de mes premières recherches aux esprits scientifiques, dont le nombre croît de jour en jour, qui, sans parti pris, après avoir partagé le préjugé actuel contre l'astrologie, ont reconnu, non sous l'impulsion de l'hérédité et de l'innéité de la croyance, mais par l'examen même des faits, la possibilité de créer une science psychologique basée sur l'influence des astres, et travaillent à la constituer. »

Pour M. E. C., M. Piéron rentre dans la catégorie des auteurs qui critiquent l'astrologie sans la connaître et sans l'avoir pratiquée, et ne veulent à aucun prix admettre qu'elle puisse jamais avoir une base scientifique. C'est cette base scientifique, que possédaient les initiés de l'antique Egypte et d'ailleurs, qu'il s'agit précisément de retrouver et de reconstituer aujourd'hui. Il n'y a d'ailleurs pas à s'inquiéter des critiques passionnées que suscitent, dans le camp des savants de la science dite positive, les travaux de la nature de celui de M. E. C.; ils ne peuvent pardonner à des hommes d'une valeur scientifique incontestable, comme M. E. C., M. Flambart, etc., de s'intéresser à des questions que dans leur sectarisme intransigeant ils ont écartées de prime-abord comme indignes d'occuper leur attention. La *Science astrale* de no

vembre 1904, qui nous tombe sous les yeux au moment de terminer ce court compte rendu donne une analyse détaillée et fort intéressante du travail de M. E. C. et qui se termine par ces réflexions auxquelles nous ne pouvons que nous associer. « Comme cet article (celui de M. Piéron) beaucoup plus passionné que scientifique ne fait que témoigner d'un préjugé enraciné contre l'astrologie, sans montrer aucune connaissance de ses principes, ni fournir aucun argument contraire, il est tout à fait inutile d'en entretenir nos lecteurs. Nous ne cherchons ici qu'à établir la vérité de notre mieux, sans parti pris ni préjugé, avec conviction, mais sans l'esprit de passion si contraire à la recherche scientifique. »

# LE CALENDRIER RÉPUBLICAIN

L'actualité nous amène à parler du Calendrier républicain.

C'est du mois de Septembre qu'il part, et c'est en Octobre qu'il fut adopté.

Pour être exact, c'est le 3 Octobre 1793 que la Convention l'adopta, en décidant qu'il rétroagirait, et que le premier jour de la première année de l'ère nouvelle serait le 22 Septembre 1792.

Cette date était celle de la proclamation de la République.

Par une coïncidence curieuse, c'était aussi celle où le Soleil arrivait à l'équinoxe vrai d'automne.

On sait que le Calendrier républicain divise l'année en 12 mois de 30 jours chacun, et que, pour compléter les 365 jours, on ajoute 5 jours qui furent appelés « jours complémentaires ».

Il fut décidé que ces cinq jours seraient consacrés à des fêtes civiques.

Et c'est ainsi que l'on eut : la fête de la Vertu, du Génie, du Travail, de l'Opinion et des Récompenses.

Les 30 jours du mois étaient divisés en 3 décades de 10 jours chacune, et le jour de repos était le *décadi.*

Mais cela ne faisait que 3 décadis, c'est-à-dire 3 jours de repos par mois, et les employés et les ouvriers se plaignaient fort.

On voit par là, soit dit en passant, que ce n'est pas d'aujourd'hui que se pose la question du repos hebdomadaire.

Pour donner satisfaction à ces réclamations, il fut décidé que le cinquième jour de chaque décade serait un demi-décadi, un demi-jour de congé.

En sorte qu'on eut, dans le mois 3 jours de repos complets, et trois demi-journées.

Rappelons aussi que le nom des mois (Vendémiaire, Brumaire, etc.) était dû à Fabre d'Eglantine, un poëte de l'époque.

Le Calendrier républicain resta en usage jusqu'au 1er janvier 1806, c'est-à-dire 12 ans et 3 mois environ.

4 ans avant, en 1802, on avait fait un premier pas vers sa suppression en décidant que le repos des fonctionnaires serait dorénavant le dimanche.

Une des particularités du Calendrier républicain avait consisté à donner à chacun des jours de l'année le nom d'une plante, d'un fruit, d'un instrument aratoire.

On s'est demandé souvent le motif de cette série de dénominations.

Il est très simple, et avait pour but d'honorer l'agriculture en rapportant tout à elle, en sorte que le nouveau Calendrier, avec le nom de ses fleurs et de ses plantes donné au jour où l'on pouvait voir ces plantes et ces fleurs, était un véritable cours résumé d'agriculture.

Il résultait, de ce changement de Calendrier, des coïncidences amusantes, c'est ainsi par exemple, que la Saint-François tombait le jour du potiron, et la Saint-Frédéric le jour du champignon.

Sous l'influence de ces idées agricoles et champêtres, un certain nombre de personnes ajoutèrent à leurs prénoms un nom d'arbre ou de fleur.

C'est ainsi, par exemple, que le général Doppet se faisait appeler Pervenche.

S'il avait été femme, c'eût été délicieux.

A propos de ces quelques souvenirs sur le Calendrier républicain, auquel nous font penser la fin de Septembre et le commencement d'Octobre, rappelons aussi le Calendrier positiviste institué en 1849 par le philosophe Auguste Comte.

L'année, cette fois, comprenait 13 mois.

Chaque mois était consacré à un grand homme, et chaque jour également.

Il y avait, par exemple, le mois de Moïse, celui de Gutemberg, celui de Charlemagne, etc.

Le Calendrier positiviste ne fut jamais mis en vigueur, et c'est à titre de curiosité que nous en parlons aujourd'hui.

PAUL PELTIER

*L'Eclaireur du XIme.*

# REVUE UNIVERSELLE

**L'activité solaire et les phénomènes terrestres**, par Th. Moreux (*Cosmos*, 19 nov. 1904). — D'après M. O'Reilly, de Dublin, il faut chercher une relation entre la périodicité de l'activité solaire et les événements météorologiques et par suite entre cette périodicité et certains événements historiques. L'origine de ces derniers paraît devoir se rattacher parfois à des effets météorologiques. M. O'Reilly rappelle les plus récentes sécheresses, celles qui ont amené la famine en Australie et dans l'Inde et montre que ces sortes de sécheresses surviennent à des époques définies des cycles solaires, comme Lockyer l'a montré avant lui; il fait en outre remarquer que les inondations successives qui ont déterminé la formation du Zuyderzée, immense golfe qui a remplacé le lac Flévo des latins, ont eu lieu sans doute à des époques de maximum d'activité solaire. Dans la chronologie étrusque, chacun de leurs dix siècles était d'environ 122,21 années (soit $11{,}11 \times 11$ ou environ $11^2$), c'est-à-dire qu'il était formé approximativement de onze périodes de taches solaires. M. O'Reilly suppose que l'ère étrusque a commencé soit avec une période de grand froid, soit par quelque mémorable inondation déterminée par une activité solaire excessive. — Ajoutons, comme curiosité, que ce mystérieux peuple étrusque est le seul qui ait fixé d'avance, à la fin d'un cycle défini, sa chute ou son anéantissement.

---

**Affinités d'âmes. Faits de télépathie** (*Die übersinnl. Welt*, nov. 1904). — Ces faits sont racontés par Meta Lexis :

1° M. X... avait un condisciple et ami d'université L..., avec lequel il avait de grandes affinités; Z... avait reçu à l'université le surnom de « ver luisant ». Ce dernier devint pasteur dans une petite commune du Riesengebirge. Longtemps après, X..., à son tour, devint directeur de la justice dans une ville de la Silésie. Dans l'intervalle, les deux amis n'avaient cessé de correspondre et leurs lettres éveillaient toujours les souvenirs de jeunesse. Celles de Z... étaient toujours signées « Ton petit ver luisant ». Depuis plusieurs mois X... n'avait plus reçu de nouvelles. Un jour d'hiver, il alla se promener avec son fils aîné ; mais la pensée de son ami Z... l'obséda au point qu'il n'entendait rien du bavardage de son garçon. Son âme se portait avec de vifs regrets vers son ami et il se reprochait de n'avoir pas cherché à le revoir, ayant le sentiment que c'était peut-être trop tard alors. Le jour baissait, la neige se mettait à tomber, et il se disposait à revenir vers la maison, quand il vit s'élever d'un saule creux un ver luisant et en même temps apparaître pour un instant, à travers la neige, la forme de Z... Il resta saisi et ne revint à lui qu'en sentant la main froide de son fils se glisser dans la sienne. Une infinie tristesse l'avait envahi ; il avait la conviction que son bien-aimé Z... n'était plus. La nouvelle de sa mort n'arriva qu'au bout de quelques jours, retardée par la lenteur des communications à cette époque. Elle éveilla chez lui une joie douloureuse, par la constatation que la sympathie qui unissait leurs deux âmes n'était même pas altérée par la mort. Il était mort à l'instant où X... avait vu le ver luisant et l'apparition.

2° Une sœur aînée de Meta, était très liée avec une cousine ; elles étaient inséparables, versifiaient, peignaient et écrivaient des contes ensemble. Elles n'étaient guère comprises de leur famille et leurs idées toujours traitées de saugrenues, parce qu'elles n'étaient pas communes. Cette espèce de persécution rapprocha davantage encore leurs âmes. La sœur de Meta passait des mois à Glogau, dans la maison de sa cousine Clara. Dans l'intervalle, elles s'écrivaient des lettres versifiées et c'était chaque fois un vrai bonheur pour elles. Clara finit par se marier et resta à Glogau. Un an après, on reçut la nouvelle qu'elle avait accouché d'un garçon, puis que la mère et l'enfant se portaient bien. Une semaine après, la sœur de Meta se réveilla le matin et s'écria pleine d'angoisse : « Mon Dieu, toutes les cloches sonnent à Glogau ! » Elle eut immédiatement la conviction que Clara était morte ; effectivement, on ne tarda pas à apprendre qu'elle avait succombé à une fièvre chaude foudroyante.

3° Le fait suivant appartient à Meta elle-même. Environ trois mois avant sa production, était morte dans la maison, une tante, dont le départ, quoique pénible, n'avait pas produit une profonde sensation ; d'autant plus que la maison était alors pleine de visiteurs, de même que la petite ville ; c'était en été. Il y avait, en outre, dans la maison une femme de près de soixante ans, qui dirigeait la maison dont elle avait fait ce qu'elle était, paraissait d'une santé robuste et était bonne et aimable. Meta l'aimait infiniment, et d'ailleurs tout le monde l'aimait. Le jour où

se produisit le fait mystérieux, la maison était comme un pigeonnier, et la dame en question dirigeait tout à merveille. Il y avait là en villégiature une jeune dame dont le mari était aux manœuvres ; le soir, elle se disposa à rentrer chez ses parents qui habitaient la localité ; Meta l'accompagna dans le jardin jusqu'à la porte ; là la jeune dame dit à sa domestique de l'attendre et elle revint en arrière avec Meta pour lui faire une confidence au sujet des assiduités d'un monsieur dont elle ne pouvait se débarrasser. Tout en circulant dans les allées du jardin, Meta s'arrêta soudain et serra le bras de sa compagne à la faire crier : elle venait de voir assise sur un banc blanc bien éclairé, sa tante morte récemment et à côté d'elle la dame qui était l'âme de toute la maison ! La vision n'avait duré qu'un instant et Meta reprit son empire sur elle-même et écouta avec une attention distraite les doléances de sa compagne. Elle avait compris ce que signifiait cette vision : la dame tant aimée mourut subitement le lendemain.

---

**L'ombre occupe-t-elle de l'espace?** — (Communiqué par M. A. R.). — Il est probable que oui ; c'est-à-dire que l'ombre d'un corps vivant pourrait bien être plus dense que l'espace environnant. Nous savons, en effet, que la matière astrale se coagule difficilement sous l'influence des vibrations lumineuses et que les matérialisations ont généralement besoin de l'ombre pour se produire. L'ombre d'un corps est donc un lieu favorable pour recueillir ses émanations fluidiques et leur donner une certaine densité. J'ai, du reste, entendu dire autrefois, par un magnétiseur, que son sujet ressentait toutes les actions exercées sur son ombre.

---

**Influence de la lune sur la pluie**, par G. Lamprecht (*Naturw. Wochenschrift*, 1904, n° 50, et *Rev. gén. des sci.*, 30 nov.). — On sait que la Lune tourne autour de la terre en 27,55 jours en moyenne ; c'est donc le temps que met la Lune pour passer d'un périgée à un autre, le périgée étant l'extrémité du grand axe de l'orbite elliptique la plus éloignée de la terre ; la durée séparant deux périgées consécutifs s'appelle le *mois anomalistique*. Seulement, comme la Terre se déplace elle-même par rapport au Soleil, entraînant la Lune dans son mouvement, le temps qui s'écoule entre deux nouvelles lunes consécutives, ou *mois synodique*, est plus long et compte 29,53 jours, presque deux jours de plus. On appelle *phase* l'angle du mois synodique compté depuis la nouvelle lune. Il résulte de ce qui précède que le périgée du mois recule dans le mois synodique, et après avoir coïncidé avec la nouvelle, se déplace vers le dernier quartier, puis vers la pleine lune, et ainsi de suite. Le temps qui s'écoule entre deux coïncidences du périgée avec la nouvelle lune est de 411,79 jours. S'aidant des statistiques mensuelles de pluies dans 40 stations météorologiques de l'Allemagne du Nord de 1857 à 1894 et dans 98 stations de Java et de Madère de 1879 à 1904, l'auteur a constaté que, dans l'Allemagne du Nord ainsi qu'à Java, il faut s'attendre à de la sécheresse lorsque le périgée de la Lune est plus proche de la nouvelle lune que de la pleine lune, à de la pluie dans le cas contraire. Cette règle paraît s'appliquer à tous les pays où les quantités maxima de pluie coïncident avec la position la plus haute du Soleil. La sécheresse de l'été dernier, prédite par l'auteur, confirme ces résultats : au commencement de juillet 1904, le périgée lunaire était en effet très rapproché de la nouvelle lune.

---

**Nouvelle découverte dans le domaine du magnétisme**, par Kniepf (*Psych. Studien*, nov. 1904). — Il s'agit ici du magnétisme dit minéral et d'une communication de M. Zacharias, ingénieur, au Congrès des naturalistes allemands en septembre 1903. M. Z... n'a fait que retrouver des données déjà découvertes par M. Staub, plusieurs années auparavant, mais dont il n'avait probablement pas eu connaissance.

Si l'on met en évidence avec de la limaille de fer le champ magnétique d'un électro-aimant rectiligne, on constate autour d'un axe rectiligne, correspondant à l'axe de l'électro-aimant, des courbes plus ou moins tendues ou renflées selon la force du courant. Or, d'après Zacharias, le champ magnétique n'est autre chose qu'un ellipsoïde de révolution; le fer et d'autres métaux ont la propriété d'opposer une résistance, et la force magnétique s'explique par une différence de pression engendrée par les ondes éthérées agissant sur le noyau de l'aimant. Staub avait déjà fait une constatation analogue en promenant un aimant au-dessous d'une lame de verre parsemée de limaille de fer. M. Zacharias a photographié les images des champs et a démontré en même temps que les ondes magnétiques se réfractent à travers des prismes ou des lentilles de fer blanc, ou se réfléchissent sur des miroirs concaves de même nature. Quant à l'attraction et à la répulsion exercées par l'aimant, elles s'expliquent par l'impulsion exercée dans un sens ou dans un autre suivant les lignes de force. Il n'existe pas que deux pôles : l'attraction et la ré-

pulsion n'émanent pas directement de l'intérieur de l'aimant, comme on l'admet généralement. Staub a constaté que la limaille de fer se groupe suivant des lignes, tournant autour de l'aimant, en décrivant une hélice ou une spirale. M. Zacharias arrive au même résultat, mais il ne semble pas avoir vu comme Staub et comme Martin Ziegler avant lui, que l'aimant présente trois zones indifférentes. Ziegler était arrivé, dans ses expériences physiologiques, à déterminer quatre pôles de l'aimant; en d'autres termes l'ellipsoïde de révolution de Zacharias en renfermerait deux autres plus petits, s'étendant des deux extrémités de l'aimant jusqu'à son milieu. Ici l'observation mécanique viendrait donc corroborer exactement une donnée acquise par un phénomène de sensitivité essentiellement subjectif.

---

**Prévision réalisée de Mme du Deffant** (*L'Echo du Merveilleux*, 1er sept.). — Les Choiseul étaient exilés à Chanteloup par Louis XV. Mme du Deffant les regrettait. Tout à coup, elle eut comme une sorte de divination. Elle prédit à Mme de Choiseul par une lettre qu'elle la reverrait cet hiver même à Paris, rue de Richelieu. « Gardez ma lettre, ajouta-t-elle, pour qu'elle vous fasse souvenir de ma prédiction. — Oh ! pour le coup, ceci tient de l'inspiration, répond la duchesse. Cet hiver, y pensez-vous? Nous sommes déjà à la moitié de mars... Si vous avez dit vrai, vous me ferez peur : je vous croirai en commerce très intime avec Dieu ou avec le diable, ce qui revient au même ». Un mois après, Louis XV était mort, et Choiseul rentrait à Paris le 12 juin (Gaston Maugras : *La disgrâce du duc et de la duchesse de Choiseul,* p. 295).

---

**Cas évident d'identité d'un esprit** (*Light*, 27 août). J. R. T. habite à une distance de 100 milles de Melbourne; il eut une séance avec Mme Rising, une médium de cette ville, sous un nom d'emprunt. La médium ne la connaissait pas et J. R. T. ne croyait pas au spiritisme. Les premières paroles de la médium furent : « Vous venez de passer un examen de droit à l'université de Melbourne (exact) et vous avez été refusé pour une matière, mais serez reçu dans un mois. » (Exact). Elle tomba alors en trance et donna une description de l'entourage de J. R. T., exacte, sauf en un point, lui attribuant un frère qu'il n'avait pas. Elle donna les petits noms de toute la parenté et la description d'amis, parfois avec leurs noms. Elle dit ensuite : « Il y a là un esprit appelé George, qui désire vous parler. — Qui George ? — George K. — Je ne le connais pas. — Si, vous le connaissez ; il dit qu'il a un message pour M. T. (donnant le véritable nom du consultant), de Daylesford (localité que T. habitait six ans auparavant) message destiné à votre sœur qui y habite ». L'esprit dit par la bouche du médium : « Vous me connaissez ; j'allais à l'école avec vous ; il y a deux ans je suis allé dans l'Ouest et j'ai été tué ». T. vérifia par la suite l'existence de ce George K. qu'il avait totalement oublié et apprit également qu'il était parti dans l'Ouest de l'Australie et y avait été tué. Ce fait ne peut s'expliquer par la télépathie et est franchement d'ordre spirite.

T. raconte un autre fait prouvant les facultés supranormales de cette médium. Une personne de la parenté de M. T. était allée la consulter, et un esprit lui fit une communication concernant un certain Jim, actuellement en vie. Cette personne dit : « Oh ! comment puis-je vous croire ? Si vous me dites ce que Jim fait en ce moment, je vous croirai. » La médium prit alors dans sa main une lettre de Jim et dit : « Je le vois en route dans les Grampians (d'Australie) ; il conduit une voiture à deux chevaux et a trois filles avec lui ». Elle jeta un cri et s'exclama : « Dieu merci, il s'en est sauvé », et elle ajouta que Jim s'était engagé dans un profond ravin et les chevaux s'étant légèrement emballés avaient failli entraîner la voiture contre une souche dans un endroit très dangereux. Une lettre de Jim confirma bientôt exactement les dires de la médium.

---

**La vengeance d'une morte**, par R. Schek (*Pysch. Studien*, févr., p. 104). — Vers la fin des années 80 vivait à Vienne (Autriche), un capitaine K., fiancé avec une personne d'un âge déjà mûr et qu'il épousa effectivement. Après son mariage, il contracta des relations avec une jeune dame, et Mme K. découvrit le fait. Tombée malade subitement et consciente de sa fin prochaine, elle engagea son mari à ne pas se marier en secondes noces avec sa rivale; « autrement », ajouta-t-elle, « je viendrai t'étrangler la nuit de ton mariage » ! Au bout de quelques années, K. oublia la menace de la défunte et se maria avec la personne en question. Or, peu après s'être retirée avec son mari, celle ci se précipita au milieu des invités, qui étaient encore là, pour les informer que K. était pris d'asphyxie. On s'empressa de courir dans la chambre à coucher et on trouva K. mort ; le médecin, appelé à la hâte, déclara que K. avait succombé à une apoplexie suffocante (?). On fit part au disciple d'Esculape de la menace faite par la première femme vis-à-vis de K. Il se contenta de hausser

les épaules en disant que c'étaient là des contes de commères. Le fait n'en est pas moins curieux —, même s'il n'y a que simple coïncidence.

---

**Remarquable prédiction de mort** (*Rev. scient. et mor. du spirit.*, juin). — Le rév. père P., chapelain de la Légation d'Autriche-Hongrie à Cettigne (Monténégro), entretenait des rapports de sincère amitié avec Mlle K., gouvernante du fils du Ministre-résident d'Autriche. Le père P. était atteint de tuberculose pulmonaire, mais commençait à aller mieux et faisait des projets d'avenir. Or, dans la nuit du 19 au 20 octobre dernier, Mlle K, vit en rêve le père P. couché mort dans un cercueil. Elle se réveilla, puis quand elle se rendormit eut encore le même rêve. Le lendemain, elle le raconta les larmes aux yeux au baron et à la baronne M., qui eurent de la peine à la tranquilliser. Malgré l'excellent état actuel de la santé du père P., Mlle K. continua à affirmer qu'il mourrait bientôt.

Le 24 octobre, le père P. tomba, en effet, gravement malade. Le même soir, Mlle K. se coucha très attristée ; elle eut un second rêve, où deux chiffres — 2 et 8 — écrits séparément sur des bouts de cartons, se levèrent lentement devant ses yeux et formèrent, en se réunissant, le nombre 28 ; en même temps, elle entendit une voix murmurer : « Il mourra le 28 octobre ». Le lendemain, elle fit part de ce nouveau rêve au baron et à la baronne M., ainsi qu'au docteur. On chercha, mais en vain à la tranquilliser. Le 27, l'état du malade empira ; il reçut les derniers sacrements et fit ses adieux aux familiers de la maison, remercia Mlle K. pour toutes ses bontés et ajouta : « Demain, priez pour moi ». Le 28, l'état se trouva amélioré au point que tous, y compris le malade, se remirent à espérer, à l'exception de Mlle K. En effet, à 5 heures du soir, le père P. entra subitement en agonie et rendit l'âme une demi-heure après.

— Le narrateur du récit met diverses théories en avant, celle des clichés astraux, celle du subliminal, celle de l'être transcendantal, enfin, la théorie spirite. Aucune ne le satisfait.

---

**Apparition vue par lord Brougham** (*Echo du Merveilleux*, 15 juin). — Lord Henri Brougham, homme politique ami de la France, mort à Cannes, en 1868, âgé de 90 ans, raconte dans son autobiographie le fait suivant : En quittant l'Université d'Edimbourg, il avait pris un engagement avec son intime ami G., engagement écrit avec leur sang sur un morceau de parchemin ; le premier qui mourrait devait apparaître à l'autre pour lui donner la preuve de la survie. G. reçut un emploi dans l'Inde et depuis des années lord Brougham ne pensait plus à lui. En 1799, dans un voyage en Suède, il arriva le 19 décembre dans une auberge où il se décida à passer la nuit. Vers minuit, il demanda à l'hôtelier à prendre un bain chaud, et on le lui prépara. Le lord ferma la porte de sa chambre à clef, se déshabilla, mais à peine entré dans l'eau, il aperçut, assis sur la chaise où il avait déposé ses vêtements, son ami G., qui le regardait avec calme. Il ne put en croire ses yeux et, croyant son ami en chair et en os, lui adressa la parole. G. ne répondit ni par un mot, ni par un signe.

Comment ensuite Lord Brougham sortit du bain ? Il n'en sut rien, mais en revenant à lui, il se trouva étendu sur le parquet. G. avait disparu. De retour en Angleterre, quelques mois après, lord Brougham reçut une lettre des Indes lui annonçant la mort violente de son ami G., survenue le 19 décembre 1799.

---

**Apparition au moment de la mort** (*Light*, 3 sept. 1904). — M. G. W. écrit : Le 16 juillet à midi et demi, pendant que je prenais du repos, je vis se produire devant mes yeux les magnifiques lumières que j'ai le privilège de voir fréquemment. Tout en admirant les nuances diverses, je vis d'un nuage violet et or émerger la forme d'une amie chérie, malade depuis quelque temps. Je l'entendis me dire : « Adieu Nellie ! ». Elle ajouta quelques autres paroles que je ne pus percevoir. Après un instant de réflexion, je compris que j'avais reçu le dernier adieu de mon amie et je communiquai le fait à mon frère et à ma sœur et j'écrivis à une de mes amies pour lui rendre compte de ce que j'avais vu et entendu. Environ deux heures après, je sentis la présence autour de moi d'esprits amis ainsi que leurs affectueuses caresses, et au moment où j'en instruisais ma sœur vint un télégramme m'annonçant le passage à une vie supérieure de l'amie que j'avais vue et entendue. Je compris alors que mes angéliques amis étaient venus auprès de moi pour adoucir ce coup cruel. Mon frère se rendit aussitôt auprès de la famille si éprouvée et fit connaître que j'avais reçu l'adieu de la défunte à midi et demi. On lui dit que c'était le moment précis où elle avait fait ses adieux à tous, nommant chacun par son nom et disant : « Adieu, je m'en vais ! » Elle mentionna aussi le nom de Nellie, mais les personnes présentes n'avaient pas saisi ce qu'elle voulait dire ; ins-

truites de ma vision, elles comprirent que sa dernière pensée avait été pour moi. Cette apparition et le message reçu furent une grande consolation pour moi, car notre affection mutuelle était très grande. J'avais été dans l'impossibilité de la visiter pendant sa maladie, mais elle avait vu deux fois mon corps spirituel ou mon âme.

---

**Les esprits malveillants à Ananitchy** (*Die übersinnl. Welt*, sept. 1904, d'après *Permski Vestnik*). — Depuis le début de l'année, des désordres se manifestent dans la maison d'un paysan d'Ananitchy (gouv. de Perm), par l'influence d'un garçon de 10 ans infirme, le fils du paysan. Lorsque ce garçon s'assied, tous les objets qui l'avoisinent s'éloignent violemment, comme s'ils étaient jetés par une main invisible. Lorsqu'il veut prendre ses jouets, ceux-ci s'envolent. Souvent les images des saints, pendues au mur, tombent sur le sol ; une grande croix de cuivre, récemment fixée au mur, se prit un soir à danser et changea de position. Le même soir, une porte de fourneau massive, en fonte, sortit de ses gonds et tomba sur le parquet avec une telle violence qu'elle se brisa en deux. Un jour que l'enfant s'approcha d'une fenêtre, tous les carreaux de celle-ci éclatèrent. Tous ces phénomènes se sont produits devant des témoins. Le jeune garçon ayant été mis, dans une autre pièce, les mêmes désordres se reproduisirent. Et ils ne se bornent pas aux objets inanimés. Un soir que la mère de l'enfant s'assit sur la banquette du poêle, elle fut saisie par des mains invisibles et violemment jetée par terre.

---

**Rêve prémonitoire communiqué par M. Fryer**, (*Journ. of soc. f. psych. research*, avril 1904). — E. M., institutrice à une école d'enfants, était très liée avec sa directrice d'école, Mlle N. Cette dernière était fiancée avec un M. D., professeur. E. M. demeurait chez le rév. J. G. Un matin, le 21 novembre 1903, en descendant pour le déjeuner, elle se trouvait dans un état de profonde tristesse et paraissait très excitée. Le rév. J. G. lui en demanda la raison et elle dit qu'elle avait eu un rêve terrible ; elle avait rêvé que le professeur D. était subitement tombé malade, et que la directrice et elle l'avaient soigné et que tous leurs efforts avaient été inutiles pour le sauver. J. G. répondit : « Bah ! il faut prendre la contre-partie des rêves ; cela signifie mariage. » E. M. protesta que son rêve avait un caractère de réalité bien extraordinaire ! Le même jour, elle demanda à sa directrice comment allait son fiancé. Elle lui répondit qu'il était d'une santé magnifique. E. M. dit : « C'est que j'ai rêvé cette nuit qu'il était très malade. — Oh ! répliqua N , il était fort comme un lion le dernier soir. » Cependant, dans la journée, N. dit : « J'irai le voir ce soir, votre rêve m'a rendu un peu inquiète. » Elle y alla effectivement et trouva D. souffrant d'un rhume léger qui dura une quinzaine de jours pour subitement dégénérer en pneumonie.

E. M. avait encore rêvé que sa directrice et elle le soignaient assidument et que pour ne pas faire de bruit, elles étaient chaussées de pantoufles très légères. Tout arriva comme dans le rêve. Nous omettons des détails pour ne pas allonger ce récit. En entrant pour la première fois au salon de M. D., E. M. y constata la présence d'un grand nombre de plumes de paon et dit : « Ces objets passent pour porter malheur ! » La veille de la mort, la sœur de N. avait reçu une lettre de son grand'père, où il racontait avoir rêvé qu'il recevait une lettre où l'on lui parlait de la mort d'un ami. D. s'était refroidi le 21 novembre 1903 à un meeting de Chamberlain et mourut le 4 décembre. — Ce cas est d'autant plus intéressant qu'il est entouré de toutes les garanties d'authenticité, telles que les exige la Société des recherches psychiques de Londres.

---

**Rêve véridique officiellement constaté** (*Psych. Studien*, juin 1904). — D'après *Daily Telegraph* du 12 janv., un pensionnaire de l'hospice de Rookwood (Nouvelles-Galles-du-Sud), nommé Neil Mathieson, âgé de 42 ans avait disparu. Il était à l'hospice depuis 4 ans. Dans la nuit du 9 janvier, l'un de ses compagnons, avec lequel il était très lié, rêva qu'il était mort. Cet homme était alité depuis 3 semaines. Le lendemain matin, il fit part de son rêve à la direction de l'établissement et fit une grossière esquisse de la localité qu'il avait vue en songe. La police fut saisie de l'affaire et fit, conjointement avec quelques pensionnaires de l'hospice, une recherche dans la direction indiquée par l'homme. On trouva d'abord une canne, qu'on reconnut pour appartenir à Mathieson, dans le voisinage d'un fossé plein d'eau, à un demi-mille de l'asile, et après quelques recherches on trouva son cadavre dans l'eau. Le coroner du district, M. Mac Nevin compléta son enquête à l'hospice et dressa du tout un procès-verbal, qui a donc la valeur d'une constatation officielle du rêve véridique.

---

**Rêves prophétiques**, par K. Buchberger (*Die übersinnl. Welt*, août 1904). — Il y a environ 15 ans,

M. B., pendant un séjour à Obermais pour sa santé, y eut un matin, vers 5 h., un rêve dans lequel il lui semblait se trouver dans son appartement d'Olmütz; il y vit sa domestique les vêtements en flamme, et comme on versait de l'eau sur elle; il vit alors le corps de cette fille brûlé et la peau toute blanche. Dans la matinée, à la promenade, il raconta à ses connaissances qu'il aurait du bonheur ce jour là, ayant rêvé de feu. Peu de jours après il revint à Olmütz et apprit de sa femme que, le jour même de son rêve, vers 10 h. du matin, la fille ayant trop chauffé du vernis à l'alcool, celui-ci se mit à brûler et mit le feu aux vêtements de l'imprudente ; sa femme avait poussé cette dernière dans l'antichambre, l'avait fait coucher par terre et jeté de l'eau sur elle. Mais les brûlures furent si graves qu'elle en mourut quelques jours après à l'hôpital. — Ce cas est remarquable en ce qu'il ne saurait y être question de télépathie, le rêve ayant eu lieu à 5 h. du matin et l'accident à 10 h. seulement.

Il y a 10 ans, M. B. logeait dans la même maison qu'un de ses proches, brisé par la mort de sa femme et souffrant d'insomnies continuelles. Un soir il le trouva plus calme que de coutume et causa avec lui de choses et d'autres et aussi de son état de santé. La nuit, vers 2 h. du matin, M. B. se réveilla avec une impression de terreur et d'angoisse, après avoir rêvé que son vieux parent se promenait de long en large, en robe de nuit, avec un visage décomposé, une assez longue cordelette dans la main ; puis il vit comme une fumée et entendit une explosion. Le matin de bonne heure, on trouva la porte du parent verrouillée ; il avait tendu la corde en travers devant elle, la tête prise dans une anse, et s'était tiré un coup de révolver dans la tempe. M. B. avait donc en quelque sorte assisté en rêve au suicide; la rigidité cadavérique prouvait que l'acte avait été accompli à peu près à l'heure du rêve.

---

**Rêve véridique de Mme N.** (*Het toekomst. Leven*, 15 juin 1904). — Le mari de Mme N. avait été obligé, pour le service de l'Etat, de se rendre sur la côte de Guinée, et elle vivait dans l'isolement avec l'espoir qu'il reviendrait bientôt. Une nuit elle rêva qu'elle se trouvait dans un lieu inconnu, au milieu d'étrangers qui se tenaient près du lit de mort de son mari. Elle le vit à ses derniers moments, assisté de personnes dont les traits se gravèrent si bien dans sa mémoire qu'elle aurait pu, disait-elle, les dessiner. Au bout de quelques mois elle reçut effectivement la triste nouvelle de la mort de son mari, après une courte maladie, mais sans autres détails. L'époque concordait avec celle du rêve. Plusieurs années après on lui annonça un étranger qui désirait lui parler. En le voyant, elle fut violemment saisie et ne trouva à dire que ces mots : « Vous avez assisté à la mort de mon mari ! »

L'étranger en convint et lui demanda comment elle le savait. Elle lui raconta alors son rêve et les différents détails qu'elle mentionna furent reconnus exacts par lui. Il s'était lié d'amitié avec son mari sur la côte de Guinée, avait assisté à sa brusque maladie et s'était promis, en rentrant dans sa patrie, d'aller voir la veuve de son ami pour lui raconter les circonstances de sa mort.

---

**Rêve prémonitoire de deux sœurs** (*Light*, 24 sept. 1904). — Le doyen Hole raconte dans ses mémoires le fait suivant : Deux sœurs gardaient une barrière de péage dans le Lincolshire ; elles rêvèrent toutes deux, la même nuit, qu'on faisait effraction dans leur maison. Le lendemain, prises de peur, elles demandèrent à un voiturier, qui revenait du marché, de leur prêter son chien, ce qu'il fit. Mais le chien se sauva et rejoignit son maître. Celui-ci revint avec le chien, plaça son manteau sur le parquet, près de la fenêtre, et ordonna au chien de se coucher là, ajoutant : « Le chien restera avec vous jusqu'à ce que je revienne. » Au milieu de la nuit, les deux femmes entendirent du bruit au dehors ; elles quittèrent leurs lits en silence et par une porte de derrière se sauvèrent et allèrent se réfugier dans la maison la plus voisine qui était celle d'un forgeron. Celui-ci n'était pas chez lui, mais sa femme donna un abri aux deux fugitives. Peu après le lever du soleil, le trio se rendit à la barrière, et là les trois femmes virent un étrange spectacle : la partie inférieure du corps d'un homme émergeant de la fenêtre et entièrement immobile. Avec l'assistance de quelques laboureurs se rendant à leur travail, elles entrèrent dans le logis et constatèrent que le malfaiteur, après avoir forcé la fenêtre, avait été saisi à la gorge par le chien, alors qu'il avait introduit la tête et la poitrine, et maintenu ainsi jusqu'à ce qu'il rendît l'âme. Le brigand n'était autre que le mari d'une des trois femmes, le forgeron.

---

**Meurtre révélé dans un rêve** (*Light*, 5 nov. 1904, d'après le *Juriste* de Saint-Pétersbourg). — Un jeune homme du nom de Minai avait l'habitude de faire des absences de plusieurs jours de chez lui, puis de revenir comme le fils prodigue. La seule personne de la famille qui sympathisât avec lui était sa vieille grand'mère qui cherchait par tous les moyens à le retenir. Une

dernière fois, après plusieurs jours d'absence de ce garçon, la vieille dame devint inquiète. Une nuit elle rêva qu'elle le voyait et qu'il lui disait de ne pas se chagriner pour lui, qu'il n'était plus en vie, ayant été tué par un tel qu'il nomma. Cette vision avait été si vive qu'elle n'hésita pas à en informer le magistrat.

Des recherches furent faites aussitôt et le corps du jeune homme fut trouvé dans les champ et les coupables arrêtés et condamnés après l'aveu de leur crime.

---

**Une prémonition de mort. — Cas de M. G. Pearce** (*Psych. Studien*, juin 1904, d'après *Daily Telegraph* du 12 janv.). — M. George Pearce, de Bonn, l'un des plus anciens électeurs du district, mourut dans la nuit de vendredi (d'après une communication reçue de Melbourne le 10 janvier). Au début des années cinquante, il était arrivé à Sydney sur un bateau de guerre et avait été l'un des plus heureux spéculateurs de l'époque de la révolte des noirs. Plusieurs années avant sa mort, il avait annoncé à ses amis qu'il mourrait peu avant (mot à mot « au seuil ») de la moisson de l'année 1903 (pour la saison australienne peu après Noël). Le mercredi précédent, il affirma encore à sa femme que deux jours après il aurait cessé de vivre. Cette prémonition, que ne justifiait aucune maladie antécédente, se réalisa à la lettre.

---

**Un arbre de six mille ans** (*Rev. Médicale du Canada*, 26 oct. 1904). — Il s'agit d'un arbre du Mexique dont les naturalistes viennent d'estimer la durée à 6.200 ans. On connaissait déjà des arbres de 2 000 ans, 3.200 ans comme le célèbre et gigantesque if d'Hidson, en Angleterre ; de 4.000 ans comme le baobab de l'Afrique centrale, dit baobab de Humboldt, qui aux yeux de ce grand naturaliste devait être le doyen des êtres vivants.

Le cyprès de Chapultépec, au Mexique, qui semble maintenant être ce doyen, mesure 40 mètres de circonférence. Quant à l'âge de 6.200 ans qui lui est assigné, si ce n'est pas un chiffre absolu, il doit être assez prés de la vérité, puisqu'on peut compter les années des arbres par les couches successives de l'aubier se transformant en bois. Mais a-t-on pu compter ici le nombre des couches, puisque l'arbre est debout ?

---

**Religion et tradition des Masaï** (Merker, *Zeitschr. f. Ethn.*, 1903 ; compt. rend. par le Dr Laloy dans l'*Anthropologie*, 1904). — Les Masaï, établis dans les steppes de l'Est de l'Afrique, seraient d'origine sémitique et seraient venus de l'Asie par l'isthme de Suez avant l'établissement des anciens Egyptiens sur cet isthme. Les Masaï ne sont pas idolâtres comme les tribus nègres qui les entourent ; ils sont monothéistes et le peuple élu de Dieu, pur esprit, dont il est interdit de faire des représentations figurées. Chaque Masaï a un ange gardien et à sa mort il devient le protecteur d'un enfant né le même jour. Selon la tradition, la terre était au début un désert obscur, hanté par un dragon dévorant, que Dieu tua avant de commencer la création, et le sang de ce dragon fut l'eau fécondatrice. Dieu créa ensuite les astres et les êtres vivants, finalement l'homme qu'il fit descendre du ciel et la femme qui, sur son ordre, sortit de la terre. On retrouve le paradis biblique, avec l'arbre dont le premier couple humain ne devait pas goûter le fruit, le serpent, etc., puis le déluge, l'arche, etc. Le patriarche Naraba correspond à Abraham et il a deux fils qui, comme Esaü et Jacob, ont une contestation au sujet du droit d'aînesse. C'est sur une montagne que les Masaï reçoivent les 10 commandements de l'Eternel : ils correspondent aux besoins d'un peuple de pasteurs nomades, tandis que la loi juive, plus récente, s'applique à des cultivateurs. Les divergences entre la tradition des Masaï et la Bible sont peu nombreuses.

Tout ce que les Masaï savent de la tradition juive s'arrête à l'époque où la loi fut donnée au peuple juif. D'après la tradition des Masaï, lors de leur émigration deux tribus sont restées dans leur patrie primitive, l'une El Eberet, l'autre Amoroï, que M. Merker identifie avec les Hébreux et les Amorites (Amurru des textes cunéiformes) ; et ainsi les Masaï constitueraient la souche primitive des Israélites.

---

**Spiritualisme chez les Anciens** (*Light*, 21 mai 1904). — Tous les chercheurs sincères ont pu constater que les célèbres mystères payens de l'antiquité n'étaient autre chose qu'une initiation aux connaissances spirituelles supérieures, et n'avaient aucun rapport avec des saturnales obscènes, comme ont tenté de le faire croire des prêtres rivaux, jaloux, et surtout les Chrétiens. On sait, par exemple, qu'à Athènes, Cicéron fut initié aux mystères d'Eleusis qui, selon l'expression de Collins, « renfermaient sous ce voile tout ce qu'il y avait de foi en l'Invisible et l'Eternel dans l'esprit des payens éclairés ». Mais comme c'était payen, les théologiens chrétiens ne pouvaient trouver là que de l'horrible. Voici com-

ment Cicéron s'exprime dans son dialogue avec Atticus : *De legibus*, qu'il a écrit à l'âge de 55 ans : « De toutes les gloires, de tous les dons divins qu'Athènes a produits pour le perfectionnement de l'homme, rien ne dépasse ces mystères, grâce auxquels la rudesse de notre vie barbare a été adoucie et que nous avons été amenés à l'humanité vraie; c'est à juste titre qu'ils ont été appelés *initia* — car c'est par eux que les aspirants ont été initiés —, et nous y avons trouvé effectivement les germes d'une vie nouvelle. Nous en avons reçu non seulement le moyen de mener une vie plus satisfaisante, mais aussi celui de mourir avec un meilleur espoir dans l'avenir ».

Ici la citation d'un passage d'un discours de Démosthènes (Eschine contre Ctésiphon) concernant les oracles : « En conséquence de cet oracle rendu, les Amphictyons ont décrété — et Solon, l'Athénien, fut le promoteur de ce décret qu'on devait prendre les armes contre ces hommes impies, pour obéir aux divins commandements de l'oracle ».

Solon et Cicéron n'étaient cependant pas des naïfs, quoi qu'en pensent nos écrivains modernes qui haussent les épaules en rencontrant de semblables passages.

S'il y a eu, dans la célébration des mystères, quelques rites saugrenus ou de mauvais aloi, c'était pour en cacher la véritable signification au vulgaire, ou bien c'était une imitation frauduleuse. Sous ce rapport, les Anciens étaient bien plus sages que beaucoup de nos spirites modernes qui veulent convertir des gens qui en sont absolument indignes ou qui n'y sont nullement préparés.

## BIBLIOGRAPHIE

**Bicêtre autrefois et aujourd'hui. — De la perfectibilité des idiots,** par Mme A.-J. Jolivel (Vesoul, 1904, in-18). — Après un essai historique sur Bicêtre et ses origines (le mot Bicêtre vient de Winchester, l'évêque de ce nom y ayant habité une maison), Mme Jolivel décrit une visite qu'elle a faite à la division des enfants de l'établissement actuel. En 1828, Ferrus organisa à Bicêtre, une sorte d'école pour les idiots; Seguin y installa son école en 1842; en 1878, le Dr Bourneville, nommé médecin de l'hospice, y appliqua au traitement des enfants idiots, la méthode médico-pédagogique qui y est toujours en vigueur et a donné d'excellents résultats, transformant de nombreux sujets en ouvriers qui ne sont plus comme auparavant une non-valeur sociale. Les mêmes méthodes devraient être appliquées dans toute la France, car malheureusement le nombre des idiots, pour toute la France, peut être évalué à plus de 60.000. Mme Jolivel fait appel à la bonne volonté de tous, à celle des municipalités, à celle de la presse, pour déterminer un mouvement en faveur de l'éducation des idiots. Ce petit livre fait le plus grand honneur à son auteur, et nous ne pouvons qu'engager vivement nos lecteurs à le lire.

**Albert Jounet, son œuvre,** par Etienne Bellot. Brochure in-18 jésus, avec portrait. Prix: 1 franc. — Librairie Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris.

En cette plaquette, M. Etienne Bellot analyse finement l'œuvre déjà considérable de M. Albert Jounet et en met en relief le côté militant.

Dans un style imagé et nerveux, M. Etienne Bellot représente Albert Jounet tel que nous le connaissons. En lisant cette brochure on perçoit les deux hommes : le portraituré et le portraitiste.

La Bibliothèque **Chacornac**, 11, quai Saint-Michel, met en vente la deuxième série des **Choses magiques**, de M. Santini de Riols, c'est-à-dire les "**Pierres magiques**", qui font suite aux "**Parfums magiques**", et qui seront suivies elles-mêmes par les "**Nombres magiques**". C'est un recueil très complet et extrêmement curieux des vertus que l'antiquité et le moyen-âge se plaisaient à attribuer aux pierres précieuses, dont quelques-unes même passaient pour se reproduire, comme les animaux.

Les "**Pierres magiques**" sont en vente au prix de 3 fr. 50.

**Avis Urgent.** Nos correspondants sont priés d'apporter la plus grande attention à écrire l'adresse de *Madame Lucie GRANGE, Directrice de la "Lumière" 23, rue Poussin, Paris (16e arrt).* Plusieurs personnes, dans le 16e arrondissement et le même quartier, portent le même nom; cela cause des erreurs fort regrettables à divers points de vue.

Prière de communiquer cet avis *très* important.

Nous engageons aussi les Abonnés à ne pas mettre de retard dans l'envoi de leur souscription annuelle; nous leur en serons reconnaissants.

*Madame* Agata du Saday *remercie les lecteurs de* La Lumière *de leurs nombreux témoignages de sympathie. Elle s'efforcera d'en acquérir de plus en plus en faisant tout le bien possible. Ses meilleurs vœux à tous ses amis.*

*Le Gérant*: Martelet.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

# LA LUMIÈRE






## *Le zèle stérile des ignorants et des méchants*

Des spiritualistes ignorants ou des croyants à idées préconçues entravent la marche de la vérité tout en se disant ouvriers de justice et de progrès par la révélation ou par la science.

Sur quels points ? Sur une si vaste étendue que ce serait perdre son temps et ergoter jusqu'à la puérilité que d'en rechercher les limites.

Si l'on part d'une donnée fausse, fatalement, tout ce qui en découle est erreur.

C'est donc la raison primordiale des faux raisonnements qu'il convient d'approfondir. Regarder au fond de cette raison, c'est difficile : 1° parce qu'elle est enveloppée de brouillards ; 2° parce qu'elle est mobile et miroitante par intervalles, d'une manière déconcertante ; 3° parce que, ne reposant sur rien, elle n'est rien.

Qu'un énergumène quelconque étale toute une théorie dont le point de départ doctrinal est flottant sur les ondes fantaisistes d'un océan brumeux, il a beau faire de longs discours, on ne l'écoute pas ; si on l'écoute, on ne le croit point. Dans toute assemblée se trouvent des observateurs qui relèvent les contradictions, ou des sensitifs qui éprouvent ce qu'ils ne sauraient expliquer.

Il y a des hommes qui se croient apôtres et qui ne sont que des hallucinés sans consistance, des sensitifs qui prétendent ne rien savoir et se défendent, par respect humain, d'être médium, des médiums qui se croient en possession de la vérité unique et qui ne sont que des malades, des gens bien pondérés et bien portants, modestes et réservés, plus inspirés et médiums que ceux qui se vantent de l'être.

Ces contrastes et oppositions mettent une digue de préservation aux flots débordants des fausses doctrines, des fausses facultés, des fausses apparences. De l'erreur de plusieurs naît l'indifférence de la généralité. En somme, le préjudice porté à la meilleure des causes est plus apparent que réel ; cela finit par n'être qu'un grand retard apporté à la diffusion de la vérité, laquelle est d'essence impérissable.

Il en est de même des délateurs de parti-pris. On a vu en Amérique, en Autriche, en Allemagne, en France, des personnages influents de la haute société enseignante ou non, hommes de lettres ou docteurs ès-science, qui se sont complus dans le rôle de la délation et ont pratiqué l'*exposure* sur une vaste échelle. Par ces procédés, des médiums ont été condamnés, ont disparu ou sont morts. Ceux qui ont échappé à la doctorale censure et au supplice qui conduit au tombeau, se sont renfermés dans une prudente réserve, se sont cachés, ont gardé le silence, sont

peut-être expirants dans une lente agonie d'abandon, qui sait !

Les délateurs, *exposeurs*, bourreaux, ont-ils porté le dernier coup à la cause du Nouveau Spiritualisme ? Non, mais ils ont également apporté un grand retard à la diffusion de la vérité.

Une lumière ordinaire que l'on éteint, peut-être rallumée. Comment la lumière de Vérité disparaitrait-elle ?

Il s'agit ici de la Lumière qui peut, sous une poussée de vent diabolique, restreindre ses rayons, mais ne s'éteint jamais. Ce n'est pas une lumière banale et fragile ; c'est la raison même de la Création, le « Fiat Lux » immortel.

Qu'est-ce que l'on entend après certaines conférences, la publication de certains livres, de certains articles de journaux ?

On entend la voix ironique de la censure populaire. On ne perd pas une occasion de plaisanter, mais on ne rit pas toujours aux dépens de ce que l'orateur ou l'écrivain critique. Souvent c'est aux dépens du dit écrivain ou orateur. Ces Messieurs se donnent tant de peine à démolir que chacun se demande pour quel entrepreneur ils travaillent. On ajoute à cette insinuation une réflexion aussi amère qu'exclamatoire : Quels charlatans, tous, tous ! les juges et les condamnés.

Et c'est ainsi que nul parmi ceux qui avaient envie de *voir* et de *croire* quelque chose, ne se décide à poursuivre l'investigation. On attend.

L'homme sans jugement, sans savoir, sans bonté, n'est pas qualifié pour faire l'entraînement spiritualiste. Comme il a tous les défauts de cuirasse qui permettent à la puissance hostile d'en faire son jouet, on voit abonder des types malfaisants, inconscients ou non, au milieu des rangs d'initiés sérieux. Rien n'est pénible et décevant comme un tel voisinage pour un réel esprit de lumière.

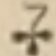
On peut posséder le savoir, sans le jugement, sans le tact, sans la bonté. Un tel être incomplet fait du sectarisme sans illumination supérieure. Son contact produit un immense malaise chez le sensitif. Il est facile de comprendre tout ce qu'il y a de souffrance pour celui-ci, si celui-là est son expérimentateur. Le malheureux sujet est moralement enfermé dans une cage de tortionnaire comme le chien voué à la vivisection. Lorsque le Maître raconte au public le résultat de ses expériences sur le patient, on ne rit plus, mais le gros bon sens populaire résume son impression par quelques mots typiques tout au désavantage de l'expérimentateur : « En voilà un charlatan ! Il s'est choisi un être sans volonté et sans défense et il l'exploite comme une mine d'or en nous faisant prendre des vessies pour des lanternes ! Quant au sujet, c'est un jeune idiot qui gagne quelques centimes à laisser cueillir des pièces d'or sur son dos ! » Le public ne voit partout que truc et spéculation.

Si les énergumènes, les « tombeurs » de médiums voulaient bien se rendre compte, ainsi que les exploiteurs plus ou moins charlatanesques, du peu de crédit de leur réputation et de toute la suspicion qu'ils inspirent, ils n'oseraient vraiment plus faire de zèle.

Dieu a si bien fait les choses, que ce n'est jamais le sot orgueilleux ni le dominateur sec, ni le dénonciateur ou délateur, ni le pourfendeur, ni le « tombeur » qui jouissent d'une gloire quelconque. L'esprit de justice, la justice immanente reprennent toujours leurs droits et, quoi qu'il arrive, si le triomphe de la Vérité est retardé, il n'en est pas moins sûr. La Lumière de Dieu éclaire tout, pour donner raison, finalement, à tout ce qui est de Dieu. LUCIE GRANGE.

---

# PENSÉES A MÉDITER



Quand vous donneriez aux pauvres tout ce que vous possédez, si vous n'avez pas la charité vous ne serez pas sauvés. S. PAUL.

C'est pourquoi il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages et je rejetterai la science des savants.
1[re] Ep. de S. Paul aux Corinthiens.

La sincérité et l'humilité sont les deux ailes qui porteront en sûreté leurs possesseurs au-dessus de toutes les pierres d'achoppement dans le chemin. Ce sont les deux vertus essentielles à tout progrès *pathétique, spirituel, intellectuel* et *vital.*
*Revue Cosmique.*

Il faut s'étudier soi-même. Le corps est un instrument dont les cordes sonores vibrent en de multiples tonalités sous les efforts de l'âme, de la conscience et du cœur. Faites-vous puissants à force de sacrifice, amputez vos difformités, étouffez vos désirs malsains, reconstituez-vous une sorte de virginité, repeuplez votre imagination, y faisant toutes choses nouvelles, afin que la paix se répande en votre être.
SALEM HERMÈS.



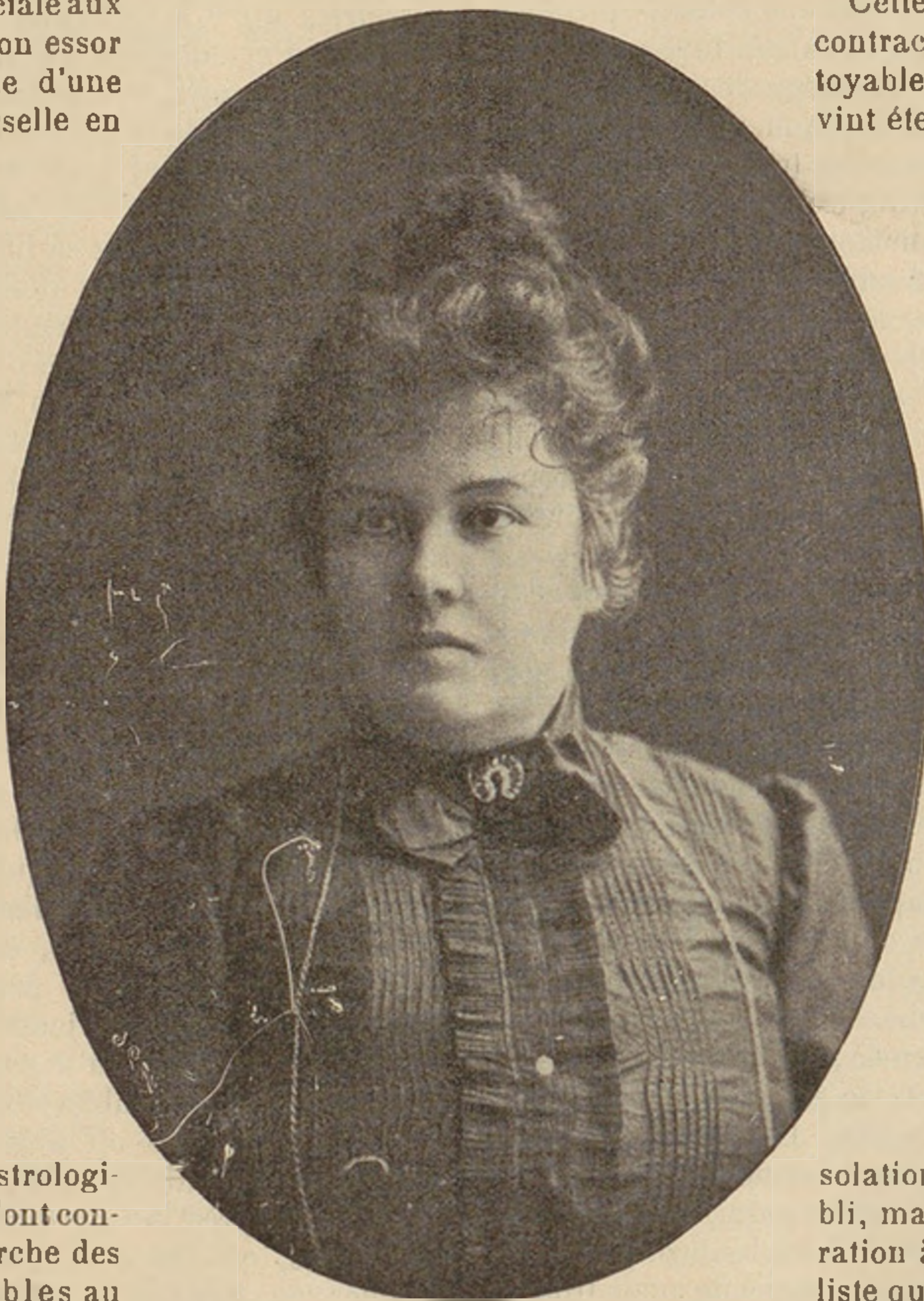
---

*Nous recommandons à l'attention des lecteurs, la Circulaire « GRAND-HOTEL » expédiée avec le présent numéro. Si Mme Grange a accepté le poste d'honneur qui lui a été confié, c'est qu'il s'agit ici d'une entreprise ayant pour Direction des hommes d'une intégrité absolue et que nous connaissons de longue date. On peut adresser en toute confiance la correspondance et les souscriptions à l'adresse indiquée : Mme Veuve A. Grange. 23, rue Poussin, Paris (XVI[e] arrondissement).*

# LA PRINCESSE KARADJA

Douée d'une intellectualité supérieure et d'une grande rectitude de jugement, la princesse Karadja a déjà fourni une somme importante de travail pour le progrès humanitaire. Munie d'éléments sérieux de conviction, elle s'est courageusement avancée sur la scène du monde, se mettant au-dessus des préjugés, en regard de la vérité manifestée par des faits spiritualistes.

Une aptitude spéciale aux langues a facilité son essor dans la voie ardue d'une propagande universelle en faveur du spiritisme dont elle a ouvertement déployé le drapeau. D'après le portrait que nous publions aujourd'hui, on voit combien l'apôtre zélé est aussi une femme charmante.



Ainsi que cela arrive presque toujours, la princesse Karadja devint une croyante et un bon médium, à la suite du départ pour l'au-delà des êtres chers qui l'attachaient à la vie. Ses études, sa douleur, ses expériences, des faits spontanés, enfin des circonstances engendrées de la configuration du cercle astrologique de sa destinée, l'ont conduite dans la recherche des consolations possibles au sein de l'inconnu. Généreuse et dévouée, elle n'a pas voulu être instruite et consolée seule ; elle est ainsi devenue pionnier des idées nouvelles et consolatrice des affligés.

Née à Stockholm le 12 mars 1868, mise en pension à l'âge de 12 ans à Genève, elle parlait déjà le suédois, le français et l'anglais, puis elle se familiarisa encore avec l'allemand, l'italien, l'espagnol, jusqu'au moment où, par son mariage avec le prince Karadja, elle fut amenée à compléter sa connaissance des langues par le grec et le hollandais.

Son père était membre de la Chambre-Haute du Parlement suédois. Son mari était Ministre de Turquie à La Haye, d'origine grecque, très érudit et en même temps musicien distingué.

Cette heureuse union fut contractée en 1887. L'impitoyable et sinistre faucheuse vint étendre des crêpes de deuil sur l'intime bonheur du jeune ménage. La disparition d'un enfant bien aimé étreignit le cœur du père et de la mère si douloureusement que le prince ne s'en consola jamais. Il fut à son tour frappé de la maladie qui devait laisser la princesse Karadja veuve à l'âge de 26 ans. En proie fatalement au plus cruel chagrin, elle essaya ou plutôt se contraignit à faire une diversion urgente par un travail littéraire assidu et des études sociologiques. Ce n'était pas la consolation, encore moins l'oubli, mais c'était une préparation à la mission spiritualiste qu'elle avait à remplir.

Déjà la princesse s'était fort occupée de littérature. Avant la mort de son mari, elle avait publié un volume : « Etincelles », aujourd'hui épuisé. Elle fut l'auteur d'un drame en suédois : « Après le réveil », qui fut représenté en diverses nations ; puis, d'un poème en suédois : « Vers la lumière », belle expression de pensée supérieure. Plus tard « l'Evangile de l'Espérance » écrit

avec le baume cicatrisant de la foi nouvelle, pourrait-on dire, fut à profusion répandu. L'œuvre de sa vie utile à l'humanité se compléta par la fondation d'une revue mensuelle ayant pour titre : « XX Seklet » (Vingtième siècle).

Ici se place un événement important au point de vue de la diffusion des idées et du moyen de concilier les antagonistes, c'est-à-dire ceux qui dissèquent le phénomène et ceux que l'on soumet à la merci de la science brutale. L'année 1904, la princesse Karadja, en vraie fille de la Lumière, au service de la justice et de la vérité, voulut concourir à l'œuvre d'instruction et de fraternisation universelles en organisant pour les trois mois de la belle saison une colonie spirite en son château de Bovigny. Tout n'alla pas selon son cœur. Elle éprouva quelques déceptions. Dans cette voie aride du bien quand même et malgré tout elle fut en butte à des luttes pénibles. Sensitive de premier titre, excellent médium, elle avait, à la grande satisfaction de ses hôtes, beaucoup payé de sa personne avec le dévouement exemplaire qui la caractérise. Elle a bien mérité de la grande famille croyante et pensante. Mal heureusement, ainsi que cela arrive à ceux qui se dépensent sans compter, elle acheva sa tâche d'essai péniblement comme une douloureuse victime du devoir. Aujourd'hui, notre admirable sœur a besoin d'un long repos.

D'esprit très pondéré, la princesse ne pouvait pas concevoir une œuvre de propagande de lumière autrement qu'avec le concours des plus distingués des savants qui ont étudié les questions psychiques ; elle avait désiré faire se rencontrer les personnages éminents de la science officielle, avec des croyants sincères et des médiums de grand renom de tous les pays. Quelques-uns manquèrent à l'appel. Il est très difficile de satisfaire même ceux dont on veut le bonheur, et l'on n'enlève pas rapidement les broussailles des chemins peu défrichés. Quoi qu'il en soit, la bonne graine a été semée ; elle germera.

Il doit être apporté de grandes modifications au projet pour en faciliter l'exécution dans son ensemble avec entente et harmonie.

La princesse Karadja aura toujours des ennemis puisqu'elle veut faire beaucoup de bien. C'est notre lot à nous femmes de nous trouver dans le cas de prouver sans cesse que la foi éclairée, basée sur des connaissances sérieuses, donne toutes les forces, notamment celle d'une inlassable patience dans le persévérant travail de la mission consolatrice et régénératrice de l'Humanité.

Cette intéressante biographie se termine ici avec un grand mot d'espérance. Par l'union des cœurs et des pensées, on arrivera finalement à réaliser ce que beaucoup d'ignorants traitent de rêves.

Lucie GRANGE.

---

## Le médium PETERS

### chez la Princesse Karadja

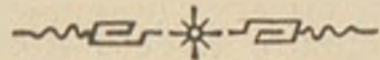
Je vais me permettre de détacher de notre *Revue Universelle* par le Dr Lux, un fait de la médiumité de Peters, d'après un récit de la directrice du « XXe Seklet » d'où la « Revue d'Études Psychiques » d'avril l'a tiré.

« L'été dernier, le médium Peters fit une visite au château de la princesse Karadja, en Belgique. Un jour, vers midi, la princesse reçut la visite du directeur du *Messager* de Liège, M. F. Foccroulle et de sa fille, dont elle ne connaissait aucunement les affaires de famille. Elle leur présenta Peters. Pendant qu'on prenait le café, Peters dit tout à coup : « Il y a un esprit qui se tient debout derrière ce monsieur et pose sa main sur son épaule. » Cette personnalité avait les cheveux gris, le front chauve et de la barbe au menton. C'est probablement mon cousin Léon, mort il y a quelques semaines », dit M. Foccroulle. — Pas du tout, répliqua Peters, il dit être *mort* il y a quelques années déjà, et ne pas être votre parent. Vous ne l'avez pas rencontré depuis longtemps. C'était un de vos camarades d'école. Il dit s'appeler Martin. »

M. Foccroulle ne parvint pas à se rappeler, et demanda son petit nom. « Je ne puis le dire, répartit Peters, mais il dit que vous avez un portrait de lui. Il me montre l'album, il le feuillette — un, deux, trois, quatre, cinq, six — il pointe son doigt sur la sixième page. Le portrait est à gauche, vis-à-vis d'une jeune fille en *crinoline*. » M. F... se rappela qu'il avait un album, mais relégué dans les combles de sa maison. L'esprit communiqua alors un avis qu'il désirait faire connaître ; puis M. et Mlle Foccroulle partirent. Deux jours après, ils informèrent la princesse K... par lettre, que la description de Peters était exacte ; en face de la photographie vieille et jaunie de Martin, il y avait celle d'une jeune fille habillée d'une élégante *crinoline*. »

On a beaucoup fait l'éloge de Peters tout récemment dans certains cercles fermés de Paris, où le grand médium est descendu.

Lucie GRANGE.



# L'Occultisme chez les Indiens

Le rôle que l'occultisme est destiné à jouer dans le domaine des sciences psychiques est aussi légitime que celui que jouent les propriétés occultes du radium, par exemple, dans le domaine de la physique et dans les transformations que celle-ci subit de ce fait. La conception de l'unité de la matière, en nous conduisant à tout rapporter à un élément primordial universel, nous ramène à l'antique doctrine hindoue du *Prâhnâ* auquel correspond, sous son aspect psychique, l'*Atmâ*, d'où émane, selon les Védas, tout ce qui concerne l'esprit.

La thaumaturgie existe à la base de toutes les religions, et il n'est pas plus logique d'admettre que les phénomènes occultes ont cessé de se produire après la rédaction des écritures saintes que de nier l'existence même des phénomènes qui y sont consignés. De tout temps il y a eu des médiums et les procès de sorcellerie ne les ont pas empêchés de se perpétuer. Les faux médiums, de même que les faux prophètes et les charlatans, témoignent inconsciemment de l'existence de médiums authentiques.

C'est l'avidité des prêtres, et non les sibylles et les pythies, qui a occasionné la ruine des oracles de Cumes, de Delphes et de Dodone. Dès que la supercherie s'introduit dans une civilisation reposant sur des phénomènes psychophysiques, le peuple s'en détourne et adore le veau d'or.

Pour en revenir aux Indiens, il n'est pas admissible que ces hommes si perspicaces se soient soumis pendant des siècles à de durs sacrifices pour voir éclore parmi eux quelques *Midè* isolés ou pour se laisser tromper par eux. Lorsqu'un Indien, de la tribu des Ojibwas par exemple, émet, en raison de ses dispositions médiumiques, le désir de devenir un Midè, il doit tout d'abord apporter un tribut à la « Faculté », et il y est instruit dans les traditions léguées par les ancêtres sur la création, le déluge et la résurrection symbolisée par le serpent. On lui apprend ensuite à connaître les plantes médicinales et les vertus des simples ainsi que le chant de médecine et l'évocation des Manidos ou esprits tulélaires soit pour un bien à accomplir, soit pour nuire aux ennemis.

Lorsqu'un néophite a atteint le quatrième degré d'enseignement, il possède la faculté de lire les pensées, de pratiquer la magie et la nécromantie et en général, d'avoir à sa disposition, pour lui rendre service, les ombres des décédés. Parmi les « medicine-men » Ojibwas, on distingue en particulier :

Les Powwow : herbalistes et conjureurs des démons ;

Les Midê : prêtres et exorcistes ;

Les Jessakkik : voyants, magiciens et prophètes ;

Les Wobens : interprètes de songe, thaumaturges et faiseurs de miracles.

La réception aux divers degrés et les cérémonies qui l'accompagnent, telles que processions, vœux prononcés, « paraphernalies », etc., rappellent la franc-maçonnerie. Au lieu du tablier, le candidat Midê reçoit une bourse pleine de coquillages, les Migis, symbole de la force transcendentale communiquée à lui par le Grand-Esprit, le Kitshi-Manido. Pour convaincre le candidat et les assistants de la présence des esprits, le prêtre suprême aligne quatre boules sur une corde tendue sur le sol nu du Midê-Wigwam, et ces boules paraissent prendre vie sous l'influence de ses conjurations. Il en est de même d'une effigie humaine en bois, haute d'environ cinq pouces, qu'on enfonce jusqu'à moitié dans la terre remuée, et qui se met à monter et à descendre spontanément.

La hutte construite pour la réception du candidat est rectangulaire et orientée de l'est à l'ouest, a 80 pieds de long, 20 pieds de large ; aux côtés les plus courts sont pratiquées des portes de 4 pieds. Cette sorte de loge, le Midê-Wigwam, est construite avec des perches enfoncées dans le sol et servant de soutien aux rameaux et branchages avec lesquels ils sont entrelacés et qui forment les parois et le toit. A l'intérieur de la hutte, à une distance d'environ 10 pieds de l'entrée orientale ou principale, est placée une pierre sacrée, fétiche supposé posséder le pouvoir d'expulser les démons du corps de celui qui s'appuie contre elle. Dix pieds plus loin, suivant l'axe de la hutte, est étendu un tapis sur lequel sont déposés du tabac, des peaux d'animaux et des articles divers acquis par l'échange avec les blancs. Suivant la même direction sont fixés, à égale distance les uns des autres, des poteaux peints, dont le nombre correspond au degré du candidat.

Le premier poteau, correspondant au premier degré, est rouge avec une large bande verte à l'extrémité supérieure. Le deuxième est rouge

également, avec des taches blanches (symbole des Migis sacrés). Le troisième est noir et le quatrième, le plus rapproché de l'entrée occidentale, est blanc avec des taches rouges et porte une traverse formant croix. Les formes de la Midê sont peintes des mêmes couleurs, bandes et taches que les pieux correspondants. Dans la symbolique des couleurs, le blanc indique l'orientation vers l'est, d'où vient la lumière, le rouge indique l'occident, la région du soleil couchant, le vert, le sud, source de la pluie vivifiante, le noir, le nord qui amène le froid, les maladies et la mort.

D'ailleurs les prêtres sont les représentants symboliques des démons animaux inhérents au serpent, au hibou, à la panthère et à l'ours, ce qui est bien en rapport avec la mythologie des Peaux-Rouges et la descendance supposée de ces démons des dieux Midê, lesquels doivent leux existence au Grand-Esprit ; les animaux eux-mêmes doivent être considérés comme les intermédiaires entre ces dieux et l'homme.

Je ne donnerai en détail que les cérémonies en usage pour la réception au troisième grade Midê, le plus important ; il ne diffère du reste que fort peu du précédent et du quatrième.

A environ 300 pieds à l'est du Midê-Wigwam est érigée la hutte destinée à la purification du candidat ; de l'eau y est répandue sur des pierres chaudes, dégageant assez de vapeur pour en faire un sudatorium. Le candidat s'y soumet pendant quatre jours de suite à la sudation, puis dès le matin du jour fixé pour la réception il reçoit la visite de son précepteur qui l'initie aux mystères et à la symbolique du troisième degré ; plus tard interviennent les grands prêtres, et c'est dans leur société qu'il se dirige vers le Midê-Wigwam. Comme, pour obtenir les grades précédents, il s'est déjà trouvé initié dans la symbolique du tambour, de la médecine et de la magie de Midê, la cérémonie de réception se borne à l'évocation des esprits de la famille, avec l'aide desquels il promet d'exercer la magie blanche et noire ; cette magie consiste en partie à dégager d'une manière invisible leur corps astral, à le métamorphoser en ours, loups, hiboux, chauve-souris et serpents, puis à échapper pour un instant aux coups des chasseurs qui poursuit la proie supposée, en se présentant à lui, à sa place, sous la forme d'un Jessakkik récoltant des herbes. De plus, pour démontrer que le nouveau promu a acquis l'immunité contre le démon du feu, on dresse deux tentes. Lorsque le Jessakkik est entré dans l'une d'elles, les matériaux combustibles accumulés tout autour sont allumés, et au moment où la fournaise est la plus ardente, il sort indemne de l'autre tente, dressée à une notable distance de la première.

Divers agents du gouvernement américain parlent de ces Midê qui se sont laissé lier par eux à leur volonté avec des cordes. Malgré les gardes placés autour des wigwams dans le but d'empêcher toute supercherie de la part du sorcier, il arrivait que l'individu ainsi enfermé, non seulement parvenait à se dégager de ses liens, mais encore qu'on le retrouvait dans une autre tente très éloignée de la précédente avec les mêmes cordes qu'avaient employées ces agents et avec d'autres objets témoins.

D'autres agents parlent de Midê (d'après le dix-septième rapport du « Bureau of American Ethnology ») qu'ils ont vus faire germer des pieds d'agavé d'un pied de haut ou de petits espaces de gazon dans des parties arides du terrain de la prairie où quelques minutes auparavant n'existait pas un brin d'herbe.

Les Midê eux-mêmes attribuent leurs facultés à leurs esprits tutélaires qui, pour leur transférer leurs forces occultes, se servent des coquilles sacrées (Migis), qui leur sont données ou, comme le dit le chant suivant « lancées », au moment de leur réception. Voici la traduction de ce chant :

« Ami, je lance la force dans ton intérieur. — Clairs comme le ciel sont les Migis, servons-nous en.

« Reçois la force, telle que le Grand-Esprit (Kitshi-Manido) m'ordonne de te la donner, lui dont les pieds touchent la terre et dont le domaine s'étend à la voûte céleste. De l'Esprit, mon Midê, sois un ami. »

La procession, à laquelle se sont adjoints les guerriers et le « medicine-man », s'arrête devant la principale porte du Midê-Wigwam. Les grands-prêtres entrent dans la hutte où ils s'installent, les regards dirigés vers l'ouest. Les tambourineurs, réunis dans le coin sud-ouest, tapent sur leurs instruments pendant que le candidat, suivant lentement le cours du soleil, tourne autour du Midê-Wigwam. Après le quatrième tour, il se rencontre, devant la porte principale, avec deux Midê debout de part et d'autre de celle-ci, qui disputent l'entrée au candidat, jouant ainsi le rôle d'esprits mal intentionnés.

« Vois-tu comment est fait celui qui demande l'entrée ? » crie l'un des gardiens à l'autre, et celui-ci répond : « Veille bien sur le passage. » Le candidat achète la permission d'entrer en offrant une certaine quantité de tabac, puis une scène analogue se déroule à l'intérieur, près de la porte, et le tout se termine par ces paroles : « Entre et suis le sentier. »

Arrivé au voisinage de la pierre sacrée, qui

peut être comparée à l'autel de la loge maçonnique, quatre des prêtres stationnés là viennent au devant du candidat. L'un d'eux remplace le guide qui a fonctionné jusqu'alors, tandis qu'un autre se rend avec ce dernier jusqu'à la porte occidentale et, arrivés là, ils tournent leurs regards vers l'orient. Les deux autres se placent à l'extrémité orientale leur faisant face. Pendant la procession, qui recommence alors avec du chant, le candidat doit veiller, ainsi que ses guides, à ce que personne ne tourne le dos aux insignes, parce qu'il est admis qu'outre le Grand-Esprit il y en a encore quatre plus petits, dont l'un est placé entre la pierre et les dons exposés sur le tapis et les autres entre les poteaux symbolisant les trois degrés.

Lorsque la procession est arrivée de rechef à l'extrémité est, le candidat est reçu par les deux prêtres qui y stationnent, tandis que le guide se rend jusqu'à l'ouverture et dit à haute voix à l'Assemblée : « Voici qu'il est temps que je le (le candidat) fasse s'asseoir. » Ces mots dits, le candidat est conduit à la place qui lui est assignée entre le tapis et le premier poteau ; il s'y assied et reçoit communication de la prière de la loge qui a cette teneur : « Le moment est arrivé où tu dois implorer le Grand-Esprit pour recevoir de lui la consécration au grade que tu sollicites. Je serai en cela ton intermédiaire, encore que tu puisses ne pas croire ma force suffisante à cet effet. Je l'implore afin qu'il t'accorde les forces saintes. Il a le pouvoir d'en laisser périr beaucoup, mais je serai, moi, le témoin de tes succès et constaterai par là qu'il a exaucé ta prière et reconnu tes aptitudes magiques. »

Là-dessus, le grand-prêtre prend place, avec trois coadjuteurs, devant le candidat. Accompagnés du roulement sourd du tambour de Midê, ils entonnent un chant qui, de même que la prière, a pour objet le Kisthi-Manido et l'accroissement du pouvoir magique de l'initié.

L'acte principal consiste, comme dans les cérémonies des deux grades précédents, dans la transmission de la force : à cet effet, le grand-prêtre place la bourse contenant les Migis dans la position d'une flèche sur un arc tendu et la lance sur le candidat entouré des autres prêtres ; pour l'obtention du premier grade, la bourse est lancée sur le sein gauche, pour celle du deuxième grade sur les articulations, dans la cérémonie concernant le troisième grade sur le front. A ce moment le candidat tombe sur le sol, peut-être sous l'influence d'une force hypnotique. Lorsqu'il a repris ses sens, il écoute debout l'allocution du prêtre qui l'engage à bien faire et à éviter le mal. Le deuxième dans le rang, l'aide à distribuer aux prêtres officiants les dons étendus sur le tapis; puis tous, munis de tabac, en font l'offrande au Grand-Esprit en le brûlant dans leurs pipes.

Après quoi le nouvel initié se rend auprès de ses collègues Midê, passe ses mains sur les joues de chacun et les remercie de la force qui lui a été transmise. Il fait ensuite quelques pas en arrière, tape des mains et leur crie : « Ni-Ka-ni, Ni-Ka-ni, Ka-na », et ceux ci répondent « Hau-er » (merci).

Pendant qu'il prend la place qui lui est assignée au sud, les Midê d'ordre inférieur offrent, en frères servants, des aliments et des boissons aux assistants. La collation faite, on se remet à fumer, à chanter et à faire des allocutions. Dès que le grand-prêtre annonce la fin de la cérémonie, tous quittent le Midê-Wigwam par la porte occidentale et passent le reste de la journée à faire des visites, à danser et à festoyer, après quoi ils retournent à leurs logis.

Il existe une hutte différente du Midê-Wigwam, c'est le Dzhibai-Wigwam ou hutte des esprits, qui est orientée du nord au sud. Pour y être reçu, la procédure est la suivante. Peu après la naissance d'un garçon de la tribu des Ojibwas, on invite les proches et les amis ainsi qu'un prêtre Midê, qui remplit le rôle de parrain, du moment que les parents ont pris la décision de vouer le nouveau-né à la caste des Midê. Si l'enfant meurt avant d'arriver à l'âge adulte, il faut que son père se fasse recevoir dans la société des ombres ou des esprits pour obtenir le premier degré de Midê-Wiwin. Dans ce but, il érige sa tente dans le voisinage de la hutte Dzhibai, et la veille de la réception on y dresse des aliments en l'honneur et pour l'usage des décédés, et on y pratique une cérémonie mortuaire rituelle. Le père est obligé de représenter son fils, parti dans le monde des esprits, et toutes les cérémonies réglementaires du premier degré de Midê sont accomplies par lui.

H. Handrich.

Trad. de l'allem. par le Dr Lux.

---

## CORRESPONDANCE

*Deuxième lettre de M. Marin Dubois sur des faits de sa vie* (1).

A la Directrice de la *Lumière*.

Madame,

A l'égard des personnes privilégiées ou victimes de visions ou autres phénomènes *extra-*

(1) Voir n° 281, août 1904, p. 319.

*naturels*, — puisque le *surnaturel* est aujourd'hui contesté, — le mot hallucination laisse entière l'inexplication d'état.

Non seulement ce mot seul, par son insuffisance, ne résout rien, mais encore évoque-t-il d'autres contingences mystérieuses.

Alors même qu'il serait vrai que l'hallucination fût un effet de l'imagination, il ne pourrait s'ensuivre, il s'en faut, que ce fût là un effet imaginaire. Le phénomène est absolument vrai, réel, à la vue, ou à l'ouïe, ou au toucher, enfin aux sens du sujet. Celui-ci voit véritablement, entend véritablement, ressent véritablement. Que cela n'existe pas pour les voisins, soit ; mais cela EXISTE pour lui. Et du moment qu'il faut un mot pour désigner chaque chose, appelez cette chose hallucination si vous voulez ; mais en la *baptisant*, vous la confirmez. Et ici se présente le cercle vicieux :

Manifestation de faits mystérieux : hallucination ; — hallucination : manifestation de faits mystérieux.

Et encore une fois, l'authenticité de ces faits *subsiste* dans sa condition spécialement troublante.

Et dans le cas tout personnel que je vous narrais dans un précédent numéro de *La Lumière*, on ne saurait à coup sûr invoquer l' « effet de mon imagination ». Car, lorsqu'on m'isola complètement dans tout un grand premier étage, les greniers au dessus et à côté, réceptacles du vent et des rongeurs, tout aurait dû contribuer à ce que mon imagination se donnât plus que jamais libre cours ; manifestât plus que jamais son « effet ». Et pourtant, il n'en fut rien.

Et cependant, toujours quand je courais les champs, en outre de la vision de mon père, et quand celle-ci me laissait tranquille, je m'entendais appeler par mon prénom, d'une voix qui venait de bien loin, et néanmoins bien distincte, tantôt quand j'étais seul, tantôt quand je jouais avec d'autres enfants... qui eux, n'entendaient rien.

A neuf ans, on me mit en pension, et je fus délivré.

Et maintenant, à propos des autres révélations que je vous ai promises, serai-je encore accusé d'hallucination, en ayant fait preuve d'une seconde vue que rien, absolument rien, ne pouvait justifier préalablement ?

En 1875, passant devant le « Madrid » du boulevard Montmartre, par la terrasse ouverte, je vois, à une table, une réunion de jeunes messieurs dont l'un levant la tête à ce moment précis et me regardant, frappe, de ce fait, plus particulièrement ma vue. Tiens ! fis-je *in petto*, Camille Pelletan...

Or, je ne l'avais jamais vu, ni en chair, ni en gravure, et personne ne me l'avait jamais dépeint. Je ne connaissais de lui que sa « Physionomie de la Chambre » que je lisais quotidiennement dans le *Rappel* de l'époque.

Y eut-il involontairement chez moi le sentiment d'une corrélation entre les deux physionomies ?...

En 1879, la même chose à l'égard de Henry Maret, que je ne connaissais pas plus physiquement, que Pelletan. Fut-ce encore là l'effet d'une corrélation saisie à mon propre insu entre la figure du « Monsieur » et la manière (fond et forme) de ses articles ?

Ce don de seconde vue, que je pense bien sincèrement ne posséder que d'une façon accidentelle, me fut d'un grand secours dans ma carrière de professeur et de maître d'études.

Donc, chez un quelconque marchand de soupe, une barrière séparait la cour du jardin. Et tout près, côté jardin, était un petit pommier en pousse.

Un beau jour que je venais « prendre » ma récréation, j'aperçois le dit arbuste cassé en deux par le milieu, la partie supérieure gisant à terre.

Gardant pour moi cette remarque, à l'issue de la récréation, je fis un rapport écrit accusant formellement tel élève.

C'était un « grand », (18 ans), c'est-à-dire un très audacieux. Il protesta et nia avec véhémence. Avec une assurance, un aplomb dont je m'étonne aujourd'hui, je dis : Je sais que c'est vous, à tel point, que si l'un de vos camarades venait déclarer que c'est lui, je lui dirais qu'il ment, qu'il ne s'accuse que par suite d'une entente avec vous.

Alors le « grand », perdant la tête, s'écrie : Comment pouvez-vous le savoir, puisque j'étais seul, et que je ne l'ai dit à personne.

Avec d'autres petits faits, quelque peu analogues, dans ma carrière, ici ou là, les élèves n'étaient pas loin de me croire sorcier.

Il est cependant, dans l'ordre psychique, des choses moins étonnantes, parce que plus fréquentes, connues et reconnues d'ailleurs par tout le monde. N'empêche qu'il ne soit bon de les noter.

Par exemple, ce qui m'arriva au sujet de Léon Cladel.

Nous nous connaissions ; mais il y avait près de deux ans que je ne l'avais vu, quand une nuit, coupée de plusieurs sommes, je rêvai continuellement à lui. Le matin, en ouvrant mon journal, je lus : Mort de Léon Cladel.

Mais plus fort : — quelques années auparavant, je rêve à Alexis Bouvier. Le matin, aux nouvelles : Mort d'Alexis Bouvier.

Or, il y avait bien douze ans que j'avais lu de lui : *Malheur aux pauvres*. Je n'ai jamais parcouru aucune autre de ses œuvres. Je ne l'avais jamais vu ; et dans mes conversations, jamais il n'avait été question de lui.

Et ici, Madame, s'arrêteront mes révélations. Cette lettre et la précédente, forment, il me semble, une documentation suffisante pour une seule et même personne.

Tout vôtre,

MARIN DUBOIS.



# REVUE UNIVERSELLE

**La médiumité de Mme A. Roth**, par Weisner (*Psych-Studien*, déc. 1904). — Il s'agit ici d'une relation entièrement impartiale de phénomènes observés en présence de la fameuse médium de Berlin, au sujet de laquelle on a tant disserté et disputé. On a fait courir le bruit que Mme Rothe a repris ses séances, c'est absolument faux ; elle est encore trop malade des suites des mauvais traitements physiques et moraux qu'on lui a fait subir. Elle est soignée dans la famille du professeur Sellin, son gendre, où se produisent surtout des phénomènes *spontanés*. C'est à une série de phénoménes de ce genre que M. Weisner a assisté ; il n'avait aucune opinion sur le spiritisme et n'en avait voulu se faire aucune sur le compte de la médium. C'était le 7 octobre 1904, en plein jour, à 4 heures du soir. Il y avait là quatre personnes assises autour d'une table, M. et Mme Sellin se faisant face ; Mme Rothe et M. Weisner se faisant face également. Ce n'était pas une séance, mais plutôt une conversation. A un moment donné on entendit comme de petits coups d'ongle sur le parquet, dans diverses directions, mais jamais dans le voisinage de Mme Rothe. Ces coups permirent d'établir une conversation typtologique. Un peu plus tard, Mme R. tomba en trance ; elle se dressa debout, les yeux brillants et tout ronds. Elle adressa d'une voix presque virile à M. W. des paroles de salutation et d'encouragement. La main qu'elle lui tendit était d'une rigidité cataleptique. Le réveil se fit moins brusquement et en passant par toutes les phases du réveil somnambulique ; M. W. était familiarisé avec les phénomènes du somnambulisme et il déclare que l'état de Mme Rothe était tout à fait celui d'une somnambule.

Mme R. regarda alors dans diverses parties de la pièce, comme si elle y voyait quelque chose de particulier. Malgré l'envie qu'il avait de l'interroger, M. W. se tut. Après avoir regardé fixement en l'air pendant un moment, elle se leva brusquement et saisit, à environ 20 centimètres au-dessus de la tête de M. Sellin, un paquet de fleurs et de feuilles. Ses mains tremblaient violemment quand M. W. prit ces objets. Celui-ci se dit mentalement qu'il regrettait de n'avoir pu observer mieux le mouvement soudain des mains de la médium quand elle saisit le bouquet. Comme réponse à ce doute *non exprimé*, s'effectua peu après un second apport de fleurs. Cette fois Mme R. se leva, tendit les deux mains, les paumes dirigées en haut, immobiles pendant quelques secondes, et à peu près au même endroit qu'auparavant, sans que M. W. eût perdu les mains de vue, même un instant, ses mains se trouvèrent tout-à-coup pleines de fleurs. Il y eut un troisième apport, mais mal observé par M. W. et dont il ne dit rien par conséquent. Mais il ne croit pas se tromper en disant que la quantité de fleurs s'accrut les deux premières fois dans les mains mêmes de la médium. Les fleurs étaient fraîches, mais sèches et comme détachées avec un instrument tranchant; les surfaces de section n'étaient pas toutes fraîches. Il y avait des marguerites, des œillets, des frondes de fougères, une pousse automnale de chêne de Californie, et deux dahlias à longues tiges, l'une mesurant 32 centimètres. Les pétales, très délicats, étaient entièrement intacts, fait qui à lui seul prouve que les fleurs ne pouvaient guère être sorties d'une poche.

M. W. avoue qu'il n'y a pas là de preuve absolument démonstrative, puisque Mme R. n'a été examinée ni avant ni après les phénomènes, et de plus elle savait qu'elle devait recevoir sa visite. Malgré tout, il est convaincu de l'authencité des apports et de l'absence de trucs, tout en se rendant compte que les personnes qui ne veulent pas croire ne seront jamais converties même par la vue des phénomènes, car la logique du fameux « bon sens » veut que là où il n'y avait rien il ne peut pas y avoir tout de suite après des fleurs. Il est regrettable que Mme R. ait trop facilement reçu, à ses séances, des curieux qui n'avaient aucune idée de ce qu'est l'occultisme, ou de l'existence

de forces occultes. M. W. exprime l'espoir qu'après sa guérison Mme R. puisse être examinée et ses phénomènes étudiés par des savants dépourvus de préjugés

M. Sellin ajoute, à cette communication, que les phénomènes observés par M. W. se sont reproduits plusieurs fois depuis lors, même dans la chambre à coucher de sa belle-mère, deux fois en présence de médecins, la dernière en présence d'un jeune gynécologiste de Wurtzbourg ; dans ce dernier cas, il y eut apport dans la main de Mme R. d'une tige de sapin de 2 pieds de long et portant 6 cônes.

---

**Influence des phénomènes psychiques et physiologiques sur la conductivité électrique du corps humain**, par E.-K. Müller (*Rev. gén. d. Sciences*, 30 déc. 1904, d'après *Schweizer. electrot. Zeitschrift*, n° 20, 1904). — L'auteur a constaté que la conductivité électrique du corps humain varie suivant les heures du jour, suivant la nature des repas, etc. Fait singulier constaté, c'est le retour très fréquent de valeurs numériques exactement les mêmes dans des séries d'expériences continuées pendant 10 ou 15 minutes, pour les mêmes minutes et la même personne, alors même que les expériences ne sont reprises qu'après plusieurs jours d'intervalle. Les résultats obtenus varient suivant que le sujet est isolé ou en compagnie d'une tierce personne, et ils intéressent non seulement les valeurs numériques, mais aussi la régularité de l'allure des diverses séries d'expériences. Dès qu'un étranger entre ou qu'un bruit inattendu se fait entendre, la résistance électrique du corps humain présente une perturbation brusque extraordinaire. Voilà pour les causes objectives qui, affectant le sensorium, deviennent d'ailleurs psychiques.

Toute influence psychique, interne ou externe, produit du reste une variation immédiate de la résistance, parfois très considérable. Toute sensation ou émotion, quelque peu intense, abaisse immédiatement la résistance électrique du corps, la réduisant à une valeur 3 à 5 fois moindre. Il suffit de parler à une personne, d'attirer son attention sur un point déterminé, image ou bruit entendu à distance, pour provoquer une oscillation. Tout effort psycho-intellectuel, tout effort de volonté, toute action susceptible de donner une suggestion ou de provoquer une auto-suggestion, toute excitation des sens, toute action physiologique un peu intense, quelle qu'elle soit, et l'on peut ici varier à l'infini les actions, produisent des effets de ce genre. Les mesures faites pendant le sommeil permettent de juger du caractère de celui-ci et de la vivacité des rêves. Toute peine modifie la résistance, qu'elle soit réelle ou suggérée ; dans le premier cas elle est précédée et suivie par une oscillation. L'excitabilité nerveuse, les conditions de vie, les habitudes de boire, de fumer, de s'intoxiquer de diverses façons à la mode, jouent leur rôle, et généralement abaissent considérablement la résistance électrique. Dans l'hypnose, on constate une tranquillité nerveuse remarquable avec des accroissements subits extraordinaires, dès que le sujet est soumis à la moindre excitation externe.

Pour la grandeur de la résistance, l'auteur trouve des valeurs oscillant autour de 3000 ohms. La résistance est toujours mesurée d'une main à l'autre.

---

**Propriétés magnétiques du corps humain** (*Psych. Studien*, déc. 1904). — Le professeur de physiologie E. Harnack, de l'université de Halle, a constaté qu'en frottant très légèrement l'extrémité de ses doigts sur le verre d'une boussole, ceux-ci acquièrent la propriété de dévier l'aiguille, ce qui prouve l'existence, dans le corps humain, d'une importante force magnétique, du moins chez quelques personnes privilégiées. Des faits analogues ont été souvent constatés et proclamés par les magnétopathes, mais toujours dans les procès intentés à ces derniers, les médecins ont déclaré, sous serment, pareil phénomène *impossible* et IMPENSABLE (!) Cette fois il s'agit d'un physiologiste célèbre appartenant à la phalange de ces savants qui se réclament si souvent de la science positive pour stigmatiser des faits qu'ils ne connaissent pas et qu'ils n'ont même pas voulu expérimenter. Le physiologiste Bethe prétend que le frottement des ongles sur le verre produit de l'électricité, ce que M. Harnack ne nie pas, tout en faisant observer que pour déterminer la déviation de l'aiguille observée par lui, il faudrait faire agir sur elle un courant électrique d'au moins 1000 volts. L'*Aerztl. Rundschau*, de Munich, parle d'une erreur d'observation toujours possible dans un laboratoire..., ce qui est faire bon marché de la perspicacité de M. Harnack ; elle reconnaît cependant que si le fait arrive à être dûment prouvé il aura une importance capitale et légitimera ce dicton : qu'il y a bien des choses entre ciel et terre dont la science n'a pas la moindre idée. On sait qu'en 1877, l'astronome Zöllner a constaté sur le médium Slade le pouvoir de dévier l'aiguille aimantée, et le fait est corroboré par W. Weber, l'un des inventeurs du télégraphe électrique, et par Scheibner, autre savant. Il est à supposer que ces savants se soient assurés que Slade n'avait pas un aimant caché

dans la doublure de sa manche ou ailleurs. M. Harnack pourrait s'assurer si cette propriété magnétique dépend simplement de la friction de ses doigts sur le verre de la boussole.

---

**Influence de l'orientation sur l'activité**, par le Dr Féré (*Soc. de biol.*, 22 octobre 1904). — Le Dr Féré a rencontré diverses personnes affirmant qu'elles avaient un meilleur sommeil lorsque leur lit était orienté dans la direction du méridien; plusieurs de ses confrères ont eu connaissance de faits semblables, qu'il s'agisse de personnes saines ou malades, arthritiques, diabétiques, asthmatiques, de cardiaques, de névropathes, etc. Il a lui-même connu deux hystériques auquelles Gruby avait donné le conseil de placer leur lit dans le méridien et de se coucher la tête au nord pour remédier à leurs insomnies; ces malades assuraient avoir obtenu du soulagement. Ce que M. Féré ne dit pas, c'est qu'il y a sans doute avantage, pour l'accomplissement normal et calme des fonctions, que le courant terrestre entre par les pieds et sorte par la tête. A noter que le méridien magnétique fait un certain angle avec le méridien géographique, et que c'est le premier qu'il faut choisir; la valeur de cet angle, qui présente une variation légère et uniforme, est indiquée dans tous les livres de physique.

L'activité est également favorisée par l'orientation. Mme Jaëll a remarqué une plus grande facilité d'exécution lorsque le piano fait face à l'est, et elle-même à l'ouest; il en est de même d'une de ses élèves. Un médecin, atteint de parésie vésicale, a constaté que la miction s'accomplit mieux quand il fait face à l'ouest. Faut-il rapprocher de ces faits, les migrations humaines vers l'ouest et le développement des grandes villes dans cette direction? On a enfin noté une tendance dans le tronc et les branches des arbres, dans le sens de l'est à l'ouest. Ici intervient sans doute la rotation de la terre (voir les idées de M. Breydel à cet égard dans la « *Lumière* » de septembre). M. Féré a constaté à l'aide de l'ergographe, que le travail est plus élevé dans l'orientation ouest et est que dans tout autre, et le plus dans l'orientation ouest.

---

**Un signe de certitude de la mort** (*Cosmos* du 24 déc. 1904, d'après *Annal. d'hyg. publique*). — On signale des cas, généralement très rares, d'inhumation précipitée; ce danger existe surtout en temps d'épidémie. Le Dr Icard signale un procédé permettant toujours de s'assurer de la mort réelle. On injecte profondément dans le tissu cellulaire une solution de fluorescéine; si la circulation persiste, la peau et les muqueuses se colorent en jaune intense, et l'œil devient absolument vert émeraude. Si la circulation est entièrement arrêtée, la fluorescéine ne s'absorbe pas, et la coloration précitée ne se produit pas. Évidemment un retour à la vie serait signalé par l'apparition de cette même coloration. En cas d'épidémie, il faudrait faire cette injection deux heures au moins avant la mise en cercueil. Au cas de survie, la coloration ne persisterait d'ailleurs que pendant un temps limité, et le sujet reprendrait vite ses couleurs normales.

---

**Un phénomène unique**, par M. R.-B. Span (*Light*, 17 déc. 1904). — Il s'agit d'un phénomène qui se présente à la pension Annonciata, de Menton. Les pensionnaires se trouvant réunis au Salon pour se distraire, l'électricité s'éteignit soudain et continua à brûler dans la salle à manger à côté du salon. Rien de matériel ne pouvait expliquer cette extinction. A un moment donné un timbre électrique, matériellement non existant se fit entendre devenant de plus en plus intense; ce phénomène dura une heure. On alla à la salle de billard, et en en revenant, on retrouva le salon éclairé. Le lendemain soir, les lampes électriques s'éteignirent et se rallumèrent séparément. On songea alors à se servir de ce phénomène pour établir une communication avec l'agent invisible. L'identité d'un esprit qu'avait connu Mlle B... fut ainsi établie. L'esprit, qui ne savait pas l'anglais de son vivant, répondit aussi bien aux questions posées en cette langue qu'à celle posées en français. Les mêmes phénomènes se reproduisirent les jours suivants, et il arriva une fois que l'électricité s'éteignit spontanément dans la salle à manger au grand ébahissement du personnel de l'hôtel. Il y eut en outre des coups frappés, des bruits divers et des déplacements d'objets. M. Span jouait un soir aux échecs avec Mlle B... Au moment où il allait déplacer un pion à un moment critique, l'électricité s'éteignit, et cela trois fois de suite, chaque fois qu'il s'apprêtait à mouvoir ce pion. Il demanda alors à l'esprit de le laisser faire le mouvement, et il perdit la partie. L'esprit prédit alors qu'il gagnerait la seconde partie, et il la gagna en effet, bien qu'à un moment donné, elle parût désespérée. Puis il y eut d'autres phénomènes, un fauteuil courut après un des assistants; le fauteuil où une personne voulait s'asseoir, se retira vivement et elle tomba sur le parquet.

**Tué par son imagination** (*Psych. Studien*, déc. 1904). — Michael Staritzky, laveur de voitures sur le Transsibérien, nettoyait à la station de Krasnojarsk un wagon réfrigérant. Il s'endormit pendant son travail et, quand il se réveilla, le train était en marche et il était enfermé dans le wagon. La frayeur le paralysa. Ne connaissant pas le mécanisme de l'appareil réfrigérant, il fut persuadé qu'il allait mourir gelé. On peut se rendre compte des tortures qu'il a endurées par quelques phrases qu'il a tracées sur le plancher du wagon avec de la craie. « Il fait de plus en plus froid, comme je le craignais. — Personne ne me sauvera-t-il? — Lentement le froid mortel m'envahit. — Mes pieds sont glacés. » Après cela une pause paraît s'être produite ; la dernière inscription se trouvait à l'extrémité du wagon, jusqu'où avait rampé le malheureux dans son angoisse mortelle : « Je dors déjà à moitié. — Ce seront peut-être là mes derniers mots. » Lorsque le train se gara à 30 kilomètres de Krasnojarsk, on ouvrit le wagon et l'on trouva Staritzky mort. La surprise des employés du chemin de fer fut d'autant plus grande qu'il régnait dans le wagon une température de 11 degrés : l'appareil réfrigérant ne fonctionnait pas. Cet homme n'avait de fait pas été gelé, mais avait été tué par son imagination.

---

**Merveilleux portrait de Jésus** (*Light*, 24 déc. 1904). — Le récit suivant a été publié par A. P. Barton dans son journal « The Life ».

« Il y a quelques années un artiste de Springfield (Mass.) fit une peinture de grandeur naturelle et en pied, de Jésus. C'était pour reproduire une vision ou un rêve très vivant dans lequel il avait vu Jésus tel qu'il était dans sa vie terrestre.

« Il avait terminé le personnage et à peu près le fond ; une nuit il alla dans son atelier tout à fait sombre et fut saisi de voir la peinture émaner une lumière propre et sur le fond apparaître une grande croix, semblable à une ombre et inclinée d'environ 45 degrés. Il n'avait pas peint cette croix et n'avait pas songé à le faire.

« Il ne toucha plus à la peinture qui fut exposée au « village irlandais », dans une église, à l'Exposition universelle de Saint-Louis. C'est là que je l'ai vue et je l'ai examinée de près sur ses deux faces par une lumière éléctrique intense. A la lumière on ne voit pas de traces de la croix. On rendit la salle entièrement noire et l'on vit la peinture émettre une douce lueur, assez forte pour permettre de voir l'heure sur une montre, et la croix apparut très nettement. Je me plaçai dans le renfoncement qui se trouvait derrière la peinture et je me trouvai dans la plus profonde obscurité, tandis que les personnes placées devant elle continuaient à la voir lumineuse; il n'y avait donc pas d'éclairage derrière le tableau. On tourna ensuite le tableau vers moi dans l'encoignure et il m'apparut lumineux, les autres personnes se trouvant à leur tour plongées dans l'obscurité de l'autre côté.

« Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'un photographe put avoir une reproduction de la peinture grâce à sa lumière propre, par une exposition de 36 heures, l'accès de toute autre clarté étant exclu. C'est en somme une bonne et vigoureuse peinture : j'en possède une reproduction. Mais la chambre noire n'a pas fourni la moindre indication de la croix.

« Des artistes, des savants et des étudiants ont examiné la peinture avec soin et avouent qu'ils sont incapables de donner une explication de ce merveilleux phénomène. »

Dira-t-on que le peintre s'est servi de couleurs mélangées d'une substance chimique luminescente dans l'obscurité ? Il faut s'attendre à tout.

---

**Apparition d'un vivant** (*Light*. 17 sept 1904). — M. J.-M. Bolton, revenant de Dublin par le train de 5 h. 50 du soir, se tenait sur la plateforme avant d'entrer dans la voiture, lorsqu'il vit passer devant lui, le regardant d'un air très sérieux, un ami qu'il n'avait pas vu depuis assez longtemps. Engagé précisément dans une conversation, il n'adressa par la parole à son ami, mais le suivit ensuite et le chercha dans tout le train, sans le trouver. Le lendemain matin il reçut une lettre de cet ami, envoyée de l'Afrique du Sud et lui recommandant de toucher pour lui une importante somme d'argent qui lui avait été léguée, toute procuration se trouvant entre les mains de qui de droit. Cet ami était depuis deux ans dans l'Afrique du Sud, à l'insu de M. Bolton, qui aurait douté du témoignage de ses yeux, si sa femme, qui se trouvait avec lui, ne l'avait également remarqué au même instant.

---

**Photographie transcendantale du général Lee** (*Banner of Light*, 10 déc. 1904). — D'après *Pennsylvania Grit*, quatre vétérans de la guerre de la Rébellion se trouvant assis devant la porte d'entrée de la maison de l'un d'eux, parlaient de leurs campagnes et de leur chef bien-aimé, le général R. E. Lee. Un jeune homme, qui passait avec un appareil photographique, leur demanda la permission de prendre leur groupe. Celle-ci

lui fut accordée sans difficulté. Lorsqu'on développa la plaque, on y vit apparaître l'image un peu floue, mais bien reconnaissable, du général Lee, se détachant sur le fond. Rien de matériel ne pouvant expliquer ce phénomène, il fallut bien admettre que l'esprit du grand chef avait été évoquée par l'hommage rendu à sa memoire par les vétérans et que son image, invisible pour des yeux humains, ne l'avait pas été pour la plaque sensible. Cela tend à corroborer cette pensée que chaque fois que nous pensons à un ami disparu, son esprit est présent. Le clairvoyant le voit, la plaque photographique le voit aussi.

---

**Télégraphie spirituelle** (*Light*, 26 nov. 1905). — Il s'agit ici d'un message envoyé d'Amérique en Angleterre par la médiumité de Mme Piper et celle d'un médium anglais jouant le rôle de récepteur. Le message, dit M. Hyslop, était composé de quatre mots anglais ne formant pas une phrase banale facile à deviner, et il fut transcrit en latin par le médium anglais. Il ne s'agit pas ici d'une transmission télépathique de cerveau à cerveau. Il est nécessaire qu'un agent spirituel ait fait la transmission, ce que M. Hyslop prouvera dans le compte rendu qu'il destine à la Société des recherches psychiques. On verra aussi pourquoi le message a été transmis en latin : les conditions étaient telles que le message arrivât en latin dans la conscience subliminale du médium, qui d'ailleurs ne sait pas le latin. L'expérience avait été faite d'après un plan arrêté d'avance et sans qu'aucune fraude ne fût possible, et elle ne prit même pas une demi-heure. Ajoutons que M. Hyslop pense que l'esprit « contrôle » se trouve, de même que le médium, dans une condition mentale anormale, qu'on peut appeler « clairvoyance », du moins pour le médium.

M. Hyslop rapporte un autre fait : Un des membres de la Société, qui habite près de Chicago, communiquait à Boston avec l'esprit d'un de ses parents par l'intermédiaire d'un médium. Soudain arriva cette question : « Pourquoi Hélène joue-t-elle du piano ? » Hélène était sa fille et était alors à la maison, près de Chicago. Il regarda l'heure, 11 h. 36 m. du matin, et tenant compte de la différence des heures, télégraphia à sa femme pour lui demander ce que faisait Hélène entre 11 h. et 11 h. 40 m. La réponse fut qu'Hélène s'exerçait sur le piano. Or le médium ne savait rien d'Hélène ni de ses habitudes et ne savait même pas que le consultant eût une fille.

---

**Apparition télépathique** (*Die übersinnl Welt*, déc. 1904). — Ce fait est raconté par le Dr K.., médecin dirigeant de l'hôpital d'Obercassel, près de Bonn. Un ouvrier de 46 ans entra dans son service le 22 juin et y mourut de phtisie le 3 juillet vers 8 h. du soir. Ce même jour, vers 3 h. de l'après-midi, le Dr K... avait reçu la visite de la femme du malade qui désirait en avoir des nouvelles. Ces dernières étant mauvaises, elle dit qu'elle s'y attendait, ayant vu son mari le 1er juillet, vers le crépuscule du matin, dans sa chambre à coucher. Elle narra le fait au docteur. Vers 3 h. du matin elle vit apparaître son mari contre la porte placée obliquement par rapport à son lit — à 2 mètres de distance. Sa tête penchait sur l'épaule gauche, les yeux étaient ouverts et s'attachaient sur elle avec un regard triste ; elle ferma les yeux, pria, puis les rouvrit : l'apparition était toujours là, dans la même attitude, tête nue, vêtue de brun, les mains croisées sur l'abdomen. L'horloge marquait 3 heures. La femme se retourna de l'autre côté et lorsqu'après un certain temps elle regarda du côté de la porte, elle ne vit plus rien. Le même matin, elle était allée à l'hôpital vers 9 h. et avait appris de son mari qu'à 3 h. du matin il s'était senti très mal et qu'il avait pensé avec un ardent désir à la maison. Lorsque la femme revit son mari après sa mort, il était exactement dans l'attitude que présentait l'apparition. — C'est le seul phénomène de ce genre qu'ait eu cette femme d'ailleurs bien portante.

---

**Annonce télépathique de mort** (*Uebersinnl. Welt*, déc. 1904). — Le Dr C. Lederer raconte un rêve qu'il eut il y a deux ans. Il vit dans ce rêve s'approcher de son lit deux femmes en blanc avec des ceintures bleues, l'une blonde et petite, la plus âgée, l'autre grande et noire. Il reconnut deux sœurs dont l'aînée était veuve, et la noire habitait avec elle depuis la mort de sa mère. Il y a plus de trente ans, le Dr L... avait soigné cette mère et remarqué la jeune qui était remarquablement belle et qu'il avait même courtisée. Il ne la revit que trente ans après, lorsqu'elle vint habiter Graz avec sa sœur et son beau-frère. Il y a trois ans, ce dernier mourut et le Dr L... perdit de nouveau de vue les deux sœurs. Lorsque les deux formes furent près de lui, il se réveilla en criant : « Qu'y a-t-il ? » et alluma la lumière. Quelque temps après, il la souffla de nouveau et s'endormit couché de l'autre côté, la tête tournée vers la fenêtre où il n'y avait ni rideaux ni volets. Les deux formes s'approchèrent de nouveau de son lit ; il se réveilla en criant et continua à les voir ; elles se dirigèrent vers la fenêtre et disparurent. Le matin, la

poste lui apporta une lettre mortuaire lui apprenant le départ de celle qu'il avait jadis aimée.

---

**Cas de clairvoyance à Menton** (*Light*, 3 déc. 1904). — M. Reginald B. Span, actuellement à la pension Annonciata, à Menton, fut prié par plusieurs pensionnaires de l'hôtel de leur enseigner comment on conduit une séance spiritique. On se réunit autour de la table du salon et on éteignit l'électricité. M. R B. S décrivit d'abord une série d'esprits qu'il voyait et qui furent identifiés par les assistants. Soudain, un monsieur français jeta un cri d'étonnement et déclara qu'il voyait très distinctement une grande figure debout derrière M. R. B. S. Il décrivit minutieusement son costume et l'on reconnut qu'il s'agissait d'un personnage du temps de Charles Ier. Il était grand, distingué, avec de longs cheveux retombant sur les épaules, une belle moustache tirant sur le rouge, les traits fins, chaussé de bottes à l'écuyère remontant presque jusqu'aux cuisses et à éperons d'or, aux côtés un long sabre sur la garde dorée duquel reposait négligemment une longue main blanche. Une ceinture rouge en soie entourait la taille et tranchait sur le velours sombre du justaucorps ou du pourpoint. Autour de sa tête il y avait un halo lumineux si éclatant que le voyant en avait mal aux yeux. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce même esprit était apparu à M. R. B. S. dans une séance chez M. Cecil Husk, à Londres, il y a plusieurs années ; il ne l'avait pas vu lui-même très distinctement, mais des parents et d'autres personnes de l'assistance avaient pu le décrire exactement. Il portait alors un vaste chapeau à plumes, mais n'était pas entouré d'un halo lumineux ; il se présentait plutôt en sombre sur un fond lumineux. Il s'approcha si près du narrateur que celui-ci put le voir pleinement. Le compte-rendu de cette séance a été publié dans *Light*, il y a deux ans. L'auteur ajoute qu'il est persuadé que l'on obtiendrait d'excellentes séances à cette altitude de plus de 500 mètres, dans un air pur et sec, tel qu'il existe à Menton.

---

**Phénomènes occultes observés par la baronne Peyron**, par Max Seiling (*Psych. Studien*, nov. 1904). — Mme Anna de Peyron, morte le 17 avril 1898, était suédoise et avait fait la connaissance de Mme d'Espérance. La relation laissée par la baronne a été communiquée à M. Seiling par Mme d'Espérance: la plupart des phénomènes avaient eu lieu à Nybyholm, près de Stockholm, dans la propriété de la baronne. Mme de Peyron a eu des visions et de la clair-audience dès son enfance. A l'âge de dix ans, en 1846, elle eut un phénomène qui fut commun à toute la maison. Elle était avec sa sœur aînée, une tante et la couturière ; toutes attendaient le retour de la mère qui était absente. Tout à coup, on entendît le bruit des grelots du traineau, la portière de celui-ci s'ouvrir, la mère descendre et appeler trois fois : « Enfants ! » Tous les domestiques et ces dames se rendirent dans le vestibule de la maison ; mais il n'y avait personne. Ce fut une grande surprise. La mère n'arriva que le lendemain. On l'avait dissuadée de partir ce jour-là, parce que la glace du lac n'était pas encore assez solide. Au moment du phénomène, elle pensa vivement à la maison et aux préoccupations possibles de ses enfants.

En mai de la même année, elle alla avec sa mère à la recherche du jardinier du parc; il n'était pas dans sa maison, mais la jeune fille le vit se diriger vers une allée d'arbres et le désigna à sa mère qui ne vit rien ; elle poussa alors sa mère en avant, la prit par la main et lui montra de nouveau le jardinier ; elle le vit alors, mais il avait l'air de fuir et les deux femmes coururent après lui et au moment où elles allaient l'atteindre, il disparut à un tournant ; en même temps, elles entendirent un cri et le jardinier était derrière elles. Malgré leur émotion, elles ne lui dirent rien ; il mourut trois jours après que son double eût été vu par les deux dames. Chose curieuse, la mère de la baronne mourut juste trois mois après et à la même heure que le jardinier.

La sœur de la baronne Peyron devint poitrinaire et dut passer l'hiver à Malmœ. Une nuit elle rêva qu'elle était en voyage avec sa sœur et que celle ci l'embrassant prit congé d'elle pour un grand voyage. La baronne se mit à pleurer et fut réveillée par son mari ; elle vit alors sa sœur debout devant son lit : elle lui baisa la main, montra le ciel de son autre main, se dirigea vers la porte et disparut. Il était une heure et demie. Le lendemain un télégramme annonça la mort de cette sœur à l'heure susdite.

Peu après, la baronne alla habiter avec son mari la propriété où se passèrent tous les phénomènes subséquents, à commencer par une hantise qui se manifesta par des coups et des bruits variés qu'elle ne fut pas seule à entendre. Le 9 novembre 1886, elle perdit son fils qu'elle aimait beaucoup. Environ quinze jours après sa mort, l'inspecteur, qui logeait en face de l'habitation, constata que le vestibule était brillament éclairé; le ciel était couvert et le vestibule d'ailleurs orienté au nord. Il vit en outre deux formes élancées qui semblaient converser. L'une

d'elles, d'où émanait la lumière, entraînait l'autre et elles disparurent dans le salon. Deux domestiques, qui couchaient dans une pièce attenant au vestibule avaient vu la lumière filtrer par les fentes de la porte et par le trou de la serrure; l'illumination fut vue également par un valet d'écurie revenant de la ville; il crut à un incendie, mais quand il fut tout près, la lumière s'éteignit brusquement. Vers cette époque, la baronne connut le spiritisme et se mit à écrire: elle a publié un livre intitulé: « Sagor och Allegorier », qui est un recueil de contes tout à fait dans le genre d'Andersen, qu'elle avait connu d'ailleurs et qui lui avait manifesté de la sympathie.

Mais ce n'est qu'en 1893 qu'elle eut, par Mme d'Espérance, la preuve de la survie. Elle assista à une séance avec ce célèbre médium; Mme d'Espérance était assise hors du cabinet et bien visible malgré la faible lumière; Mme de Peyron vit d'abord tout près d'elle le visage de son père, puis elle sentit deux mains s'appuyer sur ses épaules; elle étendit sa main qui fut saisie par une grande main enveloppée d'une gaze très fine; cette main voulut l'entraîner dans le cabinet, mais elle résista; alors l'esprit matérialisé qu'elle pensait être son fils la saisit par la taille, la souleva et l'embrassa de la manière toute particulière que son fils avait l'habitude de le faire; il était entièrement enveloppé de la fine gaze mentionnée. Pour s'assurer que c'était bien son fils, elle dit à l'esprit: « Embrasse-moi aussi au nom de Jésus! ». Et il l'embrassa comme il avait l'habitude de le faire à l'église, pendant la communion, c'est-à-dire sur le front. Elle lui saisit alors la main, qu'elle ne voulut plus lâcher; mais cette main fondit peu à peu dans les siennes, puis l'esprit disparut dans le cabinet. A peine eut elle repris sa place, qu'un fragment de voile tomba sur ses genoux, il avait la même odeur de terre et d'ozone que celui dans lequel était enveloppé l'esprit de son fils. — Ce même esprit, sur la demande mentale adressée à son fils par la baronne, prit la main de la dame assise à côté d'elle. D'ailleurs cet esprit fut vu simultanément par une dizaine de personnes. Pendant que l'esprit embrassait sa mère, Mme d'Espérance paraissait très excitée et avait saisi la main du capitaine B. Mme de Peyron affirme que Mme d'Espérance n'a pas quitté son siège, qu'elle l'a vue constamment; d'ailleurs elle n'aurait pas eu la force de la soulever comme avait fait le fantôme et ses mains étaient beaucoup plus petites que celles de ce dernier.

---

**Pressentiments de mort** (*Psych. Studien*, déc. 1904). — 1° Le jeune peintre munichois Pezzey, qui a été récemment tué par le chasseur italien Luigi Minotti, pendant les troubles dont l'université d'Insbrück a été le théâtre les 3 et 4 novembre dernier, avait adressé, d'après une communication du professeur Semper, une carte au secrétaire de théâtre Schneider, carte sur laquelle il avait dessiné une croix tombale ombragée d'un cyprès avec cette inscription: « Réjouissez vous de vivre ».

2° Récemment a été tué par un voleur le pasteur Thœbes, de Heldenbergen (Hesse). La domestique du pasteur se trouvait le vendredi soir, quelques heures avant l'assassinat, dans la chambre où il faisait sa prière du soir. Au milieu de sa prière, le pasteur s'interrompit brusquement et écrivit quelques lignes sur une carte qu'il plaça dans le livre des cantiques. On retrouva cette carte sur laquelle le pasteur avait écrit en latin ces lignes: « Au cas de mort subite, je prie de remettre sur ma fortune personnelle, la somme de 1000 marks au doyen (Friedrich, d'Ilbenstadt) pour la distribuer à des nécessiteux. » Comment a-t il pu avoir un pressentiment de sa mort, alors que rien ne semblait le menacer?

---

**Contribution à la psychologie des mourants** (*Psych. Studien*, déc. 1904). — Une personne de Genève écrit: « En 1897, j'eus un duel au pistolet; je savais que mon adversaire était un tireur émérite... A l'échange de la deuxième balle, je fus atteint sans savoir où. Je remarquai que je ne pouvais plus tenir mon bras, me penchai en avant, vis venir vers moi mon témoin et le médecin se diriger vers la boîte à pansement, puis je me mis à cracher du sang en masse; je m'imaginais avoir craché jusqu'à mes poumons. On me coucha sur le sol et je vis la nuit se faire autour de moi; je ne voyais plus rien! *Mais alors se présenta à moi toute ma vie avec tous mes péchés* (que celui qui n'en a pas sur la conscience me jette la première pierre!) *en une scène comme illuminée d'un vif éclair*. Ce que j'ai souffert à ce moment de remords et de mécontentement contre moi-même est épouvantable et vaut une éternité passée dans l'enfer. Peu après, je revins à moi. J'avais encore entendu comme les deux médecins disaient: c'est très grave; et ce fait que le second médecin avait dû intervenir m'avait confirmé dans l'idée que c'était fait de moi. Les douleurs physiques ne surviennent qu'après plusieurs heures. Au bout de deux mois, j'étais à peu près guéri; mais je restai pendant une année sous l'influence psychique de ce ter-

rible moment, dont je ne me souviens pas volontiers et dont je ne fais ici le récit que dans la pensée de rendre service à la science ». Il faut bien dire que la science officielle discute toujours très vivement le phénomène de la psychologie des mourants, comme le remarque la rédaction des *Psych. Studien.*

---

**Le « tour » hindou de la corde, par le Dr G. Wyld** (*Light.* 26 nov. 1904) — « Dans le dernier numéro du *Psychical Research Journal*, dit M. Wyld, se trouve un compte rendu minutieux, de 9 pages, concernant le soi-disant « tour » hindou d'une corde solide qui s'élève dans les airs et s'y fixe à une hauteur de 25 pieds, tour opéré par un « juggler ». Un enfant, dit-on, grimpe après cette corde de proche en proche jusqu'au sommet, puis disparait. Dans le cas relaté, environ 20 soldats anglais et un grand nombre d'indigènes formaient l'assistance.

« A ce récit était joint celui d'un autre « tour » décrit par un Japonais ; il s'agissait de la réunion d'une douzaine d'amis sur des fauteuils entourant l'opérateur, qui demanda à tous les assistants de fermer leurs yeux jusqu'au moment où il leur dirait de les rouvrir ; après un court instant il donna ce signal et les assistants purent voir environ la moitié des fauteuils vides.

« Mon défunt frère, le major Wyld, qui servit environ 25 ans dans la cavalerie du Bengale, m'a raconté bien des histoires sur le « tour » de la corde, mais je ne puis affirmer qu'il y croyait. Les rédacteurs du « Journal de la Société pour les recherches psychiques » sont enclins à penser que l'hallucination pourrait donner la clef du mystère ; à mon avis il peut y avoir une explication psychologique des deux phénomènes. Je ne dis pas que j'y crois, car je n'ai jamais ajouté foi à aucun récit spiritualiste à moins d'être absolument convaincu de sa sincérité, mais je me hasarde à présenter l'explication suivante comme possible:

« 1° Presque tous les spiritualistes expérimentés pensent que des êtres humains, des tables de salle à manger et des pianos ont été souvent, malgré leur poids, enlevés du sol jusqu'au plafond par des forces occultes. Si cela est vrai, il n'y a aucune difficulté à admettre qu'une corde épaisse puisse être élevée, même de 25 pieds dans les airs et fixée là.

« 2° Nous pouvons croire aisément qu'un petit garçon puisse grimper après cette corde.

« 3° Nous croyons presque tous que Home pouvait prendre, sans en ressentir d'inconvénient, des charbons ardents dans sa main, et j'explique ce fait par la formation spirituelle d'un diaphragme interposé entre la main et le feu.

« 4° S'il en est ainsi, nous pouvons facilement admettre qu'un diaphragme semblable interposé ait pu cacher l'enfant ainsi que les six personnes assistant à la séance décrite par le Japonais. »

Dr Lux.

---

## LA MORT DE Mme A. ROTH

*Nous apprenons que Mme Anna Roth, née Zahl, est morte le 16 décembre dernier, âgée seulement de 54 ans. Il est bien certain que les souffrances physiques et morales que lui ont values son incarcération et son procès, mené de la façon qu'on sait, ont beaucoup contribué à sa fin prématurée, fin d'ailleurs inévitable après un temps plus ou moins long, puisqu'elle était atteinte d'un cancer de l'œsophage, opéré après la sortie de prison.* « Espérons, ajoute la rédaction des *Psych. Studien*, que MM. les tombeurs de médiums laisseront du moins reposer en paix, dans sa tombe, cette victime de leur manie de persécution sans bornes et si peu scrupuleuse dans les moyens qu'ils emploient ».

---

# BIBLIOGRAPHIE

**Consideraciones al estudio tropologico del Quijote del simpar Cervantes de D. Baldomero Villegas,** por M. R. Quinones (Madrid, Velasco, 1904, in-8). — B. Villegas a étudié le don Quichotte de Cervantes au point de vue de l'allégorie morale ou plutôt a cherché le sens ésotérique qu'y a caché son auteur, caché, disons-nous, pour se mettre à l'abri des bûchers allumés par le tribunal de l'Inquisition. C'est que Cervantes avait à se garer d'ennemis acharnés parmi lesquels le premier rang appartient à P. Blanco-Paz, son dénonciateur, P. Aliaga, le confesseur du roi, et hélas! l'illustre Lope de Vega.

Des centaines de volumes ont été écrits au sujet du sens caché que renferme la fiction du don Quichotte ; les opinions les plus diverses ont été exprimées. Il est certain que si Cervantes a voulu ridiculiser les romans de chevalerie, en créant le type de son héros, il n'en est pas moins vrai que ce dernier ne tarda pas à devenir la personnification des idées nobles et élevées, quelle que soit l'exaltation qu'il lui prête à dessein. On peut dire, avec Quinones, que l'œuvre de Cervantes est essentiellement humaine et bien faite pour toucher l'âme de tous ceux qui ont le cœur sincère, recherchent le bien et poursuivent un idéal altruiste supra-humain. Sous les métaphores, les symboles, les allégories, les paraboles, on trouve sans peine, si l'on veut bien y réfléchir, la pure doctrine de Jésus, son enseignement ésotérique, qui ne pouvait évidemment pas se concilier avec les interprétations torturées qu'en donnent les Jésuites.

Dr Lux.

---

*Le Gérant* : MARTELET.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

# LA LUMIÈRE




N° 288. — MARS 1905. — SOMMAIRE. — Le monothéisme chez les Egyptiens (Dr Marc). — Le spiritualisme de Dante Alighieri (Dr Lux). -- Le Temple de la Sibylle, dans le parc du Comte de Chambrun à Nice (Lucie Grange). — *Revue Universelle* (Dr Lux) : Les polémiques sur les rayons N. — Prédiction concernant les État-Unis d'Amérique. — Un remarquable médium musicien. — Cas de dédoublement d'Anna Thot Mrazek. — Le rêve de Mme Van Pradelle réalisé. — Actrice escortée par l'esprit de son mari. — Une voix d'outre-tombe. — Nouveau médium en Galicie. — Notes sur la clairvoyance de Phaneg. — Prédictions de mort réalisées. — A méditer.

# Le Monothéisme chez les Egyptiens

Si haut que nous puissions remonter dans l'histoire de leurs origines, les Egyptiens se montrent à nous en possession d'un culte monothéiste pleinement constitué ; c'est ce dont témoignent, entre autres, les inscriptions très anciennes découvertes par divers égyptologues, et dans lesquelles on parle non seulement de l'existence des dieux, mais encore de celle d'un Dieu unique. Nous empruntons à Brugsch (*Religion und Mythologie der alten Ægypter*, Leipziz, 1888) les passages suivants : « Dieu est seul et unique, et aucun autre ne subsiste à côté de lui. — Dieu est Un — l'unique qui a tout fait.

« Dieu a fait partie de tout début et de tout commencement, — il tire son commencement de lui-même, il était alors que rien n'était encore, — il était avant de créer tout ce qui est, — il est l'auteur de tout commencement.

« Dieu est l'Eternel, — il est éternel et sans fin, toujours et éternellement, — il existe depuis un temps infini et sera dans toute l'éternité.

« Dieu est caché, et personne ne l'a vu sous sa véritable forme, personne n'a pu même entrevoir son image, — il est caché pour les dieux et pour les hommes, — il est un mystère pour sa créature.

« Personne ne sait le nommer, — son nom demeure caché, — son nom est un mystère pour ses enfants. — Innombrables sont ses noms, — innombrables ils sont, et personne n'en connaît le nombre.

« Dieu est la Vérité, — il vit par la vérité, — il se nourrit de la vérité, — il est le roi de la vérité, celui qui fait parler la vérité, — son fondement suprême, c'est la vérité, — il fait être la vérité, — il fait planer la vérité au-dessus du monde.

« Dieu est miséricordieux envers ceux qui l'honorent, — il exauce celui qui l'invoque. — Il protège le faible contre le fort. — Dieu exauce les supplications de celui qui gémit dans les chaînes, il est miséricordieux envers celui qui l'invoque, protège le craintif contre l'insolent et il est juge entre le puissant et le misérable. — Dieu reconnaît celui qui le reconnaît, récompense celui qui le sert, et protège celui qui lui obéit. »

L'analyse de ce texte nous montre un Dieu créateur, qui aime ses créatures. C'est un Dieu transcendant, comme le prouve encore ce fait « qu'il est caché pour les dieux comme pour les hommes » ; car il s'agit ici d'un Dieu qui est distinct de ses créatures et des dieux, puisque ces derniers ne peuvent le sonder. Ce texte montre que, dès la plus haute antiquité, régnait en Egypte le culte d'un Dieu Un ; on y trouve de plus les dieux opposés à Dieu, ce qui n'est pas sans nous éclairer sur leur origine. Les dieux apparaissent comme des esprits puisqu'ils ne sont pas Dieu et se distinguent des hommes ; ils étaient des esprits très considérés, et adorés d'après certains attributs particuliers à chacun d'eux ; les rois de l'Egypte d'après

un des principes fondamentaux du messianisme religieux, s'attribuaient de leur propre vivant ce titre de dieu sous la désignation de Râ. En un mot l'épithète de dieu impliquait la puissance et le respect.

Les Pharaons se considéraient comme les intermédiaires entre les dieux et les hommes et *s'attribuaient par cela même une mission divine.* Ces textes que nous venons de citer, et qui représentent la croyance des Egyptiens à une des époques les plus reculées à laquelle nous puissions remonter, prouvent le monothéisme, la croyance en un Dieu unique sous les ordres duquel se trouve une hiérarchie de dieux qui s'efforcent de réaliser ses volontés et d'autre part possèdent une action sur l'humanité dont ils dirigent les destinées, surtout par l'intermédiaire des chefs de peuple. C'est pourquoi l'histoire ancienne de l'Egypte nous montre les Pharaons honorés à l'égal des dieux.

« Les Pharaons, dit M. Maspero, sont... de la chair du Soleil (le Dieu Râ, qui régna anciennement sur la terre), les uns de par leur père, les autres du chef de leur mère, et leur âme a une origine surnaturelle, comme leur corps, elle est (nous dirions plus volontiers : elle a) un double détaché de l'Horus qui succède à Osiris et qui régna le premier sur l'Egypte seule. Ce double divin s'insinue dans l'enfant royal à sa naissance, de la façon dont le double ordinaire s'incarne au commun des mortels (1). » Le nom qui était donné à l'enfant était choisi en rapport avec les prérogatives et le rôle qui lui étaient réservés. C'est que le choix d'un nom n'était pas chose indifférente chez les Orientaux... Le nom, dès qu'il s'est emparé de son homme à l'entrée dans la vie, ne le quitte plus ici-bas, ni par delà.

« Le Pharaon était donc un dieu vivant ici-bas, fils tout-puissant et successeur des dieux..., les dieux du ciel sont ses pères ou ses frères, les déesses le reconnaissent pour fils, et, selon le cérémonial imposé par la coutume en pareil cas, consacrent l'adoption, en lui présentant le sein pour l'allaiter, comme elles l'auraient fait à leur propre enfant.

« Les simples mortels ne parlent de lui qu'à mots couverts, en le désignant par quelque périphrase : Pharaon, *Pironi àoni,* le Double-Palais, *Proniti*, la Sublime Porte, Sa Majesté, le Soleil des deux terres, l'Horus maître du palais, ou moins cérémonieusement par le pronom indéterminé *On*. La plupart de ces expressions ne vont jamais sans un souhait : *Vie, santé, force*, qu'on lui adresse et dont on écrit les signes initiaux derrière tous ses titres. Il l'accepte gracieusement et même jure volontiers par sa propre vie ou par la faveur de Râ, mais il défend à ses sujets de l'imiter ; c'est pour eux un péché punissable dans ce monde et dans l'autre que d'en attester la personne du souverain... Enfin Pharaon a des temples où sa statue, animée d'un de ses doubles, trône, reçoit un culte, prophétise, remplit toutes les fonctions de la divinité, d'abord tandis qu'il vit, puis après sa mort, dès qu'il est allé rejoindre au tombeau, les dieux ses ancêtres, qui ont existé avant lui... »

Par des procédés analogues à ceux de pratiques spirite et magique, le Pharaon entretient des rapports étroits, journaliers avec les dieux ; et « ceux-ci... ne négligent aucune occasion de correspondre avec lui. Ils lui apparaissent en songe pour lui prédire sa destinée, pour lui commander la restauration d'un monument qui menace ruine, pour lui conseiller de partir en guerre, pour lui défendre de s'aventurer dans la mêlée...

« Les textes nous font connaître, entre autres, le rêve où Thoutmosis IV, encore prince royal, reçut de Phrâ-Harmakhis l'ordre de déblayer le grand Sphinx..., celui où Phtah défend à Minéphtah de prendre part à la bataille contre les peuples de la mer.

« Le rêve prophétique n'est pas pourtant le procédé qu'ils préfèrent : ils emploient ordinairement, comme interprètes de leur pensée, les prêtres et les statues des temples. Le roi pénètre dans la chapelle où la statue est enfermée, accomplit autour d'elle les rites de l'évocation et l'interroge sur le point qui le préoccupe. Le prêtre répond sous l'inspiration directe d'en haut et le dialogue engagé par sa bouche peut durer longuement... Quelquefois les statues animées élevaient la voix dans l'ombre du sanctuaire et dictaient elles-mêmes leur volonté ; plus souvent elles se contentaient de l'indiquer d'un geste. Quand on les consultait, si rien ne bougeait en elles, c'était leur façon de témoigner leur improbation : si au contraire, elles inclinaient fortement la tête une fois, deux fois, l'affaire était bonne et elles l'approuvaient. Rien ne se faisait dans l'Etat qu'on ne leur eût demandé leur avis et qu'elles ne l'eussent donné d'une manière ou d'une autre(1). »

(1) « Il s'ignore toujours et sommeille pour ainsi dire chez les princes que leur destinée n'appelle pas à régner ; il s'éveille lors de l'avènement et prend pleine connaissance de soi-même chez ceux qui montent sur le trône. Du jour de leur élévation à celui de leur mort et au-delà, ce qu'ils avaient conservé d'humanité native s'efface complètement ; ils ne sont plus que le fils de Râ, l'Horus, fils d'Isis, pendant son passage ici-bas. Leur nature mixte se révèle... dans leur forme et l'agencement de leur nom.

(1) Maspero. *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 251-267.

***

« Avant l'existence réelle des choses, dit Jamblique, et avant les principes des choses universelles, il existe un dieu un, antérieur aussi au premier dieu et au premier roi ; il est immuable, demeurant dans la solitude de son unité ; rien de ce qui fait (notre) intelligence ou toute autre qualité (humaine) n'entre en lui ; il ne ressemble qu'à lui-même, il est son propre père, il s'engendre lui-même et il est le dieu père unique et vraiment bon ; il est le seul vraiment grand comme le seul vraiment premier, la source de tout et la racine des premières idées intelligibles des êtres ; c'est par son unité que Dieu, se suffisant à lui-même, s'est lui-même manifesté, et ainsi il est son propre père et se suffit à lui-même ; il est le principe et le dieu des dieux, l'unité tirée d'elle-même, et au-dessus de toute essence en même temps que le principe de son essence ; car il est la source de l'entité et de l'essence, et c'est pourquoi on l'appelle père de l'essence ; il est lui-même avant tout être, il est le principe des choses intelligibles, ce pour quoi il est appelé « noetarcha ». Tels sont les principes les plus antiques... » Jamblique les fait remonter à Hermès, c'est-à dire à l'époque de la théocratie...

Les Egyptiens adoraient à cette époque un Dieu unique, infini, éternel, source du bien et du vrai. « Cependant, dit M. Pierret, au moment même où les scribes traçaient sur le papyrus ou gravaient sur la pierre les inscriptions qui affirmaient cette croyance et qui sont entre nos mains, les artistes sculptaient des dieux à tête d'épervier, de bélier ou de crocodile, des déesses à tête de lionne, de chatte ou de vache ; est-il raisonnable d'en conclure, contrairement à ce que l'histoire nous a appris sur les phases de l'évolution religieuse, que le monothéisme régnait dans un même pays concurremment avec le fétichisme, que le même peuple qui comprenait la divinité comme *inaccessible*, *invisible*, *cachant son nom et sa forme*, adorait des éperviers, des béliers, des crocodiles, des chattes et des vaches? Et remarquez que ce ne sont pas seulement des animaux qu'il aurait adorés, mais des êtres monstrueux, fantastiques, impossibles, des hommes à tête d'oiseau ou de quadrupède, à corps de scarabée, des serpents à jambes humaines, etc. C'est inadmissible... Ces animaux employés comme symboles sont devenus sacrés par ce seul fait qu'ils ont eu l'honneur de servir de vêtement à la pensée religieuse... Les initiés ne reconnaissaient qu'un Dieu unique et caché qui a créé le monde...

« Fétichisme, polythéisme, monothéisme, telles sont les trois étapes de la pensée religieuse. Malheureusement les Egyptiens semblent s'être fait une loi de nous dérober leurs premiers tâtonnements en toutes choses, et leurs monuments les plus anciens *nous les montrent déjà parvenus à l'idée monothéiste*, en même temps qu'on les y voit en possession d'une civilisation en plein épanouissement avec une langue complètement formée. *Ils sont monothéistes sous une apparence polythéiste.* » (Pierret, *Panthéon égyptien* et *Essai sur la mythologie*).

Voici ce que dit M. Pierret au sujet du culte des animaux : « Il faut voir dans ces figures étranges de véritables groupes hiéroglyphiques, des idéogrammes, des symboles où le dieu Soleil est représenté par un épervier ou par un homme à tête d'épervier, parce que la course de l'astre dans le ciel était comparée au vol de cet oiseau ; la déesse-mère allaitant le dieu fils porte une tête de vache parce que la tête de la vache explique sa fonction de nourrice. . »

Ajoutons que la tête de vache servait souvent à symboliser, à notre avis, la puissance féminine dominatrice par les cornes qui la surmontaient, et généralement on peut dire que les Egyptiens enveloppaient dans une même tête d'animal de multiples symboles. L'épervier était l'emblème de la divinité par sa fécondité, le symbole de l'éternité divine par la longue durée de sa vie et celui du soleil par la faculté qu'il aurait d'être le seul parmi les animaux qui puisse fixer le soleil ; et d'autres interprétations peuvent encore se juxtaposer pour arriver à la justification des mêmes symboles. Or le symbolisme ici, s'il est vraiment l'origine du culte des animaux, n'est pas un fétichisme, c'est un simple langage à la fois religieux, souvent physiognonomique, d'un culte monothéiste.

Comme le montre notre avant-dernière citation, M. Pierret semble considérer comme une règle fixe que le polythéisme précède le monothéisme. Dire immédiatement après, ce qui n'est que partiellement vrai, que les Egyptiens nous dérobent leurs premiers tâtonnements en toutes choses, c'est faire voir ici l'impuissance où l'on se trouve de démontrer l'antériorité du polythéisme par rapport au monothéisme en Egypte.

***

Les documents écrits les plus anciens que nous ayons, montrent l'existence du monothéisme, et l'on n'a trouvé aucune trace de l'antériorité du polythéisme.

Les savants qui se sont occupés des questions se rattachant à l'origine du polythéisme dans les différentes races humaines n'ont pu encore actuellement prouver son antériorité sur le mono-

théisme. Chez toutes les peuplades, qui ont fait l'objet de leurs observations, on trouve des vestiges de grandes civilisations disparues avec ceux d'un culte monothéiste s'y rattachant ; et même lorsque ce dernier se trouve partiellement obscurci par des pratiques fétichistes, chez des individus pris isolément, il n'en subsiste pas moins dans l'ensemble de la collectivité dont ils font partie, particulièrement chez les plus éclairés d'entre eux. Et, si l'on prend la peine de voir les choses de plus près, on constate que l'adoration d'un fétiche ou d'un dieu coexiste généralement, chez l'individu qui lui voue un culte, avec celui d'un grand Esprit, d'un Etre créateur Tout Puissant ou de l'Être suprême.

Une considération, dont les ethnographes n'ont pas tenu suffisamment compte, à notre avis, c'est que la conception que les différentes peuplades ont d'un dieu, est, à peu de chose près, de même nature que celle qu'elles sont amenées à se faire de l'esprit de leurs défunts. Elles admettent généralement l'existence de diverses catégories de dieux de puissance différente et se les représentent sous forme d'une sorte de spiritisme plus ou moins vaguement hiérarchique. Ainsi, non seulement le polythéisme dans les milieux où on l'observe n'est pas un vrai polythéisme, mais à part d'extraordinaires exceptions qui confirment indirectement notre assertion, il s'y trouve toujours associé à des croyances monothéistes, plus ou moins déclarées.

Il est actuellement reconnu que la terre fut anciennement peuplée, à différentes reprises, par des peuples qui y atteignirent un haut degré de civilisation ; mais la plus grande partie des continents qu'ils habitaient disparurent sous les flots, à la suite de bouleversements du sol, survenus au cours de phénomènes volcaniques ou autres.

Bon nombre de ces peuplades ont conservé, d'une façon typique, certaines coutumes et certaines traditions qui, actuellement, ne semblent plus d'accord avec l'infériorité relative de leur état actuel.

« Les *Guanches* que les Européens trouvèrent dans les îles Canaries, possédaient une langue très différente des autres langues connues ; cependant Colomb et les premiers navigateurs avaient été frappés de leur ressemblance avec les indigènes de Haïti ; on a constaté depuis la grande analogie qui existait entre les noms de personnes et de localités dans les deux pays (1) ».

(1) A. de Rochas. — *Les origines de la Science et ses premières applications*, Paris, G, Masson, p. 27.

« L'usage des hiéroglyphes et des signes astronomiques, le respect et l'embaumement des morts, la forme pyramidale des tombeaux et des monuments, l'institution des vierges sacrées, les honneurs rendus à l'agriculture, la passion de la musique, le goût de la danse et des exercices gymnastiques qu'on exécutait avec pompe dans les réunions publiques, tout semble indiquer que les Guanches étaient les descendants d'une nation plus instruite, d'un peuple plus éclairé et plus nombreux » (Zurcher et Margollé).

D'après tout l'ensemble de ces caractères, on est logiquement conduit à rattacher les Guanches ainsi que les indigènes d'Haïti à l'ancien continent de l'Atlantide. Les anciens Mexicains, par la nature des détails ethniques et des traditions religieuses qu'ils nous offrent, appartiennent selon toute vraisemblance à la même race ; en tous cas ils firent partie jadis de la même civilisation. « Montezuma et les savants mexicains affirmaient aux Espagnols que leurs ancêtres n'étaient point indigènes, mais provenaient de grandes îles situées à l'Orient, du côté de Cuba ».

Prenons au hasard, entre autres exemples que nous pourrions fournir sur ce même sujet, celui que nous offrent précisément les descendants des anciens Mexicains. Le degré de vénération que les indigènes ont pour ces divinités secondaires, à côté de leur croyance immémoriale en le Grand Esprit, est plus ou moins forte, plus ou moins exclusive selon la nature individuelle de chacun d'eux. Lorsqu'on se met à relever les traces de ce que l'on appelle « leur civilisation primitive », voici ce que l'on constate entre autres : « Le calendrier thébain et celui de Mexico sont identiques. La forme pyramidale des tombeaux, l'usage des hiéroglyphes, certains détails caractéristiques dans la pose et la coiffure des statues, sont communes au Mexique et à l'Egypte ; il y a même des vases accouplés, d'une forme absolument caractéristique, qu'on a trouvés dans les plus anciens tombeaux égyptiens et qui sont encore en usage chez les indigènes de l'Amérique, où on les appelle des *silcadors* ou mieux des *sibladors*, à cause des sifflements que fait entendre l'air en sortant de l'un des vases quand on verse de l'eau dans l'autre ». Or, les anciens mexicains qui faisaient eux-mêmes provenir leur origine des Atlantes, possédèrent indéniablement, comme les Egyptiens avec lesquels ils ont tant de rapport, la foi monothéiste.

Anciennement des guerres et des bouleversements géologiques survinrent dans des régions dont les peuples étaient parvenus à un haut degré de civilisation. Un changement subit dans les conditions de leur existence se produisit par suite

chez les hommes qui échappèrent à ces actions destructives ; la nécessité de pourvoir à leurs premiers besoins a très bien pu, comme le dit Platon dans son *Critias*, leur faire perdre la tradition des sciences et des lettres ; mais continuant à être gouvernés ou hautement assistés par des prêtres, dont quelques-uns ont pu finir par dégénérer en sorciers, la foi monothéiste n'en a pas moins continué à se maintenir vivace parmi eux.

Ce que nous venons de dire des anciens continents, dont la majeure partie est actuellement recouverte par l'Atlantique, s'appliquerait également à ceux qui existaient anciennement dans le Pacifique. Nous pourrions fournir à ce propos de nombreuses preuves de ce que nous avançons ; mais, obligés de nous limiter, nous nous en tiendrons à celles que nous venons de donner plus haut. Ajoutons seulement que de nos jours, bon nombre d'Américains se rendent dans les iles du Pacifique pour y recevoir une initiation. Comme exemple personnel de ce que j'avance, j'ai récemment appris que le fils d'un ingénieur très connu de San-Francisco alla aux Iles Sandwich pour s'y faire initier, et en revint pleinement satisfait de l'enseignement qu'il y avait reçu.

Là où il existerait primitivement une peuplade sauvage, les contacts qu'elle subit de la part des tribus avoisinantes, explique suffisamment les rudiments de religion qu'elle possède ; d'où l'impossibilité où l'on se trouve d'assister à la genèse spontanée du polythéisme (d'ailleurs toujours mitigé en fait de monothéisme). Les formes religieuses primitives par lesquelles l'humanité a pu passer sont donc actuellement *inconstatables* par les ethnographes qui ne veulent s'appuyer que sur des documents exclusivement matériels, ou sont du moins très difficilement constatables. (En ce qui concerne la question de polythéisme, je laisse de côté les preuves théoriques qui établiraient en droit que le polythéisme, par les *notions mêmes qu'il présuppose dans l'esprit du sauvage* qui le pratique, prouve l'existence, antérieure à lui, d'un monothéisme plus ou moins relatif.)

(*A suivre*) Dr Marc.

# Le Spiritualisme de Dante Alighieri

Dante vivait à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècles ; on était encore en plein moyen-âge, et bien évidemment les œuvres du grand poète italien doivent refléter les idées et les passions de son époque et il ne serait pas judicieux de prendre à la lettre la doctrine eschatologique qui se trouve mise en action dans son immortel poème, la *Divine Comédie*. C'est ce que fait remarquer le journal anglais *Light* (7 janv. 1905), qui consacre un court article à Dante. On se fait évidemment aujourd'hui une autre idée des destinées de l'homme après la mort et de celles du monde qu'à cette époque reculée. Mais l'on ne peut ni ne doit méconnaitre que Dante était initié à la connaissance des lois qui gouvernent le monde des esprits et qui restent identiques à elles-mêmes dans toutes les sphères de la vie spirituelle. Est-ce par sa propre intuition, intuition de génie, est ce par une initiation mystérieuse qu'il est arrivé à cette connaissance ? Peu nous importe ; nous n'avons qu'à faire la constatation des faits.

Avant de nous occuper de la *Divine Comédie*, disons quelques mots des idées répandues dans son ouvrage intitulé *Convivio* et écrit de 1306 à 1309. Nous ferons ici quelques emprunts à l'article *Dante* de la *grande Encyclopédie* (t. XIII), par A. Jeanroy. Dante ne semble pas avoir connu le système héliocentrique, déjà professé par Pythagore. Il expose le système de Ptolémée et en explique le sens allégorique — la science étant pour lui comparable au ciel, et à chacun des sept cieux correspondant un des sept arts libéraux. Il était plein d'admiration pour Platon, ce qui ne l'a pas empêché de subir fortement l'influence d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, dont on retrouve plus d'une trace dans la Divine Comédie. C'est là la cause pour laquelle il subordonne la raison à la théologie, bien que sa philosophie pût, dans une classification, être qualifiée de rationaliste. Il admet que la raison a ses limites et qu'elle ne peut atteindre à la certitude des grands principes, Dieu, l'âme, la nature première, qu'en s'en remettant à la révélation. La raison devant donc toujours se subordonner à la foi, il n'y a pas de conflit possible entre les deux ; mais il reconnaît que c'est en la possession de la raison que consistent la noblesse et la suprématie de l'homme, c'est elle qui le rapproche de la divinité. La raison, en tant qu'intelligence, aspire à la vérité, dont la possession est pour l'homme le bien suprême ; en tant

que volonté, elle aspire au bien et devient la règle des mœurs. Pour lui, l'homme est doué entièrement du libre arbitre, malgré les influences planétaires qui président à sa naissance et le gouvernent, et c'est précisément là que la volonté, aidée de l'intelligence et s'appuyant sur la stricte morale, arrive à triompher de cette sorte de fatalité native. Dante a toujours attaché une importance capitale aux questions morales; l'âme immortelle ne doit-elle pas bénéficier, pour l'éternité, d'une vie terrestre morale et vouée au bien? Il plaçait la vie contemplative au-dessus de la vie active, mais, ajoute A. Jeanroy, en agissant en philosophe, sans tomber dans ce mysticisme qui aspire à se perdre dans une extase qui touche à l'inconscience. Il y a temps pour tout, dirons-nous, et sans beaucoup de mysticisme et des extases peut-être, Dante n'aurait pas décrit les scènes si impressionnantes de sa Divine Comédie.

Dans un autre passage, Jeanroy lui-même dit : Un trait que l'on considère souvent comme particulier à Dante est cette sorte de mysticisme douloureux dans lequel il se complait et s'abime tout entier.

C'est par la profonde méditation, par la contemplation de ce qui se passait dans sa propre âme, qu'il était parvenu à la compréhension de ce que signifiaient au juste cet enfer et ce purgatoire si crûment enseignés dans la doctrine catholique et qu'il avait pu se faire une idée du paradis. Il avait vu et vérifié, dans les profondeurs mêmes de son esprit, que ces prétendus lieux d'expiation ou de félicité correspondaient précisément à des états spirituels de l'homme.

La *Divine Comédie*, pour qui sait la comprendre, a la valeur d'un profond enseignement ; comme nous l'avons dit, le symbole et l'allégorie y jouent le rôle le plus important ; si les contemporains de Dante l'avaient bien compris, ils l'auraient brûlé! Nous ne donnerons ici que quelques exemples. Au premier chant de l'Enfer, Dante se trouve dans une épaisse forêt, sans savoir comment il y est arrivé, et au pied d'une colline dont le sommet est éclairé par les premiers rayons de l'aurore ; il veut y monter, mais une panthère, un lion et une louve lui barrent la route. C'est là l'image de l'âme humaine, qui « se trouve dans la sombre vallée de la vie, dit Jeanroy, sans savoir comment elle y a été jetée ; elle voudrait en sortir pour gravir la montagne rayonnante, c'est-à-dire pour atteindre à la félicité, mais elle voit se dresser devant elle la luxure, le vice propre à la jeunesse, l'orgueil, plus terrible qu'elle, enfin l'avarice, le plus redoutable des vices, parce qu'il s'accouple à tous ».

Virgile se présente pour être le guide de Dante ; c'est bien le guide qu'il fallait, car le célèbre poète romain représente la raison éclairée par la philosophie ; au Moyen-âge, il était considéré comme le type du sage et du savant, et en même temps révéré comme magicien ; d'ailleurs, comme on le sait, sa quatrième églogue le faisait regarder comme un précurseur du christianisme, le sixième livre de l'Enéide reproduit la célébration des mystères d'Eleusis et la descente d'Enée aux enfers. C'est, a dit Aroux, « la figure de l'initiation aux anciens mystères et à la langue qu'on y parlait ». Aroux a cherché des assimilations qui ne sont sans doute pas toujours exactes : ainsi, pour lui, l'enfer des vivants, c'est le monde corrompu par la papauté ; Laure, Fiametta, personnifient l'empire et ses vertus (Dante, gibelin, était partisan de l'empereur) ; Babylone représente la papauté même ; Lucifer, le pape ; la panthère aux deux couleurs serait Florence divisée entre Guelfes et Gibelins ; le lion, la France ; les harpies, les dominicains et les moines mendiants, etc.

Citons ici le passage suivant de l'article de Jeanroy, pris au milieu de la description des supplices de l'enfer : « Dans l'invention des divers supplices, Dante déploie une grande imagination.... ; il y a toujours un rapport... soit de similitude, soit de contraste, soit l'un et l'autre, entre la faute et le châtiment : ainsi, les Lâches courent, éternellement piqués par des insectes ; les Luxurieux sont emportés par de furieux tourbillons (figurant l'impétuosité de la passion) ; les Prodigues roulent des pierres qui retombent sans cesse, et se fatiguent vainement, comme ils l'ont fait sur la terre ; les Violents sont plongés dans un fleuve de sang ; les Suicidés, qui ont violemment chassé la vie de leur corps, ont l'âme violemment et pour toujours enfermée dans des troncs d'arbres ; les Flatteurs sont plongés dans un bourbier ; les Devins regardent derrière eux ; les Hypocrites sont écrasés sous des chapes de plomb dorées extérieurement ; les Larrons sont privés de la forme humaine elle-même ; les Semeurs de schismes et d'inimitiés sont tailladés par les démons (parce qu'ils ont divisé ce qui devait être uni) ; Roger est dévoré par Ugolin qu'il avait fait mourir de faim, etc. Ces supplices matériels ne sont pas les seuls, car les damnés souffrent aussi de la privation de Dieu et de la haine furieuse qu'ils éprouvent les uns contre les autres... » Nous pourrions multiplier les citations de ce genre.

Un spirite, lisant la Divine Comédie, trouvera plus d'un enseignement analogue à ceux de sa doctrine. Ainsi, entre autres, Dante représente

les âmes des défunts comme vivant et agissant par groupes. « Cette conception se poursuit tout au long du drame, mais est surtout décrite intensément au Chant III, 58-94, du Purgatoire ». La foule des âmes, dont il est question là, se déplace en masse si dense qu'on dirait un troupeau de brebis. Si le premier rang s'arrête, « tous les autres rangs, à la suite, faisaient de même, sans savoir pourquoi. ».... Par cette description si vivante, il (Dante) veut désigner évidemment la vie et l'activité en commun des esprits désincarnés, assemblés par leurs ressemblances et leurs affinités, dans une union bien plus intime et forte que dans n'importe quelle association terrestre. Dans ses remarquables et intéressants écrits spirites, Mme Underwood dit, d'après un message d'ami : La vie de l'esprit est la vie de l'individu mise en harmonie avec celle des esprits qui ont les mêmes sympathies. — Il suffit d'avoir quelque expérience des communications spiritiques pour savoir que cette idée de bandes et de groupes d'âmes, unies par leurs affinités morales, intellectuelles et spirituelles, y règne partout.

« La punition infligée, au purgatoire, à l'avare et au prodigue est très significative. Les deux sont *forcés* de tourner le dos au ciel. Ceux qui ont concentré toutes leurs pensées sur les choses matérielles, qu'ils aient été ladres ou dépensiers, sont devenus incapables de discerner les choses de l'esprit... ; leur regard est rivé sur la terre et ne peut jouir de la lumière céleste. Mais dès que le désir instinctif de s'élever se réveille, l'âme recouvre sa droite posture et sort du cercle de la punition pour monter vers une condition supérieure.

« La description que le poète donne des corps spirituels des âmes du purgatoire, rappelle les résultats obtenus par l'expérimentation scientifique à notre époque. Il montre comment l'air ambiant se trouve imprégné de l'influence d'un esprit, prend forme et devient pour lui un organe de communication ». (*Light*). A rapprocher des zones de sensitivité décrites par M. de Rochas autour du corps de ses sujets, zones visibles pour les clairvoyants.

On retrouve aussi la télépathie dans la Divine Comédie ; dans le Chant IX du Paradis, Dante demande à Béatrice de lui prouver qu'il peut réfléchir sur elle sa pensée ; dans le Chant XXIX, Béatrice dit qu'elle a vu la pensée de Dante, persistante et présente partout (dans l'astral, dirions-nous). On sait d'ailleurs que, d'après les enseignements des esprits, leur langage n'est autre qu'un échange de pensées sans paroles.

Enfin, on trouve dans Dante des indications plus ou moins nettes sur le problème si discuté concernant la localisation des esprits dans l'espace. Dans son idée, les êtres angéliques sont présents *effectivement* partout où ils agissent, sans être *présents localement* dans le sens ordinaire du mot. Dans un passage du Paradis, il dit expressément que, dans l'état spirituel le plus élevé, il n'y a « ni loin, ni près ».

Nous n'avons guère, à la suite de *Light*, pu donner que des indications sur la valeur de la Divine Comédie au point de vue spirite ou occultique. Il y aurait encore fort à dire sur le sens ésotérique ou magique du poème, mais nous laissons cela à de mieux informés que nous.

Avant de terminer, qu'il nous soit permis de signaler encore une tentative ingénieuse de rapprochement, ou plutôt de comparaison, qui a été faite entre le poète du XIVe siècle et un autre beaucoup plus moderne, Gœthe, comparaison qui porte tant sur les deux hommes que sur leurs deux œuvres magistrales, la Divine Comédie et Faust (voir D. Stern, *Dialogues*, 1866, et Gr. Dict. univ. du XIXe siècle, art. *Dante*). La première analogie que Stern fait ressortir entre les deux poèmes, « c'est que tous deux ils embrassent, ils élèvent à son expression la plus haute, l'idée la plus vaste qu'il soit donné à l'homme de concevoir : la notion de sa propre destinée dans le monde terrestre et dans le monde céleste ; le mystère, l'intérêt suprême de son existence en deça de la tombe et au-delà ; le salut de son âme immortelle. Le sujet de la *Comédie*, de même que le sujet de Faust..., c'est la représentation des rapports de l'homme avec Dieu dans le fini et dans l'infini ; c'est le grand problème du bien et du mal, tel qu'il s'est agité de tout temps dans la conscience humaine, avec la réponse qu'y donnent, selon la différence des âges, la religion, la philosophie, la science, la politique. Mais les deux poèmes ne sont pas seulement l'expression d'une préoccupation permanente et universelle de l'esprit humain, ils sont encore l'expression particulière des préoccupations d'une époque et d'une nation. Dans la Divine Comédie, vous retrouvez les croyances, les passions, les terreurs du Moyen-âge. Faust, à son tour, résume les conflits, les angoisses, les défaillances, l'espoir de la génération qui, venue à la fin du XVIIIe siècle, assista à la chute du vieux monde et à l'enfantement du monde nouveau...

« Mais ce n'est pas tout encore, ou plutôt c'est ici que la ressemblance devient surprenante. Ces hommes, si divers d'époque, d'éducation, de race, ont cependant, à travers un intervalle de cinq siècles, poursuivi le même idéal, à savoir l'amour infini, absolu, tout puissant de l'éternel

Dieu, attirant à soi du milieu des réalités périssables de cette existence l'amour de la créature mortelle. Et, chez tous deux, c'est l'être excellemment aimant, c'est la femme, vierge et mère, qui sert de médiateur entre l'amour divin et l'amour humain ; c'est Marie, pleine de grâces, vers qui montent les prières exaucées de Béatrix et de Marguerite ; c'est la *Mater gloriosa*, la reine du ciel, qui accorde la vision des splendeurs à Faust, la connaissance de la sagesse de Dieu. Les deux poèmes ont le même commencement. Dante, à son dernier vers, chante l'amour qui meut le soleil et les autres étoiles, et à son dernier vers Gœthe chante « l'Eternel féminin » qui nous élève à Dieu ».

Ce que Stern n'a pas vu, c'est le caractère profondément occultique des deux œuvres ; Dante était plus grand initié et plus mage que Gœthe, mais ce dernier joignait à la connaissance des choses occultes une science plus grande, ce qui s'explique par les progrès accomplis depuis le Moyen-âge dans le domaine des connaissances scientifiques. Nous consacrerons d'ailleurs au Faust de Gœthe un article spécial, dans lequel nous ferons ressortir les tendances de cette œuvre dont le *leit-motiv*, pourrions-nous dire, est l'aspiration jamais satisfaite vers le divin, ce qui se traduit, sous une autre forme, il est vrai, également dans la Divine Comédie ; mais il ne faut pas perdre de vue que, dans l'esprit de son auteur, celle-ci devait surtout être, pour le public une œuvre doctrinale et moralisatrice, pour les initiés un enseignement profond.

Dr Lux.

# Le Temple de la SIBYLLE dans le Parc du Comte de Chambrun à Nice

La Duchesse de Pomar eut une vision explicative du sens de l'édifice énigmatique élevé dans le parc de ce dilettante de tous les arts que fut le Comte de Chambrun. La très inspirée directrice de l'*Aurore*, de confraternelle mémoire, en fit le récit dans son estimable Revue. C'est la lecture des *Etudes politiques et littéraires du Comte de Chambrun* qui donna lieu à la vision de la Duchesse. Elle fit précéder le récit par une citation de l'auteur Dick-May dont nous reproduisons avec plaisir des passages idéalement écrits sous ce titre :

### *Le Temple de la Sibylle.*

« Vous êtes à Nice, la soirée est belle, vous vous êtes attardés sur la promenade des Anglais à regarder la mer. Derrière vous, la musique joue sous les guipures vertes que les grandes palmes suspendent comme des stores autour des lustres flamboyants du kiosque. En avant, c'est la grande mer qui s'étale à l'infini, blanchissante et impalpable comme une buée de lait sous l'effusion frisante du rayonnement lunaire. Deux ou trois étoiles se balancent paresseusement, comme alanguies par la douceur de vivre, éparses dans l'immensité gris de perle. Vous oubliez l'heure et le temps, le regret de la veille et le souci du lendemain : la vie avec ses nécessités, ses anxiétés et ses devoirs.

Les derniers accords de l'orchestre expirent dans un soupir de brise, et elle reste seule à chanter dans le silence, la grande brise du large, à reprendre dans la nuit son éternel duo avec le contralto puissant de la mer. Vous prenez une voiture sur la place Masséna, et c'est un renouveau de sensualité païenne, un engourdissement de l'esprit dans le bien-être oublieur du corps, de tout l'être en vibration harmonique, sur les coussins lentement balancés. La voiture court dans un clair-obscur, le long de l'avenue ombreuse qui mène en pente molle à Saint-Maurice. Les arbres frissonnent, effleurés en larges coups d'éventail par le vent qui monte de l'eau.

La grille de la Villa Chambrun se dresse en travers de la route, barrant la montée de ses fers de lance, alignés dans la nuit comme une file d'hallebardiers en bataille. Pour allonger votre plaisir et prolonger parmi les verdures votre rêve de béatitude et d'oubli, vous suivez à pied les longues allées capricieuses qui contournent les bosquets, se déroulent dans les massifs de thuyas, de palmiers et de cyprès, se glissent discrètement dans l'ombre frangée des orangers et des lauriers-roses. Un chant d'eau vous caresse l'ouïe ; une mélodie perlée de cascade se brisant sur des pointes de roches veloutées de mousses, fugitive comme un écho lointain de la musique de Mendelssohn, dans ce songe réalisé d'une nuit d'été.

Et brusquement au détour sablé d'un chemin d'ombre, vous vous retrouvez dans la lumière. Le bruit de l'eau tombante s'apaise dans l'éloignement. Les arbres reploient leurs lambrequins et le froufrou des nids se tait dans le recul des pelouses. L'espace se déplie dans les clartés de lune, l'horizon des Alpes se découpe en noir sur le ciel d'opale ; une nappe de silence austère et de lumière blanche coule, comme un reflet de voix lactée, sur les marches élargies de l'escalier monumental.

Au sommet de cet escalier du parc royal ; dans cette blancheur et dans ce silence surgit, plus blanc et plus silencieux encore, un édifice d'énigme. Projetées au-dessus du sol par une haute plate-forme en pierre blanche de la Turbie, douze colonnes de marbre blanc s'élancent, droites et élégantes comme des tiges d'eucalyptus, portant légèrement leurs chapitaux épanouis comme de

grands lis, et, posée avec une souplesse aérienne sur la frise enguirlandée de fleurs, une claire toiture métallique d'où s'envole un trépied mystique. Et tout l'édifice semble posé à peine au bord large de l'escalier, svelte et tout en hauteur, découpé à jours sur le mauve assombri de l'horizon, prêt à s'envoler dans un poudroiement de lune comme une grande fleur de marbre que le vent des Alpes aurait prise.

C'est ce que M. de Chambrun appelle le Temple de la Sibylle.

Si l'on consulte le grand ouvrage de Mlle Bader, c'est à la Sibylle acceptée par l'Eglise, celle qui amuse tant M. Renan et qui est associée au souvenir de David dans la plus sombre des proses liturgiques, que M. de Chambrun aurait dédié ce mystérieux et charmant édifice (1). J'en demande bien pardon à l'éminent biographe, mais je ne saurais être de son avis. Ce n'est pas un éon de témoignage, que la Sibylle dont l'évocation donne une âme et une signification au gracieux temple de Saint-Maurice. Ou, si elle atteste quelque chose, c'est en la pleine lumière du jour, la joie de vivre au grand soleil, la joie du midi, de la chaleur et de la clarté: la joie des perspectives larges et éclatantes, des jardins à perte de vue au fond de leur cirque d'Alpes, — de Nice toute blanche, blottie avec des grâces frileuses de baigneuse grecque dans les flottantes verdures de ses palmiers, — de la Méditerranée si bleue, lustrée d'or ou rayée d'écharpes roses par des gaietés de lumière...

Mais, la nuit dans le sérieux tragique du silence universel : au sortir brusque des inconsciences de l'esprit dans la détente générale de la vie, ce n'est pas une affirmation, ce sont des points d'interrogations qu'il faut attendre du temple de la Sibylle : des énigmes posées avec l'ironie nonchalante de la prophétesse qui se sent en sécurité, ayant brûlé ses neuf livres ; des problèmes offerts avec une malicieuse affabilité de sphinx à notre imagination, irrésistiblement et éternellement séduite par tout ce qui trompe son immortel désir de solution. Et les questions s'enchaînent, dans l'ordre railleusement logique où les questions sans but s'amusent à affluer, de notre âme à nos lèvres. Comment ce bijou de l'art grec, destiné à perpétuer d'olympiade en olympiade le souvenir du Chorège Lysicrate et de son dème acamantide, se trouve-t-il transporté ici, dans cette nature légère et souriante de station méditerranéenne adoptée du high-life, après avoir traversé les transformations attestées par des ruines aux champs dévastés du Forum et aux collines ravagées de Tibur ? Combien de civilisations se sont-elles couchées, l'une après l'autre, dans l'ossuaire stratifié des siècles pour que le temple de la chaste Vesta revive, frais et pur comme au sortir de son bloc de marbre, dans les jardins d'hiver d'un amateur, ancien préfet du second Empire, ancien « centre droit » à l'Assemblée de Versailles ? (1) Pourquoi cette invocation à la Sibylle antique, à la Sibylle railleuse du roi Tarquin ? Comment cette dédicace a-t-elle été conçue parmi toutes les sécurités et le confort de notre XIX^e siècle, assis dans son positivisme et dans l'admiration de soi, de sa science, de son raffinement, de son architecture de fer, de son éclairage électrique (2) et de sa littérature de blasés ? Pourquoi ce surgissement imprévu de l'énigme dans l'écartement de ces bosquets où bruit si doucement la nature, assoupie dans le tiède bonheur des sens ? Pourquoi, dans cette villégiature élégante, ce brusque rappel de l'inexpliqué ? Pourquoi ce trépied de mystère envolé dans la nuit, comme une grande chauve-souris balancée sur ses ailes de paradoxe ? Pourquoi cette reproduction du vieil ustensile grec installée en Gaule sous le regard moqueur d'Hécate, et, parmi des échos de songe, le souvenir de tant d'oracles rendus au hasard et que nul ne comprit jamais ? Pourquoi ce réveil provoqué de toutes les questions qui sommeillent au fond de toute intelligence et de tout cœur d'homme, qu'on se répète et qu'on ressasse de père en fils, d'ami à ami, d'heure en heure, en bravant toutes les sottises et toutes les lassitudes de la banalité ? Car c'est de la banalité qu'on vit et qu'on meurt, — sauf ces deux échappées que notre imagination s'est ménagées malgré tout, ou qu'un Dieu consolateur nous a accordées sur l'idéal : la religion et l'art... Arrêtons-nous là. Il n'en faut pas davantage pour comprendre comment, *presque en même temps qu'il rêvait aux béatifications allégoriques de la Sainte-Chapelle, M. de Chambrun concevait le premier projet du temple de la Sibylle.*

Il s'en est expliqué clairement dans une lettre d'où j'extrais ce qui suit :

« J'élève ce temple à la beauté connue et inconnue.

« La beauté connue représentée par dix bustes et la beauté inconnue figurée par le trépied de la Sibylle.

« ..... Cette dédicace est beaucoup plus spirituelle que celle d'un Panthéon à peu près universel, avec vingt et un bustes empruntés à tous les ordres de la pensée et je m'y tiens. Je repousse une conception nouvelle qui était de m'attacher seulement au plus grand des arts qui est la poésie... Cette troisième conception était à peu près aussi fausse que la première, et par les mêmes motifs : trop de systèmes ». (Lettre de 5 septembre 1882).

(1) Il serait difficile de dire quelle est la Sibylle qui seule est acceptée par l'Eglise. Le pavé de la nef centrale de la magnifique cathédrale de Sienne est orné de grands dessins en mosaïques qui représentent *toutes* les différentes Sibylles de l'antiquité entourant une figure centrale, celle de HERMÈS TRISMÉGISTE (l'instructeur des dieux). Elle occupe le centre de ce curieux monument et rappelle les différentes prédictions du GRAND MYSTÈRE DES AGES, car chacune des célèbres Sibylles est représentée avec un écriteau qui porte le témoignage en sa faveur.

(*Note de la Directrice de l'Aurore*).

(1) La suite de ces pages montrera POURQUOI cet amateur philosophe a été choisi parmi tous ses contemporains pour perpétuer ce mystère divin. C'est sans doute parce que M. de Chambrun est spiritualiste au plus haut degré, peut-être même sans le savoir lui-même, et que pareille aux voûtes hardies des cathédrales gothiques qui croisent leurs arceaux à de grandes hauteurs, sa pensée, avec de mystiques élancements d'un essor continu, comme une prière, comme un hymne, tend invinciblement à Dieu. Dieu est le point où convergent toutes ses études.

(2) La lumière électrique est un signe extérieur, ou un symbole de la grande lumière spirituelle qui illumine aujourd'hui les intelligences des hommes par la descente de l'Esprit de Vérité — ou du Christ, « la lumière du monde », apparaissant pour la seconde fois comme LA VÉRITÉ (JE SUIS : 1° LA VOIE ; 2° LA VÉRITÉ ; 3° LA VIE).

(*La Directrice de l'Aurore*).

M. de Chambrun a-t-il jugé qu'il y aurait trop de systèmes aussi dans l'élection des dix grands hommes dont le ciseau de M. Chapu devait sculpter les bustes? S'est-il laissé ébranler par certaines objections que lui posait spirituellement M. Emile Ollivier? A-t-il trouvé que la beauté des colonnes subsistait suffisamment pour soi et témoignait assez de son culte pour la beauté de l'évocation de l'art planant sur l'ample merveille des jardins? Toujours est-il qu'on ne trouve à l'intérieur du temple aucune trace des projets divers conçus pour en préciser la signification (1) temple de l'art, panthéon du beau, musée des gloires connues, étiquetées, numérotées..... La première idée seule a heureusement persisté : la consécration à la beauté inconnue, symbolisée par ce trépied posé comme une tiare en plein ciel, à la cime du temple et de la colline ; et aussi par cette dédicace élastique, propice à toutes les fantaisies du goût et à tous les caprices de la pensée, dont M. de Chambrun écrivait lui-même à M. Chapu, 27 octobre 1888 :

« Mon temple s'appelle le temple de la Sibylle. Je tiens à cette dédicace, au trépied qui le caractérise, et à tout ce qu'il y a d'étrange, de mystérieux, d'inconnu. J'en appelle à l'édifice de Tibur, au verset ***Teste David cum Sibylla***, aux fresques de Michel-Ange en la voûte de la Sixtine, à l'hémistiche de Virgile: ***Deus ecce Deus***, à tous mes propres rêves..... »

Certes il valait mieux laisser ces rêves et les nôtres à l'état de rêves, flottant avec la volupté exquise des choses légères dans le bleu des souvenirs, des visions, de la mer, du ciel, de la ligne assombrie des Alpes, fuyant en tons d'indigo dans l'outremer épuré de l'espace, que de les figer en graphiques d'une espèce quelconque, voire même en vingt-un bustes symboliques. Je ne concevrais, quant à moi, qu'une représentation figurée dans la nudité élégante du temple de la Sibylle : posée sur un chevalet à l'ombre transparente d'une colonne protégée du jour trop vif par les draperies d'un velum de velours sombre, il me semble que j'y aimerais avec plus de tendresse encore la muse de tristesse et de songe qu'Hébert a peinte au pâle souvenir des ***héros sans gloire.....***

Tel qu'il se dresse actuellement, au sommet de sa colline, de son grand escalier de marbre et de son socle de pierre, le temple de la Sibylle est un édifice circulaire, formé par douze colonnes d'ordre corinthien en marbre de Carrare. Ces colonnes montent de la plate-forme en pierre de la Turbie et soulèvent dans l'azur une toiture de métal qui sert de réflecteur au soleil, glissant de la mer aux Alpes, et s'arrondit comme la coupole d'une église byzantine. Les colonnes sont cannelées profondément, les chapiteaux sont ouvragés, ciselés, niellés comme des pièces d'orfèvrerie. Le plafond est coupé en caissons où s'épanouissent, les remplissant presque, de grandes marguerites étalées. Une guirlande dénouée de fleurs, découpant à vif leurs festons dans l'air bleu, court au-dessus de la corniche comme un attique minuscule et élégant. Toute la construction projetée en hauteur dans son unité parfaite d'allure et de plan, a une légèreté et une sveltesse peu ordinaires aux édifices en rotonde. C'est que, tout en cédant à l'obligation de doubler, pour les équilibrer aux dimensions majestueuses du grand escalier, les proportions exquises du monument-bijou de Lysicrate, on n'a jamais perdu de vue le primitif désir d'où naquit cette architecture ; la reproduction « entre la mer et les Alpes », du petit chef-d'œuvre de la rue des Trépieds d'Athènes. Reproduction libre d'ailleurs, tout à jour, ayant dégagé des colonnes de la maçonnerie athénienne, ou mieux encore adaptation. Adaptation au milieu et aux besoins, dont le plan laisse pressentir une étude à fond des modèles romains de la même famille : le temple de Vesta au Forum, restitué d'après les monnaies du temps, et le premier dessin de Panvinio, — le temple du Tivoli, reconstitué par l'imagination et le calcul dans l'intégralité brisée de sa colonnade.

Au-dessus des entre-colonnements de l'entrée, au haut de l'escalier en éventail qui ouvre au nord l'accès du temple, les deux mots grecs : Λογος–Κοσμος, profondément incisés dans le marbre, attestent la vie universelle et l'universel bienfait de la création, complétée tous les jours par l'œuvre éternelle de la Rédemption. A droite et à gauche se détache une longue couronne de fleurs et de fruits, coupée à intervalles harmoniques et comme rattachée au marbre par des têtes de bœufs et de béliers alternées... Tout à la cime enfin, coupant l'espace de ses trois cornes de bronze déjà patinées par le soleil et le vent, le trépied que la Sibylle romaine hérita jadis de son aïeule la Pythonisse, symbolise audacieusement l'inconnu — et peut-être l'inconnaissable — l'inexpliqué plus puissant que la vie, et que le Logos lui-même... C'est ce que M. de Chambrun appelle avec raison ses hiéroglyphes.

On peut voir tout ce qu'on veut dans les hiéroglyphes. Les savants, à ce qu'ils disent, y voient même la ***vérité***. Quelles traductions ne pourrait-on point faire des hiéroglyphes de M. de Chambrun ! Quelles interprétations... libres ne pourrait-on pas tirer, et quelles gloses à dévider audacieusement, avec cette joie perverse de mettre un esprit systématique en contradiction avec lui-même ! Mais il faut passer sans les heurter, en les saluant au vol avec une déférence et une sympathie profondes, les illusions saintes des croyants.

A la même époque (1882-1885), M. le Comte de Chambrun poursuivait avec la même passion l'étude et la parfaite exécution de deux monuments (1) consacrés l'un au Seigneur sous l'invocation des saints apôtres Paul et Jean — ***Domino sub invocatione sanctorum apostolorum Johannis et Pauli*** — l'autre à l'Inconnu supérieur, au Verbe lui-même.

Dans la première dédicace, M. de Chambrun était fidèle avec amour à ses traditions, à ses alliances et à sa foi. Mais, dans la seconde, comme il était des nôtres !

(1) Ce furent successivement : dix bustes de grands hommes, puis vingt et un, puis dix encore, ceux-ci d'ailleurs différents des premiers. Puis des tables portant des inscriptions classées dans l'ordre du tableau suivant — 1° L'idée du beau : 1, Poésie ; 2, Musique ; 3, Arts plastiques. — 2° La Durée. — 3° L'Espace. — 4° L'Œuvre..... Plus tard on pensa à un groupe qui dut représenter, tantôt Homère et un enfant, tantôt l'Homère de Chénier entouré de ses trois éphèbes. Sur la proposition de M. Chapu, il avait été question aussi un moment d'une Renommée.

(1) La Sainte Chapelle de son hôtel à Paris, et ce Temple, à Nice.

Comme il aspirait, lui aussi, — à son insu peut-être et de la meilleure foi du monde, — à cette révélation nouvelle du *Dieu inconnu* que nous adorons tous, que nous attendons tous avec l'ardente anxiété de naufragés, réfugiés en attendant le salut sur les crêtes ironiques de Délos.

DICK MAY.

Ayant terminé cette lecture charmeresse, la duchesse laissa tomber le livre et ferma les yeux. Son âme exhalait cette prière :

O Dieu, faites que je sois digne de recevoir cette révélation nouvelle qui nous est promise de ce Dieu inconnu que nous adorons et que nous attendons tous avec l'ardente anxiété des naufragés.

« Je venais donc d'achever cette prière intérieure » écrit la directrice de l'*Aurore*, « pour demander la lumière et la connaissance, et le ravissant temple de Vesta se dressait devant ma vision spirituelle, plus net que je ne l'avais jamais vu avec les yeux du corps... lorsque soudain s'abattit de l'espace, comme si elle descendait des Cieux les plus lointains, une colombe blanche deux fois plus grande que nature ; ses grandes ailes déployées, elle fendait l'espace en se dirigeant droit vers le Temple ; puis elle vint se poser majestueusement sur le trépied mystique qui couronne le toit métallique. Au même moment il me fut donné de comprendre que c'était là l'emblême de l'accomplissement du message de la Sibylle et de toutes les prophéties, parce que cette magnifique colombe blanche représentait le second avènement de Notre Seigneur comme l'ESPRIT DE VÉRITÉ...

« Le Temple comme celui de l'Antiquité est le Temple de Vesta, l'Ame dans laquelle brûle le feu sacré du foyer qui seul peut donner la vie éternelle. Ce feu descend d'en Haut, et doit être réfléchi, comme les rayons du soleil qui tombent sur le toit métallique où repose le trépied mystique. Ce dernier représente l'âme sous ses *trois* aspects — comme *anima bruta*, âme humaine et âme spirituelle. Lorsque l'âme a atteint ce dernier état, elle est couronnée par la descente du Saint Esprit et le fils de l'homme devient le fils de Dieu : « Ceci est mon fils bien aimé en qui j'ai mis toute mon affection. » Telles sont les paroles prononcées sur le divin Jésus, lorsque pareil à une colombe, l'esprit de Dieu descendit sur lui au moment de son baptême. Les douze colonnes de marbre blanc qui supportent ce trépied mystique figurent les douze Apôtres ainsi que les douze tribus d'Israël, choisies par Dieu, qui étaient elles mêmes la représentation des douze signes du Zodiaque qu'elles portaient sur leurs étendards.

« Ces signes du zodiaque sont encore figurés sur ce Temple symbolique, par ces têtes de bœufs et de béliers qui rattachent les couronnes de fleurs et de fruits. Le Bœuf, ou Apis sacré, signifie l'ancienne religion de l'Egypte, comme le Bélier ou Aries représente la religion de l'Agneau du Seigneur qui lave les péchés du monde.

« Il ne nous reste plus qu'à indiquer la signification de l'escalier très raide qui conduit à ce magnifique Temple ; c'est l'emblême de LA VOIE dans laquelle Notre-Seigneur est venu nous appeler à marcher lors de sa première apparition sur la terre ; et c'est seulement en le suivant pas à pas dans cette rude montée que nous pourrons atteindre le sommet et le connaître comme la VÉRITÉ.

« Alors seulement nous recevrons les grandes ailes blanches et symboliques de l'Esprit, grâce auxquelles nous aurons la force de nous élancer jusqu'à ces sphères d'où nous avons vu descendre la glorieuse colombe qui s'est posée au sommet du Temple sur le trépied mystique, couronnant ainsi de ses ailes célestes les différentes phases du développement de l'âme dont il est le symbole (l'*anima bruta*, *humana* et *divina*) et proclamant cette âme fille de Dieu !

« A mesure que tous ces symboles éloquents se dressaient l'un après l'autre devant mes yeux, grandissait en moi la conviction que le plan de ce Temple mystique a été divinement inspiré, et que son but et sa destination sont de représenter la venue de Notre-Seigneur sous son second aspect : LA VÉRITÉ. Cette vérité qui est maintenant donnée gratuitement à tous ceux qui sont prêts à la recevoir et leur explique tout ce qui jusqu'à ce jour, a été caché sous la lettre qui tue ; car c'est l'esprit seul qui donne la vie. Jésus a dit à ses disciples : « *J'aurais encore plusieurs choses à vous dire, mais elles sont encore au-dessus de votre portée. Mais quand l'esprit de vérité sera venu, il vous conduira dans toute la vérité, car il ne parlera point de soi-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et vous annoncera les choses à venir, c'est lui qui me glorifiera parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et qu'il vous l'annoncera.* » (Saint Jean XVI, 12 à 14).

« Jésus qui disait de lui-même : *Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie* » : Jésus qui est venu une première fois, pour nous indiquer le dur chemin (l'Escalier du Temple) qui conduit au ciel ; Jésus qui vient aujourd'hui nous donner la Vérité, viendra encore une troisième fois pour nous donner la Vie, lorsque nous serons prêts à la recevoir, car ce sera la Vie Eternelle, c'est-à-dire être avec lui là où il est, dans le Nirvana, ou le sein du Père.

On a souvent reproché à M. de Chambrun d'avoir dépensé de si grandes sommes d'argent pour une chose qui, aux yeux de ceux qui ne sont pas initiés, n'est qu'un caprice extravagant ; le blâme jeté sur la Madeleine lui a été parfois appliqué : « On aurait pu donner cet argent aux pauvres. » Mais il me semble qu'on pourrait avec autant de raison lui appliquer aussi la réponse que fit Jésus pour justifier la tendre

action de Madeleine à son sujet : « Elle a fait cela pour ma sépulture. » Dans ce temps Il allait nous quitter, mais maintenant Il va revenir. Et pourquoi ne pas nous réjouir et dire que cet argent est bien employé puisqu'il sert à célébrer la seconde venue de Notre-Seigneur comme le Saint Esprit de Vérité ? »

***

Ainsi fut expliqué le symbole du Temple de la Sibylle. Tout symbole a plusieurs faces ; on ne peut pas se tromper en interprétant celui-ci sous l'aspect de Vérité Divine ; la vision de la duchesse de Pomar est vraiment intéressante et instructive.

L'heureux mortel, comte de Chambrun, qui a été choisi comme l'un des messagers prophétiques d'une nouvelle venue du Seigneur ne mit jamais de *Dédicace* à la merveilleuse œuvre d'art qu'il avait conçue et fait ériger dans son beau parc de Nice. Le monument dont il était possesseur a coûté la somme de 6 à 800.000 francs, ce qui provoqua quelques railleries plutôt jalouses que véritablement fiéleuses. Il est difficile d'admettre que les voix qui proclament le beau et le bon ne soient pas mieux écoutées que les voix aigres et aiguës qui s'efforcent de troubler toute harmonie.

Aujourd'hui comme autrefois et toujours on a paré ses idoles. Le symbole est la gaze légère que revêtent les plus pures figures mystiques et ce serait commettre une hérésie devant la religion de l'idéal que de déchirer les draperies du mystère. Une dédicace serait une violation.

Les esprits supérieurs se reconnaissent entre eux. Ils ont l'intuition de ce qui n'est pas dit ; ils voient ce qui est caché.

C'est ainsi que la duchesse de Pomar eut l'heureuse inspiration de donner un sens mystique au trépied qui surmonte le temple de la Sibylle.

Depuis quelques années, la duchesse et le comte, sont partis pour l'Au-Delà ; y ont-ils trouvé la véritable clé de ce mystère : « La beauté inconnue ? »

S'agit-il véritablement de la venue du Christ ?

Dans la pensée de la duchesse de Pomar, ainsi que ses écrits l'ont démontré, le Christ prophétique est particulièrement un principe que tout homme doit développer en lui pour atteindre à la perfection. C'est une manifestation impersonnelle, l'expression même du Verbe dans l'homme. Ce principe abstrait reste une spéculation que beaucoup d'esprits ne peuvent suivre.

Ne pourrait-on point rendre la prophétie de la duchesse de Pomar très simple et très accessible à l'intellect humain, en proposant de chercher l'énigme sous cette forme : La pièce architecturale hiéroglyphique qui a été élevée dans le parc du comte de Chambrun, se nomme le *Temple de la Sibylle*, un trépied non occupé le surmonte ostensiblement.

Le trépied ne figure-t-il pas un point interrogatif en présence des Sibylles présentes et à venir : laquelle aura le suprême honneur d'y prendre place ?

La mieux inspirée.

La colombe est le symbole de l'inspiration.

Si vraiment *Jésus vient ;* la Sibylle digne d'occuper le trépied est toute trouvée : c'est celle qui l'a annoncé au monde en travaillant le mieux à sa venue.

Lucie GRANGE.

# REVUE UNIVERSELLE

**Les polémiques sur les rayons N** (*Annal. d. Sci. psychiques*, nov.-déc. 1904). — On sait que beaucoup de savants, surtout étrangers, mettent en doute l'existence des rayons N découverts par MM. Blondlot et Charpentier, de Nancy. L'éminent professeur d'Arsonval a pu s'assurer personnellement de l'existence de ces mystérieuses radiations, d'ailleurs mises en évidence dans les services de divers hôpitaux de Paris. Le chimiste Berthelot et le physicien Pellat ne sont portés à croire à l'existence des rayons N qu'en raison de la confiance que leur inspire l'habileté expérimentale des opérateurs de Nancy. Le professeur Langevin n'a pas réussi à les voir. N'y a-t-il pas là, peut-être une question très complexe de médiumité ou de sensitivité ? Qu'on se rappelle les expériences de Reichenbach avec ses sensitives, expériences qualifiées d'absurdes par les savants officiels de l'époque !

Récemment, dans la séance de l'Académie des sciences de Paris, le 4 décembre, M. d'Arsonval a présenté une note du professeur Bordier, de Lyon, qui apporte un argument à peu près décisif en faveur de l'existence de ces rayons. Cet auteur trace deux raies sur une feuille de carton ; il projette sur chacune d'elles du sulfure de calcium et expose la feuille à l'action du soleil. Puis il recouvre l'une des raies d'une lime d'acier et l'autre d'une lame de plomb de même forme. La plaque en cet état est placée dans la

chambre noire ; elle donne au bout de quelque temps un cliché sur lequel l'image des deux raies apparait d'une façon très différente. Celle de la raie couverte de la lime est très renforcée. M. Bordier répète l'expérience en employant une boîte contenant des billes d'acier et une boite contenant des billes de plomb. Les résultats sont les mêmes que précédemment et attribuables à l'action des rayons N émanés de la lime ou des billes. M. Mascart souligne l'importance de cette communication. Puisque tous les corps rayonnent — les uns beaucoup, comme le radium, l'uranium, et les autres moins, — pourquoi cette hostilité contre ces malheureux rayons N? C'est qu'on ne veut pas, à tout prix, admettre que le corps humain puisse rayonner autre chose que de la chaleur, par exemple. Ce serait un argument en faveur du magnétisme animal toujours mal vu. Cela ne veut pas dire que tous les contradicteurs soient de parti-pris ; telle n'est pas notre pensée. Mais c'est le cas d'un grand nombre.

---

**Prédiction concernant les Etats-Unis d'Amérique** (*Light*, 31 déc. 1904). — Le médium américain, qui a prédit si exactement la dernière réélection du président Roosevelt, publie aujourd'hui les graves prédictions suivantes : Dans le cours des quatre années prochaines, il éclatera une grande panique financière et industrielle, qui aura pour résultat de bouleverser complètement l'administration républicaine et d'amener l'élection d'un président démocrate en 1908. La manière dont le gouverneur Falk dirige ses bureaux, fera croître sa popularité à un tel degré, qu'il sera choisi à peu près à l'unanimité par la Démocratie nationale comme son chef et succèdera à Roosevelt dans la présidence. Je tiens à ajouter que dans ce même laps de temps, on verra le socialisme prendre un développement extraordinaire comme facteur politique... La tempête financière et industrielle qui s'amasse éclatera sur le pays avant peu et aura pour conséquence une défaite du parti républicain en 1908, aussi complète et absolue que celle justement subie par le parti démocratique. Pendant ce temps « surveillez la fumée » qui se dégage du socialisme. Son développement prendra des proportions si énormes qu'il alarmera les conservateurs des deux partis, qui s'uniront sur le nom de Falk comme compromis.

---

**Un remarquable médium musicien**, par G. Delanne (*Rev. scient. et morale du spirit.* déc. 1904). — M. David, le sous-directeur de la manufacture des Gobelins, a présenté à M. Delanne et à M. Fabre, compositeur distingué, un médium musicien désigné ici sous le pseudonyme d'Aubert. Pendant des heures le médium, qui à l'état normal est incapable d'interpréter les œuvres des grands musiciens, fait entendre les harmonies les plus belles avec un talent et une maîtrise hors ligne ; chacun des morceaux a son caractère spécial et répond à une inspiration particulière, à l'influence d'un maitre invisible différent. Ce sont des compositions d'une science profonde, jouées avec un art parfait par ce médium qui ne se livre à aucun artifice d'entraînement. Pendant que les bras et les doigts du médium se livrent parfois à une gymnastique frénétique, sa figure reste impassible et son corps immobile. C'est la véritable médiumité mécanique, accompagnée même d'anesthésie du bras depuis le bout des doigts jusqu'à l'épaule. Le médium indique par des coups frappés sur une touche de piano les noms des compositeurs invisibles, Mendelssohn, Beethoven, Chopin, Rameau, Stradella, dont il joue des œuvres sans doute inédites, soit sous leur influence directe, soit sous celle d'un exécutant invisible incomparable. M. Aubert sera étudié par un comité de physiciens et de savants.

A la conférence en l'honneur du centenaire d'Allan Kardec, le 12 février, M. Aubert a tenu le public sous le charme pendant une heure et demie. Plus de 150 personnes ont dû se retirer faute de place.

---

**Cas de dédoublement d'Anna Thot Mrazek** (*Psych. Studien*, sept. 1904). — En 1901, A. T. M... habitait temporairement Vienne avec son frère. Une nuit, elle ne sait comment cela s'était fait, elle se trouvait debout à la tête de son lit ; elle avait le lit à sa gauche, une petite table de toilette à sa droite. La pièce était doucement éclairée par un bec de gaz fixé à la maison en face. Elle passa en revue tout l'ameublement et à son grand étonnement vit son corps couché inanimé dans le lit. Elle se dit alors : « Te voici morte et ton corps sera rendu à notre mère la terre ». Son frère couchait dans la pièce voisine ; elle voulut aller auprès de lui et se montrer à lui, mais elle ne le fit pas, elle ne sait pourquoi ; alors elle l'appela trois fois par son nom ; il ne bougea pas et elle se dit que peut-être les vivants n'entendent pas la voix des morts ; mais que fera le pauvre, à son grand âge et avec sa mauvaise vue, dans cette ville étrangère, sans une âme fidèle à ses côtés? Le lendemain, la voix de sa sœur ne l'éveillera pas comme d'habitude lui disant : « Antoine, lève-toi, le café est prêt ! » Ces réflexions lui inspirèrent de l'angoisse et une grande pitié

pour son frère. Et il lui sembla que, rapidement comme l'éclair, elle rentra dans son corps par la tête, ressentit comme une secousse électrique du vertex aux pieds et ouvrit les yeux. Elle regarda aussitôt à sa droite vers l'endroit où elle avait été debout un instant auparavant, mais rien n'était changé dans la disposition ordinaire de la chambre. Elle se tâta pour constater qu'elle était bien vivante, et après quelques instants de méditation s'endormit. — Le plus singulier, c'est que le lendemain elle vécut comme dans un rêve et elle ne se ressaisit entièrement qu'au bout de six jours. — L'article est intitulé : « Etait-ce un rêve? » Cependant, les faits analogues de dédoublement ne sont pas rares et nous en avons rapporté un certain nombre dans *La Lumière*.

---

**Le rêve de Mme Van Pradelle réalisé** (*Progr. Thinker*, 10 déc. 1904). Le fait est raconté par l'arrière petit-fils de l'intéressée et il est authentiqué par des papiers officiels. Peu après la guerre de 1776, un officier français, qui avait servi sous Rochambeau et nommé Van Pradelle, demanda en mariage miss Owens, de Baltimore, qui était fort belle. La famille ne voulut pas se séparer d'elle et refusa. Les deux amoureux partirent à Paris, d'où la révolution ne tarda pas à les chasser, et ils se rendirent à la Nouvelle-Orléans où Mme Van Pradelle avait des parents et des amis. Après un hiver passé là, le mari partit avec les deux enfants ; sa femme devait le suivre un mois après ; ses bagages étaient déjà à bord du bateau, quand elle eut un rêve terrible. Dans ce rêve, le bateau était assailli par des pirates qui, après une courte résistance de l'équipage, furent maîtres du bateau et forcèrent Mme Van P... à sauter dans la mer ; elle se réveilla au moment où elle s'enfonçait dans l'eau. Ses amis la raillèrent, mais elle refusa de s'embarquer ; on dut reprendre ses bagages et elle prit un autre bateau plus grand et mieux équipé. Or le premier bateau arriva à bon port et le second n'arriva jamais. Plusieurs années après, on eut l'occasion de s'emparer de pirates habitant la baie de Baratara, et on trouva, parmi le butin, de l'argenterie marquée van Pradelle. Quelques-uns de ces pirates furent amenés à Baltimore où l'on ne douta pas qu'ils fussent les meurtriers. Ils furent exécutés, malgré leurs dénégations. Or, quelques années après, mourait à l'hôpital Saint-Charles, à la Nouvelle-Orléans, un marin qui confessa ses pirateries et, entre autres, révéla qu'il avait participé au meurtre des passagers du bateau précité. Il insista surtout sur le cas d'une jeune femme d'une grande beauté dont il décrivit minutieusement l'extérieur et le genre de mort. On pensa d'abord l'identifier avec une autre personne qui avait disparu, mais les amis de Mme Van Pradelle reconnurent bien qu'il s'agissait d'elle. Son image n'avait cessé de hanter l'esprit du pirate jusqu'à sa mort.

---

**Actrice escortée par l'esprit de son mari** (*Progr. Thinker*, 17 déc. 1904). — L'actrice Sarah Stevens était une des survivantes de la troupe qui jouait sur la scène du Ford's Theatre, la pièce « Notre cousin d'Amérique » la nuit où le président Lincoln fut assassiné par J. Wilkes Booth. Elle vient de mourir près de Philadelphie. Pendant quinze ans elle fut la tragédienne favorite des théâtres de New-York. Elle avait vingt ans et jouait sur la scène d'un théâtre de Saint-Louis, lorsque John Heenan, revenu victorieux d'un match soutenu en Angleterre et qui était le héros du jour, en tomba amoureux au théâtre et encore le même soir la demanda en mariage par écrit; Sarah en rit, mais fut flattée néanmoins. Un jour, en se promenant, elle se trouva nez à nez avec Heenan, et sans autre préambule lui prit le bras et dit : « M. Heenan, si vous me promettez de ne plus prendre part à aucune lutte à partir de ce jour, je serai votre femme. » Heenan, interloqué, crut à une plaisanterie, mais voyant luire d'un façon particulière les yeux de la petite actrice, dit : « Je le promets. » Le lendemain les journaux annonçaient le renoncement de Heenan à toute lutte pour l'avenir. Alors commença pour les deux époux une vie de mutuel dévouement qui dura onze ans. Lorsque Heenan mourut, Sarah retourna au théâtre. Thompson, qui faisait partie de la même troupe qu'elle, voyant qu'elle retournait toujours seule à la maison après le spectacle, lui proposa un jour qu'on avait joué dans un théâtre dont les alentours étaient suspects, de l'accompagner chez elle. Elle le regarda les yeux brillants et lui dit : « Ne savez vous pas, M. Thompson, que John m'accompagne toujours à l'aller et au retour ? » Un jour il se trouva juste là quand elle entra au théâtre; elle serra une main invisible, murmura quelques paroles et s'en fut gaie comme une jeune mariée à sa lune de miel. Elle dit à Thompson: « John est toujours avec moi. Exactement comme pendant sa vie, il m'attend à la sortie chaque soir et nous rentrons ensemble tout comme par le plaisant passé. » A cette époque, John Heenan était mort depuis 20 ans ou plus. Elle est allée rejoindre son époux dans l'au-delà.

---

**Une voix d'outre-tombe** (*Light.*, 17 déc 1904). — La rédaction de *Light* garantit la parfaite authenticité du récit suivant que nous donnons très abrégé. M. F. S. Shepard avait un caissier plus âgé que lui qu'il connaissait depuis son enfance et qui d'ailleurs lui rendait les plus grands services. Lorsque cet employé tomba malade pour ne plus se relever, M. S... alla le voir et réussit à pénétrer auprès de lui malgré la résistance de sa femme qui avait les allures les plus farouches ; il le vit plusieurs fois, mais le mourant, malgré le désir qui pouvait s'en lire dans ses yeux, ne réussit pas à parler sans témoin à M. S... Peu après sa mort, M. S... reçut la visite de M. Stafford, médium écrivain très connu, décédé depuis lors, qui vint remettre à M. S... une communication écrite émanant du malheureux employé et dans laquelle celui ci lui révélait l'avoir volé depuis de longues années, d'où son aisance, et lui en demandait pardon — le pardon lui étant nécessaire pour sortir des sphères inférieures où il était relégué. M. S..., qui n'est nullement spirite, fut très frappé de cette communication et comprit alors que le mourant aurait voulu de son vivant lui demander pardon, ce qu'il ne put faire à cause de la surveillance incessante de sa femme. M. S... pardonna volontiers et se lia avec M. Stafford, sans que ses convictions religieuses lui permissent d'accepter la doctrine spirite. M. S... avait pu vérifier sur ses livres les indélicatesses de son employé infidèle, très habilement dissimulées. La communication reçue par M. Stafford était exactement de l'écriture du défunt, comme l'a reconnu un expert en écriture.

---

**Nouveau médium en Galicie** (*Psych. Studien*, janv.). — Un nouveau et remarquable médium a été découvert à Kolomea, en Galicie, et étudié par M. Samson Tyndel, associé à des personnes que leur position sociale met à l'abri de tout soupçon ; ce médium est un jeune homme très instruit, qui ne tire aucun avantage pécuniaire des séances. Dans celles-ci les précautions les plus minutieuses sont prises : examen du local et de la personne du médium, application de liens, cachets appliqués sur les nœuds, etc. Voici comment se classent les phénomènes obtenus jusqu'à présent avec ce médium :

1° *Ecriture directe.* — Les tablettes, préparées ad hoc, étaient solidement liées et scellées ; le phénomène s'accomplit en pleine lumière.

2° *Pénétration de la matière.* — Corps vivant à travers la matière inerte, matière inerte à travers de la matière inerte, matière inerte à travers le corps du médium. En plein jour, un anneau passé à travers le doigt du médium, ce doigt étant fixé par une tierce personne.

3° Le médium étant assis dans le cabinet, les mains et les pieds liés au siège et scellés, on y entend *simultanément* plusieurs instruments ; le médium sort du cabinet *librement* et se promène dans la pièce. On retrouve les liens et les cachets intacts et le médium assis, libre d'entraves dans le cabinet. Sur ordre, on place sur ses genoux une corde, puis l'on rouvre les rideaux. On retrouve le médium lié comme au début. D'innombrables nœuds forcent à trancher les liens qui emprisonnent le médium en trance.

4° *Lévitation* totale d'une petite table massive.

5° Points et rayon *lumineux*.

6° Remarquables *moulages de mains* obtenus sous le contrôle le plus minutieux. Les doigts du médium étaient séparément liés et scellés, les mains également et séparément, puis liées en arrière avec cachets apposés, enfin liées à la chaise avec de nouveaux cachets. De même pour les pieds. Le cabinet fut exploré avec le plus grand soin et les récipients remplis à la manière ordinaire. On eut deux moulages différents, l'un soi-disant de la main du fakir Ben Aïssa, l'autre du magnétiseur Hansen.

Des photographies transcendantales et des matérialisations sont promises.

Il y a lieu encore de mentionner la lecture de lettres renfermées dans des enveloppes opaques et cachetées, des apports et des discours tenus en trance, mais ne dépassant pas le niveau intellectuel du médium.

M. Tyndel demande que son médium soit soumis à des expériences par une commission que réunirait la rédaction des *Psych. Studien*, et celle-ci est disposée à réunir une commission de laquelle feraient partie des personnages tels que le professeur Max Seiling et le Dr von Schrenck Notzing.

---

**Notes sur la clairvoyance de Phaneg**, par A. Thomas (*Bull. soc. d'étud. psychiq. de Nancy*, nov.-déc. 1904). C'est la vue des clichés astraux qui permet à Phaneg d'exercer sa clairvoyance psychométrique et de prédire l'avenir dans une certaine mesure. Voici quelques faits réunis par M. A. Thomas :

I. *Clairvoyance se rapportant à des vivants.* — 1° Note de Mme X... résumée : Mme X... remet à Phaneg un bijou qu'elle porte depuis de longues années. En contact avec cet objet, il décrit très exactement le château de la duchesse

d'Uzès, à Dampierre, où Mme X... avait été quelques jours auparavant, et ajoute : « Je vois une personne brune couchée dans une chambre aux tentures jaunes ; auprès d'elle est un médecin qui paraît très inquiet. Ne venez-vous pas d'être sérieusement malade ? » Mme X... répondit négativement et Phaneg conclut : « Alors, cette maladie est à venir. » Environ 15 jours après, sa prédiction se réalisait.

2° Note de Mme Y... résumée: Mme Y..., inconnue de Phaneg, lui remet un mouchoir de son mari et ne lui donne que le prénom de celui-ci. Au bout de quelques secondes il dit : « Cette personne souffre de la tête. Je la vois fléchissant sur ses jambes. Il y a un affaissement général. L'estomac fonctionne mal. Cette personne est paralysée ». C'était très exact. Phaneg ajoute : « Je vois la situation qui s'aggrave ; il va sous peu, entendez-moi bien, sous peu, tomber très malade ; voyez de suite un docteur et appelez son attention sur *l'intestin* qui va se prendre ». Neuf jours après, M. Y... a une nouvelle congestion cérébrale et la paralysie se porte sur l'intestin.

Suivent plusieurs autres prédictions de maladie ou d'accident qui se réalisèrent à la lettre.

II. *Clairvoyance se rapportant à des défunts.* — Phaneg demande dans ces cas le prénom du défunt et engage le consultant à penser à lui. Il décrit alors l'état physique et moral de celui-ci pendant sa vie et au moment de sa mort ainsi que le genre de mort.

1° Note de Mme B. : Mme B... évoque son mari. Phaneg dit : « Je le vois faire un geste, n'en avait-il pas l'habitude ? » Elle répondit qu'il lui arrivait quelquefois de lisser sa moustache. Phaneg ajoute : « Je le vois faire le geste de frotter ses mains en les tournant l'une sur l'autre ». Ce geste était effectivement particulier à M. B.

2° M. D... donne à Phaneg le prénom d'un de ses cousins décédé. Phaneg dit que la mort est survenue à la suite d'une blessure à la tête. M. D... affirme que son cousin n'a pas eu semblable blessure, qu'il en est certain. Phaneg affirme que le défunt lui désigne une blessure au crâne. Le lendemain, M. D... écrit à la veuve et celle-ci confirme que son mari est mort des suites d'une blessure à la tête.

Entre autres faits, signalons encore cette particularité que Phaneg entend souvent des prénoms au cours d'une consultation.

3° M. A. Thomas assista à une consultation de ce genre. Une personne, inconnue de Phaneg, lui demande quelques clichés d'avenir, lorsque Phaneg lui dit : « J'entends le prénom de Paul, avez-vous connu quelqu'un le portant ? » C'était le prénom de son père, et alors Phaneg donna le signalement du défunt, la maladie à laquelle il avait succombé et son âge au moment du décès. Il entendit ensuite le nom de Léonie ; c'était le nom de la mère de la consultante. Phaneg fit les mêmes descriptions que pour le père.

---

**Prédictions de mort réalisées** (*Het toekomstig Leven*, 15 janv.). — M^me^ C. R.-H. a une domestique médium, qui a la faculté spéciale de prédire la mort. Voici un premier fait : Une tante de J. attendait la naissance d'un second enfant ; J. alla la voir un dimanche et la trouva en bonne santé. Dans la nuit du lundi suivant (1er août 1904) au mardi, J. voit en rêve sa tante H. venir vers elle et lui demander si elle voulait aller avec elle. J. refusa. La tante disparut alors, mais J. vit s'approcher un corbillard qu'accompagnait toute la famille. La tante marchait devant et les autres le suivaient. Dans le lointain J. vit arriver un second corbillard, autour duquel ne se tenait pas sa famille. Le 2 août, au matin, le père de J. arriva pour parler à J. Celle-ci s'écria aussitôt : « Ne me dis rien, père ; la tante H. est morte ! Je l'ai rêvé la nuit. » C'était bien la nouvelle que venait lui apporter son père.

Le lendemain matin (3 août), J. se trouvant avec Mme C. R.-H. au salon lui raconta son rêve, en présence du mari, puis ajouta tout-à-coup : « La demoiselle, *dans dix jours* ». Mme C. R.-H. la regarda étonnée, et J. répéta : « *Dans dix jours*, la demoiselle, je n'en sais pas plus. Mais qu'y a-t-il de particulier à ce que je dis ? Je n'en sais absolument pas plus, *mais c'est dans dix jours.* » Mme C. R.-H. et son mari se regardèrent en souriant. La petite fille de Mme C. R.-H. était couchée en très bonne santé, à ce moment, dans son berceau. Dix jours après elle mourut.

---

## A MÉDITER

La Loi de Création que l'Amour Divin a établie, est tout particulièrement une Loi d'expansion ; l'égoïste est du bois sec et vermoulu dans le jardin de Dieu ; le généreux porte en lui la sève qui promet les fruits ; c'est l'aimant généreux qui est le seul vrai puissant par les fluides et qui, donnant sans cesse, reçoit toujours au centuple de ce qu'il donne. SALEM HERMÈS.

---

*Le Gérant* : MARTELET.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

# LA LUMIÈRE






# " Hymne à Hermès "

1. Comme une lumière mouvante entre Ciel et Terre ; comme un nuage blanc qui prend plusieurs formes ;

2. Il descend et il monte, il guide et il illumine, il se transforme de petit en grand de brillant en ombre, d'une image opaque en un brouillard diaphane.

3. Etoile de l'Orient qui conduit les mages ; nuage du milieu duquel la voix Sainte parle ! de jour colonne de vapeur, de nuit flamme brillante.

4. Je te contemple, Hermès, Fils de Dieu, meurtrier d'Argus, Archange, qui portes le bâton de la connaissance, avec lequel toutes les choses du ciel et de la terre sont mesurées.

5. Deux serpents l'entourent, parce que ceux qui désirent Dieu doivent être sages comme des serpents.

6. Et sur tes pieds sont des ailes vivantes, qui te portent, audacieux à travers l'espace et par dessus l'abîme de l'obscurité, parce qu'il faut qu'ils soient sans crainte pour affronter le vide et l'abîme, ceux qui désirent atteindre et accomplir.

7. A ton côté tu portes une épée faite d'une seule pierre, qui a deux tranchants et dont la trempe résiste à toutes choses.

8. Car ceux qui veulent tuer ou sauver doivent être armés d'une volonté forte et parfaite, qui défie et pénètre avec une force qui ne manque jamais.

9. C'est Herpé, l'épée qui détruit les démons ; avec l'aide de laquelle le héros remporte la victoire, et le Sauveur peut délivrer.

10. Si tu ne la lies pas sur ta cuisse, tu seras vaincu, et des lames faites par des mortels prévaudront contre toi.

11. Mais ceci n'est pas tout ton équipement, Fils de Dieu ; la couverture de l'obscurité est sur ta tête, et personne n'a le pouvoir de te frapper.

12. C'est le chapeau magique, apporté du Hadès, la région du silence, où sont ceux qui ne parlent pas.

13. Celui qui porte le monde sur ses épaules te le donnera, de crainte que le monde ne tombe sur toi et que tu ne sois moulu en poudre.

14. Car celui qui possède la sagesse et la connaissance parfaites, celui dont les pas sont sans crainte et dont la volonté est unique et pénètre partout.

15. Même il doit aussi savoir comment garder le secret divin, et ne pas exposer les Saints mystères de Dieu aux sens des méchants.

16. Garde une bride sur tes lèvres, et couvre ta tête au jour de la bataille.

17. Telles sont les quatre choses excellentes, — le bâton, les ailes, l'épée et le chapeau.

18. La connaissance que tu dois acquérir par le travail ; l'esprit de sainte hardiesse, qui vient par la foi en Dieu ; une volonté puissante et une complète discrétion.

19. Celui qui *découvre* (1) les saints mystères est perdu.

20. Poursuis ton chemin en silence et prends garde que tu ne dises rien à aucun homme.

« *La Voie Parfaite* ».

Dr A. Kingsford et E. Maitland.

(1) C'est-à-dire *dévoile* aux yeux profanes.

# Du rôle joué par la force vitale et le magnétisme chez les Égyptiens
## DE SES RAPPORTS AVEC LE MONOTHÉISME

La notion, que les Égyptiens s'étaient créée des dieux, excluait toute idée d'ordre polythéiste; elle y était même jusqu'à un certain point opposée. Les dieux furent, de tout temps, considérés en Égypte comme des esprits supérieurs, présidant à la destinée des êtres, en raison de leur plus ou moins grande puissance personnelle : émanés de l'Être suprême, possédant de son essence, ils sont, par cela même, semblables à lui moralement et physiquement. Leur âme est unie à différentes enveloppes matérielles analogues à celles de l'homme, et à travers lesquelles elle rayonne.

Seuls les dieux constitutifs des triades et des ennéades ne participaient pas aux attributs physiques précités, ce qui s'explique aisément, puisqu'ils n'étaient en réalité que la représentation d'attributs divins personnifiés, ou de fonctions divines primordiales.

« L'âme, l'ombre, le double des dieux, dit M. Maspero, ne différaient point en nature de l'âme, de l'ombre, du double des hommes : leur corps était, il est vrai, pétri d'une substance plus ténue et invisible à l'ordinaire, mais douée des mêmes qualités et atteinte des mêmes imperfections que les nôtres. Qui disait les dieux, disait à tout prendre des hommes plus affinés, plus forts, plus puissants, mieux préparés pour commander, pour jouir, pour souffrir, que les hommes ordinaires, mais des hommes. Ils avaient des os, des muscles, de la chair, du sang. Un fluide mystérieux, le *sa*, qui circulait à travers leurs membres, y portait la santé, la vigueur et la vie. Tous ne pensaient pas également s'en charger, mais il y en avait plus chez les uns, moins chez les autres, et leur puissance d'action se proportionnait à la quantité qu'ils en contenaient. Les mieux pourvus en déversaient le trop plein sur ceux qui en manquaient, et tous le transmettaient à l'homme sans difficulté. La transfusion s'en opérait couramment dans les temples. Le roi ou le mortel ordinaire qu'on voulait imprégner se présentait devant la statue du dieu, et s'accroupissait à ses pieds en lui tournant le dos : *elle lui imposait alors la main droite sur la nuque, et le fluide qui s'écoulait d'elle pendant les passes s'amassait en lui* comme en un récipient. La cérémonie n'avait qu'une efficacité temporaire, et l'on devait la renouveler souvent, sous peine d'en perdre le bénéfice. Les dieux eux-mêmes épuisaient leur *sa* de vie par l'usage qu'ils en faisaient : les moins vigoureux s'en approvisionnaient auprès des plus forts, et ceux-ci allaient en puiser une plénitude nouvelle dans un étang mystérieux du ciel septentrional, qu'on appelait l'*Étang de Sa*. » (1)

On le voit, l'existence d'un fluide magnétique, saturant les esprits supérieurs au même titre que les hommes, était connue du peuple. Mais ce dernier désirait-il être renseigné sur tout ce qui concernait les origines physiques et spirituelles de l'homme, ainsi que sur celles des forces inhérentes à lui, toute explication véritablement approfondie ou vraiment scientifique lui était alors refusée par les prêtres. Le peuple était naturellement désireux de savoir si le corps des dieux, qui régnèrent sur l'Égypte, fut soumis à la décrépitude, en un mot, avait pu vieillir devant le progrès des années. En présence de pareilles demandes, tacites ou exprimées, les hiérophantes comprirent l'inutilité de lui révéler dans son ensemble, un enseignement qui n'eût pas été à sa portée, ou qu'il eût jugé dangereux de divulguer; aussi pour compléter le vide laissé dans l'âme populaire par le désir de savoir, se bornaient-ils à lui fournir une explication d'ordre mythique; ces symboles que bien des gens du peuple pouvaient prendre pour des réalités vécues, les prêtres les rendaient compréhensibles, dans leur véritable sens, aux plus intelligents d'entre eux, ainsi qu'aux esprits des classes plus cultivées.

Mais poursuivons notre citation : « Les corps divins, alimentés sans cesse par l'influx de cette onde magique, conservaient leur vigueur bien au-delà du terme alloué au corps de l'homme et de la bête.

La vieillesse, au lieu de les détruire rapidement, les durcissait et les transformait en métaux précieux. Leurs os se changeaient en argent, leurs chairs en or ; leur chevelure, échafaudée et teinte en bleu, selon l'usage des grands chefs, se pétrifiait en lapis lazuli. Cette transformation, qui faisait d'eux autant de statues animées, ne suspendait pas complètement les ravages

(1) A. Maspéro, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, t. I, p. 110.

des ans. La décrépitude, pour arriver plus lentement que chez l'homme, n'en arrivait pas moins irrémédiable : le Soleil étant devenu vieux, « la bouche lui grelotta, la bave lui ruissela vers la terre, la salive lui dégoutta sur le sol. Aucun des dieux féodaux n'avait échappé à cette destinée. »

Dans la description précitée, il n'y avait pas seulement là un simple artifice de description employée pour le peuple, afin d'empêcher que l'idée de décrépitude, triste apanage des dieux incarnés sur terre, comme de tous les vivants de cette planète, n'amenât à ses yeux une dépréciation de ces divinités ; cette transformation du corps des dieux en or, argent et pierres précieuses, avait, suivant la théorie des correspondances précitées, des rapports symboliques avec l'alchimie.

Le *sa* se transmettait par l'imposition des mains, ou par des passes, exercées sur la nuque ainsi que le long de la colonne vertébrale ; cela s'appelait *sotpou sa*, que M. Maspero a traduit par « pratiques des passes. » (1) Le *sa* s'exprimait hiéroglyphiquement par plusieurs espèces de nœuds de corde.

Il existe un principe de magie en vertu duquel les forces magnétiques de même nature se répandent, soit naturellement, soit par suite de procédés spéciaux, entre des matières de structure moléculaire semblable ou analogue, ou entre des matières différentes à forme extérieure semblable (2).

Ce principe était connu des anciens Égyptiens; ainsi, dans le *Conte de la fille du prince de Bakhtan*, une des statues de Khonsou, dieu thébain, s'approvisionne de *sa* auprès d'une autre statue représentant une des formes les plus puissantes du dieu.

De nos jours, on a mis particulièrement en évidence le rôle joué par les transferts vitaux opérés naturellement ou artificiellement entre un être organisé, vivant, quelconque et son image, que cette dernière se trouve représentée sous forme de photographie, ou de statue, ou de toute autre manière, peu importe.

Ainsi, vient-on à piquer une photographie appartenant à un sensitif, en un endroit bien déterminé, celui-ci ressentira la piqûre en un point de son corps correspondant exactement à celui de la photographie, où elle a été pratiquée.

(1) Voir pour plus de détails, E. de Rougé, *Étude sur une stèle égyptienne appartenant à la Bibliothèque impériale*, p. 120 sqq.

(2) Voir, plus haut, ce que nous disons des correspondances magiques.

La constatation de l'existence dans la nature du *sa*, le fluide vital, remonte en Égypte à une haute antiquité; les textes des pyramides en font déjà mention ; si l'on songe ce qu'une telle découverte exigeait de la part de ce peuple, en fait de connaissances expérimentales et *révélées*, on peut se rendre compte, par là, du degré de civilisation, auquel les Égyptiens étaient parvenus.

Dans notre monde moderne, il a fallu l'expérience accumulée de plusieurs siècles d'investigation pour mettre hors de doute la présence d'une force vitale circulant dans la nature ; cette force, les savants actuels ne peuvent déjà plus la nier. Les phénomènes de reproduction découverts chez les cristaux, ceux de polarisation odique constatés dans les règnes minéral, végétal et animal, amènent insensiblement la science moderne à formuler une conception unitaire de la vie, c'est-à-dire à admettre chez tous les êtres de la nature indistinctement, l'intervention d'une force vitale, mettant et maintenant en activité les divers rouages de leur organisation (1).

Or un peuple, qui est parvenu après des siècles, par quelque procédé que ce soit, à se faire une conception unitaire de la vie, au point de pouvoir dénommer (le *sa*) et employer l'énergie vivifiante qui s'y rattache, réalise par cela même l'existence du monothéisme, ne fût-ce qu'à titre de conception théorique.

La constatation d'une énergie vitale s'irradiant dans toute la nature, de centres où elle s'accumule en plus ou moins grande quantité, sa reconnaissance comme force Universelle, qu'elle s'appelle le *sa*, le verbe de *Râ*, ou le souffle d'Ammon, ou encore magnétisme, rayonnement vibratoire x ou y, conduisent naturellement la pensée humaine généralisatrice à considérer cette énergie comme primordiale, et à la rattacher à une Cause suprême, un Foyer dont tout émane, à une Divinité créatrice de tout ce qui vit. Chez ce peuple, où les prêtres surent allier les méditations philosophiques les plus profondes à la recherche des causes physiques des phénomènes, l'existence du

(1) M. Von Schrœn, professeur d'anatomie pathologique à Naples, a mis en lumière tous les phénomènes qui constituent la vie des cristaux ; leur organisation offre de grandes analogies avec celle que l'on observe chez les végétaux et les animaux ; le cristal se développe dans un « pétroplasme », présente lui aussi des cellules, les « pétrocellules », se nourrit et se reproduit de plusieurs façons différentes.

Plus récemment encore, M. Dastre, professeur de physiologie à la Sorbonne, est arrivé de son côté, mais par une voie différente, à une vaste systématisation des phénomènes de la vie chez tous les êtres de la nature, par une comparaison approfondie des processus biologiques qu'ils présentent.

*sa* ne pouvait que prouver l'existence d'une croyance unitaire, entre autres de celle du monothéisme.

Ainsi donc, après plusieurs siècles d'investigation théorique et pratique, après les résultats obtenus par les vitalistes du xviie et du xviiie siècles notamment, après les travaux des Mesmer, de Puységur, Du Potet, de Rochas, nous en sommes arrivés en fait de conception vitaliste générale au même point où se trouvaient déjà, depuis longtemps peut-être, les Égyptiens, à l'époque des Pyramides. Chez eux, différence grande en soi, mais secondaire pour le sujet qui nous concerne, l'étude et la connaissance expérimentale des phénomènes de la vie étaient réservées aux prêtres.

Si l'on rapproche les croyances vitalistes des Égyptiens de leur savoir alchimique, astronomique et magique, et en particulier de leurs connaissances relatives aux effets magiques de la parole, du verbe, selon la nature des noms invoqués, et selon celle du rythme introduit dans l'énonciation des syllabes, — toutes connaissances qui remontent à la plus haute antiquité accessible à nos investigations ; si l'on songe enfin à la somme de réflexion philosophique, de civilisation, pourrions-nous dire, qu'exige la formation d'un langage hiéroglyphique viable, fondé sur l'observation des correspondances analogiques, magiques et autres (1), souvent très profondes existant entre les choses, on acquiert la preuve irrécusable qu'ils furent monothéistes dès les temps les plus reculés ; on se trouve logiquement amené à faire remonter leur civilisation au-delà des époques historiques.

M. G. Foucart, dans sa remarquable étude sur l'ordre lotiforme, est arrivé aux mêmes conclusions : « Si l'on essaie de marquer les caractères de l'ordre lotiforme, ce qui frappe tout d'abord, c'est son extrême antiquité. La plus ancienne colonne en pierre que l'on connaisse lui appartient. Elle a été découverte dans un mastaba de la Ve Dynastie. Telle qu'elle nous apparaît alors, elle présente les traces de modifications, dont le nombre et l'importance attestent qu'elle est déjà loin de ses origines. Les signes de l'écriture et les monuments hiératiques nous ont permis de remonter encore plus haut. On entrevoit que peut être l'ébauche en existait déjà aux temps où se forma l'écriture ; nous serions ainsi reportés jusqu'à ces dynasties divines, que Manéthon plaçait bien avant Ménès ; l'invention de la colonne primitive serait due à ces générations lointaines, qui flottent dans un passé fabuleux, sans consistance historique, mais dont la réalité nous est attestée par les monuments qu'elles ont préparés. Bien loin d'être une œuvre d'enfance, la colonne d'Abousir appartient à l'âge de pleine maturité. Ce sont les lents progrès des siècles sans histoire qui aboutissent, sous l'Empire Memphite, à cette éclatante perfection. » (*Histoire de l'Ordre lotiforme*, par Georges Foucart, Ernest Leroux, 1897, p. 289.)

Si loin que l'on remonte dans l'histoire de l'Égypte, on trouve dans les monuments religieux de toute sorte qu'elle nous a laissés, les preuves les plus nettes, les plus tranchées que le monothéisme y était solidement implanté, quelles que soient les formes extérieures dont il fut revêtu. Il se rattachait lui même à un enseignement secret, qui s'est perpétué dans la plupart de ses traits essentiels jusqu'à nos jours. Le *Saï-an-Sin* ou livre des respirations », les profondes connaissances des Égyptiens en alchimie, en magie, en magnétisme, sont des preuves plus que suffisantes de la haute initiation qu'ils possédèrent dès les temps les plus reculés, et dont l'origine semble remonter jusqu'à l'époque des Atlantes, avec lesquels ils eurent d'étroites relations. C'est cette initiation, qui fut l'inspiratrice de cette morale admirable, enseignée par leurs prêtres, et qui à tout prendre fit de l'Egyptien un être d'élite.

La lecture du papyrus Prisse, *le plus ancien livre* (connu) *du monde*, prouve que les Égyptiens furent en possession d'une morale sublime, ne le cédant en rien à celle enseignée par les religions actuelles.

Lorsque Solon, l'arrière grand-oncle de Platon, visitant l'Égypte, alla consulter les prêtres de Saïd, il les interrogea sur l'histoire des temps primitifs. Ceux-ci dans les réponses qu'ils lui donnèrent, firent remonter la fondation de leur gouvernement à environ 8.000 ans avant eux.

« Solon, dit Platon, a raconté, qu'un jour, voulant les engager à s'expliquer sur les antiquités, il s'était mis à parler des temps les plus reculés des nôtres, de Phoroné, qu'on nomme le premier, de Niobé et, après le déluge, de Deucalion..... ; qu'alors un prêtre très âgé lui avait dit : « Solon, Solon ! vous autres Grecs, vous êtes tous des enfants ; en Grèce, il n'y a pas un vieillard » ; qu'à ces mots, il lui avait demandé : « Comment l'entendez-vous ? » Et que le prêtre avait repris : « Vous êtes jeunes par vos âmes ; car *vous n'avez en elles aucune opinion antique venue d'une longue tradition.....* Et voici pourquoi des destructions d'hommes ont eu lieu en

(1) Nous aurons l'occasion, au cours d'un prochain article, de revenir sur ces questions et en particulier sur l'origine des hiéroglyphes.

grand nombre et de bien des manières, et *auront lieu encore :* de très grandes, par le fer et par les eaux ; d'autres moindres par mille autres causes... La vérité est qu'il s'opère de grands changements *autour* de la terre, et dans les mouvements célestes, et qu'à de grands intervalles, de temps en temps, les objets situés sur la surface de notre globe périssent dans un vaste incendie. Alors ceux qui habitent les montagnes et les lieux élevés et arides périssent plus tôt que ceux qui habitent les bords des fleuves et de la mer. Pour nous le Nil, auquel nous devons notre conservation dans bien d'autres circonstances, nous sauve encore et nous préserve de ce désastre... la nature a voulu que (les eaux) nous viennent de la profondeur de la terre.

« Voilà comment et par quelles causes on dit que, dans notre pays, *les traditions les plus anciennes se sont conservées...* Tout ce qui s'est fait de beau ou de grand, ou de remarquable sous un rapport quelconque, soit dans votre pays, soit dans le nôtre, soit dans un autre lieu connu de nous par la renommée, tout cela *est écrit ici dès longtemps et conservé dans nos temples.* Mais chez vous et chez les autres peuples, l'usage des lettres et tout ce qui est nécessaire à un état policé, ne date jamais que d'une époque récente, et bientôt, à certains intervalles, viennent fondre sur vous, les torrents qui se précipitent du ciel et ne laissent subsister que des hommes étrangers aux lettres et aux muses, de sorte, que vous *recommencez* pour ainsi dire *votre enfance*, *ne connaissant* aucun événement de notre pays, ni du vôtre, *qui remonte aux anciens temps.*

« Ainsi... vous ne parlez que d'un déluge, tandis qu'il y en a eu bien d'autres auparavant ; ensuite vous ne savez pas que dans votre pays a existé la race d'hommes la plus excellente et la plus parfaite, dont tu descends, toi et toute la nation, après qu'elle eut péri à l'exception d'un petit nombre; mais vous l'ignorez, parce que les premiers descendants moururent sans rien transmettre pendant plusieurs générations. Car autrefois, Solon, avant cette grande destruction par les eaux, cette même république d'Athènes qui existe maintenant... se distinguait en tout par la sagesse de ses lois. »

Le prêtre égyptien apprend ensuite à Solon, que sa fondation précéda de mille ans celle de Saïd ; « et, ce gouvernement établi parmi nous, ajouta t-il, *date*, *d'après nos livres sacrés*, *de huit mille ans...*

« Nos livres disent que votre république mit fin aux dévastations d'une puissance formidable, qui s'avançait pour envahir à la fois toute l'Europe et l'Asie, sortant d'une contrée lointaine, du *milieu de la mer Atlantique.* Alors en effet, on pouvait traverser cette mer; car il s'y trouvait une île devant cette ouverture que vous nommez dans votre langue, les colonnes d'Hercule... Dans cette île Atlandide s'était formée une... étonnante puissance de rois dominant sur l'île entière, sur beaucoup d'autres îles et de portions de continent (probablement sur le Mexique et les régions voisines). En outre, dans nos contrées, en deça du détroit, ils dominaient sur la Libye jusque vers l'Égypte, et sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie... Mais, plus tard, des tremblements de terre extraordinaires et des inondations étant survenues, en un seul jour, en une seule nuit de désastres, chez vous la terre engloutit tous les hommes en état de porter les armes, qui se trouvaient réunis, et l'île Atlantide s'enfonça sous les eaux et disparut; d'où vient que maintenant on ne peut parcourir cette mer et la connaître, parce que la navigation est empêchée par la vase très profonde, que l'île a formée en s'abîmant (1). »

Tout porte à croire, qu'à l'époque de la fondation de Saïd, c'est-à-dire 8.000 ans avant Solon, l'écriture hiératique était déjà connue des prêtres égyptiens. Il est en tous cas certain que les Égyptiens durent posséder déjà, à cette époque, de par leur contact avec les Atlantes, une forme d'écriture courante, puisque c'est grâce à l'usage qu'ils en firent, lors de l'effondrement de l'Atlantide, qu'ils purent en enregistrer la ruine.

Selon toute probabilité, l'usage des hiéroglyphes remonte en Égypte à une époque antérieure à la disparition des Atlantes. En effet, les Mexicains, qui eux aussi employèrent l'écriture hiéroglyphique, ne purent vraisemblement la tenir des Égyptiens après la disparition de l'Atlantide, les communications entre ces deux peuples offrant désormais de très grandes difficultés; il faut donc supposer, que selon toute vraisemblance elle existait déjà chez eux avant l'effondrement de cet immense continent, mais il faudrait alors en conclure que les Atlantes, auxquels ils se rattachaient, la possédaient antérieurement ou postérieurement aux Égyptiens, peu importe.

Hermès, l'inventeur des hiéroglyphes égyptiens, représenta les images ou signes-images constitutifs des hiéroglyphes avec des caractères dont les formes furent choisies parmi celles qui s'offraient couramment en Égypte dans le domaine de la nature extérieure.

(1) Les îles du Cap-Vert, les Canaries, Madère, les Açores et les nombreux récifs forment avec la côte du Maroc, le banc de Terre-Neuve, l'Irlande, un vaste triangle, dont les côtés délimitent la mer des sargasses à la place de ce qui fut l'ancien continent Atlante.

Le passage de Platon, que nous venons de signaler, nous permet d'inférer que les prêtres furent en possession de leur écriture sacrée à une époque très reculée. Toutes nos considérations précitées, jointes à celles de M. Foucart, ne font que confirmer les assertions du grand philosophe grec. Déjà 8000 ans avant Solon, nous nous trouvons en présence d'un sacerdoce organisé, en possession de traditions religieuses qui furent, depuis, scrupuleusement conservées dans leur fond essentiel tout au moins, et avec ce respect tout particulier que les Égyptiens attachaient à tout ce qui se rapportait à elles.

Ainsi, les croyances monothéistes en honneur chez les Égyptiens remontent au moins aux premiers stades de leur vie sociale.

Le maintien de ces dernières soit par tradition orale initiatique, soit par leurs livres sacrés, le *degré de civilisation* auquel les Égyptiens étaient parvenus, la longue durée de temps qu'elle exigea pour se constituer, les connexions du peuple égyptien avec les Atlantes, son profond savoir initiatique, sa *connaissance des lois du magnétisme*, l'*absence d'altérations essentielles* présentées par son culte dans les formes successives qu'il revêtit par la suite, la conservation intégrale de son langage religieux viennent à l'appui de cette assertion.

L'époque à laquelle il convient de rattacher la toute première apparition du monothéisme chez les populations de l'antique Égypte, est extrêmement éloignée de la nôtre. La façon dont le monothéisme s'est introduit parmi elles ne semble pas avoir différé à beaucoup d'égards des autres modalités de son apparition chez les diverses peuplades de la terre. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet, et de montrer dans un article subséquent, le rôle que jouèrent auprès des premières tribus humaines, à peine sorties du singe ou de l'anthropoïde, à peine dégagées de l'animalité en un mot, des intelligences appartenant à des sphères plus élevées que la terre.

Dans un manuscrit égyptien extrêmement ancien, au point que Brugsch le considérait comme le plus ancien du monde, on trouve des formules de ce genre : « Sois bon envers tes gens... c'est là une chose agréable à Dieu. Si tu es devenu grand après avoir été petit, et si tu as acquis des biens après avoir été dans la misère, ne sois pas orgueilleux à cause de ta richesse, car l'auteur de cette abondance, c'est Dieu. »

Nous pouvons d'ores et déjà affirmer que le Dieu sans nom, insondable, éternel, possédant l'immensité spatiale infinie, le « Nou primordial », créateur des dieux et des hommes, fut connu et adoré dès la plus haute antiquité par les populations de la vallée du Nil.

Dr Marc.

# THÉORIE DU CORPS ASTRAL OU FLUIDIQUE

La théorie, dite du corps astral ou du corps fluidique, reconnait d'abord qu'il y a, dans l'homme vivant, un corps et un esprit. L'esprit, nous ne pouvons nous le représenter. Tout ce que nous en savons, c'est que de lui procèdent les phénomènes de la pensée et de la volonté. Quant au corps, il est inutile de le définir, mais nous y distinguerons deux choses : la *matière brute* (os, chair, sang, etc ) et un agent invisible, un *fluide*, qui transmet à l'esprit la sensation de la chair et aux nerfs les ordres de l'esprit.

Lié intimement à l'organisme, qui paraît le secréter pendant la vie, cet agent s'arrête, chez le plus grand nombre, à la surface de la peau et s'échappe seulement en effluves plus ou moins intenses selon l'individu, par les organes des sens et les parties très saillantes du corps, comme les extrémités des doigts; — c'est ce que sont unanimes à affirmer de nombreuses personnes ayant acquis, dans certaines conditions, une hyperesthésie visuelle momentanée. — Il peut cependant se déplacer dans le corps sous l'influence de la volonté, puisque l'*attention* augmente notre sensibilité sur certains points pendant que les autres deviennent plus ou moins insensibles : on ne *voit*, on n'*entend*, on ne *sent* bien que quand on *regarde*, qu'on *écoute*, qu'on *flaire* ou qu'on *déguste*.

Chez certaines personnes, qu'on appelle des « sujets », l'adhérence du fluide nerveux avec l'organisme charnel est faible, de telle sorte qu'on peut le déplacer avec une facilité extrême et produire les phénomènes connus d'hyperesthésie et d'insensibilité complètes dus soit à l'autosuggestion, c'est-à dire à l'action de l'esprit du sujet lui-même sur son propre fluide, soit à la suggestion d'une personne étrangère dont l'esprit à pris contact avec le fluide du sujet.

Quelques sujets, encore plus sensibles, peuvent projeter leur fluide nerveux en dehors de leur corps et produire ainsi les phénomènes divers d'extériorisation déjà décrits.

Mais il y a plus. L'agent nerveux se répandant le long des nerfs sensibles et moteurs dans toutes les parties du corps, on peut dire qu'il présente dans son ensemble la même forme que le corps et l'appeler le *double fluidique*. De nombreuses expériences ont prouvé qu'à la suite d'une extériorisation suffisante de l'influx nerveux provoquée par des causes diverses, ce double peut se reformer en dehors du corps, comme un cristal se forme dans une solution quand elle est suffisamment concentrée.

Le double ainsi extériorisé continue à être sous la dépendance de l'esprit ; il lui obéit même avec d'autant plus de facilité qu'il est maintenant moins gêné par son adhérence avec la chair. Le sujet peut le mouvoir, en accumuler la matière sur telle ou telle de ses parties et rendre cette partie perceptible aux sens du commun des hommes.

D'autres expériences tendent à prouver que la matière fluidique ainsi extériorisée peut se modeler sous l'influence de la volonté comme la cire se modèle sous la main du statuaire : cette volonté provenant, du reste, soit de l'esprit du sujet lui-même, soit d'autres esprits appartenant à des individualités humaines ou invisibles. C'est sur cette plasticité du corps astral qu'est fondée la science astrologique. Elle admet, en effet, qu'au moment où commence la vie propre de l'enfant séparé du corps de sa mère, son corps astral reçoit l'impression de toutes les vibrations envoyées par les astres qui nous entourent ; et cela d'une façon plus ou mons intense selon leurs positions respectives à ce moment là. De cette impression résulte une constitution du corps astral, siège des sentiments et des passions, qui influera sur la vie tout entière, bien plus encore que la constitution du corps physique. Le *libre arbitre* n'en subsiste pas moins dans certaines limites, limites suffisantes pour permettre le perfectionnement moral de l'individu, qui est fondé non sur l'*effet* mais sur l'*effort*.

En résumé, on observe un premier degré de dégagement du corps fluidique dans l'extériorisation de la sensibilité sous forme de couches concentriques au corps charnel du sujet. La matérialité des effluves est démontrée par ce fait qu'ils se dissolvent dans certaines substances telles que l'eau, la cire, la graisse, la laine, la soie, etc., avec cette particularité que les corps dissolvants varient avec l'état mental et moral du sujet. Comme pour les matières odorantes et les substances radiantes nouvellement découvertes, la perte de poids du corps qui émet est, dans ce cas, trop faible pour pouvoir être appréciée par nos instruments.

Le deuxième degré est donné par la coagulation de ces effluves en un double extérieur qu'on ne peut voir avec des yeux ordinaires, mais dont on peut délimiter la position dans l'espace grâce à sa sensibilité. Ce double est relié au corps par un lien fluidique.

Au troisième degré, il y a comme un transport galvanoplastique de la matière du corps physique du médium, matière qui part de ce corps physique pour aller occuper une place semblable (homologue) sur le double fluidique. On a constaté, un grand nombre de fois, avec la balance, que le médium perdait alors une partie de son poids et que ce poids se retrouvait dans le corps matérialisé.

Le cas le plus singulier, resté jusqu'ici unique, est celui de mistress d'Espérance, étudié avec le plus grand soin par un conseiller d'Etat russe, Aksakof. Chez cette dame que je connais personnellement et pour qui j'ai la plus grande estime, le transport s'est fait avec une telle intensité qu'une partie de son propre corps était devenue invisible ; il ne restait à sa place que le corps fluidique (dont le double est une émanation) ; les spectateurs pouvaient traverser la partie devenue invisible avec la main, mais elle en éprouvait une violente douleur. Ce phénomène, poussé à sa dernière limite, amènerait la disparition plus ou moins complète du corps du médium et son apparition dans un autre lieu, une *bilocation*, comme on en trouve des exemples dans la vie des Saints. Ce serait le quatrième degré.

L'esprit du médium paraît souvent, mais pas toujours, accompagné du corps astral dans ses sorties ; le corps physique, auquel il reste relié par un lien fluidique, ne joue plus alors que le rôle d'un appareil télégraphique récepteur pour ses communications avec l'humanité. Dans ces conditions, l'esprit acquiert des propriétés transcendantes et semble s'élever au-dessus des contingences de l'Espace et du Temps. C'est l'état d'*Extase* auquel arrivent, par leurs seules vertus, certains être privilégiés.

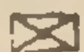
Quelquefois, lorsque le corps physique est momentanément abandonné par son propre esprit, entouré ou non de son astral, un autre esprit peut venir prendre la place restée vacante. C'est ce qu'on appelle la *Possession*.

... En nous montrant que quelque-chose, qui pense et qui sent, peut se détacher de notre corps, pendant la vie, la science psychique nous permet de conclure que ce quelque-chose peut survivre à la destruction de la chair et nous donner ainsi un premier gage de cette immortalité sans laquelle notre vie présente resterait une cruelle énigme.

A de Rochas.

(Extrait d'une lecture faite à l'Académie delphinale, le 18 novembre 1904, sur l'*Etat actuel de la science psychique*.)

## CORRESPONDANCE



Valparaiso (Chili), 10 janvier 1905.

Très honorée Directrice de la *Lumière*.

... Permettez-moi de vous faire connaitre un fait récent, du plus grand intérêt :

M. Orrego Luco, médecin éminent, ancien ministre d'Etat, président de la Chambre des députés, ancien professeur de l'Ecole de médecine, dirige actuellement une des cliniques de l'École et, en émule de Charcot, traite les maladies nerveuses par le magnétisme avec un succès surprenant.

Il y a quelque temps, il adressa des invitations pour une séance de magnétisme et de suggestion à diverses personnes fort distinguées. Avant de commencer, il expliqua aux assistants comment il allait procéder pour faire naître chez le sujet les sensations qu'il voudrait. « Voici, par exemple, dit-il, une feuille de papier que je vais présenter à la femme qui va entrer, et aussitôt endormie, elle dira que c'est une rose et qu'elle en sent le parfum. » Entra, en effet, inopinément, une jeune fille du peuple, inconnue de tous, qui était venue voir un malade. Le docteur l'endormit séance tenante et lui demanda : « Voyez-vous ce que je tiens dans la main ? — Oui, répondit-elle. — Qu'est-ce ? Que voyez-vous ? — Je vois la place d'Armes (la place principale de Santiago). — Comment ? Que voyez-vous ? — Je vois la place d'armes et un tramway électrique qui à cet instant renverse une pauvre femme. Mon Dieu ! elle est blessée, son sang coule ! Quelle horrreur ! Mais en ce moment arrive un Monsieur, il est médecin ; il la relève et, aidé par d'autres personnes, la conduit à la pharmacie voisine ; il l'examine ; grâce à Dieu, elle n'a qu'une meurtrissure ! »

« Cette femme, dit le docteur Orrego, n'est qu'une déséquilibrée, c'est un mauvais sujet pour les expériences. » Il la fit partir, puis la réveilla.

Il fit entrer une autre femme. Celle-ci, endormie, dit que le papier était une rose et qu'elle en sentait l'agréable odeur. Après d'autres expériences, la séance fut terminée.

Lorsque le docteur Orrego Luco descendit dans la rue pour prendre sa voiture, il rencontra son chef de clinique, le docteur Joaquin Luco auquel il reprocha de n'avoir pas assisté à sa conférence. — « Excusez-moi, dit-il, je n'ai pu arriver à temps à cause d'un accident qui m'est arrivé et m'a retenu. En passant sur la place d'armes, il y a une demi-heure, un tramway électrique a renversé une pauvre femme. Je me suis attardé à la soigner ; nous l'avons conduite à une pharmacie et heureusement elle ne s'est fait dans sa chute qu'une lésion superficielle insignifiante. Après cela je me suis mis en route pour votre conférence et me voici arrivé en retard. »

Je tiens ce fait de la bouche du fils aîné du Dr Orrega, qui me l'a raconté il y a quelques jours. C'est un jeune homme de 24 ans, qui remplit actuellement les fonctions de rédacteur des séances du Sénat de la République.

J. Ramón Ballesteros (1).

(1) M. J. Ramón Ballesteros nous informe que le fait que nous avons publié dans la « *Lumière* » de décembre dernier, sur « Le spectre du décollé », avait été primitivement donné par lui dans son journal : « *¿ A dónde vamos ?* ». Il ajoute que ce fait s'est produit à la hacienda de Quintalva, dans le voisinage de la ville de Rengo, propriété de la famille Valenzuela Perez, avec laquelle il est lié d'amitié ; cette famille appartient à la meilleure société de Santiago et affirme la parfaite exactitude du récit.



# REVUE UNIVERSELLE

**L'énergie intra-atomique et la dissociation de la matière.** — M. Gustave Le Bon donne, dans la *Revue Scientifique* du 17 déc. 1904, les conclusions générales de ses travaux sur la radio-activité, la dissociation de la matière et la libération de l'énergie intra-atomique.

1° La matière considérée jadis comme indestructible, s'évanouit lentement par la dissociation des atomes qui la composent.

2° Cette dissociation se fait sous des influences fort diverses, lumière, chaleur, réactions chimiques, etc., et souvent même spontanément.

3° En se dissociant et en disparaissant pour toujours, les atomes se transforment en énergie.

4° La matière n'est qu'un état particulier de l'énergie caractérisé par la stabilité des équilibres. C'est de cette stabilité que résultent les propriétés des corps telles que la forme, la dureté, la fixité, etc. Les autres modes de l'énergie comme la lumière, la chaleur, l'électricité, etc., sont caractérisés au contraire par des équilibres très mobiles.

5° Loin d'être inerte et de ne pouvoir que restituer l'énergie qui lui a d'abord été fournie, comme on le croyait autrefois, la matière représente le plus puissant réservoir des forces que nous connaissions. Elle n'est même que de l'énergie condensée sous cette forme particulière à laquelle nous avons donné le nom d'*énergie intra-atomique*.

6° L'énergie intra-atomique constitue une force nouvelle probablement utilisable un jour, et entièrement différente de toutes celles que nous

connaissions. Elle est l'origine des phénomènes dits radio-actifs.

7° L'existence de l'énergie intra-atomique est réveillée par les effets que produit la dissociation des atomes. Elle a pour caractères essentiels : son état de condensation très grand sous un volume très faible, la stabilité des équilibres qu'elle peut former, sa colossale grandeur immensément supérieure à celle de toutes les formes d'énergie connues.

8° La plupart des forces que nous utilisons, la chaleur et l'électricité notamment, semblent dues à des transformations de l'énergie intra-atomique.

9° Les produits de la dissociation des atomes, c'est-à-dire de la dématérialisation progressive de la matière, constituent des substances intermédiaires, par leurs propriétés, entre celles du monde pondérable et celles du monde impondérable. Ces deux mondes étant reliés par une région intermédiaire, l'antique dualité que la science avait établie entre eux doit disparaître.

10° Parmi les formes diverses de la dématérialisation de la matière se trouvent les manifestations très différentes réunies sous le terme commun d'électricité.

11° Bien que la dissociation de la matière soit très lente dans la plupart des corps, on peut, par des excitants divers, la rendre beaucoup plus rapide que celle de certaines substances spontanément dissociables telles que l'uranium et le thorium par exemple.

12° La lumière, surtout celle de la partie la plus réfrangible du spectre, figure parmi les plus puissants agents de dissociation de la matière. Elle ramène lentement les corps à la substance primitive impondérable et inerte dont ils semblent issus.

13° Le terme final des dématérialisations successives de la matière paraît être son retour à l'éther par la transformation, en vibrations de ce fluide, des tourbillons dont sont formés les éléments des atomes.

---

**Le monument de Stonehenge**, par O. Montelius (*Archiv. f. Anthropol.*, 1904, II, p. 139). — Le monument de Stonehenge, situé dans le S. O. de l'Angleterre, près de Salisbury, à 5 milles suédoises de la mer, est formé d'une rangée circulaire de puissantes pierres debout, hautes d'environ 6 mètres, et d'une rangée intérieure de pierres plus petites, de coloration bleuâtre, amenées là du pays de Galles ou de la Bretagne. Des pierres posées horizontalement sur ces hauts piliers sont la plupart tombées. Ce monument, placé dans une vaste et aride bruyère, fait un effet imposant. Un grand nombre de tumulus se trouvent dans les environs. Le peuple s'est imaginé que ce monument servait à la danse des géants. On a longtemps cru que c'était une tombe, mais rien ne l'indique. On a pensé qu'il remontait à l'époque du roi Alfred, d'autres le font remonter à 1.500 ans, à l'époque de Hengist et Horsa, d'autre encore au temps d'Alexandre-le-Grand. Ce monument est beaucoup plus ancien et date de la fin de l'âge de pierre ou du commencement de l'âge de bronze ; on a trouvé les outils de pierre qui ont ont servi à tailler la base des piliers. A l'intérieur, devant les deux plus grands piliers est un autel, grande pierre quadrangulaire. Si l'on se place devant le milieu de cette pierre, en tournant le dos aux deux piliers, on a devant soi un chemin qui va en ligne droite au Nord-Est, et d'où l'on pouvait voir se lever, à l'extrémité de cette ligne, le soleil, à l'époque du solstice, le 21 juin, il y a plus de 3.500 ans. C'est ce qu'ont établi les astronomes, qui ont ainsi prouvé en même temps que le monument de Stonehenge était un temple du Soleil, de l'époque où le culte du soleil (symbole de l'Eternel) régnait un peu partout.

Chose curieuse, encore aujourd'hui, les gens des environs du monument viennent s'y rassembler le 21 juin, pour assister au lever du soleil.

---

**Origine du magnétisme terrestre**, par A. Breydel (*Cosmos*, 21 et 28 janvier). — Chacun sait que le soleil est un foyer intense de radiations ; il éclaire notre monde, lui envoie de la chaleur, y détermine les activités vitales et matérielles de toute nature ; il électrise et aimante la terre et, comme le prouve l'auteur, est, par cela même qu'il est une source d'électricité, la cause déterminante des mouvements de rotation de la terre autour de son axe et de son mouvement de translation sur son orbite. Les réactions et les dissociations multiples dont le soleil est le siège, expliquent la production de ces multiples radiations; la photosphère, avec ses titaniques tourbillons de matières incandescentes, les gigantesques volatilisations qui y ont lieu, doit engendrer, avec d'autres radiations, de l'électricité en abondance, tout comme dans le phénomène des effluves du radium, où il y a production d'électricité, de chaleur, de rayons analogues aux cathodiques, aux rayons X, etc. Il suffit d'ailleurs de se rappeler que tout changement d'état détermine la formation d'électricité.

Ce qui prouve encore que le soleil produit l'électrisation de la terre, ce sont les variations

brusques du magnétisme terrestre, les tempêtes magnétiques qui surviennent, lorsque le soleil se couvre de taches, — celles-ci ne radiant pas et étant en outre l'indice de perturbations de la surface solaire, dont l'aimant ou plutôt l'électro-aimant terrestre doit subir nécessairement le contre-coup. Nous disons électro-aimant, et cela paraît bien prouvé. On sait que des savants, avec Zenger, considèrent le soleil lui-même comme un électro-aimant, ce qui ferait de la terre un induit de dynamo. M. Breydel préfère envisager le soleil comme un simple foyer de radiations électriques, comme le serait par exemple l'effluve d'une machine d'électricité statique.

Quoi qu'il en soit, il s'agit de montrer comment les courants électriques prennent naissance sur la terre, globe tournant dans un immense champ électrique. Grâce à son mouvement de rotation, un point pris près de l'équateur parcourt 465 m. par seconde ; au point situé à 50° de latitude 300 m. par seconde, tandis que les points situés aux pôles mêmes restent immobiles ; le mouvement de translation autour du soleil fait parcourir à la terre 29 kilom. par seconde sur son orbite ; nous ne parlerons pas des dix ou onze autres mouvements de la terre qui ne produisent que des variations d'ordre secondaire, mais perpétuelles, du magnétisme terrestre. Revenons aux deux mouvements principaux : un point situé près de l'équateur est le siège de deux courants, l'un dirigé de l'est à l'ouest tenant à ce que ce point, en se déplaçant de l'ouest à l'est subit une augmentation graduelle de potentiel en se rapprochant du foyer d'électricité qu'est le soleil ; l'autre dirigé de l'équateur vers le pôle et tenant à ce que les points situés sur le même méridien que le point choisi ci dessus tournent de moins en moins vite à mesure que l'on se rapproche du pôle, d'où une différence de potentiel lequel diminue de l'équateur au pôle. Ces deux courants se composant, et le premier étant de beaucoup le plus intense, il s'en suit que le courant résultant est légèrement incliné par rapport à l'équateur. On sait d'ailleurs que l'axe magnétique ne coïncide pas avec l'axe terrestre.

M. Breydel a prouvé, disions-nous, que le soleil, considéré comme un foyer de radiations électriques, est la cause primordiale du mouvement de la terre, et ajoutons, de tous les astres du système solaire. Voici les curieuses expériences qu'il a faites à ce sujet. A quelque distance (plusieurs centimètres à un mètre et plus) d'une pointe laissant échapper des effluves électriques, il dispose une sphère de verre, de celluloïd ou de substance semi-conductrice mobile autour d'un pivot fixe. Dès que les effluves s'échappent de la pointe, la sphère se met à tourner sur son axe, même si l'on interpose une lame de verre, et cela grâce à l'électrisation de la zone tournée vers la source qui est d'abord attirée, puis repoussée, et ainsi de suite des zones qui se présentent successivement. Il a en outre imaginé un système analogue au couple terre-lune, formé d'une petite sphère mobile autour d'un pivot-axe, lequel est lui-même mobile autour d'une autre sphère plus grande, elle même mobile autour de son axe. Dès que les effluves s'échappent de la pointe, la petite sphère tourne sur elle-même et autour de la grande sphère, et celle-ci tourne également autour de son axe et de plus tout le couple autour de la tige terminée par la pointe d'où s'échappent les effluves, lorsque l'appareil a été disposé ad hoc. M. Breydel a pu réaliser ainsi tous les mouvements planétaires. Ces expériences nous rappellent celles plus mystérieuses de Rychnowski ; ici la simple électricité statique a suffi à les réaliser.

On peut se demander comment il se fait que, la terre étant électrisée, nous ne nous en apercevions pas. Mais nous ne sentons pas davantage les mouvements de rotation et de translation très complexes de la terre ; cet état électrique, où nous sommes plongés, est pour nous l'état normal, l'état d'équilibre. Lorsque les conditions varient, les sensitifs subissent un état d'irritation nerveuse, ou une dépression, ou des maux de tête et d'autres troubles d'origines nerveuse, qui traduisent, comme les boussoles ou les galvanomètres, les troubles magnétiques ou électriques du milieu extérieur.

---

**Une famille médianimique**, par M. H. Hinkovic et M. W. Rossberg (*Psych. Studien*, sept. 1904 et janv. 1905). — Il s'agit d'une famille noble d'Agram, composée des père et mère, le comte et la comtesse B., et de leurs trois filles âgées de 12, 14, 17 ans, et d'une sœur de la comtesse âgée de 20 ans. Les quatre jeunes filles se révélèrent médiums écrivains ; la sœur de la comtesse, surtout élevée à l'italienne et ne connaissant que mal le croate, fut très étonnée d'écrire des phrases correctes en cette langue, phrases que souvent elle ne comprenait même pas. Les esprits se manifestant déclarèrent être les deux grand'mères paternelle et maternelle et de plus un agent qui avait pris le pseudonyme de Roko (Rochus) et un autre celui d'Adolfo Sant'Agatha. Roko est particulièrement le guide de la plus jeune, Adolfo celui de la cadette, Zoé.

Ces esprits ne donnent que de bons conseils à la famille, lui révélant des misères à soulager ;

Roko s'occupe activement de l'éducation de la plus jeune, ne lui ménageant pas ses remontrances, malgré sa jovialité. A un moment donné, Roko et Adolfo se mirent à dessiner et à peindre; Roko se complaît surtout dans la caricature, Adolfo produit de véritables œuvres d'art; le tout se fait mécaniquement par les mains des médiums et l'automatisme est prouvé par la technique même de l'exécution. Les tableaux au pastel ou à l'huile s'exécutent avec une rapidité surprenante en plein jour. Adolfo, qui assure avoir été un célèbre peintre vénitien, traite surtout de sujets espagnols et vénitiens; il produit des types ravissants, et les peintures obtenues forment déjà toute une galerie. Un jour qu'il voulut peindre un paysage, Adolfo fit placer la toile horizontalement sur la table, et commença son œuvre par en bas, en sens inverse, c'est-à-dire par le sommet des arbres, les branches supérieures, continuant par le tronc, le sol, etc.

M. Hinkovic, dans quelques lignes de théorie, se prononce catégoriquement, dans ce cas, contre la théorie du subliminal, d'après laquelle le subliminal de Zoé serait un grand peintre ; la télépathie n'explique pas davantage les faits ; il ne reste donc que l'hypothèse spiritique, ce qui paraît certainement le plus naturel et se trouve corroboré parce que M. Rossberg rapporte dans les *Psych. Studien* de janvier. A l'article de ce dernier sont joints les portraits d'Adolfo et de Roko exécutés par eux-mêmes et réflétant bien les différences de caractère que M. Hinkovic attribuait à ces deux esprits ; Adolfo a le regard sérieux et calme, dirigé vers le bas dans l'attitude de la réflexion, tandis que le regard de Roko, dirigé plus en haut, est plus vif.

Voici maintenant le plus curieux. Depuis 1902 se manifeste à Berlin, par la médium M. K., un esprit qui a pris le nom d'Adolf. Cet esprit engagea un jour, en septembre dernier, Mlle M. K et M. W. Rossberg à se rendre le soir même à la loge spirite Eos, qu'ils n'avaient plus fréquentée depuis un an et demi. Or, le président de cette loge lut ce soir-là la relation de M. Hinkovic résumée plus haut, et Adolf dit à sa médium qu'il était précisément le même personnage qu'Adolfo. M. W. R. reconnut alors une grande ressemblance entre la manière de se manifester d'Adolf et d'Adolfo. Sans rien dire à la médium, il se mit en rapport avec M. Hinkovic, le priant de s'efforcer d'obtenir d'Adolfo son portrait et celui de Roko. La comtesse B. acquiesça à cette demande et dans une séance Adolfo traça son portrait et celui de Roko ; le tout prit quelques minutes seulement. Ces portraits furent envoyés à M. W. R., qui reconnut immédiatement dans celui d'Adolof le personnage dépeint par Mlle M. K., quant à la couleur de la barbe et des cheveux, la forme de la barbe, du nez, la couleur des yeux, l'impression du visage. Depuis deux ans aussi se manifestait à la même médium un esprit du nom de Victor qui fut également identifié avec Roko. Les deux médiums avaient indiqué pour les deux esprits le même âge à l'époque de leur mort, soit 40 ans pour Adolf ou Adolfo, 17 ans pour Victor ou Roko.

Les images, reçues, furent placées devant Mlle M. K. inopinément. Elle reconnut au premier coup d'œil et avec un vif étonnement Adolf et Victor et demanda comment on avait bien pu obtenir leur portraits. Tout cela s'était fait sans que ni la médium de Berlin, ni celles d'Agram eussent uns idée de ce que voulait faire M. W. R. Les deux subliminaux des deux médiums se seraient ils donc rencontrés à distance ? Les deux médiums ne se connaissaient pas et ne se parlaient pas la même langue. Le fait spirite est donc patent ici.

---

**Deux apparitions d'esprits à Santiago du Chili.** (*¿ A dónde vamos* ? oct. 1904). — Il s'agit de deux apparitions survenues à des personnes de la sincérité desquelles le journal précité se porte absolument garant :

1° A la bataille de Placilla qui, le 28 août 1891, mit fin à la guerre civile, au Chili, l'un des chefs balmacédistes, don F. R. E., colonel du 8e régiment de ligne, fut tué. En vain ses amis, et même ses adversaires qui l'avaient en haute estime, cherchèrent son cadavre sur toute l'étendue du champ de bataille. Sa veuve Mme T. P. y L. n'eut même pas la consolation de donner une honorable sépulture à son mari. Les anniversaires de cette perte cruelle étaient extrêmement pénibles pour elle. Or, le 28 août dernier, Mme L,, qui ne s'était pas encore levée, envoya ses deux filles à la messe et resta seule. Soudain elle sentit une présence à côté d'elle sur le lit, puis une pression sur l'épaule. Elle pensa d'abord que c'était une de ses filles venus pleurer avec elle ; mais elle sentit la pression augmenter et entendit en même temps une respiration plus rude que celle de ses filles. Elle tourna lentement la tête et vit accoudé à côté d'elle, en manches de chemise, son propre mari. Elle poussa un cri d'épouvante et s'exclama : Fortunato ! Son mari lui répondit : Hijéta ! (petite fille !) et l'embrassa plusieurs fois sur le front. Comme en extase, elle continua à regarder, vit le fantôme s'éloigner, se redresser, descendre du lit et peu à peu disparaître comme

une ombre. Elle était entièrement éveillée au moment où elle vit et entendit parler l'apparition.

2° Peu après la mort du général S. A., sa famille changea de résidence et alla habiter une maison de la rue du Douze Février. Une nuit la fille aînée de feu le général S. A. se trouva malade et son frère A., jeune homme de 23 ans, sortit pour chercher un médicament à la pharmacie la plus voisine. Pour raccourcir, il voulut prendre une ruelle privée, large seulement de 2 à 3 mètres, longue de 40 mètres. C'était un passage mal famé, mal fréquenté à partir de la tombée de la nuit. Le jeune A. n'y avait pas fait 3 mètres quand il vit devant lui, clairement et distinctement, son père, le général décédé, qui lui barrait le passage. Au premier moment il ne songea pas que son père était mort, mais le souvenir lui revenant aussitôt, il se crut le jouet d'une illusion et voulut continuer son chemin. Mais cette fois, le général, levant les bras comme pour appeler son attention, lui dit d'une voix grave : « Ne passe pas. » Au son de cette voix le jeune homme ne put plus douter que c'était là l'esprit de son père et vivement impressionné retourna sur ses pas, non sans avoir vu la forme de son père s'évanouir et disparaître graduellement. Le lendemain on apprit par les journaux que, plus ou moins à cette heure-là, un individu avait été assailli, frappé, dépouillé de ses vêtements et abandonné sans connaissance dans la ruelle en question.

---

**Phénomènes lumineux extraordinaires** (*Luce e Ombra*, *Light*, etc. mars). — Nos lecteurs connaissent le mouvement religieux suscité dans le Nord du pays de Galles, par un jeune mineur de 25 ans, appelé Evan Roberts ; la femme d'un cultivateur aisé, Mme Mary Jones, gagnée du même zèle, est devenue une fervente prédicatrice.

Dans *The Occult. Review* (mars), M. Evans, d'après *Light* du 11 mars, nous apprend que la mission de Mme Jones a été inaugurée par une vision, annoncée par des manifestations mystérieuses et même par des signes dans le ciel et des prodiges sur la terre ; du moins c'est ce qui lui a été raconté par des témoins dont l'exaltation n'est pas précisément un gage de sincérité. Quoiqu'il en soit, voici ce que raconte M. Evans : En décembre, Mme Jones a vu le Sauveur lui apparaître en forme corporelle, revêtu de lumière ; plus tard, elle s'est vue elle-même entourée d'un groupe d'anges. Entre autres visions, elle a eu celle d'une couronne d'étoiles, entourant une croix formée d'étoiles diamantées, sur laquelle apparaissait de temps en temps, la figure du Sauveur. Des fidèles ont eu des visions analogues.

M. Daniel Rees, le traducteur gallois du Dante, fait observer que ces visions, bien que se produisant dans une localité essentiellement protestante, offrent le type catholique romain traditionnel et paraissent être l'exacte reproduction de passages de l'œuvre du Dante, « auteur probablement inconnu des visionnaires gallois » (?) Le diable serait apparu également à Mme Jones et à d'autres et il se serait transformé à la fin en un chien noir.

Les journaux de médecine traitent tout cela d'épidémie de folie mystique, de trembleurs, de danseurs, etc.

Fait curieux, la tête de Mme Jones s'entoure d'une *auréole lumineuse* lorsqu'elle se rend à une réunion de ses fidèles. Voici ce que raconte à ce sujet M. Caccia de Florence, d'après le *Daily Mirror* : « La lumière en question a tantôt la forme d'une *étoile*, tantôt celle d'une *onde lumineuse*. Le correspondant du journal anglais précité l'a vue sous une forme particulière qui a surpris Mme Jones elle-même. Un samedi, elle devait prêcher à Bontdue, village sis sur la rivière Marduch, distant de dix milles de son habitation. Elle autorisa le correspondant à suivre sa voiture dans une autre. La réunion eut lieu dans une exaltation religieuse très grande et se termina à 10 heures et demie du soir. Mme Jones assura le correspondant qu'*elle avait bien prié* pour que le phénomène se produisît. Sur le chemin de retour, il suivait la voiture de Mme Jones dans une autre voiture où il se trouvait avec le photographe du *Daily Mirror*, homme positif et plein de jugement. On avait déjà fait trois mille sans que rien ne se produisît ; il était près de minuit et on approchait de Barmouth. Tout à coup apparut une douce et vaporeuse irradiation lumineuse qui inonda de lumière la route à leurs pieds. Aussitôt cette lumière se répandit autour d'eux, illuminant toutes choses dans un cercle de dix pieds, comme l'aurait fait une lampe à acétylène. C'était comme si un corps assez dense, libre dans l'espace, s'était ouvert tout à coup pour laisser sortir un faisceau de lumière. Rapidement la lumière s'éleva au-dessus de leurs têtes : elle avait l'apparence d'une masse grise ovale, à moitié ouverte, laissant voir son centre, intérieurement, comme un noyau de lumière blanche. Soudain, tout disparut et l'obscurité fut ce qu'elle était précédemment.

« Toutes les personnes présentes avaient pu voir et constater ce phénomène extraordinaire ; mais tandis que la lumière m'avait, dit le correspon-

dant paru d'une blancheur de neige, d'autres l'avaient vue d'un bleu éclatant. Mme Jones fut très surprise et déclara qu'elle n'avait jamais vu la lumière affecter cette forme ; elle affirma qu'elle s'était produite grâce à ses prières.

« Le *Daily News* du 9 février a parlé à son tour de ce phénomène lumineux, le décrivant comme une énorme étoile lumineuse répandant une lumière blanche, d'une splendeur intense et émettant de toute sa périphérie un scintillement éblouissant semblable aux rayons fulgurants d'un diamant.

« En général, le phénomène se produit chaque fois que Mme Jones est sur le point de quitter sa demeure pour se rendre à une réunion religieuse. »

M. Evans affirme avoir vu quatre variétés, objectives et subjectives, de lumières. Il décrit les lumières objectives comme : 1° une étoile brillante ; 2° un éclair brillant ; les subjectives comme : 3° des lumières en mouvement d'un blanc éclatant ; 4° ou colorées. Il les a vues, dit-il, dans des conditions telles que toute supercherie se trouvait exclue.

---

**Le rêve historique de M. Williams** (*Light*, 12 sept. 1903). — Mme T. de Christmas. Dirckinck Holmfeld a extrait d'un livre d'Andrew Lang, intitulé : *Rêves et fantômes*, un rêve relatif à un événement historique, dont le récit écrit par M. Williams, qui a eu ce rêve, a été communiqué à la *Society for psychical research*. Voici le récit, tel qu'il a été consigné en 1832 par M. Williams :

« Vers le 2 ou 3 mai 1812, je rêvai que je me trouvais dans l'antichambre de la Maison des Communes (lieu bien connu de moi). Un petit homme, habillé d'une redingote bleue et d'un gilet blanc, y entra, et immédiatement je vis une personne, que j'avais aperçue au moment de pénétrer et qui portait une redingote couleur tabac avec des boutons métalliques, tirer un pistolet de dessous son vêtement et le présenter au petit homme mentionné ci-dessus. Le pistolet partit et la balle entra sous le sein gauche de la personne contre laquelle il était dirigé. Je vis le sang couler de la place où était entrée la balle ; l'homme changea immédiatement de contenance et tomba sur le sol. Je demandai qui était la victime et l'on me répondit que c'était le chancelier. Je compris que c'était M. Perceval, le chancelier de l'Echiquier. Je vis encore le meurtrier maintenu par plusieurs des gentlemen présents dans la pièce. En me réveillant je racontai les détails de mon rêve à ma femme ; elle prit l'affaire légèrement et m'engagea à retourner dormir, disant que ce n'était qu'un rêve. Je m'endormis rapidement et le rêve se présenta de nouveau à moi avec exactement les mêmes détails. Je me réveillai de nouveau et rendis compte à ma femme du fait ; mais elle renouvela son injonction de me ressaisir et de chasser la chose de mon esprit. Endormi encore, je refis pour la troisième fois le même rêve sans aucune variation et je me réveillai, comme précédemment avec une grande agitation. Je me sentis si alarmé et si impressionné de tout cela que je me demandai s'il ne serait pas de mon devoir de faire un voyage à Londres et d'en conférer avec le personnage principalement intéressé. Je consultai, à cet égard, quelques amis que je rencontrai pour affaires à la mine de Godolphin le jour suivant. Après que je leur eus fait part de toutes les particularités du rêve lui-même et de mes sentiments à son sujet, ils me détournèrent de mon projet, ajoutant que je m'exposerais à la raillerie et à d'autres désagréments, ou que je me ferais prendre pour un fanatique. Je me résignai, mais ouvris tous les soirs anxieusement les journaux que la poste m'apportait.

« Le soir du 13 mai (autant que je puis me rappeler), les journaux ne renfermaient aucune nouvelle concernant la mort de M. Perceval, mais mon second fils, en revenant de Truro, se précipita dans la chambre où je me trouvais assis, en s'écriant : « O père, votre rêve s'est réalisé ! M. Perceval a été tué dans l'antichambre de la Maison des Communes ; la nouvelle en est venue de Londres, écrite après le tirage des journaux. » Le fait est que M. Perceval avait été assassiné le soir du 11.

« Peu après, j'eus affaire à Londres et chez un libraire je trouvai en vente un dessin représentant le lieu du meurtre et les circonstances qui l'avaient entouré. Je l'achetai et, après l'avoir soigneusement examiné, constatai que l'image coïncidait sous tous les rapports avec la scène qui avait traversé mon esprit en rêve. Les couleurs des vêtements, les boutons de la redingote de l'assassin, le gilet blanc de M. Perceval, la tache de sang qu'il portait, la contenance et l'attitude des personnes présentes, tout était exactement comme je l'avais vu en rêve.

« La singularité du cas, dont j'entretenai mes amis et connaissances, fit quelque sensation à Londres... Je m'abstiens de tout commentaire au sujet du récit ci-dessus, mais je déclare solennellement qu'il est le compte rendu fidèle des faits tels qu'ils sont arrivés. »

« (Signé) John Williams ».

Chose assez curieuse, une rumeur concernant

le crime avait couru à Bude-Kirk, un village près d'Annan, pendant la nuit du dimanche 10 mai, veille de l'assassinat. Peut-être n'était-ce qu'un écho de conversations que M. Williams avait eues sur le sujet de son rêve avec diverses personnes.

**Autres phénomènes étranges à Menton**, par R. B. Span (*Light*, 18 mars). — Les manifestations spirites continuent à Menton, à l'hôtel habité par M. Span. Elles se produisent maintenant à la salle de billard au lieu du salon, et consistent toujours en extinctions et rallumages subits de la lumière électrique, en sons de clochettes, là mélodieuses et argentines au lieu d'être rudes et métalliques comme au salon, enfin en matérialisations. Les extinctions rythmées de l'électricité et le son des cloches ont permis d'établir la conversation avec les invisibles. Il est bon de noter qu'il s'agit ici de cloches ou de sonnettes n'existant pas physiquement, et que tous les phénomènes ont été assez épluchés par les sceptiques pour qu'il ne subsiste aucun doute sur leur sincérité. Les billes du billard disparaissent fréquemment, puis retombent soit sur le billard, soit sur le parquet. La craie va marquer spontanément des figures symboliques sur le tapis vert. Les objets les plus divers sont déplacés ou lancés, tout cela en pleine lumière. Des esprits matérialisés viennent souvent toucher les personnes présentes ; une dame a conservé jusqu'au lendemain les marques bleues de la pression des doigts d'une main matérialisée.

Un docteur en médecine français reçut une communication d'un ami décédé, qui donna son nom très correctement : « Atou », et la description qui en fut faite par une personne clairvoyante, fut trouvée très exacte. — Le fait le plus curieux est le suivant : un voyageur, se réveillant la nuit, trouva debout près de son lit, un jeune homme dans lequel il reconnut un de ses amis, mort depuis plusieurs années. Il fut d'abord effrayé, mais ce sentiment disparut, et le fantôme lui parla pendant une demi-heure ; toute sa conversation roula sur l'électricité et la télégraphie ; il avait été ingénieur-électricien pendant sa vie. Il ne dit pas un mot des conditions de vie après la mort. Soudain il disparut au milieu d'une phrase.

**Une enfant clairvoyante** (*Light*, 4 mars). — Ce cas est rapporté par M^me^ C.-L.-H. Wallace. A l'insu de cette dame, M. Wallace et deux autres personnes, le mari et la femme, avaient arrangé une séance à son domicile. M^me^ Wallace était sortie au moment où arriva le médium. En revenant chez elle, elle fut surprise de tomber en pleine séance spirite. Son enfant, âgée de deux à trois ans, vint se jeter dans les bras de sa mère avant son entrée dans la pièce où se tenait la séance. Mais aussitôt qu'elle fut entrée, l'enfant se débattit et fit des efforts pour forcer sa mère à ressortir avec elle. En réponse à une question, elle jeta des cris et désigna la place derrière le médium, disant : « Dame noire, maman, dame noire ! » En revenant seule dans la pièce, elle apprit que le médium était contrôlé par un esprit qui disait être une « squaw » indienne, enveloppée d'une couverture. L'enfant était donc évidemment clairvoyante.

**Faits merveilleux de la vie du curé J. Füessl** (*Die übersinnl. Welt*, février). — Ces faits sont racontés par Mlle Marianne Lettenbaur, nièce du curé décédé en 1902 :

1° Le curé J. F..., habitait le presbytère de Taufkirchen (Bavière), et la maison était réputée hantée par la mère d'un de ses prédécesseurs, qui passait pour avoir été très intéressée. Un jour la servante du curé vint lui dire, qu'elle ne pouvait coucher plus longtemps dans la chambre qui lui avait été assignée, qu'à peine était-elle couchée, une petite femme était entrée par la porte fermée, et avait tiré en bas la couverture de son lit. Le curé, tout en blâmant la superstition de cette servante, lui donna une autre chambre. Mais en novembre 1901, le curé subit lui-même la même aventure. A peine eût-il soufflé sa bougie, la mèche encore fumante, qu'une toute petite femme, bien visible au clair de lune, courbée et le menton caché par un foulard, entra par la porte et s'avança vers son lit. Il regarda d'un air amusé cette forme bizarre, mais lorsqu'elle arriva près de son lit pour tirer la couverture, il s'écria : « Hors d'ici, misérable et mauvaise créature ! » La petite femme se fit de plus en plus petite et sortit par la porte, que le curé était cependant persuadé d'avoir fermée à clef avant de se coucher. Le lendemain soir, la même scène se renouvela exactement, bien que la porte fût bien fermée et verrouillée. Au moment où la petite femme s'apprêta à tirer la couverture, le curé se prépara à lui porter un grand coup, mais elle s'échappa, et se rapetissant toujours, sortit par la porte. Il se leva, fit de la lumière, trouva la porte entrebaillée d'un pouce, sortit sur le palier et entendit des petits pas s'éloigner de plus en plus ; puis le silence. Le lendemain, il cloua sur les deux portes deux petites croix rapportées de Jérusalem, et depuis ce moment ne reçut plus la visite de la petite femme ;

2° Une autre fois, antérieurement, à Vohburg, où il exerçait son ministère, le curé F... fut appelé auprès d'un mourant; il faisait nuit close; il engagea le domestique qu'il avait appelé à prendre les devants. Il fallait traverser le Danube; le domestique prit par le pont; le curé, qui avait été chercher les saintes huiles, se décida, sur le conseil de son sacristain, à traverser le fleuve solidement gelé et couvert de neige. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il entendit une voix lui dire: « Par ici! » Il suivit le chemin indiqué par la voix, et cette voix se fit entendre à maintes reprises pendant la traversée du fleuve; il y obéit chaque fois, malgré l'étonnement que lui causait ce fait. Il arriva trop tard; le malade était mort. Mais le domestique exprima toute la terreur que lui faisait éprouver cette traversée du fleuve sans lumière; un accident épouvantable aurait pu se produire. En effet, dans la journée on avait extrait de gros morceaux cubiques de glace, et il ne paraissait pas croyable que le curé eût pu traverser sans tomber dans l'un des nombreux trous laissés. On l'accompagna avec une lanterne, et l'on constata par les pas marqués sur la neige fraiche, toutes les sinuosités que le curé avait décrites, évitant miraculeusement les trous.

---

**Gœthe et la légende** (*Die übersinnl. Welt*, févr.). — Déjà la légende commence à s'emparer de Gœthe; ce qui suit est emprunté à un livre de Mitzschke sur le « Trésor des légendes de Weimar. » On raconte à Weimar qu'une galerie souterraine conduit de la maison qu'habitait le poète sur le Gœtheplatz, n° 2, à la maison n° 13 Deinhardtsgasse, où habitait son ami Eckermann. Le jardin sis derrière la maison de Gœthe est clos par un mur dans lequel est encastré un pavillon en pierres, mur dont la conservation a coûté récemment de grands efforts de la part des amis de Gœthe. La porte du pavillon qui donne sur le jardin n'est ouverte qu'en cas d'absolue nécessité et refermée au plus vite, car si on oublie de la fermer, on voit le fantôme nocturne de Gœthe en sortir avec une belle petite fille au bras, et se promener dans le jardin jusqu'à ce que la porte soit refermée.

Dans une petite construction du jardin se trouve le cabinet d'étude et chambre mortuaire du poète, et le soir la fenêtre en est fermée avec des volets de bois. Souvent les personnes qui habitent en face ont vu, la nuit, ces volets devenir mystérieusement lumineux et brillants.

Souvent, dit la légende, quand Gœthe, déjà vieux, était assis dans son cabinet de travail, un être doux et velouté se pelotonnait contre lui, comme un chat ou plutôt comme une jeune fille aimante. Une fois Gœthe vit un bras très fin embrasser sa taille. Lorsqu'il se promenait au crépuscule d'été dans le jardin, une forme plus ou moins indécise s'élevait à côté de lui, comme si un être, animé d'un amour surhumain, restait invisible autour de lui. D'autres personnes que lui ont vu cette « âme estivale ». C'est ce qui est arrivé, entre autres, le dernier été qui précéda sa mort. C'était à l'heure la plus chaude de la journée, à l'époque des roses; la petite fille de Gœthe, Alma, était assise dans le jardin avec une servante. Gœthe sortit pour se rendre auprès d'elles. Alors l'enfant vit la forme d'une jeune fille merveilleusement belle, avec des cheveux d'or l'enveloppant comme un voile et des yeux bleus, qui de l'ombre flottait vers le grand'père. L'enfant, saisie, devint toute pâle et chancelante; Gœthe la prit sur son bras, et la porta sur son lit où elle ne reprit que graduellement ses sens.

---

**Preuves d'identité** (*Light*, 5 nov. 1904). — L'auteur qui signe « An Old Correspondent », après avoir fait ressortir toutes les difficultés auxquelles on se heurte lorsqu'on veut obtenir la preuve de l'identité d'un esprit qui se manifeste, publie les faits suivants :

1° Un ami venait de perdre sa femme. L'auteur, dont un membre de la famille était médium clairvoyant et écrivain, lui offrit d'assister à une séance. L'ami témoigna plutôt de la répugnance à cette proposition, mais accepta. Dès le début de la séance, la clairvoyante dit : « A. (la femme décédée) est ici et elle va écrire ». Elle se mit aussitôt à écrire, et ce fut un message très beau et très touchant écrit dans une calligraphie presque identique à celle de la décédée et donnant des témoignages qui ne permettaient guère de douter de l'identité. L'ami dit : « C'est bien d'elle, de A. », et chose singulière, il y avait un mot que A. de son vivant, bien qu'ayant reçu une excellente éducation, écrivait toujours à tort avec un B majuscule qui se trouvait précisément dans le message. Il mit ce dernier dans sa poche et n'en reparla plus, mais l'auteur apprit d'un ami que le destinataire avait été très bouleversé par ce fait. Il rentrait dans la catégorie des personnes qui ont une terreur mortelle du spiritisme.

2° Le second fait concerne un autre ami de l'auteur, mort depuis quatre ans. Ils se voyaient beaucoup pour des affaires professionnelles et par une affinité de caractère qui les rapprochait; cependant, cet ami, beaucoup plus âgé que l'auteur — mort à 77 ans — n'était venu

qu'une seule fois dans sa maison à l'occasion d'un mariage. La médium, la fille de l'auteur, ne le connaissait que de vue et n'avait jamais parlé avec lui. Depuis sa mort, il s'était communiqué trois fois et l'une des fois pour une affaire litigieuse où il était engagé en même temps qu'un autre décédé, nommé C..., cas publié déjà dans *Light* et où la preuve d'identité paraissait évidente. Tout récemment il se manifesta encore et dit à la médium, entre autres choses : « J'avais un fils qui était docteur et qui en soignant un malade avait pris une intoxication du sang qui le força à s'aliter pendant un an ; il passa son temps à apprendre à tricoter des bas et à faire du crochet ; et voyez cela, ajouta-t-il, en montrant son pied à la médium, la paire de bas que je porte, c'est lui qui l'a tricotée pour moi ». La médium ne savait rien de ce fils, mais l'auteur se rappela alors que son ami lui avait parlé un jour du retour de son fils après une longue maladie, de la vente de sa clientèle, d'une série d'opérations chirurgicales graves qu'il dut subir, des douze mois qu'il avait passés couché sur le dos ; ce à quoi l'auteur avait répondu : « Il a dû être fatigué de rester si longtemps couché sur le dos ? — Non, chose singulière, il n'a pas été fatigué du tout ; il avait appris pendant sa maladie à faire du crochet et à tricoter des bas ; son état général était redevenu bon, et il eut plutôt du regret de se relever ». Ces faits étaient depuis longtemps sortis de sa mémoire ; il n'en avait jamais parlé à sa fille et il n'y pensait plus le soir même du jour où cette conversation avait eu lieu. La médium ne savait même pas que le décédé eût un fils.

---

**Télépathie d'un mourant**, par R. Bosse. (*Die übersinnl. Welt*, févr.) — Dans son autobiographie, feu le ministre d'état de Prusse, R. Bosse, raconte le fait suivant de l'authenticité duquel il se porte garant. Ce fait se rapport à son grand'-père maternel Sachse, qui vers la fin de sa vie habitait la maison de campagne de son gendre Sobbe, bourgmestre à Gernrode. Celui-ci était parti un jour à cheval pour visiter ses cultures, laissant son beau-père à la maison bien portant. Vers 3 h de l'après midi, en pleine campagne, il entendit distinctement la voix de son beau-père, l'appelant : Sobbe ! Le cheval, très calme jusqu'alors, dressa ses oreilles et devint inquiet. Il n'y avait pas âme qui vive si loin que pût porter le regard. Croyant être le jouet d'une illusion, Sobbe caressa son cheval pour le calmer, lorsqu'il s'entendit appeler pour la seconde fois : Sobbe ! Le cheval se cabra, et avant qu'il eût pu le calmer, il s'entendit appeler une troisième fois : Sobbe ! Pour le coup le cheval s'emporta et partit ventre à terre et entra écumant dans la cour de la ferme de Gernrode où il s'arrêta enfin, fumant de sueur et hors d'haleine. Les gens de la maison annoncèrent aussitôt à leur maître que le grand'père venait de mourir, il y avait un quart-d'heure. Il avait été frappé d'apoplexie foudroyante et avant de mourir avait appelé à plusieurs reprises son gendre Sobbe.

---

# BIBLIOGRAPHIE

*L'année électrique, électrothérapique et radiographique.* — Revue annuelle des progrès électriques en 1904, par le Dr Foveau de Courmelles (Paris, Ch. Béranger, 1905, in-18, 372 p.). — La haute compétence du Dr Foveau de Courmelles, pour tout ce qui concerne l'électricité, le magnétisme et la radiologie et en particulier l'action des agents physiques sur l'organisme humain, est universellement connue. Nous accomplissons donc une tâche agréable, en présentant à nos lecteurs ce volume qui résume avec une parfaite clarté tous les progrès que la science a faits, dans le courant de l'année 1904, dans ces branches du savoir et dans l'application des nouvelles découvertes à l'industrie, à l'hygiène, à la thérapeutique, etc.

---

*Société d'études psychiques de Genève.* — Rapports pour l'exercice 1904 (Genève, 1905, in-8). — Le compte rendu des travaux de la Société a été présenté par la présidente, Mme Rosen-Dufaure. Après avoir constaté les progrès incessants que fait le spiritisme et la part de plus en plus grande que prend au mouvement la science expérimentale, la présidente passe en revue les travaux présentés à la Société.

---

*La Langue hébraïque restituée*, par Fabre d'Olivet. Paris, Librairie des Sciences occultes, Bibliothèque Chacornac, 11, Quai Saint-Michel.

Deux volumes très importants, réédités aujourd'hui avec luxe. On trouve réunis dans cet ouvrage :

1° Une dissertation introductive sur l'origine de la Parole, l'étude des langues qui peuvent y conduire, et le but que l'Auteur s'est proposé ;

2° Une Grammaire hébraïque, fondée sur de nouveaux principes, et rendue utile à l'étude des langues en général ;

3° Une série de Racines hébraïques, envisagées sous des rapports nouveaux et destinées à faciliter l'intelligence du langage et celle de la science étymologique ;

4° Un Discours préliminaire ;

5° Une traduction en français des dix premiers chapitres du Sepher, contenant la Cosmogonie de Moïse.

Cette traduction, destinée à servir de preuves aux principes posés dans la Grammaire et dans le Dictionnaire, est précédée d'une version littérale en français et en anglais, faite sur le texte hébreu présenté en original avec une transcription, en caractères modernes, et accompagnée de notes grammaticales et critiques, où l'interprétation donnée à chaque mot est prouvée par analyse radicale, et sa confrontation avec le mot analogue samaritain, chaldaïque, syriaque, arabe ou grec.

---

*Le Gérant* : MARTELET.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

# LA LUMIÈRE






## CAUSERIE ET COMMUNICATIONS
### *sur la marche des événements et leur raison d'être*

J'avais aujourd'hui le grand désir de livrer à la publicité le secret contenu dans une série de communications anciennes. Désir motivé par les constatations actuelles de lumières spéciales errantes sous la voûte étoilée, visibles à Cherbourg et en d'autres villes. Il s'agissait de globes rouges circulant dans l'espace, vus prophétiquement par la voyante habituelle de nos soirées expérimentales, laquelle assurait fermement que tout le monde verrait cela dans un certain avenir décisif. J'ai feuilleté de gros cahiers pour trouver la date lointaine où des révélations furent données au sujet d'un phénomène analogue ; je n'ai pas eu la satisfaction d'y réussir (1). Ce sera pour une autre fois. Remarquer que je ne dis pas qu'il s'agisse des lueurs actuelles, n'ayant fait aucune enquête à ce sujet et n'ayant rien appris spontanément.

La recherche en question m'a permis de remonter le cours d'une vingtaine d'années. J'ai trouvé, un peu partout, des documents curieux que je n'ai pas le droit de sceller, surtout qu'ils ne font que compléter ce qui a été dit dans nos livres. Vingt ans ! c'est beaucoup et c'est trop peu dire ; il faut parler juste : Les instructions, intéressantes et souvent mystérieuses, forcément incomprises de ceux qui ne possèdent pas la clef cachée dans le sanctuaire de la *Lumière*, s'étendent de 1877 à 1905. Un long ruban multicolore dans tous les tons du deuil ou de la joie, qu'aucune parque néfaste n'a pu détruire, parce que solidement tissé par des larmes d'amour et de foi sincères, manifestations d'une pensée d'ordre éternel, il avait l'indestructibilité divine.

Bien que je me sois attardée à relire des pages anciennes, ce qui a pu être la vraie raison du néant de ma recherche dans l'orientation des globes lumineux, je veux croire que je n'ai point perdu mon temps pour cela. J'en ai conçu l'idée de céder aux vœux de nos lecteurs en rappelant quelques-unes de ces pages, dont les dévoués à la mission ne se lassent pas. Elles ont un sens prophétique touchant la régénération humaine. Je les recueille dans l'année 1886, manière d'honorer la mémoire d'Adolphe Grange, décédé pendant la semaine sainte de cette année là, ayant, pour son dernier travail, corrigé la *Table des matières* de notre troisième volume. Le départ de notre fondateur-administrateur, le cher compagnon de ma vie, m'a vouée à un travail

(1) Tardivement le document est découvert.

matériel au-dessus de mes forces en tout ce qui concerne notre précieuse Revue. Nul de nous ne peut se souvenir de cette cruelle séparation, sans la regretter sincèrement. C'est faire plaisir à cette grande âme que de parler de nos amis les esprits à propos de sa personnalité, car, dans la mission collective, il apporte encore et sans cesse avec tous, un fort tribut de dévouement. Adolphe Grange, est actif inlassable sous notre drapeau du *Nouveau Spiritualisme.*

***

Je profite de cette circonstance, pour prier nos honorés confrères qui ne manquent jamais, quand ils annonçent la *Lumière*, d'ajouter qu'elle est une *Revue spirite*, de bien vouloir nous donner le seul sous-titre qui nous a de tous temps appartenu: *Révélation du Nouveau Spiritualisme.* (Voir notre couverture depuis nos numéros d'origine.) Sans renier le spiritisme, loin de là, nous serions fort heureux que l'on ne mette pas à la *Lumière* une étiquette de spécialité que nous n'avons jamais voulu disputer à personne. Nous estimons tous les travaux qui convergent à la recherche de la vérité; les articles de la *Lumière*, par leur large éclectisme le prouvent. Les découvertes de la science et les raisonnements scientifiques nous plaisent infiniment. Nous portons le plus vif intérêt aux étudiants spirites. Nous étudions nous-mêmes, ce qui ne nous empêche point d'approfondir d'autres doctrines ou systèmes. On nous a vus assez au combat et à la défense, pour ne pouvoir douter aujourd'hui de l'impartialité de nos jugements. Quant à vouloir *fonder* une religion, comme l'ont prétendu certains spirites, il n'en a jamais été question.

La *Lumière* avait en son sein une inspirée voyante dont il est inutile d'écrire le nom ; elle n'a donné sa démission de rien et reste la voyante ou inspirée de la *Lumière*. Elle a dit la plus faible partie de ce qu'elle avait à dire, afin de ménager la délicatesse des uns et la susceptibilité des autres ; elle a affirmé son indépendance en respectant celle de tous. Elle déclare aujourd'hui, comme par le passé, qu'elle a une tendre prédilection pour les médiums et tous les inspirés, ces êtres que l'on n'a jamais su comprendre et traiter quoiqu'on en dise. Elle affectionne même ceux qui ont été contre elle ; *ils ne savaient pas* !

Mais pourquoi cette digression ?

Pourquoi ?

Pour dire et prouver bientôt la vérité de ce que notre drapeau bleu a représenté toujours, ce drapeau du « Nouveau-Spiritualisme», qu'il faudra réunir au drapeau de la France si l'on veut le bonheur du pays dans l'accord fraternel de toutes les nations, ainsi que l'a dit Jeanne d'Arc dans la *Lumière.*

***

Le maître du spiritisme, Allan Kardec, ne se montra jamais dans les séances de matérialisations d'Esprits. Peut-on nous apprendre s'il y a eu des circonstances où il ait fait exception ? Des renseignements à ce sujet nous feraient vraiment bien plaisir, car, jusqu'à présent, notre enquête a manqué de précision.

Quant à des communications écrites du maître, elles sont excessivement nombreuses, malheureusement contradictoires, comme les divers ouvrages sur la *vie de Jésus-Christ* dictés par lui-même.

Il n'est point nécessaire, en somme, de produire des matérialisations, de faire parler des tables, d'obtenir des phénomènes physiques, pour être un bon spirite. Il est vrai que, si l'on ne recherche plus le phénomène tout en croyant fermement à l'action du monde invisible et à la solidarité entre les êtres du monde matériel et du monde spirituel, on devient adepte du «Nouveau-Spiritualisme », on se place sous l'étendard de la *Lumière,* lequel ne protège le phénomène spirite que dans des conditions spéciales qui sont loin d'en être la démocratisation (1).

Nous avons passé par toutes les phases, depuis 30 ans, et toute la vie notamment depuis la fondation de la *Lumière*. Nous avons su reconnaitre ce qui était bon à garder du spiritisme et bon à rejeter. De même pour plusieurs autres branches des sciences occultes. Nous avons voulu tout connaître, tout savoir et nous ne pouvons mieux remplir notre devoir, en conscience, auprès de l'humanité, qu'en l'engageant à une grande prudence, beaucoup de circonspection dans l'étude des faits spirites et dans les études pratiques magiques. Il faut avoir étudié et s'être perfectionné soi-même avant de s'en servir ; il faut accepter un maître hiérarchique, ce qui n'est pas adopté par les expérimentateurs, malheureusement. Plus l'on va, moins on veut de maitre. Jamais la personnalité ne fut plus renfermée en elle-même qu'aujourd'hui. Tous maîtres !...

Comme tout le monde, en spiritisme nous avons été bien servis ou trompés selon les cas. J'ai bien du regret de le dire, mais je veux être franche autant que je suis indépendante : les

(1) Les personnes qui voudront savoir quelle différence nous établissons entre les mots « spirite » et « spiritualisme », « Nouveau-Spiritualisme », et « spiritualisme moderne », peuvent nous demander la Conférence que nous fîmes au « Congrès de l'Humanité », intitulée le *Nouveau-Spiritualisme*. Prix franco : 50 centimes.

erreurs, les tromperies ont toujours été causées par l'excès de complaisance que nous avons apporté dans notre mission de publiciste, en acceptant de former des assemblées d'expérimentation avec des éléments divers, c'est-à-dire des personnes moins qu'initiées, quelques fois perfides ou perverses, enfin point préparées du tout à la réception des fluides divins, souvent, au contraire, jalouses et malveillantes.

Au milieu de nos réunions jusqu'à ce jour, nous n'avons découvert que deux ou trois médiums sûrs, dont les mauvais esprits n'ont jamais pu se jouer. Ils manifestaient et manifestent toujours la vérité ; ce sont des perles dans le tourbillon terrestre et astral que des sensitifs de ce titre supérieur. Quand une séance marche mal, ils souffrent beaucoup du manque d'harmonie, mais ils ne racontent point d'histoires merveilleuses fausses, ils ne se tordent point dans des convulsions, et, si dans la vie ordinaire, leur santé est délicate, elle n'en est pas moins bonne, c'est-à-dire sans tares physiologiques mentales ou corporelles.

Je ne veux pas dire que les autres médiums que nous avons vus étaient faux, loin de là. Ils ont sans doute été tous sincères, tous bons comme qualité d'êtres personnels, mais leur impressionnabilité maladive reflétait les défauts de l'ambiant ; de sorte que les assistants, aux séances qui accusaient les malheureux instruments de duplicité, fraude et mensonge, se trouvaient, en réalité, cause déterminante de ce qu'ils reprochaient, le voyant dans leur imagination, sans compter que, par ignorance ou excès de confiance, ils devenaient la proie de l'invisible hostile, le mauvais esprit.

Comprend-on pourquoi j'aime tous les médiums... Je les ai tant observés et j'ai tant souffert pour eux !

Il est bien entendu que j'exclue les charlatans des observations présentes. Mais sait-on au juste où sont les charlatans ? Le plus charlatan de tous n'est pas toujours celui qu'on pense et, enfin, il y a charlatan et charlatan : charlatan en-deçà, charlatan au-delà.

L'invisible est aussi plein de mauvaises intelligences que de bonnes et les humains imparfaits étant plus nombreux que les meilleurs, c'est pourquoi sur la terre troublée, nous ne réalisons pas mieux l'idéal d'harmonie qui serait paix et vérité, dans les cercles d'études et dans les séances spirites expérimentales, qu'on ne le réalise dans tout groupement politique, religieux ou social.

Un fatal Océan d'erreur submerge tout ; nous errons, trompés par de perpétuels mirages ; bien petit est le nombre de ceux qui échappent au grand danger, plus forts que toutes les forces ténébreuses et élevés jusqu'à Dieu pour se faire sauveteurs de l'humanité.

***

Beaucoup de prophéties ont annoncé la régénération humaine sous diverses dénominations qui se ressemblent. Selon certaines doctrines, très belles, l'évènement est prévu fatidiquement par l'enchaînement des faits. Ici nous n'avons à parler qu'au nom de l'inspiration. Quand l'humanité sera mieux équilibrée qu'elle ne l'est aujourd'hui, tout l'univers physique s'en ressentira, car nous tenons à tout comme tout tient à nous. Le globe doit subir une transformation. La solidarité universelle qui est notre malheur apparent deviendra la cause de tous les bonheurs. En ce temps-là, les obsessions et possessions spirites n'existeront plus, parce que le mauvais élément obsesseur aura disparu. Le monde invisible et le monde humain seront équilibrés dans l'harmonie des fluides divins. Nous ne pourrons plus dire à la terre qu'elle est marâtre pour ses enfants, car la terre nous sera propice. Nous aurons les nouveaux Cieux et la nouvelle Terre !

Verrons-nous de si beaux jours ?

Qu'importe ! L'essentiel est de coopérer chacun dans la mesure de nos moyens, à l'œuvre gigantesque de rénovation. Comme enfants de Dieu, faits à son image, le monde ne nous appartient-il pas en collectivité ? Et, si le monde nous appartient, sûrement ne verrons-nous pas ce qui s'y passe en quelque lieu que nous soyions et n'en jouirons-nous pas, quelle que soit l'époque de la suprême Victoire !

En attendant le grand événement, les adhérents du Nouveau-Spiritualisme ont à se déclarer ouvriers des divins ordres pour la réalisation des Prophéties qui sont le rappel de la Parole créatrice.

***

Il est donc dit que dans les pages de la *Lumière* nous allons encore une fois publier des communications anciennes. A ceux qui n'auraient pas encore lu les « Lettres de Salem Hermès », nous pouvons dire tout d'abord que, tout ce que nous voulons faire connaître est déjà connu comme sens par ceux qui ont lu ce livre, mais, beaucoup aussi ont déclaré ne rien comprendre. Ce n'est donc pas un mal que de se répéter. Mon intention, dans cette causerie, est d'informer et d'éclairer les abonnés nouveaux qui ignorent ce que nous avons à faire et pourquoi nous le faisons. Nous voulons, par le

choix de ces communications de paix et de lutte quand même, démontrer la raison d'être du spiritisme ou classe de phénomènes détachée des importantes et souveraines lois de l'Occulte. Il ressort évidemment, de ces enseignements, que le mouvement spirite a été un mouvement *voulu*. Il était nécessaire, bien que rempli de dangers et voué au ridicule, pour amener le progrès de notre époque dans une nouvelle voie de découvertes. Jamais les savants ne se fussent occupés de recherches psychiques, si le spiritisme avec ses phénomènes déconcertants n'eût rempli le monde. Toutes nos communications ont prouvé que ce mouvement était mieux dirigé occultement qu'on ne le croit. Si, d'un côté les anarchistes de l'au-delà se sont servi des forces mûres propres à donner corps à de soi-disant rêveries de *mauvais esprits, diables* ou *hostiles*, cela n'a pas empêché d'un autre, que les Esprits de Lumière ne puissent employer les mêmes forces mûres pour matérialiser et rendre tangibles des idéalités immortalistes parfaites. Un grand combat est livré. A qui la victoire désormais?

Ce grand combat est terrible; raison de plus pour que, nous qui voulons le bien, le beau sous toutes les formes et le bonheur par l'harmonie entre les êtres visibles et invisibles créés pour l'immortalité, nous ne soyions jamais des soldats timides. Il faut marcher à la conquête définitive du monde nouveau. Le Nouveau Spiritualisme possède la clef secrète du divin trésor et il est le distributeur généreux de la Force des forces.



## COMMUNICATIONS (1)

### Ouvrez la voie

*Ecriture.* — Chère Habimélah, confiance! Notre grand désir est que les voies lumineuses s'ouvrent pour que les Gloires de l'Infini apparaissent (2). Votre vie nous appartient, nous vous devons tout pour le développement de l'œuvre. Faites la « Lumière » avec ou sans notre collaboration; nous voulons vous laisser le mérite de préparer nos travaux dans la liberté. Jugez vous-même de ce qui peut être dit aux humains qui vous liront. Usez de votre sagacité prévoyante et ne parlez qu'aux heures propices. En ce moment, nos communications ne seraient pas comprises. En s'attachant à la lettre, l'homme perd le sens de l'esprit. La profondeur de nos vues pour le bonheur terrestre ne saurait que répandre le trouble et l'erreur dans les intelligences encore fermées aux sublimités du symbole. Habimélah, souvenez-vous!... Ouvrez la voie.

Mse (1).

### Effluves de Sagesse Divine

*Parole.* — L'Ère flamboyante qui va s'ouvrir est déjà pressentie. Les âmes qui vivent d'étude et de contemplation voient venir les nouveaux prodiges et elles tressaillent d'allégresse en remerciant Dieu. Qu'importent les douleurs par lesquelles nous passons pour atteindre un si noble but! Dieu nous regarde! Sa pitié est sur les souffrants, Ses bénédictions sur tous, et Sa force sur Ses travailleurs.

L'Auréole des martyrs ceint le front des Travailleurs de Dieu. Ils souffrent dans l'isolement, non des afflictions matérielles qui les étreignent, mais des peines spirituelles qu'ils éprouvent, ne pouvant accomplir leur mission avec zèle et dévouement.

Les entraves qui retiennent les travailleurs de Dieu vont être rompues; leurs souffrances vont être oubliées dans l'activité du saint travail.

L'enfantement collectif de la régénération humaine par les effluves de la Sagesse divine, cause un déchirement social, et, la Terre elle-même est déchirée en son sein par les Puissances actives de la procréation physique du corps gigantesque, mais obscur et trouble, de la grande vivante Terre. Les Esprits attachés à la Terre sont inquiets; les Esprits des hauteurs lumineuses sont au contraire heureux et confiants, car, le Soleil fertilisant a triomphé des boues terrestres, et le Miroir de la Sagesse reflète le principe nouveau de l'Union de la Terre et des Cieux. Habitants d'en bas (2), donnez la main aux visiteurs angéliques qui ont pris votre enveloppe char-

(1) Ces communications sont adressées à celle que nous venons de nommer la voyante et inspirée de la « Lumière », mais elles traitent de sujets qui intéressent les initiés ou les aspirants initiés auxquels s'adressent aussi les esprits dirigeants.

(2) Nous ne saurions trop tenir en garde contre les abus de l'interprétation des phrases, selon *la lettre*. Ceux qui ne veulent pas admettre de langage figuré, ne méritent pas le titre d'*Initiés*. Cette observation préliminaire est indiquée par celui qui signe Mse; on ne saurait trop inviter le lecteur à lire ces communications attentivement.

(1) Afin de ne pas contrarier les nombreuses personnes qui s'offusquent de certains noms trop retentissants, nous faisons une concession des plus faciles: nous avons décidé de ne signer les communications des êtres invisibles que de leurs initiales et de deux petites lettres, afin de reconnaître au moins nous-mêmes l'identité des amis qui donnent leurs enseignements d'après leurs missions respectives.

(2) Tout le monde sait qu'il n'y a ni bas ni haut. Ce langage convenu, est destiné à rendre accessible à tous les cerveaux les différences de degrés entre les êtres.

nelle pour vous aider à vous élever. Anges mêlés aux mortels et devenus mortels par dévouement, apprenez les divines lois à vos frères ignorants ; travaillez à ce que tous les hommes de bonne volonté acquièrent l'instruction qui les élèvera jusqu'aux régions d'où vous êtes descendus.

De saints secrets vont être dévoilés. Exécutez la Volonté Auguste qui vous a dit d'être des pionniers et des missionnaires. La nouvelle Révélation va être apportée aux enfants des hommes par les âmes rayonnantes qui auront revêtu le corps matériel sur le corps spirituel ; Dieu fera voir ce qu'est un corps d'Esprit et ce qu'est un corps d'homme, et il montrera, en vertu de Sa toute puissance, la pureté de la création humaine, la merveilleuse solidarité qui relie les âmes incarnées avec celles qui ne le sont pas.

L'Heure est venue de voir et d'entendre, de juger et de savoir. Quant à connaitre la minute exacte où apparaîtra le plus grand prodige attendu, personne ne le peut. « Je viendrai comme un loup ravisseur » a dit Jésus. La Grande Venue du Directeur de la planète, entouré de ses Légions, sera toujours assez tôt pour les fidèles avec lesquels il vit toujours ; trop tôt pour les méchants qui le blasphèment et les ignorants qui refusent d'être instruits.

Travaillez bien, soyez dignes des faveurs auxquelles vous êtes appelés et attendez en priant.

Ayez la foi et l'amour, vous serez dédommagés de vos peines. Mse.

---

## La Parole vivante

*Vision.* — La communication parlée que l'on va lire est précédée d'une phase de voyance. Un spectacle terrifiant : Une multitude d'esprits enveloppent d'un certain fluide l'esprit d'une personne morte depuis peu de temps et qui pénétrait d'une manière hostile dans le lieu dénommé « Temple », où pourtant jadis elle avait eu ses entrées. Ils la précipitent vigoureusement, lui faisant accomplir un mouvement éperdu de chute dans un abime.

*Parole.* — Les masques sont tombés sous l'action de la Parole qui frappe, qui brûle, qui illumine, qui nivelle et met tout en sa place. Bientôt le vrai symbolisme sera compris.

L'exécution que vous venez de voir indique que vous êtes en sécurité dans votre sanctuaire. Un frère avait trahi sa foi et pactisé avec les Légions de nos ennemis. Il a été fait justice de sa forfaiture.

A la suite de cette exécution, chère H..., vous éprouverez de la souffrance et ressentirez les commotions de la lutte entre les deux mondes. Reposez-vous dans votre sanctuaire et tenez-le fermé à tout visiteur pendant quelque temps. Ici résident des esprits de Lumière et d'amour ; si l'on était bien pénétré de ce qui s'y passe, on y entrerait toujours la tête découverte et les pieds nus après s'être baigné le corps, et avoir revêtu du linge blanc et pur.

Je vous le dis en vérité, ici nous nous réunissons pour préparer l'étincelle qui bientôt va embraser le monde.

Au nom du Père que ce lieu reste saint et fermé jusqu'à nouvel ordre.

Mse, Eml, Mel.

---

## Ennemis occultes

*Visions.* — En visions nocturnes beaucoup de luttes. Le spectacle des luttes entre esprits et des attaques contre les hommes s'est continué en rêve. Ces visions pénibles, bien que n'atteignant pas son corps, lui ont causé de la souffrance. Voici ce qui fut enseigné à la suite de ces faits.

*Parole.* — Ce sont des avertissements utiles. Les scènes graves de la nuit auraient pu ébranler fortement la santé de notre chère voyante, mais les choses étant prévues, tous les coups ont été parés. Un travail formidable a été fait. Il faut en avoir été témoin pour en comprendre l'enseignement. Les timides, les timorés font bien de ne pas s'occuper de spiritisme en ce moment. Seules, les âmes bien trempées peuvent voir certains tableaux à découvert.

En ce moment, nous considérons que ce qui est nommé le *Jugement dernier* est commencé. Ce n'est pas à nous de faiblir. Les communications prophétiques nous ont tous préparés au mouvement immense d'un déplacement considérable d'esprits perfides ou perturbateurs qui rôdaient autour des missionnés de la vraie lumière.

... Nous devons nous attendre à des événements d'une si haute portée, que plusieurs existences ne seraient pas de trop pour les préparer. Le mal couvre la terre, on n'en triomphe pas en un jour. Un peu de patience ! La lassitude de l'âme, du cœur, du corps passera ; nous supporterons le poids des sacrifices, des devoirs, des obligations, des responsabilités, courageusement, malgré tout. Coûte que coûte, nous remplirons la mission.

A ceux qui sont avec nous de savoir s'ils peuvent marcher vaillamment dans la voie de tous les sacrifices et des douleurs ou s'ils s'arrêteront en route. Il faut des fidèles et des persévérants ; combien en compterons-nous lorsque, le but at-

teint, nous voudrons solennellement proclamer la victoire du Monde Nouveau ?

MUS.

### Régénération terrestre

*Parole.* — Soutenez-vous dans la voie difficile, le combat est terrible. Regardez bien où posent vos pieds ; n'allez pas sur le terrain ennemi. Dieu veut que tous soient sauvés, que les ennemis deviennent des frères ; mais ils ne sont pas prêts pour la réconciliation, pas prêts pour le salut. Sous le Signe symbolique, restez religieux et fidèles à la Parole ; ne subissez pas les influences du jour qui effaceraient ce Signe (1) de votre cœur. Malheureuse terre, que de souffrances dans ton sein ! Un Signe seul peut tout sauver et, ce Signe, les enfants de la terre ne veulent pas le voir. Malheureuse terre, combien ta régénération est douloureuse ! Les anges se font martyrs pour ton salut. Les êtres pernicieux couvrent la terre ; des élémentaires sont jeunes et ignorants, mais ils ne sont pas simples et bons. Malheureuse terre, tu attends encore des martyrs et des sauveurs ; tu dois être saturée du sang des justes et tu ne seras pure et triomphante que lorsque tu auras été fécondée par tous les sacrifices. Enfants de Lumière, à l'œuvre ! Voici venir les légions de délivrance.

Elles vont, de l'épée flamboyante, écarter les obstacles sur le chemin des militants. Recueillez-vous, l'heure est solennelle.

Quand l'homme aura montré le néant du savoir, quand les justes auront été persécutés, quand les simples auront été bafoués ; la Divine Lumière apportera la vraie science de la vérité sous toutes les formes. Le fluide où nagent les âmes, aujourd'hui vicié et épais, sera devenu limpide et pur ; toutes les beautés souriront aux mortels. Heureux ceux qui les verront ! Heureux ceux dont le regard spirituel sera assez dépouillé pour lire, comprendre et voir derrière le voile ! Dieu qui est bon a dit que ce moment était prochain. En son nom je vous bénis. Au nom du Père. Soyez en paix.

EML.

### Les Instruments incarnés des Chefs Spirituels

*Parole.* — Les légions qui combattent en faveur du spiritualisme ou contre lui, ne se connaissent pas toutes. Souvent on s'étonne de ce que nous ne parlons pas le même langage, tout en voulant défendre la même cause.

(1) Le Signe de la « Lumière ».

Dans la grande patrie du Ciel, les combattants peuvent être bien loin les uns des autres. Nous sommes de partout, nous Esprits de Lumière ; mais ceux que nous voyons particulièrement, ce sont ceux qui sont éclairés des mêmes rayonnements, parce qu'ils sont protégés des mêmes chefs. Les forces fluidiques sont étendues pour ainsi dire par couches et elles rayonnent en cercle. Les plus rayonnants qui sont placés dans les régions les plus pures, sont ceux qui, sur la terre, vous éclairent le moins ; vous recevez particulièrement les forces directes plus rapprochées de vous. Chaque être sur la terre est relié par l'âme à un centre spirituel agissant, spécial. Quand la légion à laquelle appartient la créature incarnée est placée haut, elle est obligée, pour ainsi dire, de s'enlever à son propre milieu pour venir se retremper dans le bain fortifiant lumineux où elle est attirée.

Comme médium, la créature ainsi placée, n'est pas comprise de ses semblables sur la terre, parce qu'elle rapporte des impressions extraordinaires de lucidité prophétique dont la réalisation peut être lointaine. Le médium relié au groupe agissant dans un degré de spiritualité plus inférieur, est mieux compris de ses semblables sur la terre et ainsi, tout ce qu'il peut produire, il l'obtient bien plus aisément. La lenteur que vous constatez dans vos phénomènes prouve qu'ils viennent de bien haut et qu'ils sont de ceux desquels il est dit : « Ils sont marqués pour une heure divine. » Ne vous affligez pas, mes sœurs ; soyez patients, mes frères. Nous arriverons à l'heure de Dieu.

J'ai travaillé aujourd'hui (1), souvent je me suis montrée par différents médiums, mais jamais sous l'aspect de mon degré spirituel qui me revêt de lumière. C'est ce que je voudrais faire ici, si Dieu le veut.

Prions ensemble pour que nos chers médiums ne soient pas malades, que les tribulations de la vie cessent pour eux, qu'ils aient leur pain assuré et les moyens de propager la vérité, de toute la force de leur âme.

Dieu nous exaucera. JDC.

### Encouragements

*Parole.* — Bonsoir, bonheur, santé et courage ! J'ai peu de mots à dire, il faut qu'ils portent.

Moi qui ai tant aimé Jdc., j'ai le bonheur de venir avec elle, lumineux de sa propre clarté. N'en doutez pas. Je serai heureux et fier d'être

(1) Cela signifie : j'ai désiré vous donner satisfaction par manifestation spirite.

autour de notre grande âme, l'ange de la patrie pour moi.

Nous avons bien travaillé, nous sommes forts. Pourquoi douter ?

Réveillons notre foi, notre ardeur ; dominons tout.

Je prête un concours bien plus efficace de ce côté (1) affranchi de toutes les infirmités humaines. Nous nous préparons à frapper un grand coup, c'est certain. Ne soyons pas lâches, ne divisons pas nos forces. Que tous ces guerriers qui bataillent sans savoir pourquoi, bataillent, bataillent toujours. Ne nous occupons pas d'eux. La vraie force, Jdc. l'a dit, vient de haut, de loin, mais il faut savoir aller la chercher. Allons, de l'énergie ! Sortons de l'engourdissement, réveillons-nous, croyons fermement. Que rien ne nous arrête ! Nous touchons au port.

AGR.

### Résurrections. — Séparation des frères ennemis.

*Préambule.* — Visions à l'état de veille d'une immense manifestation spirite dans les cimetières et partout.

*Parole.* — Ecoutez : Il faut que le monde soit bouleversé. Nous apportons un signal ; nous le plaçons ici (2). Tous les Esprits que vous avez vus figurent le grand mouvement de la résurrection des corps. Il faut que les hommes voient les Esprits, que les Esprits se lèvent de leurs tombeaux pour les impressionner, car la terre est envahie par le mal. Il faut que l'Eternel frappe le coup suprême. Voici l'heure de l'accomplissement des destinées du monde.

Ceux qui préparent les voies, souffrent dans leur âme et dans leur corps.

Quand la grande figure du Christ a rayonné sur l'humanité, la terre a reçu son baptême régénérateur ; maintenant, c'est l'heure de compter les enfants fidèles et de les séparer de leurs frères ennemis. La terre est un lieu de souffrance, d'expiation ; il faut qu'elle se transforme, que toutes les lumières y pénètrent, qu'elle soit vivifiée par de nouveaux martyrs.

Le Christ, Sauveur de l'humanité, vient, sur les nuées brillantes, apporter la nouvelle de la grande transformation ; le drapeau du nouveau règne flotte dans l'espace (3).

Plus que jamais la lutte est terrible. C'est fait ; le temps est venu ; il faut que les prophéties s'accomplissent.

En ce qui vous est personnel dans la maison (le sanctuaire), je viens vous dire que tant de souffrances prennent fin. Le soleil de justice se lève. Debout pour regarder la nouvelle lumière devant laquelle les ténèbres s'effaceront et qui les pénètreront jusqu'aux profondeurs des abîmes ! c'est l'heure de la justice. Le mal sera à découvert.

Nous amènerons au premier rang des élus, les médiums éprouvés et malheureux. Nous démasquerons l'imposture. Nous ferons triompher la vertu en appliquant la nouvelle loi. Habimélah... ne doit se livrer à rien autre qu'à sa mission : elle est à nous ; elle est à Dieu. Comptez sur la bonté de Dieu. Je parle pour une légion par ce corps affaibli (1) qui ne peut rendre qu'imparfaitement nos pensées.

Je répète le mot dit en commençant : « Ecoutez ». Je veux dire : « Ecoutez dans vos cœurs, dans vos entrailles. » Ici tout parle des nouveaux prodiges, tout annonce le règne de l'Esprit qui est le règne de Dieu. Les souffrances humaines ont épuisé notre inspirée ; les joies prochaines relèveront sa force et son ardeur. En attendant, son devoir est de veiller sur elle-même avec un soin jaloux, car, en veillant sur son corps, elle veille sur celui d'un prédestiné remarquable, d'un Messie de l'humanité (2). Beaucoup de repos, beaucoup de sommeil sont nécessaires. En attendant, le ciel travaille et, votre réveil, Habimélah, après tant de douleurs, sera beau d'autant plus que vos souffrances auront été plus longues et plus profondes.

EZL.

### Armées organisées

*Parole.* — C'en est fait. La Parole de Dieu qui a été donnée aux hommes va avoir sa sanction par des événements heureux, mais terribles : heureux pour les uns, terribles pour les autres, d'une portée immense pour tous.

Mes frères de la Légion, vous avez reçu les ordres, obéissez, obéissez. Quand il vous sera permis de comprendre tout ce que cette époque renferme de grand, vous ne regretterez plus d'avoir souffert, vous vous réjouirez d'avoir obéi.

(1) Dans l'invisible.

(2) Nous ne pouvons pas dire quel était ce signal.

(3) Inutile de faire remarquer que cette communication est dramatisée symboliquement. Son principal caractère est de prouver que les phénomènes spirites, la matérialisation des Esprits, ont une impérieuse raison d'être, bien que sujets à caution et source d'abus. Ce ne serait pas la peine de dire que les temps changent, si tout était comme auparavant.

(1) Par de très grands chagrins et trop de travail.

(2) C'est-à-dire d'un être *quelconque* auquel on prépare les voies.

Nos armées sont organisées sur la terre et dans les espaces. Depuis les plus humbles ouvriers de la terre jusqu'au faîte des grandeurs, nous avons de grands auxiliaires pour notre cause.

Beaucoup ignorent encore leur pouvoir et leur mission, mais l'étincelle divine les embrase à leur insu ; un jour, ils comprendront pourquoi tant de feu au cœur et dans le cerveau; la force mûre agira.

Inexplicables sont ces phénomènes, dans les êtres qui s'ignorent : de l'ardeur qui les dévore et des larmes qui mouillent leurs yeux, ils n'ont aucune explication.

En leur âme bénie, ils éprouvent des transports très doux sous l'action de voix qui leur parlent; mais ils ne savent pas ce que cela veut dire.

Ils cherchent et ne comprennent point.

Une heure viendra où, dans un élan sublime, tous obéiront à l'appel de Dieu, tous suivront l'impulsion attractive dans le courant du Nouveau-Spiritualisme. Leur nuit se dissipera et ils seront guidés dans la voie qu'ils doivent suivre. La révélation se fait en esprit. Les connaissances de chacun ne sont point du même degré, mais finalement tous arriveront au même but par les soins de la divine hiérarchie enseignante et militante.

A tous nous disons dans le monde entier : Frères, soyez prêts!

Que notre aimée Habimélah... se repose ; elle n'a pas le droit d'abuser des forces qu'elle possède, en les prêtant fréquemmment aux Esprits pour satisfaire aux exigences de son entourage. Que vos maisons soient en sécurité et que vos âmes aient la paix en partage!

MEL.

## A ceux qui demandent les phénomènes promis pour prouver l'Œuvre rédemptrice.

*Parole.* — Au nom d'Eml.., je vous apporte une communication. Cette communication est un commandement.

« Vous êtes entrée dans une voie nouvelle, aride. Vous allez trouver beaucoup de déceptions, beaucoup de souffrances; vous allez souffrir par les hommes et par les Esprits ; vous allez accomplir le sacrifice quotidien. »

Au nom du Père, Habimélah!.. vous parlerez et vous agirez.

A ceux qui écouteront, je dis ceci : « Mes frères, quelle responsabilité pèse sur vos têtes! »

Vous aspirez aux joies de nouveaux et glorieux phénomènes ; vous n'en voyez pas toutes les souffrances.

Au nom du Père, le commandement que j'apporte s'applique à votre pensée, à votre cœur, à votre âme entière. Élevez-vous, épurez vos sentiments, pesez la valeur des sacrifices que vous allez faire. Quand vous aurez les phénomènes voulus, votre cœur sera dans la jubilation; mais, bientôt, vous serez courbés sous des peines inattendues. Ayez la douce espérance d'être satisfaits par vos aimés, oui, commandez à vos âmes de surmonter ces peines.

Il faut que vos âmes obéissent aux engagements spirituels, qu'elles aient la force dans la lutte, la patience dans l'adversité, l'indulgence devant les attaques ennemies, la bienveillance pour tous.

Vous ne direz jamais aux méchants : « Vous êtes des méchants »; c'est le Père et ses aides spirituels qui feront la justice.

Vous serez triomphants à la condition de *savoir souffrir* tous les jours.

Ames bénies du Père, courbez-vous sous les hontes et les infamies de vos frères ennemis; n'ayez pas la fierté de la vengeance; c'est au Ciel, je vous le dis, qu'appartient la justice.

Le Père, qui vous a bénis vous donnera le pain de chaque jour et tout ce qu'il faut pour remplir votre mission; mais, vous couvrirez votre pain de larmes pour accomplir le travail. Vous ne souffrirez pas trop peut-être en vos corps, on vous maintiendra autant que possible en santé; si un accident vous frappe, des anges vous guériront.

Le commandement est donc de plier vos âmes à la rigueur de vos propres engagements spirituels. Considérez-vous comme des volontaires.

Vous n'êtes qu'un petit nombre ici, mais des milliers vous entourent dans le monde spirituel et, dans l'humanité, des milliers attendent le commencement de l'œuvre.

Au nom du Père, ayez courage, force, persévérance. Restez fidèles et vous serez récompensés. »

Quand la raillerie, la critique malveillante, d'odieuses accusations, les insinuations perfides, des menées ténébreuses, vous auront accablés, alors, si vous avez su souffrir, vous trouverez le vrai bonheur.

Vous arrivez à l'accomplissement des destinées.

Le nouveau Règne, commencé parmi nous, imprime sa force sur la terre. Esprits et missionnaires humains, nous avons scellé le pacte de la Lumière; travaillons au nom d'Emmanuel.

Cette communication que je viens de vous donner en son nom doit, non pas vous affliger, mais vous réconforter. Celui qui a le plus souf-

fert aide ceux qui souffrent et souffriront, comme lui, pour la justice et pour la vérité.

Soyez bénis ! Mse.

### L'apparition des morts devenus immortels sera précédée de fléaux

*Parole.* — Le vent d'orage bouleverse le monde. C'est le vent des éléments déchaînés et celui des forces spirituelles en combat. Les fausses vertus, les faux dévouements, les fausses gloires ne brilleront qu'un temps, car ce vent va tourbillonner en tempête et niveler les têtes qui s'élèvent au-dessus des autres. Sous l'écrasement de la justice périront les Esprits de ténèbres incarnés et la force spirituelle qui vient de Dieu triomphera des Esprits rebelles qui attentent à la paix du juste et sèment la haine et la révolte. Un grand mouvement est imprimé dans les idées ; la guerre en deviendra plus violente de jour en jour. C'est alors que le conflit atteindra son plus haut degré d'action, que surgiront les événements nouveaux qui changeront la face des choses. C'est alors que les morts sortis de leur cercueil viendront jeter leur suaire sur des vivants pour leur dire : « C'est nous qui avons la vie véritable; vous êtes les vrais morts. »

Sur vous, des linceuls ne seront pas jetés; c'est à vous, justes du Dieu Grand, que nous donnerons nos fleurs, ces fleurs qui sont nos trésors d'amour, car vous travaillez pour nous, et nous vous préparons un jour de triomphe en reconnaissance de tout ce que vous faites. Combien vos larmes sont précieuses aux yeux de Dieu, et comme nous les recueillons dans nos cœurs ! Merci de toute la force de nos âmes réunies.

Restez persévérants, nos aînés !

Mus.

### Fluide d'activité puissante

*Préambule.* — Cet esprit manifeste comme d'habitude sa présence en répandant sur le front du médium un fluide semblable à de fortes gouttes de pluie. Il dit : « L'activité est nécessaire, H..., sois forte ! » Ces mots ont été perçus par audition consciente. De même les gouttes d'eau ont été reçues à l'état de veille. Toutes les visions sont obtenues sans préparation à l'état de veille. La parole est demi consciente ou inconsciente, selon les cas.

*Parole.* — Chers auxiliaires, vous verrez la beauté des corps spiritualisés, et vous avez reçu le commandement au nom d'Emmanuel ; vous savez que les peines et les joies rempliront votre vie; c'est pourquoi vous avez besoin de fluides actifs, qui vous permettent de surmonter les peines en vous reliant aux forces agissantes répandues dans l'espace. Ayez l'activité dans la lutte du monde et des Esprits, l'activité du travail et de la pensée, cette sainte activité du devoir qui répand le calme dans la conscience et donne la paix du cœur. Auxiliaires, travaillez. Depuis longtemps vous assemblez les matériaux pour le combat suprême, voici l'heure! Travaillez.

Mel.

### Sympathies douces et vigilantes d'âmes protectrices

*Parole.* — L'esprit est faible devant la douleur de ses aimés ; il pleure. Nous avons pleuré. Un jour viendra où toutes les larmes seront taries. Ces larmes de souffrances accumulées dans l'urne éternelle, rappelleront vos mérites à jamais; sacrifices et peines auront des compensations. Les âmes sœurs pleurent des douleurs des autres âmes sœurs. Il viendra une heure où toutes se réuniront en un faisceau fraternel et se consoleront ensemble dans l'ardeur du travail divin.

Vous n'avez pas fini de souffrir. On vous a dit comment vous auriez la force et le courage jusqu'au jour où la victoire vous sera assurée. Vous êtes entourés constamment de protecteurs aimants et dévoués. On veille sur vous, même dans les détails infimes de la vie, parce que c'est par ces détails inférieurs que les mauvais Esprits s'insinueraient. Vous avez des gardiens attentifs à tout sur vos pas, dans vos maisons, partout où vous êtes, parce que ce que vous avez à faire vous donne une dignité qui nécessite un entourage, une garde d'utilité et une garde d'honneur. Vous êtes les travailleurs de Dieu.

Ici, près de notre grande H., est un pouvoir, et ce pouvoir s'exercera bientôt ouvertement à la face des hommes, sous l'œil bienveillant de Dieu.

Vous souffrirez bien, mes enfants, surtout parce que vous verrez beaucoup souffrir celle que nous mettons en avant dans la voie, mais aussi, combien certains instants vous dédommageront de tout ! Mes chers protégés, travaillez bien. Mes sœurs, aimez-vous bien.

Dieu donne un sceptre à la femme.

La femme va montrer en quoi consiste sa force. Le monde saura que sous la faiblesse apparente de la femme réside une force divine. Il saura que la vraie science est cachée dans l'âme des créatures les plus humbles, les plus timides, parce que ces âmes sont un miroir de la Sagesse suprême. Soyez dignes de ce divin travail.

Je vous le dis encore, mes enfants, aimez-vous

bien et travaillez-bien. En suivant la bonne voie, si vous restez fidèles, vous obtiendrez les plus belles réalisations.

MIE.

---

## Bilan de conscience

*Parole.* — Lire les communications d'Eml... souvent ; elles sont imprégnées de force et possèdent en plusieurs passages une vertu merveilleuse.

Je puis assurer que tout est vrai, que tout arrivera. Le plus éclatant démenti sera donné à tous les ennemis de la *Lumière*, à ses détracteurs connus et inconnus, de tous les pays, par nous-mêmes Esprits d'amour, mais, avant tout, Esprits de justice.

Ma sœur Habinélah ! ce n'est plus « l'aube qui se lève », mais le *plein soleil qui luit.*

Conseils aux ouvriers de l'œuvre :

Chaque matin, songer aux devoirs de la mission, chacun selon son état, et bien remplir la journée. Prendre, chaque matin, de bonnes résolutions et, chaque soir, compter avec sa conscience, la raison et le cœur ; puis, chaque semaine, faire un petit inventaire de sa situation morale. Ainsi, vous serez chéris de nos bons amis de tous les mondes.

MEL.

---

## Malheurs pour un bien

*Parole.* — Je disparais sans cesse et je reviens toujours. Je m'élève dans l'espace, dans la lumière que j'ai tant aimée et désirée, mais j'aime à redescendre pour apporter quelques rayons de cette lumière dans vos noires habitations. Bientôt dans ces demeures qui nous paraissent si tristes, si froides et si obscures, rayonnera le Soleil de Gloire, la Lumière des Lumières et, quand vous aurez pleuré et soupiré beaucoup et longtemps, vous penserez que tout ce malheur fut pour un bien. Et vous serez réconfortés et réjouis.

AGE.

---

## Prière d'un Esprit familier

*Parole.* — Je demande au Ciel la force pour tous ceux qui se dévouent, le courage pour ceux qui se sacrifient, la constance pour le travailleur, la persévérance pour celui qui lutte, rivé à la chaîne des afflictions.

Je demande au Ciel la santé pour ceux qui s'offrent tous les jours en holocauste comme médiums sur l'autel des crucifiés, des grands martyrs.

Je demande le bonheur pour tous ceux qui répandent la joie, la paix autour d'eux.

Je demande pour ce foyer les lumières, les consolations, les douceurs intimes.

Je demande la paix, la sécurité, tous les biens pour les aimés, la justice pour le coupable, la récompense par le bonheur pour celui qui fait le bien.

Je demande l'amour de tous pour tous.

Je demande que tous les travailleurs de la « Lumière » restent fidèles au grand et saint Amour par lequel nous obtiendrons les beaux phénomènes attendus qui changeront la face du monde.

Je demande, par-dessus tout, que ma Reine soit bénie à jamais pour ce qu'elle fait et ce qu'elle doit faire encore.

EYI.

***

L'esprit Eyi aimait à employer respectueusement le mot « Reine ». Comme il a fait valoir de bonnes raisons pour s'en donner le droit, nous maintenons ce titre mystérieux, symbolique peut-être, auquel il tient beaucoup et qui est répété dans toutes ses communications. Cet esprit est celui qui avait été chargé d'opérer la conversion d'Adolphe Grange aux idées spirites et qui s'en acquitta par des moyens prodigieusement irrésistibles, ainsi que l'ont appris nos lecteurs des premières années. Inconnu de nous, il se présenta sous une apparence exotique originale se disant oriental. Sans être jamais un instructeur de la grande mission du temps, il remplit une modeste tâche au foyer avec un dévouement sublime. S'il fallait nommer un tel esprit, esprit inférieur, il serait à désirer que tous les esprits inférieurs lui ressemblassent. Dans ce cas, il n'y aurait nul écueil à redouter dans la pratique du spiritisme expérimental. Le moyen des communications deviendrait le bonheur et la sécurité des familles.

Depuis un certain temps, cet esprit a changé de situation ; c'est un heureux, et il mérite bien de l'être.

***

On dit qu'en ce moment il faut se décider à lever l'étendard du Nouveau-Spiritualisme.

Bien des âmes en peine sur la terre cherchent une orientation nouvelle. Puissions-nous réussir à faire naître en elles une espérance consolatrice ! Puissent les feux de notre phare percer les brouillards de l'Océan où des milliers d'hommes risquent de périr.

Fidèle aux ordres reçus, la *Lumière* a projeté des lueurs vives et la VOIE EST OUVERTE par la Direction.

Nul ne peut nier que depuis le nombre d'années où furent données ces communications, le mouvement spirite n'ait grandi sans cesse en passant par les phases les plus diverses.

L'évolution ne se fait pas sans révolution, ainsi le veut l'état déséquilibré de la terre.

Au milieu des obsédés et des possédés ont circulé des guérisseurs de l'âme et du corps, des libérateurs d'entraves ; en face, des forces diaboliques, la puissance angélique.

Des docteurs émérites sont venus à leur tour ; ils ont observé des effets singuliers, ils en ont cherché la cause. Les uns ont dit : c'est de l'hystérie, les autres ont trouvé que l'hystérie était insuffisante à expliquer certaines choses.

Les deux mondes s'agitaient consciemment ou inconsciemment ; Dieu les menait au but par des voies plus ou moins directes, plus ou moins éclairées.

Et enfin, la lumière a pénétré assez quelques intelligences, pour que ces intelligences forment un faisceau de forces d'entraînement, dont profiteront finalement ceux qui n'ont pas voulu ou pas pu penser.

Pour clore aujourd'hui cette petite partie de nos nombreux enseignements, nous désirons rendre un tribut d'hommages au souvenir médiumique et magnanime de Jeanne d'Arc : *Jdc.* Le mois de mai, mois de Marie, est aussi mois de Jeanne d'Arc, mois de protection féminine, mois d'apothéose spirituelle, mois de fleurs et mois d'amour.

Lucie GRANGE.

---

# FAITS BIOLOGIQUES ET CLINIQUES

## Auréoles névropathiques et auréoles de Saints

Il y a une vingtaine d'années, le Dr Féré (*Rev. de méd.*, 10 avril, 1905) a observé chez deux malades des auréoles lumineuses et récemment il a eu connaissance d'un cas analogue, ce qui l'a décidé à enfin publier ses observations.

La première, qui remonte à 1883, concerne une femme âgée alors de 28 ans, d'une famille neuro-arthritique et présentant depuis quelques années des accidents hystériques, mais sentant des migraines à crises menstruelles qui duraient du matin au soir pour se terminer par des vomissements glaireux. Lors d'une crise plus pénible que d'habitude, avec cyanose des extrémités, le Dr F... fut frappé, vers 4 heures du soir, de la vue d'une lueur d'une vingtaine de centimètres de rayons autour de la tête, dont la clarté, de couleur orangée, s'affaiblissait vers la périphérie. Le même phénomène se manifestait autour des deux mains découvertes. La peau, ordinairement blanche et mate, avait pris une teinte orangée, plus foncée que celle des auréoles, et qui avait précédé l'apparition des lueurs. Le phénomène cessa environ 2 heures après au moment du vomissement habituel.

La seconde observation, faite en 1884, concernait une femme de 25 ans qui, depuis l'âge nubile, souffrait de migraines mensuelles, de la durée d'une journée et se terminant le soir sans vomissement. Cette femme avait deux garçons bien portants et une petite fille de 4 ans qui présentait des accidents hystériformes (convulsions et strabisme). Dans l'un de ses accès de migraine, la malade eut une émotion, celle de voir une crise de strabisme se déclarer chez sa petite fille qu'elle en croyait à peu près délivrée. Elle se raidit et en même temps la peau présenta un changement de couleur orange et autour de la tête et des mains apparut subitement une auréole de même couleur orange. Cette lueur était de moindre étendue et d'aspect plus nettement rayonné à la périphérie et plus lumineuse que dans le cas précédent ; le phénomène ne dura que quelques minutes et la malade recouvra la parole. Le mari n'avait jamais constaté phénomène semblable chez elle.

La troisième observation, signalée par M. F., et qui lui a été communiqué par une tierce personne, montre la lueur non liée à la migraine, mais à un état d'angoisse ; le fait a été observé en 1904. Il s'agit d'une Mme B., qui a 4 enfants bien portants, dont l'aînée à 26 ans, et qui a toujours été en excellente santé jusqu'à l'année dernière. L'ataxie de son mari lui a causé de grands chagrins. Depuis plusieurs mois elle souffre de troubles de la sensibilité et de la motricité, disparaissant à la lumière naturelle ou artificielle intense, ainsi que par les frictions et les applications chaudes. Le sommeil est souvent troublé par des sensations subjectives des appareils sensoriels et surtout de la vision et de l'audition (bruits brusques, illuminations subjectives qui la réveillent ainsi que des chocs émotionnels) ; elle a des terreurs inexplicables. Dans ce dernier cas elle reste assise sur son lit pleine d'angoisse. Son

mari est terrifié par un phénomène qui accompagne cette angoisse. C'est une lueur qui environne la tête de sa femme. En pleine obscurité elle et lui-même et les objets environnants se réfléchissent tout à coup dans la glace de l'armoire placée en face du lit. Cet éclairage est le résultat de cette lueur, sorte de couronne de rayons divergents d'inégale longueur, de 20 à 25 centimètres de long, entourant tout le pourtour du profil, de quelque sorte qu'il se présente. La face est pâle et teintée en jaune. L'auréole se développe brusquement comme l'anxiété; elle s'éteint aussi comme l'anxiété, graduellement; le tout ne dure guère plus d'un quart d'heure.

A la suite d'une chute dans l'escalier, les symptômes de paralysie s'accentuèrent et leur durée devint plus longue. L'angoisse se présenta depuis lors même le jour, mais sans phénomènes de luminosité appréciable.

L'angoisse, les paralysies nocturnes et les autres troubles font partie ici du syndrome hystérique ou neurasthénique. Les phénomènes de luminosité chez cette femme, de même que dans les cas de migraine précités, semblent liés à des troubles vaso-moteurs, donc constituent des troubles physiologiques.

On peut les soupçonner de subjectivité comme ceux de radioactivité signalés par quelques physiologistes. Mais si la suggestion peut produire des effets considérables, il ne s'en suit pas qu'il faille attribuer à la suggestion ce qui n'est pas senti par tous. « La sensibilité varie avec les individus, et elle varie encore chez un même individu suivant des conditions variées, et d'ailleurs des phénomènes rares ne tombent pas sous l'observation de chacun. »

M. Féré rappelle divers phénomènes subjectifs de la vision, ceux par exemple qui se montrent sous l'influence des excitations des autres sens, l'ouïe (audition colorée), l'odorat, le toucher, sous l'influence des chocs moraux, des émotions, de l'aura épileptique, des irritations viscérales; puis ceux des rêves, du délire, etc. Tout cela pour poser cette question : tout le monde aurait-il été capable de voir ces lueurs comme M. F., qui déclare ne jamais avoir observé chez lui ce genre de photopsies suggestives, abstraction faite du scotome scintillant, précurseur de la migraine.

L'auteur fait remarquer qu'un bon nombre de personnages de l'histoire religieuse, doués d'auréoles, furent atteints d'exaltation, d'extase, de terreur, de mysticisme, d'enthousiasme, etc., c'est-à-dire d'un état névropathique au moins transitoire. « On pouvait imaginer que si un orage nerveux peut se manifester par l'auréole ou par une luminosité, on la retrouve chez ces personnages ou chez quelques-uns ; d'autres avaient pu en avoir été pourvus par l'imagination des croyants ; j'admettais la possibilité de quelques faits réels servant de base à la légende commune. Quand j'ai signalé, à mon maître Charcot, ces observations, il ne manifesta son scepticisme que par cette remarque : « Ce que vous avez vu deux fois dans un an, vous avez des chances de le revoir; ce serait l'od de Reichenbach. »

***

Ainsi, Charcot, lui-même, n'était pas éloigné d'accepter les phénomènes si contestés observés par les sensitifs du baron de Reichenbach, il y a plus d'un demi-siècle. Les lecteurs de la *Lumière* savent suffisamment comment se manifestent les effluves odiques ; nous n'entrerons donc dans aucun détail à leur sujet. Disons seulement que, de même que pour les rayons N, également contestés, comme tout ce qui est radiation magnétique ou autre du corps humain, il s'agit ici, selon nous, d'une extériorisation de ce qu'on peut appeler le fluide nerveux, à défaut d'autre terme.

Dans le cas particulier des auréoles vues par M. Féré, ou bien elles eussent été visibles pour tout le monde, et alors l'expression d'*orage nerveux*, si heureusement employée par lui, s'applique bien au phénomène, les molécules de l'effluve nerveuse s'échappant plus serrées, plus condensées et en plus grand nombre ; ou bien M. Féré seul les a vues, et alors il se range *volens nolens* dans la catégorie des sensitifs, c'est-à-dire des personnes qui possèdent une acuité sensorielle supérieure, chez lesquelles la gamme des couleurs, des sons, etc., est plus étendue que chez les autres, des personnes, en un mot, qui, au lieu d'être des déséquilibrés — comme on est trop disposé à le croire par ignorance — présentent, au contraire, un *équilibre supérieur*, indice d'un organisme *supérieurement évolué*.

Nous sommes profondément convaincu, d'ailleurs, qu'un grand nombre de ces phénomènes qui, aujourd'hui, paraissent si merveilleux, tels que les auréoles en question, les effluves des êtres organisés et des cristaux, les radiations de toutes sortes émanées de tous les corps de la nature, puis la lévitation et les phénomènes dits physiques du spiritisme, s'expliqueront avant peu tout naturellement par les lois de la physique.

Quant aux auréoles émanées par les grands Saints et les esprits supérieurs de l'humanité, elles prouvent simplement l'immense pouvoir de rayonnement que possédait leur corps psychomental puissamment évolué. Aussi, ne sauraient-elles aucunement être comparées à la couronne de fluide nerveux pathologique des névropathes ou des névrosés.

Dr Lux

# REVUE UNIVERSELLE

**Anna Christie Miller, « l'enfant prodige » de Sioux City** (*Annal. des Sci. psychiq.*, mars). — D'après le *New-York-Herald* du 18 février, A. Christie Miller, âgée de 16 ans, s'est aperçue depuis peu de temps qu'elle est douée d'une faculté psychique exceptionnelle. C'est une élève très intelligente qui obtient les meilleures notes de son école. Elle peut, les yeux bandés, décrire les objets sur lesquels on la questionne, compter le nombre des pièces de monnaie dans une poignée présentée ; elle fait circuler les tables à volonté dans toute direction, les fait tenir sur un pied, marcher avec un homme assis dessus ; il suffit qu'elle touche un instant le meuble pour le sensibiliser.

Ses facultés se sont révélées par ses succès à l'école ; ses devoirs étaient toujours sans faute et on la soupçonna de tricher ; mais elle fit aussi bien les devoirs ou les problèmes des classes supérieures et l'on fut obligé de se rendre à l'évidence.

---

**Phénomène spiritique lumineux** (*Light*, 25 févr.). — On sait que les phénomènes lumineux sont fréquents, en ce moment, dans le pays de Galles, et très discutés par les journaux quotidiens anglais. M. R. H. Russell-Davies pense apporter une contribution utile à cette controverse par la publication du fait suivant qui lui est personnel.

Il y a environ cinq ans, M. R.-D. se rendait avec sa femme, de Londres dans le nord du pays de Galles, pour assister aux funérailles d'un oncle et d'une tante qui venaient de mourir à quelques heures d'intervalle, âgés de plus de 80 ans. Une voiture devait les prendre à la station rurale où s'arrêtait le train pour les conduire à destination, mais à Birmingham un accident de machine survenu les mit en retard de deux heures, et au lieu d'arriver à 10 h. du soir, ils arrivèrent à minuit. Dans l'impossibilité d'avoir une voiture, ils résolurent d'aller à pied jusqu'à destination ; la nuit était absolument noire et il n'y avait pas moyen d'avoir une lanterne. A moitié chemin, ils arrivèrent à une colline abrupte et dangereuse et ils durent marcher l'un derrière l'autre en cherchant le sentier à tâtons. Mais voilà que soudain M. R.-D. aperçut un globe brillant d'une lumière dorée, à environ un mille de là, en avant et au sommet de la colline où se trouvait la résidence où ils se rendaient. Cette merveilleuse lumière éclairait le sentier et semblait venir à la rencontre des deux voyageurs. M$^{me}$ R.-D., dit : « C'est là l'ouvrage de l'oncle Edward ; c'est ce qu'on appelle dans quelques parties du pays une « chandelle de mort. » — Non, répliqua M. R.-D., c'est un projecteur. » Mais pendant qu'il parlait, le globe s'éleva dans les airs et se mit à flotter doucement au-dessus de la maison où les deux pauvres corps reposaient dans le sommeil de la mort. Le phénomène dura bien sept minutes, puis disparut. Nos voyageurs trouvèrent les habitants, dans la maison, à souper dans la seule pièce éclairée. M. R.-D. fait observer qu'il ne possède pas le don de clairvoyance qu'à sa femme ; il fut cependant le premier à apercevoir le phénomène. — « Comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, tout à coup une lumière qui venait du ciel l'enveloppa de sa clarté. » (*Saint Paul*, *Actes des Apôtres*).

---

**Les dangers du spiritisme** (*Die übersinnl. Welt*, avril). — Dans certains pays les phénomènes spiritiques deviennent un véritable danger pour les personnes chez lesquels ils se produisent. Témoin la famille W., de Vienne, qu'on déclara atteinte de folie religieuse parce que les parents et leurs cinq enfants affirmaient que depuis le 19 septembre 1904 il se produisait chez eux des déplacements d'objets, de l'écriture directe, de la lévitation et des matérialisations. Or, d'après l'enquête faite par M. R. Hielle et A. P. Eder, tous les membres de cette famille sont en *parfaite santé* physique et intellectuelle. C'est sur l'accusation portée par un voisin qui désirait le logement occupé par la famille W. que des poursuites ont été exercées. Sachant que l'un des signataires des écritures directes prenait le nom d'Antoine de Padoue, il affirma qu'il avait trouvé écrit sur sa porte qu'Antoine de Padoue briserait ses meubles s'il ne laissait la famille W. en repos. La prétendue inscription n'a d'ailleurs pas été vue par la famille W.

Or, le 7 février, la femme W. fut appelée devant le commissaire et interrogée par un médecin de la police. Le soir du même jour, le père et une de ses filles, Elise, âgée de 18 ans, furent arrêtés et conduits à l'asile royal d'aliénés, parce qu'ils persistaient dans l'affirmation des phénomènes. M$^{me}$ W. fut tellement saisie de cet internement arbitraire des siens, et des racontars pu-

bliés dans les journaux qu'on eut de la peine à l'empêcher de se suicider. Le surlendemain, on extorqua à la jeune fille l'aveu que c'était elle qui avait été la fautrice de tous les phénomènes; elle le fit de force, pour ne pas être retenue avec son père à l'asile; on la força à refaire sa soi-disante confession devant un cénacle d'auditeurs, et le lendemain on laissa sortir de l'asile le père et la fille *guéris*. Les phénomènes avaient d'ailleurs persisté pendant l'absence de la jeune fille. Le plus triste, c'est que cette famille, pauvre, fut entièrement ruinée par cette malheureuse affaire, personne ne voulant plus confier de travail à ses membres ; et la jeune fille fut avertie que si les phénomènes se reproduisaient, elle serait enfermée de nouveau et pour longtemps.

---

**Extériorisation du double** (*Annal. des Sci. psychiq.*, mars). — La lettre suivante a été adressée aux *Annales* : « Je devais parler en public dans une réunion de charité, et j'attendais sur l'estrade devant l'auditoire. C'est un devoir, qui m'arrive de temps en temps, et qui est loin de m'être agréable... Ce jour là, il faisait terriblement froid, ce qui produit toujours un effet néfaste sur mes nerfs. Tout en attendant mon tour, et écoutant les autres orateurs, ma nervosité allait augmentant, à tel point que je ne savais plus comment je ferais pour trouver le courage de parler. Cependant je parvins à me lever et je balbutiai une ou deux phrases, lorsque tout à coup j'aperçus une *créature*, une *chose*, mon *double* — exactement mon double — debout à côté de moi; et cette forme resta ainsi jusqu'à la fin de mon discours.

« Deux phénomènes curieux accompagnèrent cette apparition :

« 1° L'absence d'étonnement ; en effet, je ne m'étonnai pas plus qu'on ne s'étonne en rêve devant des faits extraordinaires.

« 2° La cessation de ma nervosité, car je ne m'inquiétai plus de mon discours. Cette forme était si nette, si précise, que j'étais surprise que l'auditoire n'aperçut pas deux femmes au lieu d'une debout devant lui.

« Je n'avais jamais entendu parler d'un cas pareil, et c'est la première fois qu'un tel phénomène m'arrive. »

La rédaction des *Annales* explique le phénomène par une illusion, ou plutôt par ce dédoublement psychologique de l'écrivain ou de l'orateur qui, poussé un peu loin, peut donner lieu à l'apparence subjective d'un double; mais ici le phénomène a été poussé si loin qu'il est presque sur les confins de ces *doubles* admis par les occultistes.

**N'était-ce qu'un rêve?** (*Psych. Studien*, déc. 1904). — A l'époque où a eu lieu l'événement, Mme Kosseth habitait Görlitz avec sa plus jeune fille; c'était vers la fin des années 80. Sa fille aînée, très indépendante de caractère et quelque peu aventureuse, avait trouvé une place dans une bonne famille ; elle avait toujours manifesté le désir de se placer à l'étranger, mais sa mère n'avait jamais voulu y consentir. Depuis assez longtemps, Mme K... n'avait plus de nouvelles de sa fille ; des lettres qu'elle lui avait écrites étaient restées sans réponse ; finalement elle apprit que sa fille avait quitté la famille auprès de laquelle elle était employée, sans laisser aucun renseignement sur ses projets. Plusieurs semaines après, à la fin de novembre, Mme K... eut, après une nuit d'insomnie et dans un état de somnolence, un rêve d'un réalisme effrayant. Elle se trouvait dans une grande forêt sombre, à sol tourbeux et marécageux, où ses pieds s'enfonçaient profondément. Il régnait une sorte de clair-obscur qui lui permettait de tout voir très nettement. Sur un fonds de mousse, elle aperçut soudain le tronc absolument nu d'une femme dont la tête et les pieds avaient été coupés. Mme K..., sur le moment, n'éprouva pas précisément de l'horreur, mais plutôt une curiosité qui se concentra sur la question de savoir qui pouvait être ce cadavre. Elle chercha à voir la tête détachée, mais ne trouva qu'un lambeau de la chemise et un mouchoir avec les initiales E. K..., en monogramme. Elle tenait ces deux objets dans la main... quand elle se réveilla avec un sentiment de violente horreur. Il commençait à faire jour, l'horloge marquait sept heures. Mme K... appela sa plus jeune fille, qui dormait dans la même chambre, et lui raconta son rêve. Les initiales du mouchoir ne pouvaient-elles pas être celles de sa fille aînée, Elisabeth Kosseth?

Mme K... passa plusieurs jours dans une grande agitation, et toujours pas de nouvelles d'Elisabeth ! Le 13 décembre, elle alla avec sa fille dans un café où se réunissaient de ses connaissances, et pendant que sa fille causait et riait avec ses camarades, ses yeux tombèrent, comme par une attraction magnétique, sur un entrefilet de la « *Gazette de Magdebourg* », où l'on mentionnait que dans la forêt voisine de Neuhaldensleben, on avait trouvé le cadavre déjà en partie décomposé d'une jeune personne dont on avait détaché la tête et les pieds, mais dont l'identité n'était pas encore connue ; on avait simplement trouvé aux côtés du cadavre un lambeau de chemise et un mouchoir avec les initiales E. K. Prise d'un frisson glacial, Mme K... laissa tomber le journal et s'efforça en vain de dissi-

muler son trouble ; elle rentra avec sa fille qui s'était d'ailleurs aperçue de son émotion. Elle passa une nuit affreuse et dès le lendemain matin télégraphia à la police de Magdebourg pour lui communiquer ses craintes au sujet de l'identité du cadavre avec sa fille Elisabeth. Vers le soir, elle reçut la visite d'un commissaire auquel elle fit part de ses craintes, sans lui parler de son rêve, de crainte du ridicule. Le commissaire la rassura en lui disant que ces initiales pouvaient se rapporter à bien des personnes. Nouvelle insomnie, mais le lendemain, elle reçut un télégramme de la police de Magdebourg s'exprimant ainsi : « Cadavre reconnu pour Emma Karten, bonne d'enfants, de Magdebourg ». — Les assassins furent découverts. Peu après, Mme K... reçut des nouvelles de sa fille Elisabeth qui était partie à l'étranger et n'avait pas écrit plus tôt craignant que sa mère ne s'opposât à son départ. Mme K... affirme que son récit est absolument sincère.

---

**La vision de Minerva Judson**, par W. J. Colville (*Banner of Light*, 31 déc. 1904). — En 1901, le père de Minerva J. périt dans l'Afrique du Sud et la mère mourut peu après ; Minerva, jeune fille de 12 ans, resta seul avec son vieil oncle et une vieille servante, dans une ferme isolée de l'Australie, ayant pour seuls compagnons de jeu un kanguroo et une pie. Le Dr Fischer étant venu voir son vieil ami, l'oncle, remarqua toute la gentillesse de l'enfant, douée d'ailleurs de toutes les qualités du cœur. Il projeta de l'emmener avec lui à Brisbane, la capitale du Queensland, et de lui faire passer là les fêtes du nouvel an. Il la surprit à un moment donné, sous un arbre, dans un état de trance, disant : « Oh ! ne l'arrêtez pas, elle n'a pas touché aux diamants ; je puis vous montrer où se trouvent votre collier et vos bracelets. » Elle continua, ce qui semblait de la divagation au Dr F., savant neurologiste, à proclamer l'innocence de l'accusée, d'Anna Henderson. Le Dr F. ne connaissait pas ce nom. En se réveillant de sa trance, Minerva paraissait très fatiguée. De Dr F. l'engagea à se préparer au départ et l'on prit à la station voisine l'unique train de la journée conduisant à Brisbane. Seul dans son compartiment avec la jeune fille, il lui demanda des éclaircissements sur ce qu'elle avait dit sous l'arbre, mais elle ne put lui en donner aucun. Elle finit par s'endormir ; le Dr F. en profita, lui toucha légèrement le front et l'appela doucement trois fois par son nom, puis lui demanda le nom de la personne dont les diamants avaient été volés ; avec peine, elle finit par nommer l'actrice Bianca Vorno, que le Dr F. connaissait fort bien. Lorsque le train s'approcha de Brisbane, Minerva se réveilla bien disposée et pendant le dernier quart d'heure causa gaiement avec son compagnon. A l'arrivée, les voyageurs n'étaient pas encore descendus du train que déjà les petits marchands de journaux criaient : « Le grand vol de diamants ! » Effectivement on lut dans le journal que les diamants d'une actrice qui jouait à ce moment au théâtre de Brisbane avaient été volés et qu'Anna Henderson avait été arrêtée. Le Dr F. était stupéfait ; Minerva ne manifesta pas la moindre émotion ; questionnée elle dit ne point connaître ni Bianca, ni Anna Henderson.

Le Dr F. demeurait avec une sœur qui reçut la jeune fille avec la plus grande cordialité. Minerva était dans l'enchantement de toutes les belles et bonnes choses qui l'entouraient. Le Dr F., réfléchissait sur toute cette affaire, se dit qu'il ne pouvait y avoir eu transmission de pensée, puisqu'il ignorait le fait du vol et qu'en présence de ce mystère il fallait laisser parler les faits, les facultés de l'esprit n'étant pas toutes connues. Le lendemain de l'arrivée, le tribunal devait prononcer sur le vol en question ; le Dr F. résolut bravement de produire Minerva comme témoin. Bianca Vorno insistait pour qu'une punition exemplaire fût infligée à cette voleuse perfide qu'était Anna Henderson. A 11 h. du matin, à l'audience, Minerva, en trance, était assise entre le Dr F. et la sœur de celui-ci. La parole lui fut donnée. Elle dit d'une voix claire et éclatante : « La Signorina Bianca Vorno possède un singe », ce qui provoqua l'hilarité de l'auditoire et un sourire chez Bianca qui dit : « J'ai un singe, mais Marmosetta n'a pas touché mes bijoux ; » Minerva continua tranquillement : » Actuellement le singe joue avec un collier de diamants et a caché deux beaux bracelets dans la remise à l'extrémité du jardin, derrière la maison. Le Dr F. peut accompagner la dame et je puis vous indiquer où le trésor est caché. « Malgré la résistance dédaigneuse de Bianca, le juge Farquharson décida qu'on irait vérifier le dire de la jeune fille. Il fit remarquer à Bianca, qui continuait à charger et à invectiver Anna, que ses accusations étaient illégales ; tout accusé étant innocent aux yeux de la loi tant que la preuve du délit n'est pas faite.

En arrivant dans le jardin, on ne vit pas Marmosetta, mais sa maîtresse ne tarda pas à la découvrir dans un coin de la remise, jouant avec son collier. Elle exprima alors tous les regrets que lui causait son erreur et fut aussi enthousiaste a exalter Anna qu'elle l'avait été à l'accuser. Elle voulait lui faire une pension, adopter

Minerva, etc. Minerva, entre temps, avait dit exactement comme tout s'était passé, ce qui ne fut pas le moins stupéfiant; tout était d'une exactitude parfaite.

L'histoire finit comme dans un conte de fée ; le Dr Fischer, vieux célibataire endurci, épousa Anna Henderson, le juge épousa Priscilla Fischer, la sœur du docteur, et ce dernier adopta Minerva.

---

**Faits surpranaturels**, par Marie Knorr-Schmidt (*Die uebersinnl Welt*, févr.) — La narratrice est tentée d'attribuer à la *transmission de pensée par influence spirite* les faits suivants que ceux qui les ont observés ou subis attribuaient à la transmission de pensée simple.

1° Le premier fait a été raconté à M. K.-S. par un ingénieur de Pilsen, M. Baumbach, qui l'a autorisée à publier son nom. Ce dernier avait voyagé dans l'Inde et assisté aux opérations de suggestion produites par les fakirs, dont l'un, un jour présenta, à de nombreux assistants un serpent, qu'il leur fit apparaître, par suggestion, comme la plus belle femme du monde. Depuis lors il est convaincu que tous les faits spirites ou supranormaux ont une origine analogue ou peuvent tout au plus s'expliquer par la transmission de pensée. Un fait cependant. qui lui est personnel, l'a laissé perplexe. Un soir qu'il se trouvait à la brasserie, il éprouva tout à coup une vive inquiétude et eut la vision de sa chambre de garçon où un homme à genoux devant un coffre, était occupé à le forcer : le coffre forcé, cet homme jeta de ci de là les objets qu'il renfermait, s'empara de l'argent qui y était caché et se sauva. Bien que la chose lui parût absurde, l'ingénieur quitta à la hâte la brasserie et rentra chez lui où il trouva le coffre forcé et ses affaires éparses sur le parquet. Il ne confia rien de ce vol à la police pour des raisons particulières, mais raconta le fait à sa fiancée et à un collègue. Il ne saurait être question de transmission de pensée ici, toute l'attention du voleur devant être concentrée sur son acte et son oreille à l'affût des bruits du dehors.

2° Le deuxième fait émane d'un M. Charles Engel, matérialiste irréconciliable, qui fit à M. K.-S. le récit suivant : Dans un voyage à N. il loua une chambre meublée et y fit transporter sa malle. Au moment où il se baissa pour ouvrir la malle, il sentit un frisson glacial parcourir tout son corps de la nuque aux talons ; il crut s'être refroidi et pour se réchauffer se livra à un exercice forcé de quelques instants, après quoi il se pencha de nouveau sur sa malle pour l'ouvrir ; mais le même frisson le saisit, et alors il examina attentivement porte et fenêtre pour s'assurer qu'il n'y avait pas de courant d'air. Une troisième fois, il voulut ouvrir la malle et cette fois le frisson glacial fut d'une violence excessive, de sorte qu'il sonna la servante. Celle-ci arriva et aux questions de M. Engel sur les personnes qui avaient habité antérieurement la chambre et sur la durée de leur séjour ne fit que des réponses évasives ; un bon pourboire la décida à dire la vérité : la chambre avait été habitée en dernier lieu pendant huit jours par deux hommes qui s'y sont ensuite pendus. Evidemment, M. Engel renonça à habiter cette chambre, mais ne put jamais se rendre compte de l'influence qui avait agi sur lui d'abord pour produire le frisson ensuite pour qu'il supposât une connexion entre ce frisson et ce qui s'y était passé antérieurement.

Dans les deux cas précédents, M. K.-S. pense que la transmission de pensée par les esprits pourrait fournir une explication. D'après Friese, ajoute-t elle, on peut encore admettre que le fluide des pendus était resté plus ou moins dans l'ambiance de la chambre. M. Engel était de reste persuadé que s'il était resté dans la chambre, il aurait subi, par suggestion intense, le sort de ses deux prédécesseurs.

3° Ce fait est personnel à M. K.-S., d'ailleurs médium écrivain. Elle n'avait que 12 ans quand il se produisit. Elle couchait dans une même chambre avec son frère. Voici qu'une nuit un bruit formidable, venant de la chambre des parents, les réveilla en sursaut. Ils sautèrent en bas du lit ; le père en chercha la cause et constata qu'un des poids d'une grande horloge murale était tombé. La mère dit aussitôt que ce devait être l'annonce d'une mort, mais le père parla de la vétusté du cordon qui s'était déchiré, etc. Peu après on apprit qu'un nommé Thierhammer, de Leibnitz, en Styrie, était mort gelé la nuit en rentrant de l'auberge. Cette nouvelle laissa le père rêveur ; il raconta alors qu'un jour, ce Thierhammer et lui, encore étudiants et quelque peu surexcités par le vin, s'étaient promis solennellement et sous serment, que le premier des deux qui mourrait se manifesterait à l'autre. La narratrice ne pense pas que la simple transmission de pensée puisse détacher le poids d'une horloge.

---

*L'abondance des matières nous oblige à renvoyer, au prochain numéro, un très intéressant article sur* « Le Gui, symbole de Noël et sa légende », *lequel est cependant prêt depuis très longtemps. Nous ne pouvons publier tout ce que nous voudrions.*

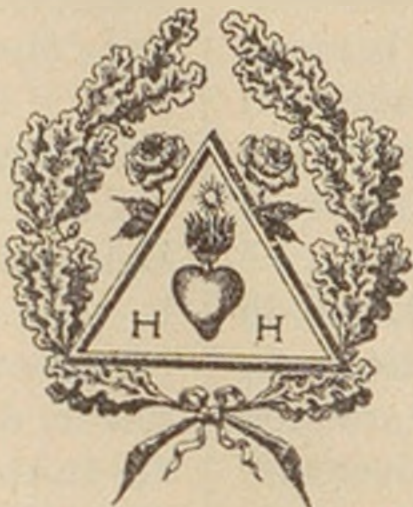
---



*Le Gérant* : Martelet.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

# LA LUMIÈRE




N° 291. — JUIN 1905. — SOMMAIRE. — 

## CAUSERIE

**Melchisédech, premier prêtre de Dieu et de la Nature. — La Communion universelle des âmes, prélude de régénération. — L'histoire anticipée des faits par des visions et des songes.**

Dans une *Lettre du Conseiller d'Eckartshausen* sur la *possession réelle de Dieu*, et à la suite d'une dissertation intéressante sur les mystères sacerdotaux, nous avons pris note d'une interprétation du nom « Melchisédech. »

« La science royale et sacerdotale » dit il d'abord, « est celle de la régénération... »

« ... L'exercice de cette science est son propre perfectionnement et celui de toute la nature.... Elle seule peut initier à la connaissance de Dieu, de la nature et de l'homme en parfaite harmonie, alors que les autres sciences ne comprennent réellement ni Dieu, ni la nature, ni l'homme et sa destinée ».

Connaitre Dieu dans l'homme et la Divinité dans la nature, entrer en communion avec Dieu, c'est ce que les termes de cette lettre (1) tendent à démontrer. L'union suprême entrevue fut la raison pour laquelle le nom du sacerdoce dérivait de *religio clerus regenerans*.

« Melchizédek fut le premier prêtre roi ; tous les véritables prêtres de Dieu et de la nature sont ses descendants et Jésus-Christ lui-même s'unit comme prêtre à lui, suivant son ordre. Ce nom possède la plus haute et la plus vaste des significations « M L K I Z D Q ». Il signifie littéralement l'introduction de la véritable substance vivifiante et la séparation de cette substance de l'enveloppe mortelle qui la recouvre.

« Le prêtre est celui qui sépare ce qui constitue la nature pure de celle qui ne l'est pas, le séparateur de la substance qui renferme tout de celle qui provoque la douleur et les maux. Le sacrifice ou ce qui a séparé se compose de pain et de vin.

« Le pain représente effectivement la substance qui contient tout, le vin celle qui donne la vie à toute chose.

« D'où un prêtre est, selon l'ordre de Melchizédek, celui qui s'entend à séparer la substance universelle et vivifiante de la matière impure, celui qui sait l'employer comme moyen de réconciliation et d'union à nouveau pour l'homme déchu afin de lui communiquer son véritable et royal privilège de dominer la nature et de s'unir aux mondes supérieurs ».

Ces quelques mots renferment tous les mystères du sacerdoce divin et l'occupation comme le but du prêtre.

(1) « L'Aurore » t. XIX, n° 11, p. 453.

Lorsque l'homme fut empoisonné par le fruit du mal et qu'il porta en lui le germe de la mort, tout ce qui l'entourait devint sujet à mourir; il devait donc être établi un contre effet pouvant se répartir sur les hommes intoxiqués pour sauver de la mort.

Pour que l'Arbre de Vie pût être planté de rechef, il fallait au préalable qu'au centre de la terre, la matière corruptible fût régénérée, rendue apte à devenir un jour une substance universelle de vie.

Si nous poussions plus loin les dissertations d'Eckartshausen, on croirait que nous avons le désir de favoriser l'idée sectaire, *bigote*, qui semble s'en dégager. Nous ne voyons pas d'une manière aussi étroite cette manifestation de pensée philosophique religieuse, mais au contraire, nous y sentons la pure essence d'une grande vérité. D'abord Eckartshausen respectait toutes les religions et n'en critiquait aucune. Ceci dénote déjà de sa part un équilibre mental que ne possèdent certes point tous ceux qui entendraient critiquer Melchisédech, le Saint-Esprit ou Jésus-Christ parce qu'ils ne savent point ce qu'ils représentent.

Dans notre méditation sur les *mystères sacerdotaux*, nous ne voyons pas autre chose que le point lumineux de vérité caché à l'horizon de notre ciel et de nos cieux, dans notre concept intellectuel et notre cœur vibrant d'amour.

L'idée de la régénération est à la base de toutes les religions en somme et, quelle que soit la cause d'une chute qui impose l'idée de cette régénération, nous sommes bien obligés de constater tous que nous nous agitons dans les perturbations d'un déséquilibre fatal, comme le navire désemparé sur la grosse mer. Le naufragé appelle du secours; le déchu a besoin de régénération.

Nous avons foi en la révélation du Nouveau-Spiritualisme qui nous apportera le remède efficace propre à guérir les plaies sociales en éclairant la route de l'homme égaré. Assurément, la communion en Dieu peut seule nous ouvrir les voies lumineuses de l'inspiration comme horizon de salut. Le phénomène spirite qui donne des preuves de survie et confirme l'existence d'êtres invisibles hiérarchisés bons ou mauvais, vampires ou protecteurs, ne saurait suffire à assurer le développement de la moralité et l'édification du bonheur général.

La délectation des joies pures particulières, s'y trouve trop souvent mêlée à l'idée de combat contre les forces ténébreuses pour que l'on puisse, par cet exercice, contribuer au bien être général dans une parfaite sécurité. Si nous nous sentons individuellement malheureux, avons-nous le courage d'être zélés à rendre joyeux nos semblables ? Non. Il nous faut être heureux chacun pour être heureux tous finalement. Aux grandes âmes il faut même beaucoup d'idéalité et de sympathisme.

La pratique sèche des manifestations de l'Au-Delà satisfait mieux la curiosité, qu'elle n'assure la paix et la félicité; du moins faudrait-il y joindre toujours l'étude méditative de nos destinées, de la cause et du but de nos souffrances et des raisons d'espérer un avenir meilleur. A défaut de réalités sensibles présentes, nous pouvons arriver par nos aspirations supérieures qui sont une communion en Dieu, à nous constituer un corps de paix dans des effluves célestes. Toutes ces ardeurs de l'âme vibrante dans les harmonies universelles, sont gênées et étouffées au sein des cercles des manifestations spirites. Le plus souvent l'égoïste personnalisme y règne. Comment enfin, le spiritisme aussi banalement pratiqué, en général, mettrait-il ses pratiquants en rapport d'union avec les puissances d'élite, comment pourraient-ils communier en Dieu, s'ils ne sont pas seulement capables de communier entre eux autour d'une salle d'où ils font des évocations inconsidérées.

De cet état de choses, il est arrivé que l'on a la maladie à la mode, la honte du sentiment et de toute religiosité à force d'entraînement matérialiste.

On voit des spirites matérialistes ou des matérialistes spirites. Les premiers veulent plaire à la science qui n'est point spiritualiste du tout; les seconds sont les têtes fortes, ceux qui suivent le mouvement du progrès social, mais qui se disent que, dans les expériences, peut se trouver une mine quelconque à exploiter. Du nouveau utile, quoi !

Voilà un progrès qui, à notre point de vue, est une honteuse décadence, mais on ne raisonne pas ces choses là; la tourmente bat son plein, on la subit.

Comment peut-on être spirite sans être spiritualiste ? C'est une anomalie dont on cherche en certains lieux à expliquer la cause et cette cause nous sera dévoilée *officiellement*.

Ce ne sera pas notre opinion, peu importe que les spiritualistes aient une opinion, si la chose est *officiellement* jugée.

En résumé, je resterai toujours angoissée pour ceux qui expérimentent le domaine invisible en conservant jalousement leur maladie du rire et de l'ironie contre toute religiosité. Le bon ton de notre époque de décadence en a séduit plusieurs. Ils veulent voir et ne rien croire, s'amuser et ne pas penser à Dieu, avoir des renseignements matériels et n'être utiles à aucun de leurs frères.

Hélas, leur erreur est grande; ils se croient libres et forts, alors qu'ils ne sont que les proies sinistres d'influences parasitaires néfastes.

Le spiritualisme, c'est la connaissance de tout ce qui concerne l'esprit.

Les messagers (Anges) doués de pouvoirs spirituels prouvent le spiritualisme.

Si l'on admet du spiritualisme il faut communier, car le spiritualisme est par dessus tout la connaissance de nos solidarités étroites et de l'unité nécessaire dans notre action pour le Progrès infini. Communier c'est nous recueillir en Dieu avec abnégation de notre personne au profit du bien général. Quelle plus belle communion pouvons-nous faire que celle de la fusion de notre cœur dans le fluide divin!

En Egypte, autrefois, on communiait avec les « Lumineux », les enfants du soleil, les messagers célestes. Le mot « Ange » est venu de l'Egypte.

Plus de 50 ans avant l'avènement du spiritualisme moderne, Anne Lee, la fondatrice de la secte des Shakers, annonça un message de communion entre les deux mondes; elle entendait préparer ainsi l'idée d'une vaste communion spirituelle.

La science qui, aujourd'hui, parait mener le deuil de la perte des pouvoirs spirituels, verra ses efforts surpassés par un éclat de sève d'amour de l'arbre de la vraie vie. Le passé répond de l'avenir et le présent plein de mirages est gros d'événements imprévus.

Pendant que le savant expérimentera sur les corps de souffrance et qu'il disséquera la mort même, les corps glorieux prépareront leur descente et leur apparition dans la liberté de la féconde nature régénérée. Heureux les hommes de science qui, mieux inspirés que les autres, auront su mener de front sur le plan matériel et sur le plan spirituel, l'étude complexe du mystère de l'être au sein de la création!

Oui, il faut communier de l'âme, de l'esprit, du cœur, du corps, de la pensée, avec tout l'infini divin. Cette communion, c'est la recherche du bonheur par la loi des harmonies.

L'harmonie de tout ce qui constitue notre être et de tout ce qui le relie à la nature, aux espaces, aux cieux, c'est la connaissance à laquelle aspirent les hommes d'élite; elle doit être l'objet de nos plus ardents désirs et résumer nos plus chères espérances.

***

Les saintes Écritures nous apprennent que Melchisédech était *sans père, sans mère et sans généalogie*. Il est fort peu parlé de lui et plusieurs ne croient même point en son existence et en font un symbole; d'autres avancent qu'il était Agénère.

J'ai vu quelques fois un être qui s'est manifesté sous ce nom avec une grande puissance. J'en ai écrit le portrait; ce portrait a également apparu d'une manière fort inattendue sur une plaque photographique, la tête sous les bras d'une croix derrière moi et accompagné de beaucoup d'autres choses que je ne puis dire, fort peu visibles, au reste, mais excessivement détaillées et comprises en mon esprit. Il n'y a pas de subconscient possible pour expliquer les diverses manifestations de cet être respectable et mystérieux paraissant de temps en temps devant mon humble personne qui ne l'a jamais évoqué.

C'est à lui que je dus de me sentir un jour transportée sur une haute montagne, où j'appris sur des disques d'un métal or lumineux, le secret de la pensée vivante et j'en vis le fonctionnement; que je découvris tout le globe terrestre à vol d'oiseau, les cataclysmes passés, présents et à venir; que j'admirai une nouvelle humanité en formation, et vis diverses choses d'intérêt mondial.

La montagne ne devait pas appartenir au globe terrestre, le panorama l'indique.

Je manque de vénération dans mon âme, je regarde tout très simplement comme si ce n'était rien de nouveau; la vision ne me rend pas extatique du tout; je ne suis ni enthousiaste, ni étonnée, ce qui n'est peut être pas favorable au renouvellement de ces tableaux grandioses; aussi ne se présentent-ils que rarement.

Tout le monde sait que je n'aime pas l'évocation. Il n'y eut donc jamais la moindre expression de désir, lorsque l'esprit de Melchisédech ou autres, aussi parfaits d'influence que lui, voulurent se manifester à moi. Quand je les vois, je les salue et les remercie dans mon cœur comme amis et consolateurs dans ma solitude; c'est tout. Ils répondent en douceurs infinies d'âme à âme; souvent ils sont tristes. Ils sont très bons pour moi, bien que je ne puisse rien réussir pour eux et que, devant le monde, je ne sois qu'un bien piteux instrument. Je le leur dis. Pour comble de bonté, ils n'en croient rien.

Je ne serai jamais surprise de voir l'être au regard profond et aux longs cheveux qui s'est nommé Melchisédech, et a montré ses attributs caractéristiques. Il peut être plus visible que d'autres, avoir même l'apparence complète de la vie terrestre, mais il répand un tel bien être, un air si frais, un parfum si fin, que l'on ne pourrait pas s'effrayer ou s'inquiéter qu'il apparaisse spontanément et en tout lieu, même dans la rue. Au moment même où j'écris, il a répandu

un parfum rappelant l'iris. Que n'a-t-il écrit lui même? Mais non il n'a fait que passer. Il était triste.

Je me suis alors rappelée que dans la nuit du 2 février 1884 — ce n'est pas aujourd'hui — j'avais en songe traversé un étang de feu. Je n'aurais peut être pas fixé ce souvenir en ma mémoire, si la journée suivante une explication de ce songe ne me fût donnée, et que cette explication ne fût suivie de la vision prophétique d'un globe rouge circulant dans l'espace comme une comète.

Je passe sous silence la belle communication, peu gaie et trop personnelle, donnée par un esprit des plus lumineux, que je ne veux pas nommer. Après qu'il se fut exprimé tout près de moi, je le vis s'élever dans l'espace, le bras droit en avant, sur un plan incliné. Je le suivis dans cette ascension magnifique, et je le vis disparaître dans un immense globe rouge. Sa robe blanche avait laissé un sillon de lumière qui s'éteignait contre cette sorte de ballon. Je perçus que ce globe servait de véhicule à une foule d'esprits ; cela se mouvait lentement dans l'espace ou s'arrêtait à volonté.

Ce globe projetait des lueurs rouges, il éclairait singulièrement la nuit noire.

Il me fut affirmé qu'un globe comme celui-ci deviendrait chose réelle, vue par tout le monde. Il ne fallait pas croire que cette vision fût purement symbolique, c'était l'annonce positive d'un événement qui aurait lieu simultanément avec beaucoup d'autres qui m'avaient été révélés pour plus tard.

Il y a vingt et-un ans de cela. Peut-être verra-t-on bientôt le globe rouge que les astronomes ne pourront pas expliquer.

Je crois de mon devoir de révéler ici que, véritablement, les globes ou ballons fluidiques, comme véhicules d'esprits, ne sont pas des inventions de l'imagination et du rêve; ils existent mais ne sont pas visibles pour tout le monde.

J'eus l'occasion de le constater peu après la vision prophétique dont je viens de parler. Par un temps d'orage très fort, me trouvant dans un quartier très menacé par la foudre, j'eus l'inconcevable impression que j'avais été soudain enfermée dans un globe de fluide blanc, transparent, où je restai à l'abri jusqu'à la fin de la tempête, avec la plus grande sécurité, alors qu'il y eut cependant des ravages tout autour. Ceci ne fut pas du tout une illusion ; je puis même affirmer que ces faits de préservation, comme cela ou autrement, même par l'invisibilité, n'ont pas été rares, et ils ne furent, en aucune manière, provoqués ou désirés, puisque spontanés toujours.

Qui doute des forces invisibles a bien tort mais celui qui y compte inconsidérément et en abuse a plus tort encore. J'avoue que si je n'étais pas née douée de facultés spéciales ou, pour ainsi dire, dans le phénomène occulte même, je ne l'aurais jamais recherché, ne fut-ce que par esprit d'indépendance. J'ai, grâce à Dieu ! constaté, à l'expérience, que l'on peut être l'objet du phénomène, sans y sacrifier sa volonté au point d'abdiquer toute liberté. C'est, néanmoins, la possibilité la plus rare ; elle tient à des causes que je ne puis pas exposer ici. En général, il convient d'être très prudent; le spiritisme est loin d'être une expérience récréative « pour les innocents », ainsi que le croient à tort beaucoup de *fortes têtes* modernes.

Etudions le mystère de nos destinées, améliorons-nous sans cesse, pratiquons la charité, communions dans l'amour divin avec tous nos frères incarnés ou non, soyons bons et justes, ne nous désespérons jamais, malgré les déboires de la vie. Tout notre grand commandement est contenu dans ces résolutions.

Si nos destinées exigeaient que nous fassions œuvre active pour le bien général — je parle de nous tous, partout — nous nous soumettrons à notre devoir avec courage, à défaut du bonheur qui ne se trouve dans aucune tâche publique. Nous aimons à penser que les fidèles du Nouveau-Spiritualisme ne nous contrediront pas.

En attendant une telle période mouvementée qui, peut être, n'arrivera jamais à l'état aigu, grâce à nos forces distributives et préservatrices émises dans le silence de notre communion, faisons tout le bien possible.

« Fiat Lux !

« L'avènement de l'Esprit du *Monde Nouveau* sera marqué par des signes précurseurs sur la terre et dans les airs. Le ciel reflètera des éclats métalliques ; l'eau sera rougie de sang ; les hommes vivront dans la colère et l'angoisse, et les Esprits se mêleront aux hommes combattants. » (« Prophètes et Prophéties », *par Hab.*, p. 122).

Nous considérons comme des avertissements certains signes dans le ciel. HAB.

## DÉPLACEMENT

Par suite de surmenage excessif, la directrice est à bout de forces, très souffrante, obligée de ne pas s'occuper du numéro de juillet. Elle prie les abonnés d'excuser sa disparition temporaire.

*Prière d'adresser la correspondance, les livres et les échanges, jusqu'à Octobre,*

**VILLA " LUMIÈRE "**
A SAINT-DENIS-D'OLÉRON
*(Charente-Inférieure)*
à **Mme Lucie GRANGE.**

# Le GUI, Symbole de Noël, et sa Légende

« Ram fut le premier homme inspiré de la race blanche. C'est lui qu'aujourd'hui encore les Hindous vénèrent sous le nom de Rama ; c'est lui que les Tibétains, les Chinois, les Japonais et les habitants de l'immense l'empire asiatique du Nord connaissent encore aujourd'hui sous les noms de Lama, Fo, Ta, Pa-pa, Pa-di-schah ou Pa-si-pa. «

(Philosoph. History of Human Race.)

Sous ce titre et cette inscription, M. P. Zillmann publie, dans *Neue metaphysische Rundschau* (1905, Heft, 1), un article fort intéressant sur le gui, la plante sacrée des Druides, article auquel nous ferons quelques emprunts.

Disons d'abord que le gui est un arbrisseau qui vit en parasite sur divers arbres, rarement sur le chêne à l'époque actuelle. Ses rameaux, nombreux, se divisent en deux ou en trois, et forment une touffe plus ou moins globuleuse, avec des feuilles coriaces, charnues, oblongues, d'un vert jaunâtre, des fleurs d'un jaune verdâtre, peu apparentes et peu nombreuses, paraissant à la fin de l'hiver, et sur les pieds femelles, des baies blanches, transparentes, visqueuses, quand on les écrase, d'où le nom latin *Viscum album*, et arrivant à maturité en novembre ou décembre.

«... Le gui, dit M. Zillmann, est devenu le symbole de la vie divine et de Dieu même. Vivre sans Dieu, nous apprend la Mystique, c'est être malade. Et le moyen de conquérir la santé est : de recevoir Dieu en nous. Ainsi Dieu devient le véritable salut du chercheur.

« Le symbolisme de toutes les religions consacre cette doctrine. Mais un symbolisme, pour être vrai, doit reposer sur une base réelle; il nous appartient donc de rechercher si, sur le plan matériel, notre symbole est la panacée que Dieu est sur le plan divin... (1)

« Les traditions de l'antiquité et du moyen-âge justifient le choix de notre symbole, en attribuant toutes au gui d'importantes vertus curatives. De ce que la médecine moderne ne connait pas la puissance médicatrice du gui, il ne s'en suit pas que cette puissance n'existe pas, mais que nos médecins ne savent pas extraire du gui ou *Viscum album*, le véritable arcane qu'il renferme.

« Déjà Hippocrate préconisait le gui comme un spécifique contre l'épilepsie. Pline dit : « Le meilleur gui est celui du chêne... Il (la glu) amollit et résoud les gonflements, il dessèche les écrouelles; avec de la résine et de la cire, il guérit les tumeurs de tout genre... Quelques-uns, par superstition (1), pensent que le gui est plus efficace cueilli sur le chêne au commencement de la lune et sans avoir senti l'atteinte du fer; qu'il guérit l'épilepsie s'il n'a point touché la terre; qu'il fait concevoir les femmes qui en portent toujours sur elles ; que mâché et appliqué sur les ulcères, il est souverain pour leur guérison. »

Dans un ancien traité des herbes (d'après Tragus), on lit : « Du gui mélangé avec parties égales de résine et de cire et appliqué sur les oreillons et autres tumeurs, les fait mûrir, les résoud, ramollit et contracte. Mêlé à l'encens et appliqué sur de vieux ulcères, il les guérit. Mélangé avec de la chaux, il dissipe et fait disparaître la tumeur de la rate. En somme, le gui aspire toute humeur subtile ou grossière, la divise et la résoud. »

D'après d'autres, il était efficace contre l'érysipèle, la peste, les convulsions, la goutte, les vers, l'obésité, les cauchemars, les sortilèges, et chez les Druides contre la stérilité. Il était surtout estimé comme hémostatique (2). Clusius assure, d'après Culpepper, que le gui du poirier est le plus énergique; seulement pour ne pas perdre sa vertu magnétique, il ne doit pas être mis en contact avec le sol, mais être recueilli sur des tissus de soie. Matthiole recommande la poudre de gui prise dans du vin, pendant quarante jours, pour guérir l'épilepsie. Paracelse, ordonne également le gui contre les vertiges et l'épilepsie, contre l'accouchement

(1) Nous verrons plus loin que le gui est une plante magnétique, magique même, mais qui par cela même peut attirer sur l'homme des influences bonnes ou mauvaises, heureuses ou néfastes. Nous voulons bien que, pris du bon côté, le gui soit le symbole de la vie divine et même que symboliquement il confère l'immortalité. Mais la restriction que nous faisons s'impose.

(1) C'est par « superstition » que Littré a traduit *religio*, dont le sens exact est plutôt ici *tradition*.

(2) Barfod, de Kiel, nous apprend, d'après le *Journal de Santé* du 5 janv. 1896, qu'un médecin français a employé avec succès, dans les cas d'accouchements rendus difficiles par l'absence de contractions, des pains beurrés recouverts de feuilles de gui, remède empirique qu'il devait à une femme qui se servait de ce moyen pour réveiller les contractions chez une vache en mal de parturition.

difficile, les ascarides des enfants, la dysenterie, l'hémoptysie, la pleurésie, la fièvre quarte et la pierre... Le curé Kneipp recommande, dans l'épilepsie, une tasse de tisane de gui chaque jour, dans les troubles circulatoires, deux à trois cuillerées de tisane de gui et de prêle, sans oublier les pratiques hydrothérapiques concomitantes ; il préconise aussi le gui contre l'atonie des muscles et des vaisseaux, les hémorragies du poumon, de l'estomac et de l'utérus (associé au santal). Dettling l'administre dans les affections pulmonaires, les flux muqueux, les affections du cou et la stomatite ulcéreuse.

« Les astrologues attribuent au gui l'influence astrale du soleil, ce qui n'est pas contradictoire avec notre symbolisme. Cette influence se combine avec les propriétés jupitériennes du chêne pour le gui de cet arbre, et en général avec les influences des arbres sur lesquels il pousse...

« Ainsi la tradition nous montre que le gui n'a pas été vainement célébré comme une panacée, et que le symbolisme des anciens Celtes nous a mis sur la bonne voie.

« Comment les vertus médicamenteuses du gui ont-elles été découvertes, comment est-il devenu le symbole de Noël ?... » Voici la légende, telle que nous l'extrayons du remarquable livre de Schuré : *Les Grands Initiés*, 5e édit., p. 20 et suiv.).

### LA LÉGENDE DU GUI

Quatre ou cinq mille ans avant notre ère, d'épaisses forêts recouvraient encore l'antique Scythie, qui s'étendait de l'Océan Atlantique aux mers polaires. Les Noirs avaient appelé ce continent, qu'ils avaient vu naître, île par île : « la terre émergée des flots. » Dans les plaines herbeuses sans culture, vastes comme les Pampas, on n'entendait guère que le cri des fauves, le mugissement des buffles, et le galop indompté des grands troupeaux de chevaux sauvages. L'homme blanc, qui habitait ces forêts, n'était plus l'homme des cavernes. Déjà il pouvait se dire maître de la terre. Il avait inventé les couteaux et les haches de silex, l'arc et la flèche, la fronde et le lacet. Enfin, il avait trouvé deux compagnons de lutte, deux amis excellents, incomparables et dévoués jusqu'à la mort : le chien et le cheval. Le chien domestique, devenu le gardien fidèle de sa maison de bois, lui avait donné la sécurité du foyer. Montés sur des chevaux fauves ces hommes roux tourbillonnaient comme de fauves éclairs. Ils frappaient l'ours, le loup, l'aurochs, terrifiaient la panthère et le lion, qui, alors, habitaient nos forêts. La civilisation avait commencé : la famille rudimentaire, le clan, la peuplade existaient. Partout les Scythes, fils des Hyperboréens, élevaient à leurs aïeux de monstrueux menhirs (1).

Lorsqu'un chef mourait, on enterrait avec lui ses armes et son cheval afin, disait-on, que le guerrier pût chevaucher les nuées, et chasser le dragon de feu dans l'autre monde. De là, la coutume du sacrifice du cheval qui joue un si grand rôle dans les Vedas et chez les Scandinaves. La religion commençait ainsi par le culte des ancêtres.

Les Sémites, trouvèrent le Dieu unique, l'Esprit universel, dans le désert, au sommet des montagnes, dans l'immensité des espaces stellaires. Les Scythes et les Celtes trouvèrent les dieux, les esprits multiples au fond de leurs bois. Là, ils entendirent des voix, ils eurent les premiers frissons de l'Invisible, les visions de l'Au-delà. C'est pourquoi la forêt ravissante ou terrible est restée chère à la race blanche.

Dès les temps les plus reculés, des femmes visionnaires prophétisaient sous les arbres. Chaque peuplade avait sa grande prophétesse, comme la Voluspa des Scandinaves, avec son collège de druidesses. Mais ces femmes, d'abord noblement inspirées, étaient devenues ambitieuses et cruelles. Les bonnes prophétesses se changèrent en mauvaises magiciennes. Elles instituèrent des sacrifices humains et le sang coulait sans discontinuer sur les dolmens, aux chants sinistres des prêtres, aux acclamations des Scythes féroces.

Parmi ces prêtres se trouvait un jeune homme à la fleur de l'âge, du nom de Ram, qui se destinait, lui aussi, au sacerdoce, mais dont l'âme recueillie et l'esprit profond se révoltaient contre ce culte sanguinaire. Le jeune druide était doux et grave. Il avait montré de bonne heure une aptitude singulière dans la connaissance des plantes, de leurs vertus merveilleuses et de leurs sucs distillés et préparés, non moins que dans l'étude des astres et de leurs influences. Il semblait deviner, voir les choses lointaines. De là, son autorité précoce sur les plus vieux druides. Une grandeur bienveillante émanait de ses paroles, de son être. Sa sagesse contrastait avec la

(1) Le menhir est une construction pyramidale qu'habitaient les « adeptes » ou les « sages » des troisième, quatrième et cinquième races. Un grand nombre des soi-disant cavernes néolithiques, des menhirs colossaux, triangulaires, pyramidaux et coniques de Karnak (Morbihan) et du reste de la Bretagne, un grand nombre de « tumuli » danois et même des « fossés des géants » de la Sardaigne, avec leurs inséparables « Nuraghi », ne sont en aucune manière des imitations des pyramides de l'Égypte, mais ont été construits il y 850.000 ans, lorsque se forma le continent européen. (P. Zillmann).

folie des druidesses, ces clameuses de malédictions qui proféraient leurs oracles néfastes dans les convulsions du délire. Les druides l'avaient appelé: « Celui qui sait », le peuple l'avait nommé « l'Inspiré de la paix ».

Cependant Ram, qui aspirait à la science divine, avait voyagé dans toute la Scythie et dans les pays du Sud. Séduits par son savoir personnel et sa modestie, les prêtres des noirs lui avaient fait part d'une partie de leurs connaissances secrètes. Revenu dans le pays du Nord, Ram s'effraya de voir le culte des sacrifices humains sévir de plus en plus parmi les siens. Il y vit la perte de sa race. Mais comment combattre cette coutume propagée par l'orgueil des druidesses, par l'ambition des druides et la superstition du peuple.

Alors un autre fléau tomba sur les Blancs et Ram crut y voir un châtiment céleste du culte sacrilège. De leurs incursions dans les pays du Sud et de leur contact avec les Noirs, les Blancs avaient rapporté une horrible maladie inconnue, une sorte de peste. Elle corrompait l'homme par le sang, par les sources de la vie. Le corps entier se couvrait de taches noires, le souffle devenait infect, les membres gonflés et rongés d'ulcères se déformaient et le malade expirait dans d'atroces douleurs. Le souffle des vivants et l'odeur des morts propageaient le fléau. Aussi les Blancs ahuris tombaient et râlaient-ils par milliers dans leurs forêts abandonnées même des oiseaux de proie. « La Voluspa, intercale ici M. Zillmann, qu'on consulta à ce sujet, ordonna vainement le sacrifice de victimes expiatoires. On immola des milliers de victimes humaines sans amoindrir le fléau. La nation périssait. Pour la première fois, ces rudes guerriers se rendirent compte que la force brutale n'était pas tout. Les armes leur tombèrent des mains. Incapables du moindre effort, ils erraient dans leurs campements solitaires plus semblables à des fantômes qu'à des guerriers. Si, à cette époque, les vieux Atlantes avaient eu la force de les attaquer, il n'en serait point resté.

« On appela la maladie « éléphantiasis » parce que les éléphants, semble-t-il, y étaient eux-mêmes sujets (1). »

Ram, continue Schuré, affligé, cherchait vainement un moyen de salut. Il avait l'habitude de méditer sous un chêne. Un soir qu'il avait longuement réfléchi sur les maux de sa race, il s'endormit au pied de l'arbre. Dans son sommeil, il lui sembla qu'une voix forte l'appelait par son nom et il crut s'éveiller. Alors il vit devant lui un homme d'une taille majestueuse, vêtu comme lui-même de la robe blanche des druides. Il portait une baguette autour de laquelle s'entrelaçait un serpent. Ram étonné allait demander à l'inconnu ce que cela voulait dire. Mais celui-ci le prenant par la main le fit lever et lui montra, sur l'arbre même, au pied duquel il s'était couché, une très belle branche de gui: « O Ram, lui dit-il, le remède que tu cherches, le voilà ». Puis il tira de son sein une petite serpette d'or, coupa la branche et la lui donna. Il murmura encore quelques mots sur la manière de préparer le gui et disparut, Alors Ram s'éveilla tout à fait et se sentit très réconforté. Une voix intérieure lui disait qu'il avait trouvé le salut. Il ne manqua pas de préparer le gui selon les conseils de l'ami divin à la faucille d'or. Il fit boire ce breuvage à un malade dans une liqueur fermentée, et le malade guérit. Les cures merveilleuses qu'il opéra ainsi rendirent Ram célèbre dans toute la Scythie. Partout on l'appelait pour guérir. Consulté par les druides de sa peuplade, il leur fit part de sa découverte en ajoutant qu'elle devait rester le secret de la caste sacerdotale pour assurer son autorité. Les disciples de Ram voyageant par toute la Scythie avec des branches de gui furent considérés comme des messagers divins et leur maître comme un demi-dieu.

Cet événement fut l'origine d'un culte nouveau. Depuis lors, le gui devint une plante sacrée. Ram en consacra la mémoire en instituant la fête de Noël ou du « Nouveau-Salut » qu'il plaça au commencement de l'année et qu'il appela la Nuit-Mère (du Soleil Nouveau) ou la grande Rénovation (1).

Quant à l'être mystérieux que Ram avait vu en songe et qui lui avait montré le gui, il s'appela, dans la tradition ésotérique des Blancs de l'Europe *Aesc-heyl-hopa*, ce qui signifie « l'Espérance du salut est au bois ». Les Grecs en firent Esculape, le génie de la médecine, qui tient la baguette magique sous forme de caducée.

Rendons ici la parole à M. Zillmann:

« La tradition, dit-il, montre Ram trouvant, même dans le désert aride du vieil Iran, où il voyageait, des remèdes inattendus ; il y découvrit une sorte de manne, dont il enseigna l'usage

(1) En réalité, l'*éléphantiasis des Arabes*, maladie encore répandue aujourd'hui, surtout en Arabie et dans les pays tropicaux, est ainsi appelé parce que le gonflement énorme des jambes les a fait comparer à des pieds d'éléphant. (Rédaction.)

(1) Comme à cette époque de l'année la nuit couvrait de ses ténèbres le pôle Nord, les Celto-Germains considéraient la nuit comme la source du jour et par suite nommaient la première nuit, après l'équinoxe, la « nuit mère ». C'est de là que vient notre fête de Noël ; les premiers chrétiens ne la connaissaient pas. (P. Zillmann).

au peuple. Il fit encore disparaître une épidémie avec le suc retiré d'une plante appelée Hom — en persan Ham — l'Amome des Grecs, l'Amomus des Latins et le Persea des Egyptiens, qui l'appelèrent ainsi de son pays d'origine. Zoroastre dit, à son sujet, que son suc confère l'immortalité. Cette plante fut déclarée sacrée par ses amis et fidèles et remplaça le gui qui restait aux soins des Celtes d'Europe. Il y a lieu de remarquer que le mot « Om » est le terme celtique désignant le *chêne;* on peut faire un intéressant rapprochement avec les termes hindous *Aum*, *Soma*, *Homa*, etc. Plus de 3.000 ans avant J.-C. nous voyons s'ouvrir et se clore les anciens mystères de Delphes et d'Eleusis, comme aux Indes, par les mots Kansha, *Aoum*, Pansha, que les brahmines prononcent aujourd'hui Kamska, Om, Pakscha, et que les hiérophantes grecs ont transformé en *Kanx-Om-Panx.* »

Cependant, dit M. Schuré, Ram « l'Inspiré de la paix » avait des visées plus vastes. Il voulait guérir son peuple d'une plaie morale, plus néfaste que la peste. Elu chef des prêtres de sa peuplade, il intima l'ordre à tous les collèges de druides et de druidesses de mettre fin aux sacrifices humains. Cette nouvelle courut jusqu'à l'Océan, saluée comme un feu de joie par les uns, comme un sacrilège attentatoire par les autres... Ram, exalté par un parti, fut exécré par l'autre. Mais loin de reculer devant la lutte, il l'accentua en arborant un symbole nouveau.

Chaque peuplade blanche avait alors son signe de ralliement sous forme d'un animal qui symbolisait ses qualités préférées. Parmi les chefs, les uns clouaient des grues, des aigles ou des vautours, les autres des têtes de sangliers ou de buffles sur la charpente de leurs palais de bois : origine première du blason. Mais l'étendard préféré des Scythes était le Taureau qu'ils appelaient « Thor », le signe de la force brutale et de la violence. Au Taureau Ram opposa le « Bélier », le chef courageux et pacifique du troupeau, et en fit le signe de ralliement de tous ses partisans. Cet étendard, arboré au centre de la Scythie, devint le signal d'un tumulte général et d'une véritable révolution dans les esprits. Les peuples blancs se partagèrent en deux camps. L'âme même de la race blanche se séparait en deux pour se dégager de l'animalité rugissante et monter la première marche du sanctuaire invisible qui conduit à l'humanité divine. « Mort au bélier ! » criaient les partisans de Thor. « Guerre au Taureau ! » (1) criaient les amis de Ram.

Une guerre formidable était imminente (1). Devant cette éventualité, Ram hésita. Déchaîner cette guerre, n'était-ce pas empirer le mal et forcer sa race à se détruire elle-même ? Alors il eut un nouveau rêve. Le ciel tempétueux était chargé de nuages sombres... Debout sur un rocher, une femme échevelée était prête à frapper un guerrier superbe, garrotté devant elle. « Au nom de tes ancêtres, arrête ! » cria Ram... La druidesse lui jeta un regard aigu comme un coup de couteau... Mais le tonnerre roula dans les nuages épais et, dans un éclair, une figure éclatante parut. La forêt en blêmit, la druidesse tomba comme foudroyée et, les liens du captif s'étant rompus, il regarda le géant lumineux avec un geste de défi. Ram ne tremblait pas, car dans les traits de l'apparition, il reconnut l'être divin, qui déjà lui avait parlé sous le chêne... Ram vit qu'il se trouvait dans un temple ouvert, aux larges colonnes. A la place de la pierre du sacrifice, s'élevait un autel. Auprès, se tenait le guerrier dont les yeux défiaient toujours la mort. La femme, couchée sur les dalles, semblait morte. Or, le Génie céleste portait dans sa main droite un flambeau, dans sa main gauche une coupe. Il sourit avec bienveillance et dit : « Ram, je suis content de toi. Vois-tu ce flambeau ? C'est le feu sacré de l'Esprit divin. Vois-tu cette coupe ? C'est la coupe de Vie et d'Amour. Donne le flambeau à l'homme et la coupe à la femme ». Ram fit ce que lui ordonnait son Génie. A peine, le flambeau fut-il dans les mains de l'homme et la coupe dans les mains de la femme que le feu s'alluma de lui-même sur l'autel et tous deux rayonnèrent, transfigurés à sa lueur comme l'Epoux et l'Epouse divine. En même temps le temple s'élargit ; ses colonnes montèrent jusqu'au ciel ; sa voûte devint le firmament. Alors Ram, emporté par son rêve, se vit transporté au sommet d'une montagne sous le ciel étoilé. Debout près de lui, son Génie

(1) Le buffle ou le taureau joue un grand rôle comme emblème de l'adoration. Osiris passa après sa mort dans un taureau. Orphée a consacré un hymne au taureau. Bal était l'un des noms de Bouddha et il se retrouve depuis les Indes jusqu'en Erin (Irlande). Les adversaires étaient les partisans de Jao, Ammon, Abram, Ram, Aries ou de l'Agneau. — Le mot hébreu Bol vient du celtique Bo, d'où Bulle (angl. Bull). Les représentations en pierre du buffle, en Ecosse, doivent être attribuées à l'adoration de Baal et datent de milliers d'années. (P. Zillmann.)

(1) D'après M. Zillmann, cette guerre serait celle célébrée par l'épopée hindoue de la Mahabharata et se serait terminée par la victoire de Ram, du Bélier opposé au Taureau : à noter ici, le symbolisme du Bélier, le point équinoxal, jadis placé dans le signe zodiacal du Taureau, ayant passé ensuite dans le signe du Bélier. Depuis que le soleil occupe ce signe, dit M. Zillmann, on trouve presque chez tous les peuples la vénération du Bélier ou de l'Agneau. (Rédaction.)

lui expliquait le sens des constellations et lui faisait lire dans les signes flamboyants du Zodiaque les destins de l'humanité.

« Esprit merveilleux, qui es-tu ? » dit Ram à son Génie. Et le Génie répondit : « On m'appelle Déva Nahousha, l'Intelligence divine. Tu répandras mon rayon sur la terre et je viendrai toujours à ton appel. Maintenant suis ta route. Va ! » Et, de sa main, le Génie montra l'Orient (1).

Dans ce rêve, comme sous une lumière fulgurante, Ram vit sa mission et l'immense destinée de sa race. Dès lors, il n'hésita plus. Au lieu d'allumer la guerre entre les peuplades de l'Europe, il résolut d'entraîner l'élite de sa race au cœur de l'Asie. Il annonça aux siens qu'il instituerait le culte du feu sacré, qui ferait le bonheur des hommes ; que les sacrifices humains seraient à jamais abolis ; que les Ancêtres seraient invoqués, non plus par des prêtresses sanguinaires, sur des rochers sauvages dégouttants de sang, mais à chaque foyer par prière, dans un hymne d'adoration, près du feu qui purifie (2). Pour atteindre ce but élevé, ses fidèles adhérents devaient abandonner avec lui l'Europe et conquérir un nouveau pays, une terre vierge.

Cette conquête fut conduite du Caucase vers le milieu de l'Asie; Ram fit alliance avec les Touraniens, anciennes tribus scythiques, croisées de sang jaune, et les conduisit à la conquête du plateau de l'Iran. Il conféra à la femme de nouveaux honneurs, en fit la prêtresse du feu sacré et la plaça sur un pied d'égalité avec l'homme. Il fonda les quatre grandes fêtes annuelles. Les antiques Aryas se réunirent de nouveau à Noël, dans les sanctuaires d'Aïryana-Vaéïa, comme ils le faisaient dans les temps antérieurs au milieu de leurs immenses forêts. « Rama, avec les gens du lotus bleu », dit Valmiki (Ramayana), « était le Seigneur du monde, le maitre de son âme et l'amour des hommes, le père et la mère de ses sujets. *Il sut donner à tous les êtres la chaine de l'amour.* » Rama ou Ram fut le conquérant du pays qui s'étend aux pieds du Himavat.

Les traditions poétiques de l'Inde s'étendent avec beaucoup de détails sur la lutte entre la magie blanche et la magie noire. Dans la guerre qu'il fit aux rois des Djambous, Ram ou Rama, d'après son nom oriental, produisit un grand nombre de prodiges ou soi-disant tels, parce qu'ils dépassaient les conceptions de l'humanité ordinaire; les grands initiés possédaient, en effet, la connaissance des forces cachées de la nature et de leur emploi. Il employa toutes sortes de moyens d'illusion contre ses ennemis ; souvent il se montrait lui même inopinément au milieu du camp ennemi et s'exposait sans protection aux coups de ceux qui voulaient sa mort; il les provoquait, engageait chacun à l'attaquer. Ceux qui sortaient indemnes de la lutte, interrogés, racontaient que son regard les avait totalement paralysés ; quand il parlait, une montagne de fer venait le dérober entièrement à leur vue. Comme couronnement de son œuvre, la tradition épique de l'Inde lui attribue la conquête de Ceylan, le dernier refuge du mage noir Ravana (qui avait dérobé Sita, la femme de Rama) : Rama, le mage blanc, fit tomber sur lui une grêle de feu. Par sa puissance, son génie, sa bonté, Rama était devenu le maître de l'Inde et le roi spirituel de la terre, comme nous le racontent les livres sacrés de l'Orient.

Après sa dernière vision, qui lui désignait le terme de sa mission, Ram réunit les rois et les délégués de son peuple et leur dit : « Je ne veux pas du suprême pouvoir que vous m'offrez. Gardez vos couronnes et observez ma loi. Ma tâche est finie. Je me retire pour toujours avec mes frères initiés sur une montagne de l'Airyana-Vaéïa. De là je veillerai sur vous. Gardez le feu sacré ! S'il venait à s'éteindre, je reparaîtrai en juge et en vengeur terrible parmi vous ! » Il se retira alors, avec ses frères, sur le mont Albori, entre Balk et Bamiyam, à Paradesa, lieu connu seulement des initiés ; là il enseigna à ses élèves les mystères du ciel et de la terre. Ses disciples voyagèrent dans toutes les directions, en Egypte et jusqu'en Occitanie, et portèrent partout le feu sacré, symbole de l'unité divine de toutes choses, et les cornes de bélier, emblèmes de la religion aryenne. Ces cornes devinrent les insignes de l'initiation et, par suite, du pouvoir sacerdotal et royal. Les anciens initiés égyptiens étaient appelés les « serpents à deux jambes » et des cornes de bélier ornaient leur tête, comme on les voit orner la tête de Moïse sur quelques vieilles médailles. Les deux cornes de la tiare papale viennent de là.

Ram employa les dernières années de sa vie à constituer le calendrier aryen ; c'est à lui que nous devons les signes du zodiaque ; ce fut le testament du patriarche des initiés. Etrange livre ! écrit avec des étoiles, en hiéroglyphes célestes, dans le firmament sans fond et sans bornes, par l'Ancien des jours de notre race, et débutant par le Bélier céleste. Pendant des siècles les peuples crurent que Rama portant la tiare aux

(1) M. Zillmann, conformément à la doctrine théosophique, traduit Déva Nahousha par le « moi divin supérieur », le Dionysos des Grecs.

(2) A partir de ce paragraphe nous suivrons le résumé ait par M. Zillmann.

cornes du bélier était toujours vivant dans sa montagne sainte.

« ... Telle est, dit M. Zillmann, la légende de Ram et du gui. Elle se termine significativement par l'indication des antiques loges des Maitres dont l'existence a été affirmée par ... un grand nombre d'initiés. Encore aujourd'hui la terre possède ses centres spirituels dans les monts du Himavat, dans les solitudes de l'Egypte et dans les montagnes Rocheuses de l'Amérique centrale. C'est là que séjournent les saints qui ont vaincu l'homme inférieur et vivent de la vie supérieure. Jésus le Nazaréen fut l'un des leurs, Jésus que la chrétienté fête encore à Noël... »

Terminons par quelques appréciations personnelles sur le gui. Nous avons vu plus haut que le gui, plante essentiellement magnétique, perd ses propriétés en touchant le sol et que pour les lui conserver il faut le couper avec une faucille qui ne soit pas en fer, mais en or, et le recueillir sur de la soie. Les propriétés spéciales du gui sont peut être dues à la qualité spéciale de ses tissus et de ses composés protéiques et autres qui les forment, aux dépens de la sève déjà élaborée des arbres sur lesquels le gui vit en parasite. Ces mêmes propriétés expliquent que le gui soit accessible à des influences occultes et qu'il puisse canaliser aussi bien les bonnes que les mauvaises. A l'époque des sacrifices humains en usage chez les peuples de la race blanche, il était l'herbe sacrée, aussi bien qu'aux époques où ces sacrifices n'existaient pas encore ou avaient été abolis. La druidesse qui immolait le guerrier enchaîné, destiné au sacrifice, récoltait le gui aux saisons et aux heures rituelles, de même que la druidesse prêtresse du culte pur, vraiment divin. C'est cette vertu à double face du gui qui explique que, sur la fameuse Ile des Chênes, dont nous parle la *Revue Cosmique*, les prêtres d'Elohim durent ordonner la destruction de cette plante dans toute l'étendue de l'île, pour combattre l'intrusion de puissances néfastes, hostiles à l'humanité.

Cet article était déjà sous presse lorsque nous avons eu connaissance d'une brochure publiée par Peter Davidson sur *Le Gui et sa Philosophie* (Loudsville, Etats Unis d'Amérique) et analysée dans la *Revue Cosmique* du 5 avril dernier. Cet opuscule est surtout intéressant par les détails historiques qu'il donne sur les druides et sur leurs doctrines. Citons ici un passage du compte rendu qui a été fait de ce livre dans la *Rev. Cosmique* : « Plus grand hommage ne saurait être rendu aux Druides que celui-ci. « Ils « donnèrent le nom de Dieu à ce moi interne « dont ils avaient naturellement connaissance », prouvant ainsi qu'ils furent de la Hiérarchie fondée sur la vérité ancienne et éternelle : « *Le moi est votre Dieu.* » Le fait que le gui ne peut pas se fixer sur la terre ou y trouver un home agréable, sauf en s'enracinant sur ce qui est déjà de nature agréable et qu'il préfère pour cet objet, le seigneur de la forêt et le plus beau et le plus riche en vertu du verger (le chêne et le pommier) est vraiment symbolique des *divinités personnelles dominatrices* de tous les peuples, de toutes les nations et de tous les siècles, qui *ne peuvent trouver un home agréable sur terre qu'en s'enracinant sur des sensitifs humains*, et qui vivent des forces vitales comme des parasites sur les arbres.

« Le gui est une plante parasite qui, s'attachant, comme un polype végétal aux branches de certains arbres, et particulièrement au chêne, *en suce la vitalité, la surabondance de vie dans la sève.* »

Ces considérations justifient ce que nous avons dit plus haut de ce *vampire végétal* qu'est le gui.

« *Au gui l'an neuf!* » Si vous avez l'âme pure, la pensée élevée, la volonté de bien faire, le gui que vous suspendrez dans votre chambre à Noël ne vous attirera que de bonnes influences et vous sera une protection. Dans le cas contraire...? Mais ce cas n'est pas à considérer pour les lecteurs de la *Lumière*. Dr LUX.

# REVUE UNIVERSELLE

**Nouvelles radiations découvertes au-delà du spectre lumineux** (*Harbinger of Light*, 1er fév.). — Le professeur Elmer Gates, directeur de laboratoire, a expérimenté sur des rayons à environ 8 octaves au delà du violet. C'est une énergie vibrante analogue aux rayons X, mais aussi différente d'eux que ceux-ci le sont, des vibrations sonores. Ces radiations sont invisibles dans les conditions ordinaires. M. Elmer Gates les rend visibles en les projetant sur une paroi recouverte d'une substance qui change de couleur sous leur action. Cette substance est la *rhodopsine*

qui, selon lui, est la constituante essentielle de l'œil et sensible à la lumière. Il l'extrait des yeux des animaux récemment mis à mort. Tous les corps inorganiques et organiques inanimés connus deviennent transparents sous l'influence des nouveaux rayons. Contrairement aux rayons X, ces rayons traversent les métaux, les os et autres substances similaires qu'on place entre le tube d'émission et la paroi sensibilisée à la rhodopsine et cela sans donner lieu à des ombres. Mais la vie est opaque à ces radiations et les objets vivants projettent des ombres aussi longtemps que la vie y persiste.

---

**Andrew Carnegie, président d'une Société pour la paix** (*The universal Republic* de Portland, avril, et *la Paix par le Droit de Paris*). — Il s'agit de la formation d'une Société pour la paix, destinée à poser les jalons de la paix universelle entre les nations et à favoriser, tout d'abord, la création à Pittsburg d'un tribunal d'arbitrage pour le réglement des différends entre le capital et le travail. A. Carnegie a accepté de tout cœur d'être le président honoraire de cette Société, dont le rabin Lévy a élaboré le projet. La Société devra développer les sentiments pacifiques des populations par des réunions publiques, par la publication d'une revue hebdomadaire, par l'introduction des questions de pacificité dans les écoles avec prix pour les meilleures dissertations sur des sujets concernant la paix et l'arbitrage, par la fabrication pour les écoliers de jouets de paix au lieu de jouets de guerre, etc. 1.000 dollars sont offerts à l'auteur d'un roman qui traiterait de la question de la paix dans l'esprit où la question de l'esclavage a été traitée dans le roman de la « Case de l'oncle Tom. »

---

**Puissance de la volonté** (*Die übersinnl. Welt*, avril). — M. X... raconte ce qui suit : « Sous l'action d'un médicament énergique, j'étais tombé dans une syncope prolongée. J'entendis qu'on voulait m'enlever de la chaise où j'étais assis et me reconduire à mon domicile. Mais comme je souffrais violemment dans la région épigastrique, je préférais rester dans la position que j'occupais. J'entendis et sentis alors comment un vigoureux travailleur essaya d'enlever mon corps de la chaise. Bien que le poids normal de mon corps ne le lui eût pas rendu impossible, il ne put arriver à bout de sa tentative. Mon poids dépassait ses forces. J'entendis qu'on appela du renfort. Alors, seulement, que deux individus vigoureux me saisirent, ils réussirent, grâce à un effort extraordinaire, à m'enlever de ma chaise, tout en soufflant et en exprimant leur étonnement de l'énorme poids de ce jeune homme, puis à me transporter sur la voiture qui devait me conduire chez moi. Arrivé à mon domicile, mon état de profonde insensibilité fut constaté par le médecin qui me piqua les bras, les jambes et les joues avec une épingle. Je comprenais chaque mot, sentais légèrement les piqûres, mais ne pouvais articuler aucune parole ni faire un mouvement. Même l'eau bouillante d'une cruche récemment remplie, et qu'on avait oubliée de boucher, ne m'occasionna en coulant sur mes pieds, qu'une sensation désagréable de chaleur, sans provoquer ni phlyctènes ni rougeur. Ce qui me paraît digne d'être remarqué, c'est l'augmentation de poids que je communiquai à mon corps pour empêcher qu'on me dérangeât de ma position. »

La rédaction du journal précité est disposée à communiquer à l'intéressé, qui n'est pas nommé et est membre de la Société de psychologie scientifique de Munich, les questions qui pourraient lui être adressées sur ce cas curieux.

---

**Puissance de la suggestion**, par Freudenberg (*Die übersinnl. Welt*, mars). — Cette puissance, le Dr Schurtz, de Loschwitz, près de Dresde, la possédait à un haut degré, au point qu'on le considérait un peu comme sorcier. C'était d'ailleurs un excellent médecin et psychologue, qui exerçait une grande influence sur ses malades et son entourage.

Un jour, une femme de Schmiedenberg vint le trouver tout en pleurs : on lui avait volé, dans un tiroir fermé, 300 thalers, toute sa fortune, en argent monnayé ; ce ne pouvait être qu'une personne de la maison ou en étroite connexion avec elle. Elle pensait que seul le Dr Schurtz serait capable de lui venir en aide. Celui-ci lui dit : « Oui, je puis vous secourir : dites à tout le monde que vous avez été chez moi. Si dans les trois jours l'argent ne se retrouve pas à sa place accoutumée, la personne, qui l'a volé, se réveillera le lendemain matin avec le nez tout noir. » L'argent fut retrouvé! — Le fait est parfaitement authentique, d'après le narrateur.

---

**Influence des nombres**, par J. Hatton (*Harbinger of Light*, 1er fév., d'après *London People*, du 27 nov. 1904). — Un éminent sensitif et voyant avait remarqué que les nombres 4 et 8 et leurs multiples étaient fâcheux pour lui. Un jour, en arrivant de Paris à Londres, il eut l'occasion d'en faire la curieuse expérience suivante : Il se rendit à un hôtel où on le conduisit à la chambre n° 4 ;

il demanda s'il n'y avait pas d'autre chambre disponible, et sur la réponse négative qu'il reçut, il alla dans un autre hôtel situé dans le voisinage immédiat ; là, on lui offrit la chambre n° 8, la seule qui fût inoccupée. Il la refusa et se rendit à un troisième hôtel, où il trouva libre la chambre n° 9 et la prit. Le lendemain, il se rendit au premier hôtel où il était connu et avait laissé une partie de ses bagages, entre autres une grande peinture. Le portier lui dit : « Vous avez eu de la chance de ne pas prendre hier la chambre n° 4, car elle a entièrement brûlée. » Il eut alors la curiosité d'aller à l'hôtel voisin et demanda s'il ne s'était rien passé de particulier dans la chambre n° 8. Le portier le fit entrer dans une pièce voisine en le priant d'attendre un instant ; il revint un instant après avec le patron, un détective et un agent de police. Alors on le soumit à un interrogatoire en règle : pourquoi il voulait savoir ce qui s'était passé au n° 8, où il a été loger la nuit, pourquoi il n'avait pas voulu de la chambre, etc.? Or un voyageur en bijouterie française, qui avait pris cette chambre, avait été réveillé au milieu de la nuit et avait vu un individu sortir. Il lui avait couru après, mais s'était vu fermer la porte au nez. Il sonna, mais trop tard, le voleur avait disparu emportant sa boite de bijoux. Notre sensitif réussit à se tirer de ce mauvais pas et à prouver qu'il n'était pas de complicité avec le voleur.

---

**Les animaux ont-ils une idée de la mort ?** (*Luce e Ombra*, janv., et *Light*, 25 fév ). — M. Cavalli rappelle ce fait bien connu que des chiens, dont le maître est mort, ont refusé la nourriture et se sont laissés mourir. « Le chien, dit cet auteur, par le seul chagrin d'avoir perdu son maître, renonce à la vie, s'émancipe de l'instinct de la conservation, oublie ses besoins physiques d'existence, n'obéit plus au stimulus aigu de la faim. En d'autres termes, la peine morale, qui est chose de l'esprit, dépasse et même annihile la peine physique de la faim. Il n'est pas douteux que c'est un fait d'autosuggession, l'esprit se détachant du corps et déterminant une anesthésie subhynoptique.

« Preuve bien frappante que le chien possède un esprit comme le nôtre, un esprit qui domine et subjugue le corps auquel il appartient, ou plutôt qui lui appartient et dépend de lui ! Le chien ne recherche pas la mort pour des raisons instinctives, égoïstes, comme d'avoir perdu celui qui le nourrissait, car quand on lui offre à boire et à manger, il refuse de toucher à rien.

« Le chien sait-il ce qu'est la mort ? Certainement, puisqu'il fait la différence entre un cadavre et un individu endormi. Il n'est pas impossible que le chien voie l'esprit de son maître défunt par clairvoyance, faculté qui semble être normale chez les animaux. Dans ce cas, le suicide de l'animal peut s'expliquer par un désir irrésistible de suivre son maitre dans une autre vie. Ce serait alors un véritable suicide par sympathie spirituelle ! Les sceptiques peuvent rire de cette idée, mais ils feraient mieux de la méditer. »

Cette faculté de clairvoyance a été, en effet, constatée fréquemment chez le chien, le cheval, etc.; on cite même des faits de télépathie où les animaux ont joué un rôle. Pour ce qui concerne le chien, l'absence prolongée de son maître peut occasionner chez lui les mêmes effets que sa mort. Ne reste plus ici que le chagrin de ne plus le voir, ce qui n'exclue pas le fait de la clairvoyance dans les cas de mort.

---

**Médium dessinateur et peintre** (*Die übersinnl. Welt*, mai). — Le médium M..., jadis garçon tanneur, a produit déjà un grand nombre de tableaux, dont une exposition fut faite l'année dernière à Berlin, où il habite. Sa vocation s'est révélée à la première séance spirite à laquelle il assista ; il entendit une voix l'engager à acheter certains ingrédients dans un magasin et à rentrer peindre. Le fait est que M... peint, et ses tableaux, malgré quelques naïvetés ou erreurs, sont très saisissants. Il peint souvent la tête du Christ, sous la direction de Léonard de Vinci, dit-il, et bien que l'exécution ne soit pas faite absolument suivant les règles de l'art, ces tableaux ont un effet magique. Ses peintures les plus merveilleuses sont celles représentant des fleurs soi-disant de la planète Mars ; ces fleurs présentent un coloris merveilleux et des formes très attrayantes. Ainsi l'on voit nager sur un vaste océan des feuilles gigantesques courbées en forme de voile et dont partent des inflorescences à ombelles élevées de fleurs infundibuliformes. Ce sont encore des plantes analogues aux Orchidées, mais de forme et de coloration si singulières, qu'elles échappent à l'imagination la plus extraordinaire. A la rigueur, on pourrait dire que le talent de peintre était latent chez M... et s'est réveillé chez lui à l'occasion d'une séance spirite. Mais cela ne saurait s'appliquer aux modèles de décoration artistique, de style parfait et d'exécution mathématique, pouvant servir à la tapisserie, aux papiers peints, à des frises, etc., c'est-à dire un genre de production artistique dont la technique ne s'apprend que par un travail long et patient. Or jamais M... n'a pris de leçons de dessin et de peinture, à

l'exception d'un essai malheureux de lui faire suivre un cours de peinture où il s'est montré d'une nullité parfaite ; il dessinait comme un enfant de 9 ans, quand son travail n'était pas médiumique.

---

**Rêve sauveur d'un marin** (*Die übersinnl. Welt*, mai). — Après avoir chargé son canot de 4.700 quintaux de charbon, pris sur le vapeur « Beneficent », dans le port de Hambourg, le marin E. Colter et son équipage se couchèrent très fatigués dans leur bâtiment amarré à côté du vapeur. Au canot se déclara une voie d'eau qu'on ne remarqua pas et il était en danger de sombrer. Vers minuit, Colter se leva, après avoir rêvé que le canot sombrait ; bien qu'il n'attachât aucune importance à son rêve, il fit cependant de la lumière. Quel ne fut pas son effroi lorsqu'il vit la cabine et le canot en partie pleins d'eau. Il réveilla l'équipage, et comme une patrouille de la police du port passait, la requit de faire venir le vapeur à pompes « Sonnin », qui réussit ensuite à maintenir le canot à flot assez longtemps pour qu'il fût possible de décharger la plus grande partie du chargement dans des chalands. Sans le rêve, le canot aurait sombré et l'équipage, profondément endormi, se serait noyé.

---

**Pressentiment de Paul de Flotte** (*Echo du Merveilleux*, 15 févr., d'après *Revue des Deux-Mondes*, 1861). — Maxime de Canys raconte ainsi la mort de l'ancien représentant Paul de Flotte, tué à Solane dans les rangs garibaldiens, le 21 août 1861 : « Il tua un ennemi d'un coup de revolver... Un Napolitain lui tira un coup de fusil presque à bout portant... Quand on accourut à lui et qu'on le releva, il était mort. D'étranges pressentiments l'avaient agité depuis quelques jours. « Je n'ai jamais tué, disait-il, je n'ai « jamais tiré un coup de fusil ; au premier homme « que je tuerai, et je ne tuerai qu'en cas de légi- « time défense, je serai tué : la réversibilité a « des lois fatales. » Ce qu'il avait prédit arriva ; il tua, et immédiatement fut tué.

---

**Apparition télépathique** (*Die übersinnl. Welt*, avril). — M. F. Wrkal, de Graz, raconte que son frère s'engagea à Vienne, en 1864 ou 65, dans les troupes mexicaines de l'empereur Maximilien. On n'en avait plus reçu de nouvelles et on le croyait mort. En février 1866 il y eut une petite réunion chez lui, mais il ne fut pas question de ce frère, d'autant plus qu'en dehors de lui et de sa femme, personne ne le connaissait. Sa femme, se rendant à travers une chambre non éclairée dans la cuisine, vit le frère debout sous un agavé et appliquant un bandage blanc sur son pied. Le frère ne revint que deux années après, sans avoir jamais écrit et raconta qu'à l'époque de la vision de Mme W., il avait subi une éraflure du pied par coup de feu et s'était bandé le pied avec un morceau de toile.

Mme W. n'est pas nerveuse, ni médium ; jamais de phénomènes physiques ne se sont produits en sa présence ; mais elle a la faculté de voir des formes « éthérées » au-dessus de la tombe des personnes récemment inhumées et est toujours hantée par l'apparition, en plein jour, d'un fantôme vêtu de gris, qui disparait derrière une armoire dès qu'on lui adresse la parole ou qu'on s'approche de lui : Lorsqu'on lui parle, il met un doigt sur la bouche. Voilà 30 ans que ce phénomène persiste. Ce même fantôme se montre à Vienne, à Cracovie, à Sarajevo et à Graz. On ne sait qui c'est, car aucun membre de la famille ne lui a jamais ressemblé.

---

**Cas de télépathie dans le grand-duché de Posen** (*Die übersinnl. Welt*, mars). — Ce fait est ancien, mais déclaré parfaitement authentique par son narrateur, le petit-fils du personnage qui y joua le rôle principal. Ce dernier était forestier en chef et parmi ses subordonnés en était un, nommé Schmidt, marié et père de quatre enfants, qu'il estimait tout particulièrement. Schmidt contracta une pneumonie très grave et le forestier en chef et sa femme devinrent très inquiets et firent de nombreuses visites au malade. Un jour, le médecin annonça l'approche d'une crise décisive ; le forestier se coucha avec les appréhensions les plus vives. Soudain, sa femme, qui n'avait pu encore trouver de sommeil, l'entendit parler, puis soupirer. Peu après, il se réveilla frissonnant, fit de la lumière et raconta que Schmidt venait de l'appeler et l'avait supplié de ne pas abandonner sa femme et ses enfants, car il allait mourir. Ce à quoi il avait répondu solennellement : « Tranquillisez-vous, Schmidt, je m'occuperai de votre famille quand vous ne serez plus là, je vous le promets. » Là-dessus, le moribond lui aurait tendu la main et pressé la sienne ; elle était froide comme de la glace ; puis Schmidt serait retombé et aurait expiré. Tous deux regardèrent l'heure ; il était une heure.

Le lendemain matin, on reçut un message faisant savoir que Schmidt était mort à une heure du matin ; mais qu'une demi-heure avant de mourir, il avait retrouvé toute sa connaissance,

avait demandé à voir une fois encore ses enfants et dit à sa femme : « Ne pleurs pas, M. le forestier en chef s'occupera de vous ; il a été ici à l'instant et me l'a promis, et a confirmé sa promesse par une poignée de main. » — Naturellement le forestier fut fidèle à cette promesse.

---

**Les Ménechmes de Lorraine** (*Echo du Merveilleux*, 15 févr.). — Le *Magasin Pittoresque* de 1889, (p. 23) renferme un article sur les ménechmes de Lorraine : le comte de Ligniville et le comte d'Autricourt. Ces deux frères se ressemblaient prodigieusement, même par la voix, et la sympathie qui les liait était extraordinaire ; si l'un d'eux souffrait physiquement ou moralement, l'autre en éprouvait le contre-coup ; souvent ils avaient les mêmes rêves, et ils étaient persuadés qu'ils mourraient le même jour. Cependant le comte de Ligniville survécut à son frère ; mais le jour que le comte d'Autricourt fut atteint de la fièvre dont il mourut en France, le comte de Ligniville, alors en Bavière, pris subitement d'un grand malaise, dut se mettre au lit.

---

**Rêve prémonitoire de la duchesse de Berry** (*Echo du Merveilleux*, 15 févr., d'après le *Journal*... du lieutenant Petitpierre). — La duchesse de Berry ajoutait une grande foi à ses rêves. C'est ainsi que deux jours avant son arrestation, Madame eut un rêve dont elle rendit compte à Mlle de Kersabiec : « Croyez vous, Stylite, lui dit-elle, que cette nuit j'ai vu un affreux singe qui m'a poursuivie ? Enfin, j'ai pu l'éviter, mais rêver singe est bien mauvais signe. » Le lendemain, même confidence. La princesse avait revu le singe et l'avait encore évité. Enfin, le 6, au matin (jour de la venue de Deutz), Madame, fort agitée, s'écria en s'éveillant : « C'est affreux, Stylite, ce singe m'a, comme les nuits précédentes, poursuivie et, cette fois, il m'a décoiffée ! »

---

**Une curieuse histoire judiciaire à Athènes** (*Le Messager*, 15 mai). — En 1903, une barque de pêche, ayant pour patron un nommé Antonios, quittait le Pirée pour Syra, avec deux matelots, dont un crétois, Spijro Balazakis. Peu après, au lendemain d'une tempête, les matelots arrivèrent seuls à Syra, racontant que la barque avait péri et qu'ils s'étaient eux-mêmes sauvés à grand'peine. Cependant, la nuit même de la disparition d'Antonios, la sœur de celui-ci avait eu un songe affreux : elle avait vu son frère étranglé et jeté à la mer par les deux matelots. Elle ne crut pas à son songe, parce que Balazakis avait toujours témoigné de beaucoup de dévouement à son frère, au service duquel il était depuis 10 ans. Mais, il y a peu de temps, elle revit en songe son frère qui lui dit : « Tu es donc complice de mes assassins, puisque tu ne veux pas me venger ! Regarde la barque et la maison de Balazakis : il les a achetées avec l'argent qu'il m'a volé et dont il t'a dépouillée ! »

La pauvre femme s'éveilla, épouvantée ; elle se mit à la recherche et découvrit, en effet, dans un endroit qu'elle n'avait jamais vu, la barque et la maison indiquées par son frère. Elle prévint alors la justice et quand, deux jours après, Balazakis entra dans le port, on l'arrêta ; il avoua avoir étranglé son patron pendant son sommeil et l'avoir ensuite jeté à l'eau ; il indiqua l'endroit où son complice s'était retiré ; celui-ci fut arrêté à son tour et avoua également.

---

**Nations vouées à la paix** (*The universal Republic* de Portland, avril). — Sur l'un des sommets des Andes, à près de 5.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur la ligne frontière entre le Chili et la République Argentine, a été dressée une héroïque statue du Christ. Elle est commémorative de la signature entre les deux pays du traité stipulant que tous les désaccords de nature quelconque qui surgiraient entre eux seraient soumis à l'arbitrage. Une inscription, à la base du piédestal, consacre ce pacte.

Le piédestal, de granite, symbolise le monde. L'image de bronze gigantesque du Christ s'élève à près de 9 mètres au dessus du socle et est visible dans toutes les directions à des lieues de distance.

Les populations du Chili et de la République Argentine ne veulent plus de guerre. Les deux pays sont redevenus prospères. Les armées des deux nations sont presque réduites aux limites d'une force policière. Plusieurs des grands navires de guerre ont été vendus ; d'autres ont été transformés en bateaux de commerce pour faire le service entre l'Amérique du Sud et le Sud de l'Afrique.

La paix règne, et lorsque les populations jettent les yeux sur la grande statue du Rédempteur, elles voient sa main étendue comme pour dispenser la bénédiction céleste et attester que la paix ne sera jamais rompue.

L'inscription suivante a été gravée sur le piédestal de granite :

« Ces montagnes tomberont réduites en poussière avant que le peuple du Chili et celui de la

République Argentine romperont la paix qu'ils ont juré, aux pieds du Rédempteur, d'observer. »

---

**Apparition racontée par Pfeffel.** — Pfeffel était un fabuliste et poète alsacien, né à Colmar en 1736, mort dans cette même ville en 1809. En faisant ses études de droit à Halle, il fut frappé d'une maladie des yeux qui ne fit que s'aggraver, et il devint aveugle. Sa cousine, qui était sa fiancée, ne l'abandonna pas, bien qu'il lui proposât de lui rendre sa parole. Elle l'épousa et leur union fut heureuse ; elle resta sa lectrice fidèle et écrivit sous sa dictée les charmantes fables si pleines de naïveté et d'ironie à la fois, d'humour, de sentiment et de moralité, qui ont fait sa réputation non seulement en Alsace, mais dans toute l'Allemagne.

Nous empruntons le récit de l'apparition racontée par lui aux « *Souvenirs historiques du vieux Colmar*... », par Ch. Foltz (Colmar, 1887). — « L'événement eut lieu en plein jour, dans un jardin situé hors de la ville, sur la route de Bâle, au canton Hohweg et qui, au siècle précédent, était encore une pièce de vignes sans clôture.

« Un jeune ecclésiastique, M. Sigismond Bolling, recteur au gymnase et pasteur à Colmar, qui m'y accompagnait et qui auparavant n'y était jamais allé, ressentit tout à coup, à une certaine place, un frisson que je ne puis mieux définir qu'en le comparant à une commotion électrique. Nous étions seuls. Je le questionnai, mais ce ne fut que sur mes vives instances qu'il finit par m'avouer, que ce frisson le saisissait presque toujours dans les lieux où il y avait une personne enterrée ; et il ajouta que l'obscurité de la nuit confirmerait probablement ses appréhensions.

« Le soir, à neuf heures (c'était au printemps de 1759), je retournai avec lui au jardin, et il m'assura qu'à la même place il voyait... une colonne de vapeur à peine élevée de cinq pieds et qui lui apparaissait sous la forme d'une femme. Je m'avançai et me plaçai à l'endroit désigné, mais je ne pus lui persuader de me suivre.

« J'agitai ma canne ; j'étendis la main dans toutes les directions sans éprouver ni résistance ni aucune autre sensation.

« Mon compagnon m'assurait que chaque fois qu'il m'arrivait de séparer la colonne de vapeur, les deux parties se rejoignaient, exactement comme si l'on coupait une flamme. — Ces promenades nocturnes, je les ai continuées avec quelques amis pendant une année entière et par tous les temps, et jamais personne, depuis cette première apparition, ne vit ni ressentit la moindre chose. Un jour, avec l'aide de mon frère, je parvins à l'entraîner de nouveau vers l'endroit en question ; il se mit aussitôt à trembler et à frissonner de tous ses membres, et le lendemain chacun remarquait encore la pâleur mortelle de son visage.

« Au printemps suivant, pendant une belle journée, je fis faire une fouille en présence de plusieurs personnes et nous trouvâmes, effectivement, à une profondeur d'environ cinq pieds, sous une couche isolée de chaux, un squelette humain dont le crâne et les mâchoires avec les dents étaient restés dans un état complet de conservation.

« Un fait certain, c'est qu'après cette opération, quand je conduisis mon ami à la même place, il ne manifesta plus ni répugnance, ni émotion. J'affirme encore avoir eu dans la suite plusieurs occasions de constater l'influence extraordinaire et inexplicable que les miasmes des tombes, même anciennes, produisaient sur son système nerveux ; outre cette faculté, il possédait une vue tellement perçante, qu'il pouvait circuler partout la nuit sans lumière.

« Peut être ce phénomène qui certainement n'est pas unique dans son genre, peut-il expliquer cette croyance des anciens, que les ombres des morts planent au-dessus de leurs tombeaux ; et de même que l'erreur s'est souvent entourée de l'auréole de la vérité, il se pourrait bien que des mains peu délicates eussent jeté sur la vérité le voile fantastique de l'erreur. »

---

**Rêve éclairé par un rêve,** (*Het toekomstig Leven*, 15 nov. 1904). — Ce récit est emprunté à un livre de M. Greve, publié à Amsterdam en 1816. — Un tailleur de Naarden, très honnête homme ayant beaucoup d'enfants, fut privé de son bien par un événement imprévu et sans faute de sa part ; il cherchait en vain le moyen de se tirer d'affaire, lorsqu'il eut un songe, dans lequel une personne de sa connaissance lui dit : « Trouvez-vous à midi sur le Papenbrug, à Amsterdam, vous y trouverez quelqu'un qui vous dira ce que vous aurez à faire. » Il raconta le rêve à sa femme qui lui dit de ne pas attacher d'importance à ce rêve. Mais celui-ci revint la nuit suivante. Alors le tailleur ne résista plus, prit son bâton de voyage et partit de bon matin pour Amsterdam. A midi il se trouve sur le pont (Papenbrug) et s'y promène de long en large : un mendiant lui demande s'il cherche quelque chose. Il lui répond : « Oui, mon ami ! mais vous ne pouvez guère m'aider à trouver ce que je cherche. » Le mendiant réplique : « Qu'en savez-vous ? » Quoiqu'il en soit, le tailleur raconta son

rêve, sans cependant nommer le lieu de sa résidence. Là-dessus le mendiant lui dit que de croire aux rêves, c'est avoir le cerveau mal équilibré et ajouta : « Si je m'en rapportais aux rêves, je serais vite très riche : j'ai rêvé cette nuit que j'étais à Naarden, dans le jardin derrière la maison d'un tailleur ; au milieu se trouvait un vase bleu, décoré d'or, je le soulevai et trouvai au-dessous une brique rouge que j'enlevai et au fond il y avait un coffret en cuivre plein de pièces d'or ; mais je crois que je ferais une sottise d'aller pour cela à Naarden. » Le tailleur, frappé d'entendre si bien décrire son jardin et plein de joie, remercia le mendiant de son conseil et retourna à Naarden où sa femme lui demanda s'il avait trouvé l'homme qui devait le renseigner sur ce qu'il avait à faire. Il répondit que oui et se rendit avec sa femme dans le jardin, où sous le vase ornemental, et dans les conditions décrites, on trouva le coffret mystérieux avec son contenu. Le tailleur était sauvé et il n'oublia pas le mendiant qui reçut une partie de la trouvaille.

Est-ce clairevoyance, télépathie, action des esprits ?

# NÉCROLOGIE

Notre excellent collaborateur ami, Monsieur François Chapelle, est décédé subitement le 15 mai dernier, dans sa soixante-neuvième année. Il était avocat, ancien adjoint au maire de la ville de Saint-Etienne (Loire).

Monsieur François Chapelle a laissé à la terre une dépouille qui lui était devenue lourde à porter. Puisse-t-il trouver dans l'Au-Delà tout le bonheur que nos cœurs lui souhaitent.

Nous voudrions avoir les documents nécessaires pour faire ressortir ici les mérites éminents de Monsieur Chapelle comme auteur d'ouvrages et méthodes classiques remarquables. Les lecteurs de la *Lumière* garderont toujours le souvenir des articles de Kabbale numérique dans lesquels il s'était spécialisé d'une manière originale très remarquable.

Au revoir à notre cher collaborateur et compatriote.

Lucie GRANGE.

# BIBLIOGRAPHIE

Livres à lire :

Petite Encyclopédie synthétique des Sciences occultes. — Le Livre des Respirations. — L'homme invisible. — Traité théorique et pratique du Haschich, des substances psychiques et des plantes magiques. Auteur : Ernest Bosc de Vèze.

NICE. Au bureau de la *Curiosité*.

Nous parlerons prochainement de ces très intéressants ouvrages que nous venons de recevoir.

# CORRESPONDANCE

C'est avec beaucoup de regret que nous nous voyons obligés de remettre au prochain numéro une lettre de M. Ernest Bosc avec réponse du Dr Lux au sujet des *Auréoles*, et diverses autres lettres intéressantes.

# INFORMATIONS

« L'Unione Femminile » de Milan, sous la présidence de Madame Ersilia Maino, organise le IVe Congrès international d'Assistance publique et privée, pour le mois d'octobre 1905. Il est une question intéressante entre toutes, celle des Institutions ayant pour objet de protéger et d'assister la jeune fille et la femme isolée. Nos souhaits de succès et nos sympathies.

S'adresser pour renseignements et adhésions « Al. Cassiere del Comitato Esecutivo del IVe Congresso Internazionale d'Assistenza Publica e Privata ». — Palazzo Municipale, à Milan (Italie).

Un Congrès spirite a lieu en ce moment à Liège. Le spiritisme français y est représenté notamment par MM. Gabriel Delanne et Léon Denis. La « Lumière » adresse ses meilleurs vœux aux congressistes.

*Le Gérant* : MARTELET.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

# LA LUMIÈRE



N° 292. — JUILLET-AOUT 1905. — SOMMAIRE. — La musique et les mathématiques dans le Cosmos (Dr Thomas). — Le Faust de Gœthe (Dr Lux). — *Revue Universelle* (Dr Lux). — La simulation chez les animaux. — Les couleurs en médecine. — La cause mécanique de la résistance de la matière. — Deux sœurs médiums. — Apparition d'esprits en rêve. — Peinture mystérieuse sur un carreau de verre. — Chiens hurlant à la mort. — Le « double » en Chine et en Egypte. — Un chat qui a refusé de mourir. — Le phénomène des marées observé sur le bain de mercure. — Faits supranaturels de la vie du père Gopon. — Nouvelles de la Directrice et remerciements. — *Bibliographie :* Petite encyclopédie synthétique des sciences occultes. — Le livre des respirations. — L'homme invisible. — Lo spiritismo secondo Shakespeare. — L'être subconscient. — Histoire sommaire de l'arbitrage permanent.

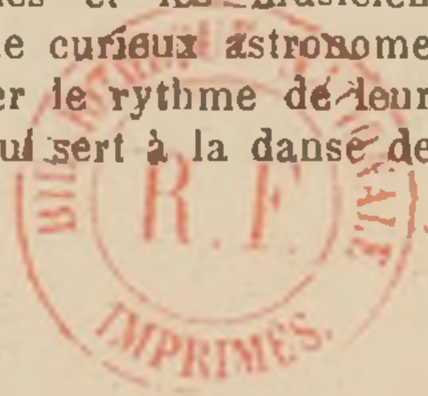
## LA MUSIQUE & LES MATHÉMATIQUES DANS LE COSMOS

En janvier dernier, le *Hibbert Journal* a publié une série d'articles qui, dans des domaines différents, ont pour but de montrer que l'univers est basé sur une application multiple de simples rapports, partout corrélatifs, et capables d'être exprimés par des formules mathématiques, ce qui a fait dire à Pythagore et à Platon, que tout le Cosmos est fondé sur un système de nombres et que « Dieu géométrise. » Parmi ces articles il en est un de Newman Howard, intitulé : « *La trame du monde* », et qui débute par cette considération qu'il y a dans la musique un certain pouvoir de faire naître des idées d'ineffable mystère; c'est comme une suggestion imposée à l'esprit par un mécanisme qui nous est inconnu, suggestion qui a pour effet de nous faire prendre l'harmonie musicale comme le type des rapports harmonieux réels existant dans la nature ; ces rapports se traduisent par ce que les anciens appelaient « l'harmonie des sphères. »

Voici comment s'exprime Th. de Banville dans sa préface au remarquable livre de Louis Lucas sur *Une révolution dans la musique* (1849) : « Réaliser la pensée de Platon, trouver les harmonies générales, c'est-à-dire la base de toutes les combinaisons, en découvrant la loi réelle des successions tonales, tel est le résultat inespéré qu'a atteint l'auteur..., résultat dont le rêve seul, entrevu par Kepler, conduisit ce grand homme à des découvertes immortelles...

« Chez nous, l'artiste, uniquement occupé de connaître et de peindre son âme, dédaigne la Matière, c'est-à-dire la nature universelle dont il abandonne l'étude aux savants athées ; l'un et l'autre se méconnaissent et se privent chacun d'un élément indispensable à la connaissance du beau, l'Harmonie. Car, que sert de chercher au hasard les moyens de peindre et d'émouvoir sans une science qui serve à régler ces moyens d'une manière certaine, et en même temps quelle science stérile que celle des lois naturelles envisagées en dehors de leurs rapports avec l'âme humaine !

« Chez les Grecs, plus heureux que nous, l'art et la science ne faisaient qu'un. L'homme ne s'était pas senti assez divin ou assez orgueilleux pour s'abstraire de la nature immortelle et pour croire son existence indépendante de celle de l'univers créé... Les poètes et les musiciens étaient en même temps de curieux astronomes qui cherchaient à dessiner le rythme de leurs odes à l'image de celui qui sert à la danse des



mondes, et ils n'auraient pas osé gouverner les sons et les syllabes par d'autres règles que les planètes suspendues dans l'éther... Aussi, sans se parquer comme nous dans des spécialités étroites et inféconds, donnaient-ils pour champ à leurs investigations tout l'ensemble de ce qui peut frapper l'esprit et les sens, et tout ce qui constitue les rapports entre l'homme et la création...

« Pythagore apporta en Grèce la passion de l'idéologie. Après lui, Platon, son disciple, se propose comme un but ardemment souhaité la science des idées et *la connaissance des choses d'en haut, de ce qui est et qu'on ne voit pas.* Pour arriver à cette fin glorieuse de l'âme humaine, le plus sûr chemin lui semble être la découverte des *rapports intimes et généraux* que les sciences ont entre elles, et non pas l'appréciation matérielle des faits, car, dit-il, *rien de sensible n'est l'objet de la science.* Et il ajoute : *Je veux que la beauté du ciel visible ne soit que l'image du ciel intelligible,* axiome essentiel qui eût suffi sans doute à diriger vers un but vraiment fécond les recherches de tous les savants, s'ils n'eussent pas laissé s'effacer en eux le souvenir de ces vérités éternelles...

« En voulant, d'après Platon, chercher la raison harmonique des mondes dans les rapports harmoniques des sons, Kepler, par une erreur singulière, mais en quelque sorte providentielle, fut amené à trouver ses *lois astronomiques*, gloire éternelle de l'esprit humain. »

Pour L. Lucas, la musique a des bases aussi solides et aussi invariables que les sciences exactes. Que faut-il pour fonder la science, en musique, sur des bases rationnelles? « Deux choses, dit Lucas : 1° Posséder le type absolu; 2° connaître les lois qui régissent les combinaisons contingentes. Or, nous connaissons ce type absolu : c'est le terme *un*, *trois*, *cinq ;* tonique, tierce, quinte. Nous connaissons aussi la loi de la contingence : c'est l'*attraction* des séries vibratoires non absolues par les portions du type absolu, et cela *en raison inverse de la distance, et en raison directe de la force acquise.* » Il est bien entendu que par 1, 3, 5, Lucas n'indique que la place occupée dans la gamme par la tonique, la tierce et la quinte, et non les nombres proportionnels de vibrations qui leur correspondent.

« La musique complète, dit encore Lucas, c'est-à-dire la réunion de la mélodie à l'harmonie, offre la succession périodique de consonnances pures, de repos et de dissonances ou résonnances transitoires. Je prétends que ces dissonances ne sont point, comme on le croit, des sons fournis par la nature d'une manière fixe et immuable, à l'instar des consonnances, mais des divisions capricieuses, se portant, en vertu de certaines lois, sur des centres d'attraction, qui sont les consonnances absolues. Or, ces appellations ou dissonances n'étant soumises qu'à la loi générale de l'attraction, cette attraction peut être excitée ou diminuée par des combinaisons volontaires d'éloignement ou de rapprochement, d'équilibre ou de prédominance. Donc il y a autant de *raison d'être* dans une appellative par quart que par tiers ou moitié de ton, parce que tous ces éléments sagement gouvernés peuvent amener d'heureuses dispositions. »

Nous ne pouvons guère sortir de ces généralités et renvoyons pour les détails au livre si intéressant de Lucas. Ajoutons seulement que cet auteur applique ici une autre de ces conceptions, celle de la *loi sérielle* qui lui a donné des résultats si féconds dans ses ouvrages sur la physique, la chimie et la médecine, trop oubliés et trop négligés aujourd'hui. Comme il le dit dans une note de son livre sur la musique : « Tout dans la nature matérielle ou intellectuelle est sérié. La sensibilité *monocorde* enfante l'idée, l'idée donne le jugement, du jugement naît le raisonnement. Dans l'assemblage des molécules pondérables, sans parler de la cristallisation, on voit la pierre la plus informe conserver une figure typique. Le végétal jette ses rameaux dans une division constante; l'animal, enfin, possède un organisme complètement sérié. Il existe donc au-dessus de chacune de ces opérations mystérieuses, et pourtant incontestables, une attraction générale au service d'un arrangement, d'une direction spéciale. Chaque élément du monde se tourne comme Dieu le lui a commandé, mais cela en vertu d'une force agissante qui détermine chaque corps à former des séries. C'est ce phénomène étendu à tous les êtres, qui, descendant jusqu'à l'arrangement des vibrations simples de la résonnance, les groupe entre elles, les attire vers des centres pour former le composé, la série, que notre nature comprend à cet état seulement, et non dans leur division élémentaire. Il en est de même des phénomènes de la lumière dans l'arrangement des couleurs et de bien d'autres parties des sciences naturelles et physiques. »

Ainsi donc lorsqu'une corde, mise en mouvement dans de certaines conditions, produit des vibrations isochrones, nous ne percevons pas ces vibrations dans leur simplicité, mais suivant des groupes déterminés par la loi sérielle, ces groupes contenant des centres attractifs vers lesquels les molécules vibrantes se tournent probablement,

en observant une symétrie, pour former ce que nous appelons des sons. « La production de ces centres paraît se présenter suivant une distance ou intervalle qu'on appelle *quinte*, en prenant le son primordial pour point de départ. » Les musiciens ont attribué la consonnance parfaite aux termes *un*, *cinq*, et la consonnance imparfaite au terme *trois*. « Quant aux groupes attirés vers les centres, et dont l'existence est constamment précaire, subordonnée, ils ont qualifié cet état particulier du nom de dissonance. » Ici Lucas établit un intéressant parallèle entre les couleurs du spectre lumineux et les tons de la gamme. Les lignes des consonnances absolues pour le son et la lumière sont en petites capitales dans le tableau suivant établi par Lucas :

| | | | |
|---|---|---|---|
| | DO | ROUGE | |
| si | | | violet |
| la | | | indigo |
| | SOL | BLEU | |
| fa | | | vert |
| | MI | JAUNE | |
| ré | | | orangé |
| | DO | ROUGE | |

« Vous pourrez, dit Lucas, faire sortir de la ligne des *consonnances absolues* toutes les *notes réductibles*, comme vous pourrez faire sortir de la ligne des couleurs essentielles toutes les *couleurs réductibles*, En effet, pour nous l'orangé doit être le résultat d'une *réfraction croisée* du rouge et du jaune ; le vert le résultat de la réfraction du jaune et du bleu ; l'indigo et le violet, d'une réfraction du rouge et du bleu à des intensités différentes.....

« La molécule n'est perceptible que par les sens. Sur les cinq sens, deux seulement, la *vue* et l'*ouïe*, fournissent une analyse facile. Quand nous nous regardons dans une glace, la figure perçue dans cette glace est équivalente à la personne qui se regarde, molécule à molécule. De même, quand nous entendons un son, la vibration simple ou *deviée* est équivalente, molécule à molécule, au corps vibrant. Or, comme ici la même molécule produit et la vibration équivalente et la réfraction équivalente, il est clair que les couleurs et les sons doivent être identiques dans leurs rapports, d'après le principe que deux choses égales ou équivalentes à une troisième sont équivalentes ou égales entre elles. »

***

Mais revenons au mémoire de Newman Howard analysé dans *Light*, du 21 janvier. Les rapports musicaux, y est-il dit, qui produisent l'harmonie reposent sur les nombres 3 et 5, conjointement avec 2 et ses puissances ; 2, 3 et 5 ne représentent pas ici des nombres de vibrations, mais sont les *nombres premiers* qui y entrent, et les seuls qui entrent dans les vibrations de l'échelle diatonique. « C'est sur cet accord de repos (la triade majeure fondée sur le nombre 3, 4 et 5), dit N. Howard, ou sur la triade mineure moins reposante seulement, que peut se terminer une mélodie ; toute consonnance et tout contre-point trouvent là leur fondement, toute dissonance sa résolution... Mais la musique, ainsi que la vie, se caractérise par une alternance de repos et de mouvement, et le point extrême, au-delà duquel le mouvement dissonant n'est plus toléré, est la septième supérieure, avec 15 vibrations contre 16 de la dominante.

« On verra plus loin que les accords parfaits de 3,4 et 5 se retrouvent à la base de tout édifice cosmique, président partout à la progression des « éléments. » Il n'est peut être pas inutile de rappeler ici que le radium, sorte de terme limite pour les éléments, possède un poids ou un rythme équivalent à 225 unités, contre les 240 de l'uranium, c'est-à-dire aux 15/16 de ce dernier, qui est à l'octave extrême des éléments. »

Recherchant l'explication de cette limitation de l'accord ou de la consonnance, M. Howard formule cette théorie : « Les lois de l'harmonie musicale, c'est-à-dire les phases que traverse chaque vibration pour passer d'un conflit mutuel à une paix mutuelle, sont celles des formes par lesquelles passent les éléments de l'espace, les particules de matière, en mouvement, pour arriver à l'équilibre, ou s'ils sont en rapport étroit, les formes qu'ils affectent pour s'harmoniser entre eux sans laisser de hiatus ou se gêner par leurs angles. Des particules de matière ne peuvent s'harmoniser, que si leurs faces et leurs angles sont égaux et, parmi les figures ainsi conformées, il n'y en a que cinq, les polyèdres à 4, 6, 8, 12 et 20 faces, c'est-à-dire le tétraèdre, l'hexaèdre, l'octaèdre, le dodécaèdre et l'icosaèdre. Leurs angles faciaux sont limités à 3, 4 et 5, et de ces nombres découlent tous leurs caractères et rapports, y compris leurs rapports avec le carré du cercle circonscrit à une face. »

L'auteur, ici, passe à l'application de sa théorie aux nouvelles vues sur la matière considérée comme formée d'anneaux-tourbillons, ou de tourbillons d'électrons, et nous rappelle que : « Longtemps avant l'ère chrétienne, les philosophes atomistes de la Grèce et de Rome, de Leucippe à Épicure et à Lucrèce, avaient affirmé que la matière, malgré ses apparences du repos, était au contraire le siège de mouvements rapides. C'était une course éternelle de corpuscules sans

couleur entraînés dans des tourbillons en activité dans tous les corps vivants ou inertes, ces corpuscules étant trop petits pour être vus et indivisibles (*atomes*). »

Comme la science moderne est arrivée à des vues analogues, sur la constitution de la matière, le rédacteur de *Light* se demande si les anciens philosophes avaient connu, par une clairvoyance spéciale, ce que les savants actuels arrivent à connaître par induction ? Outre que les procédés d'induction, et même les intuitions ne devaient pas être étrangers aux Anciens, il est possible en effet, qu'il y eût parmi leurs philosophes plus de « clairvoyants » qu'aujourd'hui ; mais n'oublions pas qu'ils n'étaient pas sans avoir une idée des traditions hindoues et surtout égyptiennes ; et cela est vraie principalement d'hommes tels que Pythagore, grand initié et voyant.

Newman Howard remarque que ce qui est vrai des solides réguliers décrits dans nos traités de minéralogie, doit s'appliquer également aux atomes et aux innombrables électrons qui entrent dans la composition des atomes, en se groupant suivant des faces et des angles. La loi de Mendelejeff paraît indiquer des groupements de ce genre. De toutes manières, le moindre atome révèle l'ordre de tout l'univers.

Et les distances? N. Howard a corrigé la fameuse loi de Bode, qui établirait entre Mars et la terre une distance représentée par 6, alors qu'elle n'est que 5. — 4 représente la distance de Mercure au Soleil, et toutes les autres distance sont soit 3, soit des puissances de 2 multipliées par 3. Dans la vie animale et végétale les mêmes relations numériques viennent en jeu, jusqu'aux spirales des coquilles marines et aux alvéoles des ruches d'abeilles.

Voici les conclusions de N. Howard : « Il y a un nombre infini de vibrations longues ou brèves, rapides ou lentes, infra-rouges et ultra-violettes, sur lesquelles nos sens ne nous renseignent pas. Si nos yeux étaient, comme la plaque photographique, sensibles à d'autres radiations et vibrations que la lumière, un monde de couleurs et d'ombres s'effacerait pour nous et un autre surgirait. Il en est de même de notre toucher ; si les mouvements de nos cellules constituantes étaient ceux d'électrons plus petits, plus vifs et plus pénétrants, les roches ne nous offriraient pas plus de résistance que l'air ; si ces électrons étaient plus grands et moins pénétrants, l'air nous opposerait la résistance du roc. On peut concevoir que la vie passe aussi naturellement d'un registre de dimension ou de perception à un autre, que le message électrique traverse l'air. Il peut y avoir en nous et hors de nous, une vie sensitive et intelligente, aussi réelle et certaine, que notre vie actuelle, et telle que nous ne pouvons ni la comprendre, ni la percevoir par la vue ou par l'ouïe, et que la nôtre lui est toute aussi inconnue. »

A la suite de ce passage, *Light* donne un aperçu d'un mémoire du professeur de mathématiques américain Keyser, sur l'existence de l'hypercosmique. Cet auteur, après avoir fait voir que les mathématiques ne sont pas seulement une science de mesure, les identifie avec *la science qui tire des conclusions exactes*. La notion de fonction nous montre comment à une série de valeurs ou d'états d'une variable correspond une série de valeurs ou d'états d'une autre variable. La psychologie, qui s'efforce de devenir une science exacte, s'efforce de plus en plus de trouver une corrélation, un parallélisme entre les phénomènes psychiques et physiques. L'Univers physique semble n'être, au fond, qu'un tissu organisé de rapports déterminés ; mais un univers pris isolément, bien que tous les éléments qui le composent soient parfaitement compatibles entre eux, ne peut être pris comme la manifestation unique, matérialisée et objectivée, de la Raison. Il y a, par exemple, des systèmes de géométrie qui peuvent être vrais dans un univers déterminé, mais ne le sont pas dans tous. Cette question a été traitée magistralement dans le remarquable livre de Poincaré : *La Science et l'hypothèse*, auquel nous renvoyons le lecteur. Keyser dit : « Dans le monde plus vaste de la pensée, tous (ces systèmes) sont valides ; ils y coexistent, s'y compénètrent, comme des mélodies composantes diverses, concourant à former une harmonie plus élevée, strictement supranaturelle, hypercosmique. Ce monde (de la pensée) n'est pas, il est vrai, un monde de lumière *solaire*, n'est pas revêtu des couleurs qui vivifient et font resplendir les choses sensibles, mais un monde illuminé, où partout et sur toutes choses règnent des teintes et des couleurs dépassant nos *sens*, peintes qu'elles sont par des pinceaux rayonnants de lumière *psychique*, qui est sa lumière propre... C'est le domaine où doivent recourir toutes pensées et spéculations pour devenir saines et chastes — la cour suprême, oserai-je dire, où trouvera son dernier recours toute opération intellectuelle, qu'elle émane d'un démon, d'un homme ou d'une déité. C'est là que l'esprit, en tant qu'esprit, atteint sa plus haute perfection, c'est là que converge et trouve son but ultime toute connaissance, de quelque catégorie qu'elle soit. »

Un troisième mémoire d'Oliver Lodge vient compléter ce qui précède. L'analyse qu'en donne

*Light* est malheureusement très brève. Quoiqu'il en soit, nous voyons que le célèbre professeur de Londres a eu surtout pour but de combattre les idées du naturaliste allemand Hæckel et en particulier son opuscule intitulé: *Les Énigmes de l'Univers*, où il définit, entre autres, la vie comme étant une association triviale temporaire de certains groupes complexes d'atomes de matière. Lodge lui reproche de n'avoir aucunement prouvé cette assertion, et s'il lui donne raison de s'être rallié à une conception monistique de la nature, il ne peut l'approuver d'avoir rangé les phénomènes psychiques et intellectuels parmi les manifestations matérielles. Le monisme spiritualiste et le monisme matérialiste ont des raisons d'être, mais en se confondant, le principe d'unité étant à la fois esprit et matière. Il faut donc accorder plus de crédit à la matière et ne pas, avec les matérialistes, rabaisser l'esprit, pour nous élever à une conscience plus profonde de la réalité de l'Innomable qui est, sans aucun doute, la cause immanente et intelligente, la substance « unifiante » de tout.

L'article de *Light* se termine par la phrase suivante de Lodge : Si vrai qu'il soit « que le cerveau est l'instrument par le moyen duquel l'esprit se manifeste sur le plan matériel », il ne s'en suit pas que l'esprit se trouve *limité* à des manifestations matérielles. « Nos pensées les « plus élevées doivent être les plus rapprochées « de la réalité ; tout ce que nous sommes capa- « bles de concevoir clairement et pleinement, « existe déjà *ipso facto*, en un certain sens, dans « l'Univers envisagé comme un tout ; il y a là, « et mieux encore, comme un pressentiment « d'une réalité plus élevée. » Étant donnée la haute valeur scientifique de sir Oliver Lodge, cette profession de foi a une portée des plus considérables. Que nos savants à courte vue prennent exemple sur cette vaillante phalange de savants qui ont, comme Lodge, Crookes et autres, le courage d'aborder les problèmes que place devant leurs yeux l'Univers infini, qu'ils ne craignent pas plus qu'eux de se déconsidérer, en levant les yeux un peu plus haut que la matière objective qu'ils manipulent, et nous pouvons leur prédire qu'ils seront amplement récompensés de leur effort, par la satisfaction intime qu'ils en éprouveront.

Dr Thomas.

---

# Le Faust de Gœthe

Nous avons vu, dans un article sur Dante, que la tragédie de *Faust* a été rangée à côté de la *Divine Comédie* ; nous avons donné là quelques citations de Daniel Stern. L'Italien Casella, Schlegel et Schelling avaient déjà fait le même rapprochement, établi le même parallèle, que Kuno Fischer, en 1877, a pleinement justifié, en montrant que, dans les deux œuvres, le thème est celui de la Chute et de la réascension ou rédemption de l'homme. Le *Paradis Perdu* de Milton a fourni également des éléments à Gœthe pour son Faust, et l'on peut en dire autant du *Hamlet* de Shakespeare, dont le héros est tourmenté d'un doute et d'une lutte intime analogues à ceux auxquels est en proie Faust, sans oublier les épisodes de la folie d'Ophélie et de Marguerite. Il y a cette différence que Hamlet succombe et que Faust triomphe à la fin de la tragédie. Ajoutons encore que la vie de Nostradamus et surtout celle de Paracelse ont été utilisées par Gœthe.

La tragédie de Faust est certainement le chef-d'œuvre du siècle précédent et c'est avec raison que dans *Cornhill Magazine* (sept. 1872) elle est qualifiée : « *the greatest work of the Centurys greatest poet* », le chef-d'œuvre du plus grand poète du siècle. Quoi d'étonnant que cette œuvre magistrale, préparée par les légendes de plusieurs siècles, soit si populaire chez tous les peuples civilisés. Blaze de Bury (*Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1869) l'exprime dans les termes suivants : « Ce nom de Faust, quelle place ne tient-il pas dans l'histoire de l'esprit moderne ? A partir du xve siècle, de quelque côté que votre curiosité se tourne, vous le trouvez partout. De ces 5 lettres assemblées par le doigt du destin sur un échiquier, des montagnes d'œuvres sont sorties : récits populaires, drames, compilations littéraires et musicales, dessins, gravures et tableaux. Les bibliothèques, les musées, les salles de spectacle, ce nom a tout rempli, à ce point que voilà un héros légendaire qui, si je m'en rapporte au catalogue des choses qu'il a suscitées, a déjà plus occupé le

génie humain que n'ont fait les plus authentiques personnages de l'histoire. »

Gœthe, le génie universel, pouvait-il négliger un sujet si passionnant? C'est lui qui a rassemblé dans son drame si poignant et si plein de vie tous ces éléments et documents épars, et s'il ne s'y est pas mis en scène à la manière de Dante dans sa *Divine Comédie*, on ne l'y retrouve pas moins dans le personnage même de Faust, avec son aspiration intense vers la vérité éternelle, vers le divin dans la poésie, l'art, la science, véritable *leitmotiv* qui se poursuit jusqu'à l'apothéose finale. Comme le dit Lœper, dans son édition du Faust de Gœthe (1879), « le véritable péché de Faust, qui fait en même temps sa grandeur, réside dans cette aspiration intense vers la vérité, dépassant les limites de la nature humaine, ayant pour objectifs à la fois la science, la nature et la vie même (dans son illimitée extension), dans un « titanisme » qui embrasse tout (le cosmos). Ce qu'a de tragique cet effort à la fois intellectuel et éthique (si grandiose), voilà le nœud du drame ».

Une digression s'impose ici pour justifier cette assimilation de Gœthe à son personnage de Faust. Voici comme s'exprime le poète dans une lettre à Jacobi : « Quant à moi, je ne puis me contenter d'une seule façon de penser ; comme artiste et comme poète, je suis polythéiste, comme naturaliste, au contraire, je suis panthéiste (1), et l'un aussi décidément que l'autre ; les choses du ciel et de la terre formant un ensemble si vaste que, pour l'embrasser, ce n'est pas trop de tous les organes et de tous les êtres réunis. » Dans le morceau suivant, inspiré de la philosophie de Schelling, semble-t-il, on retrouve les idées panthéistiques qui le hantaient. Voici comment il nous peint l'âme du monde : « Pour se retrouver dans l'infini, l'individu s'évanouit volontiers. Là, se dissipe tout ennui. Au lieu du brûlant désir, de la fougueuse volupté, au lieu des fatiguantes exigences, du rigoureux devoir, s'abandonner est une jouissance. Ame du monde, viens nous pénétrer ! et la noble fonction de nos forces sera de lutter nous-mêmes avec l'esprit de l'Univers. De bons génies, qui nous aiment, nous conduisent doucement, instituteurs sublimes, vers Celui qui crée et créa tout... L'essence éternelle se meut sans cesse en toutes choses, car tout doit tomber dans le néant, s'il veut persister dans l'être .. Aucun être ne peut tomber dans le néant, l'essence éternelle ne cesse de se mouvoir en tous ; attachez-vous à la substance avec bonheur. La substance est impérissable, car des lois conservent les trésors vivants dont l'univers a fait sa parure... Voilà bien des années que mon esprit, avec joie, avec zèle, s'est efforcé de rechercher, de découvrir, comment la nature vivante opère dans la création : et c'est l'éternelle unité qui se manifeste sous mille formes ; le grand en petit, le petit en grand, toute chose selon sa propre loi ; sans cesse alternant, se maintenant, près et loin, loin et près, formant, transformant... Pour admirer, je suis là ! »

On voit, par ces lignes, toute la lutte qu'il subissait dans son intimité, lutte dont les traces se trouvent partout dans Faust. Dans tous les cas, ce panthéisme de Gœthe est bien anodin. Faivre (*Œuvres scientif. de Gœthe*, 1862) lui reproche d'avoir cherché à se réfugier dans le panthéisme, pour échapper aux conséquences de son égoïsme et de son insensibilité et pour légitimer ses passions violentes. Ne peut-on tout faire, si l'on pense s'absorber dans le grand Tout? C'est bien de la sévérité pour cet homme qui a dit : « Je crois en Dieu, c'est une belle et louable parole : mais reconnaître Dieu, où et comment il se révèle, c'est proprement la béatitude sur terre .. Pouvons-nous ne pas sentir dans l'éclair, le tonnerre et la tempête, le voisinage d'une puissance supérieure ? et dans le parfum des fleurs et dans les tièdes haleines de la brise, un être aimable qui vient à nous ? » (1).

On sait que Gœthe assimilait Dieu à la monade créatrice, qui serait l'âme du monde, et dotait toutes monades créées des attributs divins; il admettait donc implicitement que toute monade peut s'élever en perfection et que l'âme humaine, en évoluant, peut se rapprocher de plus en plus de la divinité — la monade étant douée de cette aspiration au mieux qui, chez Gœthe en son Faust, était l'aspiration continue à la vérité éternelle et divine.

***

Tous les auteurs qui se sont occupés de Gœthe — et leur nombre est considérable — ont reconnu que le symbolisme joue un grand rôle dans la tragédie de Faust, ce qui est profondément vrai, mais aucun d'eux, comme le fait remarquer le journal américain *The Prophet* (sept. 1899), auquel nous allons faire de larges emprunts, n'en a saisi le sens spirituel.

Le prologue, imité du livre de Job, montre que

(1) Nous avons dit dans notre article sur Gœthe (*Lumière*, 1904), ce qu'il faut penser de ce panthéisme, sur lequel nous devons revenir ici brièvement pour avoir l'explication de certaines idées émises par le grand poète allemand.

(1) Ces passages ont été pris dans la traduction des œuvres de Gœthe par Porchat.

Gœthe a compris la nécessité de la tentation et de la lutte pour le progrès et la perfection morale de l'homme et qu'il envisageait son poème comme un drame libérateur, une œuvre de salut pour l'humanité, l'appelant lui-même une épopée universelle (*Welt-Epos*). Comme nous l'avons dit, l'idée maîtresse en est l'aspiration ardente, jamais satisfaite, vers le divin, l'inquiétude sans fin de l'esprit, la soif inextinguible du vrai, du beau, du bien, de tout ce qui est grand et noble et rapproche de la divinité. Jamais Faust n'a exprimé le désir de se reposer dans le présent, si beau qu'il fût; autrement il devenait la proie de Méphistophélès. Car voici comment avait été conclu le pacte : « Si jamais », dit Faust, s'adressant au tentateur, « je m'étends sur un lit de paresse, qu'alors il en soit fait de moi à l'instant? Si jamais tu parviens à m'abuser par la flatterie à ce point qu'il m'arrive de me plaire à moi-même ; si tu peux me tromper par la jouissance, que ce soit pour moi le dernier jour! Je t'offre le pari ! » — « Tope! » réplique Méphistophélès. — « Troc pour troc », ajoute Faust. « Si je dis au moment : Demeure donc, tu es si beau! Alors, il te sera permis de me charger de fers, alors j'irai volontiers à l'abime ! Alors la cloche des morts pourra sonner, alors tu seras libéré de ton service; l'horloge pourra s'arrêter, l'aiguille tomber, le temps sera passé pour moi ! »

Ce mot fatal, qui devait le perdre pour l'éternité, Faust le dit cependant, mais inconsciemment en quelque sorte, jouissant du moment où il entrevoyait, en récompense de ses efforts longs et désintéressés, s'approcher de lui l'éternelle félicité ; Méphistophélès, n'entendant que le mot, le prenant à la lettre, sans voir dans quel esprit il avait été proféré, crut avoir Faust en sa possession et ordonna à ses démons de conduire son âme en enfer. Mais il était joué! Faust était sauvé, toujours par son aspiration au divin.

Cette aspiration au divin s'affirme dès le début, dans le chœur des Anges, la nuit de Pâques, chœur dont les divines harmonies arrachent Faust au suicide. « Christ est ressuscité du milieu de la corruption ! Avec allégresse, arrachez-vous de vos liens, avec ardeur glorifiez-le, témoignez lui votre amour, rompez fraternellement le pain, prêchez et voyagez, annoncez la joie. De vous, le Maître est proche, pour vous, il est là ! » Et à la fin, les Anges, emportant au paradis l'âme de Faust, chantent : « Il est sauvé, ce noble membre du monde des esprits : celui qui incessamment lutte et travaille, nous pouvons le sauver ; et si l'amour d'en haut lui est venu en partage, la troupe des bienheureux s'avance vers lui en entonnant l'hymne cordial de bienvenue. »

Malgré tous ses efforts, Méphistophélès ne parvient pas à leurrer Faust, à satisfaire les besoins de son âme ; après la réalisation de chaque désir, en naît un nouveau. Faust est toujours à la poursuite d'un idéal que le démon cherche à obscurcir en excitant ses passions sensuelles, en lui versant le poison des désirs matériels. Mais Faust a assez de noblesse d'âme pour rester fidèle à Marguerite et par là pour se garder contre de nouvelles débauches. Une fois la tragédie accomplie, fatigué de son exploitation malheureuse du domaine des sens, il prend le dessus, triomphe de ses instincts inférieurs et de ses passions charnelles, et se rend à la cour impériale pour goûter les raffinements intellectuels et artistiques qu'il compte y trouver. Au milieu de ses opérations de magie qu'il poursuit avec Méphistophélès, il lui arrive de saisir un aperçu de la vraie culture grecque, sous la figure symbolique d'Hélène, et de ce moment, il n'a plus de repos qu'il ne se soit assimilé cette culture, qu'il ne la possède sous la forme d'Hélène dans toute sa plénitude et sa puissance. Au second sabat où il assiste, dans la nuit du Walpurgis, passée dans les plaines de Pharsale, Faust est initié, en quelque sorte à l'histoire, à la signification et au développement de l'art grec, puis descend au Hadès, assisté, bien à regret, par Méphistophélès.

Uni enfin à l'art grec véritable, parfait, dans la personne d'Hélène, il a pour fils Euphorion, qui représente le génie ailé de la poésie moderne. Mais le simple art, pour l'amour de l'art, ne saurait encore satisfaire les aspirations de Faust. Il a des buts plus élevés à atteindre : l'art doit, non seulement embellir la vie, mais encore la rendre plus facile ; il faut qu'il puisse appliquer l'art à la vie pratique dans sa patrie, et lorsque Hélène suit Euphorion aux enfers, elle laisse entre les mains de Faust son manteau, qui symbolise la *forme classique* dans l'art, le legs le plus précieux de cet art.

Nous devons ajouter ici que les auteurs ne sont pas d'accord sur le sens symbolique d'Hélène. Lœper pense qu'elle a été rappelée du fond de l'Orcus, par les arts magiques, pour jouer auprès de Faust le rôle d'une personne en chair et en os, qu'elle ne saurait être considérée comme une allégorie de l'art, puisque dans la tragédie il n'est nulle part question d'art (?), que culture et mœurs grecques ne sont pas synonymes d'art hellénique, que Hélène enfin, ne peut représenter que la phase héroïque de son pays, et dans l'ordre moral une humanité supérieure ; elle n'aurait donc exercé sur Faust qu'une action éthique, excitant ses instincts héroïques, mais

point d'influence esthétique, autrement on ne s'expliquerait pas qu'en sortant des mains d'Hélène il fût devenu général d'armée et souverain. Lœper ajoute cette phrase plus que singulière : « Une belle nature féminine n'a jamais pu exercer une influence artistique ». Si Hélène ne représente pas l'art grec à ses yeux, du moins Marguerite représente l'art médiéval, avec toute la naïveté du moyen-âge allemand et de l'humble petite bourgeoise en général. Hélène, dit encore Lœper, a purifié l'âme de Faust, et en somme tout le troisième acte de la deuxième partie de la tragédie représenterait la fusion de l'esprit médiéval allemand avec l'esprit grec.

Mais laissons là les idées de Lœper, en constatant simplement que rien d'humain ne trouvant Faust indifférent, il a dû apprécier en Hélène, représentant pour lui toute la Grèce, non seulement la phase dite héroïque, mais l'art, la poésie et tout ce qu'a pu produire le génie hellénique. Cela ne suffit pas pour le satisfaire; sans se donner un instant de répit, il va de l'avant, poussé par ses divines aspirations vers une sphère plus élevée que l'art, celle de la morale pratique, et comme diraient nos philosophes positivistes, de l'altruisme sociologique. Pour conquérir les moyens de faire le bien, il assiste l'empereur dans une bataille; mais le Faust régénéré n'a pas le goût de la guerre, en tant qu'instrument de destruction, même alors que les artifices de Méphistophélès la réduisent à de simples illusions pyrotechniques. Il se propose d'entreprendre une œuvre nouvelle, de produire quelque merveille dépassant tout ce qui a été fait jusqu'alors ; il veut construire, créer; il veut refouler l'océan, ouvrir des canaux, instituer le commerce, les relations internationales, établir, en un mot, des conditions sociales encore inconnues, dussent dans cette œuvre périr et disparaître, la hutte et la chapelle de Philémon et Baucis avec leur conservatisme sot et naïf. Cette œuvre accomplie, il peut se réjouir dans son âme, bénir le moment heureux, — fatal aux yeux de Méphistophélès trompé — où il aperçoit dans son être intime la voix approbative de l'esprit pleine de promesses, et son contentement, si grand qu'il soit, le trouve tout prêt à aller encore au-delà, encore plus haut; car l'aspiration au divin continue à agir sur lui. *Pater ecstaticus* n'est qu'un état d'âme conduisant à *Pater profundus*, qui, lui-même, ouvre la voie vers *Pater seraphicus*, et plus haut vers *Doctor Marianus*, allégorie du culte légitime offert à Marie en tant que personnifiant l'amour divin et l'éternel féminin. Mais Marguerite est là, qui attend Faust au paradis ; elle doit, elle aussi, continuer son ascension, après son long repentir ; mais Faust, se trouvant là, ne voudra-t-il pas s'arrêter dans sa progression vers la divinité et retenir Marguerite en pleine étape ? Non, car Marie, *Mater gloriosa*, dit: « Viens ! Elève-toi vers des sphères supérieures ! s'il te perçoit, il suivra. » Et Faust, toujours fidèle à ses aspirations sublimes, ne s'arrêtera qu'après être arrivé en la présence de Dieu lui-même. Dernier écho, en plein paradis, de la lutte qu'a si vaillamment soutenue Faust dans sa carrière terrestre et spirituelle, lutte qui n'a pu cesser que par l'attraction toute puissante de l'éternel féminin, comme le proclame le chœur mystique de la fin de l'œuvre.

Comme il est dit dans *Prophet*, « bien d'autres enseignements spirituels découlent du Faust de Goethe, et il ne nous est loisible que d'en indiquer quelques-uns. L'*étude* et la *réflexion* conduisent l'âme vers la contemplation de la vérité, quelle qu'elle soit en fin de compte. Ainsi Faust, par son zèle à s'instruire, a gagné assez les bonnes grâces de la divinité pour qu'il lui soit permis de devenir expert dans les arts diaboliques (qui devaient rester sans danger pour lui). D'ailleurs aucune âme, quels que soient ses errements, n'est en danger de perdition, si la volonté n'y est pas, car toute âme, « même dans ses intuitions obscures, a la conscience du vrai chemin ». De plus, la tentation première, la plus grande, la plus subtile, est celle de la convoitise. Marguerite est sauvée parce qu'elle subit volontairement la punition méritée ; plus tôt une dette contractée envers les dieux est payée, mieux cela vaut. En outre, la magie, mise en parallèle avec l'effort naturel, perd sa valeur. Méphistophélès dit avec sagacité : « Dans quel rapport agissent la *chance* et le *mérite*, c'est ce qui n'entrera jamais dans l'esprit de ces fous. Mieux encore, auraient-ils en leur possession la *pierre philosophale*, elle serait sans valeur pour eux par manque de philosophe pour s'en servir ». Enfin, le secret du succès est révélé par ce mot qui cause la détresse de Faust dans les premiers jours du drame: « Abstiens-toi ! » Avoir la volonté de renoncer à ce qui peut être permis témoigne d'un héroïsme qui assure la pureté, l'entière possession de soi-même et l'immortalité. Bref, en tête de ce chef-d'œuvre on pourrait inscrire comme devise cette glorieuse sentence de Saint-Augustin : *Tu nous as créés pour toi même et notre cœur est dans le trouble aussi longtemps qu'il ne repose en toi* ».

Reconnaissons qu'il n'est pas donné à tous d'avoir la compréhension de ces choses ; le sens du spirituel est étouffé sous une montagne de préjugés, surtout par la faute des éducateurs. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le savant

Dubois-Reymond, l'auteur de l'impie et faux *Ignorabimus* — ô orgueil humain ! — ait déversé tant de sarcasmes sur la tragédie de Goethe, qu'il s'est efforcé d'ailleurs de rapetisser sous tous les rapports, bien que ce soit une des plus pures gloires de la nation choisie par ses ancêtres après la révocation de l'Edit de Nantes. Hélas ! Sectarisme d'un côté, sectarisme de l'autre, entraînant les pires injustices.

Pour ne pas finir sur ce mot malsonnant, exprimons ici l'espoir — certitude pour nous — que l'esprit des humains, grâce au dévouement et aux efforts d'une vaillante phalange de travailleurs — et d'initiateurs — s'ouvrira de nouveau, et toujours davantage à la compréhension des choses spirituelles. Saluons l'aurore de ce beau jour !

Dr Lux.

# REVUE UNIVERSELLE

**La simulation chez les animaux** (*Psychische Studien*. juillet). — On considère toujours encore trop les animaux comme des machines accomplissant tous leurs mouvements, tous leurs actes aveuglément et sans réflexion. Les faits suivants relatés par Th. Seelman dans *N. Wiener Journal* du 25 août 1904, prouvent exactement le contraire. Même les animaux, qui passent pour les plus stupides, pensent et réfléchissent, et leur intelligence ressort précisément avec le plus de force dans les actes de simulation.

Chez les oiseaux, on observe souvent que les vieux simulent des maladies ou des blessures pour détourner leurs ennemis d'un lieu particulièrement menacé. Ainsi la perdrix et le canard sauvage simulent une paralysie des ailes dès que les chiens du chasseur et le renard s'approchent du nid qui renferme leur couvée. Jetant des cris d'angoisse ils s'éloignent de plus en plus du nid, en traînant l'une ou l'autre aile, pour éloigner l'ennemi en l'attirant sur leur trace.

Dans le nord de l'Amérique, l'opossum est si bien connu pour sa faculté de simulation que son nom y est devenu synonyme de « trompeur ». La belette de nos pays s'entend à merveille, lorsqu'elle est en danger, à laisser passer sur son corps les griffes acérées du chat pour le tromper. Couch raconte qu'une belette ayant surgi en présence d'un chat qui paraissait indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, ce dernier ne fit qu'un bond et la saisit, puis la transporta comme morte vers la maison. La porte étant fermée, le chat déposa la belette, qui semblait inerte, sur les marches pour demander l'entrée par son miaulement habituel. Mais la belette profita de cet instant, mordit cruellement le chat au nez et s'esquiva prestement.

Mais rien n'est plus roué que maître Reinecke, le renard. Surpris par l'homme, il se laisse prendre et même maltraiter sans donner signe de vie. Blyth raconte qu'un renard, surpris dans un poulailler, resta couché comme mort et se laissa traîner par la queue sur un tas de fumier ; mais alors il se redressa et partit comme l'éclair au grand désappointement des intéressés qui se croyaient enfin débarrassés du voleur de poules. White rapporte un cas analogue. Un renard s'étant introduit la nuit dans un poulailler, fit un grand carnage de volailles et s'en bourra tellement qu'il ne put repasser par le trou qui lui avait servi pour entrer. Le cultivateur le trouva le lendemain étendu sur le sol, victime, semblait-il, de sa gloutonnerie. Il le prit par les pattes et le jeta dans l'herbe à quelque distance du poulailler. Mais dès que le renard se sentit libre, il se mit sur ses pattes et décampa au plus vite. Il avait adopté le seul moyen, si périlleux qu'il fût, de s'échapper, celui de simuler la mort.

La puissante faculté d'imitation du singe permit de prévoir qu'il doit être un maître en fait de simulation. Entre de nombreux cas, voici celui rapporté par Thomas et concernant un singe captif solidement attaché à une perche de bambou dans les jungles de Tillichery. L'anneau qui terminait la chaine était mobile sur la perche, de sorte que le singe pouvait grimper à volonté tout le long. Il avait l'habitude de s'asseoir au sommet de la perche et les corneilles profitaient de son éloignement pour lui voler la nourriture qu'on plaçait matin et soir au pied de la perche. Il eut beau montrer ses dents et témoigner de son mécontentement ; rien n'y faisait. Il imagina un plan de vengeance très ingénieux. Un matin que les oiseaux s'empressaient plus tumultueux que jamais autour de lui, il simula la maladie, ferma les yeux, laissa pencher la tête et prit l'attitude la plus morbide. A peine la pâtée placée au pied du mât, les corneilles se précipitèrent dessus. Le singe descendit tout doucement le long de la perche, comme si c'était pour lui un effort très péni-

ble. Arrivé sur le sol, il se roula comme dans les affres de l'agonie en s'approchant de plus en plus de l'écuelle déjà presque vidée. Mais il restait encore un peu de pâtée, et une corneille, encouragée par l'état misérable du singe, s'apprêta à s'en emparer. Mais au moment où elle avança la tête, le singe s'empara avec la rapidité de l'éclair de son voleur. Il se mit alors à ricaner et à montrer ses dents avec un air de triomphe, pendant que les corneilles volaient, éperdues tout autour. Finalement le singe prit la corneille entre ses genoux et se mit à lui arracher les plumes avec ardeur. Après l'avoir entièrement déplumée, ne lui laissant que deux grosses plumes des ailes, il la lança en l'air de toutes ses forces. L'oiseau retomba lourdement sur la terre et les autres corneilles l'entourèrent et la tuèrent à coup de bec. Le singe, lui, grimpa avec componction au sommet de sa perche. De ce jour aucune corneille ne vint plus lui voler sa nourriture.

---

**Les couleurs en médecine**, par le Dr Foveau de Courmelles (*L'Indépendance Luxembourgeoise*, 22 juin). — Nous avons déjà souvent attiré l'attention sur l'importance des couleurs au point de vue de la physiologie. On sait depuis longtemps que le bleu est un calmant, le rouge un excitant; ces propriétés peuvent être utilisées avec fruit surtout en médecine psychique. Si un individu montre de l'excitation, qu'on le place dans une chambre bleue ; s'il est déprimé, qu'on le mette dans une chambre rouge. Le rouge est la couleur tonique, vitale par excellence. Chez les Egyptiens, dit M. O'Thea, « chaque divinité avait la couleur symbolisant ses attributions... Le rouge non seulement *rappelle*, mais *est* dans leur esprit, continue l'être, sa persistante vertu étant due à la magie. Il est le sang et il est le feu. Il est le vin et il est le fer, principe de force et de vie. Il accompagne Osiris et Isis. Il est la rose des jardins paradisiaques... »

La lumière, dit le Dr F. de C. donne la vie et la mort. Le malade recherche le soleil. La lumière électrique, l'*héliothérapie artificielle*, a donné, entre les mains de l'auteur, des résultats merveilleux, en particulier dans le lupus et diverses dermatoses, pour calmer la douleur, tarir les suppurations, etc. Au soleil, les plaies se cicatrisent très vite. Exagérée, la lumière tue par l'insolation, les brûlures...

Le Dr F. de C. relate un cas de périostite mentonnière, provoquée par la mortification de la pulpe d'une incisive centrale inférieure, qui provoqua une infection secondaire, résista à tous les moyens curatifs et était très douloureuse. Des applications de lumière ultra-violette avec l'appareil de l'auteur, faites pendant huit jours, à raison de 15 à 20 minutes par jour, firent disparaître toute douleur, toute inflammation, et la dent se consolida de nouveau.

La lumière rouge, voire l'absence de lumière, réussissent contre la suppuration et empêchent les pustules varioliques de laisser leurs marques.

---

**La cause mécanique de la résistance de la matière**, par Th. Tommasina (*Société de physique de Genève*, 6 avril. — *Archiv. de Sc. physiq. et nat.*, 15 mai). — On sait que la propriété fondamentale attribuée à la matière par les physiciens est l'*inertie* et c'est par elle qu'ils expliquent sa résistance au déplacement. M. T. constate qu'une résistance serait une énergie inhérente, ce qui est en contradiction avec le postulat d'inertie. Une masse inerte plongée dans un univers entièrement vide et sans action sur elle ne pourrait évidemment présenter aucune résistance à son déplacement; pour produire une résistance, elle devrait créer de l'énergie, ce qui est inadmissible. Il en résulte que si une masse matérielle présente une résistance, celle-ci ne peut pas être attribuée à l'inertie, mais à l'énergie, que cette masse doit nécessairement posséder. Or l'énergie est inhérente au mouvement et est nécessairement une fonction de la vitesse; *la résistance est donc une réaction énergétique que seule la matière en mouvement peut manifester*. On ne doit donc pas conclure que la vitesse augmente l'inertie, mais qu'elle accroît la résistance. M. T. ajoute que, la science admettant que rien n'est en repos absolu, la loi d'inertie doit être appelée la *loi d'énergie* et énoncée ainsi : « Sans une intervention mécanique extérieure, un élément de matière énergétique ne peut modifier ni la direction, ni la vitesse de son propre mouvement ».

M. T. ne nous dit pas d'où vient le mouvement. Sans entrer dans une discussion à cet égard, nous nous bornerons à faire remarquer que les particules les plus ultimes de la matière, à tous ses degrés, sont vivantes et polarisées et par conséquent tendent les unes vers les autres. De plus, il faut tenir le plus grand compte des énergies intra-atomiques dont le Dr Le Bon admet l'existence comme infiniment probable.

---

**Deux sœurs médiums**, par M. Bormann (*Die übersinnl. Welt*, février et juin). — Il s'agit de deux jeunes filles de Messine, les filles de M. V. Agresta, agent d'assurances. Elles sont,

Gilda, âgée de 20 ans, Lina, âgée de 17 ans. Une sœur aînée et une autre plus jeune ne sont pas médiums. La médiumité de Gilda et de Lina s'exerce ou non en trance selon la nature des phénomènes ; l'intelligence qui désire se manifester annonce chaque fois laquelle des deux sœurs tombera en trance pour quelque phénomène d'écriture directe ou d'apport. La trance est accompagnée chez elles de phénomènes convulsifs intermittents ou non et de catalepsie. Les médiums ignorent toujours ce qui se passe dans cet état. Elles sont bien portantes toutes deux.

Chez Gilda on observa dès l'âge de 12 ans des mouvements singuliers dans le bras droit ; comme on la blâmait à l'école et qu'on la raillait, elle cherchait à immobiliser son bras droit avec la main gauche. Le père prit ces mouvements pour des spasmes nerveux et ne s'en inquiéta guère au début; mais des phénomènes plus particuliers venant s'ajouter, il en parla à un ami qui avait eu connaissance des expériences faites avec Eusapia Paladino et pensait que les mouvements du bras de Gilda étaient d'ordre médiumique. M. Agresta résolut de développer la médiumité de sa fille qui, après bien de tentatives et beaucoup de griffonnage illisible, devint médium écrivain. Elle obtint tout d'abord des communications d'un prédicateur du xvii<sup>e</sup> siècle, qui écrivait dans un style très emphatique. Depuis quelques mois, cette médiumité a diminué pour être remplacée par des phénomènes physiques, coups frappés, lévitation de tables et d'objets pesants, jeu de guitare et de piano par l'invisible, tout cela dans l'obscurité ; ouverture et fermeture spontanées de portes en pleine lumière.

Quant à Lina, sa médiumité débuta le jour du mariage de sa sœur aînée. Elle eut subitement de violentes convulsions et le médecin appelé prescrivit du calomel et de l'assa fœtida dans la pensée qu'elles étaient dues à des vers. Mais au milieu de la crise, Lina fit signe qu'elle voulait écrire; à peine eut-elle crayon et papier en main qu'elle écrivit : « Je me sens enfermée dans une caisse avec des guirlandes de fleurs. » Sur quoi le médecin parla d'hystérie. Ces convulsions persistèrent 5 à 6 mois, se répétant 3 à 4 fois par jour. Ce fut une période très pénible pour la famille; quand on approchait de Lina un crucifix ou une image sacrée, elle faisait des grimaces et blasphémait ; parfois, elle faisait mine de se jeter par la fenêtre ou se livrait à d'autres extravagances. Quand la crise était terminée, elle ne se souvenait de rien, n'était point fatiguée et se montrait parfaitement raisonnable. Pendant ses convulsions elle prononçait des mots allemands qu'elle n'avait jamais appris. Un jour elle écrivit le nom d'un allemand qui s'était suicidé et qui déclara qu'il s'était introduit dans la maison le jour du mariage précité pour y provoquer le désarroi et qu'il ne lâcherait sa proie qu'après qu'un malheur serait arrivé.

M. Agresta reprit alors avec Gilda les séances interrompues par suite des phénomènes insolites présentés par Lina. Les invisibles promirent d'expulser l'esprit malveillant et demandèrent que Lina fût prise comme médium. Dans les séances tenues avec elle, on obtint de nombreux apports et même de l'écriture directe et les convulsions devinrent plus rares et finirent par disparaître. Dans les séances ultérieures, les phénomènes physiques disparurent et chez les deux médiums on n'observa plus que les trances et la clairvoyance. Jamais on ne réussit à obtenir une matérialisation.

Le père de M. Agresta et son enfant décédé à 5 ans s'étant manifestés, M. A. leur demanda comme preuve d'identité d'apporter un objet qui leur avait appartenu pendant la vie; il arriva que la photographie du père devint un jour visible à tous les assistants et celle du fils à une autre séance ; c'était en pleine lumière et les médiums n'étaient pas en trance. Or la première de ces photographies était solidement fixée au-dessus du lit de M. Agresta et l'autre était encadrée et placée sur une console au salon. Une autre fois l'esprit de la mère de M. Agresta produisit, en pleine lumière, le phénomène suivant : l'une des médiums étant debout sur ses pieds, et tenue par la main droite et la main gauche par des personnes étrangères, s'écria soudain : « On me touche les pieds ! » et l'on vit les deux bas, liés ensemble au moyen des lacets des souliers, être jetés dans un coin de la pièce, tandis que les souliers restèrent aux pieds de la médium toujours debout.

Divers personnages, M. Renzo Frangipane, de Venise, M. Greole Bacino, de Gênes, témoignent de l'authencité d'un grand nombre de ces phénomènes, et le premier surtout de la réalité d'écritures directes obtenues par l'intermédiaire de Lina dans une boîte fermée par lui et où il avait lui-même placé le papier blanc.

M. Bormann se réserve de soumettre à un examen critique les écrits médianimiques que lui a communiqués M. Agresta et qu'il fait soigneusement examiner par un excellent graphologue, M. Busse, auquel M. Agresta a fourni les renseignements les plus minutieux à tous égards.

---

**Apparition d'esprits en rêve** (*Light*, 15 avril, d'après *Rebus*).— 1° La belle-sœur de Mme W.

qui habitait Berlin, recommanda sur son lit de mort à Mme W. son fils âgé de 11 ans, et celle-ci promit de veiller sur lui. Après le service funèbre, Mme W. prit l'enfant avec lui, mais il refusa de rester et voulut absolument retourner auprès de son père. Ce dernier partit sans laisser son adresse. Quelques années après Mme W., eut un rêve dans lequel elle vit distinctement sa belle-sœur qui était bien triste et lui rappela sa promesse. Mme W. répondit qu'elle avait fait ce qu'elle avait pu, mais qu'elle n'avait plus eu aucune nouvelle du père et ignorait son adresse. L'esprit donna l'adresse exacte et disparut. Le lendemain Mme W. se rendit à cette adresse et trouva le père et l'enfant.

2° Dans une ville de la province de Minsk (Russie), un paysan disparut soudain. On l'avait encore vu sortir de l'église et de se diriger vers la demeure de sa sœur. Un jour cette sœur vit son frère dans un rêve; il était pâle, avait les yeux fermés et les jambes brisées. Il lui dit qu'il avait été tué par son mari et ses frères. Il mentionna exactement le lieu et la date du meurtre, et ajouta que son corps avait été mis dans un sac et jeté dans la rivière. Il lui enjoignit de faire rechercher son corps et de le faire inhumer dans la sépulture de la famille. Ce rêve se répéta plusieurs fois, et finalement la sœur rechercha l'avis de son beau-père. Celui-ci dit qu'il serait difficile de retrouver le corps, et que si les meurtriers étaient découverts, les enfants deviendraient des orphelins. La sœur abandonna alors la chose. Mais l'esprit de son frère ne renonça pas et apparut en rêve à l'un de ses amis. Le bruit en vint aux autorités et des recherches furent ordonnées ; le cadavre fut trouvé à l'endroit exact, indiqué par le défunt. Cette découverte causa un tel saisissement chez les meurtriers, qu'ils confessèrent leur crime. Ils en donnèrent tous les détails : après le service religieux, ils avaient emmené la victime à un moulin où ils dinèrent ensemble, et c'est sur le chemin de retour qu'ils commirent le forfait ; le sac étant trop petit, ils coupèrent les jambes du cadavre, lui attachèrent au cou une pierre et le jetèrent à la rivière. Les autorités locales témoignent de l'entière exactitude du fait.

---

**Peinture mystérieuse sur un carreau de verre** (*Prog. Thinker*, 15 avril). — Cette peinture existe dans la maison de M. Rogers, près de Winona, et elle s'est produite dans les circonstances suivantes. En décembre dernier, Mme Rogers vit en rêve sa belle-sœur, Mme Chiltum, morte depuis onze ans, et celle-ci l'adjura de parler à sa fille Ottie, qui menait une vie déréglée ; Mme R. répondit, dans son rêve, qu'aucune parole ne servirait à rien. Le lendemain matin, pendant qu'elle était occupée à la cuisine, elle vit, au point du jour, la fumée du foyer se diriger, en formant des volutes, vers un carreau de la fenêtre et y former une peinture représentant une tombe ouverte, et la forme d'une femme s'en élevant, le regard dirigé vers le ciel. Pensant que cette image était due à une combinaison fortuite de la glace qui couvrait la fenêtre avec la fumée, elle appela ses enfants pour la leur faire voir avant qu'elle ne s'effaçât. On constata facilement que l'image n'était pas due à la congélation, car rien ne put l'effacer ; du moins après lavage, elle disparaissait pour reparaître ensuite. Un grand nombre de curieux sont venus voir cette étrange peinture, entre autre un rédacteur de l'*Alderson Advertiser*, qui l'examina avec le plus grand soin. L'image n'est visible que d'un côté du carreau, non de l'autre ; elle disparaît lorsqu'on mouille l'une ou l'autre face pour reparaître ensuite ; elle n'apparaît pas sur un fond blanc, elle n'a pu être photographiée, elle n'est pas agrandie (?) par une loupe ; un chimiste l'a placée dans des réactifs très énergiques, l'a traitée par le feu jusqu'à courber le verre, sans réussir à la détruire. Ce qu'il a de particulier, c'est que l'image de cette femme, qui s'élève, levant le voile de sa main gauche, le bras droit replié autour du corps, de sorte que la main droite soutient le coude gauche, a une certaine ressemblance avec Ottie. Celle-ci a vu l'image, et a promis de s'améliorer.

---

**Chiens hurlant à la mort.** — M. Zell (*Psych. Stud.*, juin) constate que la croyance populaire en la signification prophétique de mort des hurlements de chiens est entièrements fondée et ne trouve pas son explication exclusivement dans l'affection que le chien a pour son maître ; cela réduirait le phénomène à une sorte de raisonnement que ferait le chien : « Mon maître est couché, ne peut se lever, il refuse même mes caresses, donc il y a quelque chose de pas ordinaire, » etc. D'ailleurs, le chien ne hurle pas seulement avant la mort de son maître, mais même avant celle de personnes qui lui sont indifférentes ou qu'il n'a jamais vues. En général, les croyances populaires reposent sur un fond de vérité. M. Z. raconte qu'étant enfant, il se moquait, ainsi que ses camarades, des bonnes qui, pour tuer et nettoyer des anguilles, se bandaient les mains lorsqu'elles présentaient des

écorchures, sous prétexte que les anguilles étaient venimeuses. Depuis il a été scientifiquement établi que la peau de l'anguille secrète un venin, tout comme celle de la salamandre, du crapaud, etc. On considère aussi comme une superstition ce fait, cependant constaté maintes fois, que les chevaux, les bœufs, etc., refusent de passer à un endroit où est enterré le cadavre d'une personne assassinée.

M. Z. pense que le sens principal de l'homme est la vue, tandis que chez les animaux c'est l'odorat. C'est vrai pour une grande part : un mulet trouve sûrement son chemin dans le brouillard ; de même les animaux sentent les cadavres enterrés. Cela est vrai surtout du renard qui, a cet égard, a plus d'une fois joué un rôle dans les annales judiciaires ; ainsi en 1867 c'est grâce aux renards que furent condamnés à mort, dans la Prusse occidentale, quatre personnes qui avaient enterré leur victime au plus profond de la forêt. Mais si le renard, le chien et d'autres races d'animaux découvrent les cadavres parce qu'ils sont mangeurs de charogne, il n'en est pas de même du cheval et du bœuf, qui sont herbivores. Et cependant dans un grand nombre de cas on a vu ces animaux s'arrêter net devant des endroits où des cadavres étaient enfouis. M. Z. cite un cas qui s'est présenté à Glasersdorf (Bohême), où un cheval de labour refusa d'avancer à un moment donné et montra une sorte de terreur. On creusa le sol à cet endroit et l'on trouva le cadavre d'un garçon boucher nommé Anton Sida qui avait disparu depuis l'automne de l'année précédente ; il avait été chargé par son patron de porter 500 couronnes à Glasersdorf pour un achat de bétail. On voit de même des bœufs, vaches, etc., retrouver des pièces de venaison égarées, et ils indiquent leur découverte par un mugissement particulier.

M. Z. pense, avec raison d'ailleurs, que non seulement le cadavre a une autre odeur que l'homme sain, mais l'homme malade également. Il y a des médecins qui reconnaissent les maladies par leurs odeurs spéciales. Un médecin très répandu lui a raconté qu'appelé dans une maison, il a pu dire dès son entrée : « Il y a ici des enfants qui ont la scarlatine ! » A plus forte raison les animaux sentent ils les maladies ; jamais les mouches ne déposent leurs œufs sur le corps d'animaux sains, mais avec empressement sur celui d'animaux malades, ou simplement pris à un piège et ne présentant aucun phénomène morbide.

Les animaux suivent avec une extrême facilité les pistes. Mais on ne verra jamais un ours poursuivre un cerf bien portant, une hyène suivre une antilope saine, parce que ces animaux de proie savent qu'ils ne sauraient les atteindre à la course ; il en est tout autrement lorsque le cerf ou l'antilope sont blessés ou malades.

On sait que les chiens de Frédéric le Grand se sauvèrent en hurlant quelques instants avant la mort de leur maître.

A la campagne, où fréquemment la malpropreté règne plus que de raison, les gens disent souvent : « Un enfant qui n'a pas de poux n'est pas bien portant. » Les poux quittent en effet les enfants malades ; mais là où il n'y a pas de poux et où règne l'hygiène, les poux n'ont pas besoin de déguerpir.

M. Z. ne sait s'il faut attribuer à l'ouïe ou à un autre sens la prévision qu'ont les chiens et d'autres animaux des tremblements de terre et des éruptions volcaniques. On sait qu'avant l'éruption du mont Pelée, tous les animaux sauvages étaient partis et que les animaux domestiques présentaient tous les signes d'une profonde terreur — ce qui n'empêcha par le gouverneur de rassurer tout le monde et de nommer une commission pour étudier l'état des choses ; le lendemain tous les commissaires étaient morts.

Il est certain que chez les animaux existe une sensitivité spéciale ; les chevaux, les chiens, etc., en ont donné maintes preuves ; ils sont voyants et, ce que ne fait pas ressortir assez M. Z., ils sentent non seulement mieux que les hommes les odeurs, mais sont affectés par les fluides odorants ou non, mais altérés qui se dégagent des malades. Même le vieil Homère, dans l'Odyssée, attribuait aux chiens *la faculté de voir les esprits* (Livr. 16, v. 115 et suite).

Voici textuellement le passage d'Homère : « Athénée... avait pris la figure d'une femme d'une merveilleuse beauté et d'une taille majestueuse. Elle s'arrêta contre la porte, ne se laissant voir qu'à Ulysse seul ; Télémaque ne la vit point et ne s'aperçut même pas de sa présence, car les dieux ne se manifestent qu'à ceux dont ils veulent être vus : Ulysse seul la vit, ses chiens l'aperçurent aussi ; ils n'aboyèrent pourtant pas, mais poussant de petits cris, ils se retirèrent avec crainte au fond de l'étable. »

---

**Le « double » en Chine et en Egypte** ( L'*Anthropologie*, mars-avril). — M. F. de la Jaline, dans un article de la *Renaissance latine* du 15 janvier 1905, a cherché à faire des rapprochements entre les antiquités de la Chine et de l'Egypte. Le passage suivant est reproduit par M. S. Reinach : « Deux prêtres ne sauraient suffire à tous ces morts (du grand cimetière de

Canton). Aussi, près du cercueil des grands personnages, derrière le rideau qui les enferme dans une ombre recueillie, des mannequins représentent d'aimables esclaves, des femmes, toujours prêtes à prévenir les désirs de l'âme exilée. Les Egyptiens se contentaient de les peindre dans l'intérieur du tombeau (ceci n'est pas exact, d'après M. S. R. ). Cette effigie de cire est déjà un perfectionnement... J'ajoute que les croyances des Chinois relativement à l'immortalité de l'âme se rapportent à celles de l'Egypte antique. Comme les prêtres d'Osiris, ils croient que l'âme se dédouble; une partie purement immatérielle va habiter les « Jaunes Fontaines », l'*Ament* des Chinois; l'autre une sorte de corps astral, plus voisine de la matière et analogue au double égyptien, demeure comme lui près du cadavre et, plus tard, se réfugie dans la tablette ancestrale pour y recevoir les hommages des descendants. La privation de ce refuge, après la destruction du corps, la condamne à un état de désolation errante qui engendre les apparitions et les revenants ».

---

**Un chat qui a refusé de mourir** (*Banner of Light*, 13 mai). — Le professeur Blank, de l'Université de Chicago, avait chargé l'appariteur de lui procurer un chat pour lui servir dans une leçon sur la respiration. Or, ce chat, introduit sous la cloche de la machine pneumatique, se sentit mal à l'aise après un ou deux coups de piston ; voyant l'orifice d'où l'air s'échappait, il appliqua avec force ses pattes dessus et l'appareil ne put plus fonctionner ; chaque fois qu'on voulut recommencer l'expérience, le chat fit la même manœuvre. Les étudiants demandèrent alors la grâce de l'animal, et celui-ci, mis en liberté, s'empressa de faire sa toilette et de venir se frotter contre les jambes des étudiants du premier banc. Le chat est resté un favori de l'Université et on le montre à tous les visiteurs que son intelligence émerveille.

---

**Le phénomène des marées observé sur le bain de mercure** (*Cosmos*, 24 juin). — D'après les observations de M. Mascart, la surface du bain mince du mercure est ondulée au lieu d'être plane et forme des sortes de zones concentriques. — Un autre phénomène, c'est que la surface du bain s'éloigne périodiquement du plan horizontal et cet effet ne peut être attribué à des erreurs instrumentales, son amplitude dépassant la limite de ces erreurs. M. Mascart n'hésite pas à attribuer ce dernier effet à l'action luni-solaire, à une marée entièrement analogue aux marées de l'Océan, d'autant plus que la période coïncide avec celle des marées océaniques. — Comment se fait-il qu'on ait si longtemps nié les marées atmosphériques, alors que l'air est beaucoup moins dense que l'eau et que le mercure ? D'ailleurs à Brest, l'observation minutieuse du baromètre a mis ces marées en évidence.

---

**Faits supranaturels de la vie du père Gapon** (*Light*, 8 juillet 1905). — Le père Gapon, le fameux révolutionnaire russe, a commencé l'histoire de sa vie dans le *Strand Magazine*. En voici un extrait : « Je croyais alors et je crois encore en l'esprit de Dieu ; mais depuis la mort de ma femme, et la période de stupeur qui suivit cette perte douloureuse, j'ai fait quelques constatations qui ont augmenté le nombre de mes croyances. Dans l'un des cas, j'ai constaté l'accomplissement d'un rêve qu'eut ma femme un mois avant sa mort, quand elle vit ou crut voir son propre enterrement, et qu'elle me raconta immédiatement après. Elle entra dans tous les détails concernant celui qui ferait l'office et parlerait, ce que je ferais moi-même, et ainsi de suite ; tout se réalisa à la lettre.

« Voici un autre fait : une nuit je travaillais tard, et vers une heure du matin je me couchai, mais ne pus, me semblait-il, m'endormir. Soudain je vis la figure de ma femme entrer dans la pièce, s'approcher de moi et s'incliner comme pour m'embrasser. Je me levai, rejetant la couverture, et une fois debout, je vis à travers la porte comme une sorte de brouillard dans le corridor. Je me précipitai dehors et vis, dans la pièce voisine, brûler les rideaux. Il n'était pas douteux, que par la négligence d'un domestique, une lampe placée devant une icone, avait éclaté et mis le feu à la draperie ; comme la maison était de bois, et qu'on était en été, si je n'étais pas arrivé à ce moment, une catastrophe aurait pu se produire.

« Un troisième fait, que je puis mentionner est relatif à un rêve dans lequel, je me vis moi-même poursuivi et saisi par une figure que, je le compris, n'était autre que mon Destin. Depuis lors, j'ai eu foi en la prédestination, et en une communication possible entre les vivants et les morts.

## Nouvelles de la Directrice et remerciements

La rédaction a le plaisir d'annoncer aux lecteurs sympathiques de notre revue, que la santé de la directrice s'est rétablie à l'air maritime et salubre de l'Océan et des bois de pins. Elle reprendra dans le prochain numéro, avec le courage persévérant qu'on lui connait, sa tâche d'honneur et de foi dans le travail préparatoire de la régénération humaine.

Elle nous charge de transmettre ses sincères remerciements à toutes les personnes qui lui ont donné des preuves inestimables de confiance et d'affection en ces derniers temps.

Le numéro de juillet non paru sera remplacé par un numéro double au mois de décembre prochain. La Rédaction.

## BIBLIOGRAPHIE

**Petite Encyclopédie synthétique des sciences occultes.** — *Alchimie, Hermétisme, Magie, Oracles. Divination*, par E. Bosc de Vèze, Nice, 1904, in-18. — Voici un livre très bien composé et bien compris, destiné surtout à l'homme du monde instruit, qui veut acquérir des idées générales sur les questions relevant du domaine de l'Occulte et désire les dégager de la vulgaire superstition, tout en cherchant à sortir de cette incertitude mortelle qui caractérise notre époque matérialiste. « Le nouveau siècle dans lequel nous entrons sera certainement spiritualiste; ce qui le prouve d'une manière indiscutable, c'est le mouvement philosophique contemporain... » Dans ce mouvement philosophique, la théosophie joue évidemment, pour M. Bosc, le principal rôle. Sans doute, la théosophie qui est restée très près des traditions les plus anciennes, peut conduire sur le chemin de la vérité, mais celle-ci est au-dessus de tous les systèmes, et peu importe la *voie ésotérique* choisie pour en approcher, pourvu qu'elle soit parcourue avec sincérité et un esprit droit et habitué au raisonnement.

---

**Le livre des respirations.** — *Traité de l'art de respirer ou Panacée universelle pour toutes les maladies*, par E. Bosc, 2e édit. Paris, 1905, in-18. — M. Bosc remarque avec raison, que généralement on ne sait pas respirer, qu'on respire mal; pour se bien porter et éviter la maladie, l'homme doit respirer à pleins poumons, pratiquer l'inspiration profonde, complète. Parmi les maladies que peut enrayer la méthode des respirations, enseignée par M. Bosc dans ce livre, mentionnons seulement la plus meurtrière, la phtisie pulmonaire.

Après avoir passé en revue les moyens de rétablir les organes respiratoires dans leur état normal, de les renforcer (inhalateurs, pulvérisateurs, etc.), l'auteur développe les moyens pratiques d'améliorer la respiration elle-même en commençant par les sports adjuvants, puis décrivant les différentes manières de respirer, les procédés les plus avantageux, tout ce qui concerne la gymnastique respiratoire la plus rationnelle. « Respirer d'une manière active, c'est actionner le mécanisme de la vie, oxygéner le sang, par conséquent le purifier, le rendre plus fluide et plus riche en principes vitaux. ce qui lui permet de tuer les microbes, empêcher même la formation des toxines... »

Dans une seconde partie de son livre, M. Bosc traite la question au point de vue ésoérique, et analyse les documents anciens, les livres sanscrits, le livre des respirations égyptien, etc.

Le meilleur éloge que nous puissions faire de ce livre, c'est de dire qu'il est éminemment utile à l'humanité.

---

**L'homme invisible. Etude sur l'aura humaine, ses couleurs et ses significations physiques, morales et psychiques**, par E. Bosc, Nice, 1904, in-18. — L'homme invisible, que nous révèle le *sens intime*, c'est-à-dire l'homme spirituel ou divin, le corps spirituel réside dans le corps de l'homme physique qu'il fait vivre. Pendant le sommeil, il va dans les sphères supérieures pour y puiser ce qui est nécessaire à l'existence physique, à l'esprit, au mental. Tout l'homme, l'homme intégral, se manifeste par son *aura*, effluve lumineuse, mais visible seulement pour les sensitifs, qui peuvent y déchiffrer tout ce qui concerne l'état de santé, le caractère, les tendances, etc., de l'individu, même ses pensées, l'histoire de son passé, etc. La connaissance de l'aura est éminemment utile au médecin qui pourra agir sur elle pour déterminer les réactions nerveuses utiles au rétablissement de la santé.

L'aura est septuple, mais cinq parties seulement sont accessibles même au meilleur voyant. La première est l'*aura de santé*, celle du corps physique où elle reste toujours confinée; la seconde est l'*aura pranique*, intimement liée à la précédente, qu'elle régularise et rend réfractaire à l'introduction des germes morbifiques ; la troisième se trouve dans le champ des *manifestations karmiques*; la quatrième est celle dite *aura du Manas inférieur* : elle enregistre l'ascension de la personnalité ; puis vient l'*aura du Manas supérieur* de l'individualité, que peu de personnes possèdent, et qui est le véhicule de l'Ego incarnateur. C'est par les quatre dernières parties de l'aura que, dans le sommeil, nous pouvons atteindre des places de plus en plus élevées. Ces auras sont de couleurs diverses, variables selon l'état physique, moral et intellectuel de chaque individu.

Le *double aithérique* unit l'astral au physique ; il fait partie du corps physique et sert au dégagement du *corps astral*, avec lequel il ne faut pas le confondre.

L'homme. tel qu'il est, a dû évoluer depuis bien des siècles, dit M. Bosc, et combien de milliers de siècles lui faudra-t-il encore pour arriver à la perfection finale, c'est-à-dire atteindre le *plan nirvanique*, qui est la condition spirituelle la plus élevée que l'homme actuel puisse concevoir, et nullement l'annihilation de l'être, comme on le croit faussement ! Pour atteindre ce plan, l'homme doit passer dans ses vies successives, par le plan astral, mental et bouddhique. Au delà du plan

nirvanique se trouvent en outre le *plan paranirvanique*, puis le *plan mahaparanirvanique*. Tous ces plans sont divisés en sept sous-plans, et c'est dans le septième sous-plan, le plus élevé, du plan mahaparanirvanique, que se trouve la *triple manifestation* divine.

On voit par ce qui précède tout l'intérêt que présente cet opuscule de M. Bosc, dont nous recommandons vivement la lecture.

**Lo Spiritismo secondo Shakespeare**, par N. R. D'Alfonso (Roma, E. Lœscher, 1905, in-8). — Dans cette brochure, D'Alfonso pense démontrer que le spiritisme de Shakespeare était purement psychologique, c'est-à-dire que les visions, apparitions et même discours tenus par les apparitions n'étaient que la projection au dehors d'un état psychologique des sujets. C'est ce qu'il s'efforce de faire voir dans l'analyse de deux tragédies, Macbeth et Hamlet.

L'ambition de Macbeth prend naissance par les vaticinations de trois sorcières, dont l'une lui dit qu'il sera roi. Mais il ne peut le devenir que si le roi Duncan meurt. Aussi lady Macbeth plus ambitieuse que lui, le pousse à assassiner Duncan, et une lutte s'établit dans l'esprit de Macbeth, qui est comme scindé en deux personnalités, l'une qui désire la mort de Duncan, l'autre qui recule devant le crime. Avant de l'accomplir, il a la vision d'un poignard dégouttant de sang qui lui indique le chemin vers la couche du roi. Après le meurtre de Banquo, commandé par lui, il voit, lui seul, apparaître le spectre de ce dernier au banquet auquel il l'avait traîtreusement invité. Lady Macbeth, si forte de caractère au début, sent son esprit se troubler au contact des remords et des terreurs perpétuelles de son mari et présente alors des accès de somnambulisme. Tout cet enchaînement d'hallucinations et d'effets psychologiques morbides est nettement présenté par l'auteur.

Dans Hamlet, le spectre du roi défunt n'existe pas pour Shakespeare, selon D'Alfonso. Il est encore une projection au dehors d'une représentation intime chez le premier qui le voit, Marcellus, et par contagion l'hallucination gagne Bernardo (qui semble avoir vu le spectre presque en même temps que son compagnon), Orazio, enfin Hamlet, le fils du roi. Si le spectre a parlé à Hamlet, lui a confié qu'il a été assassiné par son frère et a réclamé vengeance, c'est que tout cela répondait à la pensée même de Hamlet, qui s'est trouvé en quelque sorte extériorisée, dans un état d'esprit particulier qu'on peut encore considérer comme une sorte de déboublement de la personnalité ; l'hypothèse de cette pensée extériorisée qui se traduit par des paroles entendues ne nous paraît pas bien justifiée.

Quoiqu'il en soit, D'Alfonso a remarquablement soutenu sa thèse. Nous ne savons si Shakespeare s'est livré à une analyse aussi subtile, mais ce que nous savons, c'est qu'il connaissait très bien ce que nous appelons aujourd'hui les faits psychiques, spiritiques, d'occultisme, magiques, etc. Nous espérons revenir sur ce sujet dans un article spécial consacré à Shakespeare.

**L'être subconscient.** *Essai de synthèse explicative des phénomènes obscurs de psychologie normale et anormale*, par le Docteur G. Geley. Deuxième édition, revue. 1 vol in-18 de la Bibliothèque de Philosophie Contemporaine, 2 fr. 50 (Félix Alcan, éditeur).

*L'être subconscient* est un essai de synthèse explicative de tous les phénomènes psychologiques encore obscurs, tels que le psychisme inconscient, l'inspiration géniale, le sommeil, les névroses, les altérations de la personnalité, l'hypnotisme et la suggestion, l'extériorisation de la sensibilité, la clairvoyance, la lecture de pensée, le médiumisme. L'auteur décrit les phénomènes, il passe en revue les diverses explications qu'on a fournies de chacun d'eux, et en fait ressortir le caractère illusoire et vain. Il indique les rapports étroits qui unissent tous ces faits, et démontre la nécessité d'une interprétation générale commune. Il propose, pour tout expliquer, une hypothèse unique, naturellement et logiquement déduite de l'examen rigoureux des phénomènes, l'hypothèse de principes dynamiques et psychiques jouant un rôle prédominant dans le moi, bien qu'en majeure partie ignoré de la conscience morale.

Ces principes dynamiques et psychiques constitueraient une sorte de subconscience supérieure ne pouvant se rattacher en rien à l'automatisme psychologique, indépendante du fonctionnement des centres nerveux, séparable de l'organisme, et capable, par conséquent, de préexister et de survivre au corps.

La deuxième partie du livre est un exposé des conséquences philosophiques possibles de la nouvelle théorie.

La théorie du Docteur Geley renferme certainement une part de vérité, mais nous pensons que les principes dynamiques et psychiques, dont il admet l'existence indépendante, font partie d'un être plus complexe, à degrés multiples correspondant à *tous les plans* du Cosmos, depuis le plan physique jusqu'au plan le plus élevé concevable, degrés dont la réunion seule constitue l'homme intégral et immortel.

**Histoire sommaire de l'arbitrage permanent**, par Gaston Moch (Monaco, 1905). Cet opuscule, fort intéressant, fait partie des *Publications de l'Institut international de la paix*, n° 2.

L'arbitrage consiste toujours dans le jugement d'un litige par un tiers désigné par les parties contendantes, qu'il existe entre particuliers ou entre états. Le tiers peut être un arbitre unique ou un tribunal d'arbitres ; si c'est un gouvernant qui est choisi, il agit comme simple particulier. L'arbitrage est *occasionnel* ou *permanent* ; ce dernier, dont l'opuscule de M. Moch fait l'historique jusqu'à la fin de l'année 1904, a pour objet de résoudre, suivant certaines règles établies, les différends (sauf exceptions déterminées) entre les nations contractantes. Il est évident qu'il serait éminemment désirable, pour le bonheur de l'humanité, que l'arbitrage permanent fût accepté par toutes les nations, et sans exceptions déterminées. Cette utopie d'aujourd'hui sera peut-être la réalité de demain.

Dr Lux.

*Le Gérant* : Martelet.

TROYES. IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

# LA LUMIÈRE






# L'Ame des Bêtes

L'animal n'a pas d'âme, dit-on fréquemment. On a bien refusé aussi à la femme l'honneur d'en avoir une. Cependant, la femme a prouvé qu'elle n'était point dépourvue de cet avantage, et, de son côté, l'animal a montré mieux que des instincts. « Quelle pitié ! Quelle pauvreté ! — s'écriait Voltaire — d'avoir prétendu que les bêtes sont des machines privées de connaissance et de sentiment ! »

Combien de fois n'a-t-on pas vu le chien fidèle mourir de douleur et de faim après la mort de son maître. D'où vient au chien l'excès de sensibilité qui le tue ? S'il n'avait que de l'instinct, se priverait-il de nourriture après la perte de son grand ami humain ? Une nouvelle main caressante ne lui ferait-elle pas oublier bientôt l'absence de cet ami, pour ne s'occuper que de sa sustentation matérielle ?

Le perroquet, que l'on considère comme un simple instrument à répétitions mécaniques des bruits et des mots, vaut souvent mieux que sa réputation ; il est méchant quand on le contrarie ; il est charmant quand on l'aime et il peut, tout comme le chien, mourir de douleur. En voici un exemple : Une jeune poitrinaire avait dans sa chambre un perroquet auquel elle était fort attachée. Le perroquet lui témoignait son affection à lui, par une charmante docilité journalière.

La jeune malade mourut.

Dès cet instant, un gros chagrin s'empara du perroquet.

Peu de temps après le fatal événement de la disparition de la jeune fille, le compagnon ailé qui l'avait distraite pendant sa maladie, disparaissait à son tour. Il n'avait plus mangé, plus parlé, plus chanté et il avait été finalement exhaler son dernier soupir, sur l'oreiller même où sa petite amie avait rendu l'âme.

Le Docteur Foveau de Courmelles a écrit une page très intéressante sur l'*Ame des Bêtes* (1). C'est avec plaisir que nous l'avons lue et que nous la reproduisons textuellement :

« Je m'excuse de parler de l'âme des bêtes, après des maîtres comme Frédéric Passy, Camille Flammarion ; mais elle me paraît aussi indéniable que l'âme des humains ! J'ai, il y a 15 ans, puisé dans les auteurs et dans mes observations personnelles, un très grand nombre de faits que j'ai réuni en un volume : *Les facultés mentales des Animaux*. J'ai ainsi trouvé, au moins en

(1) *Revue des Animaux Illustrés*, 7, rue de Laborde, Paris.

germe, toutes nos facultés. Des escargots ont de la mémoire, par exemple...

« Il est certes difficile de se mettre « dans la peau » des bêtes pour bien apprécier le mobile de leurs actes. Ne nous trompons-nous pas tous les jours sur les pensées qui dirigent nos semblables ? Nous nous trompons, certes, mais nous en pouvons cependant limiter les mobiles à un très petit nombre, alors d'une façon certaine. Si nous procédons de même pour les animaux, nous localiserons leurs actes et les pourrons apprécier exactement. Nous pourrons hésiter entre l'affection, l'intérêt, la mémoire, mais toujours nous évoluerons, comme dans le domaine humain, entre des facultés qui nous sont communes avec les animaux.

« Nos vices sont souvent si faciles à inculquer aux bêtes qu'ils prouveraient encore une parenté animique. Des singes, des chiens, ont pu devenir alcooliques. Le suicide serait fréquent chez les aigles. Divers animaux perdant leurs proches, compagne, enfants, se laissent mourir de faim. Des ânes battus trop souvent se sont jetés à l'eau. Combien de chiens sont morts après le décès de leurs maitres? Cela n'implique-t-il pas au moins une vague connaissance de la vie et de la mort, de l'activité et de l'éternel repos?

« La télépathie entre bêtes et gens a été signalée. Récemment tous les journaux ont publié le fait de ce chien blessé et mourant apparaissant dans le rêve d'une personne, et l'apparition coïncidait comme l'heure avec l'accident. Je citerai personnellement le fait suivant : J'ai une petite chienne, genre griffon havanais, que ma femme, depuis décédée, avait adoptée et à laquelle je tiens beaucoup. *Mireille* — tel est son nom — fut perdue par mon domestique l'an dernier au mois de mai. Depuis cinq ans que je l'avais alors en ma possession, cette bête rentrait souvent d'elle-même sans le moindre accident. Ce jour-là sans sortir du quartier, la bête fut perdue. J'étais dehors, au concert, avec des amis et n'avais nulle raison de penser à ma petite *Mireille*. J'eus, à un moment donné, la sensation nette, absolue, qu'elle était égarée et qu'elle me réclamait. Je rejetai l'idée comme absurde et n'y voulus plus penser. Cependant j'en étais obsédé. Je rentrai, l'animal n'était pas là... Après courses à la fourrière, annonces... *Mireille* me fut ramenée, quatre jours après.

« En ces graves questions je ne veux rien conclure, mais je crois qu'il est bon de raconter même les faits isolés, malgré le proverbe *Testis unus, testis nullus*. L'événement accidentel ne prouve rien par lui même, mais s'il se répète, il constitue, comme on dit en justice, un commencement de preuve. Voilà donc deux faits de télépathie de l'animal à l'homme. Je suis sûr que bien des observateurs, leur attention appelée sur ce point, en communiqueront désormais.

« La télégraphie sans fil existe bien entre des étincelles électriques et de la limaille métallique, entre des vibrations et de la matière inerte, pourquoi ne se pourraient point relier également, à travers l'espace, des êtres sympathiques? Est-il besoin pour cela d'être de même nature? Dans l'*Inconnu et les problèmes psychiques*, Camille Flammarion a démontré sans conteste les apparitions de gens vivants à l'heure de leur mort, à l'heure de graves événements de leur vie, pourquoi la bête mourante ou égarée ne se rattacherait-elle pas désespérément à son maitre? Son âme, son cerveau, son système cérébro-spinal — selon les théories en cours — émettra son fluide, ses ondes hertziennes, les projections de son être, qui iront frapper l'être aimé. Et c'est là une preuve de plus de sentiment, d'animisme, de rapprochement entre nous et nos frères inférieurs. C'est là un argument de plus pour le respect de leur vie, l'intégrité de leur corps, la haine de l'inutile vivisection... »

Dans le même numéro d'où nous extrayons les lignes du Docteur Foveau de Courmelles sur l'*Ame des Bêtes*, nous lisons une page de Paul Vibert sur leur Intelligence.

Voici son opinion sur la cause de cette intelligence :

« Il y a une âme universelle, un fluide d'intelligence universelle comme il y a un fluide matériel d'électricité universelle, et les êtres en possèdent plus ou moins, suivant leur élévation dans l'échelle des êtres, suivant les lois inéluctables du transformisme. Les animaux ont une parcelle de cette âme universelle, tout comme nous qui en avons un peu plus et qui n'est que la résultante du libre jeu et de l'harmonie des fonctions. »

Nous ne sommes pas sûrs qu'il n'y ait pas d'autres éclaircissements à chercher sur une question aussi vaste que celle de l'Ame Universelle, mais en attendant mieux, c'est là une manière de l'envisager qui peut aider puissamment notre esprit dans le champ des investigations mystérieuses.

Lucie GRANGE.

# LE CHARBON, CONTREPOISON UNIVERSEL

L'emploi que font les Japonais du charbon comme contrepoison a suscité, dans divers journaux, une polémique qui n'est pas pour nous déplaire. Le Dr Ogier, directeur du laboratoire de toxicologie, a contesté l'efficacité anti-toxique du charbon, ou du moins ne lui prête qu'une valeur secondaire. Il s'agit donc de rétablir les faits, car si le charbon jouit réellement des propriétés qu'on lui attribue, on voit toute l'importance que le fait présente pour l'humanité entière.

La « Lumière » a parlé à différentes reprises du charbon soit comme préservatif de maladies épidémiques, soit comme antidote universel. Nous y reviendrons plus loin. Tout d'abord nous dirons quelques mots de ses propriétés physiques et médicales.

Le *charbon végétal* possède un pouvoir absorbant extraordinaire ; un volume de charbon absorbe jusqu'à 90 fois son volume de gaz ammoniac, 55 fois son volume d'acide sulfhydrique, 35 fois son volume d'acide carbonique. Aussi, lorsqu'un liquide contient des gaz délétères, méphitiques ou autres, il suffit de le traiter par le charbon pulvérisé pour l'assainir. La pratique religieuse qui consiste à jeter des brandons enflammés dans les puits, lors de certaines cérémonies, peut avoir eu pour origine, comme beaucoup d'autres vieilles pratiques religieuses, une mesure d'hygiène. Le charbon de bois absorbe en outre les matières colorantes.

Quant aux usages thérapeutiques, signalons tout d'abord son action comme purgatif mécanique. Le charbon, utilisé en médecine, s'obtient d'ordinaire par la distillation en vase clos d'un bois léger, comme celui de peuplier, ou encore par la porphyrisation du bois calciné. Introduit dans les voies digestives, il détermine une hypersécrétion du suc gastrique, d'où excitation de l'appétit, et une hypersécrétion intestinale avec effet purgatif ; pour cet usage, des doses moyennes de 5 à 10 gram. suffisent ; elles sont très bien tolérées par les estomacs les plus délicats. Si l'on ingère de trop grandes quantités de charbon, il n'y a plus d'effet purgatif, les produits de sécrétion étant absorbés par lui. Dans la dyspepsie flatulente, le météorisme, le pyrosis, la fétidité de l'haleine, il se donne à des doses un peu moindres et il a pour effet de régulariser la sécrétion du suc gastrique et d'absorber les gaz et les acides en excès contenus dans l'estomac.

Dans un grand nombre de maladies, l'absorption des matières organiques putrides contenues dans le tube digestif constitue une complication grave ; d'où les services éminents que rend le charbon dans les diarrhées fétides de l'entérocolite ulcéreuse et gangréneuse, dans les dysenteries graves avec nécrose de la muqueuse du côlon, dans le cancer des voies digestives. Les doses employées dans ces cas sont de 2 à 6 gram., qu'on peut répéter plusieurs fois dans la journée, dans l'intervalle des repas. On voit rapidement disparaître, par cette médication, les éructations fétides et l'horrible odeur des garde-robes, en même temps qu'on supprime les accidents généraux qu'entraînerait l'absorption des matières putrides.

Le charbon est donc antiputride non seulement parce qu'il fait disparaître la fétidité des éructations et des garde-robes — ce qui s'observe en particulier dans le cancer de l'estomac et de l'intestin, mais parce qu'il diminue ou supprime l'anorexie, les nausées, ou la fièvre hectique, symptômes provoqués en partie par une altération putride, d'origine cancéreuse ou autre.

« Malheureusement », dit Arnozan, dans son *Précis de thérapeutique*, « deux circonstances s'opposent à ce qu'il développe toutes ses propriétés utiles : d'abord, il faudrait en employer des quantités trop considérables, jusqu'à 100 gr. par jour (1), suivant le conseil de Bouchard ; en second lieu, il perd, une fois humide, ses faculté absorbantes. Malgré cela, il est... prescrit avec profit dans la fièvre typhoïde ; peut être a-t-il une action topique utile sur les ulcérations des plaques de Peyer ». Nous objecterons à ceci que même humide, le charbon ne perd pas entièrement ses facultés absorbantes, puisqu'il assainit les liquides renfermant des gaz méphitiques. Puis, pour parer à l'autre objection, il suffit d'incorporer le charbon au miel, comme on le trouve indiqué, sous le titre de « Préservatif du Choléra » dans la « Lumière » du 27 nov. 1884 et du 25 juin 1885 :

« Il s'agit seulement de se procurer du charbon de bois et un peu de miel. Pilez le charbon de bois jusqu'à pulvérisation complète, et tamisez-le. Prenez deux parties de cette poudre impalpable et environ trois parties de miel li-

(1) Nous considérons ce chiffre comme exagéré ; à notre avis une trentaine de grammes peuvent déjà donner des résultats satisfaisants.

quide, mélangez parfaitement le tout ensemble et conservez-le dans un pot couvert pour vous en servir à l'occasion.

« Dès que l'épidémie se montre dans le lieu que vous habitez ou dans les environs, il faut prendre, tous les matins à jeun, la valeur d'une petite cuillerée à café de cette pâte de charbon au miel. Les personnes, qui ont l'estomac fatigué, ne prendront que la moitié de cette dose, qui sera encore réduite pour les enfants, en raison de leur âge, jusqu'à la grosseur d'un petit pois pour les petits enfants ».

Grâce au miel, le charbon adhère fortement à la muqueuse gastro-intestinale qu'il tapisse et où il peut exercer pendant un temps suffisamment long ses actions antiseptique et antiputride. En outre, le miel, retenu au contact de la muqueuse, ajoute son action tonique, car il stimule la vitalité de la muqueuse, laquelle, exaltée dans son activité, regagne le pouvoir microbicide de ses sécrétions et reprend ainsi plus ou moins directement son activité phagocytaire habituelle.

Le charbon constitue encore un excellent médicament externe pour panser les plaies sanieuses et les ulcères à suppuration fétide, où il agit comme absorbant et excitant. On peut en placer une couche épaisse entre deux feuilles d'ouate, puis appliquer sur la plaie ou l'ulcère.

Personnellement nous connaissons plusieurs cas de lésions externes où le charbon s'est montré d'une efficacité remarquable, alors que tous les autres remèdes avaient échoué. Signalons d'abord le cas d'Adolphe Grange, absolument typique à cet égard : il s'agissait d'une plaie grave du genou chez une femme ; malgré tous les traitements, la gangrène l'avait envahie et l'amputation s'imposait immédiate. A. Grange, ce parfait initié des médications anciennes et modernes, officielles ou non, prescrivit des applications de charbon, et la guérison fut surprenante. Ce fait remonte à 1884.

Nous avons vu, en outre, des cas de plaies de la jambe, du cou-de-pied, compliquées de phlegmons, guéries après des pansements au charbon.

Mais il n'y a pas seulement le charbon végétal qui soit utilisable en médecine ; il en est de même du *charbon* ou *noir animal*, produit par la combustion des os en vase-clos et purifié par un séjour plus ou moins prolongé dans de l'eau acidulée avec de l'acide chlorhydrique, qui le débarrasse du carbonate et du phosphate de chaux. Ses propriétés décolorantes (on s'en sert entre autres pour décolorer les sirops) sont remarquables, ainsi que ses propriétés antiseptiques et antiputrides, supérieures à celles du charbon végétal. La dose à l'intérieur est de 1 à 4 gr.

Arrivons maintenant aux propriétés antidotaires du charbon. Les toxicologistes savent très bien que le charbon, mais surtout le noir animal, retient un grand nombre de matières salines (baryte, plomb, cuivre, mercure, arsenic, etc.) ainsi que les *alcaloïdes*, qu'on retrouve ainsi fréquemment, dans les analyses importantes, lorsqu'on pouvait croire qu'ils avaient échappé aux opérations. Ces propriétés ne suffiraient-elles pas à appeler de prime abord l'attention sur les propriétés antitoxiques du charbon ? Comme le fait remarquer *L'Eclair* du 18 août dernier, « les principes d'humanité sont ici d'accord avec notre amour-propre national, car la France a la priorité de l'exposé scientifique de cette découverte. Elle y serait très répandue, si notre aréopage médical ne semblait trop souvent répugner à préconiser des remèdes dont la simplicité curative humilie les doctes préparations. »

*L'Eclair* a publié en outre une lettre du Dr C. Marchal sur ce sujet et une autre du Dr Secheyron, chirurgien en chef des hôpitaux de Toulouse. Nous les reproduisons ici textuellement, en rappelant qu'à la suite de la découverte de M. Touéry, des médecins éminents, Garrod et Raud, s'étaient servis du charbon (animal) comme contrepoison de la morphine, de la strychnine et de l'aconitine, et que Raud a affirmé de son côté que les *alcaloïdes vénéneux* mélangés, comme dans l'expérience de Touéry, signalée dans la lettre suivante, à une quantité suffisante de charbon, *peuvent être impunément absorbés*.

Lettre du Dr C. Marchal adressée à *L'Eclair* :

« Mon cher confrère,

« Le charbon est-il un contrepoison ?

« Cette question, jaillie inopinément de deux échos de l'*Eclair*, mérite d'être élucidée par votre journal. Permettez-moi d'y contribuer par quelques détails, et surtout par quelques *faits* dont vos lecteurs jugeront l'importance.

« Un de vos télégrammes de Berlin a signalé l'emploi du charbon par les Japonais, qui s'en servent pour enrayer ou guérir les empoisonnements auxquels sont exposés leurs soldats en Mandchourie. Aussitôt, un savant professeur de toxicologie a déclaré qu'il ne pouvait accepter comme sérieux ce moyen curatif ! Sa thèse, rapportée par l'*Eclair*, se résume ainsi : « Le charbon n'a jamais été un contrepoison. » *Magister dixit !* C'est clair et net. Devant une formule si catégorique, lancée *ex cathedra*, tout bon élève

en pharmacie, tout bon « potard » averti aurait pour devoir (surtout au moment des examens...) de s'incliner. Mais un simple écrivain comme vous et moi, critique par goût ou discuteur par profession, peut se permettre de contester l'opinion du Maître, s'il trouve, dans ses notes ou dans ses souvenirs historiques, le témoignage d'un ou plusieurs autres maitres qui ont fait leurs preuves.

« Or, la question a été posée depuis longtemps. Depuis longtemps, elle a été élucidée, non par les Japonais, mais par un Français, très savant chimiste, mais très modeste pharmacien de village, à Salomiac, M. Touéry, qui parait bien avoir été un grand chimiste méconnu.

« Ce Touéry, ancien préparateur à l'Ecole de pharmacie de Montpellier, avait fait des études approfondies sur certaines propriétés du charbon animal. Ses héritiers nous ont conservé le souvenir de découvertes très importantes au point de vue scientifique, notamment pour l'extraction des substances des plantes qu'on appelle les alcaloïdes.

« La plus originale et la plus précieuse de ces découvertes fut *l'action annihilante du charbon sur tous les poisons en général*, champignons, noix vomique, cantharidine provenant soit des alcaloïdes extraits des plantes (principes amers), soit des principes inorganiques (arsenic, phosphore).

« Les expériences difficiles poursuivies par Touéry avec une loyauté scrupuleuse parurent stupéfiantes à l'Académie à laquelle il en rendait compte périodiquement. On était vers 1830. En ce temps-là régnait sur le monde médical le pontife Orfila, grand maitre en toxicologie, réputé infaillible comme le vrai pape de la médecine officielle — parce qu'il n'avait pas encore rencontré sur son chemin l'antipape Raspail, cet autre savant moins officiel, mais plus grand. Orfila reprit plus ou moins académiquement les expériences du petit pharmacien de Salomiac, et, naturellement, les manqua. Non moins académiquement il en contesta la valeur.

« Mais Touéry, convaincu, sûr de son fait et de sa découverte, ne s'inclina pas devant les pontifes. Volontaire jusqu'à l'héroïsme, il s'obstina, offrant sa vie pour preuve de sa certitude. Il tenta sur lui-même l'épreuve redoutable qu'il avait réalisée sur des chiens. En présence de témoins compétents *il méla à son charbon une double dose foudroyante de strychnine*, de ce terrible poison qui tord ses victimes en un tétanos effrayant. Puis *il avala le tout* devant les témoins stupéfaits.

« Cette audace à jouer sa vie pour une démonstration scientifique arrêta la critique. Mais elle n'a pas suffi à donner au courageux inventeur et à sa théorie bienfaisante la notoriété, la célébrité que tous deux méritent.

« Documents en mains, nous pouvons l'affirmer : Touéry a prouvé que *le charbon est un antidote général contre les plus dangereux poisons.*

« Cette vérité démontrée, la masse du public l'ignore encore, après plus de soixante-dix ans, et la généralité des médecins la méconnait ou la dénie.

« Or, s'il est permis à la foule d'ignorer des faits d'ordre scientifique comme elle ignore souvent ses plus dévoués bienfaiteurs, peut-on vraiment comprendre que des hommes de science ne soient pas plus préoccupés, ni mieux instruits de vérités si utiles ? L'ignorance ni l'oubli des savants officiels ne sont excusables car les travaux anciens du regretté Touéry ont été continués par son petit-fils, le docteur Secheyron, chirurgien des hôpitaux de Toulouse, et par le docteur Daunic, médecin des hôpitaux de Toulouse, *qui ont publié leurs travaux.*

« Le résumé de ces travaux a fait l'objet d'une communication publique au *Congrès français de médecine de Toulouse* en 1902, sous la présidence de M. le professeur Lemoine, sous ce titre qui ne laisse aucun doute sur l'objet et le but de ces études : *Le charbon animal ou végétal, antidote général populaire.* En quinze pages rapides du compte rendu de ce congrès, volume qu'on peut trouver partout — et tout au moins à la Bibliothèque nationale — les héritiers du savant Touéry exposent d'une façon lumineuse les points où l'inventeur a conduit et laissé sa précieuse découverte sur laquelle ils ont continué des *observations expérimentales* et des *observations cliniques*, toutes claires, concluantes, irréfutables.

« Ces vérités, si intéressantes pour la masse du public et si honorables pour la science française, qu'un journal comme le vôtre peut tant contribuer à répandre, pour lesquelles il faudra réclamer la vulgarisation dans nos écoles publiques et dans nos casernes, elles sont connues — et pratiquées — aux Antipodes, chez messieurs les Japonais qui appliquent la lutte contre tous les poisons par le charbon, en Mandchourie. Ce fait que mentionnait le télégramme berlinois de l'*Eclair* est parfaitement exact, mais il y faut ajouter que cette méthode, n'est pas absolument nouvelle chez les Japonais, *qui l'on déjà pratiquée* dans la précédente campagne de Chine — et peut-être plus tôt encore.

« Après une consécration qui nous revient de

si loin, il faut espérer que la médecine et la pharmacopée françaises sauront profiter, autant que les gens de l'Extrême-Orient, des enseignements qu'on peut lire depuis 70 ans dans les comptes rendus de nos Académies ou de nos Congrès !... *Inch'Allah* ! — si Dieu veut — comme disent nos Arabes...

« Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments dévoués.

« C. Marchal. »

Voici maintenant la lettre du Dr Secheyron :

« Monsieur,

« Je vous remercie d'avoir mis sous mes yeux l'avis de M. le docteur Ogier.

« La valeur du charbon animal, considéré comme antidote général, est exacte, et, de grand cœur, je demande que cette valeur soit l'objet de discussions sérieuses. M. le docteur Ogier a toutes qualités pour vérifier la vérité des allégations de mon mémoire présenté au congrès des médecins de Toulouse en 1902. Mon opinion et celle de mon confrère, le docteur Daunic, reposent, non seulement sur des centaines d'expériences faites sur des lapins et sur des cobayes, mais encore sur des faits classiques observés et garantis par nous.

« Tout récemment encore, notre confrère, le docteur Lesage, médecin des hôpitaux de Paris, a démontré l'efficacité du charbon en poudre dans les cas d'intoxication par des injections de naphtol camphré dans certains abcès. Il a démontré qu'il suffisait de mettre les parois de la poche en contact avec de l'eau chargée de charbon pour faire disparaître des accidents graves menaçant directement la vie.

« Je cite cet exemple qui n'est pas le mien. Je citerai encore cette curieuse habitude signalée par M. de Malefosse, une autorité en agriculture, chez les paysans cévenols, de faire cuire leurs champignons en mettant du charbon de bois dans le plat.

« On a bien dit que les blessés japonais recevaient pour leur pansement immédiat, sur leur blessure, un petit sac renfermant du charbon de paille et que grâce à cette occlusion, en grande partie, les blessures guérissaient dans une proportion énorme. Mais ces faits sont à vérifier, car les Japonais ne parlent guère ou ne parlent qu'à bon escient.

« Je vous affirme l'exactitude des faits de notre travail de laboratoire. Je vous affirme ceux qui ont été rapportés par le chimiste Touéry, mon grand père maternel. Je vous affirme l'authenticité de l'épreuve directe sur lui-même de l'efficacité du charbon, une expérience qui vaut nombre d'affirmations.

« Les vertus du charbon étaient en partie connues dès le début du dix-neuvième siècle. J'ai des documents à ce sujet, mais je crois que c'est à mon grand-père que revient l'honneur d'avoir fait un corps de doctrine sur la valeur du charbon, non seulement comme antidote général, mais encore comme point de départ de recherches sur les corps nouveaux connus alors vers 1830 sous le nom de principes amers et maintenant sous celui d'alcaloïdes.

« J'ajoute que mon grand-père avait parfaitement vu et démontré la supériorité comme antidote du charbon *animal* sur le charbon *végétal*. D'après mes expériences, le noir animal (0 f. 50 c. le k.) a trois ou quatre fois plus d'efficacité que le charbon végétal. Songez qu'avec quelques cuillerées de cette substance prise avec de l'eau, vous pouvez sauver des existences, si le charbon peut être mis assez tôt en contact avec le poison dans le tube digestif. Bien certainement, il ne faut pas arriver trop tard, lorsque déjà il y a eu absorption suffisante de poison, pour frapper à mort l'organisme.

« Veuillez, je vous prie, monsieur, excuser cette longue lettre ; considérez la comme un plaidoyer pour une œuvre humanitaire et également pour la mémoire de l'homme de travail et de conscience que fut mon grand-père, avec l'assurance de mes meilleurs sentiments.

« 10 août 1905.

« Docteur Secheyron,
chirurgien des hôpitaux, ancien professeur agrégé. »

Cette action si remarquable du charbon se rattache, d'après le Dr Marc, aux phénomènes de la radio-activité qui, on le sait, consistent dans la propriété qu'ont les corps d'émettre d'une façon continue, des particules vibrantes souvent extrêmement actives. Le charbon doit peut-être à une radio-activité de forme spéciale son pouvoir antiputride. Les produits toxiques de toute nature, en contact avec le charbon, seraient désorganisés par les particules radiantes qui en émanent. On peut rapprocher cette action de celle que le soleil exerce sur les microbes virulents de toute nature si facilement détruits par ses radiations. Le charbon, il ne faut pas l'oublier, est du carbone au même titre que le diamant, dont les émissions sont aussi puissantes que bienfaisantes. Disons à ce sujet que le rôle du carbone, dans le fonctionnement vital des êtres, est beaucoup plus grand qu'on ne le suppose ordinairement. Il joue un rôle encore insoupçonné dans

les mutations physico-chimiques les plus intimes des êtres.

Les lecteurs trouveront peut-être que nous nous sommes étendu trop longuement sur ce sujet, mais ils nous excuseront en raison de son importance humanitaire. Nous ne pouvons mieux terminer cet article qu'en reproduisant les dernières lignes de celui de l'*Eclair*.

« Le colonel Ernault, parlant du charbon contre l'empoisonnement, souhaitait, comme le docteur Marchal, que des ministres, amis de l'humanité, fissent afficher cette découverte dans toutes les écoles et les casernes de France et des colonies. Nous faisons nôtre ce vœu. Quand un remède, si simple, gratuit, éprouvé, à la portée des humbles, peut agir avec une efficacité certaine, n'est-il pas d'intérêt public de le porter à la connaissance de tous ?

« Nous rions des Japonais et de leur charbon curatif : nous avons tort. Ils n'ont pas ri de nous, eux qui nous l'ont emprunté et qui s'en trouvent bien. »

Dr Thomas.

# Schiller et l'Occultisme

Schiller est mort le 9 mai 1805, âgé seulement de 45 ans. L'Allemagne vient de célébrer le centenaire de sa mort. Sa mémoire mérite d'être conservée parmi les hommes, car il a été un ami de l'humanité et a compris tout ce que l'art et la poésie peuvent faire pour son bonheur. Voici la parole que le poète a fait entendre aux fervents de l'art : « La dignité de l'homme est remise entre vos mains, gardez-la! Elle tombe avec vous, avec vous elle s'élèvera ! La sainte magie de la poésie a son rôle bienfaisant dans un sage plan du monde ; que doucement elle nous guide vers l'océan de la grande harmonie ».

On verra dans les pages qui suivent que Schiller, surtout épris d'idéal, fut porté dans sa jeunesse à l'opposer comme incompatible au réel, ou plutôt au matériel, et que plus tard seulement, après bien des épreuves, il comprit que l'harmonie du monde dépend du juste équilibre entre le spirituel et le sensible, point qui intéresse autant l'occultiste que le philosophe.

***

Schiller, fils d'un chirurgien de régiment, fut élevé à l'Académie fondée par le duc de Wurtemberg, à la Solitude, près de Stuttgart. Ses penchants le portaient à la théologie, mais il dut étudier d'abord le droit, puis la médecine, et en sortant de l'Académie à la fin de 1780, il devint chirurgien d'un régiment de grenadiers. Son naturel indiscipliné ne lui permettant pas de se plier aux exigences de la vie militaire, il s'enfuit en 1782 et finit par trouver un refuge dans la propriété de Mme de Wolzogen, la mère d'un de ses camarades de l'Académie. Il avait alors 23 ans et venait d'écrire et de faire représenter sa comédie des *Brigands*.

Très idéaliste, surtout dans sa jeunesse, Schiller était peu soigneux de sa personne. Sa sensibilité physique parait avoir été quelque peu rudimentaire, dit M. Lichtenberger dans la « Grande Encyclopédie ». Le passage suivant, emprunté au même auteur, nous fera bien comprendre l'état d'esprit du jeune Schiller : « Schiller débute ainsi dans la vie sous des auspices peu favorables. D'une part, son âme ardente et passionnée est enfermée dans un corps fragile et communique avec le monde extérieur par des sens assez imparfaits. Son évolution intérieure, d'autre part, est entravée par des circonstances extérieures défavorables : par une éducation brutale d'abord qui cherche à briser en lui toute velléité d'indépendance, par la misère ensuite qui le contraint à une lutte déprimante pour le pain de tous les jours. Cette double fatalité, qui pèse sur sa jeunesse, a exercé sur son développement une action profonde. Elle explique, en partie du moins, deux des traits les plus caractéristiques de son génie : la tournure philosophique et abstraite de sa pensée d'une part, son idéalisme révolutionnaire de l'autre. Pauvre, maladif, peu séduisant d'extérieur, il n'était fait ni pour briller et plaire dans le monde comme Gœthe, ni fait non plus pour s'y trouver à l'aise et pour beaucoup jouir de la vie de société. Aussi le voyons-nous de bonne heure se désintéresser en quelque sorte du monde extérieur, pour se réfugier dans le monde de la pensée, des idées abstraites. Il n'a pas, comme Gœthe, l'amour profond et inné de la nature ; il n'est pas, comme lui, un observateur patient, impartial, objectif de l'univers et des hommes ; il n'éprouve pas le besoin de transformer en poésie les événements de sa propre existance extérieure, de confesser les sentiments qu'il

a réellement et personnellement éprouvés en des circonstances définies. Ce qui l'intéresse, c'est avant tout sa vie intérieure, c'est le monde d'idées, de sentiments, d'émotions qu'il sent bouillonner et fermenter en lui. Ce qu'il cherche à exprimer, soit dans ses vers, soit dans la rhétorique pathétique de sa prose, ce ne sont pas des visions précises d'un coin de réalité, des états d'âme particuliers et individuels, mais ses convictions générales de philosophe et de moraliste, les enthousiasmes enflammés, mais un peu vagues, de son âme de jeune homme. Et parmi ces enthousiasmes il n'en est pas de plus ardent que celui qu'il ressent pour la liberté... Son enthousiasme pour la liberté est (cependant) toujours resté purement spéculatif et sentimental, et il n'a jamais cherché à appliquer, dans le domaine des faits, la fière devise *in tyrannos* qui ornait la première édition des *Brigands*. Pourtant ce n'est pas tout à fait sans raison que la Convention lui décernait le 6 août 1792, le diplôme de citoyen français. Son amour de la liberté, un peu vague et impratique peut-être, est du moins d'une sincérité absolue. Il n'a pas sa source uniquement dans l'imitation littéraire de Rousseau, qui pourtant exerça une influence décisive sur le jeune Schiller, mais aussi dans un sentiment très vif de la dignité de l'homme et de ses droits imprescriptibles, dans une haine vigoureuse contre toutes les entraves que la société ancienne mettait au développement spontané de la personnalité. Et ces dispositions nous apparaissent, chez lui, comme une réaction naturelle contre l'intolérable compression à laquelle il avait été soumis depuis son entrée à l'Académie, comme une protestation passionnée contre ce despotisme des petits princes allemands, dont il avait souffert pendant de longues années et auquel il s'était du moins soustrait par la fuite, encore qu'il ne se crût pas appelé à le combattre directement sur le terrain politique ou social... »

En 1790, Schiller épousa Charlotte de Lengefeld qui lui fut très dévouée.« Peu à peu un changement considérable s'accomplit en lui : l'apaisement se fait dans son âme si troublée et si tourmentée au temps de sa jeunesse, en même temps il voit aussi plus clairement le but qu'il veut atteindre et vers lequel il tend désormais avec une admirable énergie... »

*
* *

Arrivons aux rapports que Schiller a eus avec l'occultisme. Dans *Die übersinnl. Welt* de mai, M. W. Bormann a consacré à l'illustre poète un article auquel nous ferons quelques emprunts, et tout d'abord celui de la citation suivante prise dans la biographie de Schiller, écrite par Caroline de Wolzogen :« Il jouait aux échecs avec l'intendant de la propriété et faisait de nombreuses promenades avec lui. Dans l'une de ces pérégrinations à travers la forêt, il eut un pressentiment singulier et qui lui a toujours paru mystérieux. En cheminant dans le sentier peu fréquenté qui traverse la forêt de sapins, au milieu de roches sauvages, il éprouva le sentiment qu'un mort devait être enterré là. Quelques instants après l'intendant, qui marchait derrière lui, commença le récit d'un meurtre commis bien des années auparavant en ce lieu sur un voiturier en voyage, dont le cadavre avait été inhumé là. » Ce cas, quelque interprétation qu'on puisse en donner, n'en prouve pas moins que Schiller avait de la réceptivité pour les influences supranormales. C'est d'ailleurs le seul fait occulte connu de sa vie.

En 1793, se trouvant avec sa femme à Heilbronn, Schiller eut de fréquentes conversations sur le magnétisme animal avec le célèbre médecin Gmelin ; mais, tout en considérant la découverte du mesmérisme comme de la plus haute importance, il n'osa pas se soumettre lui-même à une cure magnétique. C'était d'ailleurs l'époque où les penseurs allemands les plus éminents, Gœthe, Schiller, Kleist, et plus tard le philosophe Hebbel et le fameux médecin Hufeland et d'autres éminents médecins, portaient le plus vif intérêt à cette science si honnie aujourd'hui par la médecine officielle.

Schiller a fait jouer un grand rôle aux esprits dans plusieurs de ses pièces de théâtre. Ainsi, par exemple, dans « Wallenstein », l'astrologie, les présages, les pressentiments, les rêves, etc., occupent une grande place et souvent déterminent l'action. Le transcendant joue un grand rôle dans « Marie Stuart » et surtout dans la « Pucelle d'Orléans », avec les visions et prédictions de Jeanne, les rêves véridiques de Thibault, le spectre de Talbot, etc.

Dans le « Visionnaire », nous voyons les faux phénomènes, les fausses apparitions d'esprits, les trucs variés, jusqu'y compris la machine électrique et le phosphore, mis en œuvre par les jésuites pour convertir un prince protestant et le réduire en leur pouvoir.

Schiller avait une idée des mystères de l'Egypte ancienne, et il sait que Moïse a été élevé par des prêtres égyptiens dans la philosophie des symboles et des hiéroglyphes ainsi que dans les mystères des animaux sacrés. Il a constaté que c'est en Egypte qu'il faut chercher la première idée d'un Dieu unique, qui resta toujours, au milieu du peuple polythéiste, la croyance d'un petit groupe

d'initiés ; de même pour l'idée de l'immortalité de l'âme. Il savait que les hiéroglyphes et les symboles masquaient des mystères et des vérités trop élevées pour être accessibles au peuple et furent pris plus tard, par ignorance, pour les expressions mêmes de la vérité. Moïse, pour mettre la cause première, l'Un à la portée du peuple hébreu, dut en faire un dieu personnel, national, qu'il déclarait cependant unique et tout puissant.

Dans sa biographie de Schiller, publiée en 1830, Caroline de Wolzogen raconte que l'avant-veille de sa mort, le 7 mai au soir, elle eut une conversation avec lui ; il s'endormit ensuite paisiblement, parla beaucoup pendant son sommeil et avant de se réveiller dit : « Est-ce là votre enfer, votre ciel ? » Puis il regarda vers le haut en souriant doucement, comme s'il saluait une apparition consolante. Le 8 mai, dit C. de Wolzogen, « quand vers le soir je m'approchai de son lit et lui demandai comment il allait, il me dit : « C'est toujours mieux, toujours plus serein. » Je sentis que cela se rapportait à son état intérieur. Ce furent les dernières paroles que me dirent ses chères lèvres ».

Dans un papier, de l'écriture de C. de W. et publié par le *Psych. Studien* de mai, il est encore dit que le dernier matin de sa vie, il se dressa plusieurs fois sur son séant et regarda avec un noble sérieux vers le ciel, en disant plusieurs fois : « Judex ! » (juge). Ce fait n'est pas mentionné dans la biographie.

*
* *

Nous avons dit que Schiller fut reçu médecin en 1780. A cette occasion il soutint en présence du duc Charles, à Stuttgart, une dissertation sur *les rapports de la nature animale de l'homme avec sa nature spirituelle.* Voici un passage de cette dissertation qui montre déjà l'ébauche des idées qu'il mûrit plus tard : « La matière se redécompose (lors de la mort) en ses éléments ultimes qui, sous d'autres formes et dans d'autres conditions, circulent à travers les règnes de la nature pour servir à d'autres fins. L'âme s'en sépare pour utiliser dans d'*autres sphères* sa puissance de penser et pour contempler l'Univers sous d'*autres aspects.* On peut dire, il est vrai, qu'elle est loin d'avoir épuisé la connaissance de cette sphère (terrestre) et qu'elle aurait pu la quitter à un état plus parfait ; mais sait-on si cette sphère est perdue pour elle ? Tel livre que nous sommes incapables de comprendre et que nous mettons de côté aujourd'hui, nous le comprendrons mieux, peut être, dans quelques années. » Comme le fait remarquer M. Bormann, on ne peut inférer de là que Schiller faisait allusion à la réincarnation, à la manière de Lessing. Ces autres sphères et ces autres aspects de l'Univers, qui s'ouvrent à l'âme, peuvent impliquer l'idée que l'âme, dans ses nouvelles formes d'existence, sera plus apte à comprendre la sphère terrestre. Du moins peut-on conclure de là que Schiller croyait à la survie et à l'immortalité de l'âme.

Dans son article sur Schiller, M. Lichtenberger expose les étapes qu'a franchies l'esprit du poète pour passer du pessimisme, de l'antagomisme fatal qu'il plaçait entre l'idéal et le réel, à une conception vraiment philosophique de la vie et de la destinée humaine, et du rôle de l'art dans le développement de l'humanité. Dans cette évolution, il a subi deux influences principales, celle de l'hellénisme et celle de Kant. Comme le dit l'auteur précité. « il voit en eux (les grecs) les représentants par excellence de l'humanité *naïve* : vivant dans une harmonie parfaite avec la nature, ils ne connaissent pas cet antagonisme entre la sensibilité et la raison, entre l'instinct et la volonté morale, dont souffre l'homme moderne... L'hellénisme n'est donc pas seulement, aux yeux de Schiller, un principe artistique, mais encore une conception générale de l'existence, une idée morale. Kant, d'autre part, lui apparait comme le plus grand représentant de la pensée moderne ; il est attiré vers lui tout à la fois par sa haute et stoïque morale de l'impératif catégorique et aussi par ses idées sur le beau et sur l'art ».

Schiller a tenté de concilier l'hellénisme et le kantisme en cherchant à arracher l'homme aux impulsions de sa nature sensible, sans permettre à la raison et à la volonté morale de faire violence à l'instinct naturel. « L'homme n'est libre, aux yeux de Schiller, que quand les deux moitiés de son être, sa nature spirituelle et sa nature sensible, se font équilibre parfait, quand ses instincts naturels, d'une part, sa raison et sa volonté morale, de l'autre, sont pleinement et harmonieusement développés. L'instinct ne doit pas être brutalement combattu et tyrannisé ; il doit être anobli par l'éducation esthétique et ainsi amené graduellement à tendre dans le même sens que la volonté morale. L'humanité doit s'élever de l'ordre physique fondé sur le jeu des instincts naturels, par l'intermédiaire de « l'ordre esthétique » fondé sur le goût du beau, jusqu'à « l'ordre moral » fondé sur le règne du devoir. L'artiste est donc l'éducateur du genre humain : il affine et purifie sa sensibilité, en développant chez l'homme l'amour du beau, il lui facilite l'accomplissement du devoir et le conduit

ainsi peu à peu jusqu'à cet état de perfection où il n'aura plus qu'à s'abandonner à ses penchants naturels pour accomplir spontanément ce que lui commande la loi morale, pour réaliser librement le bien ».

Chaque homme, a dit Schiller, porte en lui un *homme idéal et pur*, et il a pour tâche, au milieu de ses variations, de rester en harmonie avec cette unité immuable, avec son moi véritable ou supérieur, comme nous dirions aujourd'hui, de triompher de sa nature sensible pour acquérir la véritable indépendance. Cet idéal incorruptible, qui existe au fond de l'homme, exige soumission et obéissance. Dans tous ses écrits, dans les œuvres de son âge mûr comme dans celles de sa jeunesse, et en particulier dans « l'Idéal et la Vie », dans le poème de « La Cloche », dans « Paroles de la Foi », etc., dans ses lettres intimes, partout Schiller exprime sa foi en l'Eternel et en l'immortalité de l'âme, bien que jamais il ne se soit livré à aucune pratique cultuelle extérieure; partout il revient sur cette évolution nécessaire de l'homme vers la perfection, sur la nécessité pour lui de devenir ce que nous appelons aujourd'hui l'*homme intégral*, et en maints endroits il insiste sur la solidarité harmonieuse de toutes les individualités dans le Cosmos, dans une communion de pur amour les liant entre elles et à Dieu, pour que l'Univers se trouve finalement dans un équilibre parfait comme par une harmonie préétablie.

Dr Lux.

# La médium May Pepper et l'Eglise spiritualiste de Brooklyn

Les églises spirites se multiplient en Amérique: elles ont leurs pasteurs qui sont plus ou moins médiums et traitent, dans leurs conférences ou prêches, des thèmes spiritualistes. De ces églises, la plus importante est celle de Brooklyn, monument gothique magnifique, entretenu et fréquenté par 500 membres des meilleures familles de la ville. Les auditeurs s'y pressent le dimanche soir; le prix d'entrée est de 1 fr. 25, et la recette n'est jamais inférieure, paraît-il, à 12 ou 1.500 fr. C'est qu'on y entend et voit opérer Mme May Pepper, médium bien connu, dont même des journaux quotidiens, qui tirent à un demi-million ou à un million d'exemplaires, célèbrent les facultés dans des comptes rendus enthousiastes. Le professeur J. Hyslop et le pasteur R. Newton Heber parlent favorablement des expériences de Mme Pepper; mais surtout le révérend Isaac Funk, le chef d'une importante maison d'éditions, ne craint pas d'affirmer avoir assisté à des expériences d'où toute possibilité de fraude ou d'intervention, même de la subconscience de la médium ou des assistants était exclue, et qui ne laissent d'autre alternative que d'admettre l'action d'esprits invisibles.

Sur l'estrade de la salle magnifiquement éclairée à l'électricité, est placée une table où viennent s'accumuler les lettres fermées, adressées par les assistants à des défunts. La séance est inaugurée par les sons puissants de l'orgue, que mille voix accompagnent. Mme Pepper fait ensuite une conférence de 20 minutes sur un sujet de morale, puis, après de nouveaux chants, vient se placer devant la table où sont amoncelées les lettres. Voici donc la moderne pythie à l'œuvre: nous décrirons quelques-unes de ses opérations d'après l'article original publié par Handrich dans *Uebersinnl. Welt* d'avril, une notice des *Psychische Studien* d'avril et un témoignage de Funk, inséré dans *Light* du 1er avril.

Mme Pepper prend au hasard une lettre du tas, énonce les noms et même prénoms du postulant et du destinataire défunt, puis fait une communication dont l'origine reste mystérieuse. Les noms sont évidemment inscrits dans la lettre fermée, et celle-ci porte à l'extérieur un signe destiné à la faire reconnaitre par celui qui l'a déposée. M. Handrich rapporte les faits suivants: Mme Pepper prend une lettre et la tenant en l'air déclare qu'on a voulu l'induire en erreur. La lettre porte les initiales W. A. R., tandis qu'elle devrait les porter dans l'ordre suivant: R. A. W., vu qu'un esprit nommé Robert A. William est sollicité pour donner son avis sur un vieil objet. L'un des assistants avoua et le médium ajouta que l'esprit s'opposait au rajeunissement de certaine vieille peinture à l'huile, dont il était question dans la lettre fermée.

La seconde lettre prise par Mme Pepper n'était pas seulement collée, mais encore munie d'un fil croisé. Le médium s'adresssa à un vieux monsieur et lui dit: « La lettre est de vous et une jeune fille vous a aidé à la fermer; puis, il y a encore dans l'amas deux autres lettres de vous renfermant chacune une fraction de la question

posée par vous. C'est il vrai ? » Le vieux monsieur acquiesça avec embarras et la médium, pour lui éviter un désagrément, ajouta qu'elle lui donnerait la réponse après la cérémonie.

« Voici une autre lettre destinée à me tromper, dit la pythie. Elle est adressée, intérieurement, à un grand'père sous le nom de Figueria. Le postulant est requis de lever la main ». Personne ne bougeant, le médium dit : « Bien, c'est le grand'père lui-même qui retirera du tas une seconde lettre adressée à lui. » Et l'on vit un instant après le monceau de lettres remuer et l'une d'elles en sortir comme saisie par une main invisible, puis être lancée par terre où la médium la ramassa. Alors le propriétaire des deux lettres, assis au fond de l'église, se fit connaître. Mme Pepper lui dit qu'il se trouvait sans doute dans une industrie où l'on employait l'acier, il confirma la chose et dit être fabricant de corsets. « Vous voudriez savoir s'il y aurait opportunité pour vous de créer une succursale. — Oui. — Et bien ! réalisez votre plan ; ni moi ni le grand'père n'y voyons d'inconvénient. »

Quelque temps après, la médium tire une lettre désignée par la lettre P ; elle dit qu'elle concernait un esprit de nom de Parshall et pria la personne dont elle émanait de se faire connaître ; c'était une dame en deuil. Mme Pepper dit à la dame : « Cet esprit est, hélas ! l'un de ceux qui croyaient se décharger des peines de l'existence par le suicide. Il s'est asphyxié par le gaz d'éclairage, » ce que confirma la dame. « Irène désire, ajouta la pythie, Irène Parshall de son nom intégral, que je dise à Nellie — qui est Nellie ? — Moi, dit la dame en pleurant, — que je dise à Nellie que ses soucis et ses charges étaient trop grands pour les supporter davantage, mais qu'elle regrettait son acte et voudrait continuer à les supporter, — qu'elle n'avait pas calculé toute la portée de cet acte funeste ni songé que Charlie — qui est Charlie ? — Son mari », dit la dame, et en même temps un monsieur assis à côté d'elle pâlit affreusement — « que Charlie, continua Mme Pepper, prit la chose tellement à cœur... »

Voici un fait personnel à M. Funk. Il avait renfermé dans une enveloppe une lettre adressée à sa mère ; à l'extérieure il n'y avait qu'une initiale, à l'intérieure le mot « mère ». « Ma mère, dit M. F., mourut dans l'Ouest il y a quarante ans, et il n'est guère probable qu'en dehors de ma famille, quelqu'un connût à Brooklyn son nom ou la cause de sa mort. Il n'y avait qu'une chance sur plusieurs centaines que la médium prit ma lettre. Elle la prit cependant et immédiatement énonça le premier nom de ma mère, puis décrivit son apparence avec des détails banals, mais importants néanmoins, disant entre autres qu'elle marchait comme si elle n'avait qu'un pied, ce qui, disait-elle, devait être une preuve d'identité. Mme Pepper me demanda alors si je savais pourquoi ma mère marchait de la sorte, et je demandai : « Ne peut-elle me le dire ? » Un instant après Mme Pepper me dit que ma mère me demandait si je ne me rappelais pas « cette aiguille. » Le fait est qu'à l'époque de ma jeunesse ma mère en se levant d'une chaise s'enfonça une aiguille dans le pied. Cette aiguille était enfoncée dans le parquet par la pointe, de sorte que l'extrémité portant le chas avait pénétré dans le pied, à travers de minces pantoufles, si profondément qu'il fallut l'extraire avec une pince. Il en résulta la paralysie du pied et de tout le membre, et une semaine après ma mère expirait. La question insérée dans ma lettre était celle-ci : « Mère veut-elle bien me dire ce qui a causé sa mort ? »... Mme Pepper ajouta encore que ma mère n'était pas seule, qu'elle avait à ses côtés un petit garçon qu'elle appelait Chester et qu'elle disait être son petit-fils. Je ne me rappelais pas de petit-fils du nom de Chester, ni vivant ni mort, et je quittai l'église ce soir là fermement convaincu que le prétendu enfant Chester n'était qu'une de ces divagations incompréhensibles qui viennent si souvent se glisser dans les phénomènes autrement les plus exacts. Cependant l'enquête que je fis dans ma famille m'apprit que ma mère avait effectivement un petit-fils du nom de Chester, mort il y a environ 20 ans dans l'Ouest... »

M. Funk fait remarquer que le premier fait peut à la rigueur s'expliquer par la lecture de la pensée, ce qui n'enlève rien à son intérêt, et que le second lui paraît inexplicable — à moins qu'il y eût réellement intervention de sa mère, ce qu'il n'ose affirmer. Dr Lux.

## Le Monothéisme dans la Religion Mazdéenne

Dans une très intéressante conférence sur *Le Mazdéisme*... (*Bull. Soc. d'étud. psych. de Nancy*, mai-juin 1905), M. J. Cordier s'efforce de prouver que la religion de Zoroastre n'est pas ce dualisme, cette lutte éternelle entre le principe du bien (Ormuzd ou Ahura Mazda) et le principe du mal (Ahrimane ou Agra-Mainyus), lutte envisagée comme la raison d'être de l'Univers, mais qu'elle se rattache, comme toutes les religions, à une religion ou tradition unique, éso-

térique, d'où elles sont sorties évoluant différemment selon les temps et les lieux, et nous pouvons ajouter que le mazdéisme était plus rapproché que beaucoup d'autres de la tradition primitive. Donc, loin d'être *dualiste*, la religion de Zoroastre est *monothéiste*, en ce sens qu'Ormuzd a une puissance bien supérieure à celle d'Ahrimane et que finalement le bien doit entièrement triompher du mal.

On peut dire que le vrai Dieu de Zoroastre est Ahura-Madza ou Ormuzd qui a émané toute une hiérarchie de génies et en premier lieu les Amesha-Gsentas, six génies célestes formant en quelque sorte avec Ormuzd septième et chef, le conseil divin, puis les Yazatas, dont le premier est Mithra, enfin les Férouers innombrables qui, dit Burnouf, « sont le type divin de chacun des êtres doués d'intelligence, leur *idée* (au sens platonicien) dans la pensée d'Ormuzd ». Notons qu'il y a encore deux autres divinités, le *Honover*, qui est la parole d'Ormuzd, le Verbe ou le Logos, et le *Zercana-Akerana*, le Temps illimité, l'Eternité, donc l'Eternel, le Dieu non manifesté, l'Absolu, l'Impensable de la « Tradition cosmique ».

Voilà donc le Dieu unique, dont Ormuzd, manifesté, et les autres ne sont que des émanations.

On a beaucoup discuté sur le ternaire divin dans le mazdéisme. Généralement, on le constitue avec Ormuzd (génie de la lumière), Ahrimane (génie des ténèbres) et Mithra, le principe d'équilibre; où l'on peut encore considérer Ormuzd comme l'Actif, Ahrimane comme le Passif. D'après M. Cordier, Mithra étant une créature d'Ormuzd ne peut faire partie du ternaire mazdéen; le troisième principe, d'après lui, serait Honover ou *Ahuna-Vairya*, la Prière ou le Verbe. Et bien que Honover soit la parole sortie d'Ormuzd, il est de *constitution* divine, et non une créature comme Mithra. Cette petite difficulté disparait, si l'on considère le Verbe comme se manifestant par Ormuzd, qui devient ainsi le Dieu, le Créateur manifesté, ce qu'est Elohim dans la Bible ou dans la Tradition cosmique.

Quoiqu'il en soit, Ahrimane faisant partie du ternaire divin en tant que principe du mal ne nous satisfait guère. Il y a probablement un chaînon de la tradition primitive qui s'est perdu et ce n'est qu'artificiellement qu'on érige ce ternaire pour le mettre en rapport avec la *Trimourti* hindoue et la *Trinité* chrétienne. Le véritable ternaire ésotérique nous parait plus facile à comprendre.

***

« La Doctrine, dit M. Cordier, envisage Dieu sous deux aspects différents. Elle suit en cela la tendance naturelle de l'esprit humain suffisamment évolué, qui considère la Divinité tour à tour en principe et en acte.

« En principe, Dieu est l'Absolu, contenant en soi, de toute éternité, toutes les possibilités spirituelles et matérielles qui furent, qui sont ou qui seront. En principe, Dieu est l'Eternelle Raison d'être de toutes choses visibles ou invisibles pour nous. Il est la Racine des racines, le Germe des germes, l'Energie primordiale nécessaire, l'Etre Etant en Soi et par Soi. Mais il est tout cela virtuellement, à l'Etat latent et pour ainsi dire en sommeil.

« En Acte, au contraire, Dieu est le Principe générateur universel et éternel, agissant, se manifestant par de perpétuelles émanations de Principes spirituels, lesquels émanent à leur tour d'autres principes de plus en plus condensés qui génèrent la multitude innombrable et sans cesse renouvelée de tous les êtres et de toutes les formes successivement réalisées dans le Temps et dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre matériel.

« Mais pour passer du Principe à l'Acte, de la Potentialité à la Réalisation, Dieu a besoin de susciter en soi-même, à l'état agissant, les deux facultés ou principes opposés et complémentaires, sans lesquels ne peut se faire aucune Réalisation dans aucun des trois plans : divin, spirituel ou physique; c'est-à-dire le Principe masculin et le Principe féminin, qu'on peut appeler aussi le Principe actif et le Principe passif.

« Dieu donc suscite, évoque en Soi ces deux principes, lesquels s'actionnent réciproquement et en génèrent un troisième qui les équilibre et les harmonise. Ce troisième principe, né en quelque sorte des deux autres, constitue la Faculté génératrice, créatrice ou émanatrice *active* de Dieu.

« Mais ces trois Principes ou, si l'on veut, ces trois Puissances divines, sont éternellement coexistantes et indissolublement unies en Dieu. Elles forment un ensemble *indivisible en soi* et simplement analysable par l'esprit humain, de la façon que nous venons d'indiquer. La Doctrine le considère comme *Dieu en acte* ou... considère *Dieu en acte* sous la forme de cette indivisible Trinité.

« En d'autres termes, quand nous disons que Dieu est *Un* ou *Triple* tout ensemble, ou *Tri-Un*, nous entendons qu'il est Un dans son essence et Triple dans ses facultés....

«... Cette Trinité ésotérique est la clef qui permet de déchiffrer, dans toutes les religions, les Trinités exotériques qui s'y rencontrent... Elle

(la méthode) consiste essentiellement à rechercher les trois Puissances de constitution divine qui seules représentent le Ternaire primordial, et à se souvenir que ce ternaire... doit être à son tour contenu dans le quaternaire, c'est-à-dire dans un principe qui représente l'Absolu ou Dieu en puissance, Dieu irrévélé, Dieu non encore manifesté ».

M. Cordier a précisément appliqué ces données au mazdéisme et trouvé dans Ormuzd et Ahrimane les principes positif et négatif qui se combattent, c'est-à-dire s'actionnent l'un l'autre.

Mais pour s'actionner l'un l'autre, deux principes ne se combattent pas nécessairement. Nous savons que la Substance, ce qui pour d'autres est la matière dans tous ses degrés, depuis la plus dense jusqu'à la plus sublimée et la plus subtile, est *coéternelle* avec le Dieu non manifesté, et que c'est par l'action réciproque de ces deux principes l'un sur l'autre que s'engendre l'Univers et qu'il se Réalise. Dieu manifesté, c'est l'Univers avec tous ses êtres harmonisés entre eux avec la diversité de leurs facultés, l'Univers parfaitement équilibré, revêtement du Principe Absolu, Eternel. La réalisation parfaite n'aura lieu que du jour où cet équilibre sera établi.

La religion de Zoroastre indique cette réalisation qui se traduit par la résurrection des corps et le jugement dernier que le christianisme a empruntés au mazdéisme. Dans le système mazdéen, « la fin du monde est en réalité la régénération de la création. Rien ne peut être perdu de la bonne création d'Ahura-Mazda. Seule, la mauvaise création d'Ahrimane doit périr. Or, la fin du monde, c'est proprement le triomphe final d'Ahura et la chute définitive d'Agra-Maynius qui est anéanti. Et le triomphe d'Ahura ne peut être complet que par la résurrection de toute son œuvre ». C'est la restitution à l'homme de son corps glorieux indestructible, immortel.

Voici la conclusion de la remarquable conférence de M. Cordier : « Toutes les grandes religions de l'humanité ont, en réalité, une source commune. Cette source... c'est la Religion ésotérique enseignée jadis dans tous les pays par la haute Initiation. Quand cette vérité sera bien comprise, bien établie et suffisamment vulgarisée, on sentira toute l'inutilité et la vanité des querelles religieuses. Quand on sera convaincu que toutes les religions enseignent, au fond, les mêmes choses, on sentira bien que les luttes furieuses des différents sacerdoces entre eux, et qui ont si souvent et si longtemps ensanglanté le monde, n'avaient d'autre cause que l'ignorance et l'esprit de domination de ces sacerdoces ».

RENÉ.

---

# REVUE UNIVERSELLE

**Action des éclipses sur l'organisme**, par le Dr H. Labonne (*La Vie nouvelle*, 27 août, d'après *Le Médecin*). — Dès le siècle dernier, les auteurs ont affirmé que la privation subite de la lumière fait éprouver aux personnes délicates et sensibles, les neurasthéniques, comme on dirait aujourd'hui, des défaillances, des syncopes et d'autres accidents non moins graves. Ramazzini a observé, pendant la belle éclipse totale du 12 mai 1706, « des mouvements confus et irréguliers dans le pouls de ses malades ; il eut lui-même un accès de migraine plus vif que de coutume. »

Il est avéré que le manque de clarté, durant une éclipse solaire totale, répand sur tous les animaux une tristesse et une consternation d'autant plus inexplicable que chaque jour ils ont vu s'appesantir sur eux les ténèbres nocturnes ; tous les êtres animés cessent leurs chants et leurs gazouillis, plus de bourdonnement, c'est le règne du silence morne et lugubre.

Ballonius cite l'exemple d'une malade pour laquelle plusieurs médecins assemblés faisaient une consultation, au moment où une éclipse solaire allait avoir lieu... Cette femme perdit connaissance et, malgré les secours, ne reprit ses sens que lorsque le soleil eut recouvré tout son éclat. Ramazzini rapporte qu'une foule de malades moururent à l'heure même de l'éclipse lunaire qui arriva le 21 janvier 1693 ; quelques-uns même furent frappés à cette époque de mort subite. Bacon de Vérulam tombait en défaillance à chaque éclipse de lune, même sans l'avoir prévue, et il ne reprenait ses forces qu'à mesure que la lune sortait de l'ombre de la terre. Il ne saurait plus être question ici de suppression brusque de la lumière. C'est probablement une affaire de signature astrologique.

---

**Les prédictions astrologiques**. — La *Science astrale* et l'*Echo du merveilleux* nous font des

prédictions vraiment fâcheuses au sujet de la France, les positions de Saturne et de Jupiter devant être en 1903, à peu de chose près, ce qu'elles étaient en 1870. Nous avons espoir que cette fatalité pourra être détournée.

D'après *The Harbinger of Light* du 1er juillet, donnant un extrait du *Two Worlds*, l'astrologie a joué un rôle considérable dans le déchainement de la guerre russo-japonaise. Le Japon se préparait depuis fort longtemps à cette guerre et le mikado ne l'a entreprise qu'après avoir consulté les astrologues sur le moment le plus favorable. Le signe du Verseau régit la Russie et lorsqu'il y a 5 ans le mikado consulta les astrologues, ceux-ci désignèrent comme époque la plus opportune, le temps du passage de la néfaste planète Saturne dans ce signe. Or Saturne entra dans ce signe l'année dernière et y restera 2 ans et demi.

Dans son mouvement rétrograde, Saturne a atteint le 15e degré dans le Verseau, exerçant son influence fâcheuse contre la Russie. Mais il faut que le Japon ait la victoire complète avant que Saturne passe dans le signe des Poissons, auquel cas les chances pourraient retourner en faveur de la Russie ; d'où la grande hâte qu'a le Japon de terminer la guerre. — La nouvelle de la signature de préliminaires de paix, le 29 août, à Portsmouth (Etats-Unis d'Amérique), sous les auspices du président Roosevelt, survenue après que ces lignes ont été écrites, met fin à ces supputations astrologiques. Nous ne pouvons que souhaiter pour le bien de l'humanité que la paix soit signée définitivement. Puisse-t-elle être le début d'une ère pacifique universelle !

---

**Facultés psychiques d'un jeune Japonais** (*Light*, 29 juillet). — Il s'agit d'un jeune Japonais nommé Ehima Kasakura, âgé de 16 ans et habitant Yakkaichi, doué de remarquables facultés de psychométrie et de clairvoyance. Dès son enfance il lisait des choses étranges sur des morceaux de papier blanc immaculé. Ramassant un fragment de verre sur le littoral de Mie Bay, où il jouait avec d'autres garçons, il disait d'où il venait, ce que c'était, qui l'avait possédé. S'il prenait en main une pièce de monnaie, il lui suffisait de la regarder un instant pour détailler toute son histoire depuis le jour où elle est sortie de la fonderie, toutes les mains par lesquelles elle avait passé, ce qu'on en avait fait, ce qu'elle avait servi à acheter, les crimes commis pour la posséder, etc.

Un soldat revenant de la guerre, blessé, mais plein de vantardise, montra une plaque de métal dentée, disant : « Je la portais sur moi en chargeant ; elle m'a sauvé la vie ». Ehima la prit en main, la regarda une minute, puis la jetant avec indignation au soldat, dit : « Menteur et lâche ! Vous aviez peur. Vous vous êtes caché dans un fossé et avez été blessé en vous sauvant. » Le lendemain, le soldat se suicida, disant qu'étant un lâche il ne devait pas vivre.

M. Robinson a vu ce garçon qui parlait un peu l'anglais, mais ne s'est entretenu avec lui qu'en japonais. Il put s'assurer ainsi qu'il n'avait aucune idée de l'occultisme et qu'il ne se rendait pas compte de la manière dont il connaissait les choses. Quand il regarde un objet, il voit des images défiler devant ses yeux et il n'a qu'à les décrire ; il n'est pas auditif. Il rêve beaucoup, mais, dit-il, ses rêves ne sont pas toujours réalisés, tandis que ce qu'il voit est toujours vrai.

M. Robinson lui mit dans la main une pièce en argent qu'il portait toujours sur lui et qui provenait de son grand'père et dont il ne savait qu'une chose, c'est qu'elle avait été découverte par son grand'père et qu'on supposait que c'était une des douze médailles données par le président James Madison aux Indiens Miami. Le jeune garçon dit : « Je vois un grand édifice dans une grande ville. Il y a une foule d'hommes blancs et un, deux, sept, neuf hommes rouges. L'homme rouge, celui qui est gros et a des plumes dans les cheveux, promet qu'il sera l'ami du mikado blanc. Le mikado blanc donne une poignée de main aux hommes rouges et donne à chacun une pièce d'argent comme celle-ci. » M. Robinson était très étonné. L'enfant ajouta qu'il voyait encore davantage : « L'homme rouge est mort. On a immolé son cheval, son petit cheval tacheté. On l'a mis sur une plate-forme. Tout le peuple pleure. On met à ses côtés son arc et sa flèche, son fusil, sa pipe. La médaille est pendue à son cou. » M. Robinson se rappela alors un récit de son grand'père concernant Yellow Horse (Cheval Jaune), un chef, qui était mort dans le voisinage de leur ville dans l'Ohio, et l'immolation de son cheval, un Pinto, dont le chef était très fier, et les troubles qui avaient surgi quand les blancs violèrent la sépulture du chef et prirent quelques-uns des objets qui lui avaient appartenu. M. Robinson s'est enquis depuis que Yellow Horse avait été effectivement le chef d'une délégation envoyée à Washington pendant la présidence de Madison et qu'à cette occasion douze médailles avaient été frappées en l'honneur des visiteurs et remises au chef et à ses compagnons.

---

**La vision de Mgr Doane** (*Harbinger of Light*,

1er juillet). — A Newark il n'est question que de l'étrange vision qu'eut, 24 heures avant sa mort, le recteur de la cathédrale catholique, Mgr Doane. Il se voyait dans le ciel, causant avec un garçon qu'il avait connu sur la terre et qui était mort deux semaines auparavant. Il fit part de sa vision au père du défunt, M. Healey. « Je ne sais, disait-il, si c'est rêve ou vision. Soudain je me suis vu transporté dans un lieu de vive lumière dorée et de douce musique ; c'était une scène indescriptible. Je ne voyais personne, et cependant j'entendais des voix chanter d'une manière incomparable. Tout à coup j'entendis dominer sur toutes les autres la voix de votre Willie. Voici textuellement ce qu'il me dit : « Oh, monsignor, vous voici venu vers nous si vite? Quel magnifique séjour et combien nous sommes tous heureux! Il n'y a ici que chant et musique. Comment vont papa et maman ? J'espère qu'ils vont bien. Restez avec nous, Monsignor. Nous désirons vous avoir, nous sommes si heureux ! » L'enfant insista et me conduisit à travers ce beau pays, jusqu'aux pieds du trône de Dieu. Je ne tenterai pas de décrire toutes ces magnificences, car l'esprit de l'homme ne peut s'imaginer la gloire que Dieu nous a réservée au ciel. »

---

**Prédiction rapidement accomplie**, par E. Carreras (*Luce e Ombra*, juin 1905). — Dans une séance tenue le 7 avril 1905, et à laquelle assistait un avocat, Adolfo Daddi, doué de facultés médiumiques, on vit apparaître tout d'abord une lueur blanchâtre très brillante, qui ne tarda pas à disparaître, puis par la typtologie on obtint le nom de « Janer » qui était celui d'une personnalité dont on avait déjà reçu des communications. On voulut le mettre à l'épreuve ; une dame demanda à Janer comment elle pourrait trouver une place pour une jeune femme à laquelle elle s'intéressait ; la table répondit : « Adressez-vous à M. X. ; il pourra vous aider. » L'avocat connaissait à peine M. X., avec le frère duquel il était cependant en affaires. On demanda comment M X. pourrait aider et la table dit : « Il est un collègue et un ami de la personne à laquelle devra être recommandée la personne qui vous intéresse. — Mais comment demander une faveur à une personne avec laquelle nous n'avons aucun rapport ? — L'occasion favorable se présentera demain. M. X. a besoin de réclamer une faveur à M. Adolfo. — A moi? dit l'avocat surpris. — Oui, demain matin il viendra à votre bureau avec son frère pour avoir votre avis légal sur une affaire qui leur tient à cœur. — Comment savez-vous cela ? — Les deux frères ont pris cette décision ce soir. »

Le lendemain matin, peu après son arrivée à son bureau, l'avocat Daddi ne fut pas peu surpris de voir arriver les deux frères pour lui demander son avis sur une affaire. Il saisit cette occasion pour parler de la jeune femme qu'on désirait placer et M. X. promit de la recommander; cette intervention fut suivie d'un plein succès, comme le message typtologique l'avait promis.

Il est évident que ni la télépathie, ni la conscience subliminale suffisent à donner l'explication de ce fait, pas plus d'ailleurs que ces théories n'expliqueraient la brillante lumière vue au début de la séance; force est d'accorder quelque crédit à l'intervention d'un agent occulte, de Janer, qui avait d'ailleurs donné déjà des preuves de sa force de volonté, de son énergie et d'une intelligence indépendante de celle du médium.

---

**Cas bien authentifié de télépathie** (*Light*, 8 juillet 1905). — Ce cas se trouve relaté dans « Live of sir George Grove », par C. L. Graves, p. 160. Grove le tenait de Tennyson qui connaissait le héros de l'histoire :

« Il y avait un certain M. Phillips, un riche attorney et membre de la corporation de Shaftesbury. Chaque année la corporation recevait une bourriche de gibier du duc de Westminster ou de quelque grand propriétaire du voisinage, et il était de règle que les membres s'en régalent dans une auberge distante de trois ou quatre lieues de la ville. Phillips était un grand gourmand et un joyeux compagnon. A l'un de ces repas, au moment où le gibier était apporté sur la table, Phillips se leva et dit : « Il faut que je parte ». Ce fut une protestation unanime, mais Phillips était décidé et dit que quelque chose l'attirait à la maison, il ne pouvait dire quoi. Il partit donc au grand trot de son cheval et en arrivant chez lui, à Shaftesbury, trouva sa femme assise au salon, la mâchoire luxée, toute en larmes, avec le cordon de sonnette à la main. Elle avait baillé et s'était disloqué la mâchoire ; elle avait ensuite tiré sur la sonnette, mais le cordon lui était resté dans la main et elle n'eut d'autre alternative que de se laisser tomber sur une chaise et d'attendre le retour de son mari ».

---

**Le fantôme qui commande son cercueil** (*Light*, 24 juin). — Le fait, d'après un journal russe, s'est passé dans la famille d'un officier, lors d'une épidémie de choléra. Le fils aîné était employé dans un bureau, dans une ville éloignée d'environ 200 milles. Un matin la famille reçut la visite d'un entrepreneur qui disait avoir reçu

d'une personne qu'il décrivit, l'ordre de confectionner un cercueil pour le fils aîné. Le père répondit que le fils était au loin et que tous dans la famille étaient vivants et bien portants. Mais immédiatement après arriva la nouvelle que le fils aîné était mort du choléra au moment où son exacte similitude avait été vue par l'entrepreneur.

---

**Phénomènes télépathiques à Cordoba** (*Constancia*, 9 juillet). — Le fait dont il s'agit est survenu à Cordoba, le 24 mai, jour où se suicida, à 7 heures 1/4 du soir, la fille de M. Gédéon François, Célina, en se tirant un coup de revolver dans le sein droit. Cette jeune fille s'était essayée, sans succès, à la médiumité d'écriture, et on se demande si c'est le désespoir de n'y avoir pas réussi qui la poussa au suicide. Ce même jour, Mme G. F. se trouvait, hors de chez elle, dans une maison de la rue Tucuman, où elle occupait un poste de confiance. Vers 7 heures moins le quart, elle entendit la porte donnant sur la rue, s'ouvrir ; elle alla voir qui venait ; il n'y avait personne, et la porte était toujours barrée au moyen d'une grosse pierre ; il n'y avait pas une âme dans la rue. En traversant la cour, elle entendit comme le bruit d'objets lourds tombant ou s'entrechoquant. Elle fut très impressionnée, mais peu effrayée, étant spirite ; ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que la fatale nouvelle lui fut annoncée.

Le même soir, à 6 heures, donc avant le suicide, Santos N.., une jeune fille, amie de Célina, vit, au moment où elle allumait sa lampe, passer devant elle, une personne qui pour la forme et la stature n'était autre que Célina François. Elle l'appela : Célina! Célina! sans obtenir de réponse; le fantôme se dirigea vers la porte sous laquelle il s'arrêta un instant, puis disparut. La jeune fille courut à la porte de la rue, épouvantée, et resta là jusqu'à l'arrivée des siens auxquels elle raconta son aventure. A 7 heures 1/2 arriva la nouvelle du suicide et la jeune Santos N... eut une syncope.

---

## BIBLIOGRAPHIE

**Die wahre Ursache der hellen Lichtstrahlung des Radiums.** (*La véritable cause du rayonnement lumineux du radium*), par J. H. Ziegler, (Zurich, 1904, in-8). — Les éditeurs de cette brochure nous demandent l'insertion de l'annonce suivante de la curieuse brochure de M. Ziegler : « La découverte du radium par Mme S. Curie a, concurremment avec la découverte des substances radio-actives en général, fait grande sensation dans le monde scientifique... Des lois considérées jusqu'alors comme immuables s'en trouvent ébranlées. Tous les efforts de la science ont porté sur une conciliation entre les vues antérieures et celles qu'a fait surgir cette découverte du radium. Mais malgré les efforts dans ce sens faits par les chercheurs les plus compétents, Becquerel, M. et Mme Curie, sir William Ramsay, Fr. Soddy, W. Ostwald et une foule d'autres, la conciliation n'est pas encore faite. Les contradictions ont paru au contraire s'accroître avec l'apparition de nouvelles hypothèses impossibles. Le présent opuscule met fin à cet état de choses, en donnant de la façon la plus simple et la plus fondée la solution de l'énigme du radium... »

Nous avons parcouru le mémoire de M. Ziegler sans trouver mentionné nulle part le nom du Dr G. Le Bon qui, lui aussi, a découvert des radiations et surtout a établi une théorie de la radio-activité parfaitement logique, vérifiée expérimentalement dans la plupart de ses conséquences, celle de l'existence d'une énergie intra-atomique, qu'il faudrait donc, avec M. Ziegler, ranger dans la catégorie des hypothèses impossibles. Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas tenu compte de cette théorie, d'autant plus qu'il dit lui-même que « les émanations lumineuses et calorifiques du radium sont un effet de la désagrégation de ce corps qui contient de l'énergie liée à lui d'une façon mystérieuse. »

M. Ziegler distingue des radiations lumineuses et calorifiques, les émanations matérielles, comme celle de l'hélium, par exemple, qui peuvent être en partie le résultat de la libération d'éléments occlus dans l'agrégat complexe qu'est le radium, ou en provenir par une décomposition spontanée, sorte d'explosions se succédant sans interruption.

Il se réfère aux expériences de Reichenbach et autres pour affirmer — avec raison — que tous les corps de la nature émettent des atomes de lumière là où s'offre à eux un vide. L'élément lumineux primordial est désigné par lui sous le nom de *Lucium*, lequel dans la série chimique occuperait le degré ultime, avec un maximum de densité et un poids atomique égal à celui de l'hydrogène(?). Les « globules » lumineux se propageant — en partant du soleil, par exemple — sans rencontrer d'obstacle, constitueraient la lumière blanche; les lumières colorées ou les rayons obscurs résulteraient d'obstacles rencontrés par les globules lumineux plutôt que de transformations.

Pour un grand nombre d'autres détails intéressants, nous renvoyons au mémoire original.

Dr Lux.

---

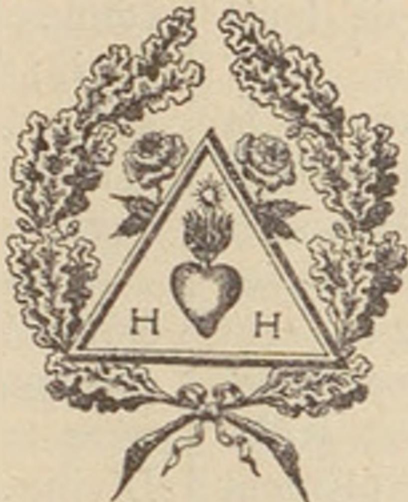
**Avis.** — La directrice de la *Lumière*, de retour à Paris et en bonne santé, a repris le cours de ses travaux. On peut adresser, comme d'habitude, la correspondance avec timbre de réponse, 23, rue Poussin, ou venir directement, de 10 heures à 11 heures du matin, et le lundi de 2 à 3 heures.

---

*Le Gérant*: Martelet.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

# LA LUMIÈRE






## MAGIE et MAGIE

Une question souvent posée à la Direction, c'est celle-ci : Qu'est-ce que la magie?

Pour y répondre, il faudrait écrire des volumes.

Nous ne reconnaissons de valables que les actions en vue du bien, de puissants que les sentiments élevés, de vraiment magique, en un mot, que la Magie Divine.

En bien peu de lignes nous désirons inspirer une prudente défiance sur les secrets magiques avec lesquels on dupe l'humanité ; ce sera toute notre tâche pour aujourd'hui.

Il y a mages et mages, donc magie et magie : une magie du mal ou déséquilibre et erreur, et une magie du bien ou harmonie en tout.

Des occultistes anciens ont décidé qu'il y aurait grand danger pour eux d'initier les femmes aux arcanes de la magie. Ils la trouvaient trop impulsive, ne sachant pas placer l'esprit au-dessus des sens, en proie à ses instincts, avide de ses intérêts. Ils prétendaient que l'homme seul est assez fort pour acquérir la sereine impassibilité qui doit présider à toute adaptation magique.

Des occultistes modernes suivent l'antique tradition.

Il est vrai qu'ils n'émettent point leurs opinions sans faire des réserves exceptionnelles nécessaires en leur faveur, puisque beaucoup parmi eux se conforment aux principes de Carpocrates : « Avant de rentrer dans l'Unique, tu passeras par une série de conditions et d'actions. Pour t'affranchir des ténèbres, accomplis d'abord leurs œuvres. » Ceux-là rassasient donc leurs appétits sensuels largement, intégralement. Ils se préparent à la liberté par l'asservissement, à la perfection par la perversité, à la puissance par toutes les faiblesses.

A un moment donné, il leur est facile de se faire illusion sur leur état ; ils sont repus, las, dégoutés et ils donnent à leur continence fatidique une grande allure sentencieuse. « Etre le Maître de soi-même », telle est la formule doctorale qu'ils se disent fiers d'avoir réalisée.

Beaucoup de ces occultistes singuliers courent le monde. Ce ne sont pas de grands *Initiés*, ce ne sont pas des *Mages*. Ces titres vénérables, avec une telle morale, ne sont plus sur leur tête que de l'usurpation frauduleuse ou un travestissement, s'ils ne sont pas le fait d'une malheureuse et néfaste folie.

C'est parmi ces occultistes de marque inférieure que l'on trouve les pratiquants de magie noire, les envoûteurs, les empoisonneurs de corps et d'âmes. Ceux-là emploient des créatures sans initiation pour certaines orgies macabres, ils sacrifient sur des corps de femmes, sur des corps

d'éphèbes, sur des corps diaboliques de toute nature.

Il y a loin de ces occultistes, auxquels la *Lumière* fit naguère une guerre ouverte, à l'Initié de Magie Divine dont nous préconisons la valeur. L'Initié supérieur triomphe de ses sens parce que l'idée de la puissance par la vertu le domine. Il ne voit pas en la femme une simple *femelle* et il finit par oublier qu'il est *mâle*. Dans son esprit la femme est le divin complément de son être et c'est par elle-même qu'il gravit la voie ascensionnelle. Unis dans un véritable amour, ils portent en eux une initiation naturelle qui les vaut toutes.

Un occultiste sérieux ne fréquente qu'une société de choix, des femmes pures, des personnes d'un idéal élevé et imprégnées d'Amour Divin; il se meut dans un ambiant aussi parfait que peut le comporter la Terre; il rayonne le calme et la paix; il répand des fluides guérisseurs; il ouvre les voies de lucidité.

Après avoir en soi réalisé l'harmonie, il en établit le courant en faveur de ceux qui l'approchent et qui ont foi en lui. En vertu de son *aura* puissante, le véritable initié de Magie Divine est un souverain protecteur des familles et même des peuples.

Généralement, pour ne pas dire toujours, un vrai Mage est un *silencieux* et, bien souvent, un inconnu.

Lucie Grange.

# RÉCITS D'APPARITIONS ET D'AUTRES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Les récits qui suivent sont tirés d'un recueil allemand intitulé : *Medicinische Unterhaltungsbibliothek...* (Bd. X, p. 221, 1843). Nous les donnons traduits textuellement.

1. — Lord Byron raconte dans *Monthly Review* (1830, p. 229) le récit suivant, qui se retrouve dans l'ouvrage de Schubert sur « l'histoire de l'âme ».

« Le capitaine Kidd (lord Byron le tenait de sa bouche même), dormant une nuit dans son hamac, fut réveillé par la sensation vague que quelque chose de lourd pesait sur lui. Il ouvre les yeux et il lui semble voir, à la faible lumière éclairant la cabine, la forme de son frère qui à cette époque servait comme officier de marine aux Indes orientales; il le voit vêtu de son uniforme ordinaire et couché en travers de son lit. Il pense que c'est là une illusion, ferme les yeux et s'efforce de se rendormir. Mais la pression sur son corps continue et, chaque fois qu'il ouvre les yeux, il voit une même forme penchée en travers de son hamac. Il étend la main vers elle, la touche et a la sensation que l'uniforme est trempé d'eau. Effrayé, il appelle l'un de ses officiers à son secours, mais dès que celui-ci entre, l'apparition disparaît. Quelques mois après, Kidd apprend la terrible nouvelle que cette même nuit, où s'était présentée l'apparition, son frère s'était noyé dans l'Océan Indien.

2. — Le secrétaire, W..., de Stuttgard était couché une nuit tout éveillé dans son lit, lorsqu'il vit entrer en flottant, par la fenêtre, la forme d'un fantôme féminin qui se tint un moment devant son lit, le regardant, puis disparut de nouveau par la fenêtre. Nullement effrayé, il avait bien dévisagé la forme, dont l'image resta imprimée dans son cerveau, et comme il était bon peintre, il esquissa, dès le lendemain matin, le fantôme aperçu. Il laissa la peinture ébauchée sur sa table et ne souffla mot à personne de toute l'affaire.

La peinture était restée là plusieurs semaines, sans être vue, lorsque fortuitement un ancien locataire de la maison où habitait W... l'aperçut; il lui demanda avec étonnement comment il se faisait qu'il avait le portrait de Mme N.—W... ne savait rien d'une dame N... et demanda des renseignements plus précis à son interlocuteur; celui-ci lui apprit que cette dame, qui passait pour avoir été très méchante, habitait jadis la maison et en particulier la partie occupée par W... Ce dernier n'hésita plus alors à raconter, au grand étonnement de l'ancien locataire, tout ce qui concernait cette peinture.

3. — A côté des récits précédents d'apparitions vient se ranger le suivant, venu d'Irlande (*Ausland*, n° 314, 10 nov. 1829) :

« Nous arrivâmes, raconte lady Fanshawe, chez lady Honor O' Brien, la plus jeune fille du comte de Thanood et nous restâmes trois jours auprès d'elle. Dans la première nuit, j'eus une

grande frayeur, car dans la chambre qu'on m'avait assignée, vers une heure du matin, je fus réveillée par une voix, et quand je tirai le rideau, je vis, au clair de la lune, une femme placée dans l'enfoncement d'une fenêtre, vêtue de blanc, à cheveux roux et d'aspect pâle, fantomesque. Elle regardait par la fenêtre et criait d'un accent comme je n'en avais jamais entendu : « un cheval! un cheval! un cheval! » puis elle disparut en poussant un soupir qui ressemblait plus au vent qu'à un soufle humain; son corps faisait plutôt l'impression d'un épais nuage que d'une substance solide.

« Je fus tellement effrayée que mes cheveux se dressèrent sur ma tête et que ma capeline de nuit tomba. Je poussai et secouai mon mari qui était resté endormi pendant tout ce temps et qui, en s'éveillant, fut très surpris de me voir dans une pareille angoisse, mais le fut bien davantage quand je lui racontai la chose et lui montrai la fenêtre ouverte. Aucun de nous ne dormit plus de la nuit et, dans la conversation, il fit remarquer combien les apparitions de ce genre sont plus fréquentes dans ce pays qu'en Angleterre. Vers cinq heures, la dame de la maison vint nous trouver et dit qu'elle ne s'était pas couchée de toute la nuit parce qu'un de ses cousins de la famille O'Brien, dont les ancêtres avaient possédé ce château, lui avait demandé de rester avec lui dans sa chambre, et était mort à deux heures. Elle ajouta : — Je souhaite que vous n'ayez pas été dérangés, car il arrive habituellement dans ce château, lorsqu'une personne de la famille est à son lit de mort, que la forme d'une femme apparaisse à la fenêtre jusqu'au moment de la mort. Cette femme avait été rendue enceinte, dans les vieux temps, par le seigneur du château; mais il l'avait assassinée dans son jardin et jetée dans la rivière qui coule au bas de la fenêtre. Je n'y avais pas songé quand je vous ai assigné cette chambre qui est la meilleure de la maison. Nous ne répondîmes pas grand'chose en remerciement de sa bonté, mais résolûmes de partir le plus tôt possible. »

4. — Feu le docteur en médecine et conseiller médical Ehrmann, à Francfort-sur-le-Mein, originaire de Strasbourg et mort à Spire dans les années trente, était un praticien distingué et un véritable savant; il ne dédaignait pas la plaisanterie et l'humour et, malgré son amour pour l'extraordinaire, croyait fort peu aux revenants. Après qu'en 1804, Wötzel eût publié ses « Apparitions de ma femme après sa mort », Ehrmann écrivit, en 1805, un petit opuscule critique sous le titre d'*Onirus* (le dieu des songes), qui n'existe pas dans le commerce. Dans cet écrit, les faits sont présentés sans suite et sous une forme humoristique, à peu près comme dans les « Rêves d'un visionnaire », de Kant, et finalement expliqués comme du *Coma vigil*, c'est-à-dire du somnambulisme à l'état de veille, de sorte que tous les phénomènes de vision reposeraient exclusivement sur la base chancelante de la rêverie. Malgré cela, le psychologue railleur se voit amené à raconter deux faits extraordinaires qui méritent d'être relatés et émanant, l'un de lui-même, l'autre d'une autre personne. Sans doute, il craignait d'être qualifié de visionnaire, ou ne voulait-il pas affirmer plus qu'il ne pouvait prouver strictement. Paix à son âme!... Voici le premier fait.

5. — Feu le conseiller aulique, Senkenberg, le fondateur du célèbre institut médical de Francfort appelé le « Senkenbergianum », fit part (dans la notice qu'il consacra à sa femme défunte, née Riese) à ses concitoyens du fait suivant : pendant que le cadavre se trouvait encore dans sa demeure, des coups ont été entendus à trois reprises, une fois à la porte de la chambre, une autre fois contre l'armoire, la troisième fois contre le couvercle du cercueil, « et en même temps nous eûmes l'impression *comme si quelque chose passait au milieu de nous*, quelque chose qui n'était pas visible, mais était quand même senti par nous et, en même temps, sans crainte ni idée fantaisiste comme nous l'étions d'ailleurs, nous éprouvâmes un frisson, non de terreur, mais de joie. » (Publié en 1743, à Francfort, in-fol.; très rare.)

6. — L'autre récit forme, en réalité, le fond du petit écrit précité et est emprunté à des actes épistolaires, où nous puisons ce qui suit : Pendant l'été de 1804, le Dr Ehrmann fit un voyage à Strasbourg et entre autres rares et vieux amis trouva son ancien maître, le « magister » Schmidt. Il lui communiqua le livre de Wötzel, qu'il avait emporté avec lui, et n'obtint de lui qu'un jugement indécis. Souvent ils s'entretinrent de la réalité des apparitions. Lorsqu'après quelques semaines, le Dr Ehrmann quitta Strasbourg, Schmidt lui dit, au moment de se séparer: « Portez-vous bien, très cher ami, je sens que je ne vous reverrai plus; mais comptez sur ma promesse de me manifester à vous par un signe, à mon départ de ce monde, si c'est possible, afin de vous fournir une preuve. » Ce rappel d'une promesse faite antérieurement eut lieu le 24 messidor de l'an XII, d'après le calendrier français de l'époque. Dès le 6 thermidor, Ehrmann reçut

de Strasbourg la nouvelle de la mort de Schmidt, survenue quelques jours après son départ de cette ville. Il s'informa alors exactement auprès de plusieurs amis du jour et de l'heure du décès et apprit que celui-ci se produisit le 1er thermidor (21 juillet) vers une heure du matin, dans la nuit de vendredi à samedi. Les indications recueillies ne varient entre elles que d'un quart d'heure, d'une demi-heure, au maximum de trois quarts d'heure, ce qui peut s'expliquer par le défaut de concordance des horloges ou le peu d'attention prêtée, dans de pareilles circonstances, à la minute même d'un décès imminent. Les personnes de la maison ont unanimement désigné une heure et demie du matin. La raison de cette enquête si minutieuse, c'est que cette même nuit, à une heure et demie, il y avait eu production d'un phénomène significatif chez le Dr Ehrmann, à Francfort. Il était assis dans son lit tout éveillé, réfléchissant sur divers sujets; à cet instant on tira avec force la sonnette de la maison, qui était fixée dans la cour de derrière et dont le son lui était trop familier pour qu'il s'y trompât ; sa femme l'entendit également. Il sauta du lit, alla à la fenêtre et cria : « Qui est là ! » Il n'y avait personne et la rue était entièrement silencieuse. Aussitôt, sans avoir de raison spéciale pour cela, il pensa à son ami Schmidt. Les renseignements recueillis mirent en évidence la coïncidence des heures. Dans son mémoire, il affirmait le fait sur son honneur et s'offrait à soumettre à tout investigateur les lettres originales pour en prouver la réalité. Il y avait donc eu manifestation après entente dans les conditions expérimentales recommandées par Wötzel ; du moins il y a toute raison de l'interpréter de la sorte. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le Dr Ehrmann se soit trouvé obligé d'entendre la sonnette éveillé, ainsi que sa femme comme deuxième témoin. Ces deux circonstances sont contraires à sa théorie du somnambulisme vigile si ambigue, qu'il ne proposait pas très sérieusement d'ailleurs.

7. — Voici un autre fait rigoureusement exact. La femme du professeur L., à U... avait une maison d'éducation pour jeunes filles ; dans le nombre se trouvait la fille d'un capitaine. Un soir le père vint voir l'enfant, la caressa et l'embrassa avec tendresse, puis partit. Dans la nuit, vers quatre heures, la femme du professeur se réveilla et dit à son mari : « N'entends-tu pas le capitaine t'appeller ? » Lui aussi, il s'était réveillé et s'était entendu appeler par la voix du capitaine : « Monsieur L.! » Cet appel se produisit trois fois. Le professeur se leva, s'habilla à la hâte, mais ne trouva personne devant la chambre. Le matin arriva une paysanne qui raconta qu'un homme s'était suicidé d'un coup de pistolet près de son village. Elle ne le connaissait pas ; mais on apprit que c'était le capitaine.

8. — En l'an 1461 un négociant venant d'au-delà des Alpes allait de Sienne à Rome, ayant sur lui 5.000 ducats en espèces. Il rêva une nuit à Sienne, trois fois de suite, qu'on lui coupait le cou et il en était tout tremblant. Il ne put le cacher au brave hôtelier qui, secouant la tête, lui conseilla de prier et de se confesser. Après le service divin, il partit à cheval. En route il fut attaqué, et par qui ? par le confesseur auquel il avait raconté la chose. Celui-ci, aidé d'un moine, le tua. Sur ces entrefaites le cheval revint avec les sacs d'or à l'auberge. L'aubergiste fut effrayé. Il envoya du monde sur la route, et l'on trouva les moines avec une corde ensanglantée ; ils furent exécutés.

9. — Une femme était assise un soir dans sa chambre avec une lumière ; elle était seule à la maison, sauf le chien qui se trouvait là. Soudain elle entendit quelque chose glisser du plafond en descendant le long de la porte ; c'était, disait-elle, comme si on roulait un papier ou un parchemin. Elle avait les yeux fixés sur la porte, mais ne voyait rien. Le chien alla se réfugier en gémissant sous le lit, devint malade et mourut au bout de quelques jours. Elle reçut une lettre avec la nouvelle qu'à l'heure même où elle avait perçu le bruit, sa fille mariée au loin était morte. — Le témoignage animal n'est pas à dédaigner ; comme on le sait, les visions sont fréquentes chez les animaux. Consulter entre autres Horst : *Deutéroscopie*.

10. — Une brave femme, fort simple, mais estimée et judicieuse, va un jour au grenier à la chambre au linge. Là, elle se voit subitement elle même, debout devant elle. L'année suivante, le jour anniversaire même, mourait son fils aîné, déjà marié. Lorsque ce dernier était sur son lit, moribond, dans sa propre maison, non dans celle de ses parents, il arriva que ces derniers se mirent à parler de lui, et alors soudain une lanterne de verre, appliquée au mur devant la chambre, se brisa en deux avec un fracas extraordinaire, sans qu'on pût découvrir la cause de cet accident.

11. — Jean B...r (connu sous le sobriquet du « jaune B...r », beau-père du professeur R...n à St...g) était, dans sa jeunesse, allé à Paris, avec quelques jeunes médecins, qui par amour de la

science et une véritable passion pour la dissection, impossible à satisfaire alors, parce que les cadavres leur manquaient, visitaient secrètement les cimetières parisiens pour déterrer des cadavres; ce qui ne présentait guère de difficultés, attendu qu'on inhumait les corps des pauvres côte à côte dans des fosses communes très peu profondes. La police qui apprit que ces jeunes anatomistes avaient une fois conduit à domicile un cadavre de ce genre, dans un fiacre, fit enfermer ces voleurs de cadavres pour violation de tombes bénies. Jean B...r n'était pas du nombre des accusés; mais sa mère, à St...g, lorsqu'elle apprit par des lettres de connaissances l'arrestation des coupables, subit des transes mortelles, craignant que son fils ne fût impliqué dans l'affaire. Elle éprouva un si vif désir de le revoir que son image l'accompagnait partout. Un soir que son fils se coucha, à Paris, et n'avait pas encore éteint la lumière, sa mère lui apparut dans un costume qu'il ne lui avait jamais vu. Il ne dit rien de la chose, mais écrivit aussitôt à la maison pour s'informer de la santé de sa mère et apprit qu'au moment où il l'avait vue, elle était malade et était très en peine pour lui. Elle avait un si vif désir de le voir qu'elle le pria instamment de revenir le plus tôt possible; et lorsque, peu après, il revint dans sa ville natale, sa mère vint en voiture au devant de lui au village le plus proche. Mais dès qu'il l'aperçut, il pâlit et l'embrassa si froidement, en tremblant et avec un tel embarras, qu'elle ne put s'empêcher d'exprimer sa surprise d'un *tel* accueil. Le fils pria sa mère de lui pardonner et fit un appel à sa patience pour qu'il eût le temps de se remettre de sa frayeur. Enfin il avoua qu'il avait été tout saisi en voyant sa chère mère revêtue *du même costume*, à lui inconnu jusqu'alors, *dans lequel elle lui était apparue à Paris*.

12. — Le juge de paix F. à Fr. envoya un jour l'un de ses greffiers à un village voisin pour y faire une commande des plus urgentes. Quelques instants après le greffier revint dans la chambre à coucher du juge, prit des rayons de la bibliothèque un livre et se mit à le feuilleter. Le juge l'apostrophe vertement de ce qu'il n'était pas encore parti; soudain le greffier disparaît, le livre tombe sur le parquet et le juge le place sur la table, ouvert tel qu'il l'était après la chute. Le soir l'émissaire revient à l'heure exacte et le juge lui demande à quel moment il est parti; ce moment étant antérieur à celui où il s'était montré dans la chambre, il lui demande si rien de particulier ne lui est arrivé en route, s'il n'est pas revenu chercher un livre. Le greffier, étonné de cette question, répond qu'il ne lui est rien arrivé et qu'il a fait route tranquillement jusqu'au village, en compagnie d'une connaissance; mais ils avaient eu, dans la forêt, une discussion au sujet d'une plante qu'ils avaient rencontrée, chacun l'attribuant à un genre différent; il avait affirmé à son compagnon qu'il était absolument sûr de son affaire et que s'ils étaient à la maison et s'il avait son Linné sous la main, il lui montrerait la page où se trouvait la preuve de son assertion. C'était précisément le livre qui était tombé et il était ouvert à la page indiquée.

13. — Le professeur Dr Kruse raconte dans son livre si spirituel : « *Sept années* », l'intéressant fait suivant : Un nommé Bengt, âgé de trente et quelques années, était entré en qualité de domestique à H., chez une famille bourgeoise très estimée, de mœurs patriarcales et très conservatrice des anciens usages et coutumes.

Il était quelque peu paresseux, mais faisait son service à peu près, était d'ailleurs d'humeur très maussade, et dès qu'il y avait quelques groschen à gagner, oubliait tout pour entrer en leur possession. Il était de plus très susceptible et surtout très fier de ce que son maître ne lui avait pas encore adressé de parole malsonnante. Pendant le temps qu'il resta dans cette maison, il eut plusieurs accès d'épilepsie. Au début, cette circonstance produisait du trouble et du bruit dans la maison, mais quand il revenait à lui il adjurait la domesticité et les enfants de la maison de ne rien dire de sa maladie à son maître, car il craignait de perdre sa bonne place; il disait qu'on n'avait qu'à le laisser se débattre, qu'il était atteint de cette maladie depuis son enfance, que jamais encore il n'en était résulté de suites graves pour lui, bien qu'il fût tombé dans les lieux les plus dangereux, que d'ailleurs si on ne le touchait pas, il se remettait plus vite et se sentait moins fatigué. On fit droit à sa requête et il arriva de la sorte que le maître n'eut connaissance de sa maladie qu'après sa mort. D'ordinaire, il avait ses attaques au grenier, où se trouvait sa chambre; les habitants de la maison le voyaient, non sans une profonde consternation, se débattre sur les bords de la trappe pratiquée au grenier. Plusieurs années s'étaient écoulées de la sorte. Un jour il rentra plus ou moins triste et au lieu de se livrer à ses occupations, s'assit, maussade, dans un coin de la cuisine, où il se mettait parfois pour faire ses repas et où on ne tarda pas d'ailleurs à le lui servir.

Pendant qu'il mangeait, le maître entra soudain et s'informa avec vivacité d'un travail à effectuer et qui était resté en souffrance; la ser-

vante reçut des reproches de ce chef, mais en rejeta la responsabilité sur Bengt. Il allait chercher à se disculper lorsque le maître, d'ordinaire très modéré, probablement excité par le flegme avec lequel sa plainte avait été accueillie, donna un soufflet au domestique et se retira.

Bengt passa sa main doucement sur la joue, vint se placer avec vivacité devant la jeune fille, la regarda avec des yeux flamboyants et dit : « Attends que j'aie mangé ; tu te repentiras de cela ! » Il retourna lentement manger, vida d'un bon appétit tout le plat et quitta la cuisine. — Plusieurs heures après, comme il ne reparaissait pas, on l'appela, mais en vain, et l'on se mit en demeure de le chercher.

La jeune fille affirmait qu'il n'avait pas quitté la maison, car il aurait dû passer devant la cuisine, et son chapeau était encore là. — On le retrouva bientôt au grenier, mais mort. Il s'était pendu précisément devant la trappe. Tout le monde était consterné, mais la jeune fille, qui se reprochait sa mort, eut un accès de désespoir et tomba gravement malade, bien que, pour alléger ses remords, elle eût placé à côté de lui, dans le cercueil, quelques groschen qu'il lui avait prêtés à contre-cœur.

Peu après l'inhumation de Bengt, on entendit tout à coup, une nuit, le bruit d'une lourde chute au grenier, puis un bruit comparable à celui d'un corps humain qui roulerait du haut en bas de l'escalier. Toute la maison accourut; mais lorsqu'on fut monté, on n'entendit plus et on ne vit rien. Ces bruits se reproduisirent très souvent; mais comme cela n'arrivait pas chaque nuit, il fut d'autant plus difficile de prendre des mesures pour en déterminer la nature. Néanmoins, il s'est trouvé quelques fois que des personnes, qui étaient au grenier, entendaient du bruit dans la proximité immédiate et presque comme au-dessus d'elles. On s'efforca de découvrir toute cause matérielle susceptible de produire ces bruits avant que cette famille éclairée se décidât à les rapporter au défunt. Mais il n'en était pas moins frappant qu'ils fussent absolument identiques à ceux qu'entendait toute la maison quand Bengt était atteint d'un accès d'épilepsie ; et même, dans les premiers temps, ils étaient espacés à peu près comme du vivant du malade.

Ces bruits s'atténuèrent et devinrent plus rares avec le temps, puis disparurent au bout de sept années environ.

14. — Urbansky, âgé de vingt ans et quelques, travaillait depuis trois semaines dans une carrière à Weinsberg. Pauvre journalier qu'il était, il ne mangeait chaud que le dimanche, et dans la semaine seulement du pain avec de l'eau, et prenait par ci par là un peu de vin ou d'eau-de-vie. Ce régime avait sans doute déterminé chez lui une certaine réceptivité aux influences spirituelles. Quelques nuits avant la catastrophe qui le frappa, il rêva que ses pieds avaient été écrasés par une chute de rochers dans la carrière, et il raconta ce rêve à ses amis le lendemain matin. Plusieurs jours après, il se plaignit de battements de cœur et de douleurs abdominales, et à une jeune fille qu'il aimait, il dit la veille de sa mort, au soir, qu'il désirait lui laisser un souvenir, car bientôt il perdrait la vie dans la carrière. Le même soir, contre son habitude, il fut aussi très silencieux et se coucha sur la banquette du poêle sans dire un mot. Pendant la nuit, il se tourna et se retourna dans son lit sans trouver le sommeil.

Contre son habitude, il se leva le lendemain matin dès 5 heures 1/2 et avec lui se levèrent trois autres travailleurs qui,comme lui et comme poussés par une fatalité inéluctable, se rendirent contre toute règle à l'ouvrage de si bonne heure (c'étaient encore les mois d'hiver) et en conséquence allèrent à la mort. Celle-ci les surprit au moment même où ils arrivaient à la carrière; celle-ci s'écroula sur eux avec ses énormes blocs de roches et les ensevelit.

Malgré un travail des plus énergiques, on ne réussit qu'au bout de plusieurs jours à dégager leurs cadavres affreusement mutilés. Le premier d'entre eux était celui d'Urbansky.

15. — Les campagnards écossais ont leurs croyances toutes particulières et sont convaincus que toute personne qui se livre à une joie immodérée, est menacée d'un grand malheur. D'après leur expression, on est, dans ces conditions, *émancipé* (*libre* dans le sens d'exposé à toutes influences) et sur le point d'être surpris par quelque terrible événement. Telle était la disposition d'esprit dans laquelle se trouvait, le 3 août 1829, l'aubergiste Cruishank (dans le comté écossais de Moray).

« Voyez-donc, dit sa femme, n'est-il pas *émancipé ?* Comme il danse ! comme il saute ! Je ne l'ai jamais vu danser ainsi le « strashpey» (une danse très vive au violon). Certainement un grand malheur nous menace ! »

L'aubergiste continua à danser et en même temps jouait du violon, et c'était le moment où commençait la terrible inondation qui, en 1829, dévasta une superficie de six milles carrés, comprenant la plus grande partie du comté de Moray. Aussitôt, il songea à mettre à l'abri son bois de chauffage; deux voisins l'aidèrent dans

cette besogne jusqu'à ce que l'eau monta plus haut, et alors ils s'enfuirent, Cruishank se moqua d'eux et continua le sauvetage de son bien. Finalement, il fut obligé de quitter lui-même sa maison envahie jusqu'au sommet. Il se plaça sur deux planches et, toujours encore de bonne humeur, il joua sur son violon, tout entraîné qu'il était par le flot. Il espérait atterrir à une hauteur voisine. Mais soudain il vit la masse d'eau, semblable à une montagne, se jeter sur lui. Il pâlit, jeta son violon, et comme le roi Richard, cria : « Un cheval ! un cheval ! Faites nager dans ma direction un cheval, avec une corde au cou, ou je suis perdu ! » A peine eut-il articulé ces mots qu'il fut englouti dans le flot. Quelques minutes après on le vit suspendu à un arbre, au-dessus de l'abîme. Il en avait saisi les rameaux au moment où son radeau lui était arraché de dessous les pieds. On poussa des cris de joie en le voyant, car on le crut sauvé. C'est en vain qu'on chercha à se rendre à son secours sur une barque; la barque fut entraînée par la violence du courant et ceux qui la montaient ne réussirent à gagner la terre ferme qu'à grand'peine par la nuit close.

L'eau continuait à monter. Vers dix heures du soir on entendit le naufragé crier plusieurs fois au secours, et il devait faire un effort de voix considérable pour être entendu encore au milieu du mugissement de la tempête et du fracas du tonnerre.

(Nous abrégeons ici). Il cria encore de temps à autre et après un long silence trouva même le moyen de siffler en introduisant ses doigts dans sa bouche. Puis tout fut fini. Le lendemain soir on trouva son cadavre à cinq milles de là, près de Dandabrith ; l'arbre auquel il s'était cramponné avait été déraciné par la violence du flot.

(*Trad. de l'Allemand par le* Dr Lux).

# Remarquables phénomènes à Mannheim en 1881

La lettre que nous publions ci-dessous est relative à des faits qui se sont produits il y a plus de vingt ans à Mannheim ; elle nous a été communiquée par un de nos amis de Mulhouse, lié avec la famille de Mme Sch. (Mlle E. P. à l'époque des phénomènes). La sincérité de toutes les personnes qui ont été mêlées à cette affaire est absolument hors de doute; les journaux de la région ont fait beaucoup de bruit autour d'elle à cette époque. Comme dans la plupart des cas de hantise analogues, les phénomènes cessèrent avec la disparition du médium qui a été ici certainement la jeune bonne récemment introduite dans la maison :

*Lettre de Mme G. à sa sœur, Mlle Eugénie P., à Mulhouse.*

Mannheim (Grand-Duché de Bade), 9 mars 1881.

Ma chère Eugénie,

Je réponds à ta lettre. Maurice enfin commence à se remettre. Mais arrivons au fait. Depuis le 1er février nous avons une nouvelle bonne. Elle m'a un peu désappointée, car elle est un peu enfant et joue trop avec les miens ; néanmoins elle est obéissante, bien élevée, mais délicate de constitution. On lui a adjoint une femme pour les gros ouvrages.

Je vais te raconter des choses inouïes qui se sont passées chez nous. Lundi 28 février, je vais au marché comme d'habitude, laissant Maurice avec la petite bonne, leur recommandant surtout de ne pas ouvrir aux mendiants. En rentrant, je les trouve à la cuisine, se blotissant tout effrayés, disant que, pendant mon absence, la sonnette avait été agitée tout le temps, et qu'ils avaient peur. Je n'y fis pas attention. Je supposai qu'un mauvais garnement, m'ayant vu sortir, avait voulu s'amuser à contrarier les gens de la maison. Je ne m'y arrêtai pas autrement, et je n'y songeai plus.

Mais voilà que, pendant notre dîner, la sonnerie recommence. Impossible de surprendre le coupable ou le mauvais plaisant. Toujours, dès qu'on n'y regardait pas, cela sonnait. Le temps d'aller voir vite, il n'y avait plus personne. Le soir, mon mari resta en observation durant 2 heures, mais on n'entendit rien. A peine s'était-il mis à table pour souper que la sonnerie recommença. Pour en finir, il lia ferme la sonnette avec un fil de cuivre, qu'il serra fortement avec une pince. Il eût été impossible d'enlever ce fil sans un outil. Au matin, le fil de cuivre était enlevé et la sonnerie recommençait de plus belle, mais toujours au moment précis où on n'y regardait pas. Nous avons alors monté la garde à tour de rôle, mais si peu qu'on quittât le poste, la sonnerie recommençait. Pour en finir, mon mari arracha la sonnette; mais voilà que les sonneries électriques se firent entendre à leur tour. On courait de l'une à l'autre, rien, toujours rien. Mon mari décroche la batterie. Voilà que la porte intérieure du logement s'ouvre ; on la ferme, elle se

rouvre ; on la ferme de nouveau, elle s'ouvre encore. On ferme toutes les portes à clef ; les clefs tournent d'elles-mêmes, et les portes se rouvrent. Finalement, devant cette insécurité, on décide de mettre en lieu sûr l'argenterie. Je cherche les cuillers, mais elles ont déjà disparu. Nous voulons faire prendre de la bière, mais la cruche a disparu ; elle se trouvait, l'instant d'avant, remplie d'eau sur la table de la chambre des garçons. On court à droite et à gauche pour retrouver les objets disparus. Notre voisine qui reste en face, sur le palier, vient se réfugier chez nous avec son enfant. Elle est effrayée parce qu'on a frappé à sa porte et qu'elle n'y a trouvé personne. La petite bonne descend pour une commission ; elle crie de venir voir : les cuillers étaient disposées sur les marches, au bas de l'escalier. Un des enfants veut aller au cabinet, il trouve la cruche à bière sur un rayon très haut placé, avec l'eau qui s'y trouvait. Une voisine, Mme L. vient nous voir et, au moment de quitter, la porte donnant sur le palier s'ouvre d'elle-même et, dans le passage, on trouve une chaise qui avait dû traverser plusieurs pièces pour arriver jusque-là. Du monde arrive, on discute sur l'évènement. On referme la porte. Deux minutes après, elle était rouverte et, dans le passage, on trouva une grosse miche de pain qu'Ernest avait entamée et laissée dans la cuisine un instant auparavant. On accourt, consterné, quand une jeune bonne de l'étage au-dessus, qui montait avec un seau d'eau, nous dit : « Voici une montre que j'ai trouvée sur l'escalier. » Or cette montre était celle d'Ernest qui, peu auparavant était accrochée au mur dans sa chambre.

L'inquiétude me prend. J'appelle Maurice. Je lui dis d'aller voir si les deux montres du père sont encore dans la chambre à coucher. Il revient me dire qu'elles y sont encore ; mais il y retourne aussitôt et me dit qu'il en manque une. Inquiétude plus grande que jamais d'être volés. Et cependant toujours les mêmes personnes connues chez nous ; personne d'étranger. Encore quelqu'un qui monte l'escalier et dit : « Encore une montre ! » C'était celle de mon mari qui venait de disparaître. Pendant que nous causons, différents objets disparaissent des chambres pour se retrouver ensuite dans le corridor. Nous ne faisons que ramasser de tous côtés des objets pour les remettre à leur place. Je m'inquiétai pour la nuit, car cela n'avait pas l'air de vouloir cesser. Nous allumâmes 4 lampes ; mais rien ne bougea : nous restâmes à l'affût toute la nuit. Le lendemain, vendredi, tout au matin, cela recommença. Les serviettes allaient se promener dans le corridor ; puis ce furent des pipes, des pots de fleurs et quantité d'autres objets que je ne puis tous citer, car je n'en finirais pas.

Je n'osais plus me servir des cuillers en argent ; je les enfermai dans le buffet. Il y en avait douze, 6 grandes et 6 petites. Un moment après, je regarde, 2 des grandes étaient parties, et 3 des petites se trouvaient posées en croix dans l'armoire même. Note bien que tout ce qu'on retrouvait ainsi était posé en croix. Je pensai laisser les trois petites cuillers où elles étaient jusqu'à l'arrivée de mon mari, mais, un moment après, elles manquèrent aussi. Je passai ainsi mon après-midi à chercher ; mais fatiguée, n'en pouvant plus, je ne cherchai plus.

A 6 heures j'entre dans la chambre à coucher : je vois les fenêtres grandes ouvertes et, voulant les fermer, je trouve les pantoufles d'une de mes filles, qui avaient disparu déjà 3 fois, sur le bord extérieur de la fenêtre, avec les 5 cuillers perdues, les grosses fourrées dedans à force pour les faire entrer.

On se perd en conjectures. Dans une autre chambre éloignée de la cuisine, celle des garçons, se trouvent 3 bouteilles posées sur un tabouret ; ces 3 bouteilles venaient d'être enlevées de la cuisine. Nous remettons bouteilles et tabouret en place. Dans cette chambre des garçons nous allumons une bougie et la posons sur la table. Les enfants se mettent autour, mais ont peur. La bougie s'éteint. Le tabouret et les bouteilles reviennent alors de la cuisine à la chambre, et le va-et-vient de ces objets se répète plus de vingt fois.

Arrive l'heure de coucher les enfants. La petite bonne était perdue de frayeur. J'étais obligée de tout faire. Je donne aux enfants une bougie avec des allumettes. Je regarde si les fenêtres sont bien fermées, et je quitte en laissant les portes ouvertes. Nous étions, mon mari et moi, encore levés, quand il se fit un bruit formidable : le chandelier de cuivre, avec la bougie et les allumettes, était lancé avec force de la chambre des filles dans celle des garçons, et les fenêtres étaient grandes ouvertes. On remet tout en ordre et je dis aux deux petites de se lever. Nous portons leurs matelas dans la salle à manger, pour les avoir près de nous, et nous fermons la chambre à clef. Nous nous retirons dans notre chambre, sans nous coucher. Un bruit épouvantable se fait entendre. C'était le tabouret qui était lancé à travers 3 chambres ; puis un second bruit, c'était le sac d'école de Laure, qui était lancé avec non moins de violence entre les pieds du tabouret.

Il était 11 heures du soir. Que faire ? On entend la bonne et les enfants se plaindre. Nous y

allons voir. Voici que la bonne et nos filles n'avaient plus d'édredons. L'un se trouvait sur le lit des garçons et l'autre dans une autre pièce. La bonne avait un fauteuil sur son lit, et mes filles une chaise et un fer à repasser. Nous remettons les choses en place et restons assis près des enfants. La chambre était éclairée en plein par la lampe. La petite bonne pleurait, parce que, disait-elle, quelque chose la tirait par les pieds. Elle se lève. Il était 2 heures du matin. Nous étions donc trois levés. Je dis à mon mari d'aller se reposer. Comme il allait se coucher, on entend un bruit comme si la maison allait s'écrouler. C'était un obus qui tombait du haut de la commode au point de faire un trou dans le plancher. Je remets l'obus en place et, le temps à peine de me retourner, voilà qu'Ernest se met à crier depuis sa chambre : Qui est-ce qui m'a mis cette machine-là ? Il avait l'obus logé tout en haut dans la manche de chemise contre le bras nu, si bien qu'il ne pouvait pas bouger. Je remets de nouveau l'obus à sa place et, le temps de jeter un coup d'œil sur le feu, il avait de nouveau disparu. Nous nous mettons à sa recherche sans résultat. Tout-à-coup, Hélène se met à crier : « Dieu, que c'est froid ! » Elle avait l'obus logé au plus bas des reins, sous la chemise.

Il était à peu près 3 heures 1/2. Nous attendions le jour avec impatience. A chaque instant, on entendait des craquements ou des bruits. Des objets étaient lancés de tous côtés. Quand ce n'était pas trop fort, nous n'allions même pas voir. Nous avions fermé toutes les portes et retiré les clefs. J'en avais posé trois sur une petite table avec un bougeoir à côté pour les avoir sous la main. Un moment je me dis qu'elles sont encore là et, le temps de me retourner, elles ont disparu. L'expérience était faite, je savais qu'elles reviendraient et qu'il était inutile de chercher. Effectivement, deux des clefs furent lancées, successivement, au milieu du salon, et la troisième se trouvait placée entre les livres d'Hélène, qui dormait. Puis, un morceau de pain fut lancé, à plusieurs reprises, à la figure de cette dernière (6 ans) ; elle criait pour demander qui pouvait bien lui jeter ces objets. La petite Laure (4 ans), inquiète, demanda à se lever. Il n'y eut plus de couchés que les deux garçons et Hélène. Maurice (10 ans), malade, était agité. Les fenêtres, chez lui, s'ouvrent et les rideaux s'écartent d'eux-mêmes, je les ferme à mesure. Mais, il faut te dire que toutes ces choses arrivent ooup sur coup et sans répit. Je me promène constamment la bougie à la main, car il suffisait de s'asseoir un instant pour qu'un objet fût aussitôt lancé, ou qu'un bruit se fit entendre.

A 6 heures du matin, le flacon de colle des garçons vient voler dans la chambre. Tout cesse alors jusqu'à 7 heures 1/2, où l'histoire recommence avec les bouteilles et le tabouret. Les bouteilles avaient deux pièces à traverser, et le tabouret une, pour se rejoindre. Plusieurs bouteilles se trouvèrent ainsi réunies à côté du tabouret, avec le vase de nuit des petites, sans que rien du contenu de ce dernier se fût répandu pendant le transport. De ce moment, on se promit de ne plus rien ranger. Bientôt les bouteilles furent réunies au nombre de 13. Nous n'y touchâmes pas et alors que, par hasard, et pour un instant, notre attention fut dirigée d'un autre côté, voici que les bouteilles étaient toutes parties pour retourner à la cuisine. Les jarretières et les pantoufles des enfants se trouvèrent en croix sur les vêtements et sous les chaises, et les pipes de mon mari étaient posées en croix sur le secrétaire.

Nous ne pensions plus aux repas, on n'avait pas faim. Cependant, à 9 heures, je donne le déjeuner à Maurice, avec une cuiller en argent. Le temps d'arranger les oreillers de mon garçon malade, la cuiller disparaît en même temps qu'une de ses bottines ; mon mari passe la matinée à chercher ces objets ; impossible de les retrouver. Vers le soir, la bottine se retrouve au milieu de la chambre. Restait la cuiller. Je ne cherchai plus. Tout à coup, manque le sucrier, puis une petite cassette de cuivre qui me servait pour mes épingles à cheveux le soir en me couchant. Le lendemain matin, dimanche, cassette, cuiller et sucrier se retrouvent sous notre lit. Toute la nuit nous étions restés debout pour voir, mais il ne se passa rien. Pour en finir, ce dimanche matin, une des portes intérieures du logis se trouva décrochée et placée en travers de la porte extérieure.

De ce moment, toute la ville fut au courant de ces faits. Le propriétaire, très affecté, alla par les brasseries et répandit le bruit que c'était notre petite bonne qui nous jouait tous ces tours. Pauvre petite, plus innocente qu'un enfant, et que nous n'avions pas perdue de vue un instant ! Beaucoup de monde vint voir, mais alors rien. Samedi soir, le patron de mon mari, intrigué, avait fait demander la permission pour son cocher de venir chez nous. Pendant qu'il se trouvait là, la commode vint se placer d'elle-même en travers dans la chambre, si bien que cet homme en fut comme pétrifié. L'obus, qui se trouvait sur la commode, avait disparu. On la remit à sa place, et on retrouva l'obus derrière un coussin du canapé. Le cocher alla raconter les choses à ses maîtres qui vinrent, à deux, pour voir, mais rien ne se produisit en leur présence.

Impossible d'entrer dans tous les détails, quoiqu'ils soient tous intéressants. Disons, en passant, que, dans l'armoire des enfants, tous les vêtements avaient été décrochés. Le sabre de mon mari, qui était suspendu dans la chambre à coucher, se trouva couché en travers, au fond de l'armoire, sur les vêtements des enfants.

Je n'en puis plus, et, j'espère que je ne t'en écrirai pas devantage. C'est pourquoi je te prie de conserver cette lettre, à titre de document, pour que je puisse la retrouver et la relire au besoin plus tard. Tout cela, tu peux m'en croire, était saisissant, effrayant (schauerlich). Maintenant, depuis deux nuits, plus rien ne s'est produit et nous pouvons enfin dormir. Mais nous continuons de nous ressentir de ces terribles émotions.

Mon pauvre mari a eu des cheveux gris de toute cette aventure. Chaque fois que quelque chose arrivait, il devenait blême, il avait la chair de poule. Pour obliger le propriétaire, nous avons fait rentrer la petite bonne chez ses parents, et aussi pour éviter, à la pauvre petite, d'être montrée au doigt comme une sorcière. J'espère que vous voudrez bien me dire votre avis sur ces étranges phénomènes, et, là dessus, je termine en vous embrassant tous de cœur.

Adèle G.

*P.-S.* — J'oubliais de vous dire que mon chapeau se promenait constamment par le corridor. Mais, depuis, il n'y a plus rien eu, et je dois répéter, encore une fois, que, parmi tant d'objets si souvent disparus, rien n'a été perdu et tout s'est toujours retrouvé.

## COUPS D'AILE

L'essaim des flots ardents m'effleure plein d'ivresse.
Emportez mes désirs
Vers une île divine où, vague charmeresse,
J'écoute vos soupirs.

Le rythme de la mer se dore d'auréole.
Emportez mon essor,
Accord de l'infini, aube de la parole
J'entends les cordes d'or.

Le souffle de l'espace emplit la solitude.
Cygne, cygne des mers,
Le chant clair monte en moi loin de la multitude.
L'âme brise ses fers.

O. de Bézobrazow.



## L'heure Fuyante et l'heure Éternelle

Le jour regarde l'ombre et lui dit : « Je t'attends,
Je suis las au milieu de la flamme allumée »,
Et la nuit, pour sa paix, lui répond : « Je descends »
Mais que la paix est triste à mon âme calmée.

Puis déchirant son voile, appelant la clarté,
La nuit mélancolique a vécu son silence,
Et le soleil puissant remplit l'immensité ;
Mais que l'azur est triste à mon âme qui pense.

Jours et nuits effeuillés au bord de l'infini,
Pour pleurer, pour aimer, que demander encore ?
O nature, ton souffle, il enlace un banni,
Mais que ton souffle est triste en le verbe sonore.

Allez ombres, rayons, chant payés par le cœur.
Pour trouver de la joie où l'âme s'abandonne,
Prenez les palais bleus évoquant le bonheur
Et donnez-moi le chaume où la charité donne.

O. de Bézobrazow.
Paris, 1905, avril.

## LES BIJOUX DE CHAQUE MOIS

D'après une croyance, superstitieuse selon les uns, raisonnée selon les autres, et digne d'attention, chaque mois a une influence occulte et inévitable sur la destinée des enfants qu'il voit naître. Une pierre précieuse est le symbole de cette influence : aussi est-il d'usage, entre amis, de se faire, aux anniversaires de naissance, des cadeaux ornés de la pierre de bon augure.

*Janvier*, l'hyacinthe ou le grenat, présage de constance et de fidélité ; *Février*, l'améthyste, préservatif contre les passions violentes : elle annonce la paix du cœur ; *Mars*, la sanguine : elle est la marque du courage, et elle indique aussi la discrétion dans les entreprises périlleuses ; *Avril*, le saphir ou le diamant : c'est une garantie d'innocence ou de repentir ; *Mai*, l'émeraude, c'est l'amour heureux ; *Juin*, l'agate, longs jours de santé ; *Juillet*, le rubis ou la cornaline: oubli des chagrins de l'amour ou de l'amitié; *Août*, sardoine: félicité conjugale ; *Septembre*, la chrysolithe, qui préserve de la folie ; *Octobre*, l'aigue-marine ou l'opale, signe de malheur et d'espérance ; *Novembre*, la topaze, qui promet la chose rare, l'amitié !

Heureux, enfin, les hommes nés en *Décembre*, la turquoise ou malachite ne promet que des succès et un bonheur inaltérable.

## UN CONTREPOIZON UNIVERSEL

(EN ORTHOGRAPHE SIMPLIFIÉE)

A Toulouse, il y a eu quinze persones empoizonées par les champignons dans la même maizon. On apèle le docteur Sécheyron. Il prépare des carafes d'eau charbonée qu'il prescrit à tous de boire, pendant qu'il soigne, dans une chambre à côté, une des malades violament ateinte. Il fait introduire avec une sonde l'eau charbonée dans son estomac. Des rires lui prouvent bientôt que les quatorze premiers malades sont guéris de coliques atroces. Au bout de quelques heures, il n'y avait plus aucun malade.

Frapé de ce récit que j'ai trouvé dans l'« *Apiculteur* » de septembre 1902, j'ai écrit au docteur Sécheyron, chirurjien en chef des hôpitaus de Toulouse. Il m'a confirmé ce récit; de plus, il m'a répondu que, d'après les travaus de son grand-père, M. Touéry, savant farmacien-chimiste, le charbon était un contrepoizon universel.

Une brochure a été publiée relatant une centaine d'expériences ; en voici une entre autres.

« Devant témoins, M. Touéry a mêlé avec du charbon une doze de strychnine sufizante pour tuer pluzieurs persones, puis il a avalé le tout sans en être incomodé. »

Le chimiste fit cète expérience en prézence des délégacions de l'Académie de Médecine de Paris.

Ainsi, lorsque vous aurez des craintes d'empoizonement, prenez du charbon, en attendant le médecin. Il faut le réduire en poudre fine ; de la braize bien époussetée, écrazée avec une bouteille, est du charbon sufizant.

Il faut prendre le charbon de dix en dix minutes, par cuillerées à bouche, dans de l'eau pure ou aromatizée, jusqu'à ce que les douleurs s'arrêtent.

Le charbon est bon à employer aussi lorsqu'une persone a bu trop d'alcool qui met sa vie en danjer.

# REVUE UNIVERSELLE

**Les canaux de la planète Mars.**— La planète Mars a fait l'objet de nouvelles observations de la part d'astronomes américains qui établissent de façon indiscutable l'existence des fameux canaux qui la sillonnent. Voici ce qu'en dit *Le Matin* du 30 sept., d'après le *Times:*

« Depuis 1877, date à laquelle l'astronome italien Schiaparelli signala pour la première fois l'existence de canaux sur la planète Mars, nombreuses ont été les controverses scientifiques relatives à leur nature et à leur existence même. D'aucuns ont voulu y voir de véritables canaux reliant entre eux des océans, d'autres des lignes de végétation contiguës à de simples canaux d'irrigation, d'autres encore des fissures résultant de la contraction par refroidissement de la planète.

« Disons enfin que certains observateurs n'ont pas réussi à les voir du tout et en ont, par suite, purement et simplement nié l'existence.

« La question en était encore là il y a quelques mois, lorsque les astronomes de l'observatoire de Flagstaff (Arizona) décidèrent de faire appel à la plaque photographique qu'on ne pourrait accuser, elle, de se laisser suggestionner comme les « détracteurs » des canaux affirmaient que ç'avait été le cas pour ceux qui disaient les avoir vus des objectifs de leurs lunettes.

« Très bien outillé, l'observatoire de Flagstaff bénéficie en outre de conditions climatériques et météorologiques particulièrement favorables : grande altitude, 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer et siccité presque absolue de l'atmosphère. La tâche n'en était pas moins des plus délicates, et des précautions aussi minutieuses que savantes durent être prises pour la mener à bien.

« Les résultats ont été des plus probants : les photographies obtenues montrent non seulement les canaux, mais aussi leur dédoublement, point encore plus contesté jusqu'à ce jour que leur existence.

« Il est toutefois digne de remarque que nos plaques ou pellicules les plus sensibles sont encore loin d'égaler notre rétine ; l'appareil de l'observatoire de Flagstaff, qu'on peut à bon droit supposer des meilleurs, n'a en effet enregistré qu'une quarantaine de canaux, alors qu'à l'œil on en a découvert et dessiné près de 400. Mais si la quantité diffère, une même disposition générale se retrouve dans les dessins que dans les clichés photographiques. »

Reste à interpréter l'origine de ces canaux ; leur régularité même semble indiquer l'œuvre d'êtres intelligents.

**L'anesthésie par la lumière bleue**, par le Dr A. Cartaz (*La Nature*, 19 août 1905) — On sait que les rayons bleus exercent une action calmante et l'on a réussi à calmer l'irritabilité de certains maniaques en les enfermant dans des chambres à vitraux bleus. Le professeur Redard, de Genève, a cherché à utiliser l'influence des radiations bleues sur les centres nerveux, dans la pratique chirurgicale. Des expériences nombreuses lui avaient permis de constater que la sensibilité se trouve engourdie par elle suffisamment pour permettre de procéder à de petites opérations locales. Avec la lumière rouge on obtiendrait, au contraire, une action irritante; avec la lumière jaune, une action déprimante.

Le Dr Redard place le malade dans un fauteuil, à 15 centimètres devant une lampe Edison de 15 bougies, à verre bleu et à réflecteur nickelé; la tête est recouverte d'un voile bleu, et on enjoint au malade de fixer le regard sur la lampe. Au bout de 2 à 3 minutes le sujet tombe dans un état d'inconscience et d'anesthésie, avec dilatation de la pupille et l'on peut, sans crainte de provoquer de la douleur, faire une opération de courte durée, l'enlèvement d'une dent, etc. Le résultat obtenu n'est pas le même chez tous les sujets. Le Dr Millard, de Londres, a également employé la lumière bleue dans une trentaine de cas; il a obtenu 20 succès complets, avec anesthésie très nette; il y eut 8 insuccès, ce que M. Milliard attribue à une nervosité spéciale des sujets.

Le Dr Redard et ses collègues admettent une action directe sur les centres nerveux, ce que prouverait la dilatation des pupilles; d'après quelques-uns l'effet anesthésique serait limité aux régions innervées par les nerfs crâniens et en particulier le trijumeau. On constate en effet que la sensibilité est conservée dans les extrémités. (Bien que ces auteurs nient toute action hypnotique et toute auto-suggestion, nous croyons cependant que l'expérience doit mieux réussir chez les sujets hypnotisables et doués de suggestibilité.)

---

**Tunnel creusé au temps des Hébreux** (*La Nature*, 2 sept., et *Cosmos*, 19 août). — Il s'agit du tunnel de Shiloah sur lequel le Dr Bertholet, de Bâle, vient de publier un travail. D'après la tradition, le roi Hezekiah ou Ezechias, qui régna à Jérusalem entre 729 et 699 av. J. C., fit creuser une conduite et un réservoir pour amener l'eau dans la ville; cette conduite fut forée à travers une colline; un manuscrit de Sirach confirme cette tradition et nous montre la création d'un service des eaux à Jérusalem. « Hezekiah fortifia sa cité en y amenant l'eau et il fora la roche au moyen du bronze, et il endigua l'eau dans un réservoir. » La création de ce tunnel servit en même temps à alimenter d'eau la ville et à détourner les sources qui auraient pu servir aux ennemis venant assiéger Jérusalem. Car il est encore dit que « Hezekiah arrêta le cours du Gihon et le détourna du côté occidental de la cité de David. » Il n'est pas douteux que le susdit passage du manuscrit de Sirach se rapporte au tunnel de Shiloah qui amène l'eau de la source de Marie, à l'est de la ville, jusque dans la ville et dans l'étang de Siloam, qui est mentionné dans le quatrième Evangile. On trouve encore indiqué ces faits dans d'autres passages de la Bible.

En 1880, des enfants, se baignant dans les eaux du tunnel, ont remarqué accidentellement une inscription en vieux caractères hébreux, moins primitifs cependant que ceux de la pierre de Moab; cette inscription, contemporaine de l'exécution du tunnel, d'après des investigations minutieuses, a permis de savoir comment le creusement avait été mené à bonne fin : « Le percement est terminé. Quand le pic de l'un n'avait pas encore frappé le pic de l'autre, et qu'il y avait encore 3 aunes, on pouvait entendre la voix de l'un qui appelait l'autre par une fissure. Et le jour final du percement, les mineurs se rencontrèrent pic contre pic. La hauteur du rocher au-dessus de la tête des mineurs était de 100 aunes. Alors les eaux coulèrent dans le réservoir, sur une distance de 1200 aunes. » Cette distance équivaut à environ 530 mètres.

Le travail a dû être difficile; les mineurs ont dû commencer le creusement par les extrémités opposées, les marques des outils sur les parois étant en sens inverse dans les deux moitiés; on a aussi dû changer plusieurs fois de direction avant de se rencontrer, comme le prouvent les tronçons de galeries abandonnés quand on reconnaissait être dans l'erreur. Le point de rencontre ne fut pas loin du milieu du tunnel. Sa largeur varie de 60 à 90 centim., sur 3 m. de haut à la tête Sud, 1 m. 80 au Nord, avec abaissement en certains points jusqu'à 60 centim., suivant la nature de la roche. Le radier du tunnel est presque exactement de niveau, ce qui prouve l'habileté professionnelle des ingénieurs du roi Hezekiah.

---

**Mon ami Werner. Phénomènes remarquables dans l'Afrique orientale**, par F. Langheld. (*Die übersinnl. Welt.*, juin). — Le capitaine L... a passé deux années dans un poste des possessions allemandes de l'Est de l'Afrique; la maison qu'il occupait était en même temps le siège de l'administration impériale; elle était entourée

d'une large vérandah et il avait transformé une partie de cette vérandah en une salle à manger en plein air Un jeune représentant de commerce, nommé Werner, venait souvent le voir ; c'était un homme d'un caractère sérieux et décidé, très entreprenant, qui trouvait les affaires de sa factorerie trop restreintes. Aussi accepta t-il avec empressement une proposition de se rendre à un poste près du lac Victoria.

La veille du départ de W..., les deux amis se réunirent une fois encore sur la véranda devant un repas auquel étaient conviés le successeur de W... et plusieurs employés. Malgré la gaité de la réunion, L... éprouvait un serrement de cœur et avait comme le pressentiment d'une catastrophe. Après les libations d'usages, W... se retira à minuit ; il embrassa L... qui ressentit encore une fois comme un frisson lui parcourant le corps et recommanda à W... d'être prudent. W... lui dit: « Qu'y a-t-il à craindre ? S'il m'arrivait quelque chose, tu serais le premier à le savoir ; je me manifesterais par un signe, où que tu fusses. »

Environ deux mois après, les nuits furent troublées par du désordre dans le pigeonnier ; L... pensa qu'une marte troublait les pigeons et donna ordre de veiller. Une nuit, le chien de L... vint vers le lit de son maître et le réveilla ; on entendait les pigeons voleter affolés. L... prit son fusil à deux coups et sortit dans la cour ; un sous-officier noir l'avertit qu'on voyait deux yeux briller dans le pigeonnier; L... les aperçut également, brillant tout rouges comme des charbons incandescents ; rien de la phosphorescence des yeux des animaux de proie. De plus, cette lueur ne pouvait s'expliquer par un reflet de lampe ou de lune. L... épaula aussitôt son fusil et tira ; à travers la fumée de la poudre, il vit un animal semblable à un chimpanzé tomber et rester un moment enroulé sur lui-même ; il était couvert de longs poils roux, se releva soudain et traversa la cour avec la rapidité de l'éclair et disparut au coin de la maison en jetant un cri épouvantable. Les soldats s'étaient éclipsés et ne revinrent que sur l'ordre de L...; il leur reprocha de n'avoir pas tiré sur l'animal. Mais un vieux sous-officier soudanais déclara que ce n'était pas un animal, mais un *sheitani* (démon), invulnérable. L... se moqua d'eux, mais le vieil Hassan lui dit que cet être fantomal se montrait chaque fois qu'un européen mourait d'une mort non naturelle ; il avait pu vérifier le fait trois fois. « Pense à mes paroles », ajouta-t-il. L... fit apporter des lanternes, mais on ne put trouver sur le sol une goutte de sang et cependant L... avait tiré avec des chevrotines. Il s'aperçut alors que son chien, d'ordinaire toujours à ses côtés, ne se laissait pas voir ; il le siffla en vain. Il le trouva dans un coin de sa chambre manifestant tous les signes de la terreur. Il voulut l'emmener pour une ronde autour de la maison, mais aucune force ne put lui faire tourner le coin du bâtiment. Ce chien cependant ne reculait pas devant les vipères, les genettes et même les animaux féroces de grande taille.

Il était près de minuit ; L... ne put s'endormir et entendit craquer le parquet de la véranda, sur laquelle donnait la chambre à coucher ; c'était encore comme un cliquetis de verre, un entrechoquement d'assiettes. L... se leva vivement, prit son fusil et résolut de sortir de l'autre côté pour faire le tour et surprendre le voleur, s'il y en avait un. Tout était calme dehors. L... marcha à pas de loups, monta l'escalier de la véranda, vint jusqu'au coin et se pencha pour voir ; et il vit, au clair de lune, la table couverte de vaisselle, de bouteilles et de verres et un européen assis devant. Il pensa d'abord à une hallucination, puis que ce pouvait être une connaissance arrivée pendant un instant qu'il aurait sommeillé inconsciemment. Mais voilà que l'étranger tourna la tête et regarda L. .; celui-ci fut comme pétrifié et reconnut son ami W..., mais combien changé, les yeux enfoncés, les joues creusées et un air de souffrance indicible exprimé par ses traits. L... était glacé jusqu'à la nuque, mais il surmonta ce moment de faiblesse et dit : « Werner, d'où viens-tu ? » Au même instant, la clarté de la lune s'efface, L... se précipite vers la table; elle était vide ; en tâtonnant il renversa la chaise sur laquelle était assis le fantôme, et le bruit lui fit comprendre qu'il était bien réveillé et avait sa pleine conscience. Il rentra faire de la lumière, et constata que tout était comme la veille, à l'exception de la chaise qu'il venait de renverser.

Le lendemain, il demanda au successeur de W... s'il avait des nouvelles de lui ; il n'en avait pas et L... ne dit rien de sa vision. Six semaines après, on apprit que le jour même des événements racontés plus haut, W... était allé, malgré les avis contraires qui lui furent donnés, à la chasse à l'autruche sur la rive sud du lac Victoria, qu'il s'était égaré dans le steppe et avait été trouvé déchiré par des bêtes sauvages. On retrouva près de lui la photographie de L... et on constata qu'il avait tiré jusqu'à sa dernière cartouche. Werner avait tenu parole.

---

Preuves convaincantes, par Luise Hitze (*Die übersinnl Welt*, juillet 1905). — 1° A la Pentecôte de 1904, L. H. fit avec Mlle O., médium auditif, un séjour dans les préalpes bavaroises. Un jour elles se décidèrent à une excursion matinale en tramway électrique, avec projet de re-

tour à la pension pour midi. Arrivées à destination, elles pénétrèrent dans un bois; L. H. s'assit à la lisière, O. continua la promenade en cueillant des fleurs, après avoir promis de revenir à temps pour ne pas manquer le tramway. Mais O. ne revenant pas, L. H. eut recours à son esprit familier et s'assura d'abord s'il était présent; elle prit une clef qu'elle portait sur elle et celle-ci se mit à tourner entre ses mains : « Je te prie, cher ami, dit-elle à l'esprit, va auprès de mon amie et dis lui qu'il est grand temps qu'elle revienne, autrement nous risquerions de manquer le train. » Une demie minute après, L. H. vit O. s'arrêter subitement et revenir en toute hâte. Déjà à distance, elle cria : « Tu m'as envoyé chercher ! J'ai entendu la voix de ton ami. Il disait : Mademoiselle, il est grand temps de retourner ! Votre amie est inquiète et craint que vous ne manquiez le train ! » O. avoua que, sans cet avertissement, elle aurait continué sa promenade, insouciante.

2° En été 1904, Mlle O. avait fait la connaissance d'un Suissesse, la meilleure amie de L. H.; mais elle ne connaissait ni ses parents, ni ses sœurs. Cette amie fut bientôt rappelée en Suisse, parce que sa plus jeune sœur était tombée gravement malade. Cette sœur, appelée Sophie, était arrivée au dernier degré de la phtisie et souffrait beaucoup. O., qui ne connaissait pas personnellement cette malade, priait pour elle le matin du 15 novembre, lorsqu'elle entendit une voix lui dire : « Ne prie plus pour sa délivrance, elle est délivrée ! » Deux heures après arrivait la nouvelle de sa mort. Il ne saurait être question ici de télépathie, car les deux intéressées ne se connaissaient pas personnellement.

Ces deux faits si probants se produisirent d'une façon inopinée.

3° Au commencement de l'hiver de 1904, L. H. reçut la visite d'une maîtresse de musique avec laquelle elle n'a que des relations superficielles. Elle se plaignit fort de se sentir si seule depuis la mort de son amie Thérèse M.. L. H. ne connaissait aucunement cette Thérèse M. et n'avait jamais entendu parler d'elle. Lorsque la visiteuse fut partie, l'esprit familier de L. H. fit connaître sa présence, comme il en avait l'habitude, par un parfum de violette. Elle prit sa clef en main et apprit ainsi que la dame avait été accompagnée d'un esprit féminin qui était grand, à cheveux d'un blond foncé et à yeux bleus. Lorsque la dame revient voir L. H., celle ci lui refit cette description, et la visiteuse s'écria joyeuse : « C'est bien là le portrait de Thérèse M. lorsqu'elle était en vie. »

4° Dans la maison de mon amie O. habita quelque temps une jeune Tchèque, assez médium et communiquant quelquefois avec un Serbe, mort jeune. Tout se passait en langue tchèque que L. H. ne connaissait pas. Revenue chez elle, L. H. demanda à son esprit guide : « A tu vu le Serbe ? — Certes, oui ! — Comment est il ? — Assez grand, à cheveux bruns foncé et à yeux bruns, étincelants, avec cela à traits agréables » La jeune fille reconnut son ami à cette description.

5° Une dame de la noblesse, dont elle n'avait jamais entendu le nom, étranger jusqu'alors et dont elle n'avait jamais connu le mari défunt, fut adressée à L. H. par des amis. Elle venait demander quelque message de son mari, sans toutefois solliciter de description de sa personne, ni d'autre marque d'identité. L'esprit guide de L. H. trouva le mari dans les sphères supérieures et donna de lui cette description : « Il ne dépasse pas de beaucoup la taille moyenne, a des cheveux blonds, des yeux bleus et des traits agréables. » Cette dame déclara la description parfaitement exacte.

6° Il y a quelques semaines, un personnage de la connaissance de L. H. vient l'interroger sur le compte d'un ami décédé. L. Sch. ; il désirait simplement savoir ce qui était advenu de lui. Les renseignements donnés par l'esprit furent des plus satisfaisants ; il trouva L. Sch. dans les sphères les plus élevées de la terre et le décrivit comme il suit : « Cet esprit me plait beaucoup ; il a dû être un savant. Il est de taille moyenne, a des cheveux bruns et des yeux bruns, et des traits très sympathiques. » L. H. demanda au solliciteur si cette description était exacte. « Oui, dit-il, d'un façon générale; mais en ce qui concerne les yeux, je n'ai pas de certitude, pas plus que ma femme ! ils pourraient bien avoir été bleus. » Pour élucider le fait, on écrivit à la veuve de L. Sch. La réponse fut que les yeux avaient été bruns.

L. H. a eu d'autres faits analogues en grand nombre.

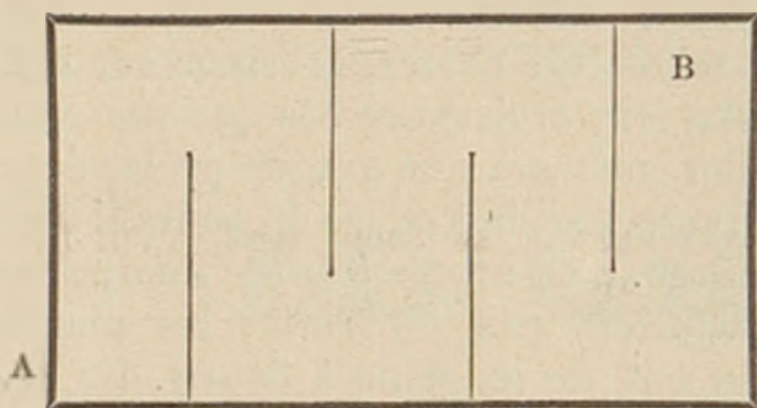
---

Le chat d'Ermacora, par le professeur A. Faifofer (*Psych. Studien*, sept.). — On sait que dans les séances les esprits insistent souvent pour donner de nouvelles preuves. Evidemment ils le font quand ils sont eux-mêmes convaincus qu'il reste encore quelques difficultés à vaincre. Ainsi un jour le médium, dont se servait Ermacora dans ses séances, dit en trance que Macacco (le chat de la maison) avait une fois écrit avec sa patte, la nuit, dans sa chambre, en passant sur un papier enduit de suie. On suggéra alors au médium de disposer les choses de telle sorte que

l'authenticité du phénomène fût élevée au-dessus de toute objection.

L' « esprit », qui avait décidé de faire écrire Macacco avait certainement découvert chez l'animal des facultés médiumiques qu'il comptait utiliser. De pareils faits ne sont pas précisément rares dans les annales du spiritisme. Dans ma maison, il y avait un perroquet qui, j'en suis convaincu, était voyant. Il n'y a là rien de si étrange, comme il paraîtrait au premier abord, car « in natura non datur saltus », et entre l'homme et l'animal il n'y a pas davantage d'abîme, du moins en ce qui concerne les facultés physiques, parmi lesquelles je range, à certains égards, la médiumité.

Ermacora, qui unissait à de hautes facultés d'esprit une grande habileté manuelle (il construisit lui-même plusieurs appareils pour ses études physiques), fabriqua une caisse en forme de malle, qu'il divisa en deux parties exactement égales, superposées, par une cloison horizontale. Supposons que la figure représente le fond du compartiment inférieur. En A, dans la paroi latérale de la caisse, est pratiqué près du fond, une ouverture exactement assez grande pour permettre à un chat d'entrer. Un autre trou semblable est pratiqué dans la cloison horizontale en B, pour permettre à Macacco de monter dans le compartiment supérieur. Dans le compartiment inférieur se trouvent en outre adaptées 4 planchettes verticales disposées comme l'indique la figure. L'animal, pour parvenir de A en B, doit modifier la direction de son chemin quatre fois. Le physicien acheta en outre, dans deux maisons bien réputées, deux cadenas de fabrication anglaise qui auraient résisté efficacement à des efforts d'ouverture faits dans un but de fraude.




Un jour que je me trouvais avec Ermacora dans la maison du médium, Mme M., celle-ci tomba en trance au milieu d'une conversation sur des sujets d'occultisme. Mon ami saisit cette occasion dans l'intérêt de son expérience. Il ouvrit la caisse, fixa sur la cloison intérieure avec des punaises métalliques, un papier enduit de suie, ferma la caisse avec les cadenas achetés et pria finalement l' « esprit » de faire écrire au chat le mot « Vittoria ».

Le lendemain matin, à notre arrivée, nous trouvâmes écrites par les pattes du chat les lettres « Vitt ». Le papier était trop petit pour permettre l'achèvement du mot. Il y avait bien quelques défectuosités tenant à la singularité de la plume qui avait écrit. Comme preuve sérieuse de l'authenticité du phénomène, je considère les marques noires laissées par les pattes du chat sur la cloison lorsqu'après avoir écrit il était redescendu dans le compartiment inférieur en passant par l'ouverture B. Les empreintes se continuaient sur le fond de B en A, devenant de plus en plus indistinctes, comme de juste. Pendant cet examen, le chat était sauté sur une table voisine et remuait ses pattes de devant comme pour écrire.

Sur ma prière, Ermacora fixa la suie sur le papier au moyen de paraffine et me permit de l'emporter. Je regrette de ne pouvoir en donner ici un fac-simile, car dans l'espoir d'obtenir d'autres documents semblables, j'avais fait don du premier à Mme d'Espérance qui avait exprimé le vif désir de le posséder.

Ermacora fit encore une quinzaine d'expériences semblables avec plus ou moins de succès. Peut-être aurait-il atteint le degré de certitude qu'il ambitionnait si Macacco, dans un rendez-vous avec un congénère, n'était tombé du toit et ne s'était tué net.

---

**Apparition de l'empereur Maximilien dans son château de Miramar** (*Revista de estudios psiquicos*, 1er août). — L'empereur Maximilien, fusillé il y a 38 ans à Queretaro, est apparu récemment dans son château de Miramar au gardien qui le fait visiter d'ordinaire aux étrangers. Ce dernier avait été au service de Maximilien lorsqu'il n'était encore qu'archiduc et avait conservé un véritable culte pour lui.

Un jour se présenta au gardien un visiteur qui, d'une voix grave et douce, demanda à entrer au château. Bien qu'il fût déjà tard et que l'heure de visiter fût passée, le guide prit néanmoins ses clefs et fit entrer l'étranger, dont la tête était couverte de façon à cacher presque le visage. Presque rien n'était changé au château depuis la mort de Maximilien. L'étranger traversa le jardin, prenant les chemins les plus courts, comme si tout lui était familier. En entrant dans le palais, l'homme fit tomber son capuchon et découvrit son visage dans lequel deux yeux bleus et clairs attiraient d'abord l'attention. Quelle ressemblance frappante avec un portrait de Maximilien en pied qui se trouvait précisément dans la salle où se tenaient les deux hommes. Le guide

était tremblant, la gorge sèche, incapable de proférer une parole.

On traversa une série de pièces et on monta un escalier conduisant aux appartements réservés. La nuit tombait rapidement et les fenêtres ne conservaient que quelques reflets des rayons du soleil couchant. L'étranger s'arrêta dans la chambre de Maximilien, se croisa les bras et resta absorbé dans une contemplation douloureuse. Le garde, les yeux irésistiblement fixés sur lui, était muet de terreur et défaillant. Soudain l'inconnu se dirigea vers un coin de la pièce et dit d'une voix empreinte d'une tristesse poignante : « Cette table n'était pas ici jadis... elle était placée au milieu de la pièce. » Alors le vieux serviteur tomba aux genoux de l'homme et s'écria d'une voix décelant à la fois l'épouvante et la joie : « Majesté ! est-ce vous ! » Mais l'autre s'éloigna du garde, qui voulait lui baiser les mains, et disparut soudain par une petite porte, qu'on n'ouvrait jamais aux visiteurs.

---

**La découverte des sources souterraines** (*Psych. Studien*, avril). — Voici ce que raconte le pasteur von Badelschwingh, directeur d'une institution à Bethel, près de Bielefeld, sur le moyen de découvrir les sources. Il y avait disette d'eau dans certaines parties du domaine ; on fit des forages qui ne donnèrent aucun résultat. Finalement on s'adressa au chevalier von Bülow qui passait pour avoir une méthode pour découvrir les eaux souterraines et en indiquer la profondeur. M. de B., conduit au lieu des forages, déclara immédiatement qu'il n'y avait pas de l'eau là. Il prit un fragment de fil de fer d'environ 70 centimètres de long, recourbé à angle droit au milieu, reposant par ses extrémités sur les mains et écarté perpendiculairement du corps par le milieu. Il circula ainsi et partout où il y avait de l'eau le fil de fer se mouvait plus ou moins, suivant la quantité et restait immobile là où il n'y en avait pas. On se dirigea vers une prairie vallonnée et là le fil de fer prit un mouvement violent et M. de B. dit : « Ici il y a une forte source ! » Au moyen du fil de fer il établit en quelques minutes la direction du cours de l'eau, son abondance et sa profondeur. C'était une véritable rivière souterraine, large de 10 mètres, coulant à une profondeur de 27 mètres. On commença un forage et l'on dut traverser des couches pierreuses au-dessous desquelles, d'après l'avis de toutes les personnes compétentes, il ne devait pas se trouver d'eau à une si faible profondeur ; et cependant l'eau jaillit dès qu'on fut arrivé à 27 mètres de profondeur et la source donne journellement 4.000 seaux d'eau sans l'emploi d'une pompe.

Voici la théorie de M. de Bülow : il est convaincu que le fil de fer est mis en mouvement par une force électrique ; car chacun sait, dit-il, que la foudre est attirée par les cours d'eau souterrains. Il affirme, en outre, que tout cours souterrain envoie vers la surface, sur tout son parcours, trois rayons électriques, l'un vertical, le plus puissant, les deux autres, plus faibles, faisant avec la verticale, à droite et à gauche du cours d'eau, un angle de 36° 6. La distance prise à la surface du sol des deux rayons, est exactement égale à la profondeur de l'eau au-dessous de cette surface. M. de B. a vérifié cette théorie dans des centaines de cas.

Le lendemain on alla à la recherche d'une source dans la vallée d'Ebenezer ; on ne trouva d'abord que des sources insignifiantes, quand soudain M. de B. se dirigea vers un vieux prunier et là le fil de fer se mit à s'agiter avec force. M. de B. affirma qu'il y avait là une forte source, ce qu'il avait du reste reconnu immédiatement par la croissance défectueuse de l'arbre. Toutes les plantes, selon lui, arbres, arbrisseaux, etc., souffrent dans leur croissance dès que passe au-dessous d'elles, même à une grande profondeur, de l'eau courante, et cela à cause du courant électrique ascendant. Les arbres à fruits fleurissent, mais ne produisent pas de fruits ; les plantes ornementales ont de la peine à fleurir. En suivant cette eau courante à travers plusieurs jardins, on put constater l'aspect malingre des arbres et des arbrisseaux plantés au-dessus. Dans un jardin un jeune arbre présentait des traces manifestes d'un coup de foudre, et M. de B. fit reconnaitre immédiatement qu'au-dessous de lui se croisaient deux sources. L'expérience lui a appris qu'au-dessous de tout arbre ou arbrisseau frappé par la foudre deux cours d'eau se croisent.

---



---

La Direction prie les abonnés de s'acquitter dès à présent de leurs renouvellements et de leurs achats de livres pour 1906.

---

*Le Gérant* : Martelet.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

# LA LUMIÈRE



N° 295. — NOVEMBRE 1905. — SOMMAIRE. — 

## Nos Anniversaires du 27 Octobre et les Fêtes de la Toussaint

# LE GRAND SALUT

L'amour triomphe de la mort. L'éternelle parole qui fut parole d'amour, a laissé dans le monde le germe de vie éternelle. Ce germe a évolué à travers le temps ; rien n'a pu l'anéantir.

C'est le chant de l'immortel amour que font entendre aujourd'hui les esprits unis des espaces lumineux et de la sombre terre. Les aimés se cherchent et s'appellent pour annoncer aux quatre vents, dans un rythme imposant et majestueux, la régénération des êtres au sein de la liberté infinie, la victoire de tous sur le mal ou malheur, si l'on met à profit les avertissements.

Passez, dominateurs de la volonté humaine, vampires des familles et des nations; vous n'êtes pas du cortège glorieux.

Ne mêlez pas le son de vos voix discordantes à nos symphonies. Dans la honte de vos défaites, allez attendre l'heure de justice qui se fera entendre dans vos propres cœurs.

Vous reviendrez plus tard si vous vous amendez, ou, vous ne reviendrez plus. A la volonté de Dieu !

Ici nous voulons la paix. Nous demandons à jouir de tous les droits conférés par la pensée créatrice. Nous voulons être justes, bons, dévoués ; nous aspirons au bonheur dans un parfait équilibre de nos facultés; nous nous opposons à toute oppression, tout despotisme ; nous protestons contre tout abus de la force sur la faiblesse.

Il faut s'aimer. S'aimer avec justice, abnégation, bonté. Où sont la justice, l'abnégation, la bonté, dans la pratique outrée de l'hypnotisme par rapacité personnelle? Où sont la sagesse, la fraternité, la concorde, dans les odieuses guerres qui déciment l'humanité et convertissent en charniers des contrées belles et fertiles ? L'amour voilé de crêpes noirs a pleuré sur nos champs de bataille. La destruction n'était, ni la raison, ni l'intérêt général ; c'était le crime, la mort, le deuil et la misère des familles.

Que toutes les calamités, comme les abus de pouvoir, cessent !

Aux quatre vents, nous faisons retentir un cri d'indignation contre tout ce qui est mal ou déséquilibre, et, dans le fond de nos cœurs, nous avons un gémissement de pitié pour les folies perverses ou macabres qui enrayent nos efforts.

En vue de la réhabilitation universelle pour son vrai bonheur final, ne cédons jamais, restons inlassables, espérons toujours.

Les travailleurs de la rénovation humaine occupent tous les plans de la vie d'ici et de l'Au-Delà. Ils célèbrent une fête de double anniversaire aujourd'hui. C'est pourquoi ils se cherchent et s'appellent pour le grand rendez-vous depuis longtemps annoncé. Il faut agir définitivement : *Fiat Lux!*

Le mal engendre la corruption ; de la corruption viennent les épidémies. Il faut arrêter les ravages pestilentiels.

Que toutes les bonnes volontés s'emploient! Que tous les dévouements s'exercent! Il ne convient pas de toujours s'effacer et de tout craindre. Nous n'apprécions pas les paroles si elles ne sont pas sanctionnées par des faits ; l'égoïste et l'avare ne sont pas des nôtres, car les travailleurs dans le champ de la vérité se doivent corps et âmes à leurs missions.

Nous nous reconnaissons à la puissance de notre cœur. C'est au nom du Signe béni de la « Lumière » que nous remporterons la victoire sur les légions ténébreuses. Réalisons ce vœu ardent de notre directrice, émis au début de l'année, d'un sens prophétique réalisable, l'heure venue :

« Par les grands réseaux magnétiques divins, toute perturbation, tout conflit, la vengeance, la haine, le désordre des sens et des pensées seront enrayés et conjurés.

« L'heure est venue de découvrir les vrais lois vitales et d'en actionner vivement l'application.

« Si d'un côté, le vieux monde avec ses préjugés s'écroule, de l'autre s'élève un monde nouveau, riche de sève pure, harmonieux dans toutes ses parties.

« Des découvertes, des inventions, les productions artistiques ou mécaniques des mains ou de la pensée, vont dessiller les yeux des plus endurcis matérialistes; une vraie science éclairera la raison, le Nouveau-Spiritualisme gagnera les cœurs.

« Il y aura un grand Victorieux, ce sera le Nouveau-Spiritualisme qui prouve la vérité en prêchant la bonté.

« Des hommes seront possédés de la passion du sacrifice pour sauver leurs semblables de tout mal et malheur; ils acclameront l'amour dévoué; ils seront pris de l'ardeur de s'aimer les uns les autres et de travailler solidairement à l'établissement d'une solide fraternité par tous les moyens en leur pouvoir.

« Rien ne résistera au magistral entraînement dans les voies ouvertes de réconciliation, de justice, de sagesse et de paix publique.

« On s'entr'aidera, on ne se jalousera point, on évitera la calomnie, on ne volera plus et l'on sera consolé des malheurs d'un odieux passé par les joies d'un heureux présent... »

Lucie Grange terminait en disant :

« Ce n'est rien de souffrir, pourvu que l'on arrive au but. »

Et c'est ce que nous devons tous répéter avec elle en ne lui marchandant aucun concours.

Que cette fête anniversaire de sa venue au monde, soit l'ouverture de la phase décisive de son immense travail dans une voie nouvelle! Que par le double anniversaire de la Communion des âmes, nous réalisions en sa faveur tout ce que nous désirons dans une imposante collectivité!

Une grande alliance est formée; des milliers de cœurs sont unis dans une unique palpitation d'amour divin. Salut à tous les travailleurs de la grande cause qui marchent fidèlement au but!

Salem.

# L'ÉVOLUTION DE LA MATIÈRE AU POINT DE VUE CHIMIQUE

On sait depuis longtemps qu'il existe des relations numériques entre les poids atomiques des éléments chimiques rangés dans des familles naturelles. Le savant chimiste russe, Mendéléev, a élargi cette conception et reconnu que les propriétés des corps simples, de même que les formes et les propriétés des corps composés, sont une fonction périodique de la grandeur du poids atomique.

Ainsi si, par exemple, on dispose les éléments d'après la grandeur de leur poids atomique, on constate qu'ils présentent une périodicité de leurs propriétés et cette disposition correspond, en outre, à leur valeur. De plus, les éléments qui se ressemblent par leurs propriétés chimiques, offrent des poids atomiques voisins et uniformément croissants. Nous pensons que ces indications sont suffisantes pour donner une idée de la théorie de Mundéléev, théorie encore incomplète et destinée sans doute à être profondément remaniée. Toute discussion technique sur ce sujet nous paraîtrait déplacée ici.

Notre but est surtout d'attirer l'attention sur l'évolution même de l'atome chimique et la formation des espèces chimiques. M. F. de Boissoudy vient de publier dans la *Revue générale des Sciences* (30 août) un article remarquable sur « Les nouveaux corps dans la classification. » Nous ne pouvons mieux faire que de résumer ici ce travail.

Envisagés à un point de vue très général, les corps simples peuvent être conçus comme autant d'espèces définies, irréductibles et, sous certains rapports, comparables aux espèces vivantes; comme celles-ci, elles se seraient formées, par évolution, suivant certaines lois. L'hélium et l'argon viendront, dans ces conditions, se placer à l'extrémité de la série, parmi les substances les plus primitives.

La loi posée par Lyell, pour les formes vivantes, devra être étendue aux corps et aux espèces inorganiques. Voici l'énoncé de cette loi : « Le changement, la mutabilité, l'effort vers le progrès s'accroissent à mesure que l'on monte plus haut dans l'échelle des êtres, et les formes se montrent d'autant plus persistantes qu'elles sont d'un ordre moins élevé. » Les formes inorganiques les plus persistantes sont les corps gazeux, les plus difficilement liquéfiables, les plus rapprochés de l'état de gaz parfait. « Un gaz parfait, dit M. J. de Boissoudy, n'évolue pas; il peut changer de volume, de forme, de température, il reste toujours identique à lui-même...; sa molécule est, par définition, une sorte d'entité absolue et immuable; il n'admet jamais, par suite, qu'un seul type d'individus...; il n'y a, dans ces conditions, ni évolution, ni progrès possible. » Sans doute, dans les conditions actuelles, mais rien n'est immuable dans le cosmos, et ces espèces se sont formées par évolution et pourront, dans des circonstances nouvelles, non existantes actuellement, se transformer, soit pour progresser, soit pour se désintégrer.

Les gaz appartiennent à la plus homogène, à la plus diffuse des formes de la matière et en sont les représentants les moins évolués. Mais il y a lieu de faire une distinction : l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, qui jadis étaient réputés gaz permanents, non liquéfiables, ont pour unité constituante, aux températures moyennes, une molécule formée de deux atomes, et aux températures très élevées, semble-t-il, l'atome isolé. C'est sans doute par évolution que la personnalité a passé ici du type d'individualité le plus simple (atome isolé) au type immédiatement supérieur (molécule formée de deux atomes). Cette phase de progrès est à peine commencée ou n'existe pas pour l'hélium et pour les gaz de sa série. Leur unité constituante est l'atome isolé, l'unité physique et l'unité chimique sont confondues chez eux. Cet atome isolé ne peut même entrer dans aucune molécule composée ou du moins dans aucune combinaison bien définie. *Ces corps n'existent dans la Nature qu'à l'état d'atomes isolés* et sont comparables à certains protozoaires unicellulaires : Amiboïdes, Foraminifères, Radiolaires, par exemple, qui constituent, comme eux, des formes stables, persistantes par excellence, témoins d'une époque primitive.

* * *

Parmi les gaz monoatomiques, c'est-à-dire à unité constituante formée par un atome isolé, l'hélium et l'argon sont les plus importants; ils sont facilement ionisables, en d'autres termes, la cohésion entre les corpuscules ou électrons qui constituent leur atome est faible, surtout pour l'hélium. Cette facile ionisation se traduit par une très grande conductibilité, propriété que l'hélium et l'argon offrent à un plus haut degré que tous autres gaz. Ce manque de cohésion ou d' « intégration » permet encore de rapprocher les gaz monoatomiques des êtres unicellulaires. « Plus un être est élevé par son organisation et sa structure vis-à-vis des êtres de même type, plus ses éléments sont intimement unis; plus il présente les caractères d'un individu, plus ses parties sont privées d'individualité : les premières monères étaient de simples grumeaux de protoplasme, sans forme déterminée et sans aucun organe personnel, tel que noyau, nucléole, membrane d'enveloppe, colonies plutôt qu'individus; de même les premières chaînes linéaires, à l'origine du type zoïde, comprenaient une succession de mérides (anneaux ou zoonites) presque identiques, en nombre variable et sans cohésion apparente. L'évolution de la cellule isolée ou du zoïde a consisté principalement dans l'individualisation progressive de ces assemblages; ils se sont unifiés par différenciation et par fusionnement de leurs parties; et il en est de même de toute espèce d'agrégat matériel : l'effort vers l'individualité paraît être le signe et la loi de tout progrès. »

L'atome a obéi à la même loi d'évolution; son individualité s'est constituée par un progrès graduel et ne s'est unifiée qu'après avoir parcouru une série d'étapes, depuis les structures homogènes, et en quelque sorte « coloniales », jusqu'aux structures actuelles. Les atomes des gaz monoatomiques, arrêtés dans leur évolution, jouissent de la moindre individualité et de la moindre cohésion. L'hélium et l'argon sont les espèces chimiques les moins évoluées.

« La récente découverte de MM. Ramsey et Soddy, dit dans une note M. P. de Boissoudy, tendrait, au contraire, à représenter l'hélium comme un résidu, comme un produit de désagrégation du radium. L'hélium ne serait donc qu'une espèce relativement récente. Mais le phénomène peut recevoir une toute autre interprétation : dans le monde organisé, le déclin des espèces les plus élevées correspondra vraisemblablement à un développement de plus en plus grand des organismes infimes. C'est parmi les êtres microscopiques et ultramicroscopiques, placés au dernier échelon de la série animale, que les êtres supérieurs ont leurs ennemis les plus actifs. Bactéries, infusoires, coccidiens et, en général toutes les espèces parasites semblent s'être formées et s'accroître sans cesse à leurs dépens. Il est possible, dans un autre d'idées, que la transmutation partielle du radium en hélium soit un phénomène de même nature : transformation d'une forme d'équilibre devenue instable, parce qu'elle a dépassé le terme de son développement progressif, en une forme rudimentaire et par là même éminemment stable. Il est de règle, en effet, que les structures les plus récentes et les plus spécialisées disparaissent les premières, et que la régression suive une marche inverse de l'évolution progressive. Il existe, d'ailleurs, à ce point de vue, une sorte de corrélation entre les extrêmes. »

Ici nous ouvrons une parenthèse.

Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède que l'évolution doive s'arrêter ; telle n'est certainement pas la pensée de M. de Boissoudy. Pour ne parler que de l'homme, son évolution n'est pas pour s'arrêter ; sans doute l'individu, par suite d'un accident dont nous ne rechercherons pas la cause ici, subit une désintégration partielle de son être, de son corps physique, la mort, en un mot ; mais l'espèce hominale ne périra pas et, selon la promesse que nous a apportée Salem-Hermès, les générations prochaines connaîtront « la victoire sur la mort », ce qui n'est pas simplement symbolique : tous les individus recouvreront leur corps physique qui, cette fois, sera immortel, ne formant qu'une partie, l'enveloppe la plus matérielle de l'homme intégral. Nous n'insisterons pas, non plus, sur les infiniment petits ennemis de l'homme ; ce sont des créations hostiles dont la désintégration sera totale dès que le corps humain aura recouvré son revêtement d'immortalité, qui n'est autre que le corps glorieux dont a parlé saint Paul.

* * *

Ces réserves faites, revenons à notre sujet. Les gaz monoatomiques, hélium, argon, néon, crypton, xénon, forment une série bien indépendante, qu'on peut ranger telle quelle dans le tableau dressé par Mendéléev. M. de Boissoudy, remarquant que le mercure est si différent des métaux alcalino-terreux, parmi lesquels on le classe, et en général diffère si considérablement de tous les autres métaux, qu'il est tenté, en raison de son indépendance, « en raison, surtout, de son état physique, de sa fusibilité et de sa volatilité exceptionnelles », de le rattacher à la famille des gaz monoatomiques dont il serait le terme le plus élevé. Nous n'insisterons pas sur toutes les analogies que l'auteur signale entre le mercure et ces gaz.

Ce déplacement du mercure d'un groupe dans un autre entraîne d'autres modifications dans la classification des métaux. Ainsi, l'auteur propose de placer le thallium à la suite des métaux alcalins, le plomb parmi les alcalino-terreux, l'or dans la série de l'azote et dans la famille du fer (1).

« Cette répartition, dit M. de Boissoudy, ne peut être proposée qu'à un point de vue purement spéculatif. Elle tendrait simplement à faire entrevoir certaines relations entre des corps qui paraissent, d'ailleurs, assez dissemblables, comme le mercure et l'argon. Sans rien préjuger sur la nature de ces relations ni, en général, sur la cause des parentés chimiques, il est permis, sans doute, de les rattacher à la genèse et au mode de formation des espèces, et d'évoquer, avec l'idée d'une évolution progressive, les notions de continuité et d'origine commune ». Telle est la conclusion de l'auteur, dont le travail est une contribution, certainement fort intéressante, aux théories de l'unité de la matière et de l'évolution.

Dr Lux.

# La justification du médium Slade

Henry Slade, le célèbre médium américain, est mort en septembre dernier à un sanatorium du Michigan, où il était soigné grâce à la générosité des spiritualistes américains. *Light* du 28 septembre 1905 publie à son sujet une série de notes que nous reproduisons ici et relatives surtout à ses faits et gestes à Londres et plus tard en Allemagne.

(1) Les familles ou groupes forment les lignes verticales ; les séries, les lignes horizontales de la table à double entrée de Mendéléev.

Le 12 septembre 1876, le professeur Barrett lisait un mémoire sur les phénomènes spiritualistes à l'une des séances de la Section d'anthropologie de l'Association britannique des Sciences, sous la présidence de A. R. Wallace. Le professeur Lankester, matérialiste avéré, écrivit au « Times » une lettre où il exprimait l'opinion que « les discussions de l'Association Britannique avaient été *dégradées* par l'introduction du sujet du spiritualisme ». C'était le moment où Slade donnait des séances à Londres. Un grand nombre de personnages éminents, lord Rayleigh, Wallace, Serjeant Cox, W. B. Carpenter, Hutton, rendaient pleine justice aux facultés supranormales de Slade. Serjeant Cox montra son rapport à Lankester et l'engagea à expérimenter avec Slade. C'est ce qu'il fit le 11 et le 15 septembre ; à cette seconde séance, où il était accompagné du Dr H. Donkin, il saisit l'ardoise et accusa Slade d'avoir écrit lui-même sur elle le bref message qu'on y lisait. Le professeur Lankester écrivit au « Times » le même jour au sujet de cette prétendue fraude, et une vive polémique s'engagea dans ce journal. Slade écrivit de son côté qu'il n'avait rien écrit lui-même ni à cette séance, ni aux autres.

Non content d'avoir écrit au Times, le professeur Lankester traduisit en justice Slade et son « manager », Simmons, et après un long procès à la Cour de police de Bow-Street, Simmons fut acquitté et Slade déclaré convaincu d'avoir trompé le professeur Ray Lankester et autres et condamné à deux mois de prison, avec travaux forcés. Mais il y eut appel justifié par une erreur de procédure et Slade fut renvoyé devant la Cour.

Revenons à la lettre de Lankester. Il affirmait que Slade avait écrit le premier message sur la face inférieure de l'ardoise, pendant qu'il l'appliquait contre la face inférieure de la table; mais lors de la confrontation à Bow-Street, il dut admettre qu'il pouvait s'être trompé, qu'il ne pouvait affirmer que l'écriture se trouvait plutôt sur l'une des faces de l'ardoise que sur l'autre, que de toutes manières il n'avait pas vu Slade écrire, mais il ajouta qu'il supposait que ce dernier balançait l'ardoise sur son genou et écrivait à ce moment. Il croyait en outre à une complicité dans la production des « raps ».

A.-R. Wallace, dans une lettre au *Times*, affirme que, en sa présence et en celle d'autres personnes, rien de ce qu'affirmait Lankester n'était arrivé et que ce dernier offrait un exemple frappant de ce que le Dr Carpenter appelait les idées préconçues. « Le professeur Lankester arriva avec la ferme conviction que tout ce qu'il allait voir était de l'imposture et il a cru voir de l'imposture en raison de ce fait ».

Le professeur Barrett, dans une autre lettre au même journal, dit que, dans la séance qu'il eut avec Slade, il avait lui-même choisi une ardoise, parfaitement nette sur ses deux faces, qu'il la plaça *sur* la table, avec un bout de crayon sous l'ardoise et qu'il maintint l'ardoise avec son coude. Il avait alors saisi l'une des mains de Slade, dont l'autre main ne touchait que par le bout des doigts le cadre de l'ardoise. Il ne remarqua pas le moindre mouvement chez Slade, bien qu'il le surveillât étroitement, et il entendait le grattement du crayon sur l'ardoise. En soulevant l'ardoise, il la trouva couverte d'écriture sur la face appuyée contre la table. Il affirmait en outre qu'un de ses amis avait obtenu de l'écriture sur une ardoise qu'il tenait de ses propres mains, pendant que les deux mains de Slade reposaient sur la table.

Lors du fameux — ou plutôt infâme — procès de Bow-Street, où furent appelés à déposer contre leur gré, divers témoins à charge, le Dr Carpenter fut l'un d'eux, et seul, Hutton, l'éditeur du « Spectator », cité par l'accusation, fit une déposition favorable à Slade. Les autres n'osèrent affirmer avoir découvert une fraude, mais ils témoignèrent qu'ils la soupçonnaient. On prit comme expert, M. Maskelyne, pour prouver que Slade se servait d'une table truquée et machinée, mais cette tentative échoua misérablement.

Cette table est conservée dans les appartements de l'Alliance spiritualiste de Londres, où chacun peut la voir et l'inspecter.

Quatre témoins seulement, parmi lesquels Wallace, furent admis à déposer. Bien que le magistrat déclarât que leur témoignage était *écrasant*, il écarta cependant dans le jugement *toute autre preuve que celles données par le professeur Lankester et par son ami le Dr Donkin*, ajoutant qu'il basait sa décision sur les *inférences* à tirer du *cours connu de la nature* — ce qui écartait l'intervention de toutes forces et de tous agents non connus généralement.

Lorsque ce verdict fut cassé, Lankester reprit l'accusation et fit lancer de nouvelles assignations contre Slade qui, sous la pression de ses amis, quitta l'Angleterre deux jours après que l'appel eût été décidé. Il alla se reposer deux mois à La Haye, et à cette époque Simmons écrivit au professeur Lankester que Slade ne demanderait pas mieux que de retourner à Londres pour lui prouver qu'il n'y avait aucune supercherie dans l'écriture directe sur ardoises ; mais cette lettre resta sans réponse!

Quelque temps après, Slade fut en état de

donner les merveilleuses séances dont le professeur Zöllner a rendu compte dans son ouvrage intitulé : *Physique transcendantale.* Il se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg pour y remplir ses engagements, passa à son retour par Paris où il expérimenta avec le Dr Gibier, et après un séjour très bref à Londres en 1878, s'embarqua pour l'Australie ; il donna des séances remarquables dans les colonies et revint ensuite en Amérique par San-Francisco. Pendant tous ses voyages, il eut à souffrir d'une paralysie partielle produite par les troubles nerveux qui lui furent infligés à Londres.

Il revint en Angleterre en 1887, sous le pseudonyme de Dr Wilson et y donna des séances en pleine lumière, toujours attentionné à se soumettre à toutes les conditions qu'on lui imposait pour détourner tout soupçon de fraude.

Après sa mort, les journaux américains, comme nous l'apprend le *Progr. Thinker* du 30 septembre, ont réédité tous les vieux clichés qui courent le monde, relativement aux supercheries des médiums, confondant avec plaisir les vrais médiums avec les faux, et se sont empressés de salir la mémoire du pauvre Slade.

*Light* signale spécialement, comme type, une expérience faite par M. Massey avec Slade en 1876, expérience d'écriture sur ardoise qui ne laisse pas la moindre place au soupçon de supercherie et rappelle les fameuses expériences faites à Leipzig, avec l'astronome Zöllner, qu'il n'a nullement rendu fou, comme le prétendent des journaux américains. Zöllner est mort longtemps après ces expériences, d'une affection organique qui n'avait pas le moindre rapport avec le spiritisme. Aux expériences de Zöllner ont assisté des savants éminents, tels que Wilh.-Eduard Weber, professeur de physique, Scheibner, mathématicien distingué, Fechner, professeur de physique et naturaliste distingué, lesquels ont tous exprimé leur conviction, que les faits observés excluaient toute imposture, toute prestidigitation. Entre autres phénomènes, signalons ceux de la production de nœuds sur un cordon sans fin, le paravent fendu dans la chambre à coucher de Zöllner, la disparition d'une petite table et sa réapparition et descente du plafond *en pleine lumière*, tout cela dans une maison particulière et dans des conditions rigoureuses de contrôle, parmi lesquelles la plus importante est précisément l'apparente passivité de Slade pendant la production des phénomènes !

Le professeur Zöllner n'ignorait pas les persécutions auxquelles Slade avait été en but à Londres, et il a dit expressément qu'il « avait produit sur lui et ses amis l'impression d'un parfait gentleman ; la sentence d'imposture prononcée contre lui à Londres, excita notre sympathie *morale*, car les phénomènes *physiques* observés par nous en sa présence, sous des aspects si multiples, enlèvent toute base valable à la supposition qu'il ait pu, dans un seul cas, avoir recours à une vile imposture. M. Slade a donc, à nos yeux, été injustement condamné — victime des connaissances bornées de son accusateur et de son juge ».

On a beaucoup raillé Zöllner à propos de sa théorie de la quatrième dimension proposée pour expliquer l'intervention des esprits dans notre monde à trois dimensions. Vraie ou fausse, cette théorie n'émane pas de Slade. D'ailleurs, les théories méta-mathématiques et la géométrie non euclidienne en particulier, étaient connues à l'époque de Zöllner et ont fait fortune depuis. Le savant allemand a pensé en tirer un parti qui, en soi, n'est pas absurde, bien que peu satisfaisant, mais il n'y a pas de raison de le taxer de folie pour cela et surtout d'attribuer cette folie à l'influence de Slade qui n'y pouvait rien.

Slade était certainement un médium remarquable ; il peut avoir eu ses défaillances, c'est-à-dire des non réussites, ou même des phénomènes suspects attribuables, soit au mauvais état temporaire de sa santé, soit — pourquoi hésiterions-nous à le dire ? — à l'intervention des forces hostiles. On comprend encore si peu les médiums et la médiumité, malgré les petits et les gros livres qui ont été écrits sur ce sujet ! Pour en juger sainement, il faut connaître les influences auxquelles les médiums sont soumis. Les meilleurs peuvent momentanément subir celle d'agents déséquilibrateurs. Mais, lorsqu'ils ont le caractère bien trempé et sont réellement dans les voies de Dieu, ils reconnaissent vite l'ennemi, se ressaisissent, et par le repos et les aspirations vers le divin, se remettent en rapport avec les forces de bon aloi.

La science, dite positive, fait de parti pris et indistinctement de tous les médiums des malades, des hystériques, des névrosés, des détraqués, parce qu'elle n'a guère expérimenté qu'avec des malades ou avec des sujets de la Salpêtrière et a obtenu avec eux des phénomènes qui ressemblent aux phénomènes psychiques supérieurs exactement comme, par exemple, la danse de Saint-Guy ressemble à une danse rythmée ou à un exercice chorégraphique bien réglé.

En présence des insanités et des accusations perfides que des journalistes ignorants ont ramassées pour salir la mémoire de l'honnête homme que fut Slade, nous avons cru devoir, avec nos confrères de Londres, d'Amérique et

de partout, *Light*, *Progr. Tkinker*, *Banner of Light*, etc., rétablir les faits dans toute leur vérité et rendre à l'Esprit de Slade la justice qui lui est due.

La rédaction de la *Lumière* ne pouvait faillir à ce devoir.

Dr Thomas.

# Jean-Frédéric Oberlin

Un article critique de M. G. Lefèvre (*Revue pédagogique*, 15 août 1905), sur un livre récent d'Edm. Parisot : *Un éducateur mystique, J.-F. Oberlin*, nous offre une excellente occasion de consacrer quelques lignes au digne pasteur du Steinthal ou Ban de la Roche (région annexée à l'Allemagne après la guerre de 1870-71).

Né à Strasbourg, en 1740, Oberlin dut à sa mère une exaltation prématurée de sa sensibilité naturelle ; disons plutôt qu'il était né sensitif. Il avait rêvé d'être soldat, mais il ne put réaliser son désir et étudia la théologie à l'Université de Strasbourg. En 1767, Stuber, pasteur du Ban de la Roche, lui offrit sa succession et il l'accepta et exerça son ministère pendant 59 ans, jusqu'à sa mort. Il résida au village de Waldersbach.

Malgré son mysticisme, Oberlin déploya une activité prodigieuse comme éducateur, philanthrope et pasteur des âmes. Il avait au plus haut degré l'amour de Dieu et de son prochain; s'il fut piétiste, comme on le dit, il ne fut pas ritualiste et appliqua largement ses principes humanitaires, faisant à la fois œuvre religieuse et œuvre sociale et morale. Son mysticisme n'avait rien de pathologique, comme semble le croire M. Parisot, et s'il a eu des visions et des révélations, si de son temps « il n'est pas une seule brave femme du Ban de la Roche qui n'ait été témoin de quelque événement miraculeux, qui n'ait eu quelque apparition » — ce qui pouvait bien être dû à l'influence aurique très étendue d'Oberlin — il n'en est pas moins vrai qu'il a organisé et surveillé avec sagesse, esprit d'ordre et autorité compétente, les salles d'asile, les écoles primaires, les bibliothèques, les cours d'adultes, les conférences populaires, les syndicats agricoles et les œuvres de mutualité, créations dont son prédécesseur avait ébauché quelques-unes.

A propos des méthodes active et intuitive en usage dans les salles d'asiles créées par Oberlin, M. Parisot dit « qu'on n'a rien inventé depuis le premier essai d'Oberlin. Tenant le juste milieu entre les partisans d'une instruction hâtive, toujours néfaste, et les négateurs de l'utilité d'une instruction intellectuelle dès le berceau, il a créé à la fois le principe et la méthode des écoles maternelles. » Son action sur les écoles primaires ne fut pas moins féconde et c'est à lui qu'est dû le prodigieux essor que prirent, au Ban de la Roche, « les œuvres post-scolaires ». En un mot, dit M. Parisot : « Oberlin a été tout à la fois : pasteur, agriculteur, économiste, ingénieur, terrassier et maçon ; il fait tout, il suffit à tout. » Son épitaphe, dans l'église de Waldersbach, le qualifie *père et pasteur de cette paroisse*. Et cependant Oberlin était un mystique !

Nous avons dit au début de ce petit article, qu'Oberlin était un sensitif ; Mme Krüdener, Lavater et Jung Stilling eurent certainement une grande influence sur sa pensée déjà orientée vers le supranaturel. Ses facultés médiumiques paraissent s'être développées surtout après la mort de sa femme, survenue en 1783, après quinze années de mariage. D'après M. Parisot, ni le sentiment, ni l'intérêt n'entrèrent comme facteur dans cette union. Voilà qui est singulièrement paradoxal. Oberlin n'aurait eu aucune sympathie pour sa femme et ne se serait jamais accordé avec elle ! Et cependant, M. Parisot dit lui-même que Mme Oberlin suivit tous les travaux de son mari, tous ses essais, exerçant sur lui une heureuse et discrète influence, tempérant par son aménité le trop de violence, de vivacité de son caractère. Sans doute Oberlin fut autoritaire et il a pu y avoir quelques chocs dans le ménage, mais les nuages qui survenaient devaient vite se dissiper, surtout quand Oberlin entendait distinctement cette voix qui lui disait : « *C'est elle que Dieu a choisie pour devenir ta femme.* » Et il entendit cette voix plus d'une fois.

Voici ce que dit M. Lefèvre à cet égard : « Il se pourrait donc qu'au lieu d'avoir été un accident, un événement curieux dans la vie d'Oberlin (comme dit M. Parisot), son union avec Marie-Salomée Witter, fille d'un professeur de l'Université de Strasbourg, en ait été le fait capital, si étroitement incorporé au reste que, détaché de lui, ce reste devienne moins intelligible ou perde sa signification véritable. On comprendrait alors que, marquée à son début par un transport extatique, cette union, en se dénouant par la mort d'une compagne aimée et devenue partie intégrante de lui-même, ait provoqué ce désordre (pourquoi désordre ?) permanent qui maintient au-delà du tombeau une association devenue pour lui indispensable. Car il ne peut se croire condamné à ne plus recevoir les conseils de son amie qui savait si bien le réconforter;

chaque fois qu'il sentait son courage faiblir, sa volonté s'ébranler, il l'appelait à son secours. »

Plein d'une foi ardente et enthousiaste, Oberlin croit fermement « que le Seigneur est le compagnon de route invisible qui lui trace sa voie. S'il attache à l'existence terrestre une importance capitale, c'est parce qu'elle est le vestibule de l'autre ». (Parisot). Ici Oberlin s'est montré bien supérieur à une foule de spirites modernes, et surtout aux sectes chrétiennes, qui considèrent la vie terrestre comme une quantité négligeable dans l'infinité de l'existence; quantité négligeable comme durée, soit, mais non au point de vue de l'intégrité de notre être; le corps matériel n'est pas la chose haïssable qu'en font certaines religions.

Pour Oberlin, « la vie future, continue M. Parisot, n'est que le prolongement naturel de notre vie d'ici bas et tout, dès maintenant, doit concourir à ce bonheur que nous désirons...; c'est pourquoi Oberlin veut travailler au *développement intégral de l'homme*, et ses procédés seront tous religieux ».

La conception, que se fait Oberlin de l'éducation, s'inspire de principes essentiellement religieux. Il ne semble travailler que pour Dieu, et cependant tous ses efforts paraissent avoir tendu à rendre les hommes heureux dès maintenant, par une mise en valeur de leurs facultés et de leur milieu. Il n'y a là rien de contradictoire. En effet, « nous imaginons volontiers aujourd'hui, dit M. Lefèvre, que l'organisation de la vie individuelle et collective en vue du bonheur terrestre, suppose une philosophie naturaliste. Et cette opinion est juste s'il y a, entre l'ordre surnaturel et l'ordre naturel, une opposition telle que l'attachement au premier ne puisse aller sans le sacrifice du second. En serait-il encore de même si de simples différences remplaçaient cet antagonisme, si les deux mondes, non contents de coexister, pouvaient se pénétrer l'un l'autre? Or, ce point de vue est précisément celui auquel Oberlin s'est constamment placé. « Il y a pour lui un lien organique entre le présent et l'avenir ; c'est le premier qui prépare le second : la vie future n'est que le prolongement de la vie d'ici-bas. » A peine peut-on dire qu'il y a entre elles des différences. Il n'y a pas de démarcation franche entre cette vie et l'autre.

« Cette conviction s'est plutôt affermie chez lui, qu'ébranlée avec l'âge. En 1786, il s'inquiète de « savoir si les esprits sont occupés, s'ils ont des professions, des arts et métiers comme sur la terre, s'ils vivent dans des villes ou villages comme ici ». Il n'ignore pas d'ailleurs que « Stuber est encore pasteur dans sa seconde vie ». N'a-t-il pas avec l'autre monde des relations suivies, et sa chère femme, après qu'il l'a perdue, ne se montre-t-elle pas fréquemment à lui ?... Ainsi s'effacent les frontières qui séparent le naturel du surnaturel, ou plutôt c'est dans le domaine de celui-ci que celui-là va s'incorporer. Oberlin parait s'être fortement attaché à la parole évangélique : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » Il a voulu que toutes les parties de la maison fussent belles et dignes du maître auquel elle appartient. »

Telles étaient les idées d'Oberlin sur le surnaturel. Quoique mystique, il n'en a pas moins accompli une œuvre sociale et morale éminente qui n'a rien de mystique, mais le place parmi les grands philanthropes. La société actuelle aurait besoin de beaucoup d'Oberlin, hélas !

RENÉ.

## Les séances expérimentales de Milan

Une série de séances ont été organisées à Milan, sous des conditions de contrôle rigoureuses, par la Société des études psychiques de cette ville (*Luce e Ombra*, août; *Light*, 26 août 1905). Le médium était Politi, de Rome. Dans la salle affectée aux expériences, les membres du comité et leurs invités étaient assis autour d'une table ; Politi était placé à l'un des bouts et ses mains étaient tenues par ses deux voisins de droite et de gauche qui, en outre, avaient placé leurs pieds sur les siens.

On obtint un grand nombre de phénomènes physiques ; les rideaux du cabinet placé directement derrière le médium se gonflaient comme sous l'influence d'un souffle puissant et venaient bomber au dehors, parfois jusqu'à la distance d'un demi-mètre. Une petite table se déplaçait sur le parquet en s'approchant du médium, et quand il plaçait sa main sur elle, toujours tenue par celle de son voisin, elle s'élevait jusqu'à quatre pouces du sol. Les assistants étaient touchés par des mains, et comme la série de séances fut considérable (onze en tout), il semble bien que l'identification des amis qui se présentaient ainsi n'était pas douteuse.

Dans les premières séances, la présence de personnalités, en dehors d'Alfredo, le guide du médium, ne se traduisit que par de brillantes lumières et des rayons lumineux ; à la quatrième séance, ces lumières prirent des formes déterminées, telles qu'un triangle ou une croix entourés

d'une auréole. Le médium, se trouvant dans le cabinet, durant ces manifestations, battait des mains pour montrer qu'il ne s'en servait pas pour quelque supercherie.

A partir de la cinquième séance, les attouchements ressentis par les assistants devinrent plus fréquents ; on obtint des coups frappés dont le nombre correspondait à celui désiré par les expérimentateurs, et l'on observa, sans erreur possible, des mouvements de table sans contact. A la sixième séance, on commença à entendre des voix appelant les assistants par leurs noms ; une fois seulement les paroles furent prononcées par l'intermédiaire de la bouche du médium ; d'ordinaire, elles partaient d'un point quelconque de l'ambiance et souvent étaient entendues à côté de la personne à laquelle elles s'adressaient, loin du médium.

Le plus grand nombre des manifestations de ce genre s'adressaient à M. Achille Brioschi, et la première fois que fut entendu ce nom d'Achille, prononcé par une voix indépendante, un autre membre du cercle la reconnut, avant même M. Brioschi, pour être celle de la mère de ce dernier. Voici la relation type d'une de ces manifestations, montrant bien d'ailleurs qu'il ne pouvait y avoir supercherie.

« M. Brioschi s'entendit appeler ; le nom d'Achille fut prononcé par une voix claire qui lui semblait être celle de sa mère ; les personnes près de lui l'entendirent également ; celles plus éloignées, virent se former une lumière derrière lui, et lorsqu'elle s'éleva, il se sentit touché ; au même instant, le médium battait des mains, loin de là, dans le cabinet. Pendant que nous discutions au sujet de ce phénomène, une autre lumière apparut très haut, à gauche, affectant la forme d'une croix de Saint-André. »

Plus tard, dans la même séance, une lumière de nature différente s'offrit à la gauche de M. Brioschi ; d'après l'un des assistants, elle figurait un profil. Elle disparut, puis apparut une luminosité plus intense, et une voix appela Achille. M. Brioschi dit alors que le profil formé par la lumière était celui de sa mère ; le même phénomène se reproduisit à une autre séance, et à la dernière, M. Brioschi reconnut une autre voix et un nouveau profil lumineux comme étant ceux de sa femme.

Le dernier de tous les phénomènes obtenus consiste dans la lévitation de la chaise sur laquelle avait été assis le médium avant d'entrer dans le cabinet (selon l'habitude au cours de la séance) ; la chaise s'éleva et vint se poser sur la table, en passant devant le professeur Lombroso, qui était présent.

M. Brioschi a constaté que, lorsqu'il était l'un de ceux qui tenaient les mains du médium, il percevait une sorte de membre nouveau sortant du corps du médium et s'étendant jusqu'à la rencontre de son propre côté, ou il exerçait une pression, à une distance d'environ un mètre du médium. Ce fait se reproduisit plusieurs fois, et quelquefois, c'était comme si tout le côté du médium se mouvait rapidement pour venir au contact du corps de son voisin, et cependant, cela était matériellement impossible, grâce à la façon dont le médium était tenu des deux côtés. Lorsque le médium était dans le cabinet, les attouchements semblaient être produits par des doigts et des mains détachés.

M. Cipriani mentionne également qu'assis à côté du médium, avec son pied sur celui de ce dernier, il avait la sensation comme si la jambe du médium se déplaçait pour se mettre en contact avec la sienne ; en réalité, cependant, elle restait immobile, à une distance d'environ six pouces de la partie où le contact était senti. Il remarque qu'il y avait une sorte de dédoublement de cette partie de la jambe du médium, et que la portion ainsi détachée par dédoublement, tout en restant invisible, venait jusqu'au contact avec sa propre jambe. Il est d'avis que les mouvements du rideau et des lueurs étaient de telle nature qu'il ne serait pas possible de les expliquer par une supercherie du médium. X.

---

# Le Charbon, contre-poison Universel

Il n'est pas de jour qu'en cette saison, septembre-octobre, les journaux ne parlent d'un ou de plusieurs cas d'empoisonnement par les champignons. Or, il n'est pas de meilleur contre-poison des champignons que le *charbon*. C'est ce qui nous engage à revenir sur ce sujet déja traité dans le numéro de septembre de la « Lumière ». Voici d'abord une communication publiée dans les « Nouvelles Scientifiques » de «La Nature » du 30 septembre et déjà reproduite dans le numéro d'octobre de la « Lumière ». Nous ne saurions trop revenir sur des faits si importants !

« Un abonné, à Brou (Eure-et-Loir), nous écrit : Veuillez faire connaître aux lecteurs de votre intéressant journal, une recette simple et peu coûteuse contre l'empoisonnement. Je l'ai lue dans une revue scientifique. A la fin de l'article, il y avait cette note : « *Prière de reproduire et faire publier cet article par humanité* ». Je le

recopie à peu près textuellement. En septembre 1902, paraissait, dans le journal *L'Agriculteur*, l'article suivant : A Toulouse, quinze personnes furent empoisonnées dans une même maison pour avoir mangé des champignons. On appela le docteur Secheyron, médecin des hôpitaux de Toulouse. Il se fit préparer des carafes d'eau « charbonnée » dont burent quatorze personnes, pendant qu'à l'aide d'une sonde il introduisait de la même eau dans l'estomac de la quinzième, plus malade que les autres. Des éclats de rire lui apprirent bientôt que les quatorze personnes ne souffraient plus; l'autre guérit également. Un docteur, qui avait lu cet article, écrivit au docteur Secheyron pour lui demander des détails. Celui-ci répondit que le charbon est un *contre-poison universel*; que son grand-père maternel, un savant pharmacien chimiste, ayant fait, un jour, un mélange de charbon et de strychnine (celle-ci à dose assez forte pour tuer plusieurs personnes), l'avala devant témoins et n'en fut pas incommodé. Donc, en cas d'empoisonnement, quelle que soit la matière absorbée et à n'importe quelle dose, en attendant le médecin, pulvériser avec une bouteille du charbon ou de la braise, en mettre dans l'eau une quantité assez grande, boire ce mélange par cuillerées à soupe, de dix en dix minutes, jusqu'à ce que toute douleur disparaissse ».

L'*Eclair* du 6 octobre revient à son tour sur la question des champignons vénéneux et du charbon, et après avoir énuméré une série d'empoisonnements récents, publie une nouvelle lettre du docteur Secheyron que nous croyons utile de reproduire ici :

Monsieur le Directeur,

La presse a été unanime à publier les vertus du charbon contre les empoisonnements et en particulier contre les empoisonnements par les champignons vénéneux. Le charbon est, en effet, un moyen souverain capable de neutraliser l'action néfaste des alcaloïdes et, par conséquent, de la muscarine, alcaloïde mortel des champignons vénéneux.

Le charbon n'agit pas comme antidote, au sens propre du mot; c'est-à-dire qu'il ne détruit pas au sein des tissus, viscères, muscles, os, l'action nuisible, destructive, d'un poison qui serait entré dans la circulation générale: son action est locale.

Le charbon agit par contact, par absorption et rétention du principe morbide. Il est indispensable que ce principe soit encore dans l'estomac, dans les intestins; son emploi doit donc suivre, aussitôt que possible, l'absorption du principe à neutraliser.

Il agit sur les principes morbides des champignons aussi bien avant leur absorption qu'après. Les paysans cévenols, ainsi que ceux de la Gironde, connaissent ce fait. Avant de faire cuire certains de leurs champignons, ils les mettent à digérer dans de l'eau, avec du charbon ; cela enlève l'âcreté qui les rendait parfois immangeables, sinon dangereux.

Notre intention, en rappelant ce procédé, n'est point de prétendre que toutes les espèces de champignons sont comestibles. D'abord, une préparation incomplète des mauvais n'éviterait point des troubles gastro intestinaux; ensuite, il sera d'un gourmand bien avisé de ne choisir que les espèces bien connues, sans l'odeur et la couleur qui décèlent déjà le danger.

Les journaux, qui ont bien voulu répandre les effets magiques du charbon, préconisent le charbon de bois pilé le mieux possible. Sans doute ce charbon de bois, pilé à la hâte, est doué d'une grande valeur: *il peut être administré d'urgence et préparé partout* en quelques instants; mais il faut savoir qu'il existe un agent bien autrement certain et plus agréable pour le traitement: *c'est le noir animal.*

Le noir ou charbon animal, obtenu par la calcination des os en vase clos, renferme environ onze parties de charbon, quatre-vingt de phosphate de chaux et de magnésie, huit parties de carbonate de chaux, des traces de silice et d'oxyde de fer. (M. Laval, *Action du noir animal sur les alcaloïdes*, 1900; thèse de Montpellier.)

Dans toute maison, dans la réserve des médicaments, devrait s'en trouver une boîte. Le prix est modique (0.70 la livre) et il pourrait servir à un grand nombre d'usages médicaux ou vétérinaires.

Le principal intérêt, l'essentiel est d'avoir, dans son emploi, un médicament héroïque d'urgence contre tous les empoisonnements par les divers alcaloïdes : strychnine, belladone, opium, ciguë, etc. ; métalloïdes et métaux: arsenic, cuivre, étain, etc.

Le médicament sera d'autant plus actif et d'action d'autant plus prompte et décisive que l'administration du noir animal aura été plus rapide et plus complète. Le mieux assurément sera, *après avoir fait prendre le noir animal,* d'appeler un médecin qui, seul est capable de faire le lavage de l'estomac, d'administrer un vomitif s'il le juge nécessaire.

Songez qu'avec quelques cuillerées de noir animal, délayés simplement dans de l'eau et donnés par la bouche et en lavement, on peut

sauver, d'une manière certaine, des existences multiples; et il est inoffensif à toutes doses; le plus est le mieux.

Songez que des faits cliniques imposent cette croyance qui touche à la légende, au miracle. C'est ainsi qu'a été sauvé un jeune homme qui avait absorbé de 10 à 15 grammes d'arsenic et qui était déjà dans un état grave. Une demi-heure après l'accident, le lavage de l'estomac, de l'intestin, avec de l'eau charbonnée, firent disparaître toute gravité en quelques heures.

Des empoisonnés avec des champignons, avec du laudanum sont ainsi revenus à la vie, sous nos yeux, sous ceux de nos confrères (Congrès de médecine de Toulouse, docteur Secheyron et docteur Daunic).

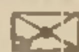
L'action de ce remède, qui tient du prodige, a été démontrée, par les expériences les plus multiples, à dater de 1829, par un Français..., un savant ignoré, dont la modestie cachait une grande science. Doué d'une foi robuste, il poussa l'audace jusqu'a vérifier sur lui-même l'efficacité du charbon et le bien fondé de ses expériences.

On doit proclamer que le pharmacien-chimiste Touéry, de Solomiac, a bien mérité de l'humanité. En lui rendant enfin justice, nous devons rendre hommage à sa science et à ses travaux qu'animaient le plus pur désintéressement et le seul grand amour de la vérité.

Dr Secheyron,
*Ancien professeur agrégé, chirurgien des hôpitaux de Toulouse.*

Rappelons, enfin, à nos lecteurs que le charbon est aussi un préservatif, peut-être même un remède, contre d'autres genres d'intoxications, celles d'origine infectieuse, et en particulier contre le choléra qui continue à nous menacer. Nous renvoyons au numéro de septembre de la Lumière pour les détails au sujet de ce préservatif.

Dr Lux.



# REVUE UNIVERSELLE

**La pression de radiation**, par l'abbé Th. Moreux. (*Cosmos*, 19 août). — En 1619, Kepler attribuait la forme des queues de comètes à une force répulsive, venant du soleil, et il admettait que cette répulsion était le résultat de la pression exercée par les rayons du soleil sur la matière de la queue. C'était une simple hypothèse, qu'aucune expérience ne justifiait. La théorie de l'émission ou moléculaire de la lumière, avancée par Newton, semblait lui être favorable. La question fut agitée par Euler, par de Mairan, du Fay, Bennett, Fresnel, sans être résolue par ces savants. Par la découverte du radiomètre, en 1873, par Crookes, on crut l'existence de la pression due à la lumière démontrée, mais Zöllner montra que les forces radiométriques, d'origine toute différente, étaient énormément supérieures à la pression que pouvaient produire les radiations lumineuses. La théorie électro-magnétique de la lumière, établie par Maxwell, vers la même époque, apporta le premier élément positif ; ce physicien montra qu'une véritable pression devait résulter de l'absorpfion ou de la réflexion d'un rayon lumineux. Après la discussion mathématique de sa théorie, il ajoute : « Dès lors, dans un milieu où se propagent des ondes, il y a une pression dans la direction normale aux ondes, et numériquement égale à l'énergie dans l'unité de volume. » En 1876, Bartoli étendit cette propriété à toutes les formes des courants d'énergie dans l'espace, et calcula la valeur de la pression de la lumière, en fonction de l'énergie reçue par seconde, le pouvoir réfléchissant de la surface exposée au courant et la vitesse de la lumière.

Dans ces derniers temps, Lebedev a repris les expériences de ses prédécesseurs et a mis nettement cette pression en évidence. L'expérience se fait dans le vide d'une ampoule où un disque très mince de métal, attaché à un fil de torsion, reçoit la radiation concentrée d'une lampe à arc; le disque sera repoussé jusqu'à ce que cette pression soit contrebalancée par la torsion du fil ; l'angle de torsion est mesuré par un dispositif spécial. La pression ainsi observée s'accordait presque exactement avec la pression calculée par la formule de Bartoli. Il est ainsi prouvé que la force répulsive du soleil sur les queues des comètes n'est pas due à des charges électriques, comme on le supposait, et du même coup se trouve justifiée l'hypothèse géniale de Kepler.

---

**Rapports de l'Egypte et de la Gaule**, à l'époque néolithique, par le Dr Capitau et l'abbé Arnaud d'Agnel. (*Rev. de l'Ecole d'anthrop.*,

sept.). — Les auteurs ont présenté à l'Académie des Inscriptions deux cartons sur lesquels sont fixés de beaux silex taillés, identiques sur l'un et l'autre carton, et recueillis, ceux du premier carton en Egypte, à Fayoum, ceux du second dans une petite île, voisine de Marseille, l'île Riou, actuellement aride, mais qui ne l'a pas toujours été, témoins les alluvions d'eau douce qu'on rencontre dans un ravin descendant de la crête montagneuse de l'île. Les silex de Riou sont certainement d'origine égyptienne, et y ont été laissés par des navigateurs égyptiens à l'époque, probablement, où l'île était encore rattachée au continent et offrait une rade d'abord facile, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Ces silex sont des scies, des pointes, un perçoir torse, des pointes de flèches, des couteaux, des couteaux à soie, un couteau à bord supérieur oblique, des herminettes; les pièces d'un carton ont leurs correspondants exacts sur l'autre. A l'île Riou, les silex ont été trouvés dans une couche caractéristique de l'époque néolithique égyptienne ; elle repose sur une couche de néolithique local avec kjœkkenmœdings (débris de cuisine), et pièces d'industrie autochtone.

Ces kjœkkenmœdings se rencontrent identiques avec ceux du cap Croisette, près de Marseille, de l'île d'Oleron, de la Torche près Penmarch, de la Pointe aux Oies près Wimereux ; l'époque du passage des Egyptiens n'a pas dû être éloignée de celle du dépôt de ces kjœkkenmœdings ; la couche néolithique locale, repose elle-même sur un sable (tertiaire ou quaternaire ?).

Au-dessus de la couche égyptienne, il y en a une ligure, puis une couche grecque, enfin une romaine. A partir des dépôts romains, l'île a dû devenir inhabitable ; on n'a trouvé aucune pièce ou fragment attribuable au moyen-âge ou même à l'époque mérovingienne.

Or, le néolithique égyptien, antérieur aux premières dynasties, a duré, suivant les auteurs, jusqu'à celles-ci, et l'on sait que ces dynasties débutent vers le cinquième millénaire avant l'ère chrétienne. C'est donc avant ou vers 5.000, que les Egyptiens sont venus à Riou, fait d'une grande importance, vu que la chronologie classique ne fait remonter qu'à 2.000 ans l'époque néolithique.

---

**L'inscription photographique de l'action des rayons N**, par R. Blondlot (*Rev. gén. des sci.*, 30 août). — M. Blondlot a imaginé des procédés pour obtenir des clichés photographiques manifestant l'action des rayons N sur l'étincelle électrique. Sur tous les clichés obtenus, le contraste entre la photographie de l'étincelle non influencée et l'étincelle influencée est des plus nets, bien que pas d'égale intensité sur tous les clichés, ce qui tient à l'impossibilité d'obtenir un réglage mathématique de la petite étincelle. Il faut toujours opérer sur des étincelles excessivement faibles ; de ce fait, la moindre variation de l'étincelle lumineuse produit une grande variation de l'intensité de l'impression photographique. Les rayons N, produits par une lampe Nernst, renfermée dans une lanterne en tôle, traversaient successivement une feuille d'aluminium, formant la paroi antérieure de la lanterne, une planche de sapin de 2 centimètres d'épaisseur, une seconde feuille d'aluminium, une lentille en aluminium, une feuille de zinc, une planche de bois blanc épaisse de 2 centimètres, une dernière feuille d'aluminium formant un écran électrique destiné à protéger l'étincelle, enfin la paroi de la boîte de carton renfermant l'étincelle.

L'opacité de l'eau pure, la transparence de l'eau salée, du bois, du zinc, de l'aluminium, du carton, reconnues primitivement au moyen de l'œil, ont été vérifiées par ces expériences photographiques. Un fait nouveau, sur lequel M. Blondlot attire l'attention, c'est que si, sur une étincelle primaire d'un oscillateur hertzien, on fait tomber des rayons N, l'étincelle secondaire diminue d'éclat ; d'où il faut conclure que l'action des rayons N sur l'étincelle modifie le phénomène électrique lui-même.

---

**La période d'activite undécennale du Soleil.** (*Cosmos*, 7 oct.). — Tous les onze ans, l'activité du soleil passe par un maximum coïncidant avec un accroissement en nombre et en étendue des taches solaires, et ce fait exerce une action certaine sur la météréologie de notre planète et des autres planètes du système. Müller, de l'observatoire de Potsdam, a observé que l'éclat de Jupiter varie en concordance très nette avec cette période undécennale, pour être le plus considérable à l'époque du maximum du nombre des taches solaires. D'après Hansky, ce fait tient à l'augmentation de la nébulosité sur la planète. L'explication serait fournie par la théorie d'Arrhénius, d'après laquelle des particules très petites et électrisées émanent constamment du soleil, se mouvant, à cause de la pression des rayons solaires, avec une vitesse moyenne de 2.000 kilom. par seconde. En rencontrant une planète, elles y produisent les aurores boréales ou australes, les orages magnétiques, les nuages des régions supérieures de l'atmosphère, grâce à leur propriété de condenser autour d'elles la vapeur d'eau. Le nombre de ces particules aug-

mente à l'époque du maximum de l'activité solaire, surtout si elles sont émises d'une tache, d'une protubérance, d'une facule. La visibilité de la partie non éclairée de Vénus, réduite à un croissant très mince, a sans doute une cause analogue à celle de nos aurores boréales : les particules électrisées, arrivant sur les nuages de Vénus, les rendent phosphorescents, et la visibilité doit augmenter lors des périodes de maximum des périodes d'activité du soleil, ce qui est le cas dans la période actuelle.

---

**Les cafés sans caféine** (*Rev. gén. des sci.*, 15 août.). — On sait que les différentes variétés de café (*Coffea arabica*) contiennent 10 à 15 gr. par kilogr. de caféine et que c'est à cet alcaloïde que sont attribués les effets physiologiques qui font interdire l'usage du café à un grand nombre de personnes. Or, le café de l'île de la Grande Comore ne renferme pas de traces de caféine, malgré ses affinités botaniques avec le *Coffea arabica* (G. Bertrand, 1901).

Depuis lors, M. G. B. a constaté l'absence de caféine dans trois nouvelles sortes de café, provenant de Madagascar. Il s'agit là d'espèces distinctes du *C. arabica*, et non de simples variétés dues au terrain et au climat. Nous ne sommes pas renseigné sur la saveur de ces cafés sans caféine.

Récemment aussi, nous avons lu, nous ne nous rappelons plus où, que le café brûlé à ciel ouvert perd de sa caféine. La question mérite d'être étudiée pour l'intérêt pratique hygiénique qu'elle présente.

---

**Comment tombèrent les murs de Jéricho** (*Progr. Thinker*, 23 sept. 1905.). — On sait que les murs de Jéricho s'écroulèrent lorsque les troupes de Josué firent le tour de la ville en sonnant de la trompette. Ce n'était pas un miracle : le fait peut s'expliquer scientifiquement. Il paraît qu'un phénomène analogue s'est produit récemment à Heiligenstadt, près de Leipzig. Un chef de musique organisait un orchestre d'instruments de cuivre ; un jour, il réunit les musiciens pour une répétition dans son jardin, situé au pied des vieux murs de la ville. Soudain, lorsque les instruments atteignirent les notes les plus élevées, les murs s'écroulèrent avec un fracas formidable, et les musiciens se dispersèrent saisis de panique.

Comment des notes de musique peuvent-elles produire semblable phénomène, quand les détonations d'armes à feu, de canons, n'ont pas réussi à le provoquer ? Il fallait une certaine combinaison de notes, alors plus puissante que la dynamite.

Cela nous rappelle les mémorables expériences de Keeley et l'expérience, rapportée par Van der Naillen dans ses « Temples de l'Himalaya », du bloc de granit pulvérisé par la production de la note appropriée (key note), celle dont la vibration est capable de détruire la force de cohésion reliant les molécules du granit.

Si dans une pièce où l'on fait de la musique, un verre ou une glace vient à se briser, un tableau tomber du mur, une statue de son piédestal, etc., il ne faudra donc pas considérer ce phénomène comme un mauvais présage. C'est un simple effet de la musique. Il paraît que Mme A. Wood Holbrook, de New-York, a particulièrement étudié ces singuliers effets de la musique.

---

**Ecriture directe à Brooklyn** (*Psych. Studien*, déc. 1904, et *Light*, 31 déc.). — Le 2 septembre, M. Handrich demanda au médium Hugh Moore, une séance pour lui et pour le Dr Simonyi, Hongrois, son ami. Elle eut lieu le 5. On s'assit autour d'une table par une belle après-midi ensoleillée. Sur la table étaient placées deux ardoises ordinaires et une centaine de papiers blancs, d'un côté, glacés noirs de l'autre côté. Le Dr Simonyi écrivit le nom d'une personne sur une feuille de papier ordinaire, signa et introduisit le papier dans une enveloppe qu'il cacheta, puis tendit au médium. Au bout de quelques minutes, le médium écrivit de la main droite une requête adressée à M. Handrich, pour le prier de demander à son ami (dont il donne le nom), d'inscrire le nom d'un parent, parce que l'ami (dont il donne également le nom, complètement inconnu de lui auparavant) n'était pas présent. Il y avait là déjà une belle preuve de sincérité, car le médium ne connaissait ni le nom, ni la nationalité de M. S., pas plus que le nom contenu dans l'enveloppe.

Le Dr S. écrivit donc, à part du médium et de M. H., le nom de sa mère, décédée, sur une autre feuille de papier, tandis que M. H. inscrivait lui-même le nom d'un ami Indien, décédé, Skie-Wau-Kee, en le priant d'aider la manifestation. On attendit une heure en causant de choses et d'autres. A ce moment, le médium pria le Dr S. de placer quelques feuilles de papier glacé entre les deux ardoises, dont tous les trois ensemble tinrent ensuite en main les cadres. On sentit vibrer les ardoises, comme sous l'influence d'un puissant courant magnétique. Au bout de cinq minutes, une secousse violente du médium indiqua la fin de l'opération,

et le Dr S. prit seul les ardoises. Il y avait vingt feuillets de papier pleins d'écriture en blanc et numérotés de un à vingt.

Les dix-neuf premiers feuillets contenaient un message signé du nom de la mère du Dr S., écrit en anglais, et concernant les rapports avec le monde des esprits et un verset de la Bible en langue hongroise excellente. Le médium, qui était un américain sans culture, prenait les deux messieurs pour des Allemands, et connaissait la Hongrie à peine de nom. La dernière feuille donnait un message en mauvais anglais, adressé à M. H. et signé « Skie-Wau-Kee », déclarant qu'il avait aidé la « squaw » (la mère du Dr S.) à écrire, qu'il était heureux de le voir et lui écrirait longuement une autre fois.

---

**Face apparaissant sur un carreau de fenêtre** (*Prog. Thinker*, 23 sept. 1905.). — Un visage de femme s'était formé, il y a un an, sur une vitre d'une des fenêtres de la maison de M. C. E. Rodgers, à Winona, Fayette County, W. Va. Une foule de personnes venaient voir ce mystérieux phénomène ; le propriétaire, ennuyé de cette affluence, fit enlever le carreau, et aussi longtemps que la fenêtre resta veuve de ce carreau, aucun phénomène ne se produisit. Récemment, il fit remplacer le carreau manquant, et voilà que dans l'un des angles de celui-ci, se forma le visage d'une petite fille ; et de nouveau les curieux affluent pour contempler ce phénomène.

---

**Une preuve d'identité** (*Light*, 26 août, 1905.). — M. W. R. L. assista un jour à une séance du médium Vango. Celui-ci lui donna la description d'un esprit qu'il dépeignit grand, les yeux profondément enfoncés avec des sourcils broussailleux, qu'il ne reconnut pas tout d'abord. Vango ajouta : « Il me montre un orgue d'église, avec ses tuyaux, et un livre sur l'exercice de la voix ; il se donne les initiales de W. H. » M. L. reconnut alors en cet esprit un individu qui avait été employé dans la même maison que lui, environ dix-sept années auparavant. Cet esprit donna encore le récit de sa maladie et de sa mort. Or, M. L. n'avait plus entendu parler de W. H. depuis dix-sept ans, époque où il avait quitté la maison où était employé W. H., et depuis de longues années, il n'avait plus pensé à lui consciemment. Quant à la signification de l'orgue et de l'exercice de la voix, elle réside dans ce fait que W. H. et lui allaient fréquemment ensemble chez un facteur et là, s'exerçaient sur l'orgue pendant une heure ; souvent aussi, ils discutaient ensemble sur la meilleure méthode d'exercer la voix. — Ce fait, pense M. L., s'expliquerait difficilement par l'hypothèse du moi subliminal.

---

**Le langage des singes** (*Psych. Studien*, oct. 1905). — Le naturaliste américain, professeur Garner, a beaucoup étudié le langage des singes et se rend de nouveau dans l'Afrique occidentale pour continuer ses recherches dans les forêts vierges. Les données qu'il a acquises jusqu'ici l'ont été d'abord sur des singes en captivité, puis, enfermé dans une cache grillagée, il a passé bien des heures dans les jungles de l'Afrique à observer les singes. Il a cherché à transcrire les sons entendus et est persuadé d'ailleurs que les singes ne communiquent pas entre eux par signes, mais par des mots. Dans une lettre adressée à son frère, à Sydney, il écrit : « J'ai transcrit près de 200 mots de singes. En voici quelques-uns transcrits phonétiquement : « Achru » signifie le soleil, le feu, la chaleur, etc., ; « Kukcha » désigne l'eau, la pluie, le froid ; « Gochku » la nourriture, l'acte de manger. Ce langage est donc très primitif, et il ne me manque peut-être que vingt ou trente mots. »

Selon lui, le langage des singes n'est pas universel et présente des variétés analogues aux dialectes humains.

---

**Apparition d'une grand'mère** (*Light*, 26 août 1905. — M. D. Briggs raconte qu'étant âgé de 3 à 4 ans, et vivant dans une petite maison à Bristol, avec ses parents, il se leva une nuit, poussé par la soif et descendit l'escalier pour trouver de l'eau. Revenant ensuite et arrivé déjà à la moitié de la hauteur de l'escalier, il s'entendit appeler. Il se retourna et vit sa grand'mère. Elle était toute pâle et coiffée de son bonnet de nuit. Elle lui dit : « J'ai besoin de toi. » Effrayé, il voulut grimper bien vite l'escalier, mais elle le saisit par sa chemise de nuit. Il s'accrocha aux barreaux de l'escalier et appela sa mère. Celle-ci, réveillée par son cri, lui demanda ce qu'il voulait. Il lui dit que grand'mère l'avait saisi. A cet instant, la grand'mère disparut, Il redescendit ensuite et chercha partout sa grand'mère. Mais toutes les portes étaient fermées. Il raconta alors à sa mère que la grand'mère avait voulu le tirer en bas de l'escalier. Là dessus le père s'habilla et se rendit au cottage qu'habitait la grand'mère à quelque distance de là. Il la trouva morte dans son lit ; elle devait être morte depuis quelque temps.

---

**Prédiction réalisée** (*Light*, 26 août 1905). — En septembre 1904, Mme M. vit pour la première fois Bianca Unorna. Celle-ci lui plaça dans les mains une boule de verre, puis y regarda et lui dit une foule de choses curieuses qui étaient arrivées ou qui arriveraient. Elle demanda soudain : « Qui est Georges ? » qu'elle voyait en Amérique ; c'était le frère de Mme M. Elle le suivit dans diverses phases de son existence et enfin dans un vaste bâtiment, disant alors : « Je le vois concourir pour un premier rang et une médaille d'or, et il la gagnera ; j'entends les mots : il la gagnera, il la gagnera — *il l'a gagnée.* » Elle déposa la boule de verre et Mme M. ajouta : « Dieu le veuille ! » A cette époque, Mme M. était très chagrinée au sujet de son frère qui, depuis longtemps, ne lui avait plus donné de ses nouvelles. Presqu'un an après, en août 1905, Mme M. reçut une lettre de son frère, datée de l'hôpital de S., aux Etats-Unis, et lui disant entre autres choses : « Je suis heureux de t'annoncer que j'ai passé tous mes examens avec succès et obtenu une médaille d'or avec mon nom, la date, etc., gravés dessus. »

La prédiction était accomplie.

---

**Daniel Dunglas Home.** — On sait la sensation qu'a faite le médium Home dans les cercles les plus distingués de Paris, pendant les années soixante du dernier siècle ; on sait aussi que personne ne put le prendre en défaut de supercherie et qu'il ne reçut aucun honoraire pour ses expériences. La princesse Pauline Metternich-Sandor vient de publier, sur le célèbre médium, un article très intéressant reproduit par *Die übersinnl. Welt* de juin et résumé dans *Psych. Studien* de juin. Elle raconte, entre autres, une séance tenue chez Madame de J..., dans les salons de laquelle le prince Murat introduisit Home. Il y avait là 15 personnes. Le médium se présenta comme un parfait homme du monde, ce qui ne laissa d'étonner la société. Il s'assit dans un fauteuil à une distance de 3 à 4 mètres de la table placée librement au milieu du salon, de sorte qu'il était impossible qu'il y eût un contact quelconque entre lui et la table. Il rejeta la tête en arrière, ferma à moitié les yeux et devint de plus en plus pâle ; soudain il prononça ces mots : « Bryan, are you here ? » Au même instant, la réponse se fit par deux coups frappés dans la table, coups d'un timbre si dur et si énergique que la princesse ne les a jamais oubliés. « Bryan répond presque toujours à mon appel, » murmura Home, « c'était mon meilleur ami. » A peine ces paroles furent-elles prononcées, que les pendeloques de cristal du lustre se mirent à danser, les murs et les meubles à retentir de coups et une chaise se mit à courir à allure vertigineuse pour s'arrêter net devant les personnes assemblées et tout près d'elles. Pendant ce temps, Home restait immobile et gardait un visage impassible. Il dit alors : « Les voici qui nous entourent ; ils ne tarderont pas à se manifester et chacun de vous aura l'occasion de se rendre compte de leur présence. » Tout le monde était dans l'attente ; la princesse se sentit saisir au poignet par une main de fer. D'autres se sentaient pris par la nuque ou par le bras. On éprouvait une sensation indéfinissable, car malgré la force déployée par la main de fer, on ne ressentait pas la moindre douleur. On percevait la pression de chaque doigt, de sorte qu'on pouvait très bien distinguer le pouce, l'index, etc. Peu après, un mouvement devint apparent vers les extrémités du tapis : c'était comme si des mains voulaient sortir de dessous. Une main, ou quelque chose qui y ressemblait, s'étendit vers la princesse qui se recula instinctivement. Le prince, son mari, saisit sans crainte la main en question et la tint aussi ferme que possible, pour l'empêcher de lui échapper. Lui aussi, et d'autres personnes perçurent distinctement les doigts de ces mains. Mais malgré la force avec laquelle on retenait ces mains, elles fondirent entre les doigts et quand il n'en resta plus rien, on releva à la hâte le tapis et il n'y avait rien, absolument rien dessous. La princesse accorde que Home était peut être un prestidigitateur extraordinaire, mais elle nie absolument s'être trouvée sous une influence hypnotique.

A son arrivée, la princesse avait placé un bouquet de violettes sur le piano. Home dit à un moment donné : « Il y a un esprit près du piano ; je vais le prier d'apporter à la dame à qui il appartient le bouquet de violettes qui y est déposé. » Il retomba en trance et le bouquet se mit en mouvement et finalement tomba sur les genoux de la princesse. On s'en saisit aussitôt pour constater qu'il n'y avait pas de fil attaché ; on ne trouva rien. On chercha ensuite un mélophone, instrument qui se joue placé sur les genoux. C'est la princesse qui le prit et se mit avec l'instrument au milieu de la pièce ; elle le saisit par la poignée et le tint librement. Home ne l'avait pas touché. Soudain elle sentit la soufflerie se mettre en mouvement, et on entendit alors les mélodies les plus douces et les plus charmantes ; c'était véritablement une musique céleste ; elle rappelait bien Palestrina, mais personne ne reconnut les airs ; les auditeurs en avaient les larmes aux yeux.

Une autre expérience que fit Home aux Tuileries, en présence de l'impératrice Eugénie, pro-

voqua un étonnement bien plus grand encore. Sur une table qui venait d'exécuter des roulements de tambour, était placé un candélabre avec une bougie allumée. Lorsque la table se mit en mouvement et à un moment donné se pencha, le candélabre ne tomba pas, mais resta debout et la flamme de la bougie, au lieu de se recourber en haut, brûla perpendiculairement à la table.

Enfin, la princsese termine par le récit d'une visite que lui fit Home. A peine la conversation eut-elle commencé entre eux qu'un bruit particulier attira l'attention de la princesse. C'étaient comme des gouttes tombant sur de la pierre. Ce bruit allant en augmentant, elle tourne la tête vers le point d'où il partait. Home lui dit tranquillement : « Oh ! ce n'est rien ; c'en est *un* qui se tient tout près de vous ; ils me suivent toujours et il est rare qu'ils me laissent entièrement en repos ».

---

**Remarquables clairvoyance et prédiction médicales** (*Light*, 29 juillet). — Un jeune homme souffrait depuis plusieurs mois de douleurs dans la région du foie et de l'estomac et avait consulté des médecins éminents de l'Ecosse et de Londres. De l'avis de tous, le cas n'était pas grave et cependant les symptômes s'étaient aggravés de plus en plus. Finalement le malade s'adressa à un médecin qui avait l'habitude, dans les cas difficiles, de consulter un médium clairvoyant. Le malade ne put se rendre auprès de la médium, M$^{me}$ P..., mais par la psychométrie, elle donna la description d'une tumeur comprimant le foie. Elle dit que c'était grave, mais que le malade ne succomberait pas tout de suite, car elle le voyait partir pour un assez long voyage, mais elle ajouta qu'il mourrait peu après. Environ dix jours après, il partit, dans une voiture spéciale, pour le Nord, à plus de 400 milles, et il mourut trois semaines après son retour. A l'autopsie, on constata l'existence d'une tumeur cancéreuse comprimant le foie et la vésicule biliaire.

---

**Rêve prémonitoire de M. Grüninger** (*Psych. Studien*, juin). — Le fait est raconté par Mme Grüninger; feu son mari lui dit le matin du 30 janvier 1903 : « Cette nuit j'ai fait des rêves absurdes ; d'ici huit jours il y aurait dans la maison un mariage et deux jours après un décès ». Le mariage de leur fille eut lieu le 5 février, date déjà fixée au moment du rêve ; le lendemain la noce continua et le soir M. Gr. devint tout pensif et refusa de manger. Après le départ des gens de la noce, il dit à sa femme qu'il avait promis d'aider, le lendemain à 4 h. du matin, son voisin à conduire un tonneau de purin dans les champs. Elle l'engagea à rester, puisqu'il se sentait indisposé, mais il persista dans son intention et dit qu'il était inutile de le réveiller, qu'il se lèverait. Cependant le lendemain 7 février, à 5 h. du matin, Mme Gr. frappa à la porte en disant qu'il était déjà 5 heures. Elle ne reçut aucune réponse et pensa que son mari dormait profondément. Elle appela de nouveau à 5 h. 1/2, mais comme il ne répondait pas, elle alla le secouer et constata qu'il était mort. Il avait succombé à une attaque d'apoplexie.

---

**Message spirite vérifié** (*Light*, 26 août, d'après *Daily Mirror*). — M. J. Mc. Cluskie relate le fait suivant. A une séance, à laquelle il assista, on obtint par la typtologie la phrase suivante : « Je désire que la femme de Tom prenne mon enfant. » L'esprit dit s'appeler Gilbert et ajouta qu'il s'agissait de Tom Everall, habitant Cotton's-row, Newcastle-under-Lyme. Aucun des assistants ne connaissait ni Gilbert ni Everall, dont le nom même leur était absolument inconnu. Par la typtologie on apprit encore que la femme Gilbert habitait, avant sa mort, Cartwright-street, à Newcastle, et, que son corps s'y trouvait encore. Elle était morte d'un refroidissement depuis deux jours, et avait donné naissance à un enfant depuis un mois. Le lendemain le narrateur se rendit à l'adresse indiquée et demanda si c'était bien là la demeure de Tom Everall. La femme qui avait ouvert la porte dit qu'elle était bien madame Everall. M. J. M. C. lui demanda alors si elle connaissait une personne nommée Gilbert, de Cartwright-street. Elle répondit que c'était la femme de son frère et que son inhumation aurait lieu le lendemain. M. et Mme Everall ne furent pas peu étonnés du message reçu. Dans ce cas, s'il est vraiment authentique, il ne saurait être question ni de transmission de pensée, ni de télépathie, et l'hypothèse spirite seule l'expliquerait.

---

La Direction prie instamment les abonnés de la LUMIÈRE d'envoyer leurs mandats de renouvellement avant la fin de l'année, afin d'éviter l'encombrement et les pertes possibles. Elle sera infiniment reconnaissante à ceux qui voudront bien joindre à ce qu'ils doivent, l'obole de la propagande ou plus. Ce serait un faible dédommagement de nos services gratuits.

*Le Gérant* : MARTELET.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

# LA LUMIÈRE



N°s 296-297 comprenant un supplément de Biographie. — DÉCEMBRE 1905. —




## FIN D'ANNÉE

Ce Numéro est le onzième de l'année. Nous prions les abonnés d'accepter, en remplacement du numéro qui manqua au mois de juillet, un fascicule du remarquable dictionnaire des *Contemporains* publié par M. JulesHarmois.

Ce fascicule est à peu près du format de la « Lumière », il pourra être relié dans la Collection. On aura ainsi la biographie de la directrice accompagnée d'un de ses portraits.

Désirant être agréables, autant que possible, nous enverrons autre chose à ceux qui sont déjà possesseurs de la Biographie.

On sait que nous avons adopté l'usage de réunir deux années en un seul volume. Le numéro d'aujourd'hui, en terminant l'année 1905, ne forme donc que la moitié du treizième volume de la collection. C'est pourquoi il n'y a point de *Table.*

A moins que les événements publics ne nécessitent un arrêt général des publications, nous avons le ferme désir de ne point nous lasser dans notre tâche spéciale qui a sans cesse été pénible. La « Lumière » venue trop tôt, pour être comprise, est née impérissable malgré tout, puisqu'après 24 années d'existence, elle est non seulement debout, mais prête à s'engager dans les voies nouvelles des destinées terrestres, avec vaillance et fidélité, plus que jamais.

Nos vœux dans le sens du bonheur universel sont exprimés toute l'annéepar l'existence même de notre œuvre.

Les prophéties les plus sinistres courent les rues; on dirait qu'un vent de démence agite l'humanité. Bien que nous constations l'évidence de fâcheux événements et de sourdes conspirations, nous n'en continuerons pas moins à n'envisager l'avenir qu'au point de vue de l'harmonie et de la paix. Nous marchons plus vite qu'il n'y paraît au nouvel ordre de choses, qui amènera le bonheur. Ce n'est pas sans crises que tout peut être transformé. Restons donc impassibles et forts malgré les tourmentes; croyons que le *bon* va venir, puisque le *mauvais* passe.

L'esprit du déséquilibre souffle la discorde; serions-nous assez faibles pour subir les fatales poussées et sombrer corps et âme dans une tourmente? Non, il ne faut pas cela. Après le mauvais temps le soleil paraît : les esprits de lumière planent au-dessus de tout.

Nous ne voulons pas mettre la mort dans l'âme de nos lecteurs et les exposer par la frayeur aux maladies du corps. C'est une bien mauvaise spéculation que de viser à se rendre populaire en se faisant une réclame des infernales prophéties. Après tout, n'y a-t-il pas des êtres qui par leurs connaissances secrètes et leurs pouvoirs peuvent enrayer les maux. Ils ne sont pas nombreux, mais ils existent, nous en connaissons; aussi la

« Lumière » se classe-t-elle parmi ceux qui n'ont peur de rien. A l'origine de notre « Lumière » la voyance nous permettait de *voir* un arc-en-ciel sur la région que nous habitions. L'arc-en-ciel y est toujours ; le soleil de délivrance et de salut n'est pas si éloigné de notre terre qu'on le croit.

Le triangle renfermant un cœur toujours également visible pour la voyance, était formé des couleurs de l'arc-en-ciel. Il nous fut dit qu'il serait vu un jour dans l'espace. Nous voulons croire que c'est là une figure symbolique et que du moins, si tous les yeux ne le voient pas, ils en ressentiront les bienfaits.

Notre numéro d'aujourd'hui est spécial aux rêves. Dans le prochain il sera encore parlé de la *Vie du sommeil* par Hab. et Salem. La *Revue Universelle* a manqué de place ; il convenait de ne pas couper en deux l'article très intéressant de notre dévoué collaborateur, le distingué docteur Lux.

Dans ce numéro spécial aux Rêves, nous ajoutons nos vœux particuliers : Que tous nos collaborateurs et tous nos lecteurs fassent des rêves bons et consolants, suivis de réalités parfaites !

Lucie Grange.

# LES RÊVES

## leur nature, leur importance, leur signification

Tout le monde rêve ! Ceux qui prétendent ne pas rêver, ne se rappellent pas leurs rêves. S'il est des sommeils particuliers exempts de rêves, ils n'appartiennent pas à la terre !

Ce qui fait qu'on n'attache pas, généralement, une grande importance aux rêves, c'est qu'ils ont trait, souvent, à des faits de la vie quotidienne, c'est qu'ils présentent rarement une suite logique et manquent de cohérence, ce qui peut être dû à une excitation cérébrale d'ordre physique, à un trouble corporel, à une mauvaise digestion, etc. Cependant, il y a des rêves dans lesquels les images et les scènes s'enchaînent logiquement, qu'il s'agisse de faits passés ou actuels, des rêves où l'avenir lui-même se dévoile à nos yeux, soit dans des scènes réalistes, soit dans une représentation symbolique. M. W. H. Evans (*Light*, 12 août 1905), dont nous ne faisons que paraphraser les définitions du rêve, pense que les rêves symboliques tendent surtout à notre développement spirituel. Sans doute, mais ils peuvent aussi n'être que prémonitoires, comme nous le verrons par de nombreux exemples.

Les revues spiritualistes des derniers mois renferment une série d'articles fort intéressants sur les rêves ; nous y avons puisé largement et on trouvera, réunis ici, les types de rêves les plus variés.

Voici, d'abord, deux cas publiés par M. Evans, qui sont des faits de dédoublement plutôt que des rêves :

« Il y a environ deux ans, dit M. W. H. Evans (*Light*, 12 août 1905), je venais de lire le livre de M. Leadbeater sur la clairvoyance, dans lequel il affirme la possibilité de quitter le corps pendant le sommeil. En me couchant, je pensai que je serais bien heureux d'en avoir la preuve par moi-même. Je dormis toute la nuit jusqu'au grand matin. Je me réveillai sans qu'il se fût produit rien de particulier, et je ne pensai même pas à ma préoccupation de la veille. En consultant ma montre, je vis qu'il était 5 h. 1/4. Je me remis à dormir, et il me sembla aussitôt que j'étais hors de la maison. A cette époque, j'étais paralysé de la jambe droite et ne pouvais marcher sans aide. Je me rappelle avoir mesuré la rue de mon regard et constaté sa parfaite tranquillité matinale ; en traversant la rue, je me rencontrai de front avec la voiture à ordures qui venait de quitter sa remise. Or, la première voiture sort régulièrement à 5 h. 20 ; il y avait donc cinq minutes que j'avais consulté ma montre. Je descendis la rue qui débouchait en face et, suivant un étroit passage, j'arrivai à la maison de mon frère, par le sentier de derrière. Après avoir ouvert la porte de derrière, je pénétrai dans la cour, et je vis la femme de mon frère — très sensitive — regardant précisément par la porte de derrière de la maison ; elle me dit : « Est-ce bien vous, Will ? » — « Oui, répondis-je. » — « Entrez donc, dit-elle. » Je traversai la cour jusqu'à la porte de la maison, puis n'eus plus conscience de rien.

« Quand je me réveillai, je ne vis dans ce fait qu'un rêve très net ; mais, voici pour la confir-

mation : Le soir, je me rendis chez mon frère sur l'appel de celui-ci, et Mme Evans me demanda ce que j'avais fait là de si bonne heure le matin. — « Vous m'avez donc vu ? » dis-je avec surprise. — « Oui, et je vous demandai si c'était bien vous, et vous m'avez répondu affirmativement ; puis je vous ai prié d'entrer. » Un instant après, mon frère entra, et je lui dis : « J'ai eu un rêve très net ce matin. Je suis venu ici en rêve. — Oui, je sais, dit-il ; vous entrâtes dans ma chambre à coucher, et je me dis en moi-même : Oh ! voici que Will marche de nouveau très bien. Vous vous approchâtes directement du lit pour me regarder, puis, disparaître. »

« Le dégagement était ainsi mis en évidence, je n'en doutai plus ; j'avais abandonné mon corps. Mais, je ne fus pas le seul ; Mme Evans avait aussi abandonné le sien, car au moment où nous conversions à la porte de la maison, elle était couchée dans son lit. Ce témoignage spontané était très convaincant, car aucun de nous deux n'eut connaissance de son dégagement avant notre confrontation.

« Voici un autre fait de même nature : Mon frère, sa femme et moi, nous revenions d'une réunion à la loge théosophique un vendredi soir. Comme nous approchions de la maison, nous vîmes tous ma mère debout à la porte. Mon frère dit en riant : « Tiens, un esprit matérialisé ! celui-là, on le connaît. » Quand nous fûmes arrivés près de la porte, nous pûmes noter exactement l'attitude qui lui était habituelle, les mains croisées en avant d'elle. Quand nous atteignîmes la porte, elle disparut. La porte était bien fermée. (C'est une maison d'affaires qui n'a pas de porte latérale, et l'on est obligé de traverser le magasin, qu'on ferme toujours dès que les affaires sont terminées). « Que c'est singulier de la part de la mère, m'écriai je ; elle doit nous avoir vus, nous étions si près d'elle ! » Nous frappâmes à la porte, et elle l'ouvrit d'un air endormi et en clignotant. « Pourquoi nous avez-vous fermé la porte au nez ? Vous devez nous avoir vus, dis-je. — Je ne vous ai pas fermé la porte au nez, répondit-elle ; je n'ai pas été à la porte. J'étais assise dans mon fauteuil *presque endormie*, mais j'aspirais à vous voir rentrer, car je désire me coucher. »

« Nous nous regardâmes. Ce n'avait pas été un esprit matérialisé, mais un double, et ce qui nous intéressa surtout, ce fut de constater comment un désir peut prendre forme. Encore un point à faire ressortir en passant : dans les deux cas précédents, les doubles se présentaient habillés à la manière habituelle. Pourquoi pouvons-nous *apparaître* de la sorte, c'est un mystère dont l'explication reste à trouver. »

* * *

Dans les rêves symboliques qui suivent, au nombre de quatre, M. W. H. Evans (*Light*, 26 août 1905) n'a pu déterminer la signification des trois derniers : ils lui sont personnels. Le premier de ces rêves a eu une influence considérable sur sa vie. Il avait alors vingt-et-un ans. Voici le récit abrégé de ce premier rêve : M. E... se trouvait dans une vaste plaine aride, desséchée, traversée par une rivière étroite, boueuse. Il y avait là une sorte de foire villageoise, des théâtres ambulants, des carroussels, des tirs, et beaucoup de monde. Il se sentait dépaysé et, s'adressant à quelques personnes, il leur dit qu'il allait les quitter.

« Pourquoi ? demandèrent-ils. » — « Parce que je veux trouver le bonheur », ce qui les fit rire de tout cœur. — « Le bonheur ! s'écrièrent-ils. Mais, il est tout autour de vous. Voyez ; prenez-en à votre satisfaction et amusez-vous. Ici, il y a toute espèce de plaisir ». Il secoua la tête et dit : « C'est vrai, il y a du plaisir, mais pas de bonheur, et je vais partir à sa recherche ». Il partit au milieu des rires et des moqueries des assistants. Il finit par se trouver tout seul dans la vaste plaine, seul avec Dieu. Il continua encore à marcher et arriva enfin à l'extrémité de la plaine. Il y avait là, devant lui, un fossé d'eau stagnante couverte d'une mucosité verdâtre. De l'autre côté, il y avait une élévation qui l'empêchait de voir au-delà. A sa droite, un magnifique sentier, bordé de verdure. Il se demandait s'il allait franchir le fossé ou suivre le sentier, qui conduisait toujours dans la même direction à perte de vue. Mais il se dit que le sentier pouvait aboutir à quelque château d' « Immense Désespoir », et il se décida à franchir le fossé ; il y entra et traversa une eau boueuse et gluante, et grimpa de l'autre côté. Quelle transformation ! Il n'y avait pas la moindre souillure sur lui, et il se voyait revêtu d'une robe d'un blanc éblouissant. Plein de joie, il monta le talus et, arrivé au sommet, vit s'étendre devant lui une contrée charmante, éclairée par un doux soleil de splendeur céleste. Il y avait là des êtres vêtus de blanc comme lui. Une chaîne de montagnes toutes bleues fermait l'horizon. Le tout fut l'affaire d'un instant. Aussitôt, il retomba dans l'inconscience. Depuis lors, ce tableau est resté gravé dans sa mémoire, et il sent qu'un jour il habitera cette région enchanteresse, après avoir traversé la plaine aride et la boue et la vase de l'erreur.

Suivent trois autres rêves, séparés par des intervalles d'un an et d'un an et demi, ayant entre eux un lien subtile que l'auteur n'a pu saisir ; nous en donnons le récit très abrégé.

*1er Rêve.* — M. E... se trouve près d'une église toute neuve entourée d'une grille ; il pénètre par la porte de l'est et contourne l'église pour y entrer par le côté ouest ; il voit un grand rassemblement de peuple et, au moment d'entrer, voit se détacher de la foule un jeune couple qui entre, et il le suit, après avoir fermé la porte ; il y avait un autel de marbre et, derrière lui, une galerie montant jusqu'à la voûte, et en haut, il y avait un orgue ; devant l'autel, le corps d'une jeune femme attendant, semblait-il, l'inhumation. E... plaça le jeune homme et la jeune fille de part et d'autre du cadavre et leur enjoignit de prendre chacun une main de ce dernier ; puis il ordonna que l'orgue jouât et, immédiatement, les plus belles mélodies remplirent l'édifice. Une surabondance de vie sembla affluer dans l'ambiance, et E... s'écria : « Levez-vous, jeune femme ! » Celle-ci se leva et il l'enveloppa dans un ample manteau noir. Le jeune couple sortit de l'église, et E... le suivit, accompagné de la ressuscitée. Celle-ci lui apparaissait plus grande que lui, blonde, avec des yeux gris clair magnifiques. « Eh bien ! lui dit-il, un peu plus, vous étiez enterrée vivante ». — « Oui, en effet ! » dit-elle. Là-dessus, il se réveilla.

*2e Rêve.* — E... se trouve dans un vieux village, en compagnie de la personne ressuscitée ; mais, cette fois, elle était moins grande que lui, et il était, lui, vêtu de noir : culotte de soie noire, pourpoint de velours noir, et coiffé d'un sombrero à plume noire ; il avait des cheveux noirs bouclés, une forte moustache et des yeux très noirs, et la figure plus ovale. La dame était toute vêtue de blanc. Ils marchaient côte à côte comme des amoureux ; ils arrivèrent à une grande place ; d'un côté, se dressait une majestueuse cathédrale avec une tour normande, très vieille ; de l'autre, un édifice avec de grands piliers soutenant le portique, et auquel on accédait par un vaste escalier. Sur la place, les villageois dansaient. E... et sa compagne firent également un tour de danse. Entre temps, le ciel s'était couvert et de lourds nuages, chassés par le vent d'ouest, roulaient au-dessus d'eux. Les nuages, au-dessus de la cathédrale, se brisèrent et l'on put voir, à travers l'éclaircie, le firmament d'un vert bleuâtre éclatant avec, au centre, une étroite croix cramoisie. E... regarda cette croix avec dédain, non en ce qu'il méprisât ce symbole, mais parce qu'il sentait que ce n'était pas un phénomène naturel, mais le résultat des efforts faits par les prêtres pour terrifier l'esprit du peuple. Une procession de grands dignitaires de l'Eglise sortit de la cathédrale et se dirigea vers l'édifice situé en face ; en passant, ils le regardèrent haineusement et il les toisa avec hauteur, se sentant bien en avance du siècle où il vivait. Après quoi, les villageois entrèrent à l'Eglise, et E... et sa compagne y pénétrèrent les derniers par une porte latérale. L'église était éclairée par des cierges et, prés de chaque cierge, était accroupi un moine. L'orgue se fit entendre. Soudain, tout fut plongé dans l'obscurité, et il ne resta qu'une étoile solitaire au-dessus de l'autel. Le silence était pénible. Puis, on entendit le roulement de tambours recouverts de crêpe. La compagne d'E... se cramponna à lui craintivement et E..., lui-même, luttait vainement contre la terreur qui l'envahissait ; il se réveilla convaincu qu'un terrible massacre devait s'en être suivi dans cette église.

*3e Rêve.* — E.. se voyait dans le même costume que dans le rêve précédent ; une lumière rosée remplissait tout. Il se trouvait dans le hall d'un vaste palais et avait le sentiment de sa puissance. En sortant du palais, il vit tout le bâtiment entouré de cette lumière merveilleuse. Tout en admirant les fleurs et tout ce qui l'entourait, il arriva à un cercle de colonnes brisées. Là se tenait une femme vêtue de noir et voilée. A ce moment, il entendit une foule de voix s'écrier : « C'est une sorcière, c'est une sorcière ! » mais il ne voyait personne. Il s'arrêta et prit dans sa main une sorte de poudre et la lança sur la femme. Elle disparut dans une flamme de couleur rose qui s'élança dans les airs, dardant des langues de feu qui formaient comme un vase. Alors ce furent des exclamations de joie. Il s'en retourna avec le sentiment du devoir accompli et rentra dans la maison.

Ces rêves se produisirent toujours le matin et ils n'étaient pas le résultat de digestions pénibles, étant donnée la sobriété de M. E. ; ils n'étaient pas fatigants comme les cauchemars. Il n'a pu encore deviner la signification de ces trois rêves. Il est convaincu que ce sont des images imprimées dans son cerveau dans un but déterminé et l'élément dramatique n'est peut-être là que pour rendre l'impression plus profonde.

En rêve, dit M. Evans, on fait les créations les plus extraordinaires, créations vivantes et agissantes dont l'idée ne nous viendrait pas à l'état de veille. Et ces créations sont-elles vraiment de nous ? Emerson a dit : « Elles nous parlent et nous écoutons avec surprise ce qu'elles nous disent ». Aurions-nous de la surprise si ces créations étaient nôtres ? Il s'agit plutôt de personnages réels, indépendants de nous.

⁂

Voici maintenant une série de rêves vraiment prémonitoires dont nous empruntons le récit à un autre auteur anglais, M. James Coates :

Il est une catégorie de rêves dans lesquels nous voyons, entendons et connaissons par une voie supranormale, des choses actuelles et à venir, que nous n'aurions pu connaître par la voie ordinaire de nos sens. Telle est la définition que donne M. James Coates (*Light*, 24 juin ; 1er juillet 1905) des *rêves prémonitoires*. Cet auteur n'a eu d'autre but que de donner, de ce genre de rêves, quelques exemples qu'*il croit* vrais et d'autres de la vérité desquels *il est sûr*. Il en est qu'il ne peut rapporter, parce qu'il s'agit d'affaires privées qui ne peuvent être publiées ou de rêves que les intéressés désirent publier eux-mêmes. Dans les cas qu'il publie, il a supprimé les noms et les dates, mais les tient à la disposition de ceux qui voudraient les connaître.

M. Coates a eu lui-même un rêve prémonitoire qui était ou non un avertissement, mais qui certainement lui a révélé des faits futurs. Voici le récit abrégé de ce rêve : Ses parents habitaient Belfast (Irlande) et, en juillet 1851 ou 1852, toute la famille se rendit à la localité maritime de Greencastle, située à quelques milles plus bas sur le golfe (lough). La troisième nuit du séjour, il eut le rêve suivant très net : Il se trouvait sur une route avec trois autres garçons, tous disposés à s'amuser. Il remarqua en passant une échoppe de campagne très vieillotte avec une agglomération de trois ou quatre petites maisons et, après avoir passé outre, on prit un sentier conduisant à une colline appelée « The Knock » et on monta au sommet aplati de cette colline. Là les garçons s'amusèrent de toutes leurs forces ; l'un d'eux jeta des cris en voyant tomber à ses pieds le corps mutilé d'un moineau lâché par un oiseau de proie. Après cela ils virent un vaisseau, sans doute américain, toutes voiles dehors, remonter le golfe ; ils admirèrent les voiles toutes blanches du navire, mais bientôt n'y pensèrent plus pour se remettre à jouer et à gambader. Soudain le narrateur, se trouvant un peu en avant des autres, se vit au bord d'un précipice ou d'une profonde carrière ; il chercha à reculer et à ce moment s'éveilla en sursaut. Il se rendormit et, le lendemain, parla à une ou deux personnes de son rêve, puis l'oublia.

Trois ou quatre jours après, ses petits camarades lui proposèrent de faire une excursion à la colline et on passa devant les quelques maisons à un étage et devant la vieille échoppe qu'il n'avait encore vue qu'en rêve, et on prit le sentier pour monter sur la colline. Tout se passa exactement comme dans le rêve ; quand Coates arriva au précipice rêvé, il n'y tomba pas ; il faisait effort pour se rejeter en arrière, quand le jeune Cook, voyant le danger, le saisit par sa jaquette et le tira en arrière ; il tomba tout étourdi et plein de frayeur, et à ce moment seulement se rappela son rêve. Le navire, avec ses voiles blanches, était là également, remontant le golfe.

Voici un autre fait : A l'âge de 19 ans, Coates traversait l'Atlantique sur un voilier. Un soir qu'il se trouvait sur le pont, plongé dans une profonde rêverie, il vit se former devant lui une sorte de brouillard qui prit, de plus en plus, la forme humaine en s'approchant de lui ; il vit alors distinctement le visage d'une de ses sœurs, à laquelle il pensait souvent. Elle sourit doucement, puis disparut soudain. Il ne savait ce que cela voulait dire, mais, quelques mois après, il apprit que sa sœur était morte vers l'époque où il avait eu ce songe ou cette vision. Il n'avait noté ni le jour, ni l'heure, parce que son esprit n'était pas éveillé, alors, aux problèmes psychiques.

En 1880, M. Coates fit la connaissance d'une dame de Glasgow, avec laquelle il se maria par la suite. Cette dame avait eu des rêves curieux, dont voici quelques-uns. Le premier qu'elle eut, en 1872, avait un caractère symbolique. Pendant la nuit du 3 décembre, environ trois mois après la naissance de son fils, elle rêva que c'était le Jugement dernier. Elle vit toutes les maisons s'écrouler, les gens s'enfuir ; elle vit des rochers couverts de neige, auxquels s'accrochaient des désespérés. C'étaient des cris, des soupirs. Puis, un changement : c'étaient alors de nombreuses pierre tumulaires, autour desquelles des gens pleuraient. Elle se trouva ensuite dans une vaste plaine, avec une grande foule de peuple ; il faisait sombre, des éclairs sillonnaient la nue, le tonnerre grondait, et les agonisants gémissaient. Nouveau changement : une foule regarde en l'air; des milliers et des milliers d'êtres glorieux et brillants se voient dans toutes les directions, en même temps qu'on entend une musique d'une ampleur indescriptible. Puis, descendit du ciel un être glorieux, qui se tint, sur une élévation, au milieu de la foule, priant, puis lisant le huitième chapitre de l'épître aux Romains. Le ministre glorieux et les visiteurs spirituels disparurent alors, et la foule se divisa. Un petit groupe vint vers elle, accompagnant un petit cercueil ; les personnes qui le composaient la regardèrent en passant Puis, vint un groupe plus grand, accompagnant un grand cercueil, porté sur un corbillard, et tous, très nombreux, la regardaient encore ; beaucoup de voitures suivaient.

La dame fut très impressionnée ; elle pensa

que le petit cercueil concernait l'enfant qu'elle allaitait alors, et que le grand la désignait elle-même. Au sortir de son rêve, elle sonna pour appeler sa domestique, et lui demanda de lui apporter la Bible ; elle lut le huitième chapitre de l'épître aux Romains : c'était, mot pour mot, la lecture qu'elle avait entendu en rêve. Sans doute, elle l'avait lu ou entendu antérieurement, mais elle ne l'avait jamais appris par cœur. Elle raconta son rêve à son mari, à la garde et à ses amis. Le petit garçon ne mourut pas, et elle non plus ; cependant, le rêve se réalisa littéralement : le petit cercueil devait sortir de la maison le premier, suivi, trop tôt, du grand.

Ce rêve fut suivi d'un autre, symbolique également, mais moins net. C'était encore le jour du Jugement, mais il n'y eut ni ministres, ni anges, ni cercueils ou pierres tombales. Après la disparition de la scène du jugement, il lui sembla qu'elle voyait sa première-née, alors âgée de deux ans et six semaines, dans son berceau, soutenue par un oreiller, toute nue et respirant péniblement, la figure vieillotte, regardant sa mère avec chagrin ; elle la vit ensuite dans son petit cercueil. Après cela, elle la vit en blanc, portant un cierge allumé, s'approchant en souriant de ses parents. L'enfant s'approcha de sa mère, étendit sa main droite vers sa poitrine, et l'écarta ; elle fit de même à son père, puis elle prit le cierge des deux mains, sortit et descendit l'escalier, jetant en arrière un dernier regard d'amour à ses parents

Mme S... se réveilla toute troublée ; elle pensa que la menace de mort était pour sa fille A...qui, à ce moment, dormait paisiblement dans son berceau. Cependant, un enfant plus jeune avait la coqueluche ; A... la prit à son tour, et mourut le 8 mars 1873, juste trois mois après le premier rêve, et six semaines après le second. *Le petit cercueil sortit de la maison.*

Environ trois semaines après la mort de sa fille, Mme S... eut un rêve très consolant. Les deux rêves précédents s'étaient répétés trois fois, comme si c'était là une sorte de loi.

En avril 1878, Mme S... eut encore un rêve symbolique. C'était un soir qu'elle avait travaillé tard ; il ventait et il pleuvait à torrents. Elle s'endormit cependant ; puis, elle rêva qu'elle était dans son salon, et tout étonnée du temps clair et beau qu'il faisait. Son attention fut attirée vers un nuage d'argent et, sur ce nuage, rayonnait le Sauveur, tout entouré d'une lumière dorée, qui traversait le nuage et descendait vers la terre en même temps que le nuage et la figure glorieuse. Le Sauveur tenait un rouleau dans ses mains, et un monument s'érigeait sur la pelouse, en avant de la villa ; le Sauveur descendit au sommet de ce monument. Lorsqu'elle regarda de nouveau, le Sauveur avait disparu, et c'était son mari, tout en blanc, comme drapé dans un linceul, qui le remplaçait. Le rêve revint lorsqu'elle se rendormit.

Mme S... fut tout effrayée de ce rêve, et elle voulut le garder pour elle ; elle ne put cependant s'empêcher de le raconter à son mari, qui en fut très frappé et lui dit qu'il était très fâché de la chose, vu la réalisation de ses autres rêves. M. S... était alors en très bonne santé et en pleine activité ; mais, trois mois après, il mourut, et le cercueil fut, en tout, conforme à celui qu'elle avait vu dans son rêve. Son mari occupant plusieurs postes officiels élevés, il y eut beaucoup de monde à son inhumation, et tout se passa comme elle l'avait rêvé, et elle reconnut toutes les figures qui l'avaient regardée dans le rêve. *Le grand cercueil était sorti de la maison après le petit.*

Environ trois mois après la mort de son mari, Mme S... eut un autre rêve (ou vision?). Elle était restée avec trois enfants, qu'elle fit coucher dans sa chambre après ce douloureux événement. Sa petite fille, âgée de quatre ans, couchait avec elle, et les deux petits garçons dans de petits lits. La nuit du rêve, les enfants dormaient profondément lorsqu'elle se coucha. Elle fut réveillée soudain comme par une secousse électrique, et vit une main posée sur la poitrine de la petite fille. Elle reconnut immédiatement cette main pour être celle de son mari, et la main eut également un mouvement brusque, comme pour témoigner qu'elle comprenait qu'elle était reconnue. Les yeux de Mme S... suivirent la main, le bras, et reconnurent alors la forme tout entière du mari, dont la tête et la face étaient bien distinctes et opaques comme la main, tandis que le corps, placé entre le lit et le mur, était comme une ombre ; elle voyait le mur à travers. L'apparition resta visible assez longtemps pour lui permettre de l'examiner en détail. Elle était terrifiée, et quand la main s'éloigna de la poitrine de l'enfant, celle-ci devint agitée et murmura dans son sommeil : « Papa est parti ; il est au ciel » ; elle sourit et retomba dans un profond sommeil. Mme S... s'endormit à son tour et, vers trois heures du matin, elle fut réveillée par son aîné, qui lui dit : « Maman, j'ai vu papa au pied du lit. — Quand ? demanda-t-elle. — A l'instant ; je me suis réveillé, et j'ai vu papa entrer dans la chambre et se placer au pied du lit, puis il m'a dit : « Sois bon pour ta mère, John ! ». La porte de la pièce était fermée à clef.

Mme S... fut très impressionnée de ce rêve,

ainsi que son fils, qui est maintenant un homme de 32 ans. Une autre fois, son mari apparut à Mme S..., pleinement éveillée, au moment de se coucher.

En 1882, Mme S.. devint la femme de M. Coates. Ce dernier rapporte encore d'elle deux rêves qui tiennent de la double vue.

Un soir, vers la fin de 1891, M. Coates rentra plus tard que d'habitude. Les enfants étaient couchés et il était encore à table avec sa femme à 10 h. 1/2 du soir. Pendant le repas, elle lui raconta un rêve qu'elle avait eu le matin et qui concernait le révérend M., leur plus proche voisin. Elle avait rêvé qu'ils étaient tous deux, M. Coates et elle, assis à causer dans la salle à manger, puis qu'elle entendit craquer le sable du chemin, la cloche sonner, et vit arriver une jeune femme qu'elle n'avait jamais vue, venant la prier de venir vers le ministre qui était très malade. Elle alla avec elle et décrivit à son mari la pièce où elle entra avec toutes sortes de détails sur l'entourage. Pendant qu'ils faisaient des conjectures sur ce cas, ils entendirent craquer le sable et la sonnette fut tirée. La servante étant couchée, Mme C. alla elle-même ouvrir la porte et il y avait là une jeune femme, la nouvelle servante du révérend, qui venait la prier de venir auprès du ministre qui était très malade. Mme C. appela son mari qui constata que la jeune femme répondait exactement au signalement du rêve. Elle alla ensuite auprès du ministre, pendant que son mari partait chercher le médecin ; M. C. se rendit à son tour chez le ministre et en pénétrant dans la maison trouva tout comme sa femme l'avait décrit. On raconta le rêve au docteur qui, en souriant traita Mme C. de sorcière, et plus tard à M. M., quand il fut guéri. Le révérend, bien que strictement orthodoxe, croyait à la double vue en sa qualité d'Ecossais.

En 1892, Mme C. eut un autre rêve concernant M. M. Elle regardait par la fenêtre et voyait descendre la route un corbillard suivi de beaucoup de voitures et d'un grand nombre de personnes; le corbillard s'arrêta devant la porte du ministre. Le soir M. M. vint prendre le thé avec M. et Mme C., et on lui raconta le rêve, sans lui dire que le corbillard s'était arrêté devant sa porte, pour ne pas l'alarmer. Il écouta attentivement et dit qu'il était content qu'on ne s'était pas arrêté devant sa porte. Il était en bonne santé et très gai et esquissa même un pas de danse sur la pelouse pour amuser les petits. Or, le révérend M. mourut une quinzaine de jours après. Il avait prêché deux fois ce dimanche et, chose étrange, avait fait en chaire l'historique de son ministère et s'était montré particulièrement grave et éloquent. En revenant à la maison il se sentit épuisé et avant qu'on eût pu lui donner le moindre secours, il expira. Le rêve était réalisé.

Mme C. a eu beaucoup de rêves symboliques qui se sont réalisés. Entre autres, chaque fois qu'elle rêve qu'elle nourrit un garçon, il surgit toujours une difficulté ou une anxiété en rapport avec une certaine personne.

En décembre 1902, sans raison apparente, elle rêva que la maison de leur voisin, Glenbeg Cottage, à Rothesay, brûlait et qu'il n'en restait que les quatre murs. Ce rêve n'était pas symbolique et il se trouva réalisé à la lettre quinze jours après.

M. Coates conclut de ces faits et d'un grand nombre d'autres que la faculté psychique entre en jeu dans les rêves et que notre vie consciente ordinaire n'est qu'un fragment de notre vie intégrale et de toutes les possibilités qui se présentent à elle, enfin, que les rêves nous permettent d'avoir quelques aperçus de ces possibilités qui sont hors de l'atteinte de notre conscience ordinaire.

* * *

L'article que M. Vidar a publié dans *Banner of Light* du 9 sept. 1905, va nous permettre de pénétrer plus avant dans l'intimité des rêves, dans leurs causes et leur valeur.

On peut diviser les rêves en deux catégories, ceux qui sont dus à une influence corporelle et ceux qui résultent d'une influence spirituelle.

Les rêves par influence corporelle peuvent être occasionnés par des actions perturbatrices venues du dehors, telles qu'excès de chaleur ou de froid, contact avec un corps étranger, crampe musculaire provoquée par une position irrégulière; une simple piqûre d'épingle peut être transformée dans le rêve en un coup d'épée ou de lance; si la couverture du lit tombe, la sensation de fraîcheur peut faire rêver qu'on se promène tout nu. Plus souvent ces sortes de rêves ont une cause intracorporelle; si la respiration est gênée pour une cause ou pour une autre, c'est le cauchemar. La maladie provoque des rêves. Le décubitus dorsal est très favorable aux rêves. Ceux-ci sont facilement produits encore par un sommeil trop prolongé après un jour de grande excitation ou par la surchage de l'estomac, ce qui a fait dire aux Anciens que beaucoup de rêves viennent de l'estomac.

Quant au contenu de ces sortes de rêves, il est raisonnable ou non. Dans les rêves raisonnables, tout se lie et s'enchaîne comme dans la vie réelle ; les associations d'idées se font suivant un

ordre logique et ce sont alors des scènes de la vie journalière qui apparaissent ou ce sont des désirs longtemps caressés qui se réalisent ; c'est une grande somme d'argent qu'on gagne, c'est un magnifique paysage qui se déroule devant nos yeux, etc.

Les rêves sans contenu raisonnable, avec enchaînement défectueux des images, associations d'idées bizarres, etc., se produisent, suivant M. Vidar, lorsqu'une partie du cerveau reste inactive. Cette inactivité cérébrale partielle se maniseste même à l'état de veille dans certains cas, par exemple, lorsque des souvenirs qu'on voudrait rappeler nous échappent, lorsqu'on cherche en vain pendant des heures un nom, une phrase, une mélodie temporairement oubliés, fait très fréquent surtout chez les neurasthéniques ; il arrive alors que le souvenir se réveille brusquement, que le mot, la mélodie, etc., oubliés se présentent à l'esprit au moment où l'on pense à toute autre chose.

Parmi ces rêves viennent se ranger ceux où l'on croit tomber ou voler, où l'on se croit sans vêtements, où l'on ne peut fuir un danger, où l'on est sur le point de partir en voyage et l'on ne trouve pas ses effets ou bien où l'on manque le train, etc. Lorsqu'on rêve qu'on n'est pas habillé, il nous semble que les autres personnes, habillées cependant, ne s'en aperçoivent point. M. Vidar place aussi parmi ces rêves ceux où l'on perd son sens moral, où l'on vole, assassine, ou commet quelque autre action honteuse. Nous pensons que pour avoir de semblables rêves il faut réellement manquer quelque peu de sens moral ; ce sont alors des avertissements utiles pouvant nous engager à nous corriger.

Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on se rend compte fréquemment que l'on rêve ; si le rêve est agréable, on cherche à le prolonger, sinon on fait effort pour se réveiller, et alors on se réveille souvent très fatigué. M. Vidar a constaté, comme nous et beaucoup d'autres, qu'on rêve parfois qu'on a rêvé, c'est-à-dire qu'on s'est réveillé ; il arrive aussi, en pareil cas, qu'on reste dans le doute jusqu'à ce que le réveil réel vienne nous apprendre que tout n'était que rêve.

On se rappelle généralement mieux les mauvais rêves parce que la frayeur nous réveille brusquement au moment où il est encore bien présent à l'esprit.

Quant aux rêves d'origine spirituelle, les impressions qui les suscitent peuvent venir de notre propre esprit ou de l'esprit d'un autre. Dans le premier cas, notre esprit se dégage du corps et agit indépendamment de lui, tout en étant capable de se souvenir après sa rentrée dans le corps et le réveil. La « Société des recherches psychiques », qui n'accueille que les cas bien authentiques et dûment contrôlés, rapporte le rêve remarquable suivant (*Proceedings*, vol. XI. part. XXIV) :

M. W. H. Wack, de St-Paul (Minnesota), rêva, dans la nuit du 29 au 30 décembre 1891, qu'il voyageait dans un train de St-Paul à Duluth. Il avait déjà plus d'une fois fait ce voyage et, regardant par la fenêtre, il reconnaissait au clair de lune les détails du paysage. Il nota qu'il était près de la ville de Shell Lake. Le train marchait très vite; soudain il entendit un cri perçant suivi d'un long gémissement. Il sentit alors le train s'arrêter brusquement et vit des employés courir avec des lanternes dans la direction de la locomotive. Il quitta son siège, sortit du train et rejoignit les autres qui étaient occupés à inspecter les wagons. Ils trouvèrent des taches de sang sur presque toutes les traverses et l'un des trucs d'un wagon de tête était entièrement éclaboussé de cervelle humaine avec des touffes de cheveux adhérents. Ils explorèrent la ligne jusqu'à 500 mètres en arrière sans découvrir de corps. Tous alors revinrent au train qui repartit et traversa les régions du Nord du Minnesota ravagées par l'incendie des forêts de pins. Pendant qu'il réfléchissait sur cet accident, il se réveilla heureux de penser que ce n'était qu'un rêve. Le lendemain matin, il raconta son rêve à sa famille qui le trouva lugubre et exprima sa surprise que le corps n'eût pas été retrouvé. Le soir du même jour, il lut dans un journal (Dispatch) de St-Paul un article intitulé : « Triste sort d'un chemineau. Horrible mort subie par un inconnu sur la ligne d'Omaha » et donnant une description détaillée des circonstances exactement comme il les avait rêvées. Il constata en outre que l'instant où il eut son rêve coïncidait exactement avec celui de l'accident. Plus tard on trouva le corps de la victime.

Après avoir longuement réfléchi sur ce sujet, M. Wack est arrivé à la convicion que, bien que son corps fût à 100 milles du lieu de l'accident, il y était présent en esprit.

La « Société des recherches psychiques » constata, après une enquête minutieuse, que M Wack est un homme de loi très respecté et digne de confiance et qu'il avait fait part de son rêve à plusieurs personnes dans la matinée, avant que les journaux continssent rien de cet événement. M. Vidar remarque que les investigateurs auraient dû également s'enquérir auprès des employés du train et des voyageurs pour savoir si l'un ou l'autre n'aurait pas aperçu M. Wack, c'est-à-dire son double. Il est regrettable que la société n'y ait pas songé.

Dans les rêves spirituels causés par l'esprit d'une autre personne, cet esprit peut être celui d'une personne vivante ou décédée. La première variété, celle où intervient l'esprit d'une personne vivante, se présente très rarement et alors le rêve manque généralement de netteté. Ce cas peut se présenter pour deux amis, lorsque l'un, pour cause de maladie ou pour toute autre raison, pense intensément à l'autre. Le plus souvent le percipient reçoit une impression au sujet de son ami, impression mélangée d'idées associées, et alors le rêve peut facilement dégénérer en un rêve de nature corporelle. M. Vidar ne dit rien ici des rêves télépathiques souvent très nets qui doivent rentrer dans cette catégorie.

Les rêves causés par l'esprit d'une personne décédée sont très communs selon M. Vidar. C'est le même genre de phénomène que celui qu'on qualifie de « clairvoyance » chez les soi-disant médiums. M. V. est persuadé que neuf sur dix des médiums qui disent « voir des esprits » n'en voient point du tout, mais ne reçoivent que des impressions spirituelles. « J'ai reçu moi-même, dit M. V., des impressions de ce genre tout éveillé. Un matin, désireux de me rendre auprès d'une personne que je n'avais jamais vue, je vis soudain se présenter à mon esprit une maison magnifiquement située au milieu de grands arbres et quelques secondes après le paysage se transforma en l'image d'une personne que je ne connaissais pas. Je songeai toute la journée à cette vision sans arriver à comprendre ce qu'elle signifiait. Plus tard, quand je me fus procuré l'adresse de la personne que je voulais voir, je constatai que la maison et ses alentours ainsi que la personne qui y habitait étaient exactements comme je les avais vus dans ma vision. »

Les rêves causés par des désincarnés sont généralement d'ordre prophétique, bien que parfois l'esprit qui les cause ait simplement le désir de faire constater son existence et sa présence au dormeur. M. V. a eu plusieurs rêves de ce genre, à caractère prophétique, et plus tard même tout changement qui devait survenir dans sa vie lui était montré par avance. Voici l'un de ces rêves :

« Environ deux mois avant les examens de sortie de l'école supérieure, je rêvai que j'étais interrogé par deux vieilles femmes très sévères qui semblaient peu satisfaites de mes réponses. En quittant la salle d'examen, elles rencontrèrent ma maîtresse de maison qui se mit à causer avec elles et à dire du bien de moi. Finalement elles partirent, en apparence satisfaites. Ce rêve reçut sa réalisation environ un mois après . ma composition d'arithmétique fut examinée par deux vieux professeurs très sévères, qui la trouvèrent quelque peu faible ; sans l'intervention bienveillante du principal de l'école, ma composition n'aurait pas été admise. »

Ce n'est qu'un assez grand nombre d'années plus tard, quand M. V. eut connaissance des faits psychiques, que les rêves de ce genre devinrent fréquents chez lui, renfermant toujours quelque élément allégorique. En voici un : « Je rêvai que j'étais à table dans une vaste salle. En face de moi, à la table, était assise une dame qui de temps à autre se transfigurait en une de mes sœurs. Dans la porte de la salle se tenait un homme qui semblait mal disposé vis à vis de moi. La dame ne détournait pas son regard de l'homme et le fixait avec une expression sévère. Environ deux mois après, je me trouvai dans un entourage où j'étais en bons termes avec les propriétaires, mais fort mal avec l'intendant et, si n'avaient été les propriétaires, j'aurais été vite évincé. D'autres détails du rêve avaient pleinement aussi le caractère symbolique. »

Tous les événements importants à survenir dans la vie de M. V. lui sont connus par des rêves, quelques mois et parfois même plus d'un an auparavant, sans que l'époque exacte de la réalisation lui soit jamais révélée. Pour recevoir une impression spirituelle, le dormeur doit se trouver dans un certain état de réceptivité. Le meilleur moment est le matin, quand l'esprit reposé renaît à l'activité, ce qui justifie ce vieux dicton : que les rêves du matin se réalisent. Quant à la raison du symbolisme dans les rêves, elle se trouve sans doute dans l'impossibilité pour l'agent spirituel de provoquer des rêves trop prolongés, qui dégénèreraient en rêves de nature corporelle, ce qui gâterait tout, sans compter que l'esprit humain fatigué par cet effort se réveillerait prématurément. Disposant de peu de temps, l'esprit suggère une image qui renferme tout ce qu'il veut dire au dormeur. D'autres fois, l'agent spirituel provoque des rêves allégoriques, parce qu'il ne désire pas que le percipient comprenne son rêve avant la réalisation, mais veut qu'il lui soit prouvé cependant que, par son intervention, l'avenir lui était révélé. C'est surtout le cas lorsqu'il s'agit d'événements adverses.

M. V. se réveille toujours des rêves spirituels l'esprit calme et reposé, tandis que les rêves d'origine corporelle le fatiguent beaucoup.

Les rêves d'origine spirituelle se rencontrent fréquemment dans la bible ; ils sont niés par les soi-disant savants, mais leur réalité s'affirmera aussi sûrement que celle de l'hypnotisme qu'il y a vingt ans encore, ils traitaient de « humbug » et de superstition.

***

L'auteur, dont nous allons analyser le travail, publié dans *Uebersinnliche Welt* d'août 1905, n'est pas d'avis qu'il existe des rêves d'origine transcendante. Il rapporte une série de rêves qui, pour lui, ne sont prémonitoires qu'en apparence, tout se réduisant à une activité spéciale de notre faculté de penser. Il est vrai que la connaissance des rêves réellement transcendantaux parait faire défaut chez cet auteur, à moins qu'il ne les traite de « humbug », comme nous disions plus haut.

Il peut y avoir une part de vérité dans les idées de cet auteur, qui signe E. K., car nous ne connaissons pas encore toutes les facultés de l'homme. Nos lecteurs apprécieront.

« 1° Les rêves véridiques, dit M. E. K., se rapportent non seulement à des actes et à des événements futurs, mais encore à des *pensées futures* et même à des *erreurs* et à des *pensées erronées* futures. Je ne pense pas que ce fait ait été jamais énoncé d'une façon aussi compréhensive ; j'y reviendrai plus loin et l'établirai avec preuves à l'appui. — Les personnes, qui ont l'habitude de tenir compte de leurs rêves véridiques, rêvent même souvent, par anticipation, des réflexions que ces rêves leur suggéreront, de sorte que le tout prend l'aspect d'un mélange singulier de rêve et de réalité.

« 2° Les rêves véridiques sont le plus fréquemment de nature allégorique, tandis que les rêves vrais, sensu proprio, sont relativement rares. Pour le sceptique... cette dernière variété de rêves prémonitoires, à la condition d'être racontés avant la réalisation, auraient seuls une valeur probante ; car les rêves symboliques sont quelque fois si complexes que le plus souvent le rêveur lui-même est seul capable de l'identifier avec les événements une fois réalisés, car outre les images oniriques il s'y glisse toutes sortes d'éléments sensibles dont l'interprétation est difficile. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que souvent plusieurs événements futurs viennent se mêler dans le rêve ou donnent lieu à une image d'ensemble allégorique, de sorte que le rêveur lui-même a peine à se reconnaître dans les détails dont la réalisation se produit par la suite.

« Mais, quelque symboliques que soient les rêves, ceux qui les ont eus éprouvent généralement une impression de plaisir ou de peine, qui du moins, vient caractériser l'image onirique. On peut ne pas saisir la signification de celle-ci, mais on a une idée nette de la quantité de joie ou de souffrance que nous réserve sa réalisation. Il arrive même que certaines personnes, qui rêvent régulièrement chaque nuit de ce qu'apportera le lendemain, ont ainsi tout fait, chaque matin, leur horoscope pour la journée. La maladie, les excès de table ou autres, les dispositions d'esprit, un décubitus accidentel, etc., viennent modifier, altérer, défigurer les rêves, exagérer les proportions de certaines images jusqu'au fantastique ; par un exercice prolongé on arrive à faire la part de ces influences et, une fois le rêve réduit à ses justes proportions, on sait ce que l'on a à attendre de plaisir ou de peine. » Ce sont ces influences que M. Vidar appelle les *éléments corporels* venant déformer les rêves symboliques.

Pour celui dont l'existence est malheureuse et riche en événements néfastes et en accidents, cette faculté de rêves prémonitoires est plutôt fâcheuse, car il vit doublement ses malheurs et les trouve encore amplifiés dans ses rêves, il peut même les vivre de façon multiple, car ils reviennent souvent avec insistance jusqu'à la réalisation. La cause prochaine de ce phénomène réside évidemment dans une excitabilité et une suceptibilité spéciales du système nerveux ; il peut y avoir même disposition héréditaire. M. E. K. conclut que cette faculté est anormale et contraire aux intentions de la nature, bien qu'elle ne puisse être considérée comme morbide chez les personnes d'ailleurs en bonne santé. Cette conclusion nous paraît étrange ; il faudrait alors en dire autant de toute faculté transcendantale.

3° « De grands esprits, dit M. E. K., admettent qu'il existe des rêves réellement prémonitoires et sauveurs ; Schopenhauer était de ce nombre... » M. E. K. ne les admet pas : si vous rêvez, par exemple, d'un naufrage qui met votre vie en danger, qu'alors vous ne prenez pas le bâteau et que celui-ci périt corps et biens, ce n'est pas à vrai dire le rêve qui vous a sauvé ; le rêve n'a fait que vous révéler d'avance *les pensées* et les dispositions d'esprit qui surgiraient en vous au moment où vous apprendriez que le bateau a fait naufrage. Et d'abord, dit cet auteur, le rêve ne s'est pas réalisé, puisque vous n'avez pas fait naufrage et que votre vie n'a pas été en danger ; ce n'est un rêve véridique qu'en raison de ce fait qu'il vous a fait connaître d'avance le jeu de vos pensées. En réalité ce ne serait pas le rêve qui aurait été le sauveur, mais l'*interprétation erronée* de ce rêve. C'est bien subtile !

M. E. K. montre ensuite que l'interprétation erronée des rêves véridiques peut produire tout juste l'effet contraire. M. X. rêve qu'il présente les symptômes d'une maladie grave, qu'il voit des médecins, des lits de malades, etc. Quelques jours après il lui semble ressentir les symptômes d'une maladie grave ; son rêve lui revient à l'esprit, et comme d'autres de ses rêves se sont réalisés, il prend peur et consulte plusieurs méde-

cins qui lui font subir des opérations douloureuses ; finalement un autre médecin le persuade qu'il n'a rien du tout et il ne pense plus à sa maladie imaginaire. Le rêve n'avait été véridique qu'en ce qu'il avait indiqué d'avance au rêveur une erreur avec toutes ses conséquences.

M. E. K. rapporte un autre fait qui lui est personnel. Tournant autour du coin d'une rue, il voit, dans un rêve, le drapeau de son bureau en deuil. Il se réveille, puis a un nouveau rêve dans lequel il raisonne le premier ; ce dernier fut assez confus, mais il se rappela cependant qu'entre autres considérations, il s'était dit que le rêve se réaliserait par un côté et non par l'autre. Il en parla à ses collègues et tous tombèrent d'accord qu'il s'agissait de la mort de leur chef très aimé et estimé, mais déjà très âgé. Huit jours après, en tournant le coin de la rue, il voit effectivement le drapeau en berne ; mais ce n'était pas le chef qui était mort, mais un employé qu'il connaissait à peine. Donc ici le rêve a prédit une erreur, une frayeur menant à une fausse interprétation, et un enchaînement de pensées qui n'a fait que fortifier l'interprétation erronée.

Donc, dit M. E. K., il ne faut attribuer aux rêves véridiques aucune valeur objective, mais seulement une valeur subjective, avec toutes les erreurs que peut engendrer le raisonnement ou l'imagination. Cela enlève aux rêves toute origine mystique ou spirituelle. Le rêve engendrant des erreurs et ces erreurs étant révélées par anticipation dans les rêves, la loi de causalité est ici entièrement en défaut.

4° M. E. K. se réclame de Kant et de Schopenhauer. « Si le temps, l'espace et la causalité ne sont que des formes de nos perceptions sensibles (Kant) ou de notre fonctionnement cérébral (Schopenhauer), on est forcé d'admettre la possibilité théorique qu'il peut exister, à côté de ces formes, un autre ordre des choses, non soumis à ces conditions, et ce qui prouve qu'il existe réellement un ordre semblable, c'est précisément l'existence des rêves véridiques. Je tiens ici à remarquer, d'une façon formelle, qu'il n'est pas soutenable que le phénomène des rêves véridiques se rattache, comme on le dit quelques fois, à une autre conception de l'espace et du temps ; il faut nécessairement tenir compte d'un troisième facteur, la causalité, car nous venons de voir qu'avec la ruine des images de temps et d'espace le principe de causalité disparait également. De là l'incohérence des rêves véridiques et l'impossibilité plus ou moins grande, d'en tirer une conclusion logique, et enfin la disparition complète de la loi de causalité dans ce que j'appelle les rapports réciproques du rêve et de la réalité. »

Tout étant subjectif, nous ne savons pas ce que signifierait une force naturelle ou une loi de la nature, à laquelle en désespoir de cause nous devrions ramener tous les phénomènes. Les rêves ne nous apportent aucun éclaircissement, car pour que les images qui s'y déroulent arrivent à notre conscience, il faut qu'elles traversent notre cerveau et alors elles se revêtent fatalement des formes mentionnées plus haut. Voici, enfin, comment M. E. K. formule ses conclusions :

« 1° Il existe en nous une région qui n'est pas soumise aux lois de temps, d'espace et de causalité qui nous sont familières et nous semblent si solidement établies.

« 2° Les rêves véridiques qui ont leur origine dans cette région n'ont qu'une valeur subjective et nullement objective ; ils ne servent qu'à nous représenter « par anticipation » les événements, pensées et erreurs futures.

« 3° Il n'y a donc à en tirer aucun enseignement et aucune sorte d'avantage ; en revanche, les rêves véridiques peuvent, par une interprétation erronée ou par une exagération de leur importance prophétique, avoir des effets nuisibles. »

Comme on le voit, M. E. K., pour échapper à la mise en jeu d'une cause transcendante ou d'agents extra-humains pour expliquer certains rêves prémonitoires, a préféré imaginer une théorie qui, si ingénieuse soit-elle, n'est qu'une théorie et aura le sort de toutes les théories incapable d'expliquer *tous* les faits. Or il existe des rêves prémonitoires d'une netteté parfaite, sans mélange d'éléments corporels, et qui pour se réaliser n'exigent pas des conditions aussi complexes que celles dont cet auteur a parlé plus haut, ou qui se réalisent indépendemment de tout ce que l'on pourrait faire pour empêcher cette réalisation. Il faudrait, dit quelque part M. E. K., si l'on voulait avoir recours à une cause transcendante, admettre à côté d'un principe bon et sauveur, qui serait actif dans les rêves véritablement prémonitoires, un principe *diabolique*, qui agirait dans le cas où un malheur arriverait par suite d'une fausse interprétation ou en raison de la vue anticipée d'une erreur de raisonnement. Mais bien certainement à côté des bons esprits il y a des esprits hostiles. Les uns et les autres peuvent inspirer des rêves ; il s'agit seulement de ne pas se mettre en état de réceptivité vis-à-vis des mauvaises influences. Des rêves peuvent d'ailleurs être inspirés par des vivants, consciemment ou non de la part de ces derniers : la télépathie et la transmission de pensée les expliquent suffisamment. Enfin, sans entrer dans le détail des états d'être supérieurs admis par certaines doctrines occultistes et des rêves qui peuvent naître des

divers plans correspondants, le moi supérieur, que nous substituerons un instant à ces degrés d'être, peut bien, chez les personnes véritablement équilibrées, jouer le rôle d'inspirateur dans l'intérêt de la préservation et de la conservation de l'individu. M. Evans parle d'une conscience plus large et plus étendue, qui engloberait ce qu'on appelle la subconscience, la supraconscience, ou le moi subliminal, le moi supraliminal, etc., en un mot tous les états d'être des occultistes. Il suffirait de prouver qu'il peut y avoir mise en activité de facultés naturelles assoupies à l'état de veille ou de sens non encore évolués ou perdus chez la plupart, mais existant réellement chez quelques-uns. Un grand nombre de faits psychiques journellement enregistrés semblent bien faire cette preuve. Nous avons donc là des causes transcendantes de rêves qu'on peut placer à côté de l'influence des agents spirituels. Les rêves allégoriques ou symboliques nous sembleraient difficile à comprendre en l'absence de ces causes. La science, pour sortir des difficultés inextricables dont elle entoure des phénomènes qui bien compris sont si simples et si claires, sera bien forcée d'y venir.

Dr Lux.

# INFORMATIONS DIVERSES

*Guérison du Cancer*

Un « remède de bonne femme » qui fait merveille en ce moment en Angleterre, mérite d'être connu et utilisé en France. Le journal *The Lancet* a fait un compte rendu surprenant de l'emploi de la Violette pour la guérison d'un cancer à la gorge que l'on croyait urgent d'opérer. Il n'a fallu que deux mois au patient pour se guérir sans autre médicament que la modeste et bienfaisante fleur. Le malade but de la violette macérée et bouillie et s'en appliqua des compresses, sans cesse renouvelées, à la gorge extérieurement. Le docteur Gordon, d'abord sceptique sur le résultat médical de ce traitement, fut tellement émerveillé de la guérison qu'il la fit connaître aux Sociétés savantes de Londres.

Cette nouvelle de *The Lancet* a déjà fait le tour du monde.

Les remèdes dits de « bonne femme » sont bien souvent des secrets perdus que l'on retrouve comme une pièce artistique de valeur au milieu d'un lot banal d'objets.

---

*Le Congrès Permanent de l'Humanité* a tenu ses assises d'automne, du 7 au 9 novembre dernier. Comme toujours, il y a été question de tous les intérêts de l'humanité, notamment des Transformations sociales à faire et du Féminisme rationel.

M. Julien Hersant a poursuivi son projet d'Exposition en 1910 et le Secrétaire général, M. Auguste Vodoz a continué son Appel Universel avec le zèle dévoué dont il ne s'est jamais départi.

---

Les disciples de la Nouvelle-Eglise, suivant les doctrines d'Emmanuel Swedenborg, ont un Culte Public, au Temple de la rue Thouin, 12, près du Panthéon, tous les dimanches à trois heures absolument précises, et le deuxième dimanche de chaque mois il aura lieu en anglais.

Une Bibliothèque publique et gratuite, ouverte tous les jours de deux à cinq heures, est à la disposition du public qui désire connaître les ouvrages de Swedenborg.

M. le Vice-Président du Comité est à la disposition des personnes qui désirent des renseignements, le jeudi, de deux à quatres heures, et le dimanche de deux à trois heures.

---

Le 3 décembre, M. Gabriel Delanne a fait une Conférence intéressante sur le phénomène des marérialisations d'esprits, notamment sur les études faites récemment à la Villa Carmen, chez le Général Noël, en Algérie, par l'éminent savant M. Charles Richet.

Le Journal « Le Matin » a reproduit la photographie de *Bien-Boâ* un esprit matérialisé. Ses traits rappellent ceux de John-King.

---

Lucy Mallory communique la recommandation suivante que nous appuyons sincèrement :

« Nous recommandons à tous ceux qui ont quelque connaissance de la Communion Universelle des Ames, d'observer fidèlement la demi-heure sacrée de chaque 27 du mois ; car, ce faisant, vous vous mettez en contact avec la plus grande puissance terrestre actuelle, pour la transformation des désharmonies individuelles et collective en la paix et la lumière spirituelle supérieure, et l'influence harmonisante persistera chez vous durant tout le mois comme une sauvegarde et une bénédiction de la vie. Mais gardez-vous de prendre part à la Communion avec des vues égoïstes. Les motifs doivent être purs et l'aspiration intime centraliser à l'Amour pour Tous. »

---

Nous prions les lecteurs de la « Lumière » d'accorder une attention toute spéciale à l'annonce Madame Dubouloz (voir couverture), Madame Dubouloz est très méritante et d'une capacité réelle dans sa spécialité.

## BIBLIOGRAPHIE

*Histoire Sommaire de l'arbitrage permanent*, par Gaston Moch, Président de l'Institut international de la Paix, à Monaco.

*Annuaire de la Vie Internationale*, par Alfred H. Fried, 1re année 1905, à Monaco, Institut international de la Paix.

*Ce que coûte la Paix armée et comment en finir*, par Gaston Moch, Ancien Capitaine d'Artillerie. Prix : 1 fr. Paris. Au Bureau Français de la Paix, 6, rue Favart.

*Bibliographie de la Paix et de l'Arbitrage International* par Henri La Fontaine, Avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles, Sénateur de Belgique.

On est invité à souscrire aux *Publications de l'Institut international de la Paix*, à Monaco ; Bureau Bibliographique Parisien, 46, rue de Rennes, à Paris ; Institut International de Bibliographie, 1, rue du Musée, à Bruxelles ; Secrétariat de l'Institut International de Bibliographie, 111, Hauptstrasse, 6, à Vienne ; Concilium Bibliographicum, 38, Eidmattstrasse, à Zurich.

---

M. Dathan de Saint-Cyr, explorateur et poète, bien connu à Paris où il réside, vient de créer *La Revue Haïtienne*, mensuelle, illustrée, politique, économique, littéraire, minière, agricole, scientifique, de la République d'Haïti, en Europe. Abonnement : 10 fr. ; 70, rue d'Alésia, Paris, XIVe.

M. Dathan de Saint-Cyr se propose de faire connaître au monde entier la valeur et l'intelligence des vaillants habitants des grandes et des petites Antilles et de rendre Haïti indépendant et libre avec la race noire réhabilitée.

---

Nous donnerons très prochainement : *Les Impressions d'un suicidé*, roman ésotérique de M. A. B., l'auteur de *Voyage en Astral*, de *L'Envoûtement*, de *Thomassine*, de *La Grande Denise ou la Suggestion Mentale*, d'*Amias Frigoulet* et de tant d'autres romans et nouvelles ésotériques.

---

*Librairie de l'Hermétisme*, 152, boulevard Montparnasse, Paris.

Spécialité d'ouvrages neufs et d'occasion traitant les questions suivantes :

Alchimie. — Astrologie. — Bouddhisme. — Brahmanisme. — Chiromancie. — Divination. — Esotérisme des Religions. — Graphologie. — Hypnotisme. — Kabbale. — Magnétisme. — Médecine spagyrique. — Occultisme. — Phrénologie. — Physiognomonie. — Psychologie. — Psychométrie. — Religions. — Traditions, etc.

---

### Livres Nouveaux

*Congrès spirite de Liège*, 11 et 12 juin 1905.

*Les Hiérophantes*, Etudes sur les fondateurs de religions depuis la Révolution jusqu'à ce jour, *1re série* illustrée de 7 portraits par Fabre des Essarts. Chacornac, éditeur, 11, quai Saint-Michel, Paris.

*Magnétisme curatif*, par Alphonse Bué, 4e édition. Chacornac, éditeur.

*L'Etoile Sainte*, *Les Lys noirs*, par Albert Jounet. Bibliothèque Chacornac. Nouvelle édition revue et corrigée, avec un beau portrait de l'auteur.

*Le Livre du Trépas et de la Renaissance*, par F. Jollivet Castelot. Chacornac, éditeur.

*Nouveaux Evangiles*, par F. Jollivet Castelot. Chacornac, éditeur.

*Souvenirs et Problèmes Spirites*, par Clair G... Librairie des Sciences Psychiques, à Paris. 5 fr.

Nous parlerons dans le prochain numéro de quelques-uns de ces livres nouvellement parus, et qui nous ont été offerts par leurs auteurs. En attendant, nous leur adressons nos remerciements et nos souhaits de succès.

---

### Revues, Journaux, Bulletins

Nous avons reçu les publications suivantes de Paris, la province et l'étranger.

Paris : *la Revue Cosmique*, *la Science Astrale*, *la Voie*, *la Revue Spirite*, *l'Etincelle*, *la Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, *l'Echo du Merveilleux*, *l'Echo du Monde occulte*, *l'Acacia*, *la Revue des Ambulants*, *la Tribune Psychique*, *la Rénovation*, *le Réformiste*, *la Vraie Mode*, *Bulletin du Syndicat des Agriculteurs*, *Bulletin de l'Appel au Peuple*, *Bulletin d'études des Phénomènes psychiques*, *Revue du Cercle Militaire*, *la Revue Haïtienne*, *Bulletin du Congrès permanent de l'Humanité*, *Bulletin de la Société Végétarienne*, *Bulletin de l'Eglise Swédenborgienne*, *Revue de la Société de la Paix par le Droit*, *l'Eclaireur du XIe*, *la Revue du Bien*, *le Progrès Spirite*, *la Lyre Universelle*, *Paris-West-End*, *la Gazette Médicale*, *la Gravure et la Lithographie Françaises*, *le Journal du Magnétisme*, *le Courrier de la Presse*, *l'Argus des Revues*, *Revue Bibliographique des Sciences Psychiques*, *le Troubadour*, *la Revue du Monde Invisible*, *le Voile d'Isis*, *l'Echo du IXe arrondissement*, *le Phare de l'Espérance*, *Annales des Sciences psychiques*.

Province : *Les Nouveaux horizons de la Science et de la Pensée*, de Douai, *la Résurrection*, de Saint-Raphaël, *la Vie Nouvelle*, de Beauvais, *la Revue Stéphanoise*, de Saint-Etienne, *les Temps Meilleurs*, de Nantes, *la Paix Universelle*, de Lyon, *la Propagande Agricole*, de Compiègne, *Bulletin de la Société Psychique*, de Nancy, *les Annales Psychiques*, de Marseille, *la Voix de Jonzac*, *l'Anti-Tuberculeux*, de Lille.

Etranger : Publications de l'Institut International de la Paix, à Monaco ; *Le Rebus*, de Moscou (Russie), *l'Argus suisse de la Presse*, *Cuvintul* (Roumanie), *A Novo Revelaçao*, de Sao Paulo, *Los Albores de la Verdad*, Barcelone, *la Revelacion*, Barcelone, *Sphynge*, Brésil, *la Vie d'Outre-Tombe*, de Charleroi, *le Messager*, de Liège, *Bibliographia Xenologica*, d'Hambourg, *Constancia*, de BuenosAyres, *Light*, de Londres, *Luce e Ombra*, de Milan, *Scena Illustrata*, de Florence, *Boletin del Consaje Superior de Salubridad*, de S. Salvador, *The True Life*, *Eden Vale*, Californie, *The Prophet*, Amérique-Mass., *The Progressive-Thinker*, Chicago, *Nové Slunce*, Prague, *Religion de l'Humanité*, Santiago du Chili, *Revue du Socialisme rationnel*, Bruxelles, *Sophia*, Madrid,

*The Banner of Light*, de Boston, *Reformador*, Brésil, *Revista Espirita*, Espagne, *Verdad e Luz*, Brésil, *The World's Advance-Thought*, de Portland (Oregon), *O Psychismo*, Portugal, *Luz y Union*, de Barcelone, *El Porvenir del Obrero*, Iles Baléares. *A Regeneraçao*, Brésil, *Revista da Societad psychica*, de Sao Paulo, *Occult Truths*, Washington, *Philosophical Journal*, San Francisco, *Lumen*. Espagne, *Het Tœkomstig Leven*, Hollande, *Psychische Studien*, Leipzig. *Die übersinnliche Welt*, Berlin, *A Doutrina*, de Parana, *Aurora*, Brésil, *The Harbinger of Light*, Melbourne (Australie), *Philadelphia*, Buénos-Ayres, *Mensagero*, Brésil, *Alma*, Mexique, *A Donde Vamos ?* Chili, *la Revue de Bulgarie*, *The Banner of Peace*, Angleterre, *Isis*.

Remerciements et souhaits fraternels à tous nos confrères; nos excuses à ceux que nous aurions pu omettre involontairement, nos sympathies étant acquises à tous sans distinction d'opinions.

---

Nous avons le regret d'annoncer la mort de deux de nos confrères avec lesquels nous faisons l'échange de nos publications :

Monseigneur Méric, directeur du *Monde Invisible*, à Paris, et le directeur de la *Propagande Agricole*, de Compiègne.

Monseigneur Méric est décédé à Honfleur, siège de son évêché. Il travailla jusqu'à épuisement de ses forces, puis se coucha en disant : « Maintenant je ne puis plus, j'ai fait mon devoir. ».

---

# REVUE UNIVERSELLE

**Comment a été fondé le « Banner of Light », le plus ancien des journaux spirites** (*Banner of Light*, janv. 1905,). — Le récit est donné par Mme Amelia Petersilia.

Il y a près d'un demi-siècle vivait à Boston une très respectable famille, du nom de Gleason, composée du père, de la mère et de quatre enfants. M. Gleason était graveur et sculpteur et jouissait d'une excellente réputation ; il était très intelligent et ouvert à toute idée de progrès. Les phénomènes des sœurs Fox et la lecture du livre d'Andrew Jackson Davis l'avaient fort intéressé. Il résolut de créer un cercle spiritualiste qui fut limité d'abord à la famille. Mais sa fille ainée, Maria, avait une amie, Amelia Leslie, qui n'avait alors qu'une quinzaine d'années ; elle demanda à son père l'adjonction au cercle de sa petite amie, dans l'espoir qu'elle serait médium. Le père consentit et lorsque Maria fit ses ouvertures à Amelia, celle-ci ne comprit d'abord rien aux mots cercles et médium, mais raconta, après avoir mieux compris, qu'à l'âge de 5 ans elle avait eu un prénomène spiritualiste; elle était tombée endormie sur le sol et avait été transportée sur son lit; en se réveillant, elle se vit entourée d'un grand nombre de dames flottant dans l'air ; elle avait compris que ces dames parlaient d'elle et avait eu l'intuition que c'étaient des esprits.

Amelia accepta de venir au cercle de la famille Gleason et, dès la première séance, tomba en trance et une série d'esprits parlèrent par sa bouche. Quant elle se réveilla, elle vit tous les assistants rayonnants de plaisir ; on lui dit que beaucoup d'esprits s'étaient présentés et avaient prophétisé beaucoup de choses. Alors, on invita aux séances des amis et des voisins. Mais Amelia fut menacée d'être exclue de l'église méthodiste à laquelle elle appartenait ; sa mère lui défendit de retourner au cercle, mais la femme de l'instituteur, ayant reçu une communication de sa petite fille, morte plusieurs années auparavant en Nouvelle-Ecosse, fut acquise à la cause, intercéda en faveur d'Amelia, qui n'avait pu connaître cette enfant ni même savoir qu'elle avait existé, et il ne fut plus question de l'exclure de l'église.

M. Gleason était très lié avec un jeune homme du nom de Luther Colby, âgé alors d'une trentaine d'années. Ce dernier était imprimeur et intéressé dans la publication d'un journal, et avait mis quelque argent de côté. Il avait pris également un grand intérêt au spiritualisme et M. Gleason eut avec lui des conversations intéressantes sur ce sujet. Mais lorsque M. Gleason lui proposa de publier un journal spiritualiste, Colby eut peur de ne pas réussir et de perdre son petit pécule. Il ne voulut pas accepter l'aide pécuniaire que lui offrait M. Gleason et parla de l'affaire à deux amis qui ne se montrèrent pas défavorables à la cause, mais partagèrent la crainte de non-réussite de Colby. Alors M. Gleason invita Colby à assister à une séance et à amener avec lui son ami White. Après quelques hésitations, Colby accepta et il vint avec son ami. Les deux jeunes gens, parfaitement inconnus à Amelia, prirent place dans le cercle et le médium tomba en trance. A un moment donné, elle se leva et vint droit à Luther Colby, lui prit la main et lui parla avec une grande autorité au nom d'un grand groupe d'esprits. Il devait fonder un journal spiritualiste, il avait été

choisi pour accomplir cette œuvre. Colby objecta qu'il ne réussirait pas et qu'il perdrait tout ce qu'il possédait : « Vous ne perdrez rien, fut la réponse. Cette œuvre doit être accomplie et elle doit l'être par vous. Qu'est ce que quelques misérables dollars à côté de la grande cause de l'humanité ? Faites paraitre le journal, nous vous le commandons au nom de la Vérité, et vous ne vous en repentirez pas. »

Bien d'autres nobles paroles furent dites, et de plus celles-ci : « Et maintenant, un mot sur l'avenir de la publication. Vous aurez maints sujets de découragement. Votre porte et vos fenêtres seront défoncées à une époque et un grand incendie vous ruinera presque à une autre époque. Oui, vous passerez par le feu et par l'eau et vous vous trouverez parfois, en apparence, au bord de la ruine ; mais, finalement, le journal réussira et se répandra dans les contrées les plus éloignées du globe. » Ces dernières parales semblèrent aux assistants une exagération gâtant tout le reste, mais Colby était converti. Il demanda quel serait le titre du journal et alors Amelia retomba en trance, vit une magnifique bannière de satin blanc, bordée vers les angles de feuilles de laurier. Deux esprits féminins de toute beauté, élevaient la bannière. En travers, brillaient en lettres d'or, les mots : « The Banner of Light, » et, sur le fond, derrière les lettres, un soleil levant tout doré ; de ci et de là, des branches de laurier sur la bannière. Colby n'hésita plus et fonda le journal.

Amelia, quelques années après, passant par hasard dans Brattle street, trouva brisées toutes les vitres du bureau du journal ; le « Banner » avait fui la foule malveillante du quartier et s'était établi dans un autre. Elle habitait ensuite Tremont Street, lorsqu'un immense incendie ravagea « Old Fort Hill », détruisant le bâtiment du journal, alors sis Washington street. Elle a vécu assez longtemps pour voir le « Banner of Light » se répandre dans le monde entier. Elle est actuellement toute blanche et, âgée de plus de soixante ans, veuve de l'excellent homme que fut Carlyle Petersilia.

---

**Le » néfaste » nombre 13** (*Psych. Studien*, juin). — Les faits suivants sont empruntés à un opuscule de M. J. H. Graf, publié à Berne. — Une dame de Paris, raconte-t-il, très riche et du meilleur monde, manqua de tomber malade le jour de son mariage, lorsqu'elle remarqua que l'hôtel de son mari portait le n° 13. Le conseil municipal autorisa de remplacer le 13 par 12 1/2 contre 3.000 fr. pour les pauvres. La dame fut alors rassurée. — La croyance à l'action funeste du nombre 13 est presque unanimement répandue : un Américain envoya 2.000 cartes de consultation au sujet du nombre 13 ; les deux tiers des réponses furent en faveur de cette croyance. Dans les grandes villes comme Paris, Berlin, etc., a été fondé l'Institut des quatorzièmes ; cet Institut envoie immédiatement un quatorzième convive sur première réquisition. Ernest Blum raconte, au sujet d'un directeur du théâtre Beaumarchais, depuis lors disparu, qu'il avait remplacé dans toutes les rangées de son théâtre le n° 13 par 12 a.

On raconte que, dès son enfance, Richard Wagner redoutait le nombre 13, parce qu'il avait 13 lettres à son nom et était né en 1813. Dînant un jour chez son beau-frère Brockhaus, il fut saisi d'une véritable terreur en voyant qu'on était 13 à table. Après la représentation du « Tannhäuser » à Paris, il écrivit à sa sœur : « Pense donc : comment pouvais-je réussir avec cet enfant de ma douleur ; le néfaste nombre 13 recommence à me poursuivre ; lorsque j'écrivis la dernière note de la partition et mis la date au-dessus, je remarquai que c'était le 13 avril. Il n'y aura pas de mal peut-être, pensai-je. Enfin aprés beaucoup de tergiversations la malheureuse pièce fut représentée, et à quelle date ? Que le diable enlève tout le calendrier ! Encore un maudit 13 (13 mars 1861). N'est-ce pas un sort ? » Wagner est mort le 13 fév. 1883 dans son palais Vendranin, à Venise.

La veuve du romancier Tehnan raconte que la veille de sa mort il reçut 13 volumes avec la prière de les présenter à un journal de Berlin par une brève recommandation. Il inséra 12 vers dans les volumes, puis dit en souriant : « D'écrire le 13° me paraît trop fatal ! » Le lendemain il mourait subitement.

Le nombre 13 a aussi joué un grand rôle chez le czar Alexandre III, de Russie. Au moment de sa mort il était dans la 13° année de son règne ; il était le 13° czar depuis Pierre le Grand. Le 13 mars (style européen) il monta sur le trône : le 13 mars 1887 il échappa à un attentat. Sa plus jeune fille Olga naquit le 13 juin 1882. Il ne mourut pas un 13, mais le 1er novembre.

Les directeurs de l'hôpital de Binghamton, aux Etats-Unis, ont constaté que le numéro 13 exerçait une influence funeste sur tous les malades couchés dans la salle 13 ; on changea le numérotage des lits et on passa directement du n° 12 au n° 14.

Lorsque Brunetière fit à Genève sa conférence sur Calvin, il fut invité à un banquet au Muséum. Au moment de se mettre à table, de l'inquiétude se manifesta ; il manquait un convive.

Un des Messieurs courait très inquiet à la recherche du professeur X, demandant à tous si personne ne l'avait vu. On lui répondit finalement qu'on allait commencer quand même ; mais il s'écria : « Cela ne se peut pas ! » — « Et pourquoi ? » — « Parce que nous serions 13 à table avec M. Brunetière. »

---

**Message véridique reçu par la typtologie** (*Luce e Ombra*, 1er août). — Ce fait est rapporté par M. Caccia et concerne deux de ses amis, étudiants en théologie de Florence, très intelligents et respectables, MM. Moggia et Senarega, qui depuis quelque temps faisaient des expériences de typtologie, non sans succès. Dans la séance du 9 juin dernier, ils obtinrent immédiatement le nom : Bonifabiani, qui semblait bien être un nom propre, mais leur était complètement inconnu. On demanda à l'esprit ce qu'il voulait et il répondit : « Je pleure! — Pourquoi? — Assassinée! — Où? — A Florence! — Dans quel quartier? — Bellosguardo! — Depuis quand? — Quatre jours! — Par qui avez-vous été assassinée? » Pas de réponse; la table cessa de se mouvoir et la séance fut levée. Les deux étudiants affirment n'avoir pas eu idée d'un crime de cette nature; le lendemain ils se rendirent à la rédaction du journal *Il Fieramosca* et y apprirent que le 6 juin, une femme mariée, nommée *Boni*, de son nom de famille *Fabiani*, habitant le quartier Bellosguardo, à Florence, avait été assassinée par son fils, reconnu atteint de folie. Le manque de réponse à la dernière question plaide vivement en faveur de l'identité de l'esprit invisible; l'amour de la mère et le chagrin de voir la folie de son fils expliquent son silence.

---

**Message posthume** (*Light*, 1er juill. 1905., d'après *Constancia*). — Dans la ville de Trujilla (Pérou), mourut le 15 novembre 1892, vers 9 h. du matin, un docteur très répandu et très estimé, don Santiago Pacheco. La nuit suivante, entre 2 et 3 h. du matin, c'est à dire environ 18 heures après sa mort, sa voix fut distinctement perçue par un de ses parents, don José Maria Rebaza, propriétaire d'une ferme située à environ 14 lieues de la ville. Ce parent n'avait pas visité la ville depuis février précédent et ne savait rien de ce que faisait le docteur depuis lors. Voici la teneur du message : « Don José Maria, dis à ma femme de ne pas oublier ou négliger mes notes biographiques, ou mes mémoires, ou comme vous voudrez les appeler, que j'ai écrites pendant ces derniers mois, et qui se trouvent dans un dossier dans ma case aux lettres, avec d'autres papiers. Elle reconnaîtra mon écriture; voulez-vous veiller à ce que Marquez les fasse imprimer sans erreurs ni omissions? » Don J. M. Rebaza présenta une objection confuse qui fut coupée par cette exclamation : « Eh quoi! ne reconnais-tu pas don Santiago Pacheco ».

Le lendemain matin l'incident fut raconté à un grand nombre d'amis du voisinage. Rebaza écrivit aussi à son frère et à la veuve du docteur qui fut si frappée de la précision des détails qu'elle fit aussitôt une recherche dans le lieu indiqué et trouva le dossier au milieu des papiers de son mari. Le fait de la mention que les notes étaient de la propre main du docteur est important parce que le docteur avait l'habitude de faire exécuter toutes ses écritures ou sa correspondance sous sa direction et qu'il n'est pas douteux que l'existence de ces notes était entièrement inconnue de la personne qui reçut et transmit le message.

---

**L'apparition de lady Burton** (*Harbinger of Light*, 1er oct. 1905). — Ce fait est extrait d'un ouvrage de M. Justin Mc Carthy, publié en 1903 sous le titre de « Portraits des années soixante ». Le narrateur raconte que, se promenant un jour avec son fils et sa fille dans King's road à Brighton, ils virent passer, très rapidement à côté d'eux, une dame dont il ne vit pas la figure. Mais sa fille la vit, s'arrêta brusquement et étonna bien ses compagnons en leur disant que lady Burton venait de passer. Cependant, cette dame ne pouvait se trouver à Brighton, sans quoi il l'aurait su par des amis communs. Ces réflexions détournèrent l'attention, et quand on regarda, la forme avait disparu. La jeune fille déclara que la personne qui venait de passer ressemblait d'une façon si frappante à lady Burton, que tout le monde s'y serait trompé. Rentrant à la maison, les promeneurs achetèrent un journal du soir, et la première chose qui les frappa en l'ouvrant, fut d'y voir l'annonce de la mort de lady Burton. On ne savait rien d'une maladie de cette dame. Si ce n'est qu'une simple coïncidence, il faut avouer qu'elle est des plus curieuses.

---

**AVIS.** — Le nº de janvier prochain sera le dernier servi aux personnes qui n'auront pas renouvelé leur abonnement pour 1906. On est instamment prié de régler au plus tôt ou de nous avertir de la cessation d'abonnement.

*Le Gérant* : MARTELET.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

# LA LUMIÈRE




N°s 296-297 **comprenant un supplément de Biographie.** — DÉCEMBRE 1905. —



## FIN D'ANNÉE

Ce Numéro est le onzième de l'année. Nous prions les abonnés d'accepter, en remplacement du numéro qui manqua au mois de juillet, un fascicule du remarquable dictionnaire des *Contemporains* publié par M. JulesHarmois.

Ce fascicule est à peu près du format de la « Lumière », il pourra être relié dans la Collection. On aura ainsi la biographie de la directrice accompagnée d'un de ses portraits.

Désirant être agréables, autant que possible, nous enverrons autre chose à ceux qui sont déjà possesseurs de la Biographie.

On sait que nous avons adopté l'usage de réunir deux années en un seul volume. Le numéro d'aujourd'hui, en terminant l'année 1905, ne forme donc que la moitié du treizième volume de la collection. C'est pourquoi il n'y a point de *Table*.

A moins que les événements publics ne nécessitent un arrêt général des publications, nous avons le ferme désir de ne point nous lasser dans notre tâche spéciale qui a sans cesse été pénible. La « Lumière » venue trop tôt, pour être comprise, est née impérissable malgré tout, puisqu'après 24 années d'existence, elle est non seulement debout, mais prête à s'engager dans les voies nouvelles des destinées terrestres, avec vaillance et fidélité, plus que jamais.

Nos vœux dans le sens du bonheur universel sont exprimés toute l'année par l'existence même de notre œuvre.

Les prophéties les plus sinistres courent les rues; on dirait qu'un vent de démence agite l'humanité. Bien que nous constations l'évidence de fâcheux événements et de sourdes conspirations, nous n'en continuerons pas moins à n'envisager l'avenir qu'au point de vue de l'harmonie et de la paix. Nous marchons plus vite qu'il n'y paraît au nouvel ordre de choses, qui amènera le bonheur. Ce n'est pas sans crises que tout peut être transformé. Restons donc impassibles et forts malgré les tourmentes; croyons que le *bon* va venir, puisque le *mauvais* passe

L'esprit du déséquilibre souffle la discorde ; serions-nous assez faibles pour subir les fatales poussées et sombrer corps et âme dans une tourmente ? Non, il ne faut pas cela. Après le mauvais temps le soleil paraît : les esprits de lumière planent au-dessus de tout.

Nous ne voulons pas mettre la mort dans l'âme de nos lecteurs et les exposer par la frayeur aux maladies du corps. C'est une bien mauvaise spéculation que de viser à se rendre populaire en se faisant une réclame des infernales prophéties. Après tout, n'y a-t-il pas des êtres qui par leurs connaissances secrètes et leurs pouvoirs peuvent enrayer les maux. Ils ne sont pas nombreux, mais ils existent, nous en connaissons ; aussi la

« Lumière » se classe-t-elle parmi ceux qui n'ont peur de rien. A l'origine de notre « Lumière » la voyance nous permettait de *voir* un arc-en-ciel sur la région que nous habitions. L'arc-en-ciel y est toujours; le soleil de délivrance et de salut n'est pas si éloigné de notre terre qu'on le croit.

Le triangle renfermant un cœur toujours également visible pour la voyance, était formé des couleurs de l'arc-en-ciel. Il nous fut dit qu'il serait vu un jour dans l'espace. Nous voulons croire que c'est là une figure symbolique et que du moins, si tous les yeux ne le voient pas, ils en ressentiront les bienfaits.

Notre numéro d'aujourd'hui est spécial aux rêves. Dans le prochain il sera encore parlé de la *Vie du sommeil* par Hab. et Salem. La *Revue Universelle* a manqué de place; il convenait de ne pas couper en deux l'article très intéressant de notre dévoué collaborateur, le distingué docteur Lux.

Dans ce numéro spécial aux Rêves, nous ajoutons nos vœux particuliers: Que tous nos collaborateurs et tous nos lecteurs fassent des rêves bons et consolants, suivis de réalités parfaites!

Lucie GRANGE.

# LES RÊVES

## leur nature, leur importance, leur signification

Tout le monde rêve! Ceux qui prétendent ne pas rêver, ne se rappellent pas leurs rêves. S'il est des sommeils particuliers exempts de rêves, ils n'appartiennent pas à la terre!

Ce qui fait qu'on n'attache pas, généralement, une grande importance aux rêves, c'est qu'ils ont trait, souvent, à des faits de la vie quotidienne, c'est qu'ils présentent rarement une suite logique et manquent de cohérence, ce qui peut être dû à une excitation cérébrale d'ordre physique, à un trouble corporel, à une mauvaise digestion, etc. Cependant, il y a des rêves dans lesquels les images et les scènes s'enchaînent logiquement, qu'il s'agisse de faits passés ou actuels, des rêves où l'avenir lui-même se dévoile à nos yeux, soit dans des scènes réalistes, soit dans une représentation symbolique. M. W. H. Evans (*Light*, 12 août 1905), dont nous ne faisons que paraphraser les définitions du rêve, pense que les rêves symboliques tendent surtout à notre développement spirituel. Sans doute, mais ils peuvent aussi n'être que prémonitoires, comme nous le verrons par de nombreux exemples.

Les revues spiritualistes des derniers mois renferment une série d'articles fort intéressants sur les rêves; nous y avons puisé largement et on trouvera, réunis ici, les types de rêves les plus variés.

Voici, d'abord, deux cas publiés par M. Evans, qui sont des faits de dédoublement plutôt que des rêves:

« Il y a environ deux ans, dit M. W. H. Evans (*Light*, 12 août 1905), je venais de lire le livre de M. Leadbeater sur la clairvoyance, dans lequel il affirme la possibilité de quitter le corps pendant le sommeil. En me couchant, je pensai que je serais bien heureux d'en avoir la preuve par moi-même. Je dormis toute la nuit jusqu'au grand matin. Je me réveillai sans qu'il se fût produit rien de particulier, et je ne pensai même pas à ma préoccupation de la veille. En consultant ma montre, je vis qu'il était 5 h. 1/4. Je me remis à dormir, et il me sembla aussitôt que j'étais hors de la maison. A cette époque, j'étais paralysé de la jambe droite et ne pouvais marcher sans aide. Je me rappelle avoir mesuré la rue de mon regard et constaté sa parfaite tranquillité matinale; en traversant la rue, je me rencontrai de front avec la voiture à ordures qui venait de quitter sa remise. Or, la première voiture sort régulièrement à 5 h. 20; il y avait donc cinq minutes que j'avais consulté ma montre. Je descendis la rue qui débouchait en face et, suivant un étroit passage, j'arrivai à la maison de mon frère, par le sentier de derrière. Après avoir ouvert la porte de derrière, je pénétrai dans la cour, et je vis la femme de mon frère — très sensitive — regardant précisément par la porte de derrière de la maison; elle me dit: « Est-ce bien vous, Will? » — « Oui, répondis-je. » — « Entrez donc, dit-elle. » Je traversai la cour jusqu'à la porte de la maison, puis n'eus plus conscience de rien.

« Quand je me réveillai, je ne vis dans ce fait qu'un rêve très net; mais, voici pour la confir-

mation : Le soir, je me rendis chez mon frère sur l'appel de celui-ci, et Mme Evans me demanda ce que j'avais fait là de si bonne heure le matin. — « Vous m'avez donc vu ? » dis-je avec surprise. — « Oui, et je vous demandai si c'était bien vous, et vous m'avez répondu affirmativement ; puis je vous ai prié d'entrer. » Un instant après, mon frère entra, et je lui dis : « J'ai eu un rêve très net ce matin. Je suis venu ici en rêve. — Oui, je sais, dit-il ; vous entrâtes dans ma chambre à coucher, et je me dis en moi-même : Oh ! voici que Will marche de nouveau très bien. Vous vous approchâtes directement du lit pour me regarder, puis, disparaître. »

« Le dégagement était ainsi mis en évidence, je n'en doutai plus ; j'avais abandonné mon corps. Mais, je ne fus pas le seul ; Mme Evans avait aussi abandonné le sien, car au moment où nous conversions à la porte de la maison, elle était couchée dans son lit. Ce témoignage spontané était très convaincant, car aucun de nous deux n'eut connaissance de son dégagement avant notre confrontation.

« Voici un autre fait de même nature : Mon frère, sa femme et moi, nous revenions d'une réunion à la loge théosophique un vendredi soir. Comme nous approchions de la maison, nous vîmes tous ma mère debout à la porte. Mon frère dit en riant : « Tiens, un esprit matérialisé ! celui-là, on le connait. » Quand nous fûmes arrivés près de la porte, nous pûmes noter exactement l'attitude qui lui était habituelle, les mains croisées en avant d'elle. Quand nous atteignimes la porte, elle disparut. La porte était bien fermée. (C'est une maison d'affaires qui n'a pas de porte latérale, et l'on est obligé de traverser le magasin, qu'on ferme toujours dès que les affaires sont terminées). « Que c'est singulier de la part de la mère, m'écriai je ; elle doit nous avoir vus, nous étions si près d'elle ! » Nous frappâmes à la porte, et elle l'ouvrit d'un air endormi et en clignotant. « Pourquoi nous avez-vous fermé la porte au nez ? Vous devez nous avoir vus, dis-je. — Je ne vous ai pas fermé la porte au nez, répondit-elle ; je n'ai pas été à la porte. J'étais assise dans mon fauteuil *presque endormie*, mais j'aspirais à vous voir rentrer, car je désire me coucher. »

« Nous nous regardâmes. Ce n'avait pas été un esprit matérialisé, mais un double, et ce qui nous intéressa surtout, ce fut de constater comment un désir peut prendre forme. Encore un point à faire ressortir en passant : dans les deux cas précédents, les doubles se présentaient habillés à la manière habituelle. Pourquoi pouvons-nous *apparaître* de la sorte, c'est un mystère dont l'explication reste à trouver. »

* * *

Dans les rêves symboliques qui suivent, au nombre de quatre, M. W. H. Evans (*Light*, 26 août 1905) n'a pu déterminer la signification des trois derniers : ils lui sont personnels. Le premier de ces rêves a eu une influence considérable sur sa vie. Il avait alors vingt-et-un ans. Voici le récit abrégé de ce premier rêve : M. E... se trouvait dans une vaste plaine aride, desséchée, traversée par une rivière étroite, boueuse. Il y avait là une sorte de foire villageoise, des théâtres ambulants, des carroussels, des tirs, et beaucoup de monde. Il se sentait dépaysé et, s'adressant à quelques personnes, il leur dit qu'il allait les quitter.

« Pourquoi ? demandèrent-ils. » — « Parce que je veux trouver le bonheur », ce qui les fit rire de tout cœur. — « Le bonheur ! s'écrièrent-ils. Mais, il est tout autour de vous. Voyez ; prenez-en à votre satisfaction et amusez-vous. Ici, il y a toute espèce de plaisir ». Il secoua la tête et dit : « C'est vrai, il y a du plaisir, mais pas de bonheur, et je vais partir à sa recherche ». Il partit au milieu des rires et des moqueries des assistants. Il finit par se trouver tout seul dans la vaste plaine, seul avec Dieu. Il continua encore à marcher et arriva enfin à l'extrémité de la plaine. Il y avait là, devant lui, un fossé d'eau stagnante couverte d'une mucosité verdâtre. De l'autre côté, il y avait une élévation qui l'empêchait de voir au-delà. A sa droite, un magnifique sentier, bordé de verdure. Il se demandait s'il allait franchir le fossé ou suivre le sentier, qui conduisait toujours dans la même direction à perte de vue. Mais il se dit que le sentier pouvait aboutir à quelque château d' « Immense Désespoir », et il se décida à franchir le fossé ; il y entra et traversa une eau boueuse et gluante, et grimpa de l'autre côté. Quelle transformation ! Il n'y avait pas la moindre souillure sur lui, et il se voyait revêtu d'une robe d'un blanc éblouissant. Plein de joie, il monta le talus et, arrivé au sommet, vit s'étendre devant lui une contrée charmante, éclairée par un doux soleil de splendeur céleste. Il y avait là des êtres vêtus de blanc comme lui. Une chaîne de montagnes toutes bleues fermait l'horizon. Le tout fut l'affaire d'un instant. Aussitôt, il retomba dans l'inconscience. Depuis lors, ce tableau est resté gravé dans sa mémoire, et il sent qu'un jour il habitera cette région enchanteresse, après avoir traversé la plaine aride et la boue et la vase de l'erreur.

Suivent trois autres rêves, séparés par des intervalles d'un an et d'un an et demi, ayant entre eux un lien subtile que l'auteur n'a pu saisir ; nous en donnons le récit très abrégé.

*1er Rêve.* — M. E... se trouve près d'une église toute neuve entourée d'une grille ; il pénètre par la porte de l'est et contourne l'église pour y entrer par le côté ouest ; il voit un grand rassemblement de peuple et, au moment d'entrer, voit se détacher de la foule un jeune couple qui entre, et il le suit, après avoir fermé la porte ; il y avait un autel de marbre et, derrière lui, une galerie montant jusqu'à la voûte, et en haut, il y avait un orgue ; devant l'autel, le corps d'une jeune femme attendant, semblait-il, l'inhumation. E... plaça le jeune homme et la jeune fille de part et d'autre du cadavre et leur enjoignit de prendre chacun une main de ce dernier ; puis il ordonna que l'orgue jouât et, immédiatement, les plus belles mélodies remplirent l'édifice. Une surabondance de vie sembla affluer dans l'ambiance, et E... s'écria : « Levez-vous, jeune femme ! » Celle-ci se leva et il l'enveloppa dans un ample manteau noir. Le jeune couple sortit de l'église, et E... le suivit, accompagné de la ressuscitée. Celle-ci lui apparaissait plus grande que lui, blonde, avec des yeux gris clair magnifiques. « Eh bien ! lui dit-il, un peu plus, vous étiez enterrée vivante ». — « Oui, en effet ! » dit-elle. Là-dessus, il se réveilla.

*2e Rêve.* — E... se trouve dans un vieux village, en compagnie de la personne ressuscitée ; mais, cette fois, elle était moins grande que lui, et il était, lui, vêtu de noir : culotte de soie noire, pourpoint de velours noir, et coiffé d'un sombrero à plume noire ; il avait des cheveux noirs bouclés, une forte moustache et des yeux très noirs, et la figure plus ovale. La dame était toute vêtue de blanc. Ils marchaient côte à côte comme des amoureux ; ils arrivèrent à une grande place ; d'un côté, se dressait une majestueuse cathédrale avec une tour normande, très vieille ; de l'autre, un édifice avec de grands piliers soutenant le portique, et auquel on accédait par un vaste escalier. Sur la place, les villageois dansaient. E... et sa compagne firent également un tour de danse. Entre temps, le ciel s'était couvert et de lourds nuages, chassés par le vent d'ouest, roulaient au-dessus d'eux. Les nuages, au-dessus de la cathédrale, se brisèrent et l'on put voir, à travers l'éclaircie, le firmament d'un vert bleuâtre éclatant avec, au centre, une étroite croix cramoisie. E... regarda cette croix avec dédain, non en ce qu'il méprisât ce symbole, mais parce qu'il sentait que ce n'était pas un phénomène naturel, mais le résultat des efforts faits par les prêtres pour terrifier l'esprit du peuple. Une procession de grands dignitaires de l'Eglise sortit de la cathédrale et se dirigea vers l'édifice situé en face ; en passant, ils le regardèrent haineusement et il les toisa avec hauteur, se sentant bien en avance du siècle où il vivait. Après quoi, les villageois entrèrent à l'Eglise, et E... et sa compagne y pénétrèrent les derniers par une porte latérale. L'église était éclairée par des cierges et, prés de chaque cierge, était accroupi un moine. L'orgue se fit entendre. Soudain, tout fut plongé dans l'obscurité, et il ne resta qu'une étoile solitaire au-dessus de l'autel. Le silence était pénible. Puis, on entendit le roulement de tambours recouverts de crêpe. La compagne d'E... se cramponna à lui craintivement et E..., lui-même, luttait vainement contre la terreur qui l'envahissait ; il se réveilla convaincu qu'un terrible massacre devait s'en être suivi dans cette église.

*3e Rêve.* — E.. se voyait dans le même costume que dans le rêve précédent ; une lumière rosée remplissait tout. Il se trouvait dans le hall d'un vaste palais et avait le sentiment de sa puissance. En sortant du palais, il vit tout le bâtiment entouré de cette lumière merveilleuse. Tout en admirant les fleurs et tout ce qui l'entourait, il arriva à un cercle de colonnes brisées. Là se tenait une femme vêtue de noir et voilée. A ce moment, il entendit une foule de voix s'écrier : « C'est une sorcière, c'est une sorcière ! » mais il ne voyait personne. Il s'arrêta et prit dans sa main une sorte de poudre et la lança sur la femme. Elle disparut dans une flamme de couleur rose qui s'élança dans les airs, dardant des langues de feu qui formaient comme un vase. Alors ce furent des exclamations de joie. Il s'en retourna avec le sentiment du devoir accompli et rentra dans la maison.

Ces rêves se produisirent toujours le matin et ils n'étaient pas le résultat de digestions pénibles, étant donnée la sobriété de M. E. ; ils n'étaient pas fatigants comme les cauchemars. Il n'a pu encore deviner la signification de ces trois rêves. Il est convaincu que ce sont des images imprimées dans son cerveau dans un but déterminé et l'élément dramatique n'est peut-être là que pour rendre l'impression plus profonde.

En rêve, dit M. Evans, on fait les créations les plus extraordinaires, créations vivantes et agissantes dont l'idée ne nous viendrait pas à l'état de veille. Et ces créations sont-elles vraiment de nous ? Emerson a dit : « Elles nous parlent et nous écoutons avec surprise ce qu'elles nous disent ». Aurions-nous de la surprise si ces créations étaient nôtres ? Il s'agit plutôt de personnages réels, indépendants de nous.

⁂

Voici maintenant une série de rêves vraiment prémonitoires dont nous empruntons le récit à un autre auteur anglais, M. James Coates :

Il est une catégorie de rêves dans lesquels nous voyons, entendons et connaissons par une voie supranormale, des choses actuelles et à venir, que nous n'aurions pu connaître par la voie ordinaire de nos sens. Telle est la définition que donne M. James Coates (*Light*, 24 juin ; 1er juillet 1905) des *rêves prémonitoires*. Cet auteur n'a eu d'autre but que de donner, de ce genre de rêves, quelques exemples qu'*il croit* vrais et d'autres de la vérité desquels *il est sûr*. Il en est qu'il ne peut rapporter, parce qu'il s'agit d'affaires privées qui ne peuvent être publiées ou de rêves que les intéressés désirent publier eux-mêmes. Dans les cas qu'il publie, il a supprimé les noms et les dates, mais les tient à la disposition de ceux qui voudraient les connaître.

M. Coates a eu lui-même un rêve prémonitoire qui était ou non un avertissement, mais qui certainement lui a révélé des faits futurs. Voici le récit abrégé de ce rêve : Ses parents habitaient Belfast (Irlande) et, en juillet 1851 ou 1852, toute la famille se rendit à la localité maritime de Greencastle, située à quelques milles plus bas sur le golfe (lough). La troisième nuit du séjour, il eut le rêve suivant très net : Il se trouvait sur une route avec trois autres garçons, tous disposés à s'amuser. Il remarqua en passant une échoppe de campagne très vieillotte avec une agglomération de trois ou quatre petites maisons et, après avoir passé outre, on prit un sentier conduisant à une colline appelée « The Knock » et on monta au sommet aplati de cette colline. Là les garçons s'amusèrent de toutes leurs forces ; l'un d'eux jeta des cris en voyant tomber à ses pieds le corps mutilé d'un moineau lâché par un oiseau de proie. Après cela ils virent un vaisseau, sans doute américain, toutes voiles dehors, remonter le golfe ; ils admirèrent les voiles toutes blanches du navire, mais bientôt n'y pensèrent plus pour se remettre à jouer et à gambader. Soudain le narrateur, se trouvant un peu en avant des autres, se vit au bord d'un précipice ou d'une profonde carrière ; il chercha à reculer et à ce moment s'éveilla en sursaut. Il se rendormit et, le lendemain, parla à une ou deux personnes de son rêve, puis l'oublia.

Trois ou quatre jours après, ses petits camarades lui proposèrent de faire une excursion à la colline et on passa devant les quelques maisons à un étage et devant la vieille échoppe qu'il n'avait encore vue qu'en rêve, et on prit le sentier pour monter sur la colline. Tout se passa exactement comme dans le rêve ; quand Coates arriva au précipice rêvé, il n'y tomba pas ; il faisait effort pour se rejeter en arrière, quand le jeune Cook, voyant le danger, le saisit par sa jaquette et le tira en arrière ; il tomba tout étourdi et plein de frayeur, et à ce moment seulement se rappela son rêve. Le navire, avec ses voiles blanches, était là également, remontant le golfe.

Voici un autre fait : A l'âge de 19 ans, Coates traversait l'Atlantique sur un voilier. Un soir qu'il se trouvait sur le pont, plongé dans une profonde rêverie, il vit se former devant lui une sorte de brouillard qui prit, de plus en plus, la forme humaine en s'approchant de lui ; il vit alors distinctement le visage d'une de ses sœurs, à laquelle il pensait souvent. Elle sourit doucement, puis disparut soudain. Il ne savait ce que cela voulait dire, mais, quelques mois après, il apprit que sa sœur était morte vers l'époque où il avait eu ce songe ou cette vision. Il n'avait noté ni le jour, ni l'heure, parce que son esprit n'était pas éveillé, alors, aux problèmes psychiques.

En 1880, M. Coates fit la connaissance d'une dame de Glasgow, avec laquelle il se maria par la suite. Cette dame avait eu des rêves curieux, dont voici quelques-uns. Le premier qu'elle eut, en 1872, avait un caractère symbolique. Pendant la nuit du 3 décembre, environ trois mois après la naissance de son fils, elle rêva que c'était le Jugement dernier. Elle vit toutes les maisons s'écrouler, les gens s'enfuir ; elle vit des rochers couverts de neige, auxquels s'accrochaient des désespérés. C'étaient des cris, des soupirs. Puis, un changement : c'étaient alors de nombreuses pierre tumulaires, autour desquelles des gens pleuraient. Elle se trouva ensuite dans une vaste plaine, avec une grande foule de peuple ; il faisait sombre, des éclairs sillonnaient la nue, le tonnerre grondait, et les agonisants gémissaient. Nouveau changement : une foule regarde en l'air ; des milliers et des milliers d'êtres glorieux et brillants se voient dans toutes les directions, en même temps qu'on entend une musique d'une ampleur indescriptible. Puis, descendit du ciel un être glorieux, qui se tint, sur une élévation, au milieu de la foule, priant, puis lisant le huitième chapitre de l'épître aux Romains. Le ministre glorieux et les visiteurs spirituels disparurent alors, et la foule se divisa. Un petit groupe vint vers elle, accompagnant un petit cercueil ; les personnes qui le composaient la regardèrent en passant Puis, vint un groupe plus grand, accompagnant un grand cercueil, porté sur un corbillard, et tous, très nombreux, la regardaient encore ; beaucoup de voitures suivaient.

La dame fut très impressionnée ; elle pensa

que le petit cercueil concernait l'enfant qu'elle allaitait alors, et que le grand la désignait elle-même. Au sortir de son rêve, elle sonna pour appeler sa domestique, et lui demanda de lui apporter la Bible ; elle lut le huitième chapitre de l'épître aux Romains : c'était, mot pour mot, la lecture qu'elle avait entendu en rêve. Sans doute, elle l'avait lu ou entendu antérieurement, mais elle ne l'avait jamais appris par cœur. Elle raconta son rêve à son mari, à la garde et à ses amis. Le petit garçon ne mourut pas, et elle non plus ; cependant, le rêve se réalisa littéralement : le petit cercueil devait sortir de la maison le premier, suivi, trop tôt, du grand.

Ce rêve fut suivi d'un autre, symbolique également, mais moins net. C'était encore le jour du Jugement, mais il n'y eut ni ministres, ni anges, ni cercueils ou pierres tombales. Après la disparition de la scène du jugement, il lui sembla qu'elle voyait sa première-née, alors âgée de deux ans et six semaines, dans son berceau, soutenue par un oreiller, toute nue et respirant péniblement, la figure vieillotte, regardant sa mère avec chagrin ; elle la vit ensuite dans son petit cercueil. Après cela, elle la vit en blanc, portant un cierge allumé, s'approchant en souriant de ses parents. L'enfant s'approcha de sa mère, étendit sa main droite vers sa poitrine, et l'écarta ; elle fit de même à son père, puis elle prit le cierge des deux mains, sortit et descendit l'escalier, jetant en arrière un dernier regard d'amour à ses parents

M^me^ S... se réveilla toute troublée ; elle pensa que la menace de mort était pour sa fille A... qui, à ce moment, dormait paisiblement dans son berceau. Cependant, un enfant plus jeune avait la coqueluche ; A... la prit à son tour, et mourut le 8 mars 1873, juste trois mois après le premier rêve, et six semaines après le second. *Le petit cercueil sortit de la maison.*

Environ trois semaines après la mort de sa fille, M^me^ S... eut un rêve très consolant. Les deux rêves précédents s'étaient répétés trois fois, comme si c'était là une sorte de loi.

En avril 1878, M^me^ S... eut encore un rêve symbolique. C'était un soir qu'elle avait travaillé tard ; il ventait et il pleuvait à torrents. Elle s'endormit cependant; puis, elle rêva qu'elle était dans son salon, et tout étonnée du temps clair et beau qu'il faisait. Son attention fut attirée vers un nuage d'argent et, sur ce nuage, rayonnait le Sauveur, tout entouré d'une lumière dorée, qui traversait le nuage et descendait vers la terre en même temps que le nuage et la figure glorieuse. Le Sauveur tenait un rouleau dans ses mains, et un monument s'érigeait sur la pelouse, en avant de la villa ; le Sauveur descendit au sommet de ce monument. Lorsqu'elle regarda de nouveau, le Sauveur avait disparu, et c'était son mari, tout en blanc, comme drapé dans un linceul, qui le remplaçait. Le rêve revint lorsqu'elle se rendormit.

M^me^ S... fut tout effrayée de ce rêve, et elle voulut le garder pour elle ; elle ne put cependant s'empêcher de le raconter à son mari, qui en fut très frappé et lui dit qu'il était très fâché de la chose, vu la réalisation de ses autres rêves. M. S... était alors en très bonne santé et en pleine activité ; mais, trois mois après, il mourut, et le cercueil fut, en tout, conforme à celui qu'elle avait vu dans son rêve. Son mari occupant plusieurs postes officiels élevés, il y eut beaucoup de monde à son inhumation, et tout se passa comme elle l'avait rêvé, et elle reconnut toutes les figures qui l'avaient regardée dans le rêve. *Le grand cercueil était sorti de la maison après le petit.*

Environ trois mois après la mort de son mari, M^me^ S... eut un autre rêve (ou vision?). Elle était restée avec trois enfants, qu'elle fit coucher dans sa chambre après ce douloureux événement. Sa petite fille, âgée de quatre ans, couchait avec elle, et les deux petits garçons dans de petits lits. La nuit du rêve, les enfants dormaient profondément lorsqu'elle se coucha. Elle fut réveillée soudain comme par une secousse électrique, et vit une main posée sur la poitrine de la petite fille. Elle reconnut immédiatement cette main pour être celle de son mari, et la main eut également un mouvement brusque, comme pour témoigner qu'elle comprenait qu'elle était reconnue. Les yeux de M^me^ S... suivirent la main, le bras, et reconnurent alors la forme tout entière du mari, dont la tête et la face étaient bien distinctes et opaques comme la main, tandis que le corps, placé entre le lit et le mur, était comme une ombre ; elle voyait le mur à travers. L'apparition resta visible assez longtemps pour lui permettre de l'examiner en détail. Elle était terrifiée, et quand la main s'éloigna de la poitrine de l'enfant, celle-ci devint agitée et murmura dans son sommeil : « Papa est parti ; il est au ciel » ; elle sourit et retomba dans un profond sommeil. M^me^ S... s'endormit à son tour et, vers trois heures du matin, elle fut réveillée par son aîné, qui lui dit : « Maman, j'ai vu papa au pied du lit. — Quand ? demanda-t-elle. — A l'instant ; je me suis réveillé, et j'ai vu papa entrer dans la chambre et se placer au pied du lit, puis il m'a dit : « Sois bon pour ta mère, John ! ». La porte de la pièce était fermée à clef.

M^me^ S... fut très impressionnée de ce rêve,

ainsi que son fils, qui est maintenant un homme de 32 ans. Une autre fois, son mari apparut à Mme S..., pleinement éveillée, au moment de se coucher.

En 1882, Mme S.. devint la femme de M. Coates. Ce dernier rapporte encore d'elle deux rêves qui tiennent de la double vue.

Un soir, vers la fin de 1891, M. Coates rentra plus tard que d'habitude. Les enfants étaient couchés et il était encore à table avec sa femme à 10 h. 1/2 du soir. Pendant le repas, elle lui raconta un rêve qu'elle avait eu le matin et qui concernait le révérend M., leur plus proche voisin. Elle avait rêvé qu'ils étaient tous deux, M. Coates et elle, assis à causer dans la salle à manger, puis qu'elle entendit craquer le sable du chemin, la cloche sonner, et vit arriver une jeune femme qu'elle n'avait jamais vue, venant la prier de venir vers le ministre qui était très malade. Elle alla avec elle et décrivit à son mari la pièce où elle entra avec toutes sortes de détails sur l'entourage. Pendant qu'ils faisaient des conjectures sur ce cas, ils entendirent craquer le sable et la sonnette fut tirée. La servante étant couchée, Mme C. alla elle-même ouvrir la porte et il y avait là une jeune femme, la nouvelle servante du révérend, qui venait la prier de venir auprès du ministre qui était très malade. Mme C. appela son mari qui constata que la jeune femme répondait exactement au signalement du rêve. Elle alla ensuite auprès du ministre, pendant que son mari partait chercher le médecin ; M. C. se rendit à son tour chez le ministre et en pénétrant dans la maison trouva tout comme sa femme l'avait décrit. On raconta le rêve au docteur qui, en souriant traita Mme C. de sorcière, et plus tard à M. M., quand il fut guéri. Le révérend, bien que strictement orthodoxe, croyait à la double vue en sa qualité d'Ecossais.

En 1892, Mme C. eut un autre rêve concernant M. M. Elle regardait par la fenêtre et voyait descendre la route un corbillard suivi de beaucoup de voitures et d'un grand nombre de personnes; le corbillard s'arrêta devant la porte du ministre. Le soir M. M. vint prendre le thé avec M. et Mme C., et on lui raconta le rêve, sans lui dire que le corbillard s'était arrêté devant sa porte, pour ne pas l'alarmer. Il écouta attentivement et dit qu'il était content qu'on ne s'était pas arrêté devant sa porte. Il était en bonne santé et très gai et esquissa même un pas de danse sur la pelouse pour amuser les petits. Or, le révérend M. mourut une quinzaine de jours après. Il avait prêché deux fois ce dimanche et, chose étrange, avait fait en chaire l'historique de son ministère et s'était montré particulièrement grave et éloquent. En revenant à la maison il se sentit épuisé et avant qu'on eût pu lui donner le moindre secours, il expira. Le rêve était réalisé.

Mme C. a eu beaucoup de rêves symboliques qui se sont réalisés. Entre autres, chaque fois qu'elle rêve qu'elle nourrit un garçon, il surgit toujours une difficulté ou une anxiété en rapport avec une certaine personne.

En décembre 1902, sans raison apparente, elle rêva que la maison de leur voisin, Glenbeg Cottage, à Rothesay, brûlait et qu'il n'en restait que les quatre murs. Ce rêve n'était pas symbolique et il se trouva réalisé à la lettre quinze jours après.

M. Coates conclut de ces faits et d'un grand nombre d'autres que la faculté psychique entre en jeu dans les rêves et que notre vie consciente ordinaire n'est qu'un fragment de notre vie intégrale et de toutes les possibilités qui se présentent à elle, enfin, que les rêves nous permettent d'avoir quelques aperçus de ces possibilités qui sont hors de l'atteinte de notre conscience ordinaire.

* * *

L'article que M. Vidar a publié dans *Banner of Light* du 9 sept. 1905, va nous permettre de pénétrer plus avant dans l'intimité des rêves, dans leurs causes et leur valeur.

On peut diviser les rêves en deux catégories, ceux qui sont dus à une influence corporelle et ceux qui résultent d'une influence spirituelle.

Les rêves par influence corporelle peuvent être occasionnés par des actions perturbatrices venues du dehors, telles qu'excès de chaleur ou de froid, contact avec un corps étranger, crampe musculaire provoquée par une position irrégulière; une simple piqûre d'épingle peut être transformée dans le rêve en un coup d'épée ou de lance; si la couverture du lit tombe, la sensation de fraîcheur peut faire rêver qu'on se promène tout nu. Plus souvent ces sortes de rêves ont une cause intracorporelle; si la respiration est gênée pour une cause ou pour une autre, c'est le cauchemar. La maladie provoque des rêves. Le décubitus dorsal est très favorable aux rêves. Ceux-ci sont facilement produits encore par un sommeil trop prolongé après un jour de grande excitation ou par la surchage de l'estomac, ce qui a fait dire aux Anciens que beaucoup de rêves viennent de l'estomac.

Quant au contenu de ces sortes de rêves, il est raisonnable ou non. Dans les rêves raisonnables, tout se lie et s'enchaîne comme dans la vie réelle; les associations d'idées se font suivant un

ordre logique et ce sont alors des scènes de la vie journalière qui apparaissent ou ce sont des désirs longtemps caressés qui se réalisent ; c'est une grande somme d'argent qu'on gagne, c'est un magnifique paysage qui se déroule devant nos yeux, etc.

Les rêves sans contenu raisonnable, avec enchaînement défectueux des images, associations d'idées bizarres, etc., se produisent, suivant M. Vidar, lorsqu'une partie du cerveau reste inactive. Cette inactivité cérébrale partielle se manifeste même à l'état de veille dans certains cas, par exemple, lorsque des souvenirs qu'on voudrait rappeler nous échappent, lorsqu'on cherche en vain pendant des heures un nom, une phrase, une mélodie temporairement oubliés, fait très fréquent surtout chez les neurasthéniques ; il arrive alors que le souvenir se réveille brusquement, que le mot, la mélodie, etc., oubliés se présentent à l'esprit au moment où l'on pense à toute autre chose.

Parmi ces rêves viennent se ranger ceux où l'on croit tomber ou voler, où l'on se croit sans vêtements, où l'on ne peut fuir un danger, où l'on est sur le point de partir en voyage et l'on ne trouve pas ses effets ou bien où l'on manque le train, etc. Lorsqu'on rêve qu'on n'est pas habillé, il nous semble que les autres personnes, habillées cependant, ne s'en aperçoivent point. M. Vidar place aussi parmi ces rêves ceux où l'on perd son sens moral, où l'on vole, assassine, ou commet quelque autre action honteuse. Nous pensons que pour avoir de semblables rêves il faut réellement manquer quelque peu de sens moral ; ce sont alors des avertissements utiles pouvant nous engager à nous corriger.

Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on se rend compte fréquemment que l'on rêve ; si le rêve est agréable, on cherche à le prolonger, sinon on fait effort pour se réveiller, et alors on se réveille souvent très fatigué. M. Vidar a constaté, comme nous et beaucoup d'autres, qu'on rêve parfois qu'on a rêvé, c'est-à-dire qu'on s'est réveillé ; il arrive aussi, en pareil cas, qu'on reste dans le doute jusqu'à ce que le réveil réel vienne nous apprendre que tout n'était que rêve.

On se rappelle généralement mieux les mauvais rêves parce que la frayeur nous réveille brusquement au moment où il est encore bien présent à l'esprit.

Quant aux rêves d'origine spirituelle, les impressions qui les suscitent peuvent venir de notre propre esprit ou de l'esprit d'un autre. Dans le premier cas, notre esprit se dégage du corps et agit indépendamment de lui, tout en étant capable de se souvenir après sa rentrée dans le corps et le réveil. La « Société des recherches psychiques », qui n'accueille que les cas bien authentiques et dûment contrôlés, rapporte le rêve remarquable suivant (*Proceedings*, vol. XI. part. XXIV) :

M. W. H. Wack, de St-Paul (Minnesota), rêva, dans la nuit du 29 au 30 décembre 1891, qu'il voyageait dans un train de St-Paul à Duluth. Il avait déjà plus d'une fois fait ce voyage et, regardant par la fenêtre, il reconnaissait au clair de lune les détails du paysage. Il nota qu'il était près de la ville de Shell Lake. Le train marchait très vite ; soudain il entendit un cri perçant suivi d'un long gémissement. Il sentit alors le train s'arrêter brusquement et vit des employés courir avec des lanternes dans la direction de la locomotive. Il quitta son siège, sortit du train et rejoignit les autres qui étaient occupés à inspecter les wagons. Ils trouvèrent des taches de sang sur presque toutes les traverses et l'un des trucs d'un wagon de tête était entièrement éclaboussé de cervelle humaine avec des touffes de cheveux adhérents. Ils explorèrent la ligne jusqu'à 500 mètres en arrière sans découvrir de corps. Tous alors revinrent au train qui repartit et traversa les régions du Nord du Minnesota ravagées par l'incendie des forêts de pins. Pendant qu'il réfléchissait sur cet accident, il se réveilla heureux de penser que ce n'était qu'un rêve. Le lendemain matin, il raconta son rêve à sa famille qui le trouva lugubre et exprima sa surprise que le corps n'eût pas été retrouvé. Le soir du même jour, il lut dans un journal (Dispatch) de St Paul un article intitulé : « Triste sort d'un chemineau. Horrible mort subie par un inconnu sur la ligne d'Omaha » et donnant une description détaillée des circonstances exactement comme il les avait rêvées. Il constata en outre que l'instant où il eut son rêve coïncidait exactement avec celui de l'accident. Plus tard on trouva le corps de la victime.

Après avoir longuement réfléchi sur ce sujet, M. Wack est arrivé à la convicion que, bien que son corps fût à 100 milles du lieu de l'accident, il y était présent en esprit.

La « Société des recherches psychiques » constata, après une enquête minutieuse, que M Wack est un homme de loi très respecté et digne de confiance et qu'il avait fait part de son rêve à plusieurs personnes dans la matinée, avant que les journaux continssent rien de cet événement. M. Vidar remarque que les investigateurs auraient dû également s'enquérir auprès des employés du train et des voyageurs pour savoir si l'un ou l'autre n'aurait pas aperçu M. Wack, c'est-à-dire son double. Il est regrettable que la société n'y ait pas songé.

Dans les rêves spirituels causés par l'esprit d'une autre personne, cet esprit peut être celui d'une personne vivante ou décédée. La première variété, celle où intervient l'esprit d'une personne vivante, se présente très rarement et alors le rêve manque généralement de netteté. Ce cas peut se présenter pour deux amis, lorsque l'un, pour cause de maladie ou pour toute autre raison, pense intensément à l'autre. Le plus souvent le percipient reçoit une impression au sujet de son ami, impression mélangée d'idées associées, et alors le rêve peut facilement dégénérer en un rêve de nature corporelle. M. Vidar ne dit rien ici des rêves télépathiques souvent très nets qui doivent rentrer dans cette catégorie.

Les rêves causés par l'esprit d'une personne décédée sont très communs selon M. Vidar. C'est le même genre de phénomène que celui qu'on qualifie de « clairvoyance » chez les soi-disant médiums. M. V. est persuadé que neuf sur dix des médiums qui disent « voir des esprits » n'en voient point du tout, mais ne reçoivent que des impressions spirituelles. « J'ai reçu moi-même, dit M. V., des impressions de ce genre tout éveillé. Un matin, désireux de me rendre auprès d'une personne que je n'avais jamais vue, je vis soudain se présenter à mon esprit une maison magnifiquement située au milieu de grands arbres et quelques secondes après le paysage se transforma en l'image d'une personne que je ne connaissais pas. Je songeai toute la journée à cette vision sans arriver à comprendre ce qu'elle signifiait. Plus tard, quand je me fus procuré l'adresse de la personne que je voulais voir, je constatai que la maison et ses alentours ainsi que la personne qui y habitait étaient exactements comme je les avais vus dans ma vision. »

Les rêves causés par des désincarnés sont généralement d'ordre prophétique, bien que parfois l'esprit qui les cause ait simplement le désir de faire constater son existence et sa présence au dormeur. M. V. a eu plusieurs rêves de ce genre, à caractère prophétique, et plus tard même tout changement qui devait survenir dans sa vie lui était montré par avance. Voici l'un de ces rêves :

« Environ deux mois avant les examens de sortie de l'école supérieure, je rêvai que j'étais interrogé par deux vieilles femmes très sévères qui semblaient peu satisfaites de mes réponses. En quittant la salle d'examen, elles rencontrèrent ma maîtresse de maison qui se mit à causer avec elles et à dire du bien de moi. Finalement elles partirent, en apparence satisfaites. Ce rêve reçut sa réalisation environ un mois après . ma composition d'arithmétique fut examinée par deux vieux professeurs très sévères, qui la trouvèrent quelque peu faible ; sans l'intervention bienveillante du principal de l'école, ma composition n'aurait pas été admise. »

Ce n'est qu'un assez grand nombre d'années plus tard, quand M. V. eut connaissance des faits psychiques, que les rêves de ce genre devinrent fréquents chez lui, renfermant toujours quelque élément allégorique. En voici un : « Je rêvai que j'étais à table dans une vaste salle. En face de moi, à la table, était assise une dame qui de temps à autre se transfigurait en une de mes sœurs. Dans la porte de la salle se tenait un homme qui semblait mal disposé vis à vis de moi. La dame ne détournait pas son regard de l'homme et le fixait avec une expression sévère. Environ deux mois après, je me trouvai dans un entourage où j'étais en bons termes avec les propriétaires, mais fort mal avec l'intendant et, si n'avaient été les propriétaires, j'aurais été vite évincé. D'autres détails du rêve avaient pleinement aussi le caractère symbolique. »

Tous les événements importants à survenir dans la vie de M. V. lui sont connus par des rêves, quelques mois et parfois même plus d'un an auparavant, sans que l'époque exacte de la réalisation lui soit jamais révélée. Pour recevoir une impression spirituelle, le dormeur doit se trouver dans un certain état de réceptivité. Le meilleur moment est le matin, quand l'esprit reposé renaît à l'activité, ce qui justifie ce vieux dicton : que les rêves du matin se réalisent. Quant à la raison du symbolisme dans les rêves, elle se trouve sans doute dans l'impossibilité pour l'agent spirituel de provoquer des rêves trop prolongés, qui dégénèreraient en rêves de nature corporelle, ce qui gâterait tout, sans compter que l'esprit humain fatigué par cet effort se réveillerait prématurément. Disposant de peu de temps, l'esprit suggère une image qui renferme tout ce qu'il veut dire au dormeur. D'autres fois, l'agent spirituel provoque des rêves allégoriques, parce qu'il ne désire pas que le percipient comprenne son rêve avant la réalisation, mais veut qu'il lui soit prouvé cependant que, par son intervention, l'avenir lui était révélé. C'est surtout le cas lorsqu'il s'agit d'événements adverses.

M. V. se réveille toujours des rêves spirituels l'esprit calme et reposé, tandis que les rêves d'origine corporelle le fatiguent beaucoup.

Les rêves d'origine spirituelle se rencontrent fréquemment dans la bible ; ils sont niés par les soi-disant savants, mais leur réalité s'affirmera aussi sûrement que celle de l'hypnotisme qu'il y a vingt ans encore, ils traitaient de « humbug » et de superstition.

⁂

L'auteur, dont nous allons analyser le travail, publié dans *Uebersinnliche Welt* d'août 1905, n'est pas d'avis qu'il existe des rêves d'origine transcendante. Il rapporte une série de rêves qui, pour lui, ne sont prémonitoires qu'en apparence, tout se réduisant à une activité spéciale de notre faculté de penser. Il est vrai que la connaissance des rêves réellement transcendantaux parait faire défaut chez cet auteur, à moins qu'il ne les traite de « humbug », comme nous disions plus haut.

Il peut y avoir une part de vérité dans les idées de cet auteur, qui signe E. K., car nous ne connaissons pas encore toutes les facultés de l'homme. Nos lecteurs apprécieront.

« 1° Les rêves véridiques, dit M. E. K., se rapportent non seulement à des actes et à des événements futurs, mais encore à des *pensées futures* et même à des *erreurs* et à des *pensées erronées* futures. Je ne pense pas que ce fait ait été jamais énoncé d'une façon aussi compréhensive ; j'y reviendrai plus loin et l'établirai avec preuves à l'appui. — Les personnes, qui ont l'habitude de tenir compte de leurs rêves véridiques, rêvent même souvent, par anticipation, des réflexions que ces rêves leur suggéreront, de sorte que le tout prend l'aspect d'un mélange singulier de rêve et de réalité.

« 2° Les rêves véridiques sont le plus fréquemment de nature allégorique, tandis que les rêves vrais, sensu proprio, sont relativement rares. Pour le sceptique... cette dernière variété de rêves prémonitoires, à la condition d'être racontés avant la réalisation, auraient seuls une valeur probante ; car les rêves symboliques sont quelque fois si complexes que le plus souvent le rêveur lui-même est seul capable de l'identifier avec les événements une fois réalisés, car outre les images oniriques il s'y glisse toutes sortes d'éléments sensibles dont l'interprétation est difficile. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que souvent plusieurs événements futurs viennent se mêler dans le rêve ou donnent lieu à une image d'ensemble allégorique, de sorte que le rêveur lui-même a peine à se reconnaître dans les détails dont la réalisation se produit par la suite.

« Mais, quelque symboliques que soient les rêves, ceux qui les ont eus éprouvent généralement une impression de plaisir ou de peine, qui du moins, vient caractériser l'image onirique. On peut ne pas saisir la signification de celle-ci, mais on a une idée nette de la quantité de joie ou de souffrance que nous réserve sa réalisalion. Il arrive même que certaines personnes, qui rêvent régulièrement chaque nuit de ce qu'apportera le lendemain, ont ainsi tout fait, chaque matin, leur horoscope pour la journée. La maladie, les excès de table ou autres, les dispositions d'esprit, un décubitus accidentel, etc., viennent modifier, altérer, défigurer les rêves, exagérer les proportions de certaines images jusqu'au fantastique ; par un exercice prolongé on arrive à faire la part de ces influences et, une fois le rêve réduit à ses justes proportions, on sait ce que l'on a à attendre de plaisir ou de peine. » Ce sont ces influences que M. Vidar appelle les *éléments corporels* venant déformer les rêves symboliques.

Pour celui dont l'existence est malheureuse et riche en événements néfastes et en accidents, cette faculté de rêves prémonitoires est plutôt fâcheuse, car il vit doublement ses malheurs et les trouve encore amplifiés dans ses rêves, il peut même les vivre de façon multiple, car ils reviennent souvent avec insistance jusqu'à la réalisation. La cause prochaine de ce phénomène réside évidemment dans une excitabilité et une suceptibilité spéciales du système nerveux ; il peut y avoir même disposition héréditaire. M. E. K. conclut que cette faculté est anormale et contraire aux intentions de la nature, bien qu'elle ne puisse être considérée comme morbide chez les personnes d'ailleurs en bonne santé. Cette conclusion nous paraît étrange ; il faudrait alors en dire autant de toute faculté transcendantale.

3° « De grands esprits, dit M. E. K., admettent qu'il existe des rêves réellement prémonitoires et sauveurs ; Schopenhauer était de ce nombre... » M. E. K. ne les admet pas : si vous rêvez, par exemple, d'un naufrage qui met votre vie en danger, qu'alors vous ne prenez pas le bâteau et que celui-ci périt corps et biens, ce n'est pas à vrai dire le rêve qui vous a sauvé ; le rêve n'a fait que vous révéler d'avance *les pensées* et les dispositions d'esprit qui surgiraient en vous au moment où vous apprendriez que le bateau a fait naufrage. Et d'abord, dit cet auteur, le rêve ne s'est pas réalisé, puisque vous n'avez pas fait naufrage et que votre vie n'a pas été en danger ; ce n'est un rêve véridique qu'en raison de ce fait qu'il vous a fait connaître d'avance le jeu de vos pensées. En réalité ce ne serait pas le rêve qui aurait été le sauveur, mais l'*interprétation erronée* de ce rêve. C'est bien subtile !

M. E. K. montre ensuite que l'interprétation erronée des rêves véridiques peut produire tout juste l'effet contraire. M. X. rêve qu'il présente les symptômes d'une maladie grave, qu'il voit des médecins, des lits de malades, etc. Quelques jours après il lui semble ressentir les symptômes d'une maladie grave ; son rêve lui revient à l'esprit, et comme d'autres de ses rêves se sont réalisés, il prend peur et consulte plusieurs méde-

cins qui lui font subir des opérations douloureuses ; finalement un autre médecin le persuade qu'il n'a rien du tout et il ne pense plus à sa maladie imaginaire. Le rêve n'avait été véridique qu'en ce qu'il avait indiqué d'avance au rêveur une erreur avec toutes ses conséquences.

M. E. K. rapporte un autre fait qui lui est personnel. Tournant autour du coin d'une rue, il voit, dans un rêve, le drapeau de son bureau en deuil. Il se réveille, puis a un nouveau rêve dans lequel il raisonne le premier ; ce dernier fut assez confus, mais il se rappela cependant qu'entre autres considérations, il s'était dit que le rêve se réaliserait par un côté et non par l'autre. Il en parla à ses collègues et tous tombèrent d'accord qu'il s'agissait de la mort de leur chef très aimé et estimé, mais déjà très âgé. Huit jours après, en tournant le coin de la rue, il voit effectivement le drapeau en berne ; mais ce n'était pas le chef qui était mort, mais un employé qu'il connaissait à peine. Donc ici le rêve a prédit une erreur, une frayeur menant à une fausse interprétation, et un enchaînement de pensées qui n'a fait que fortifier l'interprétation erronée.

Donc, dit M. E. K., il ne faut attribuer aux rêves véridiques aucune valeur objective, mais seulement une valeur subjective, avec toutes les erreurs que peut engendrer le raisonnement ou l'imagination. Cela enlève aux rêves toute origine mystique ou spirituelle. Le rêve engendrant des erreurs et ces erreurs étant révélées par anticipation dans les rêves, la loi de causalité est ici entièrement en défaut.

4° M. E. K. se réclame de Kant et de Schopenhauer. « Si le temps, l'espace et la causalité ne sont que des formes de nos perceptions sensibles (Kant) ou de notre fonctionnement cérébral (Schopenhauer), on est forcé d'admettre la possibilité théorique qu'il peut exister, à côté de ces formes, un autre ordre des choses, non soumis à ces conditions, et ce qui prouve qu'il existe réellement un ordre semblable, c'est précisément l'existence des rêves véridiques. Je tiens ici à remarquer, d'une façon formelle, qu'il n'est pas soutenable que le phénomène des rêves véridiques se rattache, comme on le dit quelques fois, à une autre conception de l'espace et du temps ; il faut nécessairement tenir compte d'un troisième facteur, la causalité, car nous venons de voir qu'avec la ruine des images de temps et d'espace le principe de causalité disparait également. De là l'incohérence des rêves véridiques et l'impossibilité plus ou moins grande, d'en tirer une conclusion logique, et enfin la disparition complète de la loi de causalité dans ce que j'appelle les rapports réciproques du rêve et de la réalité. »

Tout étant subjectif, nous ne savons pas ce que signifierait une force naturelle ou une loi de la nature, à laquelle en désespoir de cause nous devrions ramener tous les phénomènes. Les rêves ne nous apportent aucun éclaircissement, car pour que les images qui s'y déroulent arrivent à notre conscience, il faut qu'elles traversent notre cerveau et alors elles se revêtent fatalement des formes mentionnées plus haut. Voici, enfin, comment M. E. K. formule ses conclusions :

« 1° Il existe en nous une région qui n'est pas soumise aux lois de temps, d'espace et de causalité qui nous sont familières et nous semblent si solidement établies.

« 2° Les rêves véridiques qui ont leur origine dans cette région n'ont qu'une valeur subjective et nullement objective ; ils ne servent qu'à nous représenter « par anticipation » les événements, pensées et erreurs futures.

« 3° Il n'y a donc à en tirer aucun enseignement et aucune sorte d'avantage ; en revanche, les rêves véridiques peuvent, par une interprétation erronée ou par une exagération de leur importance prophétique, avoir des effets nuisibles. »

Comme on le voit, M. E. K., pour échapper à la mise en jeu d'une cause transcendante ou d'agents extra-humains pour expliquer certains rêves prémonitoires, a préféré imaginer une théorie qui, si ingénieuse soit-elle, n'est qu'une théorie et aura le sort de toutes les théories incapable d'expliquer *tous* les faits. Or il existe des rêves prémonitoires d'une netteté parfaite, sans mélange d'éléments corporels, et qui pour se réaliser n'exigent pas des conditions aussi complexes que celles dont cet auteur a parlé plus haut, ou qui se réalisent indépendemment de tout ce que l'on pourrait faire pour empêcher cette réalisation. Il faudrait, dit quelque part M. E. K., si l'on voulait avoir recours à une cause transcendante, admettre à côté d'un principe bon et sauveur, qui serait actif dans les rêves véritablement prémonitoires, un principe *diabolique*, qui agirait dans le cas où un malheur arriverait par suite d'une fausse interprétation ou en raison de la vue anticipée d'une erreur de raisonnement. Mais bien certainement à côté des bons esprits il y a des esprits hostiles. Les uns et les autres peuvent inspirer des rêves ; il s'agit seulement de ne pas se mettre en état de réceptivité vis-à vis des mauvaises influences. Des rêves peuvent d'ailleurs être inspirés par des vivants, consciemment ou non de la part de ces derniers : la télépathie et la transmission de pensée les expliquent suffisamment. Enfin, sans entrer dans le détail des états d'être supérieurs admis par certaines doctrines occultistes et des rêves qui peuvent naître des

divers plans correspondants, le moi supérieur, que nous substituerons un instant à ces degrés d'être, peut bien, chez les personnes véritablement équilibrées, jouer le rôle d'inspirateur dans l'intérêt de la préservation et de la conservation de l'individu. M. Evans parle d'une conscience plus large et plus étendue, qui engloberait ce qu'on appelle la subconscience, la supraconscience, ou le moi subliminal, le moi supraliminal, etc., en un mot tous les états d'être des occultistes. Il suffirait de prouver qu'il peut y avoir mise en activité de facultés naturelles assoupies à l'état de veille ou de sens non encore évolués ou perdus chez la plupart, mais existant réellement chez quelques-uns. Un grand nombre de faits psychiques journellement enregistrés semblent bien faire cette preuve. Nous avons donc là des causes transcendantes de rêves qu'on peut placer à côté de l'influence des agents spirituels. Les rêves allégoriques ou symboliques nous sembleraient difficile à comprendre en l'absence de ces causes. La science, pour sortir des difficultés inextricables dont elle entoure des phénomènes qui bien compris sont si simples et si claires, sera bien forcée d'y venir.

Dr Lux.

# INFORMATIONS DIVERSES

*Guérison du Cancer*

Un « remède de bonne femme » qui fait merveille en ce moment en Angleterre, mérite d'être connu et utilisé en France. Le journal *The Lancet* a fait un compte rendu surprenant de l'emploi de la Violette pour la guérison d'un cancer à la gorge que l'on croyait urgent d'opérer. Il n'a fallu que deux mois au patient pour se guérir sans autre médicament que la modeste et bienfaisante fleur. Le malade but de la violette macérée et bouillie et s'en appliqua des compresses, sans cesse renouvelées, à la gorge extérieurement. Le docteur Gordon, d'abord sceptique sur le résultat médical de ce traitement, fut tellement émerveillé de la guérison qu'il la fit connaître aux Sociétés savantes de Londres.

Cette nouvelle de *The Lancet* a déjà fait le tour du monde.

Les remèdes dits de « bonne femme » sont bien souvent des secrets perdus que l'on retrouve comme une pièce artistique de valeur au milieu d'un lot banal d'objets.

---

*Le Congrès Permanent de l'Humanité* a tenu ses assises d'automne, du 7 au 9 novembre dernier. Comme toujours, il y a été question de tous les intérêts de l'humanité, notamment des Transformations sociales à faire et du Féminisme rationel.

M. Julien Hersant a poursuivi son projet d'Exposition en 1910 et le Secrétaire général, M. Auguste Vodoz a continué son Appel Universel avec le zèle dévoué dont il ne s'est jamais départi.

---

Les disciples de la Nouvelle-Eglise, suivant les doctrines d'Emmanuel Swedenborg, ont un Culte Public, au Temple de la rue Thouin, 12, près du Panthéon, tous les dimanches à trois heures absolument précises, et le deuxième dimanche de chaque mois il aura lieu en anglais.

Une Bibliothèque publique et gratuite, ouverte tous les jours de deux à cinq heures, est à la disposition du public qui désire connaître les ouvrages de Swedenborg.

M. le Vice-Président du Comité est à la disposition des personnes qui désirent des renseignements, le jeudi, de deux à quatres heures, et le dimanche de deux à trois heures.

---

Le 3 décembre, M. Gabriel Delanne a fait une Conférence intéressante sur le phénomène des marérialisations d'esprits, notamment sur les études faites récemment à la Villa Carmen, chez le Général Noël, en Algérie, par l'éminent savant M. Charles Richet.

Le Journal « Le Matin » a reproduit la photographie de *Bien-Boâ* un esprit matérialisé. Ses traits rappellent ceux de John-King.

---

Lucy Mallory communique la recommandation suivante que nous appuyons sincèrement :

« Nous recommandons à tous ceux qui ont quelque connaissance de la Communion Universelle des Ames, d'observer fidèlement la demi-heure sacrée de chaque 27 du mois ; car, ce faisant, vous vous mettez en contact avec la plus grande puissance terrestre actuelle, pour la transformation des désharmonies individuelles et collective en la paix et la lumière spirituelle supérieure, et l'influence harmonisante persistera chez vous durant tout le mois comme une sauvegarde et une bénédiction de la vie. Mais gardez-vous de prendre part à la Communion avec des vues égoïstes. Les motifs doivent être purs et l'aspiration intime centraliser à l'Amour pour Tous. »

Nous prions les lecteurs de la « Lumière » d'accorder une attention toute spéciale à l'annonce Madame Dubouloz (voir couverture), Madame Dubouloz est très méritante et d'une capacité réelle dans sa spécialité.

## BIBLIOGRAPHIE

*Histoire Sommaire de l'arbitrage permanent*, par Gaston Moch, Président de l'Institut international de la Paix, à Monaco.

*Annuaire de la Vie Internationale*, par Alfred H. Fried, 1re année 1905, à Monaco, Institut international de la Paix.

*Ce que coûte la Paix armée et comment en finir*, par Gaston Moch, Ancien Capitaine d'Artillerie. Prix : 1 fr. Paris. Au Bureau Français de la Paix, 6, rue Favart.

*Bibliographie de la Paix et de l'Arbitrage International* par Henri La Fontaine, Avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles, Sénateur de Belgique.

On est invité à souscrire aux *Publications de l'Institut international de la Paix*, à Monaco ; Bureau Bibliographique Parisien, 46, rue de Rennes, à Paris ; Institut International de Bibliographie, 1, rue du Musée, à Bruxelles ; Secrétariat de l'Institut International de Bibliographie, 111, Hauptstrasse, 6, à Vienne ; Concilium Bibliographicum, 38, Eidmattstrasse, à Zurich.

M. Dathan de Saint-Cyr, explorateur et poète, bien connu à Paris où il réside, vient de créer *La Revue Haïtienne*, mensuelle, illustrée, politique, économique, littéraire, minière, agricole, scientifique, de la République d'Haïti, en Europe. Abonnement : 10 fr. ; 70, rue d'Alésia, Paris, XIVe.

M. Dathan de Saint-Cyr se propose de faire connaître au monde entier la valeur et l'intelligence des vaillants habitants des grandes et des petites Antilles et de rendre Haïti indépendant et libre avec la race noire réhabilitée.

Nous donnerons très prochainement : *Les Impressions d'un suicidé*, roman ésotérique de M. A. B., l'auteur de *Voyage en Astral*, de *L'Envoûtement*, de *Thomassine*, de *La Grande Denise ou la Suggestion Mentale*, d'*Amias Frigoulet* et de tant d'autres romans et nouvelles ésotériques.

*Librairie de l'Hermétisme*, 152, boulevard Montparnasse, Paris.

Spécialité d'ouvrages neufs et d'occasion traitant les questions suivantes :

Alchimie. — Astrologie. — Bouddhisme. — Brahmanisme. — Chiromancie. — Divination. — Esotérisme des Religions. — Graphologie. — Hypnotisme. — Kabbale. — Magnétisme. — Médecine spagyrique. — Occultisme. — Phrénologie. — Physiognomonie. — Psychologie. — Psychométrie. — Religions. — Traditions, etc.

### Livres Nouveaux

*Congrès spirite de Liège*, 11 et 12 juin 1905.

*Les Hiérophantes*, Etudes sur les fondateurs de religions depuis la Révolution jusqu'à ce jour, *1re série* illustrée de 7 portraits par Fabre des Essarts. Chacornac, éditeur, 11, quai Saint-Michel, Paris.

*Magnétisme curatif*, par Alphonse Bué, 4e édition. Chacornac, éditeur.

*L'Etoile Sainte*, *Les Lys noirs*, par Albert Jounet. Bibliothèque Chacornac. Nouvelle édition revue et corrigée, avec un beau portrait de l'auteur.

*Le Livre du Trépas et de la Renaissance*, par F. Jollivet Castelot. Chacornac, éditeur.

*Nouveaux Evangiles*, par F. Jollivet Castelet. Chacornac, éditeur.

*Souvenirs et Problèmes Spirites*, par Clair G... Librairie des Sciences Psychiques, à Paris. 5 fr.

Nous parlerons dans le prochain numéro de quelques-uns de ces livres nouvellement parus, et qui nous ont été offerts par leurs auteurs. En attendant, nous leur adressons nos remerciements et nos souhaits de succès.

### Revues, Journaux, Bulletins

Nous avons reçu les publications suivantes de Paris, la province et l'étranger.

Paris : *la Revue Cosmique, la Science Astrale, la Voie, la Revue Spirite, l'Etincelle, la Revue Scientifique et Morale du Spiritisme, l'Echo du Merveilleux, l'Echo du Monde occulte, l'Acacia, la Revue des Ambulants, la Tribune Psychique, la Rénovation, le Réformiste, la Vraie Mode, Bulletin du Syndicat des Agriculteurs, Bulletin de l'Appel au Peuple, Bulletin d'études des Phénomènes psychiques, Revue du Cercle Militaire, la Revue Haïtienne, Bulletin du Congrès permanent de l'Humanité, Bulletin de la Société Végétarienne, Bulletin de l'Eglise Swédenborgienne, Revue de la Société de la Paix par le Droit, l'Eclaireur du XIe la Revue du Bien, le Progrès Spirite, la Lyre Universelle, Paris-West-End, la Gazette Médicale, la Gravure et la Lithographie Françaises, le Journal du Magnétisme, le Courrier de la Presse, l'Argus des Revues, Revue Bibliographique des Sciences Psychiques, le Troubadour, la Revue du Monde Invisible, le Voile d'Isis, l'Echo du IXe arrondissement, le Phare de l'Espérance, Annales des Sciences psychiques.*

Province : *Les Nouveaux horizons de la Science et de la Pensée*, de Douai, *la Résurrection, de Saint-Raphaël, la Vie Nouvelle*, de Beauvais, *la Revue Stéphanoise*, de Saint-Etienne, *les Temps Meilleurs*, de Nantes, *la Paix Universelle*, de Lyon, *la Propagande Agricole*, de Compiègne, *Bulletin de la Société Psychique*, de Nancy, *les Annales Psychiques*, de Marseille, *la Voix de Jonzac, l'Anti-Tuberculeux*, de Lille.

Etranger : Publications de l'Institut International de la Paix, à Monaco; *Le Rebus*, de Moscou (Russie), *l'Argus suisse de la Presse, Cuvintul* (Roumanie), *A Novo Revelaçao*, de Sao Paulo, *Los Albores de la Verdad*, Barcelone, *la Revelacion*, Barcelone, *Sphynge*, Brésil, *la Vie d'Outre-Tombe*, de Charleroi, *le Messager*, de Liège, *Bibliographia Xenologica*, d'Hambourg, *Constancia*, de BuenosAyres, *Light*, de Londres, *Luce e Ombra*, de Milan, *Scena Illustrata*, de Florence, *Boletin del Consaje Superior de Salubridad*, de S. Salvador, *The True Life, Eden Vale*, Californie, *The Prophet*, Amérique-Mass., *The Progressive-Thinker*, Chicago, *Nové Slunce*, Prague, *Religion de l'Humanité*, Santiago du Chili, *Revue du Socialisme rationnel*, Bruxelles, *Sophia*, Madrid,

*The Banner of Light*, de Boston, *Reformador*, Brésil, *Revista Espirita*, Espagne, *Verdad e Luz*, Brésil, *The World's Advance-Thought*, de Portland (Oregon), *O Psychismo*, Portugal, *Luz y Union*, de Barcelone, *El Porvenir del Obrero*, Iles Baléares. *A Regeneraçao*, Brésil, *Revista da Societad psychica*, de Sao Paulo, *Occult Truths*, Washington, *Philosophical Journal*, San Francisco, *Lumen*, Espagne, *Het Tœkomstig Leven*, Hollande, *Psychische Studien*, Leipzig, *Die übersinnliche Welt*, Berlin, *A Doutrina*, de Parana, *Aurora*, Brésil, *The Harbinger of Light*, Melbourne (Australie), *Philadelphia*, Buénos-Ayres, *Mensagero*, Brésil, *Alma*, Mexique, *A Donde-Vamos ?* Chili, *la Revue de Bulgarie*, *The Banner of Peace*, Angleterre, *Isis*.

Remerciements et souhaits fraternels à tous nos confrères; nos excuses à ceux que nous aurions pu omettre involontairement, nos sympathies étant acquises à tous sans distinction d'opinions.

---

Nous avons le regret d'annoncer la mort de deux de nos confrères avec lesquels nous faisons l'échange de nos publications :

Monseigneur Méric, directeur du *Monde Invisible*, à Paris, et le directeur de la *Propagande Agricole*, de Compiègne.

Monseigneur Méric est décédé à Honfleur, siège de son évêché. Il travailla jusqu'à épuisement de ses forces, puis se coucha en disant : « Maintenant je ne puis plus, j'ai fait mon devoir. ».

# REVUE UNIVERSELLE

**Comment a été fondé le « Banner of Light », le plus ancien des journaux spirites** (*Banner of Light*, janv. 1905,). — Le récit est donné par Mme Amelia Petersilia.

Il y a près d'un demi-siècle vivait à Boston une très respectable famille, du nom de Gleason, composée du père, de la mère et de quatre enfants. M. Gleason était graveur et sculpteur et jouissait d'une excellente réputation ; il était très intelligent et ouvert à toute idée de progrès. Les phénomènes des sœurs Fox et la lecture du livre d'Andrew Jackson Davis l'avaient fort intéressé. Il résolut de créer un cercle spiritualiste qui fut limité d'abord à la famille. Mais sa fille ainée, Maria, avait une amie, Amelia Leslie, qui n'avait alors qu'une quinzaine d'années ; elle demanda à son père l'adjonction au cercle de sa petite amie, dans l'espoir qu'elle serait médium. Le père consentit et lorsque Maria fit ses ouvertures à Amelia, celle-ci ne comprit d'abord rien aux mots cercles et médium, mais raconta, après avoir mieux compris, qu'à l'âge de 5 ans elle avait eu un prénomène spiritualiste; elle était tombée endormie sur le sol et avait été transportée sur son lit; en se réveillant, elle se vit entourée d'un grand nombre de dames flottant dans l'air ; elle avait compris que ces dames parlaient d'elle et avait eu l'intuition que c'étaient des esprits.

Amelia accepta de venir au cercle de la famille Gleason et, dès la première séance, tomba en trance et une série d'esprits parlèrent par sa bouche. Quant elle se réveilla, elle vit tous les assistants rayonnants de plaisir ; on lui dit que beaucoup d'esprits s'étaient présentés et avaient prophétisé beaucoup de choses. Alors, on invita aux séances des amis et des voisins. Mais Amelia fut menacée d'être exclue de l'église méthodiste à laquelle elle appartenait ; sa mère lui défendit de retourner au cercle, mais la femme de l'instituteur, ayant reçu une communication de sa petite fille, morte plusieurs années auparavant en Nouvelle-Ecosse, fut acquise à la cause, intercéda en faveur d'Amelia, qui n'avait pu connaître cette enfant ni même savoir qu'elle avait existé, et il ne fut plus question de l'exclure de l'église.

M. Gleason était très lié avec un jeune homme du nom de Luther Colby, âgé alors d'une trentaine d'années. Ce dernier était imprimeur et intéressé dans la publication d'un journal, et avait mis quelque argent de côté. Il avait pris également un grand intérêt au spiritualisme et M. Gleason eut avec lui des conversations intéressantes sur ce sujet. Mais lorsque M. Gleason lui proposa de publier un journal spiritualiste, Colby eut peur de ne pas réussir et de perdre son petit pécule. Il ne voulut pas accepter l'aide pécuniaire que lui offrait M. Gleason et parla de l'affaire à deux amis qui ne se montrèrent pas défavorables à la cause, mais partagèrent la crainte de non-réussite de Colby. Alors M. Gleason invita Colby à assister à une séance et à amener avec lui son ami White. Après quelques hésitations, Colby accepta et il vint avec son ami. Les deux jeunes gens, parfaitement inconnus à Amelia, prirent place dans le cercle et le médium tomba en trance. A un moment donné, elle se leva et vint droit à Luther Colby, lui prit la main et lui parla avec une grande autorité au nom d'un grand groupe d'esprits. Il devait fonder un journal spiritualiste, il avait été

choisi pour accomplir cette œuvre. Colby objecta qu'il ne réussirait pas et qu'il perdrait tout ce qu'il possédait : « Vous ne perdrez rien, fut la réponse. Cette œuvre doit être accomplie et elle doit l'être par vous. Qu'est ce que quelques misérables dollars à côté de la grande cause de l'humanité ? Faites paraitre le journal, nous vous le commandons au nom de la Vérité, et vous ne vous en repentirez pas. »

Bien d'autres nobles paroles furent dites, et de plus celles-ci : « Et maintenant, un mot sur l'avenir de la publication. Vous aurez maints sujets de découragement. Votre porte et vos fenêtres seront défoncées à une époque et un grand incendie vous ruinera presque à une autre époque. Oui, vous passerez par le feu et par l'eau et vous vous trouverez parfois, en apparence, au bord de la ruine ; mais, finalement, le journal réussira et se répandra dans les contrées les plus éloignées du globe. » Ces dernières parales semblèrent aux assistants une exagération gâtant tout le reste, mais Colby était converti. Il demanda quel serait le titre du journal et alors Amelia retomba en trance, vit une magnifique bannière de satin blanc, bordée vers les angles de feuilles de laurier. Deux esprits féminins de toute beauté, élevaient la bannière. En travers, brillaient en lettres d'or, les mots : « The Banner of Light, » et, sur le fond, derrière les lettres, un soleil levant tout doré ; de ci et de là, des branches de laurier sur la bannière. Colby n'hésita plus et fonda le journal.

Amelia, quelques années après, passant par hasard dans Brattle street, trouva brisées toutes les vitres du bureau du journal ; le « Banner » avait fui la foule malveillante du quartier et s'était établi dans un autre. Elle habitait ensuite Tremont Street, lorsqu'un immense incendie ravagea « Old Fort Hill », détruisant le bâtiment du journal, alors sis Washington street. Elle a vécu assez longtemps pour voir le « Banner of Light » se répandre dans le monde entier. Elle est actuellement toute blanche et, âgée de plus de soixante ans, veuve de l'excellent homme que fut Carlyle Petersilia.

---

**Le » néfaste » nombre 13** (*Psych. Studien*, juin). — Les faits suivants sont empruntés à un opuscule de M. J. H. Graf, publié à Berne. — Une dame de Paris, raconte-t-il, très riche et du meilleur monde, manqua de tomber malade le jour de son mariage, lorsqu'elle remarqua que l'hôtel de son mari portait le n° 13. Le conseil municipal autorisa de remplacer le 13 par 12 1/2 contre 3.000 fr. pour les pauvres. La dame fut alors rassurée. — La croyance à l'action funeste du nombre 13 est presque unanimement répandue : un Américain envoya 2.000 cartes de consultation au sujet du nombre 13 ; les deux tiers des réponses furent en faveur de cette croyance. Dans les grandes villes comme Paris, Berlin, etc., a été fondé l'Institut des quatorzièmes ; cet Institut envoie immédiatement un quatorzième convive sur première réquisition. Ernest Blum raconte, au sujet d'un directeur du théâtre Beaumarchais, depuis lors disparu, qu'il avait remplacé dans toutes les rangées de son théâtre le n° 13 par 12 a.

On raconte que, dès son enfance, Richard Wagner redoutait le nombre 13, parce qu'il avait 13 lettres à son nom et était né en 1813. Dînant un jour chez son beau-frère Brockhaus, il fut saisi d'une véritable terreur en voyant qu'on était 13 à table. Après la représentation du « Tannhäuser » à Paris, il écrivit à sa sœur : « Pense donc : comment pouvais-je réussir avec cet enfant de ma douleur ; le néfaste nombre 13 recommence à me poursuivre ; lorsque j'écrivis la dernière note de la partition et mis la date au-dessus, je remarquai que c'était le 13 avril. Il n'y aura pas de mal peut-être, pensai-je. Enfin aprés beaucoup de tergiversations la malheureuse pièce fut représentée, et à quelle date ? Que le diable enlève tout le calendrier ! Encore un maudit 13 (13 mars 1861). N'est-ce pas un sort ? » Wagner est mort le 13 fév. 1883 dans son palais Vendranin, à Venise.

La veuve du romancier Tehnan raconte que la veille de sa mort il reçut 13 volumes avec la prière de les présenter à un journal de Berlin par une brève recommandation. Il inséra 12 vers dans les volumes, puis dit en souriant : « D'écrire le 13e me paraît trop fatal ! » Le lendemain il mourait subitement.

Le nombre 13 a aussi joué un grand rôle chez le czar Alexandre III, de Russie. Au moment de sa mort il était dans la 13e année de son règne ; il était le 13e czar depuis Pierre le Grand. Le 13 mars (style européen) il monta sur le trône : le 13 mars 1887 il échappa à un attentat. Sa plus jeune fille Olga naquit le 13 juin 1882. Il ne mourut pas un 13, mais le 1er novembre.

Les directeurs de l'hôpital de Binghamton, aux Etats-Unis, ont constaté que le numéro 13 exerçait une influence funeste sur tous les malades couchés dans la salle 13 ; on changea le numérotage des lits et on passa directement du n° 12 au n° 14.

Lorsque Brunetière fit à Genève sa conférence sur Calvin, il fut invité à un banquet au Muséum. Au moment de se mettre à table, de l'inquiétude se manifesta ; il manquait un convive.

Un des Messieurs courait très inquiet à la recherche du professeur X, demandant à tous si personne ne l'avait vu. On lui répondit finalement qu'on allait commencer quand même ; mais il s'écria : « Cela ne se peut pas ! » — « Et pourquoi ? » — « Parce que nous serions 13 à table avec M. Brunetière. »

---

**Message véridique reçu par la typtologie** (*Luce e Ombra*, 1er août). — Ce fait est rapporté par M. Caccia et concerne deux de ses amis, étudiants en théologie de Florence, très intelligents et respectables, MM. Moggia et Senarega, qui depuis quelque temps faisaient des expériences de typtologie, non sans succès. Dans la séance du 9 juin dernier, ils obtinrent immédiatement le nom : Bonifabiani, qui semblait bien être un nom propre, mais leur était complètement inconnu. On demanda à l'esprit ce qu'il voulait et il répondit : « Je pleure! — Pourquoi ? — Assassinée ! — Où ? — A Florence! — Dans quel quartier? — Bellosguardo ! — Depuis quand? — Quatre jours! — Par qui avez-vous été assassinée? » Pas de réponse ; la table cessa de se mouvoir et la séance fut levée. Les deux étudiants affirment n'avoir pas eu idée d'un crime de cette nature ; le lendemain ils se rendirent à la rédaction du journal *Il Fieramosca* et y apprirent que le 6 juin, une femme mariée, nommée *Boni*, de son nom de famille *Fabiani*, habitant le quartier Bellosguardo, à Florence, avait été assassinée par son fils, reconnu atteint de folie. Le manque de réponse à la dernière question plaide vivement en faveur de l'identité de l'esprit invisible ; l'amour de la mère et le chagrin de voir la folie de son fils expliquent son silence.

---

**Message posthume** (*Light,* 1er juill. 1905., d'après *Constancia*). — Dans la ville de Trujilla (Pérou), mourut le 15 novembre 1892, vers 9 h. du matin, un docteur très répandu et très estimé, don Santiago Pacheco. La nuit suivante, entre 2 et 3 h. du matin, c'est-à-dire environ 18 heures après sa mort, sa voix fut distinctement perçue par un de ses parents, don José Maria Rebaza, propriétaire d'une ferme située à environ 14 lieues de la ville. Ce parent n'avait pas visité la ville depuis février précédent et ne savait rien de ce que faisait le docteur depuis lors. Voici la teneur du message : « Don José Maria, dis à ma femme de ne pas oublier ou négliger mes notes biographiques, ou mes mémoires, ou comme vous voudrez les appeler, que j'ai écrites pendant ces derniers mois, et qui se trouvent dans un dossier dans ma case aux lettres, avec d'autres papiers. Elle reconnaîtra mon écriture ; voulez-vous veiller à ce que Marquez les fasse imprimer sans erreurs ni omissions? » Don J. M. Rebaza présenta une objection confuse qui fut coupée par cette exclamation : « Eh quoi ! ne reconnais-tu pas don Santiago Pacheco ».

Le lendemain matin l'incident fut raconté à un grand nombre d'amis du voisinage. Rebaza écrivit aussi à son frère et à la veuve du docteur qui fut si frappée de la précision des détails qu'elle fit aussitôt une recherche dans le lieu indiqué et trouva le dossier au milieu des papiers de son mari. Le fait de la mention que les notes étaient de la propre main du docteur est important parce que le docteur avait l'habitude de faire exécuter toutes ses écritures ou sa correspondance sous sa direction et qu'il n'est pas douteux que l'existence de ces notes était entièrement inconnue de la personne qui reçut et transmit le message.

---

**L'apparition de lady Burton** (*Harbinger of Light*, 1er oct. 1905). — Ce fait est extrait d'un ouvrage de M. Justin Mc Carthy, publié en 1903 sous le titre de « Portraits des années soixante ». Le narrateur raconte que, se promenant un jour avec son fils et sa fille dans King's road à Brighton, ils virent passer, très rapidement à côté d'eux, une dame dont il ne vit pas la figure. Mais sa fille la vit, s'arrêta brusquement et étonna bien ses compagnons en leur disant que lady Burton venait de passer. Cependant, cette dame ne pouvait se trouver à Brighton, sans quoi il l'aurait su par des amis communs. Ces réflexions détournèrent l'attention, et quand on regarda, la forme avait disparu. La jeune fille déclara que la personne qui venait de passer ressemblait d'une façon si frappante à lady Burton, que tout le monde s'y serait trompé. Rentrant à la maison, les promeneurs achetèrent un journal du soir, et la première chose qui les frappa en l'ouvrant, fut d'y voir l'annonce de la mort de lady Burton. On ne savait rien d'une maladie de cette dame. Si ce n'est qu'une simple coïncidence, il faut avouer qu'elle est des plus curieuses.

---

**AVIS.** — Le nº de janvier prochain sera le dernier servi aux personnes qui n'auront pas renouvelé leur abonnement pour 1906. On est instamment prié de régler au plus tôt ou de nous avertir de la cessation d'abonnement.

*Le Gérant* : MARTELET.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

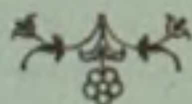
N° 287 Vingt-Quatrième Année Février 1905.




# LA LUMIÈRE

## REVUE MENSUELLE



| | | |
|---|---|---|
| Prix de l'abonnement d'un an : | France. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 7 fr. |
| — | Etranger. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 8 fr. |
| Prix d'un numéro . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | | 0 fr. 60 |

*On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction*

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVI<sup>e</sup>)

# LA LUMIÈRE

## RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

---

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

*Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.*

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

---

**La correspondance et les mandats doivent être adressés à**

**Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)**

(***Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres***)

---

## BULLETIN D'ABONNEMENT

### A « LA LUMIÈRE »

**DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)**

---

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ..................

Inclus, montant de .................. fr. .................. cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ..................

Rue et numéro ..................

Ville, Département, Nation ..................

SIGNATURE :

**PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.**

**Service des Annonces** **Bulletin à détacher**

## LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

**23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)**

**TARIF DE LA PUBLICITÉ**

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

**CONDITIONS GÉNÉRALES**

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

## ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ......................

Ci-joint le texte. Au prix de ...................... pour une fois.

Au total de ...................... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer ...................... dans les conditions suivantes :

......................

......................

Date : ......................

Nom et profession ......................

Adresse ......................

SIGNATURE ET GRIFFE,

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

N° 288 Vingt-Quatrième Année Mars 1905.



# LA LUMIÈRE

## REVUE MENSUELLE






Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr.
— Etranger. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 8 fr.
Prix d'un numéro . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 0 fr. 60

*On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction*

**Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVI^e)**

# LA LUMIÈRE

**RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME**

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean Darcy.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
Narada.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
Jeanne d'Arc.

La *Lumière* vient enseigner la Vérité. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

*Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.*

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

**La correspondance et les mandats doivent être adressés à**

**Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)**

(*Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres*)

## BULLETIN D'ABONNEMENT

**A « LA LUMIÈRE »**

**DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)**

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ............

Inclus, montant de ............ fr. ............ cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ............

Rue et numéro ............

Ville, Département, Nation ............

Signature :

**PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.**

**LA " LUMIÈRE " :**

*Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.*

## COUPURES DE JOURNAUX

Le *Courrier de la Presse*, directeur : A. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e) Fournit coupures de Journaux et Revues sur tous Sujets et Personnalités, **0 fr. 30** par coupure.

Le *Courrier de la Presse* lit 8.000 journaux par jour. CATALOGUE DES JOURNAUX ET REVUES du « Courrier de la Presse. »

## GRAPHOLOGIE

Envoyer à Mme **LIBERCIA**, 3, rue Pestalozzi, *Paris, 5e*, un spécimen de **l'écriture courante** avec, si possible, la date de naissance et le prénom, pour recevoir un portrait graphologique complet (caractère, aptitudes, santé, etc.), aux conditions suivantes : dans un délai de 48 h., 10 fr.; de 8 jours, 5 fr.; de 15 jours, 3 fr., en un mandat ou bon de poste.

## REVUE HERMÉTIQUE

**Scientifique, Littéraire, Bibliographique**

*Directeur :* A. Porte-du-Trait-des-Ages

La *Revue Hermétique* présente l'ensemble des expériences, des observations et des théories vérifiant l'enseignement de l'occultisme, dans des articles confiés aux meilleurs écrivains de cette science.

**Abonnements** : France, un an, **4** fr.; Etranger, **5** fr. — Adresser les abonnements au Directeur de la « *Revue Hermétique* », à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie).

**M. ALFRED GUITET**, chef d'orchestre, rue Lafontaine, 112, Paris (XVIe), organise des auditions symphoniques et des bals. Donne des leçons de violon.

## UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. COURTÉPÉE

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Edité par la *Religion Universelle*, de Nantes.

Prix : **2** fr. franco. A la « *Lumière* ».

**Petit Livre Instructif et Consolateur**

Manuel de spiritisme (Par HAB. LUCIE GRANGE). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0** fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».

Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion*.

**SIMILI GRAVURE** (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noé Legrand.* Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 2 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière*.

**La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin** Par HAB. LUCIE GRANGE. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or.

Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

**PROPHÈTES & PROPHÉTIES**, par HAB.

In-18, très rare, au lieu de 3 *fr.* : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la Lumière ».

**La Mission du Nouveau Spiritualisme.**

**LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS**

*Communications prophétiques* (Hab. L. GRANGE)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. **75**, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

**LE PROPHÈTE DE TILLY** par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.

1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

## L'Évolution de la Vie et de la Conscience

**du règne minéral aux règnes humain et surhumain**

Par Revel. Éditeur : Lucien Bodin, 5, rue Christine, Paris (VIe)

1 fort vol. in-12° broché. Prix : **3** fr.

Les conceptions biblique, chrétienne et philosophique. L'énergie universelle. La vie suivant les physiologistes. Physiologie moléculaire et atomique. L'atome tourbillon d'énergie divine. La vie nirvânique. Tradition de la vie d'après les doctrines philosophico-religieuses d'Orient et d'Occident. Le Dualisme. La vie d'après les doctrines des Saint-Simoniens et de quelques philosophes humanitaires. Conceptions théosophiques sur la vie. L'évolution physique humaine. Les monades de Leibnitz des jivas, des Hindous et les monades de la théosophie. L'évolution de la conscience d'après la psychologie théosophique. L'unité de conscience. L'immortalité conditionnelle et l'âme. Le Panthéisme, etc

## LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE

Ch. Béranger, éditeur, rue des Saints-Pères, 15, Paris (VIe)

Vient de paraitre :

**5e ANNÉE ÉLECTRIQUE**

Par Foveau de Courmelles. Prix : **4** francs franco.

## Sociologie Intégrale

Cours par correspondance, Dr LAFOSSE, professeur. Pour conditions et renseignements, s'adresser au Secrétaire de l'**Université Nouvelle**, 28, rue de Ruysbrock, à Bruxelles (Belgique).

## REVUE COSMIQUE

Directeur : **AIA AZIZ**

*On s'abonne à la Librairie CHACORNAC*

**11, Quai Saint-Michel, PARIS**

France, **10** fr. — Etranger, **12** fr. — Le no, **1** fr.

## LA REVUE STÉPHANOISE

**Artistique Littéraire et Spécialement Poétique**

**26, Route de Saint-Chamond**

***Saint-Etienne (Loire)***

LÉON MERLIN, Directeur.

**L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective.** Par P.-F. COURTÉPÉE. *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps. Prix : **1** fr. **50** cent. A la « *Lumière* ».

## BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

AVEC PORTRAIT

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.

Prix, **50** centimes, à *La Lumière*.

## LES ROSES

**Petit traité pratique pour la culture des rosiers**

**par GEMEN et BOURG**

Cultivateurs de Rosiers

*Prix* **1** *fr.* **25** *franco. A la « Lumière ».*

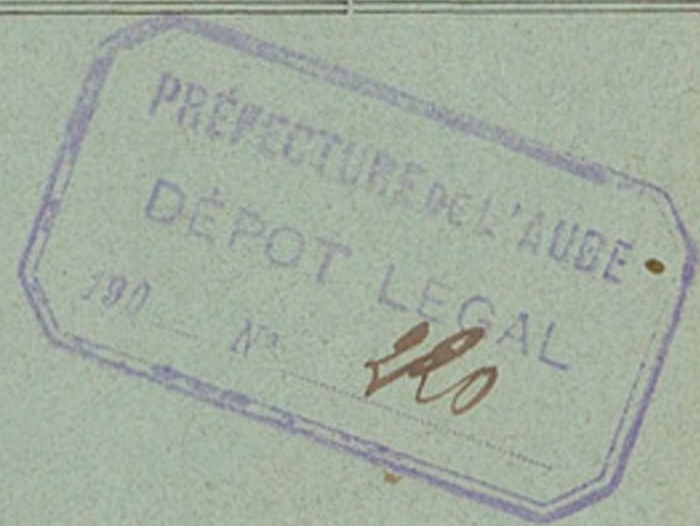
# Pour le service et l'extension de « La Lumière »

en France et à l'Etranger, la Direction demande des Agents de Publicité, des Courtiers d'Annonces, des Dépositaires et des Propagandistes.

*S'adresser à la Directrice, de 10 heures à midi, ou écrire : 23, rue Poussin, Paris (16e)*

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

N° 289 Vingt-Quatrième Année Avril 1905.




# LA LUMIÈRE

## REVUE MENSUELLE







| | | |
|---|---|---|
| Prix de l'abonnement d'un an : | France. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 7 fr. |
| — | Etranger. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 8 fr. |
| Prix d'un numéro . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | | 0 fr. 60 |

*On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction*

**Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVI<sup></sup>)**

# LA LUMIÈRE

**RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME**

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour:
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaitre, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

*Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.*

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

**La correspondance et les mandats doivent être adressés à**

**Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)**

(***Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres***)

---

## BULLETIN D'ABONNEMENT

### A « LA LUMIÈRE »

**DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)**

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ........................

Inclus, montant de ........................ fr. ........................ cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ........................

Rue et numéro ........................

Ville, Département, Nation ........................

SIGNATURE :

**PRIX** : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

## PUBLICATIONS

**Touring-Club de France**. — Janvier 1905. — Comité de Tourisme hippique, par A. Ballif. — Notre parc national, par A. Ballif — Comité de tourisme nautique. — Le tourisme au Congrès de navigation automobile, par L. Bonnard. — La question des vacances. — La bicyclette au Salon, par Perrache. — Le camping, par A. Glandaz. — Quelques considérations sur le cheval de tourisme, par L. Barbier. — La bicyclette à moteur, par Léon Drouaux. — La motocyclette légère, par J.-G. Lazare. — Protection des sites pittoresques sur les cours d'eau non navigables ni flottables. — Sites et monuments protégés, par G. et L. Boulanger. — Voyages des boursiers du Touring-Club en 1904, par L. Etevenon. — Entre Gironde et Adour ; les Landes méconnues, par Henri Boland.



**Service des Annonces** — **Bulletin à détacher**

# LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

## 23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

### TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

### CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce paraît en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

## ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ..........

Ci-joint le texte. Au prix de .......... pour une fois.

Au total de .......... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .......... dans les conditions suivantes :

..........

..........

Date : ..........

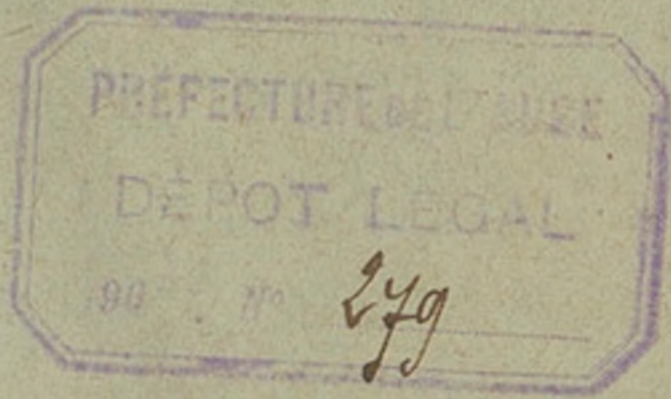
Nom et profession ..........

Adresse ..........

SIGNATURE ET GRIFFE,

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

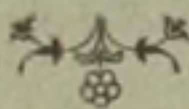
N° 290 Vingt-Quatrième Année Mai 1905.




# LA LUMIÈRE

## REVUE MENSUELLE



Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr.
— Etranger . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 8 fr.
Prix d'un numéro . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 0 fr. 60

*On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction*

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVI^e)

# LA LUMIÈRE

**RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME**

REVUE MENSUELLE

---

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

*Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.*

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

---

**La correspondance et les mandats doivent être adressés à**

**Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)**

(***Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres***)

---

## BULLETIN D'ABONNEMENT

### A « LA LUMIÈRE »

**DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)**

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ............................

Inclus, montant de ............... fr. ............... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ............................

Rue et numéro ............................

Ville, Département, Nation ............................

SIGNATURE :

**PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.**

**Service des Annonces** **Bulletin à détacher**

# LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

## 23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI^e^)

**TARIF DE LA PUBLICITÉ**

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

**CONDITIONS GÉNÉRALES**

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

## ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ..........

Ci-joint le texte. Au prix de .......... pour une fois.

Au total de .......... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .......... dans les conditions suivantes :

..........

..........

Date : ..........

Nom et profession ..........

Adresse ..........

SIGNATURE ET GRIFFE,

**LA " LUMIÈRE " :**

*Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.*

## COUPURES DE JOURNAUX

Le *Courrier de la Presse*, directeur : A. Gallois, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e) Fournit coupures de Journaux et Revues sur tous Sujets et Personnalités, **0 fr. 30** par coupure.

Le *Courrier de la Presse* lit 8.000 journaux par jour. CATALOGUE DES JOURNAUX ET REVUES du « Courrier de la Presse. »

**Vient de paraître à la Librairie Française**
4, PLACE SAINT-MICHEL, PARIS

## LES ANIMAUX

SONNETS
*Par DATHAN de SAINT-CYR*
PRIX : **5 FR. 50**

Ce volume est élégamment édité. De nombreuses illustrations hors texte, une magnifique couverture en couleurs et des passe-partout azur encadrent le texte et les gravures.

**C'EST UN VRAI SUCCÈS**

## UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. Courtépée

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Édité par la *Religion Universelle*, de Nantes.

Prix : 2 fr. franco. A la « *Lumière* ».

**Petit Livre Instructif et Consolateur**

Manuel de spiritisme (Par Hab. Lucie Grange). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0 fr. 15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».

Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion*.

**SIMILI GRAVURE** (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noé Legrand.* Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 1 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière*.

**La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin** Par Hab. Lucie Grange. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or.

Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

**PROPHÈTES & PROPHÉTIES**, par Hab.

In-18, très rare, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la Lumière ».

La Mission du Nouveau Spiritualisme.

**LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS**

*Communications prophétiques* (Hab. L. Grange)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. **75**, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

**LE PROPHÈTE DE TILLY** par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.

1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

## REVUE COSMIQUE

Directeur : **AIA AZIZ**

*On s'abonne à la Librairie CHACORNAC*
11, Quai Saint-Michel, PARIS

France, **10** fr. — Etranger, **12** fr. — Le no, **1** fr.

## LA REVUE STEPHANOISE

Artistique Littéraire et Spécialement Poétique
**26, Route de Saint-Chamond**
***Saint-Etienne (Loire)***

Léon Merlin, Directeur.

**L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective.** Par P.-F. Courtépée *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps.

Prix : **1** fr. **50** cent. A la « *Lumière* ».

## BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

AVEC PORTRAIT

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.

Prix, 50 centimes, à *La Lumière*.

**Collection de la « Lumière »** Les 10 premières années de la « LUMIÈRE » en 5 volumes brochés sont extrêmement rares. Elles sont vendues ensemble le prix net de 100 fr. Collection complète des 12 années suivantes en 6 volumes brochés. Prix : 50 francs. — On peut acheter séparément ces volumes au prix de 8 fr., du 6e au 10e et de 10 fr. le 11e.

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 104

N° 291 Vingt-Quatrième Année Juin 1905.




# LA LUMIÈRE

## REVUE MENSUELLE






| | | |
|---|---|---|
| Prix de l'abonnement d'un an : France | . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 7 fr. |
| — · Etranger | . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 8 fr |
| Prix d'un numéro | . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 0 fr. 60 |

*On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction*

**Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVI°)**

# LA LUMIÈRE

## RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

*Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.*

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

**La correspondance et les mandats doivent être adressés à**

**Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)**

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

*Résidence d'été: Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)*

# BULLETIN D'ABONNEMENT

## A « LA LUMIÈRE »

**DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)**

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ..............................

Inclus, montant de .............................. fr. .............................. cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ..............................

Rue et numéro ..............................

Ville, Département, Nation ..............................

SIGNATURE :

**PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.**

**Service des Annonces** — **Bulletin à détacher**

## LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

**23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI[e])**

**TARIF DE LA PUBLICITÉ**

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

**CONDITIONS GÉNÉRALES**

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce paraît en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

## ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ..........

Ci-joint le texte. Au prix de .......... pour une fois.

Au total de .......... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .......... dans les conditions suivantes :

..........

..........

Date : ..........

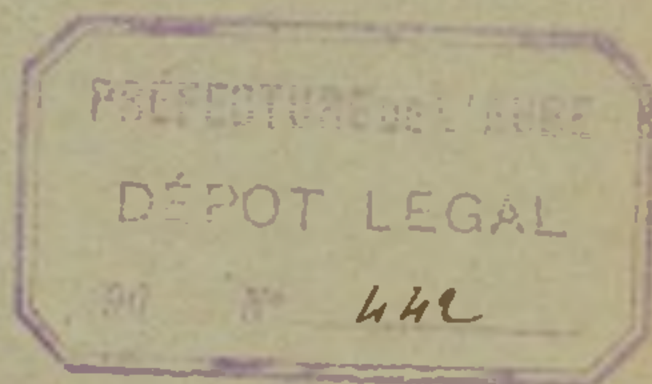
Nom et profession ..........

Adresse ..........

SIGNATURE ET GRIFFE,

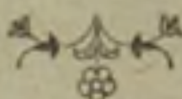
TROYES, IMP. MARTILET, RUE THIERS, 101

N° 292 Vingt-Quatrième Année Juillet-Août 1905.



# LA LUMIÈRE

## REVUE MENSUELLE



Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr.
— Etranger. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 8 fr.
Prix d'un numéro . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 0 fr. 60

*On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction*

**Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVI<sup>e</sup>)**

# LA LUMIÈRE

## RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

*Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.*

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

**La correspondance et les mandats doivent être adressés à**

**Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)**

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

*Résidence d'été: Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)*

## BULLETIN D'ABONNEMENT

### A « LA LUMIÈRE »

**DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)**

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ..........

Inclus, montant de .......... fr. .......... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ..........

Rue et numéro ..........

Ville, Département, Nation ..........

SIGNATURE :

**PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.**

---

**Service des Annonces** — **Bulletin à détacher**

## LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

**23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI^e)**

**TARIF DE LA PUBLICITÉ**

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

**CONDITIONS GÉNÉRALES**

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce paraît en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

## ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ..........

Ci-joint le texte. Au prix de .......... pour une fois.

Au total de .......... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .......... dans les conditions suivantes :

..........

..........

Date : ..........

Nom et profession ..........

Adresse ..........

SIGNATURE ET GRIFFE,

TROYES, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

N° 293 Vingt-Quatrième Année Septembre 1905.



# LA LUMIÈRE

## REVUE MENSUELLE






Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr.
— Etranger. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 8 fr
Prix d'un numéro . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 0 fr. 60

*On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction*

**Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVI°)**

# LA LUMIERE

**RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME**

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

*Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.*

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

**La correspondance et les mandats doivent être adressés à**
**Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)**
(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)
*Résidence d'été: Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)*

## BULLETIN D'ABONNEMENT

**A « LA LUMIÈRE »**

**DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)**

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ........................

Inclus, montant de .................... fr. .................... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ........................................

Rue et numéro ........................................

Ville, Département, Nation ........................................

SIGNATURE :

**PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.**

**Service des Annonces** — **Bulletin à détacher**

## LA « LUMIERE » Revue mensuelle

### 23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI^e^)

**TARIF DE LA PUBLICITÉ**

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

**CONDITIONS GÉNÉRALES**

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce paraît en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

## ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ..............................

Ci-joint le texte. Au prix de .............................. pour une fois.

Au total de .............................. pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .............. dans les conditions suivantes :

..............................

..............................

Date : ..............................

Nom et profession ..............................

Adresse ..............................

SIGNATURE ET GRIFFE,

Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

N° 294 Vingt-Quatrième Année Octobre 1905.




# LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE






Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr.
— Etranger. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 8 fr
Prix d'un numéro . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 0 fr. 60

*On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction*

**Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)**

# LA LUMIÈRE

**RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME**

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

*Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.*

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

**La correspondance et les mandats doivent être adressés à**
**Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)**
**(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)**
*Résidence d'été: Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)*

---

## BULLETIN D'ABONNEMENT

### A « LA LUMIÈRE »

**DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)**

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ............................

Inclus, montant de ............................ fr. ..................... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ............................................................

Rue et numéro ............................................................

Ville, Département, Nation ............................................................

SIGNATURE :

**PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.**

**Service des Annonces** — **Bulletin à détacher**

# LA « LUMIERE » Revue mensuelle

## 23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

**TARIF DE LA PUBLICITÉ**

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

**CONDITIONS GÉNÉRALES**

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

## ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ……………………

Ci-joint le texte. Au prix de …………………… pour une fois.

Au total de …………………… pour 12 fois.

Que je m'engage à payer …………… dans les conditions suivantes :

……………………………………………………

……………………………………………………

Date : ……………………

Nom et profession ……………………

Adresse ……………………

SIGNATURE ET GRIFFE,

Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

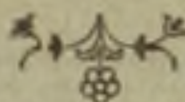
N° 295 | Vingt-Quatrième Année | Novembre 1905.




# LA LUMIÈRE

## REVUE MENSUELLE



Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr.
— Etranger. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 8 fr.
Prix d'un numéro . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 0 fr. 60

*On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction*

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

# LA LUMIÈRE

**RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME**

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

*Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.*

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

**La correspondance et les mandats doivent être adressés à**

**Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)**

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

*Résidence d'été : Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)*

## BULLETIN D'ABONNEMENT

**A « LA LUMIÈRE »**

**DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)**

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ..........

Inclus, montant de .......... fr. .......... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ..........

Rue et numéro ..........

Ville, Département, Nation ..........

SIGNATURE :

**PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.**

**Service des Annonces** — **Bulletin à détacher**

## LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

**23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI^e)**

**TARIF DE LA PUBLICITÉ**

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

**CONDITIONS GÉNÉRALES**

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

## ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ..........

Ci-joint le texte. Au prix de .......... pour une fois.

Au total de .......... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .......... dans les conditions suivantes :

..........

..........

Date : ..........

Nom et profession ..........

Adresse ..........

SIGNATURE ET GRIFFE,

**LA " LUMIÈRE " :**

*Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.*

## COUPURES DE JOURNAUX

Le *Courrier de la Presse*, directeur : A. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e) Fournit coupures de Journaux et Revues sur tous Sujets et Personnalités, **0 fr. 30** par coupure.

Le *Courrier de la Presse* lit 8.000 journaux par jour. CATALOGUE DES JOURNAUX ET REVUES du « Courrier de la Presse. »

**Vient de paraître à la Librairie Française**
**4, PLACE SAINT-MICHEL, PARIS**

## LES ANIMAUX

SONNETS

*Par DATHAN de SAINT-CYR*

PRIX : **5 FR. 50**

Ce volume est élégamment édité. De nombreuses illustrations hors texte, une magnifique couverture en couleurs et des passe-partout azur encadrent le texte et les gravures.

**C'EST UN VRAI SUCCÈS**

## UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. COURTÉPÉE

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Édité par la *Religion Universelle*, de Nantes.

Prix : **2** fr. franco. A la « *Lumière* ».

**Petit Livre Instructif et Consolateur**

Manuel de spiritisme (Par HAB. LUCIE GRANGE). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0** fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».

Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion*.

**SIMILI GRAVURE** (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noé Legrand*. Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 1 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière*.

**La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin** Par HAB. LUCIE GRANGE. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or. Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

**PROPHÈTES & PROPHÉTIES,** par HAB.

In-18, très rare, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la lumière ».

La Mission du Nouveau Spiritualisme.

**LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS**

*Communications prophétiques* (Hab. L. GRANGE)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. **75**, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

**LE PROPHÈTE DE TILLY** par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.

1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

## REVUE COSMIQUE

Directeur : **AIA AZIZ**

*On s'abonne à la Librairie CHACORNAC*

**11, Quai Saint-Michel, PARIS**

France, **10** fr. — Etranger, **12** fr. — Le no, **1** fr.

## LA REVUE STÉPHANOISE

Artistique Littéraire et Spécialement Poétique

**26, Route de Saint-Chamond**
***Saint-Etienne (Loire)***

LÉON MERLIN, Directeur.

**L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective.** Par P.-F. COURTÉPÉE. *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps.

Prix : **1** fr. **50** cent. A la « *Lumière* ».

## BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

AVEC PORTRAIT

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.

Prix, **50** centimes, à *La Lumière*.

**Collection de la « Lumière »** Les 10 premières années de la « LUMIÈRE » en 5 volumes brochés sont extrêmement rares. Elles sont vendues ensemble le prix net de 100 fr. Collection complète des 12 années suivantes en 6 volumes brochés. Prix : 50 francs. — On peut acheter séparément ces volumes au prix de 8 fr., du 6e au 10e et de 10 fr. le 11e.

Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

Nos 296-297. Vingt-Quatrième Année Décembre 1905.

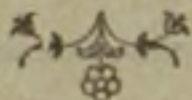
**Avec supplément de Biographie**



# LA LUMIÈRE

## REVUE MENSUELLE



Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr.

— Etranger. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 8 fr

Prix d'un numéro . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 0 fr. 60

*On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction*

**Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)**

# LA LUMIÈRE

**RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME**

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean Darcy.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
Narada.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
Jeanne d'Arc.

La *Lumière* vient enseigner la Vérité. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

*Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.*

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

**La correspondance et les mandats doivent être adressés à**
**Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)**

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

*Résidence d'été: Villa « Lumière » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)*

---

## BULLETIN D'ABONNEMENT
## A « LA LUMIÈRE »

**DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)**

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ..............................

Inclus, montant de .............................. fr. .................. cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ..............................

Rue et numéro ..............................

Ville, Département, Nation ..............................

Signature :

**PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.**

**Service des Annonces** — **Bulletin à détacher**

# LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

## 23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

**TARIF DE LA PUBLICITÉ**

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

**CONDITIONS GÉNÉRALES**

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce paraît en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

## ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ............

Ci-joint le texte. Au prix de ............ pour une fois.

Au total de ............ pour 12 fois.

Que je m'engage à payer ............ dans les conditions suivantes :

............

............

Date : ............

Nom et profession ............

Adresse ............

SIGNATURE ET GRIFFE,

LA " LUMIÈRE " :

*Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.*

## COUPURES DE JOURNAUX

Le *Courrier de la Presse*, directeur : A. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e) Fournit coupures de Journaux et Revues sur tous Sujets et Personnalités, **0 fr. 30** par coupure.

Le *Courrier de la Presse* lit 8.000 journaux par jour. CATALOGUE DES JOURNAUX ET REVUES du « Courrier de la Presse. »

## GRAPHOLOGIE

Envoyer à Mme **LIBERCIA**, 3, rue Pestalozzi, *Paris*, 5e, un spécimen de l'**écriture courante** avec, si possible, la date de naissance et le prénom, pour recevoir un portrait graphologique complet (caractère, aptitudes, santé, etc.), aux conditions suivantes : dans un délai de 48 h., 10 fr.; de 8 jours, 5 fr.; de 15 jours, 3 fr., en un mandat ou bon de poste.

## REVUE HERMÉTIQUE

**Scientifique, Littéraire, Bibliographique**

*Directeur :* A. Porte-du-Trait-des-Ages

La *Revue Hermétique* présente l'ensemble des expériences, des observations et des théories vérifiant l'enseignement de l'occultisme, dans des articles confiés aux meilleurs écrivains de cette science.

**Abonnements** : France, un an, **4** fr.; Etranger, **5** fr. — Adresser les abonnements au Directeur de la « *Revue Hermétique* », à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie).

**M. ALFRED GUITET**, chef d'orchestre, rue Lafontaine, 112, Paris (XVIe), organise des auditions symphoniques et des bals. Donne des leçons de violon.

## UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. COURTÉPÉE

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Edité par la *Religion Universelle*, de Nantes.

Prix : **2** fr. franco. A la « *Lumière* ».

**Petit Livre Instructif et Consolateur**

Manuel de spiritisme (Par HAB. LUCIE GRANGE). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0** fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».

Traduction en espagnol par H. Girgois et Luis Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion*.

**SIMILI GRAVURE** (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noé Legrand.* Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 2 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière*.

**La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin** Par HAB. LUCIE GRANGE. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or.

Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

**PROPHÈTES & PROPHÉTIES**, par HAB.

In-18, très rare, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la Lumière ».

La Mission du Nouveau Spiritualisme.

**LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS**

*Communications prophétiques* (Hab. L. GRANGE)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. 75, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

**LE PROPHÈTE DE TILLY** par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.

1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

## L'ORTOGRAFE SIMPLIFIÉE

*Le Réformiste*, mensuel, poursuit :

La simplificacion de l'ortografe, la supression des octrois, le relèvement de l'Agriculture, la décentralizacion administrative, la créacion d'un foyer inaliénable pour chaque famille, l'établissement d'un service militaire pareil pour tous, et la participation du personel aus bénéfices. Dégrever le nécesaire en grevant le superflu.

18, rue du Mail, PARIS. France, **2** fr. Etranger, **3** fr.

## SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PHOTOGRAPHIE

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

76, Rue des Petits-Champs — PARIS

**COURS ÉLÉMENTAIRE DE PHOTOGRAPHIE**

## CONFÉRENCES

données sous les auspices du Congrès permanent de l'Humanité, *Secrétariat général à Paris, boulevard du Temple, 36*, le quatrième jeudi de chaque mois, à huit heures du soir, à Paris, Hôtel des Sociétés Savantes, Rue Serpente 28, Salle D, au premier.

## REVUE COSMIQUE

Directeur: **AIA-AZIZ**

*On s'abonne à la Librairie CHACORNAC*

**11, Quai Saint-Michel, PARIS**

France, **10** fr. — Etranger, **12** fr. — Le no, **1** fr.

## LA REVUE STÉPHANOISE

Artistique Littéraire et Spécialement Poétique

**26, Route de Saint-Chamond**

***Saint-Etienne (Loire)***

LÉON MERLIN, Directeur.

**L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective.** Par P.-F. COURTÉPÉE. *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps. Prix : **1** fr. **50** cent. A la « *Lumière* ».

## BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

AVEC PORTRAIT

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.

Prix, **50** centimes, à *La Lumière*.

## LES ROSES

**Petit traité pratique pour la culture des rosiers**

**par GEMEN et BOURG**

Cultivateurs de Rosiers

*Prix* **1** *fr.* **25** *franco. A la « Lumière ».*

# Pour le service et l'extension de « La Lumière »

en France et à l'Etranger, la Direction demande des Agents de Publicité, des Courtiers d'Annonces, des Dépositaires et des Propagandistes.

*S'adresser à la Directrice, de 10 heures à midi, ou écrire : 23, rue Poussin, Paris (16e)*

FROTEY, IMP. MARTELET, RUE THIERS, 101

---

**Service des Annonces** **Bulletin à détacher**

# LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

## 23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI^e^)

**TARIF DE LA PUBLICITÉ**

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

**CONDITIONS GÉNÉRALES**

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce paraît en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

## ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ..............................

Ci-joint le texte. Au prix de .............................................................. pour une fois.

Au total de .............................................................. pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .............................. dans les conditions suivantes :

..............................................................................................................................

..............................................................................................................................

Date : ..............................................

Nom et profession ..............................................................................................

Adresse ..............................................................................................................

SIGNATURE ET GRIFFE,

**LA " LUMIÈRE " :**

*Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.*

## COUPURES DE JOURNAUX

Le *Courrier de la Presse*, directeur : A. GALLOIS, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e) Fournit coupures de Journaux et Revues sur tous Sujets et Personnalités, **0** fr. **30** par coupure.

Le *Courrier de la Presse* lit 8.000 journaux par jour. CATALOGUE DES JOURNAUX ET REVUES du « Courrier de la Presse. »

## Madame Charles DUBOULOZ

**Elève diplômée de plusieurs Ecoles Etrangères**
**Ex-Interne des Hôpitaux**

*32, Rue George-Sand - PARIS-AUTEUIL*

**MASSAGE MÉDICAL**

Traitement de toutes les affections nerveuses. — Manipulations scientifiques pour la beauté. — Effacement des rides. — Pureté du teint. — Guérison des maladies de la peau.

*Les succès de la méthode de Mme DUBOULOZ sont incontestables.*

## UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. COURTÉPÉE

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Edité par la *Religion Universelle*, de Nantes.

Prix : 2 fr. franco. A la « *Lumière* ».

**Petit Livre Instructif et Consolateur**

Manuel de spiritisme (Par HAB. LUCIE GRANGE). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0** fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».

Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion*.

**SIMILI GRAVURE** (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noé Legrand.* Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 1 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière*.

**La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin** Par HAB. LUCIE GRANGE. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or. Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

**PROPHÈTES & PROPHÉTIES**, par HAB.

In-18, très rare, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la Lumière ».

**La Mission du Nouveau Spiritualisme.**

**LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS**

*Communications prophétiques* (Hab. L. GRANGE)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. **75**, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

**LE PROPHÈTE DE TILLY** par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.

1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

## Collection de la " LUMIÈRE "

Il est très recommandé d'acheter les volumes de la " LUMIÈRE " à partir du sixième. Chaque volume comprend 2 années complètes.

**PRIX** des 12 années en 6 volumes **60** fr.

— (A PRENDRE ENSEMBLE) —

## *Nos Éditions :*

Nous recommandons instamment la lecture des livres spécialement édités par la " **Lumière** " :

La *Communion Universelle des Ames.* — Les *Lettres de Salem-Hermès.* — Le *Prophète de Tilly.* — L'*Unité de la Vie.* — *Petit Livre Instructif et Consolateur*, etc., annoncés sur cette page.

## REVUE COSMIQUE

Directeur: **AIA-AZIZ**

*On s'abonne à la Librairie CHACORNAC*

**11, Quai Saint-Michel, PARIS**

France, **10** fr. — Etranger, **12** fr. — Le no, **1** fr.

## LA REVUE STÉPHANOISE

Artistique Littéraire et Spécialement Poétique

**26, Route de Saint-Chamond**

***Saint-Etienne (Loire)***

LÉON MERLIN. Directeur.

**L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective.** Par P.-F. COURTÉPÉE. *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps. Prix : **1** fr. **50** cent. A la « *Lumière* ».

## BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

**AVEC PORTRAIT**

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.

Prix, **50** centimes, à *La Lumière.*

**Mme Lucie GRANGE** informe qu'elle est visible tous les matins de 10 heures à 11 heures et le lundi de 2 heures à 3 heures.

**Toute lettre doit être accompagnée d'un timbre de réponse.**

## Collection de la « Lumière »

Les 10 premières années de la « LUMIÈRE » en 5 volumes brochés sont extrêmement rares. Elles sont vendues ensemble le prix net de 100 fr. Collection complète des 14 années 1891-1904 en 7 volumes brochés. Prix: **60** francs franco. — On peut acheter séparément ces volumes au prix de **9** fr. franco.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

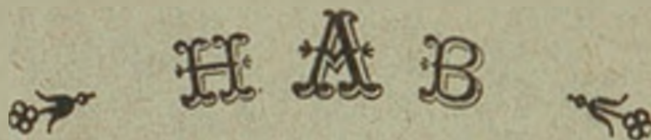
Nos 296-297. Vingt-Quatrième Année Décembre 1905.

**Avec supplément de Biographie**




# LA LUMIÈRE

## REVUE MENSUELLE





| | | |
|---|---|---|
| Prix de l'abonnement d'un an : | France | 7 fr. |
| — | Etranger | 8 fr |
| Prix d'un numéro | | 0 fr. 60 |

*On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction*

**Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)**

# LA LUMIÈRE

## RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

*Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.*

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

**La correspondance et les mandats doivent être adressés à**
**Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)**

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

*Résidence d'été: Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)*

---

# BULLETIN D'ABONNEMENT

## A « LA LUMIÈRE »

**DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)**

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ..................

Inclus, montant de .................. fr. .................. cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ..................

Rue et numéro ..................

Ville, Département, Nation ..................

SIGNATURE :

**PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.**

**Service des Annonces** **Bulletin à détacher**

# LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

## 23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI°)

**TARIF DE LA PUBLICITÉ**

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

**CONDITIONS GÉNÉRALES**

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce paraît en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

## ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ..........

Ci-joint le texte. Au prix de .......... pour une fois.

Au total de .......... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .......... dans les conditions suivantes :

..........

..........

Date : ..........

Nom et profession ..........

Adresse ..........

SIGNATURE ET GRIFFE,

Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

: 7 fr.

Lecture
sujets

RE "
eter les
partir
nprend

fr.

la lec-
par la

Ames.
— Le
Vie.
ateur,

NAC
, 1 fr.

SE
que

e ou
e et
frais
n. —
rances
est à
emps.

E
pro-
M.

me
de
de
un

ex-
r.
ix:





